

Diana Gabaldon

OUTLANDER

L'adieu aux abeilles

Partie II



NOUVEAUTÉ

La série aux
50 millions de lecteurs



DIANA
GABALDON

OUTLANDER

LIVRE-9

L'adieu aux abeilles

Partie II

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*



GABALDON Diana

L'adieu aux abeilles - Partie II

OUTLANDER Livre 9

Maison d'édition : J'ai lu

© Diana Gabaldon, 2021

Publié avec l'accord de l'auteure, c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2023

Dépôt légal : Décembre 2022

ISBN numérique : 9782290363744

ISBN du pdf web : 9782290363775

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290363300

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

À la fin de la première partie de L'adieu aux abeilles, la guerre d'Indépendance se rapprochait dangereusement de Fraser's Ridge : des tensions et des échauffourées entre ses métayers avaient confirmé à Jamie que le domaine abritait en son sein des royalistes autant que des patriotes. Allaient-ils en venir aux armes, colons écossais contre colons écossais ?

Mais à l'écart des combats, la vie suit son cours : alors que Roger est enfin ordonné prêtre, Brianna reçoit des nouvelles inespérées, et les Fraser s'épanouissent en terre d'Amérique en accueillant toutes sortes d'errants et de laissés-pour-compte. Même William Ransom ravale son orgueil en venant au secours d'un de ses parents. Et Claire, qu'on appelle désormais la Sorcière, accède à ses pleins pouvoirs de guérisseuse, dont tous ignorent encore l'étendue...

Couverture : Studio de Création J'ai lu d'après © Shutterstock / InnaFelker, Ukki Studio, begun1983

Biographie de l'auteur :

Diplômée d'écologie et de biologie marine, Diana Gabaldon a enseigné pendant douze ans à l'université d'Arizona avant de se consacrer à la création romanesque. Elle connaît un immense succès avec la saga Outlander. Traduite dans 114 pays, cette dernière compte plus de 50 millions de lecteurs et fait l'objet d'une série télévisée.

Titre original :
GO TELL THE BEES THAT I AM GONE

© Diana Gabaldon, 2021
Publié avec l'accord de l'auteure, c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2022

*De la même auteure
aux Éditions J'ai lu*

Outlander, livre 1
Le chardon et le tartan

Outlander, livre 2
Le talisman

Outlander, livre 3
Le voyage

Outlander, livre 4
Les tambours de l'automne

Outlander, livre 5
La croix de feu

Outlander, livre 6
La neige et la cendre

Outlander, livre 7
L'écho des cœurs lointains
Partie I – Le prix de l'indépendance
Partie II – Les fils de la liberté

Outlander, livre 8
À l'encre de mon cœur
Partie I
À l'encre de mon cœur
Partie II

Le cercle des sept pierres

L'adieu aux abeilles
Partie I

LORD JOHN
Le prisonnier écossais
Une affaire privée
La confrérie de l'épée
Une odeur de soufre

*Celui-ci est pour toi, Doug,
mon vrai Nord.*

SOMMAIRE

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

De la même auteure aux Éditions J'ai lu

Quatrième partie - Un voyage de mille lieues commence toujours par un premier pas

59 - Requêtes particulières

60 - Le premier pas

61 - Gin a body meet a body...

62 - Un visage inconnu

63 - Le dernier étage

64 - Dix pains de sucre, trois fûts de poudre à canon et deux aiguilles pour recoudre les chairs

65 - Green Grow the Rushes, O !

66 - Diaspora

67 - Réunion

68 - Métanoïa

69 - Plus amusant que la lessive

70 - L'épée à la main

71 - Têtes de melon

72 - Une prière à saint Dismas

73 - Juste derrière moi

- 74 - Le visage du mal
- 75 - Pas de fumée sans feu
- 76 - Un intrus dans la nuit
- 77 - La ville de l'amitié fraternelle
- 78 - Tu sens le sang
- 79 - Un trop-plein de femmes
- 80 - Un mot pour tout
- 81 - Toujours prêt
- 82 - Le Spécial JF
- 83 - L'ancêtre d'un grand-duc d'Amérique
- 84 - Sardines frites et moutarde forte
- 85 - Une Moonlicht Flicht
- 86 - Une prophétie dont on se serait bien passé
- 87 - Où Rachel se peint le visage
- 88 - Où rien ne concorde
- 89 - La magnanerie
- 90 - Le Renard des marais
- 91 - Assiégée
- 92 - Comme des eaux répandues à terre et qui ne se rassemblent plus
- 93 - Portrait funéraire
- 94 - L'escorte
- 95 - Pozegnanie
- 96 - La valeur d'un nom
- 97 - Une excellente question
- 98 - Minerva Joy
- 99 - Ésaïe 6, 8
- 100 - Le pouvoir de la chair
- 101 - De nouveau sur les routes
- 102 - Les vents de l'hiver

- 103 - Le quadrille de Virginie
- 104 - Général Bleeker de mes deux
- 105 - Six cents kilomètres pour réfléchir
- 106 - Prendre de la hauteur

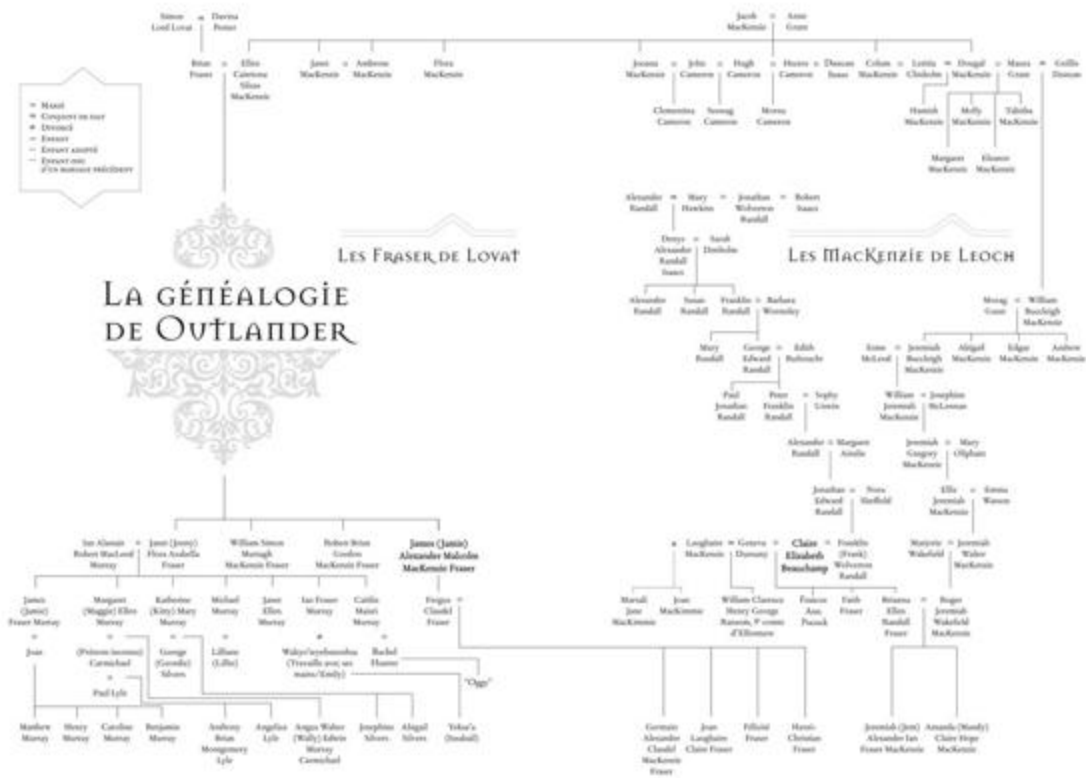
Cinquième partie - L'envolée sauvage

- 107 - Une nuit, dans une crèche...
- 108 - La tenue hebdomadaire
- 109 - De profundis
- 110 - Bruits confus et vêtements roulés dans le sang...
- 111 - Le jour se lève
- 112 - Nous nous réunissons sur un pied d'égalité...
- 113 - Liberté, égalité, fraternité, tu parles !
- 114 - Où la terre bouge
- 115 - Petit Loup
- 116 - L'Assemblée des Nouveaux Amis
- 117 - Champignons, castors et nuit étoilée
- 118 - La vicomtesse
- 119 - L'encaustique
- 120 - Où William vide son sac (ou presque)
- 121 - Les vertus de la compassion
- 122 - La milice se met en branle
- 123 - Et le battement continue...
- 124 - La première fois que j'ai vu ton visage
- 125 - Une femme de la seconde sorte
- 126 - Chaque nuit, quand je m'endors, je meurs
- 127 - LUIDEGEM LRATIQUEPOC LOURPE LESLI LOYAGEURVIC LANDSEM
EL LEMPTSÉ : LONSERVATIONCEM ED AL LASSEMUCHE TE ED LENERGEMIC
- 128 - Reddition
- 129 - La recherche du bonheur

- 130 - Herr Weber
- 131 - Orages sur le Ridge
- 132 - Magie blanche
- 133 - Cet étrange sentiment
- 134 - F. Cowden, libraire
- 135 - Histoire de compliquer les choses
- 136 - Deux jours plus tôt
- 137 - Actes infâmes et scandaleux
- 138 - L'héritage du mal
- 139 - Rêves de gloire
- 140 - Trois rounds avec un rhinocéros
- 141 - Dans la clairière bourdonnante
- 142 - Tu crois sans doute que cette chanson parle de toi...
- 143 - J'ai quelque chose à te demander
- 144 - Une affaire en suspens
- 145 - Le miroir se brisa
- 146 - La malédiction est sur moi
- 147 - Tout ce sang...
- 148 - Pas... encore...
- 149 - Les teigneux, les irascibles et les fils de pute
- 150 - Lève-toi et marche...
- 151 - Une bouteille à la mer
- 152 - Titus Andronicus
- 153 - Livraison spéciale
- 154 - « Ne négocions jamais avec nos peurs, mais n'ayons jamais peur de négocier. »
- 155 - Mariage quaker, nouvelle formule

Notes de l'auteur

Remerciements



QUATRIÈME PARTIE

UN VOYAGE DE MILLE LIEUES
COMMENCE TOUJOURS
PAR UN PREMIER PAS

Requêtes particulières

JAMIE TENDIT UNE LOURDE BOURSE À IAN.

— Je n'en ai pas besoin, mon oncle, dit Ian en tentant de la lui rendre. Nous avons des chevaux et j'ai assez pour nous nourrir, je crois.

— Toi, tu pourrais te contenter de dormir tous les soirs à la belle étoile. Rachel est jeune et forte, et, par amour pour toi, elle te suivrait probablement. Toutefois, si tu t'imagines que tu vas entraîner ta mère sur plus de sept cents milles en la faisant dormir sur le bord de la route et en ne mangeant que ce que tu parviendras à chasser... tu risques d'avoir une mauvaise surprise.

— Humph.

Reconnaissant malgré lui que son oncle avait raison, Ian soupesa la bourse à contrecœur.

Jamie lança un bref regard par-dessus son épaule avant de reprendre :

— En outre, j'ai un petit service à te demander.

— Bien sûr, oncle Jamie.

Tante Claire se trouvait sur le côté de la maison, lavant le linge avec Fanny. Ian avait surpris dans le regard de son oncle un mélange d'affection et de prudence qui avait piqué sa curiosité.

— De quoi s’agit-il ?

— Rachel m’a dit que vous comptiez vous arrêter à Philadelphie pendant quelques jours pour rendre visite à des amis quakers et participer à une assemblée.

— En effet. Et... ?

— À environ cinq milles de la ville, sur la route principale, il y a une petite allée, Mulberry Lane. Je t’ai dessiné une carte. Tu pourras également demander ton chemin. Au bout de cette allée se trouve une maison délabrée. Elle appartient à une dame qui s’appelle Silvia Hardman.

— Une dame ?

Ian lança à son tour un regard vers sa tante. Elle riait avec Fanny, le teint rougi par la chaleur du feu. Sa chevelure rebelle s’échappait de l’écharpe qu’elle avait nouée sur sa tête.

L’air légèrement tendu, Jamie tourna le dos au petit groupe de lavandières.

— Oui, une quakeresse, dit-il. Avec ses trois petites filles. Elle m’a rendu un grand service avant la bataille de Monmouth et, puisque tu passes par-là, j’aimerais que tu t’assures qu’elle va bien et que, quelle que soit sa situation, tu l’obliges à accepter ceci.

Il sortit une seconde bourse plus petite de son *sporrán*. Ian la prit sans poser de questions. En voyant son oncle hésiter en fronçant les sourcils, il lui demanda :

— Y a-t-il autre chose, mon oncle ?

— Euh... c’est que... je ne sais pas si...

Ian lui sourit.

— Quoi que ce soit, tu sais que je ferai ce que tu me diras, *a bràthair-mhàthair*, n’est-ce pas ?

Jamie se détendit.

— Oui, je sais, Ian, et je t’en suis reconnaissant. Cette dame... Silvia, est une femme vertueuse. Son mari a été tué, soit par l’armée britannique,

soit par les loyalistes, ou encore peut-être par des Indiens. Elle est restée totalement démunie, sans famille et... une femme n'a pas trente-six solutions pour subvenir aux besoins de ses trois filles.

— Elle fait la putain ?

Ian avait baissé la voix, surveillant d'un œil la vapeur qui s'élevait du chaudron de lessive. Le petit Orrie Higgins s'occupait d'Oggy, le tenant à l'écart du feu en essayant de lui apprendre une comptine et à taper dans ses mains. Le nourrisson ne parvenait qu'à agiter les bras en croassant.

— Non ! s'indigna Jamie. Enfin... parfois, elle...

— Je comprends, l'interrompit Ian.

Il se demanda quelle était la nature des services que Mme Hardman avait rendus à son oncle.

— Grands dieux, non, pas avec moi !

— Je n'ai rien dit, mon oncle.

— Mais tu l'as pensé, rétorqua Jamie. Mis à part me frotter les fesses avec un liniment au raifort et m'appliquer des cataplasmes sur le dos, elle ne m'a pas touché, et inversement.

Ian sourit en levant les mains devant lui, lui indiquant qu'il acceptait sans réserve sa version.

— Humph... Donc, comme je disais, je voudrais que tu t'assures qu'elle vit dans de bonnes conditions. Il se peut qu'elle se soit remariée, auquel cas ne lui donne surtout pas l'argent devant son nouveau mari, même s'il te paraît être un homme bien. Il pourrait s'imaginer des choses...

Ses traits se durcirent en ajoutant :

— Si elle reçoit des hommes chez elle, vérifie qu'aucun ne la menace et qu'ils ne représentent pas un danger pour elle et ses filles.

— Si c'est le cas ?

— Occupe-t'en.

Dans la laiterie, je tombai sur Ian, humant les fromages.

— Prends celui-ci, lui dis-je en lui en montrant un enveloppé dans de la toile à beurre sur la dernière étagère. Il a au moins six mois et sera assez dur pour voyager. Oh, à moins que tu n'en veuilles un plus mou pour Oggy ?

Il y avait une bonne douzaine de petits pots en étain remplis de fromage de chèvre frais, certains à l'ail et à la ciboulette, un avec des tomates séchées et hachées (une expérience sur laquelle j'avais quelques doutes), et quatre sans saveur que je réservais à ceux qui avaient des problèmes de digestion ou pour mélanger avec des remèdes que personne ne voulait avaler tels quels.

— Selon Rachel, il commence à faire ses dents, répondit Ian. Le temps que nous arrivions à New York, il mangera de la viande crue en rongant les os.

Je me mis à rire avant de me rendre compte qu'il avait probablement raison. La prochaine fois que nous verrions Oggy, il marcherait, parlerait peut-être et serait capable de mâcher n'importe quoi.

— Peut-être aura-t-il même enfin un nom, plaisantai-je.

— On ne sait jamais quand viendra le nom de quelqu'un, répondit-il avec un sourire. Mais il vient toujours.

Par réflexe, il lança un regard à côté de lui, là où Rollo aurait dû être.

— « Frère du Loup » ? suggèrai-je.

C'était le nom que les Mohawks lui avaient donné lorsqu'il était devenu l'un des leurs. J'étais consciente (Rachel et Jenny devaient l'être plus encore) qu'il n'avait jamais cessé de se sentir mohawk même après être revenu vivre parmi nous. Il n'avait jamais non plus cessé de chercher Rollo à ses côtés.

Il esquaissa un demi-sourire ironique qui laissa transparaître l'Écossais sous les tatouages.

— Peut-être qu'un autre loup viendra me trouver un jour.

— Je l'espère. Ian... je voudrais te demander un service.

Il arqua un sourcil.

— Tout ce que vous voudrez, tante Claire.

— Eh bien... Jamie m'a dit que vous passeriez par Philadelphie et je me demandais...

Je rougis malgré moi. Il arqua le second sourcil.

— Quoi que ce soit, ma tante, vous savez que vous pouvez compter sur moi.

— Je voudrais que... euh... tu te rendes dans un bordel.

Il abaissa les sourcils et me dévisagea en se demandant s'il avait bien entendu.

— Un bordel, répétais-je plus fermement. Dans Elfreth's Alley.

Il resta immobile un moment puis reposa le fromage sur son étagère et fixa le courant d'eau brune qui coulait à nos pieds.

— Je crois que vous allez devoir m'expliquer, non ? Allons donc en discuter au soleil.

Le premier pas

15 septembre 1779

RIEN QU'UN PREMIER PAS. C'était tout ce qu'il suffisait de faire. Parfois, vous vous y prépariez depuis longtemps. Parfois, vous le faisiez sans même vous en rendre compte, jusqu'à ce que vous regardiez derrière vous.

Le moment était venu. La porte de sa cabane (de sa maison, de son foyer, de sa vraie vie, là où son enfant avait passé ses premiers mois) était ouverte. Les feuilles dorées des trembles jonchaient le perron, luisantes de rosée dans la lumière matinale.

Un pas sur le seuil qui séparait son tapis en lirette, avec ses tons doux bleus et gris, de cette débauche païenne de jaunes, de verts et de rouges, et sa vie ici prendrait fin. Ils reviendraient sans doute (Ian le lui avait promis et elle savait qu'il ferait son possible pour tenir parole), mais ce ne serait plus pareil.

Peut-être Oggy marcherait-il, parlerait-il, aurait-il un autre nom. Il ne se souviendrait pas de sa première vie, qu'il se réveillait contre elle dans leur lit et qu'il se tournait aussitôt vers son sein en renonçant facilement à son

existence individuelle pour redevenir un avec elle, comme lorsqu'elle le portait en elle. Lorsqu'il reviendrait, ce serait un être différent, comme elle.

Jenny s'approcha derrière elle avec un paquet de victuailles, de boissons, de mouchoirs, de langes et de bas propres sous le bras. Elle lança un regard vers Rachel puis se tourna pour inspecter l'intérieur de la cabane comme si elle en dressait l'inventaire. Elle ne contenait plus grand-chose : le tapis, le lit matrimonial, le lit gigogne dans lequel elle dormait, le berceau d'Oggy. Ils avaient donné tout le reste. S'ils revenaient, on leur rendrait ce dont ils avaient besoin ou ils fabriqueraient d'autres meubles.

— Alors, mon petit homme, déclara Jenny à Oggy. C'est ton premier voyage, hein ? Pour moi, ce sera le troisième. Tu n'as qu'à me suivre ; je veillerai sur toi.

Oggy se pencha en tendant les bras vers elle. Elle le prit en riant.

— Tu te sens prête, *m'annaschd* ? demanda-t-elle à Rachel. Dans ce cas, mettons-nous en route.

Leurs premiers pas les menèrent de leur cabane à la Grande Maison afin de faire leurs adieux. Trois semaines plus tôt, ils étaient venus assister au départ de Brianna et de Roger avec leur carriole remplie d'enfants et de choucroute de contrebande, une scène qui avait troublé Rachel. Aussi fut-elle profondément soulagée en apprenant que Jamie comptait les accompagner jusqu'à Salisbury, dans la région du Piedmont. Là-bas, ils prendraient la *Great Wagon Road* qui les mènerait vers le nord.

— Je dois y rencontrer plusieurs personnes, avait-il dit sans plus de détails.

Elle savait qu'il restait vague afin de protéger sa sensibilité. S'il se rendait à Salisbury, c'était forcément à cause de la guerre et il ne voulait pas la perturber outre mesure. Elle savait également à quel point il était inquiet et ne voulait pas le forcer à dire ce qu'il pensait, et encore moins ce qu'il savait.

Parfois, lors des assemblées, l'Esprit l'incitait à parler de la guerre... en termes généraux. Elle avait également parlé de son frère Denzell, un Ami de naissance, comme elle. Un homme pieux, mais également un médecin et un homme de conscience.

— Ces hommes ne sont pas faciles à vivre, avait-elle confié.

Plusieurs femmes avaient souri avec compassion en comprenant exactement ce qu'elle avait voulu dire.

— Toutefois, je n'aurais pas voulu qu'il soit autrement. Il a senti que Dieu l'appelait sur le champ de bataille, non pas pour se battre avec un mousquet, mais pour se battre contre la mort au nom de la liberté.

Après une brève pause, elle avait conclu :

— J'ai appris que mon frère avait été capturé. Il est retenu dans une prison britannique. Je vous demande à tous de prier pour lui, s'il vous plaît.

Tous avaient acquiescé et Jamie s'était signé, ce qui l'avait émue.

Jamie venait à presque toutes les assemblées. Il prenait rarement la parole. Il s'asseyait sur un banc au fond de la salle, tête baissée, écoutant. Comme un Ami, il écoutait le silence et sa lumière intérieure. Lorsque des membres de l'assemblée étaient inspirés et souhaitaient parler, il les écoutait courtoisement. Néanmoins, elle pouvait voir sur son visage que son esprit était toujours en retrait, occupé par sa propre recherche, discrète et persistante.

Un jour, en lui donnant une peau de mouton qu'il avait rapportée de Salem, il lui avait dit :

— Je doute que Petit Ian te parle beaucoup des catholiques.

— Uniquement quand je lui pose des questions, avait-elle répondu. Ce n'est pas un grand théologien. Roger Mac est une source d'information plus sûre sur la croyance et la pratique catholiques. Avais-tu quelque chose à me dire à ce sujet ? Je sais que tu dois te sentir bien seul lors de nos assemblées.

Cela l'avait fait sourire.

— Détrompe-toi, ma fille. La compagnie de Dieu me suffit amplement. C'est juste que, parfois, tes assemblées me rappellent une pratique des catholiques. Ce n'est rien de formel : le fidèle s'assied pendant une heure dans l'église devant le Saint-Sacrement. Quand j'étais jeune, à Paris, je le faisais parfois. Nous appelons ça l'adoration.

— Et que fais-tu pendant cette heure ? avait-elle demandé, intriguée.

— Rien de particulier. Je prie ; je récite le rosaire ; ou je reste assis en silence. Parfois, je lis la Bible ou les écrits d'un saint. J'ai aussi vu des gens chanter. Je me souviens d'être entré un jour dans la chapelle Saint-Joseph au petit matin, bien avant l'aube. Il ne restait plus que quelques cierges qui brûlaient encore. Quelqu'un jouait de la guitare et chantait doucement. Il était seul devant Dieu et ne chantait que pour Lui.

Il avait souri de nouveau, l'air légèrement contrit.

— Je crois que c'est la dernière musique que j'aie entendue.

— Que veux-tu dire ?

Il s'était brièvement touché l'arrière du crâne.

— J'ai reçu un coup de hache sur la tête, il y a de très nombreuses années. J'ai survécu, mais je n'ai plus jamais entendu de musique. Les cornemuses, les violons, les chants..., tout ça, ce n'est que du bruit pour moi. Pourtant, cette chanson... Bien que je ne me souviens plus des paroles, je me rappelle très bien ce que j'ai ressenti en l'entendant.

Elle ne lui avait jamais vu cette expression tandis qu'il évoquait ce moment devant elle. À présent, alors qu'elle l'observait chevauchant le dos droit devant eux, elle comprenait pourquoi il trouvait la paix dans les lieux silencieux.

Gin a body meet a body¹ ...

— JE SUIS PLUS VIEILLE que cet endroit, déclara Jenny avec un air légèrement écœuré tandis que la carriole s’arrêtait devant un magasin. Cette ville semble avoir été inventée hier.

— Elle a été fondée il y a vingt-cinq ans, répondit Jamie en enroulant sa bride autour d’un poteau d’attache. Elle est plus vieille que Rachel.

Il sourit à sa nièce pendant que sa sœur abandonnait son siège et reculait à l’arrière de la carriole en grommelant :

— Ce n’est pas un âge pour une ville !

— En plus, elle grouille de loyalistes, déclara Petit Ian en la saisissant par la taille et en la déposant sur le sol.

— C’est aussi ce que j’ai entendu dire, confirma Jamie. Heureusement, j’ai aussi appris qu’ils n’avaient pas de fusils ni de vraie milice, pour le moment.

Il surveillait la rue du coin de l’œil comme s’il s’attendait à voir des loyalistes surgir des tavernes comme des souris.

En dépit de sa jeunesse relative, Salisbury était la plus grande ville du comté de Rowan et abritait le siège de celui-ci. C’était la ville la plus proche entre Fraser’s Ridge et la *Great Wagon Road*. Elle était également le

fief militaire de Francis Locke, un patriote qui, lui, possédait des armes *et* des milices. Jamie installa donc Jenny, Rachel et Oggy dans un relais devant un coûteux pot de café chaud et un plat de petits pains fourrés, envoya Ian acheter des provisions pour leur route vers le nord et se mit en quête du colonel Locke.

Lorsqu'il le trouva, il lui fut sympathique. C'était un Irlandais trapu au teint rougeâtre qui devait avoir à peu près son âge et dont les manières directes lui plurent. C'était un propriétaire terrien, un homme d'affaires et le commandant du régiment de milices du comté de Rowan.

— Nous avons cent soixante-sept compagnies de miliciens dans nos registres, annonça-t-il avec une certaine fierté. Pour le moment. Toutes viennent du comté de Rowan. Nous n'en avons pas encore venant de l'arrière-pays et je serais ravi de vous accueillir avec vos hommes, monsieur Fraser, si le cœur vous en dit.

Jamie hocha la tête avec un sourire cordial sans s'engager pour autant. Pas encore.

— Ma compagnie n'est pas encore totalement équipée, colonel. J'espère que ce sera le cas avant les premières neiges et que nous serons prêts au printemps.

L'armée britannique, elle, le serait certainement.

Locke l'observait avec la même réserve. Il savait que Jamie ne lui révélerait pas l'état exact de ses préparatifs avant de mieux le connaître ainsi que son régiment.

— Combien d'hommes avez-vous ? demanda-t-il.

— Quarante-sept, pour le moment. Ils seront probablement plus nombreux une fois les moissons rentrées.

Ils étaient assis dans la City Tavern, devant un pichet de bière et une assiette de friture. Bien que remplis d'arêtes, les petits poissons parurent délicieux à Jamie après trois jours de voyage à ne manger que des pains de maïs frits et des œufs durs.

— Connaissez-vous un certain Partland ? demanda Jamie. Ou Adam Granger ?

Locke haussa ses épais sourcils grisonnants.

— Nicodemus Partland ? Oui, j'ai entendu parler de lui. C'est un Virginien. Un agitateur loyaliste. Un vrai fauteur de troubles.

— En effet, et peut-être plus que ça.

Jamie lui raconta l'apparition de Partland sur ses terres, ses liens avec Cunningham et les fusils que Claire et Ian avaient confisqués. Il savait raconter une histoire et n'avait pas besoin de l'embellir. Locke riait aux éclats.

— Vous fournissez des montures à vos hommes de la même manière, monsieur Fraser ?

— Non, je fabrique un bon whisky que j'échange contre des chevaux à l'occasion.

Locke marqua un temps d'arrêt, établissant mentalement des liens. Jamie lui avait indiqué où se trouvait Fraser's Ridge.

— Les Indiens ?

Jamie acquiesça du bout des lèvres.

— Il y a quelques années, j'ai travaillé comme agent indien pour la Couronne dans le Département du Sud, sous le commandement de M. Atkins, puis du colonel Johnson. J'ai encore des amis parmi les Cherokees.

— Je suppose que vous ne comptez plus le colonel Johnson parmi vos amis ? observa Locke, amusé.

— Pour être amis, il faudrait déjà que nous ayons des intérêts communs.

Lorsque Jamie lui avait donné sa démission, Johnson avait menacé de le faire pendre pour trahison. Jamie choisit un autre petit poisson et le mordit prudemment, détachant les arêtes avec sa langue et les déposant sur le papier journal taché de graisse qui leur tenait lieu de nappe. Claire n'était pas là pour le sauver s'il s'étranglait avec une arête.

Le journal en question, l'*Impartial Intelligencer*, lui fit penser à Fergus et Marsali, ainsi qu'à Germain. Il se retint de justesse de faire le signe de croix. Locke était peut-être protestant. Mieux valait ne pas s'aliéner un homme dont il aurait éventuellement besoin comme allié.

Jamie posa de côté la tête du premier poisson et en prit un autre. Devait-il faire un signe maçonnique à Locke ? Compte tenu de ses origines et de sa situation, il était probablement initié. Pas encore, décida-t-il en observant son interlocuteur engouffrer méthodiquement son sixième poisson. Bien que Locke lui parût fiable, Jamie voulait d'abord parler avec quelques-uns des colonels de milice du régiment du comté de Rowan avant d'aller plus loin. Il devait également tenir compte des *Overmountain Men*. Ils étaient moins officiels, moins bien armés et organisés, mais beaucoup plus proches de Fraser's Ridge que Locke. S'il avait besoin d'une aide d'urgence, ils seraient plus rapides.

Il rangea cette idée dans une case. Il ferait de son mieux et prierait pour le reste.

Locke se cala contre le dossier de sa chaise, réfléchissant en mâchant lentement son dernier poisson.

— J'ai bon espoir qu'avec le temps nous devenions de bons amis, monsieur Fraser. Puisque nous avons des intérêts communs.

Avant que Jamie ait pu en convenir, la porte s'ouvrit et Ian entra avec un courant d'air froid qui souleva les journaux sur les tables.

Il présenta son neveu à Francis Locke qui observa ses tatouages d'un regard intéressé.

— Oncle Jamie, j'ai trouvé à nous loger chez une veuve, Mme Hambly, annonça Ian sans prêter attention à l'examen de Locke. Elle dit que, si nous voulons dîner, le repas sera prêt dans une heure.

Locke se racla la gorge pour attirer leur attention.

— Cette veuve est une brave femme et sa maison est propre, les assurait-il. Toutefois, sa cuisine laisse à désirer, la pauvre. Pourquoi n'emmenez-

vous pas plutôt votre famille dîner chez nous ? Mes terres se trouvent à la sortie de Salisbury, mais j'ai une petite maison en ville et mon épouse est une fameuse commère. Elle adore rencontrer des gens nouveaux et les passer au crible.

Jamie croisa le regard de Ian. « Cinq contre un pour ma mère », disait celui de son neveu. Jamie était de son avis.

— Ce sera avec un grand plaisir, répondit Jamie à Locke en se levant. Nous allons installer les femmes et nous vous retrouverons... vers dix-huit heures, si cela vous convient ?

Mme Locke était une petite femme aux yeux vifs qui posait des questions franches avec la régularité d'un coucou suisse. C'était également une excellente cuisinière et Jenny l'occupa en discutant de fromages et des vertus du lait de chèvre et de brebis par rapport au lait de vache, pendant que Rachel allaitait Oggy et que Jamie et Ian interrogeaient Locke sur son régiment. Il se pliait volontiers à leur interrogatoire.

Ian lança à Jamie un regard signifiant : « Trop loin du Ridge » ; ce à quoi Jamie répondit par un léger signe de tête.

Locke semblait bien organisé. Même séparé depuis peu de celui de Burke, le comté de Rowan recouvrait une vaste région. Dans le cas d'une grande bataille, comme celle de Monmouth où les milices avaient épaulé les troupes régulières, plusieurs des cent soixante-sept compagnies de Locke auraient eu le temps d'être mobilisées. En revanche, dans le cas d'une menace inattendue et imminente sur le Ridge, il faudrait envoyer quelqu'un à Salisbury, à une centaine de milles, convaincre Locke, puis aller chercher de l'aide aux quatre coins du comté. Non, ce n'était pas faisable.

Ian et Jamie avaient conclu chacun de leur côté que le Ridge ne devrait compter que sur lui-même. Ian interrogeait Jamie du regard, lui demandant s'il comptait le dire à Locke, lorsque des pas résonnèrent sous le porche. On toqua à la porte, interrompant Mme Locke au milieu de sa question.

Le visiteur était un adolescent d'une quinzaine d'années, des prémices de barbe lui grimpant sur les joues telle une moisissure.

— J'vous demande pardon, m'sieur, dit-il en s'inclinant devant Locke. Le constable Jones m'envoie vous dire qu'il a trouvé un corps et vous demande si vous voulez bien faire un tour avant qu'il gonfle.

— Faire un tour ? répéta Rachel, surprise.

— C'est que je suis également le coroner du comté, madame, répondit Locke en se levant. Où se trouve ce corps, Josh ?

— Dans l'écurie de Chris Humphrey, m'sieur. Mais on l'a trouvé derrière la taverne du Oak Tree. Mme Ford a refusé qu'on le rentre dans son établissement.

— Ah. Je vais aller y jeter un coup d'œil. Voulez-vous bien m'attendre, monsieur Fraser ? Je n'en ai pas pour longtemps.

— Si cela ne vous ennuie pas, je vous accompagne, déclara Jamie.

D'un signe discret, il indiqua à Ian de profiter de l'occasion pour prendre congé. Il pouvait voir Rachel piquer du nez à l'autre bout de la table, Oggy endormi sur ses genoux. Sa sœur, bien qu'elle maintienne toujours le dos droit, lui envoyait des ondes d'impatience depuis un quart d'heure.

¹. Paroles extraites d'un poème de l'Écossais Robert Burns, *Comin' Thro' the Rye* (1782) : « *Gin a body meet a body / Comin thro' the rye, / Gin a body kiss a body, / Need a body cry ?* » (N.d.T.)

Un visage inconnu

L'ÉCURIE ÉTAIT UN PETIT HANGAR comptant quatre stalles. En dépit de l'odeur de crottin, elle était vide à l'exception de deux tréteaux sur lesquels était posé un morceau de toit en étain. Le corps était étendu dessus, avec un mouchoir sur le visage bien qu'il ait fait trop froid pour qu'il attire les mouches.

Jamie se signa discrètement et récita une prière pour l'âme du défunt.

— Soupçonnez-vous un vol, monsieur Jones ? demanda Locke.

Il sortit un mouchoir de sa poche ainsi qu'une petite fiole et versa quelques gouttes sur le tissu qu'il pressa contre son nez. De l'huile de gaulthérie. L'odeur piquante chatouilla les narines de Jamie, ce qui était aussi bien. Le corps commençait effectivement à se putréfier.

— Oui, répondit le constable avec une note d'impatience dans la voix. Si des poches vides et un crâne fracassé constituent suffisamment d'indices.

Locke saisit délicatement du bout de deux doigts le linge qui recouvrait le visage du mort et le posa de côté. Jamie sentit la bile lui remonter dans la gorge.

L'inconnu avait une énorme plaie sur le côté du visage. Cependant, ce n'était pas ce détail qui l'avait le plus troublé.

Locke avait remarqué sa réaction.

— Vous connaissez cet homme, monsieur Fraser ?

— Non.

Ses lèvres étaient raides comme s'il avait reçu un coup de poing en pleine bouche. Si cet homme lui était inconnu, son allure ne l'était pas. Corpulent et de taille moyenne, il était trapu et gras. Son ventre gonflé étirait son pantalon à moitié déboutonné, ses courtes jambes se terminaient par des pieds trop petits qui s'étaient aplatis sous son poids excessif et avaient fait craquer les coutures de ses chaussures usées.

Ces pieds et ces vieux souliers lui étaient familiers, tout comme ce visage large, cette mâchoire flasque couverte de barbe, ces yeux ternes et poisseux sous des paupières entrouvertes. Jamie les avait déjà vus au fond d'une tombe alors qu'il s'empressait de la combler de terre avant de vomir de nouveau.

En tant qu'officier chargé d'enquêter sur les morts violentes, Locke demanda au constable d'interroger les clients de la taverne et de lui amener d'éventuels témoins dans l'espoir d'identifier la victime.

Jones se dandinait sur place, impatient d'en finir.

— Celui qui l'a volé est déjà loin. D'après l'odeur, ce type pourrit dans l'allée depuis au moins deux ou trois jours.

— Nous en reparlerons demain matin, monsieur Jones, déclara Locke en resserrant les pans de sa veste.

Son souffle se condensait en un petit nuage blanc. Le froid glacial qui régnait dans l'écurie pénétrait les os de la main mutilée de Jamie. Il serra les poings et les enfonça dans les poches de son manteau.

— Vous avez souvent ce genre de crimes ? demanda-t-il à Locke tandis qu'ils rentraient à travers les rues sombres.

— Un peu trop souvent à mon goût, répondit Locke. Cela a empiré dernièrement.

— La guerre fait ressortir ce qu'il y a de pire en l'homme.

Jamie ne cherchait pas à plaisanter. De fait, Locke ne sourit pas et acquiesça, l'air sombre.

Ils marchèrent en silence jusqu'à la maison de Locke, devant laquelle Jamie déclina son offre de boire un dernier verre et lui demanda de remercier son épouse pour l'excellent dîner. La maison de la veuve Hambly se trouvait à deux rues. Il devrait repasser devant l'écurie pour s'y rendre.

Il y avait de la lumière dans l'écurie. Une lueur vacillante filtrait à travers les interstices entre les planches en dessinant une silhouette fantomatique dans la nuit. Jamie s'arrêta net. Saisi par un mélange de peur et de curiosité, il s'approcha de la porte à pas de loup.

Celle-ci était entrouverte. Une ombre gigantesque et fantastique remua brusquement lorsque ses pas crissèrent sur le gravier.

— Oncle Jamie ?

C'était Ian, tenant une lanterne. Le pouls de Jamie ralentit aussitôt et il entra.

— Ta mère et Rachel sont bien rentrées ? demanda-t-il.

— Oui, elles sont bien chez la veuve Hambly. Mme Locke les a gentiment accompagnées avec un panier de nourriture pour demain et est restée pour raconter à la veuve tout ce qui s'est dit durant le dîner. Je doute qu'elles soient couchées avant minuit.

Il enfonça l'index dans son oreille comme pour la déboucher.

— Tu es donc venu te réfugier ici, en déduisit Jamie. Tu trouves la compagnie de cet homme préférable ?

Ian agita une main à plat devant lui, indiquant que la différence entre la compagnie de Mme Locke et celle d'un cadavre fétide était négligeable.

— Je voulais voir à quoi il ressemblait, dit-il. Et toi, tu es revenu pour... ?

— Pour revoir à quoi il ressemblait. Je ne l'ai pas bien regardé tout à l'heure.

Ian s'approcha du corps en brandissant haut sa lanterne. Ils observèrent le cadavre en silence. Jamie ferma les yeux, inspira profondément deux ou trois fois en dépit de l'odeur et les rouvrit.

L'inconnu lui semblait différent à présent. Plus petit. Son cou était plus long et maigre malgré son ventre bedonnant. Celui de l'autre homme était plissé, avec deux sillons profonds divisant la graisse en colliers. Jenny avait qualifié le violeur de Claire de « gros lard ». La tension dans sa poitrine se relâcha légèrement et, cette fois, il contempla plus attentivement le visage du mort.

Non. Non, ce n'était pas du tout le même homme. L'inconnu ne s'était pas rasé depuis un certain temps mais, en faisant abstraction de sa barbe... non. Le nez et la bouche n'avaient pas la même forme.

— Tu as cru le reconnaître, mon oncle ? demanda Ian de l'autre côté de la table. Moi aussi.

La tension de Jamie remonta d'un cran. Il résista à l'impulsion de se retourner et de regarder à l'extérieur. Il demanda en gaélique :

— Tu pensais l'avoir déjà vu... une nuit à la lueur d'un feu ?

Ian acquiesça, le regard droit, et répondit dans la même langue :

— L'homme qui a souillé tante Claire ? Oui.

Le choc de Jamie dut se lire sur son visage car Ian reprit sur un ton navré :

— Si Janet Murray est ta sœur, c'est aussi ma mère. Ce n'est pas qu'elle ne sache pas garder un secret, au contraire. Toutefois, lorsqu'elle estime qu'il est de son devoir de parler, tu ne peux pas y échapper. Elle me l'a appris il y a quelques semaines, quand je lui ai annoncé que je me rendais au comptoir de Beardsley et lui ai demandé si elle n'avait besoin de rien. Elle m'a prié d'ouvrir l'œil au cas où l'homme y serait.

Cela apaisa légèrement Jamie. Il baissa les yeux vers le mort.

— Il vaut mieux éviter de lui dire ce que nous avons vu.

Ian hocha la tête.

— Juste par curiosité, reprit Jamie, pourquoi t’a-t-elle parlé du *mhic an diabhail* ?

— Au cas où tu aurais besoin de mon aide pour le tuer, *a bràthair mo mhàthair*, répondit Ian sans l’ombre d’un sourire. Elle m’a dit que je ne devais pas te le proposer mais que, si tu me le demandais, je devais t’accompagner. Je l’aurais fait volontiers.

Il indiqua le mort d’un signe de tête et demanda :

— Alors, qu’en penses-tu ? De toute évidence, il ne s’agit pas du même homme. L’autre est mort ?

— Oui.

— Tant mieux, dit Ian. Tu penses qu’ils sont apparentés ?

— Je n’en sais rien, mais je ne vois pas comment la mort de celui-ci pourrait avoir un lien avec celle de l’autre.

Ian hocha la tête.

— Dans ce cas, elle n’a rien à voir avec nous non plus.

— Au fait, demanda soudain Jamie, comment savais-tu à quoi ressemblait l’autre homme ?

— Comme toi, sans doute. Je suis allé chez Beardsley et j’ai demandé après l’homme à la marque de naissance. Ne t’inquiète pas, j’ai été très discret. Personne ne s’en souviendra.

— Je n’en doute pas, répondit Jamie.

Personne ne s’en souviendrait car personne ne reverrait jamais cet homme, ni même ne penserait à lui. Ce n’était pas le genre d’homme qui entretenait des relations. C’était un homme qui avait vécu et était mort seul, avec son chien pour unique compagnon.

Et si d’aventure quelqu’un le cherche, il ne le trouvera pas. Dans l’arrière-pays, il n’était pas rare qu’un homme solitaire disparaisse sans laisser de traces. Il était victime d’un accident, mourait d’une maladie non soignée, s’évanouissait dans la nature...

Ils continuèrent un moment à observer le visage du mort puis Jamie sentit Ian se détendre, sa décision prise. Un instant plus tard, Jamie recula d'un pas.

— Non, dit-il.

Ian acquiesça et souffla la mèche de sa lanterne, les plongeant dans le noir avec l'odeur du mort.

— Toi aussi, tu en es bien sûr ? demanda-t-il à Ian.

Ian toucha son épaule.

— Oui, je suis sûr que cet homme ne nous concerne pas, répondit-il fermement. Doit-on réciter une prière pour son âme ? Même si nous ne le connaissons pas ?

Ils se tinrent côte à côte et murmurèrent la version courte d'un hymne funèbre. Les yeux de Jamie s'étaient accoutumés à l'obscurité et il pouvait voir les mots sortir de leurs lèvres en fines volutes blanches, aussi immatérielles que l'âme qu'ils recommandaient à Dieu.

Ils sortirent et Jamie referma doucement la porte derrière eux.

L'homme occupait encore leurs esprits tandis qu'ils descendaient la rue. Pas le mort qu'ils venaient de quitter, l'autre.

Lorsqu'ils s'engagèrent dans l'artère principale, Jamie demanda :

— Après avoir appris son nom, tu ne t'es pas lancé à sa recherche, n'est-ce pas ?

— Non, je savais que tu t'occuperais de lui.

Ils approchaient de la place centrale et, dans la lumière diffusée par les tavernes, il vit Ian l'observer du coin de l'œil.

— Je me trouvais dans la forêt en bas du Ridge quand j'ai entendu ton cheval approcher sur la piste des carrioles, reprit-il. C'était juste après l'aube. Tu portais ton fusil et avais l'air sombre. Ce que tu chassais n'était pas un animal, pas à cheval. Il ne m'a pas semblé que tu avais besoin de mon aide. J'ai quand même récité une prière pour toi, celle pour le guerrier qui part au combat.

Jamie trouva étrangement réconfortant d'apprendre qu'il n'avait pas été seul ce jour-là, même s'il n'en avait rien su sur le moment.

— Merci, Ian. Je suis sûr que cela m'a aidé.

Les torches et les bruits de la ville avaient dissipé le sentiment d'oppression qu'ils avaient ressenti dans l'écurie. Ils marchèrent un moment d'un pas tranquille, laissant aux femmes le temps de coucher Oggy et de s'installer confortablement.

La lune brillait haut au-dessus des toits de Salisbury. Pourtant, il y avait encore du monde dans les rues et une vague agitation régnait dans la ville.

Ils croisèrent un groupe d'une vingtaine d'hommes, leur visage invisible sous le bord de leur chapeau. Dans le clair de lune, la poussière soulevée par leurs bottes donnait l'impression qu'ils marchaient dans une brume basse qui leur montait jusqu'aux genoux. C'étaient des Scots d'Ulster. Passablement éméchés, ils parlaient fort et se chamaillaient. Ils ne remarquèrent pas Jamie et Ian. Francis Locke leur avait dit que plusieurs milices se trouvaient en ville. Ces hommes avaient la suffisance des nouveaux miliciens, manquant encore d'assurance et cherchant à le cacher.

Une fois parvenus de l'autre côté de la place, ils retrouvèrent le silence ponctué par les appels des hiboux perchés dans les arbres bordant Town Creek. Au bout d'un moment, Ian le brisa en parlant à voix basse.

— La dernière fois que j'ai marché dans la nuit, sans chasser, juste pour marcher, c'était immédiatement après Monmouth. Je revenais du camp britannique, où lord John voulait que je reste parce que j'avais une flèche dans le bras. Tu t'en souviens ? Tu avais brisé la hampe pour moi plus tôt dans la journée.

— J'avais oublié, avoua Jamie.

— Il faut dire que cela avait été une longue journée.

— Je ne me souviens que de bribes. J'avais perdu mon cheval qui avait sauté d'un pont et s'était enfoncé dans l'un de ces horribles borbiers. Je n'oublierai jamais ce bruit infernal. Je me souviens aussi du général

Washington. Tu étais là quand il a inversé la retraite que Lee avait sonnée dans un moment de panique ?

— Oui, répondit Ian avec un petit rire. Même si je n'ai pas remarqué grand-chose, occupé comme je l'étais avec les Abénaquis. J'avais un compte à régler. Tes hommes en ont tué un et je me suis occupé de l'autre cette nuit-là dans le camp britannique. Je l'ai tué avec son propre tomahawk.

— Je l'ignorais, déclara Jamie, surpris. Dans le camp britannique ? Tu ne me l'as jamais raconté. Que faisais-tu là-bas, d'ailleurs ? Nous nous sommes vus juste avant la bataille puis je n'ai plus eu de tes nouvelles jusqu'à ce que ton cousin William te ramène à Freehold à moitié mort sur une mule.

Ensuite, il n'avait plus revu William jusqu'à ce qu'il réapparaisse à Savannah pour lui demander de l'aider à sauver Jane Pollock. Ils étaient arrivés trop tard. Même si ni l'un ni l'autre n'était responsable de cet échec, Jamie ressentait encore une profonde peine pour la pauvre fille... ainsi que pour son fils.

— Je ne me souviens pas de grand-chose non plus, dit Ian. Je suis arrivé dans le camp avec lord John. Nous avons été arrêtés ensemble. Puis j'en suis ressorti pour te chercher ou chercher Rachel, mais la fièvre me faisait délirer. La nuit respirait autour de moi et je marchais parmi les étoiles avec mon père, lui parlant comme s'il...

— Comme s'il était là, acheva Jamie avec un sourire. Il l'était sans doute. Je le sens à mes côtés, de temps à autre.

Il lança machinalement un regard sur sa droite, comme si Ian Mòr s'y trouvait.

— Nous parlions de l'Indien que je venais de tuer, poursuivit Ian. Je lui disais que cela me rappelait le peigne-cul qui avait essayé de t'escroquer, mon oncle. Celui que j'ai tué près du feu après Saratoga. Je lui expliquais que tuer un homme en face m'avait paru différent et que j'aurais cru que,

depuis le temps, je m’y serais habitué, alors que ce n’était pas le cas. Il m’a répondu que c’était aussi bien. S’habituer à ce genre de choses ne pouvait être bon pour mon âme.

— Ton père est un homme sage.

Ils entraient de nouveau dans la ville, discutant de tout et de rien, lorsque Jamie demanda :

— As-tu tout ce dont tu as besoin pour le voyage ?

— Si ce n’est pas le cas, il est trop tard pour y remédier, répondit Ian avec un petit rire.

Jamie sourit, mais les mots « trop tard » continuèrent à lui trotter dans la tête. Le lendemain, à l’aube, il accompagnerait les voyageurs jusqu’à l’embranchement de la *Great Wagon Road*, puis ils se sépareraient. Dieu savait pour combien de temps.

Ils étaient presque arrivés devant chez la veuve Hambly lorsqu’il s’arrêta et retint Ian par le bras.

— Je ne voulais pas t’en parler pour ne pas influencer tes choix. Toutefois, il faut que je te le dise avant que tu t’en ailles.

Ian ne répondit pas. Il changea uniquement de posture pour indiquer qu’il était tout ouïe.

— Tu sais que Brianna nous a rapporté des livres, commença prudemment Jamie. Il y avait ce livre curieux pour les enfants. Pour moi, un roman d’aventures pour le moins étrange et pour ta tante, un ouvrage médical.

— Oui, j’ai vu ce dernier, déclara Ian, songeur. Un volume bleu, très épais ? Assez lourd pour assommer un rat du premier coup.

— Celui-là même. Il y avait un autre livre que Brianna a rapporté pour elle.

Il hésita. Il n’avait jamais parlé à Ian de la vie de Claire loin de lui.

— Il a été écrit par un historien appelé Randall.

— Randall, répéta Ian. *Frank* Randall ?

— Oui, répondit Jamie, interloqué. Comment... ? C'est Brianna qui t'a parlé de lui ? De son... son...

— Son autre père ? Oui, il y a des années.

Ian agita la main devant lui.

— Cela n'a pas d'importance, dit-il.

— Si, cela en a. J'ai été informé de son existence dès le jour où j'ai rencontré Claire, même si je le croyais mort... En fait, il l'était, mais...

En l'entendant se racler la gorge, Ian glissa une main dans son sac et en sortit une gourde cabossée qu'il lui tendit. Jamie sentit du pouce la fleur de lys grossièrement ciselée sur sa surface en métal. C'était la vieille gourde militaire de Ian Mòr qu'il avait conservée de leur période de jeunes mercenaires en France. La tenir lui redonna du courage.

Il but une gorgée. C'était de l'eau-de-vie, diluée, certes, mais réconfortante.

— Lui aussi connaissait mon existence, *a bhalaich*, reprit-il. Claire lui a tout raconté quand elle... quand elle y est retournée. Elle me croyait mort à Culloden et...

Ian émit un son peu amusé.

— Oui, je sais, rétorqua Jamie. Je voulais mourir. On ne choisit pas toujours ce qui nous arrive, n'est-ce pas ?

— En effet. Brianna m'a dit que son père était mort, alors... il l'était... il l'est vraiment ?

— C'est ce que je pensais. Sauf qu'il a écrit ce maudit livre. Celui que Brianna a rapporté pour se souvenir de lui. Je l'ai lu.

Ian se gratta le menton. Jamie entendit le frottement de sa barbe et ses propres mâchoires le démangèrent par réflexe.

— Alors, que dit-il dans son livre ? demanda son neveu.

Jamie soupira. La lune avait disparu derrière les nuages. Il était temps de rentrer. Ian avait besoin de sommeil avant son long voyage et la main mutilée de Jamie indiquait qu'il ne tarderait pas à pleuvoir.

— Il parle des Écossais en Amérique. De ce qu'ils... de ce que *nous* avons fait et de ce que nous ferons pendant la guerre. Or, il y a beaucoup de Jamie Fraser en Écosse et je suis sûr qu'ils sont nombreux ici aussi.

— Oh, tu es dans le livre ? demanda Ian en se redressant.

— Je n'en sais rien, c'est bien là le problème. Ce pourrait être moi ou un autre. Il mentionne mon nom quatorze fois sans jamais donner d'indice précis. Il ne dit jamais franchement « Jamie Fraser de Fraser's Ridge », « Broch Tuarach », ni rien de la sorte.

— Qu'est-ce qui t'inquiète, mon oncle ?

— Il dit qu'il y aura bientôt une bataille près de chez nous, dans un lieu appelé Kings Mountain. Et Jamie Fraser y sera tué. « Un » Jamie Fraser.

Le fait de le dire à voix haute le calma légèrement. Cela paraissait absurde.

Ian ne le prit pas de cette manière. Il agrippa le bras de son oncle.

— Tu penses qu'il s'agit de toi ?

Jamie humecta ses lèvres sèches avant de répondre :

— Je n'en sais rien, hélas. Randall connaissait mon existence et n'avait aucune raison de m'aimer. Claire et Brianna pensent qu'il savait que sa fille essaierait de nous retrouver, sa mère et moi. En fouillant dans le passé, peut-être espérait-il nous trouver lui aussi.

Ian fit cliquer sa langue d'un air consterné, une mimique qui le faisant tellement ressembler à son père que Jamie sourit malgré lui.

— Et s'il vous a trouvés... ?

— Aucun homme n'est objectif lorsqu'il s'agit de Claire. Aucun.

Ian hocha la tête.

— Ce qui ne veut pas dire que tout le monde l'aime, précisa Jamie.

— Nous sommes nombreux à l'aimer, mon oncle, l'assura Ian. Mais... oui, je vois ce que tu veux dire.

— Tu vas penser que j'ai perdu la raison et c'est peut-être le cas mais, quand j'ai lu ce livre, j'ai vraiment eu l'impression que Randall me parlait

directement.

Ian resta silencieux un moment. La silhouette floue d'un engoulevent remua sur le sol devant eux puis s'envola dans la nuit avec un cri perçant.

— Et s'il te parlait vraiment ? demanda enfin Ian.

Cette perspective était effrayante.

— Si c'est le cas et que le Jamie Fraser tué à Kings Mountain est bien moi... Je... je...

Il ne pouvait le lui demander. Ce n'était pas qu'il avait peur de mourir. Il avait déjà affronté la mort en face tant de fois. C'était juste que...

Ian glissa sa main dans la sienne et la serra fermement.

— Je serai là, à tes côtés, mon oncle. Quand aura-t-elle lieu, cette bataille ?

— Dans environ un an. En octobre prochain. Du moins, c'est ce qu'il affirme.

— Cela me laisse amplement le temps de faire ce que j'ai à faire dans le Nord, répondit Ian.

Il serra de nouveau la main de son oncle puis la lâcha.

Profondément soulagé, Jamie hocha la tête et prit une inspiration qui descendit jusqu'au bout de ses orteils.

Le lendemain matin, il souhaiterait bonne chance aux voyageurs. Toutefois, c'était maintenant qu'il prendrait congé de Ian Òg.

— Tourne-toi, Ian.

Ian s'exécuta, se tournant face à la maison de l'autre côté de la rue dont on ne distinguait que la lueur du feu couvant qui filtrait à travers les volets. Jamie posa une main sur l'épaule de son neveu et récita la bénédiction du guerrier partant au combat.

Le dernier étage

Fraser's Ridge

LA GRANDE MAISON PORTAIT BIEN SON NOM. Maintenant que Bree, Roger et les enfants n'étaient plus là, que Jamie était parti accompagner Ian, Rachel et Jenny jusqu'à la grande route vers le nord, elle paraissait plus grande encore, n'abritant plus que deux personnes et une chienne.

Privée de ses compagnons, Fanny ne me lâchait plus d'une semelle, ses pas résonnant derrière les miens, suivis du *tic-tic-tic* des griffes de Bluebell sur le parquet, tandis que j'allais de la cuisine à l'infirmierie, de l'infirmierie au salon, puis de nouveau à l'infirmierie. Nous étions toutes trois constamment conscientes des chambres vides au-dessus de nos têtes et, au-dessus encore, du second étage fantomatique, avec sa forêt de poutres, ses fenêtres sans vitres couvertes de toiles pour empêcher la pluie et la neige d'entrer en attendant que le maître des lieux revienne achever son travail.

J'avais invité Fanny à dormir avec moi. Nous avions traîné son petit lit de la pièce des enfants à ma chambre. Il était rassurant d'entendre nos souffles respectifs dans la nuit. Le son chaud et rapide couvrait presque la

respiration lente et froide de la maison autour de nous, quasiment imperceptible et néanmoins présente. Surtout au crépuscule, lorsque les ombres grimpaient lentement sur les murs telle une marée silencieuse, répandant l'obscurité dans la pièce.

De temps à autre, je me réveillais à l'aube en découvrant Fanny dans mon lit, lovée contre moi et profondément endormie, Bluebell couchée dans un nid de couvertures à nos pieds. Quand je me levais, la chienne redressait la tête et battait doucement sa queue plumeuse contre les draps. Toutefois, elle ne bougeait pas tant que Fanny n'était pas réveillée.

Chaque jour, j'assurais à l'enfant :

— Ils reviendront. Tous. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous occuper jusqu'à leur retour.

Fanny n'avait jamais été seule un seul jour de sa vie. Elle ignorait comment gérer sa solitude, surtout une solitude chargée de ses sombres pensées.

Et si... ? était le refrain lancinant dans son esprit. Même si je ne le prononçais pas, le fait qu'il résonnait également en moi n'aidait pas.

Un jour, elle me demanda soudain :

— Pensez-vous que les maisons soient vivantes ?

— Oui, je n'en doute pas, répondis-je, l'esprit ailleurs.

— Vraiment ?

Sa mine stupéfaite me ramena au présent. Après avoir achevé nos tâches de la matinée et déjeuné, nous reprîmes des chaussettes devant le feu. Les cochons avaient été nourris, du foin sec avait été rentré pour le reste du bétail, la vache et nos chèvres avaient été traites. Il me restait à baratter du beurre, à mettre de côté deux seaux de lait pour le fromage et à envoyer le reste à Bobby Higgins pour ses fils.

— Eh bien... oui, dis-je lentement. Je crois que tout lieu dans lequel des gens vivent assez longtemps absorbe un peu de leur essence. Puisque les

maisons influent sur ceux qui y habitent, pourquoi l'inverse ne serait-il pas également vrai ?

— Dans les deux sens ? demanda-t-elle, dubitative. Cela veut dire que j'ai laissé une partie de moi-même dans le bordel et que j'ai rapporté une partie du bordel ici avec moi ?

— N'est-ce pas le cas ? lui demandai-je avec un sourire.

Son visage se vida de toute expression pendant un moment, puis s'anima de nouveau.

— C'est vrai, admit-elle.

Toutefois, elle restait sur ses gardes et n'en dit pas plus.

— Qui s'occupe de Bobby Higgins et de ses garçons, cette semaine ? lui demandai-je.

Les femmes du voisinage (et leurs filles) se relayaient pour passer chez les Higgins tous les deux ou trois jours afin de leur apporter de la nourriture, cuisiner un repas, faire du raccommodage ou un peu de ménage afin que la cabane ne sombre pas irrémédiablement dans la négligence masculine.

— Abigail Lachlan et sa sœur, répondit Fanny. Elles y vont toujours ensemble parce qu'elles sont jalouses.

— Jalouses ? Oh, tu veux dire à cause de Bobby ?

Elle acquiesça tout en se concentrant sur le fil qu'elle s'efforçait d'enfiler dans le chas de son aiguille.

La compétition pour devenir la prochaine Mme Higgins demeurait discrète, civile et tacite. Toutefois, elle commençait à prendre une tournure plus dynamique. Jusqu'à présent, Bobby n'avait donné aucun signe de vouloir faire un choix ni même de remarquer les efforts déployés pour capter son attention, bien qu'il remerciât toujours sincèrement les jeunes femmes pour leur aide.

Fanny retint son souffle un instant, puis lâcha un petit *ha* ! de triomphe lorsque le fil passa enfin dans le chas.

— Pensez-vous qu’Amy Higgins soit toujours dans la cabane ? demanda-t-elle. La hantant pour éloigner les autres femmes ?

Je fus prise de court. Cependant, sa question ne reflétait aucune émotion hormis de la curiosité ; aussi y répondis-je dans le même état d’esprit. Juste après la mort d’Amy, quelques rumeurs avaient couru selon lesquelles on l’aurait vue dans la gorge où elle avait été tuée, ou lavant du linge dans le ruisseau (une occupation très fréquente des fantômes féminins écossais et irlandais, ce qui n’avait rien d’étonnant dans la mesure où la lessive occupait une grande partie de la vie des femmes). Cependant, ces bruits avaient pratiquement cessé avec l’arrivée des lourds travaux de l’automne, quand les gens avaient eu l’esprit accaparé par leurs propres besoins.

— Je ne peux pas me prononcer pour la cabane, répondis-je. Chaque fois que j’y suis allée depuis la mort d’Amy, je n’ai rien senti. Lorsque quelqu’un meurt, les gens que cette personne a laissés derrière elle continuent naturellement de sentir sa présence. Je ne sais pas si l’on peut parler de fantôme. Je crois que ce sont surtout les souvenirs et... le manque.

Fanny acquiesça, le regard concentré sur le talon de chaussette qu’elle ravaudait. J’entendais le léger frottement de son aiguille contre l’œuf à repriser en bois.

— J’aimerais bien que Jane me hante, murmura-t-elle.

Mon cœur se serra. Je me souvenais d’avoir fait ce vœu, d’avoir ressenti ce besoin ardent d’un contact avec l’être absent, cette envie qui lacérait l’âme, ce vide qui ne pouvait jamais être comblé.

Jamie m’avait hantée en dépit de tous mes efforts pour l’oublier, pour me plonger dans ma nouvelle vie. Aurais-je eu la force de revenir s’il n’avait pas été une présence constante dans mon cœur, dans mes rêves ?

— Tu ne l’oublieras pas, Fanny, lui dis-je en lui prenant la main. Elle ne t’oubliera pas non plus.

Le vent s’était levé. Je l’entendais agiter les arbres à l’extérieur et faire trembler la vitre dans son chambranle.

— Nous ferions mieux de fermer les volets, dis-je en me levant.

La fenêtre de mon infirmerie était la plus grande de la maison. Elle était pourvue de volets externes et internes afin de protéger les panneaux de verre des intempéries ou d'éventuelles attaques, ainsi que pour isoler la pièce du froid.

En me penchant à l'extérieur pour saisir un volet, j'aperçus une haute silhouette noire venant à grands pas vers la maison, ses jupes et sa cape volant dans le vent.

Elle me fit penser à la Méchante Sorcière de l'Ouest du *Magicien d'Oz* et je lançai malgré moi un regard vers la forêt au cas où j'apercevrais une armée de singes volants. Un courant d'air froid s'engouffra dans la pièce, faisant tinter mes fioles et tourner les pages du *Manuel Merck* que j'avais laissé ouvert sur le comptoir. Heureusement, j'avais déchiré la page de garde avec la date d'impression.

— Qu'avez-vous dit ? demanda Fanny.

Elle m'avait suivie et se tenait sur le seuil de l'infirmerie, Bluebell bâillant derrière elle.

— Mme Cunningham arrive.

Je laissai les volets ouverts et refermai la fenêtre.

— Tu veux bien la faire entrer ? lui demandai-je. Installe-la dans le salon et dis-lui que j'arrive dans un instant. Peut-être est-elle venue chercher la poudre d'orme rouge que je lui avais promise.

Aux yeux de Fanny, Mme Cunningham était probablement la Méchante Sorcière de l'Ouest, ce qui se refléta dans la manière dont elle l'accueillit. À ma surprise, j'entendis Mme Cunningham refuser de m'attendre dans le salon et, quelques secondes plus tard, elle apparut à la porte de l'infirmerie, ébouriffée par le vent et pâle comme une motte de beurre frais.

— J'ai besoin d'...

Elle chancela et tomba dans mes bras avant d'avoir pu dire « aide ».

Fanny l'attrapa par la taille et, à nous deux, nous parvînmes à la hisser sur ma table d'opération. Mme Cunningham avait serré convulsivement son châle noir d'une main pour se protéger du vent au point que ses doigts étaient paralysés par les crampes. J'eus un mal fou à les décrisper.

— Fichtre ! lâchai-je, comprenant enfin le problème. Comment vous êtes-vous fait ça ? Fanny, va chercher le whisky.

— Suis tombée, répondit Mme Cunningham entre ses dents. J'ai trébuché contre le seau à charbon, comme une idiote.

Elle s'était déboîté l'épaule droite. La tête de l'humérus saillait et son coude était rabattu contre ses côtes, la déformation accentuant encore son allure de sorcière.

— Ne vous inquiétez pas, je sais comment faire, lui dis-je en cherchant un moyen de lui ôter son corsage afin de réduire la dislocation sans déchirer le tissu.

— Je sais, grommela-t-elle. Autrement, je n'aurais pas parcouru plus de deux milles en titubant dans les ronces pour venir jusqu'ici.

La chaleur de la pièce commençait à la raviver. Je souris et, prenant la bouteille que me tendait Fanny, je la débouchai et la tendis à Elspeth. Elle but plusieurs longues gorgées entrecoupées de toux.

— Votre mari... connaît... son métier, dit-elle d'une voix rauque en rendant la bouteille à Fanny.

— Il en a plus d'un, répondis-je.

J'avais réussi à ouvrir son corsage. Ne parvenant pas à ôter les bretelles de son corset, je les tranchai d'un coup de scalpel.

— Fanny, tiens-lui fermement le torse, s'il te plaît.

Elspeth Cunningham savait exactement ce que je faisais. Serrant les dents, elle détendit délibérément ses muscles (autant qu'elle le pouvait, compte tenu des circonstances, mais cela m'aidait néanmoins). Sans doute avait-elle déjà vu pratiquer des réductions de luxations à bord de navires. Cela expliquait également son langage de marin pendant que j'orientais

délicatement son humérus dans le bon axe. Fanny retint difficilement son sourire en entendant la vieille femme grommeler « Bougre de peigneur d'herbe » tandis que je tournais son bras et que l'épiphyse retrouvait sa place dans la cavité articulaire.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas entendu ce juron, dit Fanny.

— À force de fréquenter des marins, on acquiert leurs vertus aussi bien que leurs vices, répondit Elspeth.

Elle était encore pâle et son visage luisait tel un os poli sous un voile de transpiration. Néanmoins, sa voix était ferme et elle recommençait à respirer normalement.

— Et vous-même, où avez-vous entendu ce langage, ma jeune demoiselle ? demanda-t-elle.

Fanny me lança un regard. J'acquiesçai et elle répondit simplement :

— J'ai vécu quelques années dans un bordel, m'dame.

— Je vois.

Mme Cunningham libéra son poignet que je tenais toujours et se redressa en position assise, prenant appui sur la table avec sa bonne main.

— Je suppose que les prostituées ont, elles aussi, leurs vices et leurs vertus.

— Pour ce qui est de leurs vertus, je ne sais pas trop, répondit Fanny, dubitative. À moins que vous ne comptiez le fait de savoir branler un homme en moins de deux minutes, montre en main.

Je m'étranglai avec la gorgée de whisky que j'étais en train d'avaler.

— Je crois que cela entre dans la catégorie des talents plutôt que des vertus, répondit Mme Cunningham. Un talent très utile, à n'en pas douter.

Préférant mettre un terme à cette discussion entre Fanny et Mme Cunningham, j'intervins :

— À chacun ses compétences.

Mes relations avec Mme Cunningham s'étaient améliorées depuis la mort d'Amy Higgins... jusqu'à un certain point. Nous nous respectons

mais nous n'étions pas amies. Sans le dire, nous savions toutes deux qu'un jour ou l'autre la réalité politique obligerait peut-être son fils et mon mari à essayer de s'entretuer.

Afin d'éviter que Fanny ne fasse d'autres révélations, je l'envoyai dans la cuisine préparer les caillies que Mme McAfee nous avait apportées en paiement d'un onguent à l'ail que je lui avais préparé pour ses oxyures.

Tout en attachant le bras d'Elsbeth en écharpe, j'observai :

— Je me suis toujours demandé ce que signifiait « peigneur d'herbe ». Est-ce simplement une insulte ou cela décrit-il quelque chose ?

Elle avait retenu son souffle pendant que je nouais l'écharpe autour de son épaule et de son bras. Elle le libéra lentement dans un soupir et remua délicatement son bras pour tester l'écharpe.

— Merci, dit-elle. Un « peigneur d'herbe » n'est pas grossier en soi : cela désigne une personne feignante ou incompetente car elle ne sert à rien, contrairement à un peigneur de chanvre ou de lin. Toutefois, je n'ai jamais entendu quelqu'un employer cette expression sans l'accompagner de « bougre », ou « bougres » au pluriel.

— Vous avez dû entendre bien pire, si vous avez passé du temps en mer. Je crois que vous avez même réussi à choquer Fanny. Elle ne s'attendait pas à ce type de langage dans la bouche d'une femme qui ne ressemble pas à une prostituée.

— Les femmes s'expriment souvent plus librement lorsqu'il n'y a pas d'hommes dans les parages, quelle que soit leur profession. Vous l'avez sûrement remarqué.

— En effet. Même les religieuses.

— Vous connaissez des sœurs ? s'étonna-t-elle. Personnellement ?

Il y avait une pointe de sarcasme dans son ton. Elle commençait à retrouver ses couleurs, ainsi que son mordant.

— Oui, j'en ai connu autrefois.

En vérité, si j'avais rarement entendu les sœurs de l'hôpital des Anges dire quelque chose ressemblant à « bougre de peigneur d'herbe », je les avais souvent surprises à marmonner « Merde ! » ainsi que d'autres interjections colorées tandis qu'elles étaient confrontées aux aspects les plus éprouvants d'un hospice parisien.

Je revis soudain mère Hildegarde, qui ne jurait pratiquement jamais, m'expliquant sans ambages que le roi de France s'attendrait à ce que je couche avec lui si je l'implorais de libérer Jamie de prison, puis me donnant une robe en soie rouge et m'envoyant le trouver.

— Merde, marmonnai-je à mon tour.

Si Elspeth ne rit pas (probablement parce que cela lui aurait fait mal à l'épaule), elle fut néanmoins amusée.

— J'ai souvent observé que les hommes comme les femmes surveillaient beaucoup plus leur langage en présence du sexe opposé, déclara-t-elle. Sauf, peut-être, dans les bordels.

Elle lança un regard vers la cuisine où Fanny chantonnait *Frère Jacques* tout en roulant les cailles dans de l'argile.

— C'est une enfant remarquable, poursuivit-elle. Mais peut-être devriez-vous la convaincre d'éviter...

— Elle sait qu'elle ne doit pas dire ce genre de choses en public, l'assurai-je en versant un peu de whisky dans une tasse. Cela dit, ce soir, vous êtes libre de dire tout ce que vous désirez car nous serons entre nous. Il n'est pas question que je vous laisse rentrer chez vous dans cet état.

Elle m'observa un moment, puis glissa une mèche gris argent derrière son oreille et acquiesça.

— J'ignore si, par mon « état », vous parlez de ma blessure ou de mon ébriété, mais, dans un cas comme dans l'autre, je vous remercie.

— Voulez-vous que j'envoie Fanny éteindre votre feu ?

— Non, je l'ai noyé avant de partir avec une cruche de thé froid. Du gâchis, assurément, mais j'ignorais quand je serais de retour.

— Parfait.

Je la soutins sous son bras valide et l'aidai à descendre de la table.

— Je vais vous conduire dans une chambre à l'étage pour que vous vous reposiez un peu.

Elle ne discuta pas. Je pouvais constater combien sa blessure et sa marche jusque chez nous l'avaient épuisée. Elle soulevait prudemment les pieds à chaque marche pour ne pas tomber. Je l'installai sur l'un des lits des enfants avec une couverture, un pichet d'eau fraîche et une tasse de whisky, puis redescendis aider Fanny en cuisine.

Brianna lui avait montré comment enrober les cailles dans une croûte d'argile pour les faire cuire dans les cendres. C'était la première fois qu'elle le faisait seule et plissait le front d'un air concentré.

— Vous pensez qu'il y a assez de boue ? me demanda-t-elle.

Elle avait de la terre grise sur la joue et dans les cheveux.

— Bree dit que s'il n'y en a pas assez, la coque craquera et la viande sera brûlée, mais, s'il y en a trop, la viande ne cuira pas assez, m'expliqua-t-elle.

— Le temps que les cailles cuisent, nous aurons trop faim pour nous en soucier, opinai-je.

Je pressai doucement l'une des petites boules et sentis l'argile céder sous mes doigts.

— Il reste quelques bulles d'air, observai-je. Aplatis bien l'argile tout autour de la caille, autrement, lorsque la vapeur rencontrera ces poches, la coque explosera.

— Seigneur ! gémit Fanny, horrifiée.

Elle se mit à écraser fermement l'argile autour de la volaille pendant que je me massais les tempes.

— Vous avez mal à la tête ? demanda-t-elle avec enthousiasme. Il y a de l'écorce de saule toute fraîche. Je peux vous préparer une infusion, cela ne me prendra que quelques minutes.

Je lui souris. Elle était fascinée par les herbes et adorait moudre, faire bouillir et macérer.

— Non merci, ma chérie. Je vais bien. Je me demande simplement avec quoi nous allons accompagner les cailles.

Les repas étaient mon drame quotidien. Mon problème n'était pas tant de cueillir, de nettoyer, de hacher, de cuire, même si toutes ces tâches étaient suffisamment pénibles en soi, mais la corvée sans fin de devoir se souvenir de ce que nous avions sous la main, de déterminer ce qui risquait de se gâter si nous ne le consommions pas tout de suite, et de faire l'effort de rendre cela mangeable. Et au diable la nutrition ! Je faisais avaler des pommes, des raisins secs et des noix à tout le monde à la moindre occasion et enfonçais des légumes verts dans des gorges récalcitrantes dès que je le pouvais. Personne n'était encore mort du scorbut.

— Nous avons plein de haricots, suggéra Fanny, peu convaincue. Ou du riz... ou, peut-être, des navets ?

— C'est une idée. Une purée de navets fera l'affaire tant que nous avons du beurre et du sel. Et du sel, nous n'en manquons pas !

Nous en avions plus de deux cent cinquante livres dans le fumoir. Cela représentait une année de réserves pour tout le Ridge. Tom MacLeod les avait rapportées de Cross Creek dans sa carriole la semaine précédente, à temps pour l'abattage et la préservation de la viande. En revanche, nous n'avions que quatre-vingts livres de sucre, mais j'avais du miel...

— Parfait, conclus-je. Donc, cailles et purée de navets. Et, peut-être, des pois cassés bouillis avec des oignons ? Et un peu de crème ?

Au bout du compte, nous nous installâmes toutes les trois une heure plus tard devant un dîner très acceptable. (Seule une des coques avait explosé et, de fait, la viande de caille fumée était savoureuse ; en outre, les oignons légèrement brûlés amélioreraient le goût des pois cassés à la crème.) La conversation fut limitée. Nous étions toutes épuisées, sans compter qu'Elspeth Cunningham était âgée et avait le bras perclus.

Néanmoins, elle s'efforça d'être courtoise. Lançant un regard autour d'elle dans l'immense cuisine, elle demanda :

— Et vous me dites que vous n'êtes que toutes les deux pour vous occuper de cette grande maison ?

— De la maison, du bétail et du potager, confirmai-je en réprimant un bâillement. Ainsi que de l'abattage.

— Et des abeilles, ajouta Fanny. Et puis, il y a les remèdes de Mme Claire à préparer et tous les gens qu'elle doit rebouter.

— Ainsi que le ménage, naturellement, observa Elspeth.

Elle contemplait d'un air songeur les traces de pas sur le parquet de la cuisine. Je reconnus ce regard : celui du diagnostiqueur.

Elle se garda avec tact de commenter ce qu'elle voyait. Elle accepta la bouteille de whisky que je lui tendais, me remercia d'un signe de tête puis déclara :

— Je vous dois beaucoup, madame Fraser. Permettez-moi de vous remercier en vous envoyant l'un des lieutenants de mon fils pour s'occuper des travaux plus... masculins pendant l'absence de votre mari. Deux d'entre eux arriveront la semaine prochaine pour séjourner un moment avec nous.

J'ouvris la bouche pour refuser poliment, puis croisai son regard, ferme mais bien intentionné, ainsi que celui, implorant, de Fanny.

— Merci, dis-je en entrechoquant ma tasse avec la sienne.

Après cela, la conversation redevint sommaire et décousue. Au bout d'une demi-heure, Fanny se mit à bâiller, imitée par Bluebell dans un craquement d'os sonore.

— Je crois que la chienne veut aller se coucher, Fanny, dis-je en me retenant de bâiller à mon tour.

— Oui, m'dame, murmura-t-elle.

Elle prit le bougeoir que je lui tendais et se dirigea vers l'escalier d'un pas vacillant, suivie par Bluebell.

Elspeth ne semblait pas prête à aller se coucher. Je me demandais comment elle parvenait encore à garder les yeux ouverts. Pour ma part, j'étais trop abrutie de fatigue pour trouver de quoi alimenter la conversation. Heureusement, je n'en avais pas besoin. Nous restâmes assises paisiblement devant le feu, observant les flammes et écoutant le vent siffler à travers le grenier vide au-dessus de nos têtes.

Soudain, une porte claqua en nous faisant sursauter toutes les deux.

Le bruit ne se reproduit pas et, au bout d'un temps, mon cœur cessa de palpiter.

— Ce n'est rien, dis-je.

Elspeth se tourna vers moi.

— Patricia MacDonald m'a dit que votre second étage n'était pas terminé. Son mari doit venir y travailler ce vendredi.

— En effet.

— Ce bruit ne venait pas du premier étage, j'en suis sûre.

— Vous avez raison, convins-je.

Elle continua de me fixer et je soupirai, regrettant de ne pas avoir de café.

— Toutes les maisons font du bruit, Elspeth, surtout les grandes. Ma fille pourrait sans doute vous expliquer pourquoi. Pour ma part, je ne peux faire que des suppositions. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, lorsque le vent vient de l'est, nous entendons parfois ce bruit particulier au second étage.

— Ah, fit-elle.

Elle se détendit légèrement et but une autre gorgée de whisky.

— Pourquoi ne fermez-vous pas cette porte, tout simplement ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il n'y en a pas. Pas encore.

Je bus à mon tour. Bien que ce ne soit pas la cuvée spéciale de Jamie, il n'était pas mauvais. Je le sentais se diffuser dans mon ventre en un petit

nuage de chaleur.

Au bout d'un moment, Elspeth reprit :

— Vous voulez dire que votre grenier inachevé est hanté ?

Je me mis à rire.

— Pas du tout. J'ignore ce qui provoque ce bruit, mais je suis sûre que ce n'est pas une porte fantôme. Des douzaines de personnes ont travaillé là-haut au cours des derniers mois et personne n'y est mort. Personne n'a rien remarqué d'anormal non plus.

Je pointai l'index vers elle.

— Si quelqu'un avait remarqué quelque chose, tout le Ridge serait déjà au courant, n'est-ce pas ?

Elle vivait sur le Ridge depuis assez longtemps pour le savoir. Elle se détendit à son tour et la tension dans la pièce commença à se dissiper, disparaissant dans la cheminée en une volute blanche de fumée de caryer.

— Ce grenier..., reprit-elle au bout de quelques minutes. Pourquoi ? Cette maison est déjà très grande sans avoir besoin d'un second étage.

— Jamie y tenait, répondis-je avec un haussement d'épaules.

Elle hocha la tête et continua de boire du bout des lèvres. Toutefois, à ses sourcils froncés, je devinais qu'elle continuait à cogiter sur la question.

— Mon mari est responsable du bien-être des habitants du Ridge, expliquai-je. Si, d'aventure, une quelconque urgence devait contraindre certains d'entre eux à abandonner leur maison, ils pourraient provisoirement se réfugier ici. C'est déjà arrivé. J'ai accueilli des réfugiés dans la cuisine de notre ancienne maison pendant des mois. Ce n'était pas une sinécure, croyez-moi !

Elsbeth rit poliment sans se donner la peine de cacher ce qu'elle pensait. Elle savait pertinemment de quel type d'urgence je parlais.

Je décidai d'être franche.

— Votre fils, vous le croyez ? demandai-je.

Elle déglutit lentement et se cala contre le dossier de sa chaise, me dévisageant comme si elle me regardait de très loin ; comme on observerait un ours perché au sommet d'une montagne : intéressant sans vraiment présenter une menace.

— Vous voulez parler de ce qu'il a raconté à sa congrégation au sujet de la mort de son fils, je suppose ? Oui, je le crois. Son témoignage était réconfortant.

En effet, son récit avait mis du baume au cœur à plus d'un, y compris moi. Toutefois, ce n'était pas ce à quoi je faisais allusion.

— Je pensais plus précisément à ce que son fils lui a dit, à savoir qu'il le reverrait dans sept ans. Vous y croyez ? Ou plutôt, le capitaine y croit-il ?

Un homme qui était convaincu de mourir un jour précis pouvait être tenté de prendre des risques avant la date fatidique.

Elsbeth ne fit pas semblant de ne pas comprendre. Elle me dévisagea en faisant rouler sa tasse entre ses paumes. L'air entre nous était chargé de fantômes d'orge et de bois brûlé. Puis elle soupira et se pencha en avant pour reposer sa tasse sur la table.

— Oui, il le croit. Il a modifié son testament afin que je ne manque de rien au cas où je lui survivrais, ce dont je n'ai aucunement l'intention.

J'attendis en silence. Naturellement, elle savait que Jamie, et donc moi aussi, était au courant des tentatives du capitaine pour monter une milice de loyalistes. Le capitaine n'avait pu lui cacher l'incident avec les trafiquants d'armes.

— Jamie ne le laissera pas faire, déclarai-je.

— Peut-être, répondit-elle avec l'intonation traînante d'une personne légèrement ivre. Cependant, au bout du compte, cela ne dépendra pas de votre mari. (Elle s'interrompt pour émettre un petit rot.) Le général Cornwallis envoie un officier, un homme très compétent et soutenu par la Couronne, pour mobiliser des régiments de milices loyalistes dans toutes les Carolines afin de soumettre la rébellion locale.

J'ajoutai deux doigts de whisky dans nos deux tasses et portai la mienne à mes lèvres. L'alcool semblait traverser directement mes tissus pour se concentrer dans mon centre aux contours de plus en plus flous.

— Qui ? demandai-je.

Elle secoua lentement la tête, vida sa tasse d'un trait et déclama :

— « Alors le diable, qui les trompait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre où sont la bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés nuit et jour, aux siècles des siècles. »

— Je vois, dis-je aussi sèchement que pouvait le faire quelqu'un marinant dans le whisky pur malt.

J'ignorais si le diable auquel elle faisait allusion était Jamie, George Washington ou le Congrès continental. Au fond, cela n'avait pas d'importance.

— « Et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle », ripostai-je.

Là-dessus, je jetai le fond de ma tasse dans le feu en provoquant un grésillement d'étincelles bleues.

— Je crois qu'il est temps d'aller nous coucher, Elspeth. Vous avez besoin de vous reposer.

Dix pains de sucre, trois fûts de poudre
à canon et deux aiguilles pour recoudre
les chairs

Salisbury

À HUIT HEURES LE LENDEMAIN MATIN, ils se tenaient devant la *Great Wagon Road*, un large ruban de terre battue rouge, parsemé de crottin et de quelques débris, et vide de voyageurs pour le moment.

Jamie sortit l'un des pistolets glissés sous sa ceinture et le tendit à sa sœur.

— Prends ça, dit-il.

Sous le regard surpris de Rachel, Jenny prit l'arme et la pointa vers une roue de carriole abandonnée sur le bord de la piste, vérifiant sa mire.

— Tu as de la poudre ? demanda-t-elle à son frère en glissant le pistolet sous sa ceinture.

— Tiens.

Jamie décrocha une boîte de munitions suspendue à son cou et passa précautionneusement sa lanière par-dessus le bonnet de sa sœur.

— Tu as là assez de poudre pour tuer une douzaine d’hommes et six cartouches prêtes à l’emploi.

En voyant la mine effarée de Rachel, Jenny lui sourit sans parvenir à la rassurer.

— Ne t’inquiète pas, *a nighean*, lui dit-elle en lui tapotant le bras. Je ne tirerai sur personne à moins que nous ne soyons menacés.

— Je préférerais que tu ne tires sur personne quoi qu’il advienne, répondit prudemment Rachel. Et certainement pas en notre nom.

Elle posa une main sur la tête d’Oggy, coiffé d’un bonnet lui aussi, le serrant contre elle.

— Tu ne verras pas d’inconvénient à ce que je leur tire dessus en mon nom ? rétorqua Jenny. Car je ne laisserai personne faire du mal à mon petit-fils.

— Ne l’asticote pas, maman, lui dit Ian. Si nous rencontrons des bandits, les discours de Rachel les endormiront avant que tu aies besoin de les tuer.

Il adressa un petit sourire complice à Rachel qui parut soulagée. Jenny émit un son qui pouvait être un assentiment ou un simple accord de politesse et n’insista pas.

Ils avaient deux bonnes mules, un cheval, une carriole robuste remplie de provisions, une caisse de vêtements et de langes, et une douzaine de bouteilles de whisky cachées dans un faux fond. Ce serait leur centre du monde pendant les semaines à venir... jusque dans le Nord et jusqu’à Emily.

Rachel, qui n’aurait rien aimé plus que d’être dans sa cabane douillette avec Oggy et Ian, s’efforça de faire bonne figure lorsque Jamie déposa un baiser sur son front.

— Bon voyage, ma fille, dit-il doucement. Nous nous reverrons bientôt.

Le sourire qu'elle lut dans ses yeux, si bref soit-il, lui donna la force de lui sourire en retour.

Jamie prit Oggy, aida Rachel à grimper sur le banc puis lui rendit son fils. Jenny se hissa à l'arrière de la carriole et s'installa dans un nid douillet de couvertures au milieu des provisions. Elle souffla un baiser à son frère, qui lui sourit. Ian donna une tape sur l'épaule de son oncle, grimpa à son tour sur le banc puis, dans un claquement de rênes, ils se mirent en route.

On disait que, lorsqu'on quittait un lieu, regarder en arrière portait malheur. Rachel se retourna sans hésiter. Jamie se tenait au milieu de la piste telle une sentinelle, les regardant s'éloigner. Il agita une main et elle lui répondit en agitant la sienne.

Lorsqu'on prenait congé de quelqu'un, on ne savait jamais si c'était pour la dernière fois. La moindre des choses serait de lui dire qu'on l'aimait et elle regrettait de ne pas l'avoir fait. Elle pressa ses doigts sur ses lèvres et, juste avant qu'ils atteignent le premier virage, souffla un baiser à la silhouette au loin, toujours au milieu de la route.

Oggy ayant été agité toute la nuit, Jenny était restée debout pour le promener dans la pièce. Aussi, dès que Salisbury fut derrière eux et que la tristesse de quitter Jamie se fut estompée, elle se recroquevilla dans le fond de la carriole, Oggy niché contre elle, et ils s'endormirent presque aussitôt.

C'était la première occasion pour Ian et Rachel d'avoir une conversation privée depuis la veille et elle l'interrogea aussitôt sur le mort trouvé par le constable Jones.

— Sais-tu qui c'était ?

— Non, personne ne le sait. Il était inconnu en ville.

Elle pressa doucement son bras.

— Tu en as mis du temps pour le savoir.

— Oncle Jamie avait cru le reconnaître. Nous sommes donc retournés le voir.

Il était toujours sincère avec Rachel, et inversement. Néanmoins, à moins que ce ne soit indispensable, il évitait de lui parler de ce qui risquait de la bouleverser. Ce que Jamie lui avait dit au sujet du livre de Frank Randall pouvait attendre. Cependant, l'inconnu la turlupinaït visiblement, aussi lui expliqua-t-il pourquoi la vue du mort avait troublé Jamie.

— Claire Fraser ? Enlevée et violée ? répéta-t-elle, atterrée. Et ton oncle pense que cet inconnu aurait un lien avec... celui qui a fait ça ?

— C'est peu probable, et Jamie partage cet avis, répondit-il aussi nonchalamment que possible. (Après tout, ce n'était pas un mensonge.) C'est juste que l'inconnu lui ressemblait un peu. Peut-être était-ce un parent...

— Et si ça l'était ?

En dépit de sa fatigue, le regard de Rachel était clair comme de l'eau de roche. C'était une bonne question. Pendant qu'il cherchait une réponse appropriée, elle en posa une autre :

— Savez-vous où se trouve le coupable ? Afin de l'informer de la mort de son parent.

Ian cacha son sourire. Naturellement, Rachel considérerait que même un immonde violeur méritait d'apprendre la mort d'un proche. La connaissant, elle était même capable d'aller l'en informer elle-même.

Heureusement, ce ne serait pas nécessaire.

— J'ignore ce qui lui est arrivé exactement, mais nous savons de source sûre qu'il est mort.

Il faudrait qu'il coince sa mère seul à seule pour lui expliquer la situation avant qu'elle commette une gaffe et raconte à Rachel pourquoi ils en étaient si sûrs.

Le soupir de Rachel fit gonfler sa poitrine sous sa chemise. Ian se dit que, lorsqu'ils s'arrêteraient pour la nuit dans une auberge, il pourrait également convaincre sa mère d'emmener Oggy prendre l'air un moment.

— Que Dieu ait pitié de son âme, dit-elle. Claire le sait ?

— Oui. Je ne lui en ai pas parlé, mais je crois que... le fait de le savoir a apaisé son esprit.

— Je la comprends. Ce serait terrible pour elle de penser qu'il était en vie quelque part. Qu'il pourrait... revenir. (Elle frissonna et resserra son châle autour de ses épaules.) Pour Jamie aussi. Il doit être soulagé que Dieu leur ait ôté ce fardeau de leur conscience.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables, c'est sûr, convint Ian.

Elle lui lança un regard surpris. Il conserva un visage de marbre et, au bout d'un moment, elle hocha la tête et ils laissèrent le sujet retomber dans la poussière derrière eux.

Jamie n'avait plus grand-chose à faire à Salisbury. Il avait trouvé ce qu'il était venu chercher. Il avait établi un lien avec Francis Locke et appris ce qu'il voulait savoir. Toutefois, Salisbury était une grande ville pourvue de magasins et Claire lui avait donné une liste. Il toucha sa poche et, sentant le froissement du papier, constata avec soulagement qu'il ne l'avait pas perdue. Il la sortit, la déplia et la lut :

2 livres d'alun (c'est bon marché).

De l'herbe des jésuites, si tu en trouves (prends tout, ou autant qu'on pourra se permettre).

1 demi-livre de baume de Galaad (demande à un apothicaire, sinon à un médecin).

2 quarts d'huile d'olive (assure-toi que les bouteilles sont bouchées avec de la cire !).

25 grammes de belladone, de camphre, de myrrhe, d'opium en poudre, de gingembre, de marie-jeanne (si tu en trouves) et de casse ailé (c'est pour la teigne et la mycose des ongles).

1 rouleau de lin fin (sous-vêtements pour Fanny et moi ; chemise pour toi).

2 rouleaux de drap fin robuste (un bleu, un noir).

3 onces d'épingles en acier (oui, il nous en faut autant).

Fil (pour coudre des vêtements, pas des voiles ni de la peau) : quatre bobines blanches, quatre bleues, six noires.

Une douzaine d'aiguilles, surtout des petites mais deux très grandes, l'une incurvée, l'autre droite.

Les comestibles :

10 pains de sucre.

50 livres de farine (Si trop chère à Salisbury, nous pouvons aussi en acheter à Woolam's Mill).

20 livres de pois cassés.

20 livres de riz.

Épices ! (Si tu en trouves et si tu as les moyens. Poivre, cannelle, noix de muscade... ?)

Tout en marchant, Jamie y ajouta mentalement sa propre liste :

Trois fûts de poudre à canon.

Un demi-lingot de plomb.

Un bon couteau à dépecer...

Quelqu'un avait utilisé le sien et cassé la pointe. Il soupçonnait fortement Amanda, la seule enfant à savoir mentir.

Bah, après tout, pour porter toute cette charge jusqu'à la maison, il avait Clarence et Abednego, le nouveau mulet, un bai clair au pas assuré et au tempérament avenant. Il espérait juste avoir suffisamment d'argent. Il n'était pas question de montrer son or dans un lieu pareil. Les bons à rien et les escrocs le suivraient jusqu'au Ridge comme les abeilles de Claire jusqu'à un champ de tournesols. Les traites et le whisky attireraient beaucoup moins l'attention.

Faisant des calculs dans sa tête, il manqua de percuter le constable Jones qui sortait d'une taverne, un petit pain à moitié mangé à la main.

— Je vous demande pardon, monsieur, s'excusèrent-ils en même temps en s'inclinant par réflexe.

— Prêt à regagner vos montagnes, monsieur Fraser ? s'enquit courtoisement Jones.

— Dès que j'aurai terminé les emplettes pour mon épouse, répondit Jamie.

Il lui montra sa liste avant de la replier et de la ranger dans sa poche.

Son geste sembla rappeler un détail au constable qui n'avait pas quitté le papier des yeux.

— Monsieur Fraser ?

— Oui ?

Jones l'observa attentivement, puis décida qu'il était suffisamment respectable pour répondre à sa question.

— Le mort que vous avez vu hier soir, pensez-vous qu'il était juif ?

— Pardon ?

— Un juif, répéta patiemment le constable.

Ce fut au tour de Jamie de l'observer. Jones était échevelé et ne s'était pas rasé. Cependant, il ne sentait pas l'alcool et, en dépit des poches sous ses yeux, ceux-ci étaient clairs.

— Comment le saurais-je ? répondit-il. Et pourquoi cette question ?

Il lui vint une idée.

— Oh... Avez-vous examiné son membre ?

— Pardon ?

— Vous savez que les juifs sont circoncis, n'est-ce pas ?

— Ils sont quoi ?

— Hum...

Deux dames, suivies par une femme de chambre, trois petits enfants, ainsi qu'un commis tirant une charrette remplie de paquets, se dirigeaient

vers eux, relevant leurs jupes pour qu'elles ne traînent pas dans la boue. Jamie les salua courtoisement puis entraîna Jones dans une ruelle afin d'éclairer sa lanterne.

— Juste ciel ! s'exclama Jones en roulant des yeux effarés. Pourquoi diable font-ils une chose pareille ?

— Parce que Dieu le leur a demandé, répondit Jamie avec un haussement d'épaules. Votre mort est-il... ?

— Je ne suis pas allé regarder ! rétorqua Jones avec un air révolté.

— Dans ce cas, pourquoi pensez-vous qu'il pourrait être juif ?

— Ah, c'est... à cause de ça.

Jones fouilla dans ses poches et en ressortit un morceau de papier sale et maintes fois plié. Il le tendit à Jamie.

— C'était dans l'une de ses poches.

Déplié, il révéla huit lignes d'écriture soigneusement calligraphiées avec une bonne plume, chaque caractère bien lisible.

— Nous ne comprenons pas ce qu'il y a d'écrit, expliqua Jones. Ce matin, dans la taverne, alors que le colonel et moi essayions de le déchiffrer, M. Appleyard est passé par là. C'est un gentleman cultivé. Il a dit que ce devait être de l'hébreu, mais il ne se souvient pas assez bien de ce qu'il a appris pour nous dire de quoi il retourne.

Jamie, lui, parvenait à lire le message, même si cela ne l'avancait pas beaucoup.

— C'est bien de l'hébreu, confirma-t-il. C'est une partie d'un psaume, ou peut-être d'un hymne.

Cela n'avancait pas non plus le constable, qui fixait le papier comme s'il voulait le faire parler.

— Et ce dernier mot, là ? demanda-t-il. C'est peut-être le nom de celui qui l'a écrit ? On dirait que c'est de l'anglais.

— En effet, mais ce n'est le nom de personne.

Le mot, écrit avec le même soin que les élégants caractères hébraïques, était « lycanthropie ». Jamie laissa au colonel Locke le soin d'expliquer son sens au constable. Il rendit le papier et s'essuya les doigts sur les pans de sa veste.

— Jetez un coup d'œil dans son pantalon, suggéra-t-il.

Avec un salut de la tête, il prit congé du constable Jones, de Salisbury, de Francis Locke, du régiment de milices du comté de Rowan... et du mort.

Plus que trois onces d'épingles, dix pains de sucre et trois fûts de poudre à canon se dressaient entre lui et sa maison.

Green Grow the Rushes, O¹ !

Fraser's Ridge

J'ÉCOUTAIS LES CHANTS d'une oreille distraite pendant que j'écrasais et moulais de la sauge, du camphre et de l'hydraste du Canada en une poudre huileuse dans mon infirmerie. Il était tard dans l'après-midi et, si le soleil réchauffait les lattes du plancher, il faisait frais à l'ombre.

Le lieutenant Bembridge apprenait à Fanny les paroles de *Green Grow the Rushes, O*. Il avait une vraie voix claire de ténor qui faisait japper Bluebell chaque fois qu'il atteignait une note haute. Cela m'amusait et me rappelait mes journées d'apprentissage, lorsque j'enroulais des bandages et préparais des troussees chirurgicales avec les autres élèves infirmières dans le réfectoire de l'hôpital de Pembroke. Par les vasistas ouverts, nous entendions des chants s'élever dans la brume jaune. Il y avait une cour au rez-de-chaussée, où les patients pouvaient s'asseoir par beau temps (ou même par temps médiocre) pour fumer, discuter et tuer le temps en chantant.

*Two, two, the lily-white boys,
Clothed all in green, O
One is one and all alone
And evermore shall be so.*

Les voix étouffées par la brume étaient souvent interrompues par des quintes de toux et des jurons, mais il y avait toujours quelqu'un pour poursuivre la chanson jusqu'au bout.

Elsbeth Cunningham avait tenu parole. Les lieutenants Bembridge et Esterhazy avaient respectivement dix-huit et dix-neuf ans. Ils étaient sains et vigoureux, et, avec l'aide de Bluebell, faisaient un tel raffut que je n'entendis pas la porte d'entrée s'ouvrir ni les pas dans le couloir. Lorsque je relevai les yeux de mon mortier et découvris Jamie sur le seuil, je fis un bond et lâchai mon lourd pilon en pierre qui s'écrasa sur ma sandale.

— Aïe ! Ouille ! Bordel de merde !

Je sautillai sur un pied tout autour de la table jusqu'à ce que Jamie me retienne par le bras.

— Tu vas bien, *Sassenach* ?

— À ton avis ? Je me suis cassé un métatarse.

— Je t'en achèterai un autre la prochaine fois que j'irai à Salisbury, m'assura-t-il en me relâchant. J'ai pratiquement tout ce que tu avais mis sur la liste, sauf... Pourquoi y a-t-il des Anglais qui chantent dans ma cuisine ?

— Ah. Euh... c'est-à-dire que...

Je n'avais pas réfléchi à sa réaction en apprenant que deux officiers de la Royal Navy de Sa Majesté participaient aux corvées ménagères. J'avais cru que j'aurais le temps de lui expliquer la situation avant qu'il les rencontre en personne. J'appuyai mes fesses sur le bord de la table et soulevai mon pied blessé.

— Ces deux jeunes lieutenants naviguaient autrefois avec le capitaine Cunningham. Ils se sont échoués ou ont été abandonnés ou je ne sais quoi ;

toujours est-il qu'ils ont perdu leur navire et qu'il est trop tard pour retrouver un bateau avant mars ou avril. En attendant, ils se sont installés chez le capitaine. Elspeth Cunningham me les a prêtés pour les tâches lourdes pour me remercier d'avoir soigné son épaule disloquée.

— Ah, tu l'appelles Elspeth, maintenant ? dit-il, plus amusé qu'irrité. Devons-nous les nourrir ?

— Je leur sers un déjeuner et un dîner léger. Ils rentrent tous les soirs chez le capitaine et reviennent le lendemain dans le milieu de la matinée. Ils ont réparé la porte de l'étable, retourné la terre de mon potager, coupé huit stères de bois, transporté jusqu'à la laiterie toutes les pierres que Roger et toi avez déterrées dans le champ au-dessus de la maison, et...

Il me fit un signe indiquant qu'il acceptait ma décision et qu'il était prêt à changer de sujet. Ce qu'il fit en m'embrassant et en me demandant ce qu'il y avait à dîner. Il sentait la poussière, la bière et dégageait une vague odeur de cannelle.

— Je crois que Fanny et le lieutenant Bembridge nous préparent un *burgoo*. C'est une sorte de ragoût qui contient du porc, du chevreuil et de l'écureuil. Apparemment, il faut absolument trois sortes de viande pour faire un bon *burgoo*. J'ignore ce qu'ils y mettent d'autre, mais cela sent plutôt bon, non ?

Le ventre de Jamie gronda.

— En effet, convint-il. Que pense Fanny des lieutenants ?

Je lançai un regard vers la cuisine et baissai la voix.

— Je crois qu'elle s'en est entichée. Hier, Cyrus est venu alors qu'elle leur servait à déjeuner. Quand elle l'a invité à rester, il s'est redressé de toute sa hauteur, qui est considérable, leur a lancé un regard noir et a dit quelque chose de grossier en gaélique avant de tourner les talons. Je doute qu'elle l'ait compris. Elle n'en avait pas besoin. Elle a rosi d'indignation et a servi aux lieutenants la tarte aux pommes et aux raisins qu'elle avait préparée pour Cyrus.

— *Is fheàrr giomach na gun duine*, déclara philosophiquement Jamie.
« Mieux vaut un homard que pas de mari. »

— Tu ne le penses pas vraiment, n'est-ce pas ? lui demandai-je, intriguée.

— Pour la plupart des filles, si. J'attends mieux pour Frances et je ne crois pas qu'un marin anglais fera l'affaire. Tu dis qu'ils partiront au printemps ?

— C'est ce que j'ai compris. Aïe !

Je massai délicatement mon pied. Le pilon était tombé sur la base de mon gros orteil. Si la première douleur s'était légèrement atténuée, lorsque je posai le pied sur le sol ce fut comme si un fil de fer barbelé chauffé au rouge pénétrait entre mes orteils.

— Assieds-toi, *a nighean*.

Il poussa vers moi le fauteuil capitonné que Brianna avait baptisé « la voyeuse ».

— J'ai rapporté quelques bonnes bouteilles de vin de Salisbury. Je suis sûr que l'une d'elles fera le plus grand bien à ton pied.

Il avait raison. Elle fit le plus grand bien à Jamie également. Je sentais qu'il était revenu le cœur chargé. Il me ferait part de ce qui lui pesait quand il serait prêt.

Pendant que nous dégustions le vin (du rouge) et que nous sentions ses effets doux se diffuser dans notre corps, je lui racontai l'apparition soudaine d'Elsbeth et notre conversation durant le dîner. De son côté, il me décrivit le départ de Ian, Rachel et Jenny, ainsi que la réplique de sa sœur au sujet de son pistolet.

— Rachel a été surprise, comme tu peux l'imaginer. Puis Ian est intervenu et a déclaré : « Ne l'asticote pas, maman. Si nous rencontrons des bandits, les discours de Rachel les endormiront avant que tu aies besoin de les tuer. »

Je me mis à rire et sentis que le nuage sombre qui entourait Jamie commençait à se dissiper.

— J'espère que Jenny n'aura pas besoin de tirer sur... comment s'appelle-t-elle, déjà ? La femme de Ian... ?

— Wakyo'teyehsnonhsa.

— Oui, bon, disons Emily. Tu crois qu'elle veut récupérer Ian ?

— Si elle l'a chassé de chez elle, c'était qu'elle ne voulait plus de lui, répondit Jamie. Pourquoi aurait-elle changé d'avis à présent ?

Je le dévisageai par-dessus le bord de mon deuxième (ou peut-être troisième) verre de vin.

— Comme tu connais mal les femmes, mon amour, dis-je avec une moue ironique. Même après toutes ces années.

Il se mit à rire et versa le restant de la bouteille dans mon verre.

— Je n'ai aucune envie de connaître une autre femme que toi, *Sassenach*. Même après toutes ces années. Pourquoi dis-tu ça ?

— C'est une veuve avec trois enfants en bas âge, observai-je. Elle a chassé Ian parce qu'il ne pouvait lui donner des enfants et non parce qu'il était un mauvais mari. À présent qu'elle a des enfants, elle n'a plus besoin d'un mari pour procréer. Or, un homme peut servir à bien d'autres choses. Je pense que Ian pourrait être très doué pour certaines de ces choses.

Il me dévisagea d'un air songeur, puis vida son verre d'un trait.

— À t'entendre, on croirait que Rachel n'a pas son mot à dire.

— Oh, elle aura sûrement quelque chose à dire.

Même si je ne savais pas quoi. Rachel n'était ni timide ni inexpérimentée. Cependant, rencontrer l'ex-épouse de son mari risquait d'être plus compliqué que ce qu'elle et Ian avaient pensé.

— Souviens-toi de ce qu'il s'est passé lorsque je suis revenue et que je suis tombée de nouveau face à Laoghaire.

— Oui, elle m'a tiré dessus, rétorqua-t-il. Tu penses que Wakyo'teyehsnonhsa tuerait Rachel plutôt que de lui laisser Ian ? Parce

que, dans ce cas, c'est ma sœur qui aura son mot à dire.

— C'est une Mohawk, soulignai-je. Je pense qu'ils fonctionnent différemment.

— Leur sens de l'hospitalité n'est pas si différent, m'assura-t-il. Elle ne tuerait pas une invitée. Et, si elle essayait, ma sœur lui tirerait une balle entre les deux yeux avant qu'elle ait pu dire... C'est quoi ton expression, déjà ?

— Avant d'avoir pu dire ouf. Il reste encore de ce vin ?

— Oui, plein.

Il se dirigea vers la porte de l'infirmerie et tendit l'oreille. Les chants dans la cuisine avaient cessé, remplacés par un murmure de conversations ponctué d'éclats de rire et de bruits de vaisselle.

— Crois-tu pouvoir monter l'escalier, *Sassenach* ? Sinon, je te porterai.

— Quoi, tu veux aller dans la chambre ? demandai-je, surprise. Maintenant ?

— Non, pas pour ça, répondit-il avec un petit sourire. Plus tard. Je te parle du second étage.

Les bienfaits d'une demi-bouteille de vin suffirent à me faire monter les marches, soutenue par Jamie. J'émergeai dans l'espace ouvert du grenier avec un sentiment d'euphorie. Le vent fort qui soufflait de l'est balaya les derniers vestiges d'odeurs de cuisine, de jeunes hommes en sueur, de linge sale entassé depuis trop longtemps. J'ouvris grand les bras. Mon châle se gonfla derrière moi et mes jupes se plaquèrent contre mes jambes.

— On dirait que tu vas t'envoler, *Sassenach*. Tu ferais mieux de t'asseoir.

Il avait apporté un tabouret, ainsi qu'une seconde bouteille de vin. Il ne s'était pas embarrassé de verres ; il arracha le bouchon avec ses dents puis huma le goulot d'un air approbateur avant de me la tendre.

— Je doute que le faire décanter l'améliorera beaucoup.

Je n'allais pas m'en formaliser. Le soulagement que Jamie soit de retour à la maison supplantait tout le reste et je me serais même contentée d'eau. Néanmoins, le vin était bon et j'en retins une gorgée dans la bouche avant de l'avaler.

J'indiquai la vue avec la bouteille.

— N'est-ce pas merveilleux ? m'exclamai-je. Je n'étais pas remontée ici depuis le départ de Bree et Roger.

J'eus un pincement au cœur en me revoyant à la même place, regardant leur carriole disparaître au loin. Le Ridge s'étalait autour de nous dans toute sa splendeur, telle une mosaïque de taches automnales flamboyantes parmi les verts sombres et les bleus des épicéas, des pins et des sapins. Ici et là, je distinguais les volutes blanches de la fumée qui s'échappait des cheminées, les cabanes étant dissimulées par les arbres qui oscillaient dans le vent.

— Oui, en effet.

Toutefois, l'attention de Jamie était surtout concentrée sur les poutres et les cadres autour de nous. La charpente craquait au-dessus de nos têtes. C'était une sensation étrange d'être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Le plancher, solide sous nos pieds, était taché par les traces d'eau des dernières pluies et des feuilles mortes s'accumulaient dans les coins.

Il saisit plusieurs montants et les secoua. Il émit un grognement de satisfaction en constatant qu'ils ne bougeaient pas.

— Ils tiennent bon, observa-t-il.

— C'est toi qui les as bâtis. Tu ne pensais tout de même pas qu'ils tomberaient à la première pression ?

Il paraissait plus que sceptique, sans que je puisse deviner s'il doutait de ses propres compétences, de la perversité du temps ou de la fiabilité des matériaux de construction en général. Probablement des trois.

— J'aurai peut-être le temps d'achever le toit avant les neiges, déclara-t-il en observant la charpente.

— Et les murs ?

— Avec deux hommes, je pourrais monter les murs extérieurs en un jour. Peut-être deux. Pour ce qui est des enduits, je m'en occuperai pendant l'hiver.

Une rafale s'engouffra dans la structure, soulevant des mèches de mes cheveux qui s'étaient échappées du foulard que j'avais noué autour de ma tête.

— Ce n'est pas aussi paisible que le premier étage quand il était encore ouvert aux éléments, mais c'est plus excitant, déclarai-je.

— Je ne tiens pas à ce que mon second étage soit excitant, répondit-il en souriant.

Il s'approcha de moi et posa les mains sur mes épaules pour m'empêcher de m'envoler.

Lorsque le vent se calma suffisamment pour que l'on s'entendît parler, je repris :

— Au fond, nous n'avons pas besoin que le grenier soit achevé avant le printemps. Aucun de nos voyageurs ne sera de retour avant...

Je m'interrompis, n'ayant aucune idée de quand ou s'ils reviendraient tous. La guerre avait déjà commencé à tracer son chemin vers le sud. L'hiver ne ferait que retarder de quelques mois ce qui devait arriver.

— Ils reviendront, déclara fermement Jamie. Tous.

— Je l'espère.

Je m'adossai à lui, cherchant la fermeté de son corps et de sa conviction.

— Tu penses que Bree et Roger sont déjà arrivés à Charles Town ?

— Oh oui. C'est à un peu plus de trois cents milles et ils ont probablement eu du beau temps tout le long du chemin. S'ils n'ont pas perdu une roue ou rencontré un puma, cela ne devrait leur prendre qu'environ deux semaines. Nous aurons bientôt une lettre. Brianna nous écrira pour nous dire que tout va bien.

C'était rassurant, en dépit des pumas. Cependant, je ne le sentais pas complètement serein.

Je glissai un bras derrière moi et l'enroulai autour de sa jambe.

— Tout ira bien, l'assurai-je. Marsali et Fergus seront tellement heureux de retrouver Germain.

Ayant perçu la pensée non dite dans le sillage de ma remarque, il demanda :

— Mais ? Tu penses qu'ils pourraient avoir un autre problème ?

— Je n'en sais rien.

Les vastes espaces autour de nous qui avaient englouti notre famille rendaient soudain notre séparation plus effrayante.

— Tant de choses pourraient leur arriver... sans que nous soyons là pour les aider.

Je m'efforçai de rire, puis poursuivis :

— Cela me rappelle le premier jour de Brianna au jardin d'enfants, quand je l'ai vue entrer dans l'école en serrant sa gamelle rose contre elle... toute seule.

— Elle avait peur ?

— Oui, répondis-je, la gorge nouée. Elle se montrait très courageuse, mais je voyais bien qu'elle était angoissée.

Je saisis la bouteille de vin avant d'ajouter malgré moi :

— Elle l'est encore.

Il me contourna et vint s'accroupir devant moi.

— Pourquoi, *a nighean* ? Que se passe-t-il ?

— C'est son cœur.

Je pris une profonde inspiration et lui parlai de la fibrillation atriale. Le front plissé, il lança un regard par-dessus son épaule vers la forêt qui s'étirait à l'infini.

— Tu ne peux pas la soigner ? Elle pourrait mourir sur la route ?

— Non ! m'exclamai-je, paniquée. Non. Ce n'est presque jamais fatal, surtout chez une personne jeune. Mais c'est... imprévisible.

Il me dévisagea longuement.

— Comme la guerre, dit-il enfin avec un mouvement de tête vers les montagnes. On ne sait jamais ce qu'il va arriver, peut-être rien, peut-être pas avant longtemps, peut-être pas ici, peut-être demain... Mais on sait qu'elle est là, tout le temps. On s'efforce de ne pas y penser, mais elle est toujours là.

J'acquiesçai, incapable de parler. La guerre vivait désormais en nous tous.

Bien que le vent soit retombé, une brise froide demeurait, s'infiltrant sous mes vêtements. La chaleur du vin avait disparu de mon sang et la main de Jamie était aussi glacée que la mienne. Toutefois, son regard était empli de chaleur.

— N'aie pas peur, *Sassenach*, dit-il enfin. Nous sommes toujours là tous les deux.

Malgré le froid, nous ne redescendîmes pas tout de suite. Notre position haut perchée, bien qu'exposée aux éléments et vulnérable, offrait un point de vue rassurant : si un danger venait vers nous, nous le verrions à temps pour nous y préparer.

— Qu'as-tu fait d'autre à Salisbury ? demandai-je en m'adossant de nouveau à lui. Je sais que tu as acheté de la cannelle car je la sens. As-tu trouvé du quinquina ?

— Oui, une demi-livre. J'ai pris tout ce qu'il y avait, comme tu me l'as demandé. Je n'ai pu acheter que deux pains de sucre. Il y a une pénurie à cause du blocus. En revanche, j'ai trouvé du poivre et...

Il me lâcha le temps de fouiller dans son *sporrán* et en sortit un petit objet brun et rond qu'il me tendit.

— ... une noix muscade.

— Oh, cela faisait si longtemps que je n'en avais pas senti une ! m'exclamai-je.

Prenant soin de ne pas la faire tomber avec mes doigts engourdis par le froid, je la tins sous mon nez, fermai les yeux et visualisai des biscuits de Noël et la substance épaisse du lait de poule.

— Combien t'a-t-elle coûté ?

— Tu préfères ne pas le savoir, *Sassenach*, m'assura-t-il. Toutefois, à voir ton expression, cela en valait la peine.

— Apporte-moi du rhum ce soir et tu auras la même, répondis-je en riant.

Je lui rendis la noix afin qu'il la mette à l'abri. Alors qu'il la rangeait dans son *sporrán*, je remarquai un petit bout de papier aux bords déchirés.

— Qu'est-ce que c'est ? Un communiqué secret du Comité de sécurité de Salisbury ?

— Ce pourrait l'être, s'il y a des juifs parmi eux.

Il me le donna. Bien que n'ayant pas vu de texte en hébreu depuis quarante-cinq ans, je reconnus la langue sur-le-champ. Le plus surprenant, c'était que l'écriture était celle de Jamie.

— Qu'est-ce que... ?

— Je ne sais pas, répondit-il en reprenant le billet. Le constable de Salisbury l'a trouvé sur un cadavre ; pas celui-ci, l'original. Il m'a demandé ce que j'en pensais. Je lui ai expliqué que c'était de l'hébreu et le lui ai traduit, mais ni lui ni moi n'avons compris le rapport avec le mort. Cela m'a paru suffisamment étrange pour que je le recopie une fois rentré dans ma chambre.

— Étrange, en effet.

Je ne savais pas lire l'hébreu, contrairement à Jamie qui l'avait appris à Paris lorsqu'il étudiait à la Sorbonne. Je remarquai un mot en anglais à la fin du texte.

— Que vient faire « lycanthropie » là-dedans, à ton avis ? lui demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Le texte en hébreu est une sorte de bénédiction pour la maison. Je l'ai déjà vu chez des juifs à Paris. Ils le mettent dans une petite boîte qu'ils accrochent près de la porte et qu'ils appellent une *mezouzah*. Quant à « lycanthropie »... la seule explication qui me vienne à l'esprit, c'est que c'est un mot long qui contient toutes les voyelles et aucune ne se répète.

L'allusion à Paris me rappela la maison de son cousin Jared chez qui il avait vécu l'année précédant le Soulèvement, passant ses journées à vendre du vin et, bien souvent, ses nuits à intriguer et à...

— De l'espionnage ? demandai-je, incrédule.

Contrairement à lui, je ne connaissais pratiquement rien aux codes secrets et aux messages chiffrés. Il parut légèrement embarrassé.

— Oui, peut-être, *Sassenach*. Je suis désolé, je n'aurais pas dû le rapporter ici. C'était juste par curiosité.

Ce n'était qu'un bout de papier et le message ne nous était pas destiné. Pourtant, il évoquait pour moi ces jours et ces nuits d'angoisse à Paris, remplis de lumière, de peur, d'incertitude... puis de tristesse, de douleur et de colère.

— Je suis désolé, répéta-t-il doucement.

Sans me quitter des yeux, il ouvrit sa paume. Le vent s'empara aussitôt du papier et le fit virevolter telle une feuille morte jusque par-dessus le toit puis dans la forêt profonde. Disparu.

La main de Jamie était toujours ouverte. Je la pris.

— Tu es pardonné, murmurai-je.

Le claquement fut si soudain que je sursautai et fis volte-face.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je en lançant des regards affolés autour de moi.

— Probablement un arbre, répondit Jamie. Par là-bas, je crois. (Il fit un geste vague vers les arbres au loin.) Je ne l’entends que lorsque le vent vient de l’est.

— Je n’ai jamais entendu un arbre faire un bruit de porte qui claque, répliquai-je, peu convaincue.

— Lorsque tu as l’habitude de dormir en forêt, *Sassenach*, tu les entends faire autant de bruits qu’il y a d’animaux autour de toi ; et quand le vent souffle, il est difficile de faire la différence. Ils gémissent, crient, s’entrechoquent, agitent leurs branches. Ils sifflent et hurlent lorsque la foudre les embrase et, de temps à autre, ils tombent dans un terrible fracas qui fait trembler la terre. Si tu écoutes leur raffut, tu ne peux pas fermer l’œil.

— D’une part, j’aurais beaucoup de mal à dormir tranquille dans une forêt, raffut ou non. De l’autre, il fait encore jour.

— Je ne pense pas que cela fasse beaucoup de différence pour un arbre.

Il se moquait ouvertement de moi et, étrangement, cela me rassura. Il saisit la bouteille et me la tendit.

— Bois un coup, *Sassenach*. Cela te calmera les nerfs.

Je bus une longue gorgée. Il avait vu juste.

— Ça va mieux ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Tant mieux. T’ai-je dit que j’avais quelque chose à te raconter ?

— Oui. Pourquoi ai-je l’impression que tu vas m’annoncer une mauvaise nouvelle ?

— Elle n’est pas vraiment « mauvaise ». Je ne voulais pas t’en parler avec les marins à portée d’ouïe.

— Donc, elle est seulement dangereuse. Quel soulagement !

— Uniquement un peu dangereuse, précisa-t-il.

Il reprit la bouteille, but puis me raconta sa conversation avec le colonel Locke et ses conclusions quant au régiment de milices du comté de Rowan.

— J’ai pratiquement trouvé tout ce qu’il y avait sur ma liste, sauf de la poudre, conclut-il.

— Ah. Tu as au moins des fusils, grâce au capitaine Cunningham et...

— Avec un peu de chance, Roger Mac m’en rapportera d’autres de Charles Town, m’interrompit-il. Je n’ai pas pu acheter de poudre à Salisbury car le colonel Locke a tout réquisitionné pour ses milices.

— Si tu rejoignais le régiment du comté de Rowan, le colonel Locke t’approvisionnerait. Tu ne veux pas le faire car tu serais obligé de répondre à ses appels et d’obéir à ses ordres.

— Je n’ai rien contre le fait d’obéir à des ordres, *Sassenach*, répondit-il avec un regard de reproche. Cela dépend de qui les donne. Si je me place sous le commandement de Locke, je devrai conduire ma compagnie à la bataille Dieu sait où, loin du Ridge. Or, je ne veux pas laisser ma maison ni toi sans protection pendant que je m’occupe des affaires de Locke à une centaine de milles.

Sa décision était sans appel et, pour une fois, j’étais entièrement d’accord avec lui.

— Bien dit ! le félicitai-je en levant la bouteille vers lui.

Il la prit avec un sourire et but ce qu’il en restait.

— Elspeth Cunningham et moi avons partagé une bouteille de ton whisky, lui racontai-je à mon tour en reprenant la bouteille et en la posant près du tabouret. Nous avons parlé de son fils. Je lui ai dit que tu ne le laisserais pas monter une milice de loyalistes sous ton nez.

— C’est le cas.

— Naturellement. Elle m’a répondu qu’au bout du compte cela ne dépendrait pas de toi car le général Cornwallis allait envoyer un officier, très compétent selon elle, pour former un régiment de milices loyalistes dans toutes les Carolines et écraser les rébellions locales. Je précise qu’elle était épuisée, blessée et assez ivre, si bien qu’elle ne mentait probablement pas.

Il resta immobile un long moment, plissant les yeux face au vent, qui s'était de nouveau levé.

— Dans ce cas, ce sera les *Overmountain Men*, dit-il enfin. Cleveland, Shelby et leurs amis.

— Que veux-tu dire par là ?

Il prit le tabouret et la bouteille vide.

— Je vais devoir faire alliance avec eux. Ils ont un accord avec Mme Patton qui leur fournit de la poudre de son moulin. Si je m'allie avec eux, ils lui diront de m'approvisionner également. Et, sans doute, ils viendront à mon aide si je le leur demande.

Le « sans doute » n'était pas pour me rassurer. Je me rapprochai de lui pour me réchauffer.

— Tu fais confiance à Cleveland et à sa bande ? demandai-je.

— *Sassenach*, il n'existe dans ce monde guère plus de huit personnes en qui j'ai confiance et Cleveland n'en fait pas partie. Heureusement, toi, si.

Il glissa un bras autour de ma taille et déposa un baiser sur mon front.

— Comment va ton pied ?

— Je ne sens plus ni l'un ni l'autre.

— Bien, redescendons nous réchauffer avec le *burgoo* des marins.

— Cela me paraît être une très bonne...

Je m'interrompis en apercevant un mouvement à l'extrémité de la clairière en contrebas, sur la piste qui passait derrière la cabane de Bobby Higgins.

— Quelqu'un vient.

Je cherchai machinalement mes lunettes que j'avais laissées dans l'infirmerie. Jamie regarda par-dessus mon épaule.

C'était quelqu'un à pied. Une femme. Marchant lentement, comme si elle ne mettait un pied devant l'autre que grâce à la force de sa volonté.

— C'est l'enfant qui est venue te chercher pour aider sa mère à accoucher, déclara-t-il. Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Agnes Cloudtree ?

— Tu en sûr ?

J'avais beau plisser les yeux, je ne distinguais qu'une silhouette floue marron et blanche se détachant sur la terre plus sombre de la piste. Une angoisse sourde m'avait saisie en entendant le nom « Cloudtree ». Je songeais souvent aux jumeaux que j'avais aidé à mettre au monde, à l'héroïsme stoïque de leur mère et aux circonstances singulières de leur naissance. Des circonstances rendues encore plus singulières par leur simplicité. Je sentais encore le poids de ce petit corps dans mes mains. Rien de spectaculaire ; pas de picotements ni de lueur ; juste la certitude de la vie.

Si c'était vraiment Agnes Cloudtree, j'espérais de tout mon cœur qu'elle ne venait pas m'annoncer que sa petite sœur était morte.

Le bras autour de ma taille, Jamie continuait de scruter la petite silhouette. Je le sentis se détendre.

— Ce n'est rien de grave, conclut-il. Elle est épuisée, ce qui n'a rien d'étonnant si elle marche depuis la frontière cherokee, mais ses épaules sont droites et son front haut. Elle n'est pas en deuil.

Nous ouvrîmes la porte d'entrée pour l'accueillir tout en restant dans le vestibule à l'abri du vent en attendant qu'elle approche. Fanny lança un regard suspicieux par-dessous le bras de Jamie et se raidit.

— Elle est venue s'installer ! déclara-t-elle en me lançant un regard accusateur.

— Quoi ? m'exclamai-je.

Elle se détendit légèrement en constatant que ma surprise était sincère.

— Elle apporte ses affaires.

Elle pointa le menton vers Agnès qui s'était suffisamment rapprochée pour que je distingue ses longs cheveux blonds s'échappant de sous son bonnet crasseux. Effectivement, elle portait un sac en jute qui se balançait tel un pendule à chacun de ses pas.

— Elle nous apporte sans doute un cadeau de remerciement de la part de sa mère, supposai-je.

— En effet, elle-même, observa Jamie.

Il lança un regard à Fanny.

— Frances a raison, *Sassenach*. Il est arrivé quelque chose et elle est partie de chez elle.

Je sortis sous le porche et appelai :

— Agnes ! Agnes, tu vas bien ?

Elle avait les traits tirés et les joues sales. Son regard s'illumina en me voyant.

— Madame Fraser...

Sa voix était éraillée, comme si elle n'avait pas parlé depuis des heures ou des jours. Elle se racla la gorge et essaya de nouveau.

— Je... C'est... Je vais bien.

— Tu m'en vois ravie.

Je lui pris son sac. Fanny et Jamie ne s'étaient pas trompés. À son poids, je devinai qu'il contenait des vêtements plutôt qu'un jambon ou des oignons.

— Entre, ma petite. Viens manger quelque chose ; tu as l'air affamée.

Tout en observant Agnes d'un regard méfiant, Fanny alla chercher une assiette de *burgoo* chaud, ainsi que du pain et du beurre. La fillette mangea goulûment et nous la laissâmes faire en silence. Lorsque la cadence de ses bouchées commença à ralentir, Jamie et moi échangeâmes un regard et convînmes tacitement que je poserais les questions.

— Comment va ta mère, ma chérie ? lui demandai-je. Veux-tu un morceau de tarte aux pommes et aux raisins ? Je crois qu'il en reste un peu, n'est-ce pas Fanny ?

Fanny, qui n'avait pas quitté Agnes des yeux depuis son arrivée, comme si elle la soupçonnait de vouloir voler les petites cuillères, s'exécuta sans rechigner.

— Ma mère va bien, répondit Agnes en me regardant en face pour la première fois.

— Tes frères ? Et...

— Ma sœur va bien aussi, m'assura-t-elle. Maman m'a dit de vous dire qu'elle était même en pleine forme. Elle est presque aussi grande que son jumeau, à présent, et elle mange comme un petit goret. Mes frères mangent toujours comme des cochons.

— Je suis ravie de l'apprendre, dis-je, rassurée. Je veux dire, pour ta sœur.

J'hésitai, ne sachant pas quoi lui demander ensuite. Le repas l'avait revigorée et elle se redressa sur son tabouret en croisant les mains sur ses genoux. Elle se tourna vers Jamie.

— Merci beaucoup pour la nourriture, monsieur. Je suis venue vous demander du travail.

Jamie m'adressa un regard qui signifiait « Tu vois ? », puis sourit à l'enfant.

— À quel genre de travail penses-tu, ma petite ?

Elle parut légèrement déconcertée et fixa ses mains en plissant le front.

— Eh bien... je ne sais pas. Laver le linge ? Ou, peut-être, je pourrais nourrir vos bêtes ou récurer le sol ?

Tout le monde baissa les yeux vers le parquet, qui était couvert d'empreintes de boue séchée. Il avait plu presque tous les jours de la semaine.

— Humph, fit Jamie. Nous te trouverons sûrement quelque chose à faire, ma petite. Tu auras aussi un lit et de quoi manger. Mais, dis-moi, pourquoi as-tu quitté ta famille ?

En la voyant rougir, je devinai sa réponse.

— C'est... euh... ton beau-père, peut-être ? demandai-je délicatement.

Elle rougit de plus belle et hocha la tête.

— Il est revenu. Il revient toujours. Au début, ça va. Tant qu'il n'a plus assez d'argent pour acheter à boire.

Elle inspira profondément, releva la tête et soutint le regard de Jamie.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, monsieur. Il n'a pas... Vous savez.

— Oui, je sais, dit-il. Et j'en suis soulagé. Mais qu'a-t-il donc fait ?

— Quand il boit, il se met en colère et il a... des idées, soupira-t-elle. Cette fois, il s'est mis en tête d'aller vivre dans l'un des villages des Cherokees qui vivent de l'autre côté des montagnes. Ma mère, ça l'arrange plutôt. Elle est contente d'aller dans un endroit où il y aura d'autres femmes et des gens qui s'entraident.

Elle se mordit la lèvre et se tourna vers moi.

— Je n'ai pas voulu y aller. Aaron veut me marier avec l'un de ses amis à Chilhowee. On... on ne s'entend pas bien tous les deux et il a hâte de se débarrasser de moi. Quand je lui ai dit que je refusais de me marier, il m'a répondu que c'était tant pis pour moi. Puis... il m'a jetée à la porte.

Jusqu'ici, elle avait maîtrisé ses émotions. Une larme coula sur sa joue et elle l'essuya rapidement pour qu'on ne la voie pas.

— J'ai... j'ai passé deux jours dans la forêt. Je ne voulais pas abandonner maman et les petits. Je ne savais pas quoi faire. Mon frère Georgie m'a apporté un peu de nourriture en douce, puis ma mère a pu sortir suffisamment longtemps pour me donner mes affaires. Elle a dit que je devais venir vous voir parce que vous aviez été si bons avec nous et que, peut-être...

Elle s'interrompit un instant et déglutit péniblement.

— Alors je suis venue, acheva-t-elle d'une petite voix.

Elle baissa la tête. Le soir était tombé et la lueur du feu dansait sur elle comme si la chaleur voulait l'envelopper.

Fanny se leva brusquement et vint s'accroupir devant Agnes. Elle lui prit les mains et les tapota doucement.

— Tu sais cuisiner ? demanda-t-elle.

1. « *Verts sont les joncs qui poussent, ô* » : ancienne chanson folklorique anglaise, souvent chantée comme une antienne, dont les paroles énigmatiques mêlent des éléments chrétiens, astronomiques et païens. (N.d.T.)

Diaspora

JE CASSAI QUELQUES PETITS MORCEAUX de l'un des pains de sucre que Jamie avait rapportés, les enveloppai dans un mouchoir et les emportai dans le potager. Bien avant d'arriver à la porte de la palissade, les abeilles commencèrent à apparaître, m'encerclant avec un bourdonnement intéressé.

— Jusqu'à quelle distance êtes-vous capable de le sentir ? leur demandai-je. Un peu de patience. Votre friandise sera prête dans une minute.

Il restait des fleurs dans la montagne : des asters, des orpins, des verges d'or, des colchiques d'automne, des eupatoires pourpres... Il y avait également une abondance inhabituelle de chenilles, notamment des *Pyrrharctia isabella* (que l'on appelait communément des « ours laineux »), qui me paraissaient nettement plus grosses et velues que les années précédentes. D'après John Quincy, qui s'y connaissait, c'était le signe avant-coureur assuré d'un hiver rigoureux. Par conséquent, afin que les abeilles aient assez de miel pour tenir jusqu'au printemps, tous les deux ou trois jours, j'agrémentais leur régime de morceaux de fruits et d'eau sucrée.

Une fois à l'intérieur du potager, je pris un peu d'eau dans la citerne avec la petite coupe que j'y gardais, effritai le sucre dedans puis remuai le

tout avec un doigt. Les abeilles se posèrent aussitôt sur le bord du récipient, sur mes vêtements, sur le haut tabouret qui me servait d'établi et sur mes mains. Leurs petites pattes me chatouillaient.

— Laissez-moi tranquille, dis-je en chassant précautionneusement quelques-unes qui s'aventuraient sur mon visage.

Cette fois, j'avais pris soin de nouer un fichu autour de ma tête après avoir, plus d'une fois, vécu l'expérience stressante de tenter de libérer une abeille paniquée prise dans ma chevelure.

Je reposai la coupe d'eau sucrée avec soulagement.

— À table ! lançai-je.

Elles n'avaient pas besoin d'encouragement ; elles étaient déjà agglutinées sur le bord de la coupe, buvant goulûment avant de repartir pour leurs ruches. J'en avais déjà huit dans le potager, plus trois autres dans la forêt qui se multiplieraient bientôt.

Je reculai d'un pas et les contemplai un moment avec satisfaction. Le vrombissement de leurs ailes était apaisant et je me détendis en humant les parfums de ce début d'automne, les arômes piquants des navets, des plants de pommes de terre et de la terre binée. J'avais creusé deux profondes tranchées le long des palissades de chaque côté du jardin, l'une pour les petits pois de printemps, l'autre pour les haricots grimpants. Jamie ou l'une des filles m'aiderait à transporter quelques paniers de fumier afin de le mélanger à la terre avant de les combler, de sorte qu'il pourrisse tranquillement durant l'hiver. Quelques tomates tardives luisaient dans le coin nord-ouest. Constatant qu'elles étaient envahies par les limaces, je cueillis celles qui étaient encore mangeables. Il n'en restait plus beaucoup.

Une abeille m'ayant aimablement suivie, je lui racontai :

— Vous êtes déjà au courant pour Roger, Bree et les enfants. J'imagine que vous avez senti la choucroute à des kilomètres à la ronde. J'espère qu'ils sont bien arrivés à Charles Town et que tout se passe pour le mieux pour Germain et sa famille. En revanche, je ne crois pas vous avoir dit que

Rachel et Ian étaient partis pour la colonie de New York avec Jenny. Vous la connaissez. La dernière fois que je l'ai vue, elle sentait les noix de caryer, le lait de chèvre et les baniques.

Tout en déroulant le petit tapis de joncs tressés sur lequel je m'agenouillais pour désherber, je poursuivis :

— New York est très loin. La bonne nouvelle, c'est qu'on ne s'y bat plus. La guerre s'est déplacée plus près d'ici. Toutefois, il y a eu des combats dans le Nord et Ian veut s'assurer que son ex-épouse et ses enfants vont bien. Naturellement, Rachel n'est pas ravie, mais sa lumière intérieure comprend que Ian a besoin d'y aller et, donc, elle l'accompagne. Avec le bébé. Bref, cela nous fait une belle petite diaspora. Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ? Vous vous dispersez dans la nature tous les jours.

Sauf que vous rentrez à la fin de la journée.

Je récitai une brève prière pour que mes abeilles survivent à leurs aventures et reviennent à la ruche au printemps. Puis je me souvins d'Agnes.

— Oh ! Et nous avons une petite nouvelle. Elle s'appelle Agnes et, pour le moment, elle sent fort le savon et l'hysope. J'ai dû la brosser avec un peigne fin pour lui enlever ses lentes. Celles-ci sont parties et l'odeur disparaîtra bientôt. Je vous l'amènerai demain pour vous la présenter.

J'étais soulagée pour Fanny qui ne tournait plus en rond seule dans la maison. Après avoir surmonté sa méfiance initiale, elle s'était fait une amie d'Agnes. Lorsque j'étais partie pour le potager, elles étaient assises ensemble sous le porche, tressant des oignons et des gousses d'ail tout en discutant des perspectives conjugales de Bobby Higgins. De là où elles se tenaient, elles voyaient sa cabane. Il était occupé à remplacer une planche pourrie de sa véranda avec l'aide d'Aidan, les deux plus jeunes garçons se poursuivant autour de la cabane en poussant des cris.

— Tu en voudrais, toi ? avait demandé Fanny. Après tout, tu avais... tu as des petits frères. Tu saurais t'occuper de ses fils.

— Je pourrais, avait répondu Agnes, dubitative, en déposant une nouvelle tresse dans le panier. Mais pour ce qui est de M. Higgins, je ne suis pas sûre. Judith MacCutcheon dit que la cicatrice en *M* sur sa joue signifie « Meurtrier ». J'aurais peur de me coucher dans le lit d'un homme qui a tué quelqu'un.

— C'est plus facile que tu ne le croies, ma petite, murmurai-je.

Néanmoins, la compétition pour être la prochaine Mme Higgins continuait. Certaines jeunes femmes du Ridge (ainsi que leurs familles) regardaient Bobby d'un œil torve. Après qu'il avait épousé Amy McCallum, adopté ses enfants, Aidan et Orrie, et qu'il lui avait rapidement donné un autre fils, la communauté avait fini par l'accepter peu à peu. Maintenant qu'il était veuf et susceptible d'épouser l'une de leurs filles, ils le voyaient de nouveau comme un *sassenach*. Ils se souvenaient qu'il avait été soldat, et tunique rouge de surcroît. En outre, c'était un assassin avec une marque sur le visage pour le prouver.

Je mis de côté ma petite pile de mauvaises herbes (j'avais une rangée de ces petites piles le long de mon carré de navets, chacune plus fanée et flétrie que sa voisine. Je les conservais pour me prouver que j'avais accompli quelque chose, même si, en regardant autour de moi, il était clair que les mauvaises herbes gagnaient du terrain). Jamie appelait ces piles mes « scalps », ce qui, tout en étant drôle, était également exact.

Il me restait beaucoup à faire dans la journée. Je me relevai dans un craquement de genoux et repliai mon tapis.

Mon panier de tomates, de navets et d'herbes à la main, je m'arrêtai à la porte du potager pour contempler la maison. Les filles avaient disparu. Sans doute étaient-elles parties déposer les oignons et l'ail dans le cellier.

Fanny devait avoir treize ans (selon nos estimations) et Agnes quatorze. De fait, les filles se mariaient à cet âge. Ce ne serait pas leur cas si Jamie et moi avions notre mot à dire. Or, nous l'avions.

Un mouvement entre les arbres attira mon attention. Une femme... jeune, portant un chemisier bleu à carreaux et une jupe grise avec un jupon brodé qui dépassait par-dessous. Lorsqu'elle se rapprocha, je reconnus son visage. Caitriona McCaskill. Elle portait un panier elle aussi et se dirigeait vers la cabane des Higgins d'un pas déterminé. Tout le monde n'avait pas autant de réserves concernant Bobby.

— Et elle, que pensez-vous d'elle ? demandai-je aux abeilles.

Si elles avaient une opinion, elles la gardèrent pour elles.

*Réunion*¹

Charles Town, Caroline du Sud

MANDY ROULAIT DES YEUX ÉBAHIS et ne cessait de commenter, avec une grande incohérence, tout ce qu'elle voyait, des nuages de moustiques qui les entouraient aux nuées d'oiseaux attirés par ces moustiques en passant par les esclaves qui travaillaient dans les rizières.

— Oncle Joe ! cria-t-elle en se penchant hors de la carriole et en agitant le bras. Oncle Joe ! Oncle Joe !

— Ce n'est pas l'oncle Joe, lui dit Jem en la retenant par le tablier. Il vit à Boston.

Il lança un regard à sa mère qui acquiesça, le remerciant tacitement pour son intervention. Roger et elle avaient eu une discussion en privé avec lui et Germain au sujet de l'esclavage, puis une autre discussion, plus privée encore, avec lui seul.

— Regarde, Mandy !

Germain prit la fillette par le bras et la fit se tourner vers un immense héron bleu qui les observait d'un air réprobateur dans une rizière inondée.

Elle en oublia les hommes et les femmes travaillant de l'autre côté de la route, pliés en deux dans l'air chaud et épais, coupant avec leurs minuscules serpes les tiges jaunes qui montaient jusqu'à leurs genoux.

À la périphérie de la ville, ils virent des soldats continentaux.

— Plein de soldats !

C'était au tour des garçons de se pencher hors de la carriole, se tirant par la manche pour se montrer des merveilles. De petites tentes, à peine assez grandes pour abriter un seul homme de la pluie, s'étiraient à perte de vue. La brise montant du fleuve lointain faisait frémir leur toile et portait des cris rythmiques : des hommes faisaient des exercices, marchant au pas dans la poussière sur un terrain dégagé, le mousquet à l'épaule. Puis ils virent une paire de canons, noirs et sinistres, montés sur leurs affûts, prêts à être déplacés avec leurs caissons remplis de boulets et de tonneaux de poudre. Les garçons étaient pantois.

— Nom de Dieu ! marmonna Brianna.

Élevée dans une école catholique, elle n'avait pas pour habitude de jurer. Il s'agissait plutôt d'une prière. Roger suivit son regard.

— Oui. Ils ont l'air pourtant si inoffensifs quand on les voit dans un musée, pas vrai ?

Remarquant l'air émerveillé des garçons, il lança à Brianna un sourire ironique et lui tendit les rênes.

— Il est temps de faire diversion.

Il hissa Mandy sur ses genoux, la tint fermement par la taille et lui montra du doigt un vol d'aigrettes neigeuses puis une forêt de mâts se dressant dans la brume dans le port distant.

Depuis combien de temps n'avait-elle pas mis les pieds dans une ville ? Lors de leur arrivée dans Charles Town, elle avait été trop tendue pour prêter attention au décor. À chaque cahot, le clapotement lourd de la choucroute l'avait fait sursauter. Lorsqu'ils atteignirent les rues pavées, le clapotement se mua en une vibration liquide constante, évoquant des

visions cauchemardesques de tonneaux tombant de la carriole et éclatant sur la chaussée.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin, elle avait les genoux mous comme si elle posait le pied à terre après une longue traversée en mer. Sans doute sentirait-elle la choucroute jusqu'à la fin de ses jours, mais, en comparaison du soulagement d'être enfin arrivée, peu importait. Ils durent laisser la carriole dans la cour d'une auberge et se rendre à l'imprimerie à pied. Charles Town avait d'élégantes et larges artères. Cependant, la modeste imprimerie de Fergus se trouvait dans une rue plus petite, à la lisière du quartier des affaires. Elle était charmante, bordée d'arbres et de petites boutiques, mais pas assez large pour que deux voitures puissent s'y croiser.

Bien qu'il eût donné à l'aubergiste quelques pennies pour surveiller leur carriole, Roger n'était pas à l'aise à l'idée de la laisser. D'autant plus que, sentant l'odeur de la choucroute, l'homme avait craché sur les pavés et laissé entendre que trois pence était bien chiche pour se charger d'une telle corvée.

Les MacKenzie avaient cessé de sentir le remugle du chou fermenté depuis longtemps et leur odorat se réveillait soudain, titillé par les odeurs de la ville, notamment de la nourriture. Ils se trouvaient près du fleuve et les arômes de poisson frit, de soupe aux palourdes et d'huîtres fraîches se mêlaient aux parfums des fleurs et des céréales en un mélange odorant et appétissant.

— Mon Dieu, des crevettes et du gruau de maïs ?

Le ventre de Brianna émit un gargouillis sonore qui fit rire les enfants.

— C'est quoi, le gruau ? demanda Mandy en humant l'air. Je sens du poisson !

— Le gruau est du maïs broyé trempé dans de la soude, expliqua Roger, l'esprit ailleurs. On le mélange ensuite avec du beurre ou de la sauce.

Si affamé soit-il, il était fasciné par les maisons peintes de tons vifs, bleus, roses et jaunes telle une boîte de crayons de couleur pour enfants.

— De la *soude* ? s'exclamèrent les enfants en chœur.

Ils étaient horrifiés. Depuis leur plus tendre enfance, on leur répétait de ne pas s'approcher du bac de soude qui faisait larmoyer.

— On rince la soude avant de broyer le maïs, précisa Brianna. Vous en avez déjà mangé.

Elle lança un regard à Roger.

— Devrions-nous dîner avant de... ?

— Non, répondit-il fermement en prévenant de justesse l'élan d'enthousiasme des enfants. Allons d'abord à l'imprimerie.

Germain, qui semblait sur le point de rendre ses tripes, se garda d'intervenir. Il déglutit péniblement et s'humecta les lèvres, comme il le faisait régulièrement depuis quelques jours. Ses lèvres étaient sèches et leurs commissures crevassées.

— *Je suis prest* *², lui dit Brianna en posant une main sur son épaule.

— Vous êtes une fille, tante, répondit-il en levant les yeux au ciel. Vous devez dire : *Je suis preste* *.

— Si je veux ! rétorqua-t-elle en riant.

— Là ! s'écria Jem en pointant l'index.

C'était sur le trottoir d'en face : un petit bâtiment en briques peintes en bleu, avec une porte et des volets violets. Sur le côté, une large vitrine exhibait un assortiment de livres et, au-dessus, une enseigne aux lettres élégantes proclamait : « Fergus Fraser et fils, imprimerie et librairie ».

— « Et Fils » ? nota Jem, perplexe.

— Ce sont Germain et ses petits frères, je suppose, répondit Roger.

En dépit de son ton neutre, son pouls s'était accéléré. Il tendit la main à Germain.

— Viens, entrons les premiers.

Le vent changea soudain de direction et ils furent enveloppés dans un nuage d'effluves d'encre et de métal chaud provenant de la porte ouverte. Germain inspira profondément et se mit à tousser. Ses yeux larmoyaient et

Roger devina que ce n'était pas uniquement à cause de l'odeur âcre. Il lui tapota le dos.

— Ça va aller ?

Avant que Germain ait pu répondre, des pas de course retentirent derrière eux.

— Germain !

Fergus se précipita vers lui et le souleva de terre en le serrant dans ses bras.

— *Mon fils ! Mon bébé * !*

— « Bébé » ? répéta Germain.

De la stupeur à la joie en passant par une indignation feinte, les émotions défilaient sur le visage de l'enfant à une allure telle que Roger peinait à les déchiffrer toutes. Toutefois, on ne pouvait douter de son bonheur. Il pressa sa joue contre le gilet miteux de son père puis enfouit son visage dans le creux de son épaule en sanglotant de soulagement.

— Mais oui, mon bébé, insista Fergus, qui pleurait lui aussi.

Il écarta légèrement Germain pour mieux le voir.

— Je constate que tu es devenu un homme et, pourtant, quand je te regarde, je te vois toujours tel que je t'ai vu la première fois. Petit, gras et couvert de morve.

Il sortit un mouchoir et se moucha sans cesser de sourire à son fils.

Tout le monde rit, y compris, après un moment de surprise, Germain lui-même.

— Que se passe... Germain !

Marsali jaillit hors de l'imprimerie dans un bruissement de jupes et se précipita sur son fils pour l'engloutir dans une étreinte éperdue.

Derrière lui, Roger entendit Brianna émettre un petit bruit. Il lui prit la main et la serra fort.

— Maman ? Que... Ooooooh ! Fizzy, Fizzy, viens vite, c'est Germain !

Joan, sa petite bouille ronde écarlate d'excitation, courut à l'intérieur de l'échoppe et en ressortit presque aussitôt en traînant sa jeune sœur derrière elle.

Roger sentit une petite main tirer sur son pantalon et baissa les yeux.

Mandy s'accrochait à sa jambe et fronçait les sourcils en direction du petit groupe qui riait, pleurait et s'embrassait.

— C'est qui ? demanda-t-elle.

— Nos cousins, lui répondit Jem. Tu sais... d'autres membres de la famille.

La première pensée de Brianna en pénétrant dans l'imprimerie avait été : *Sanctuaire*. Ce sentiment ne fit que s'accroître à mesure que le remue-ménage provoqué par leur arrivée se calmait peu à peu : le bref échange de nouvelles en attendant des conversations plus nourries ; la toilette ; la préparation méthodique du dîner ; le dîner plus chaotique, avec la moitié des convives sous la table, pouffant de rire au-dessus de leur bol de riz et de haricots rouges ; puis la vaisselle et le changement de vêtements et de langes pour la nuit. Un courant d'air frais circulant de la porte de service à celle de la boutique dissipa peu à peu la chaleur des corps et de la forge d'imprimerie.

Lorsque tous les enfants furent enfin couchés, les adultes prirent place dans le minuscule salon pour fêter leurs retrouvailles avec une bouteille d'un excellent vin français.

— Où l'as-tu déniché ? demanda Roger à Fergus après une première gorgée.

Il leva son verre pour en admirer la couleur, un rubis scintillant dans la lueur du feu.

— Je n'ai rien bu d'aussi bon depuis... depuis... Je ne suis pas sûr d'avoir déjà bu un aussi bon vin.

Marsali et Fergus échangèrent un regard complice.

— Il vaut mieux que tu ne saches pas d'où il vient, répondit-elle en riant. Cela dit, il y en a encore, alors ne te retiens pas !

Fergus leva son verre en direction de Roger.

— Tu nous as ramené notre fils prodigue. Si tu veux te baigner dedans, il te suffit de le demander.

— Ne me tente pas, répondit Roger.

Il but une longue gorgée en fermant les yeux, ses traits se détendant.

Depuis la mort d'Amy Higgins, Brianna avait évité le vin. Son odeur sucrée lui rappelait trop cette journée funeste parmi les muscadines et sa couleur, celle du sang frais. Celui-ci glissa tout seul, se dissolvant à travers ses membranes et se diffusant dans son propre sang. Elle sentit son corps s'amollir doucement, retrouvant sa forme naturelle à mesure que la tension du voyage se relâchait.

Ils avaient réussi.

Jusqu'ici, lui rappela une petite voix cynique au fond de son crâne. Pour le moment, ils étaient en sécurité et tous ensemble.

Germain n'était pas parti se coucher avec Jem, Mandy et ses sœurs. Il était recroquevillé sur le banc près de sa mère, sa tête sur ses genoux. Elle caressait doucement ses cheveux blonds avec une expression d'une telle tendresse que Brianna eut un pincement au cœur.

Elle posa une main sur son sternum. Tout était paisible. Le *boum-boum*, *boum-boum* doux et régulier aurait pu la bercer si elle l'avait laissé faire. Un bref gloussement dans le berceau posé près de la chaise de Fergus chassa l'envie de dormir et elle se redressa sur son siège, l'instinct maternel remontant de son ventre à ses seins avec une force surprenante.

— Dès que l'un se réveille, l'autre suit, soupira Marsali en tirant sur les lacets de son corsage.

Brianna regarda avec une pointe d'envie Fergus tendre un bébé emmaillotté à sa femme, puis en prendre un second dans le berceau. Il le tendit à bout de bras.

— Celui-ci est mouillé, déclara-t-il.

— Je m'occupe de le changer, proposa Brianna.

Fergus lui confia volontiers son fils et se rassit devant son verre, l'air heureux.

Il y avait des linges et des langes propres sur une étagère, ainsi qu'une petite boîte en étain qui sentait la lavande, la camomille et la bouillie d'avoine. Brianna sourit en reconnaissant une version du baume de sa mère contre l'érythème fessier.

Elle écarta la couverture en dévoilant un petit visage rond et endormi avec une crête de cheveux châtain clair au sommet du crâne.

— Lequel ai-je ? demanda-t-elle.

— Charles-Claire, répondit Fergus.

Il indiqua du menton l'autre nourrisson dans les bras de Marsali.

— Lui, c'est Alexandre.

— Bonjour toi, roucoula Brianna. Comment vas-tu ?

Le bébé pinça les lèvres d'un air songeur, puis commença à s'agiter dans ses couches.

— Ouin !

— Oh, pas si bien que ça, hein ? Nous allons arranger ça.

En dépit de leur fatigue, aucun d'entre eux n'avait envie de se coucher. Brianna sentait le sommeil grimper lentement de ses pieds las et ses chevilles endolories telle une couverture chaude. Toutefois, ils avaient beaucoup à se dire. Après avoir raconté à Fergus et Marsali tout ce qu'il se passait sur le Ridge et leur avoir donné des nouvelles de tous ses habitants, animaux y compris, ils en vinrent à la raison de leur présence à Charles Town.

— C'est surtout pour Germain, déclara Roger avec un sourire vers l'enfant endormi et Marsali. Après avoir reçu votre lettre, il ne tenait plus en place. Puis... hum... je crois que Jamie vous a écrit ?

Marsali lança un regard inquiet à Fergus qui la rassura d'un geste nonchalant. Il paraissait parfaitement détendu, les membres mous, les paupières mi-closes pour se protéger de la fumée de la cheminée. Brianna ne l'avait jamais vu aussi en paix. Roger se racla la gorge et reprit :

— De toute manière, Charles Town était sur notre route.

— Votre route vers où ? demanda Fergus.

— Savannah, répondit Roger. Brianna a reçu une commande. Elle doit peindre le portrait de l'épouse d'un riche marchand nommé Brumby.

Il avait parlé avec une pointe de fierté qui réchauffa Brianna plus que ne le faisait le feu de cheminée.

— Félicitations, lui dit Fergus. Savannah... S'agit-il d'un certain Alfred Brumby ?

— Oui, répondit-elle, surprise. Tu le connais ?

— Je vois souvent son nom peint sur des tonneaux et des caisses sur les quais. Ils arrivent de Savannah et repartent pour Philadelphie et Boston. La mélasse qu'il importe des Antilles l'a rendu très riche. Pour le portrait, tu peux lui demander n'importe quelle somme, il ne sourcillera pas.

Brianna fit rouler une gorgée de vin dans sa bouche avant de demander :

— Quand tu dis importateur, c'est un euphémisme pour « contrebandier » ?

— Uniquement la moitié du temps, répondit Fergus avec un haussement d'épaules. Il est encore légal d'importer de la mélasse dans les colonies mais, naturellement, il faut payer des taxes. Et, là où il y a des taxes...

— Il y a de la contrebande, acheva Roger pour lui.

Il émit un petit rot.

— Pardon, reprit-il. Tu veux dire que M. Brumby fait de l'importation *et* de la contrebande en même temps ?

— Bien sûr, répondit Marsali en riant. Il paie des taxes sur les caisses sur lesquelles il est écrit « mélasse », et celles sur lesquelles il est écrit

« poisson salé » ou « riz » passent inaperçues. Tant que l'inspecteur ne vient pas les renifler.

— Et comme M. Brumby a la bonne idée de lui glisser des pots-de-vin, il n'y met pas son nez, conclut Fergus.

Il se pencha sous la table et en ressortit une nouvelle bouteille, celle-ci sans étiquette.

— En parlant d'odeurs, je ne voudrais pas être vexant mais...

— C'est de la choucroute, expliqua Brianna avec un air navré. Puisqu'on parle de contrebande...

Après avoir tremblé durant tout le voyage à l'idée qu'un des fûts se brise, fuie, tombe de la carriole ou attire sur eux une attention dangereuse, elle devait admettre que, comme d'habitude, son père avait eu raison. Personne n'avait voulu s'approcher d'eux. À présent, en sécurité, le ventre plein et légèrement éméchée, elle était plutôt fière de leur réussite.

Lorsque Roger mentionna la quantité d'or que Jamie avait envoyée, Fergus fronça les lèvres et émit un léger sifflement. Marsali et lui échangèrent un regard.

— Pa sait que c'est dangereux, se hâta de dire Brianna. Il ne veut pas que vous vous mettiez en péril, mais si...

— Pfff..., fit Fergus en débouchant la bouteille. De nos jours, tout est dangereux. Si je dois être tué, j'aimerais que ce soit pour une bonne cause. Si c'est amusant, encore mieux.

Brianna scruta l'expression de Marsali pendant qu'il faisait cette observation nonchalante. Si elle avait des réserves, elle n'en montra rien.

— Je l'aiderai, l'assura Roger. Personne ne me soupçonnera d'être un trafiquant d'armes. Enfin, je l'espère...

— Roger est sur le point d'être enfin ordonné, déclara fièrement Brianna. C'est l'autre raison pour laquelle nous sommes à Charles Town. Il doit y rencontrer un... euh... consistoire ? Qui l'examinera et s'assurera qu'il est toujours qualifié pour être pasteur.

— Je suis sûr que d'être surpris en possession de trois douzaines de fusils volés à la Royal Navy les rassurera quant à ta probité ! s'esclaffa Fergus.

— La Royal Navy ? demanda Brianna en contemplant la collection de bouteilles vides sur la table.

— Il n'y a probablement qu'elle qui possède une grande quantité de fusils dont elle ne se sert pas toujours, expliqua Marsali.

— Et, si elle n'en a pas, nous trouverons quelqu'un qui en a, déclara Fergus.

Il remplit cérémonieusement les verres puis leva le sien.

— À la liberté, mes amis. Choucroute et mousquets !

Brianna et les enfants dormaient comme des souches, gisant dans le grenier telles les victimes d'une calamité soudaine, parmi les fûts de vernis et de noir de fumée, les piles de livres et de pamphlets. En dépit de la longue journée, des retrouvailles émouvantes et de la quantité impressionnante de vin qu'il avait ingéré, Roger se retenait de dormir. Ce n'était pas qu'il ne pouvait pas. Il sentait encore dans ses mains les vibrations de la carriole et des rênes, et une sorte d'hypnose menaçait de s'emparer de son esprit, l'incitant à se laisser emporter dans un lent tourbillon de rizières et d'oiseaux volant en cercles, de rues pavées et de feuilles mortes virevoltant dans le crépuscule telle une fumée. Néanmoins, il tenait bon, voulant prolonger ce moment aussi longtemps que possible.

La destinée. Les gens normaux, les gens ordinaires avaient-ils un destin ? Il semblait immodeste de considérer qu'il en avait un. Toutefois, il était pasteur, au service de Dieu, et c'était précisément ce qu'il croyait : que chaque être humain avait un destin ainsi que le devoir de le découvrir et de l'accomplir. En ce moment précis, il sentait le poids précieux de la confiance investie en lui. Il aurait voulu ne jamais se départir du profond sentiment de paix qui l'habitait.

Hélas, la chair est faible. Sans s'en rendre compte, il fondit doucement dans la nuit, dans le souffle de son épouse et de ses enfants endormis, dans les sons distants des marais qui bordaient le fleuve.

1. En français dans le texte. (*N.d.T.*)
2. Tous les mots suivis par une astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

Métanoïa

Charles Town, trois jours plus tard...

LE RENDEZ-VOUS DE ROGER avec les aînés du consistoire de Charles Town, les révérends Selverson, Thomas et Ringquist, était prévu à quinze heures. Cela lui laissait amplement le temps de faire quelques emplettes et de broser son bon costume noir.

Pour le moment, il était assis sur un banc devant l'imprimerie, savourant le soleil matinal et digérant son délicieux petit-déjeuner. En plus du porridge traditionnel et du jambon, Brianna avait préparé du pain perdu, communément appelé « toast à la française » dans les colonies. Bien qu'il ait soutenu qu'aucun Français digne de ce nom n'avalerait un tel mets pour son petit-déjeuner, Fergus avait admis qu'il était succulent, riche en œufs et arrosé du miel que Claire avait envoyé de ses ruches. Cela compensait un peu l'absence de thé ou de café. Il était pratiquement impossible de s'en procurer à Charles Town, la ville étant tenue par les Américains. En revanche, il y avait du lait frais, troqué avec une laitière qui avait faible pour les ballades et les confessions macabres des condamnés à mort.

Roger en avait lu quelques-unes, Fergus les ayant mises de côté la veille pour la laitière. Elles l'avaient fasciné et légèrement révolté à la fois.

*À vous tous venus assister à mon exécution
À mes dernières paroles prêtez attention.
Que mes tribulations servent de leçon
À tous, de basse ou de noble extraction.*

Une pile de ces factums avait été laissée sur la table du petit-déjeuner. Il avait aperçu un titre alors que Germain rassemblait les feuilles et les tapotait d'un côté et de l'autre pour les ordonner avant de les glisser dans son sac.

*Le procès et l'exécution de HENRY HUGHES
Mis à mort le douze juin Anno Domini 1779
Dans la prison du comté de Southwark,
Horsemonger Lane,
Pour le viol d'EMMA COOK, âgée de seulement huit ans.*

Habitué aux excès de la presse quotidienne (les textes que publiaient Fergus n'étaient pas si différents de nature et d'intention de ceux des tabloïds de son époque), il était néanmoins surpris par un détail propre au XVIII^e siècle : le condamné (ou, parfois, la condamnée) était toujours accompagné jusqu'à la potence par un homme d'Eglise.

Ne se contentant pas d'une simple visite dans sa cellule pour prier avec lui et lui offrir du réconfort, le religieux montait au calvaire avec le condamné.

Si je suis un jour appelé à accompagner un homme à son exécution, que lui dirais-je ? se demanda-t-il. Certes, il avait déjà vu des hommes mourir. Beaucoup trop souvent, même. Cette situation était différente : un homme

sain de corps, rempli de vie, devait affronter la perspective imminente d'être privé de cette vie par un décret d'État. Pire encore, il savait que sa mort serait présentée comme un spectacle public moralement édifiant.

Roger se rappela soudain qu'il avait lui-même été exécuté sur la place publique. Le lait et le pain perdu se figèrent dans son estomac.

Bah, après tout... Jésus aussi, non ? Il ignorait d'où lui était venue cette pensée. Cela ressemblait à une phrase de Jamie, logique et raisonnable, et, pourtant, elle le remplissait d'émotion.

Connaître le Christ en tant que Dieu, Sauveur et sous tous les autres noms commençant par une majuscule était une chose. Se rendre soudain compte que, les clous mis à part, il savait exactement ce que Jésus de Nazareth avait ressenti en était une autre. Seul, trahi, terrifié, arraché à ceux qu'il aimait et voulant rester en vie de tous les atomes de son corps.

À présent, tu sais ce que tu dirais à un condamné conduit à la potence, n'est-ce pas ?

Assis au soleil, il tentait de digérer son pain perdu et cette nouvelle révélation lorsque la porte de l'imprimerie s'ouvrit. Fergus en sortit, suivi de Germain et de Jem.

Roger retira précipitamment sa main qu'il tenait toujours sur son ventre.

— Comment vas-tu ? lui demanda Fergus.

— Très bien. Où allez-vous comme ça ?

— Germain va distribuer les journaux et les prospectus dans les tavernes, répondit Fergus en donnant une tape dans le dos de Germain. Si tu veux bien, Jem l'accompagnera. Mon fils m'a toujours été d'une grande aide et il m'a beaucoup manqué.

Germain rougit et se redressa fièrement malgré le lourd sac en toile suspendu à son épaule. Il était rempli d'exemplaires de *L'Oignon* et de liasses de tracts et de prospectus vantant tout et n'importe quoi, de l'invitation d'un capitaine de vaisseau à s'engager pour un « voyage heureux et lucratif » au Mexique aux « nombreux bienfaits du célèbre élixir

du Dr Hobart », garanti efficace pour soigner une pléthore de maux, à commencer par la constipation et le gonflement des chevilles. Roger aperçut le mot « inflammations » avant que la liste des parties inflammées disparaisse dans le fond du sac de Germain, le laissant imaginer l'étendue des pouvoirs du Dr Hobart.

— Je peux y aller, papa ?

Jem portait un sac plus petit. En dépit de son excitation flagrante, il s'efforçait d'afficher un air digne et de paraître plus âgé qu'il ne l'était.

— Oui, bien sûr.

Roger lui sourit et ravala les mises en garde et les conseils qui lui montaient aux lèvres.

— *Bonne chance, mes braves petits soldats*, lança Fergus.

Se tenant côte à côte, Roger et lui regardèrent les garçons s'éloigner d'un pas résolu, chacun pressant un bras protecteur contre son sac pour l'empêcher de se balancer. Bien que plus grand que son cousin, Jem était encore un gamin. En revanche, Germain semblait avoir franchi ce pas mystérieux par lequel les enfants se métamorphosaient en l'espace d'une nuit et se réveillaient en étant une nouvelle version d'eux-mêmes. Si le Germain de ce matin n'était pas encore un adulte, on pouvait voir poindre le jeune homme sous sa peau douce et blanche.

Fergus poussa un profond soupir, le regard rivé sur son fils tandis que celui-ci disparaissait au coin d'une rue.

— Heureux qu'il soit de retour ? lui demanda Roger.

— Tu n'imagines pas à quel point, répondit doucement Fergus. Merci de nous l'avoir ramené.

Son regard s'attarda un instant sur un point derrière l'épaule de Roger. Celui-ci se retourna ; la rue était déserte.

— À quelle heure rencontres-tu tes inquisiteurs, *mon frère* ? demanda Fergus.

— À quinze heures. Puis-je faire quelque chose pour toi en attendant ?

Fergus l'examina attentivement puis hocha la tête, estimant que son allure, en bras de chemise, avec un gilet miteux et un pantalon usé, convenait à l'activité qu'il avait en tête.

— Viens, lui dit-il avec un signe de tête vers le port. J'ai peut-être trouvé les fusils de milord. Apporte un peu d'or.

Avec l'aide de Jem et de Germain, ils avaient transvasé la choucroute dans un assortiment de bocaux, de cruches et de pots. (L'esprit toujours pratique, Marsali avait déclaré : « Ce serait dommage de la gaspiller. ») Ayant ainsi récupéré l'or, ils l'avaient caché dans différents endroits de la maison. Roger entra dans la cuisine et sortit un lingotin de sous un gros fromage assez malodorant posé sur une haute étagère. Il hésita, puis en prit deux autres, au cas où.

Un grand navire danois affrété par la Compagnie anglaise des Indes orientales chargeait sa cargaison au bout de Tradd Street. Des caisses de poisson salé, d'énormes tonneaux de tabac, des balles de coton grège, des malles, des brouettes et des cages de poules libérant un nuage de plumes étaient transportés sur le dos d'hommes en sueur et à moitié nus le long d'une étroite passerelle puis disparaissaient dans la gueule noire d'une écoutille au rythme sporadique et glouton d'un boa constrictor engloutissant des rats.

Le spectacle donna à Roger l'envie de se cacher dans l'entrepôt qui se trouvait derrière eux. Il ne se souvenait que trop bien de l'époque où il était débardeur, ployant sous les charges jour après jour, les mains en sang, la peau des épaules à vif, l'odeur de poisson et de tabac si puissante sous le soleil de plomb qu'elle vous faisait tourner la tête. Et le regard sardonique de Stephen Bonnet qui l'observait au travail.

— « *Tote that barge and lift that bail... You get a little drunk and you lands in jail*¹ », chantonna-t-il.

— Uniquement si tu te fais prendre, observa Fergus en contemplant la laborieuse procession.

— T’es-tu déjà fait prendre ?

Fergus baissa les yeux vers le crochet qui lui servait de main gauche.

— Pas pour avoir volé des balles.

— Et des fusils ?

— Je n’ai jamais été arrêté pour vol, répondit dignement Fergus. Viens, nous devons nous rendre au wharf Prioleau. C’est là qu’il accoste.

— Il ?

Fergus était déjà reparti et Roger hâta le pas pour le rejoindre.

Le wharf Prioleau était un long appontement étroit et très fréquenté, principalement par de petits bateaux y accostant pour décharger leur poisson, le marché n’étant pas loin. Ils zigzaguerent entre des charrettes à bras et des charriots chargés de petits corps argentés, certains se débattant désespérément dans un dernier déni de la mort. Dans l’air chaud et humide, l’odeur des poissons frais était revigorante et prenait aux tripes, chassant les souvenirs qu’avait Roger du *Glorianna* et de la cale rance du *Constance*.

Fergus avait ralenti et marchait d’un pas nonchalant. Roger l’imita, regardant autour de lui sans savoir ce qu’ils cherchaient.

Fergus saluait au passage des amis et des connaissances tout le long du wharf. Il semblait connaître tout le monde. Les hommes lui répondaient ou le saluaient en agitant la main sans cesser de travailler. Il leur parlait en anglais, en français, dans une sorte de patois que Roger avait du mal à déchiffrer ou en créole, que Roger ne comprenait pas du tout. En revanche, il comprit qu’ils cherchaient un bateau nommé *La Faucette*.

La plupart des hommes répondaient aux questions de Fergus par la négative, jusqu’à ce qu’ils parviennent à hauteur d’un monsieur noir, trapu, aussi large que grand, occupé à vider un poisson toujours vivant et battant de la queue. Il acquiesça et pointa son couteau sanglant vers le large.

— Le voilà, dit Fergus.

Il remercia le pêcheur et, prenant Roger par le coude, l’entraîna plus loin sur le wharf.

L'objet de leur quête était une embarcation légère équipée d'une seule voile qui venait d'apparaître de l'autre côté de Marsh Island.

C'était un bateau de pêche rapportant sa prise : un seul poisson, mais tellement extraordinaire que tous cessèrent ce qu'ils étaient en train de faire pour courir le voir de plus près dès que *La Faucette* abaissa sa voile et glissa le long du quai.

C'était un immense requin (mort, Dieu merci) plus long que le bateau, sa tête et sa queue dépassant de la poupe et de la proue ; sa gueule effrayante, car c'était un requin-marteau, oscillait telle une horrible figure de proue. L'embarcation alourdie était basse dans l'eau et des vaguelettes léchaient ses bords. L'équipage (ils n'étaient que deux, un Noir et un métis) fut pris d'assaut par les curieux et les poissonniers avides d'acquérir ce trophée.

— Zut, ça risque de prendre plus de temps que prévu, grommela Fergus en regardant la cohue. D'un autre côté, ça rendra peut-être M. Faucette plus communicatif, s'il n'est pas trop soûl quand je parviendrai à lui parler seul à seul.

Il soupira et leva le nez vers le soleil.

— Il y en a pour des heures. Si tu dois te changer avant de rencontrer tes presbytes, il vaut mieux que tu y ailles.

— Mes quoi ? Ah oui.

Roger sourit malgré lui. Après tout, c'était une manière comme une autre d'appeler les adeptes du presbytérianisme.

Il glissa une main dans la poche de son gilet et en sortit le mouchoir plié qui contenait les lingotins d'or.

— *Gesundheit*, dit-il. Euh... pardon, je voulais dire *À tes souhaits*².

— *À tes amours*, répondit courtoisement Fergus.

Il fit semblant de se moucher délicatement puis glissa le mouchoir dans sa poche.

— *Bonne chance, mon frère.*

1. Paroles de la chanson *Ol' Man River* (1927), décrivant les conditions de travail d'un docker noir. (N.d.T.)
2. En français dans le texte. (N.d.T.)

Plus amusant que la lessive

BRIANNA ABAISSA LE LEVIER (pa avait dit vrai, cela nécessitait de la force) et regarda le papier s'aplatir sur la plaque d'impression encrée. Sans s'en rendre compte, elle retenait son souffle et le libéra en remontant le levier. Marsali souleva le cadre et sourit en voyant les lettres noires et nettes.

— Impeccable, dit-elle à Brianna. Pas la moindre bavure. Tu es douée.

— Je parie que tu dis ça à tous tes apprentis imprimeurs.

Elle ressentait néanmoins une pointe de fierté devant la tâche bien accomplie.

— C'est amusant, opina-t-elle.

— En effet, les cent premières fois, convint Marsali. Ensuite...

Elle décolla délicatement la feuille et l'emporta vers le réseau de cordes tendues sous le plafond de l'autre côté de la pièce, où des pages fraîchement imprimées étaient suspendues à sécher.

— Ce qui est sûr, c'est que c'est toujours plus amusant que de faire la lessive, déclara-t-elle.

— Pourtant, tu ne dois pas t'ennuyer en lavant le linge d'un fils adolescent et d'un mari ex-pickpocket. L'autre jour, en retournant les poches de Jem, j'ai trouvé un cadavre de souris. Il soutient qu'elle était déjà

morte lorsqu'il l'a ramassée. En parlant de lessive, sais-tu où sont Fergus et Roger ? J'ai brossé le costume noir de Roger pour son rendez-vous de cet après-midi avec les aînés. Encore faut-il qu'il rentre à temps pour le mettre.

Marsali fit non de la tête.

— J'ai entendu Fergus dire quelque chose à propos des « fusils de milord », mais pas où il comptait les trouver.

Brianna se tendit légèrement au mot « fusil ».

— J'espère que Fergus ne va pas faire défroquer Roger avant même qu'il soit ordonné, déclara-t-elle sur un ton faussement léger.

— Ne t'inquiète pas, lui dit Marsali en suspendant une nouvelle page fraîche. Pour commencer, les pasteurs ne portent pas de froc.

Elles se mirent à rire et la nouvelle page, soulevée par un courant d'air, se plia en deux juste au moment où Brianna abaissait la presse.

— Flûte !

Marsala détacha la feuille humide de son cadre avec deux doigts et la laissa tomber dans une grande bassine à moitié remplie de déchets.

— Celle-ci est bonne pour le feu, déclara-t-elle. Cela ne te fait pas un effet étrange d'être mariée à un pasteur ?

— Eh bien... si, un peu. C'est-à-dire que je ne m'y attendais pas vraiment. Non pas que cela me dérange. Ce n'est pas comme s'il était un... un...

— Voleur ? suggéra Marsali avec un large sourire. Je savais ce qu'était Fergus depuis le début. Il me l'a dit et cela n'a rien changé pour moi. Je l'aurais aimé même s'il m'avait annoncé qu'il était un bandit de grand chemin et tuait les voyageurs pour les dépouiller.

Brianna crut se souvenir que sa mère lui avait dit que Fergus avait été un bandit autrefois. Il lui sembla préférable de se taire. Après tout, il avait changé de profession. À ce qu'elle sache.

Marsali sortit une nouvelle feuille et la glissa dans la presse.

— Tu me diras, je n’avais que quinze ans à l’époque. En outre, il aidait pa et tout ce que faisait pa ne pouvait être que bien. D’ailleurs, maintenant que je sais ce qu’ils trafiquaient à Édimbourg, je me demande si la contrebande d’alcool n’était pas une activité moins dangereuse que de tenir une imprimerie. C’est vrai que, de nos jours, l’une comme l’autre peut te conduire à la potence.

La presse était massive. Son bruit sourd lorsque Brianna abaissa de nouveau le levier fit vibrer le métal ainsi que le bois et se répercuta jusque dans son échine.

Marsali indiqua le levier d’un geste du menton.

— Nous appelons ça la « queue du diable », le savais-tu ?

Un petit vagissement dans le berceau des jumeaux posé près de la cheminée attira l’attention des deux femmes. Elles s’immobilisèrent un instant puis, constatant qu’il ne se renouvelait pas, reprirent leur travail rythmique.

Marsali sourit en voyant Félicité accourir du jardin derrière la maison, pouffant de rire, les cordons de son tablier volant derrière elle. Elle était talonnée par Joan, le visage rouge, lançant des imprécations dans un mélange de français et de gaélique. Mandy fermait la marche en poussant des cris aigus. Elles traversèrent la boutique et ressortirent par la porte donnant sur la rue.

Marsali secoua la tête.

— Ne pose pas de questions dont tu ne veux pas connaître les réponses, dit-elle à Brianna en voyant son expression. Personne ne saigne et la maison n’est pas en feu. Pas encore.

Brianna préféra changer de sujet.

— Pa m’a dit que les tampons encreurs étaient en peau de chien, c’est vrai ?

— Oui. C’est parce que les chiens ne transpirent pas.

— Les petits veinards.

Elle-même ainsi que Marsali transpiraient abondamment. Bien qu'on soit en septembre, l'air était aussi lourd et épais qu'une couverture mouillée et sa chemise lui collait à la peau.

— Nous avons des pores dans notre peau par où sort la sueur. Comme les chiens n'en ont pas, leur peau est parfaitement lisse et tient mieux l'encre.

Brianna retourna l'un des tampons imprégnés d'encre. N'ayant jamais vu un outil en peau humaine, elle était incapable de faire la différence, même si l'idée lui donnait la chair de poule.

— Cette réunion, c'est important pour Roger ? demanda Marsali en installant une nouvelle page sur le châssis. Après tout, il pourvoit aux besoins des habitants du Ridge depuis longtemps. Ils ne peuvent tout de même pas l'en empêcher.

— J'espère que non, répondit Brianna, dubitative. C'est que... la dernière fois, ils l'ont juste fait ministre de la Parole, ce qui lui donne le droit de baptiser les enfants et d'enterrer les morts. Il était sur le point d'être proprement ordonné quand... euh... le processus a été interrompu. Techniquement, il ne peut pas marier les gens, ce qu'il fait quand même puisqu'il n'y a personne d'autre sur le Ridge pour s'en charger et que, s'il ne les mariait pas, ces gens... vivraient dans le péché. Pourtant, ils l'avaient pratiquement ordonné. Ils l'avaient jugé qualifié pour devenir ministre de la Parole *et* du Sacrement. La cérémonie n'a pu avoir lieu à cause de Stephen Bonnet qui m'a enlevée et... euh...

Une sensation désagréable courut sous sa peau, à la fois brûlante et glacée. Roger lui avait parlé, une fois, de l'homme qu'il avait tué. Il n'y avait plus jamais fait allusion. Elle non plus.

— Je m'en souviens, dit Marsali avec un regard de compassion. Toutefois, je ne vois pas en quoi aider à la capture d'un bandit rendrait Roger inapte à devenir pasteur.

— Je suis sûr qu'ils seront de cet avis.

Ils ont intérêt ! pensa-t-elle avec véhémence. Elle redoutait surtout que le fait d'avoir une épouse catholique soit un plus grand obstacle à l'ordination de Roger que l'affaire de Stephen Bonnet. D'un autre côté, Roger en avait informé d'emblée le consistoire. Bien que les aînés eussent fait la grimace et rechigné, ils avaient finalement décidé qu'avoir une épouse catholique était moins grave que d'être marié à une assassine notoire ou à une prostituée. Cette pensée la fit sourire.

Ils avaient fini par l'accepter grâce aux talents de persuasion de Davy Caldwell, qui s'était pris d'amitié pour Roger et elle. Il les avait mariés et avait comblé les lacunes de Roger dans son éducation classique. Cependant, Davy était retenu dans son école en Caroline du Nord et, donc, hormis par l'intermédiaire de sa lettre de recommandation, ne pourrait intervenir cette fois-ci.

En toute sincérité, ce qui l'inquiétait le plus était sa propre aptitude à être une bonne épouse de pasteur. Jusqu'à présent, elle s'en était relativement bien sortie. Elle pouvait nourrir Roger, le vêtir et lui assurer un toit. Au-delà de ça, quel genre d'aide pouvait-elle lui apporter ?

— Nous pouvons arrêter maintenant, *a nighean*.

— Pardon ?

Plongée dans ses pensées, elle avait travaillé comme un automate. En relevant les yeux, elle constata que les cordes étaient remplies de pages fraîches. Marsali se pencha au-dessus de la presse pour soulever la galée et lui sourit.

— Nous avons fini la une. Va donc t'assurer que les filles ne se sont pas entretuées pendant que je prépare la deuxième page. Et rapporte-moi de la bière pendant que tu y es.

L'épée à la main

EN ENTRANT DANS L'IMPRIMERIE, Roger trouva sa femme et Marsali couvertes d'encre et perdues dans un dédale de pages suspendues à un réseau de cordes qui quadrillaient le plafond de l'arrière-boutique. Lorsque Brianna commença à délayer son tablier pour venir l'aider à se vêtir, il l'arrêta d'un geste puis grimpa seul l'échelle qui menait au grenier. Là, il trouva, suspendus sous l'un des œils-de-bœuf, son costume noir, légèrement défraîchi et un coin de sa poche de poitrine raccommodé, ainsi qu'une cravate blanche flambant neuve et amidonnée.

Il s'habilla lentement et soigneusement tout en écoutant les femmes discuter et rire en bas ainsi que les voix haut perchées des fillettes qui jouaient dans la cuisine en surveillant les jumeaux. Il fut envahi par un sentiment de chaleur et de tendresse, ainsi que par l'envie soudaine qu'ils aient leur propre maison. *Quand nous rentrerons à Fraser's Ridge, peut-être...*

Dans un premier temps, emménager dans la Grande Maison avait été pratique pour tout le monde. Il était plus facile de s'occuper des enfants lorsqu'il y avait d'autres adultes et des enfants plus grands pour aider.

Cependant, une fois qu'il serait ordonné... il croisa les doigts, puis rit de sa propre superstition.

Une grande partie de son travail consisterait à parler aux gens. Il continuerait à aller de maison en maison, mais il aurait besoin d'un espace à lui, d'une pièce où s'entretenir avec ses ouailles en privé, où tenir un registre des naissances, des mariages, des décès...

De se projeter dans un avenir lointain apaisa son appréhension du futur proche. Il redescendit l'échelle d'un pas lesté juste au moment où les cloches d'une église voisine sonnaient quatorze heures.

Brianna interrompit son travail, essuya la sueur sur son front et observa :

— Tu es en avance. Cela dit, tu es superbe.

— Je le confirme, renchérit Marsali. Comme un vrai pasteur, en plus beau. Tous les pasteurs presbytériens que je connais sont vieux, grincheux et empestent le camphre.

— Vraiment ? demanda Roger, amusé. Combien en connais-tu ?

— À vrai dire, un seul. Il a quatre-vingt-dix-sept ans, mais quand même...

— Ne t'approche pas trop de moi, recommanda Brianna. C'est ta seule chemise propre.

Elle s'approcha néanmoins et, croisant les mains dans son dos, se pencha en avant pour l'embrasser.

— Bonne chance, lui glissa-t-elle avec un sourire dans les yeux. Tout ira bien.

— Merci. En attendant, je vais m'asseoir dehors un moment pour me concentrer.

— Bonne idée, approuva Marsali. Si tu fais les cent pas pendant une heure, tu dégoulineras de sueur avant ton entretien.

Il était assis sur l'un des deux bancs à l'extérieur de l'imprimerie (celui dans l'ombre dentelée d'un palmier nain) depuis un quart d'heure,

s'efforçant de ne pas trop penser, lorsque Jem apparut plus loin dans la rue. Il touchait des objets ici et là avec un bâton qu'il laissa tomber en apercevant son père. Il s'assit à ses côtés et balança ses jambes dans le vide.

Ils restèrent silencieux un moment, écoutant les stridulations des cigales et les cris des poissonniers au loin dans le port.

— Papa ? demanda Jem d'une voix hésitante.

— Oui.

— Tu seras différent, après ? Quand tu seras ordonné ?

Il releva les yeux vers lui, l'inquiétude plissant les commissures de sa bouche large. *Bon sang, ce qu'il ressemble à Brianna !*

— Non, mon bonhomme, répondit Roger. Je serai toujours ton père, quoi qu'il advienne. Ce sera toujours moi.

Un sourire effleura les lèvres de Jem tel un rayon de soleil fugace.

— Je n'ai jamais pensé que tu ne serais plus mon papa, mais... qu'est-ce qu'il y aura de différent ? Si rien ne change, pourquoi le fais-tu ? Pourquoi est-ce si important ?

— Ah.

Roger se cala contre le dossier du banc et posa ses mains sur ses genoux. En vérité, il espérait voir en lui un changement indéfinissable, tout en sachant avec certitude qu'il resterait le même.

— Disons que c'est, en partie, une formalité. Tu te souviens de Mairi et d'Archie MacLean, à Fraser's Ridge ?

— Oui.

Jem l'observait d'un œil dubitatif en se demandant si son explication aurait un sens. Roger se posait la même question. Néanmoins, sa question était légitime et il aurait probablement besoin d'y répondre souvent.

— Quand nous avons célébré leur mariage à Pâques, ils sont venus avec leur petit garçon, né en automne l'année dernière. Ils vivaient donc comme mari et femme depuis plus d'un an sans être mariés.

— Ils n'avaient pas prêté le serment des mains ?

— Si. C'est là où je veux en venir. En prêtant ce serment, ils ont fait un contrat. Tu sais ce qu'est un contrat ?

— Oui, grand-père m'a montré l'acte de concession du Ridge que lui a donné le vieux gouverneur et m'a expliqué pourquoi c'était un contrat. Deux... parties, c'est bien ça ? Deux parties se font une promesse puis inscrivent leur nom sur un papier.

— Très juste. Sauf que le contrat entre Mairi et Archie n'était pas écrit. Quand un homme et une femme prêtent le serment des mains, ils s'engagent à vivre ensemble pendant un an et un jour, faisant tout ce qu'un homme et une femme font ensemble et prenant soin l'un de l'autre. Lorsque l'année et le jour se sont écoulés, ils décident s'ils veulent continuer à vivre ensemble ou, s'ils ne s'aiment plus, de partir chacun de leur côté. S'ils décident de rester ensemble et qu'un pasteur est dans les parages, ils se marient. C'est-à-dire qu'ils font le même genre de contrat, mais plus détaillé et permanent. Ils se promettent de rester mariés.

— Ah, c'est pour ça qu'on dit « jusqu'à ce que la mort nous sépare » ?

— Exactement.

Jem se tut un moment, réfléchissant. Au loin, les cloches sonnèrent la demi-heure : quatorze heures trente.

— Donc, reprit Jem, le front plissé, tu as prêté le serment des mains avec les presbytériens et, maintenant, tu vas les épouser. Ça ne dérange pas maman ?

— Non, répondit Roger en espérant que ce soit vrai.

Un autre exemple lui vint à l'esprit.

— Tu as vu ton grand-père partir avec ses hommes de temps en temps, n'est-ce pas ?

Les traits de Jem s'illuminèrent.

— Oh oui ! Il a dit que je pourrai aller avec eux quand j'aurai treize ans.

Roger ravala un « Tu peux toujours courir ». Jamie Fraser avait participé à son premier vol de bétail à huit ans. Pour lui, à partir du moment

où ses pieds atteignaient les étriers, un gamin de treize ans était parfaitement capable de maintenir l'ordre, de négocier avec les Indiens et d'affronter des milices loyalistes.

Roger l'entendait déjà dire avec ce ton léger qui masquait une conviction inébranlable : « Il faut bien qu'il apprenne un jour. Mieux vaut tôt que trop tard. »

— Humph. Tu as sans doute remarqué que, lorsqu'ils sont prêts, ton grand-père brandit haut son épée ou son fusil pour donner le signal du départ ?

Jem acquiesça avec enthousiasme. Roger devait reconnaître que le spectacle de son beau-père à la tête de ses hommes lui procurait à chaque fois un petit frisson.

— Par ce geste, il indique aux hommes qu'ils doivent le suivre et aller là où il les mène. En cours de route, lorsqu'ils doivent changer de direction, il pointe son épée dans le bon sens afin que personne ne s'égare. Il est toujours lui-même, c'est-à-dire ton grand-père, le père de ta maman et un homme bon, mais il doit également être un meneur. Quand il met son gilet en cuir et brandit son épée, tout le monde sait que c'est lui le chef. Il n'a pas besoin de l'expliquer toutes les cinq minutes.

Jem hochait la tête, l'écoutant en silence.

— Quand je serai ordonné, ce sera un peu pareil pour moi, poursuivit Roger. Les gens sauront que je suis... une sorte de meneur. Le titre de pasteur sera mon épée, en quelque sorte.

Et avec un peu de chance, ils prêteront parfois attention à ce que je leur dis.

— Ah..., je comprends, dit Jem.

— Bien.

Il avait envie de lui caresser la tête. Il se retint et lui serra plutôt la main.

— Je dois y aller, annonça-t-il. Je serai de retour pour le dîner.

Des odeurs de gombo rempli de crevettes, d'huîtres et de saucisses s'échappaient déjà de la porte de l'imprimerie. Même mêlées aux effluves d'encre et de métal, elles faisaient monter l'eau à la bouche.

— Papa ? le rappela Jem alors qu'il s'éloignait déjà.

— Oui ?

— Je pense qu'ils devraient te donner une vraie épée. Tu en auras sans doute besoin.

Têtes de melon

ELLES AVAIENT TERMINÉ les travaux d'impression les plus urgents et nourri tout le monde. Germain et Jem étaient revenus de leur tournée avec deux miches de pain vieilles d'un jour et un saladier de fricassée de crevettes provenant de la cantine de Mme Wharton.

Germain, fort de sa dignité et de ses responsabilités de porteur de nouvelles, précisa :

— Mme Wharton veut récupérer son saladier.

— C'est la saison des melons, répondit Marsali. Je pense nous en acheter pour ce soir. S'ils sont bons, j'en prendrai un pour Mme Wharton et tu le lui rapporteras avec son saladier. Les jumeaux viennent de manger et dormiront pendant une heure ou deux. Si Jem et toi surveillez Mandy pendant que nous allons au marché, je vous ferai des chaussons écossais à la viande pour le dîner.

Pour consoler Mandy, vexée de ne pas aller au marché avec les « grandes », Marsali lui donna un composteur, un sac de types pour former des mots et lui promit qu'elle imprimerait tout ce qu'elle aurait composé sur une feuille qu'elle pourrait conserver.

Brianna se tourna vers Jem et Germain.

— Et si l'un de vous lui apprend à épeler des gros mots, je le dirai à vos pères et vous ne pourrez plus vous asseoir pendant une semaine.

Germain prit un air offensé. Jem ne s'en donna même pas la peine.

— Elle connaît déjà tous mes gros mots, maman. Ne devrait-elle pas savoir aussi les écrire ?

Habitée aux manœuvres de son fils, Brianna ne se laissa pas entraîner dans une discussion philosophique et se contenta de lui donner une petite tape sur le crâne.

— Ne lui donne pas de mauvaises idées, c'est tout ce que je te demande.

— Le poisson en dernier, déclara Marsali tandis qu'elles se dirigeaient vers le port. Les fruits et légumes arrivent généralement tôt le matin, si bien que nous devons nous contenter de ce qu'il reste. Les pêcheurs n'ont pas les mêmes horaires. Ils rentrent au port à n'importe quelle heure de la journée quand ils ont une bonne prise, donc nous avons une chance de trouver notre bonheur. Et puis, avec cette chaleur, nous ne voudrions pas trimballer trop longtemps du poisson dans nos paniers.

Tôt le matin, Fergus avait rapporté à la maison un sac de pommes de terre et une tresse d'oignons reçus en paiement d'un client. Le garde-manger était plein de riz et de haricots. Elles n'avaient donc que quelques produits frais à acheter en profitant du soleil.

Bien qu'il soit tard dans la journée, le marché était encore très fréquenté, même si ce n'était pas la cohue de l'aube. Elles se faufilèrent entre les étals et les charrettes, poursuivies par les cris des maraîchers pressés de vendre leurs dernières marchandises afin de rentrer chez eux, humant les odeurs de fleurs, d'ail, de courgettes et d'épis de maïs.

— Ils sont à combien, vos gombos ? demanda Marsali à un jeune fermier.

— Un penny la grappe.

Il agita sous son nez plusieurs fruits retenus par une ficelle.

— Cueillis de ce matin, madame !

— Ils ont dû voyager sous un sac de patates, rétorqua Marsali en examinant un fruit vert tout cabossé. Néanmoins, ils peuvent servir dans un ragoût. Je vous prends trois grappes pour un penny.

Le jeune homme se plaqua une main sur le front dans un geste théâtral.

— Trois pour un penny, qu'elle dit ! Madame, vous voulez ma ruine ?

— À vous de voir, répondit Marsali sans cacher son amusement. C'est toujours plus que ce que vous aurez si vous ne les vendez pas, ce qui est probable vu qu'ils sont tout amochés.

Les filles, habituées à voir leur mère marchander sou à sou, s'impatientaient et cherchaient autour d'elles des affaires plus intéressantes.

— Maman ! s'exclama soudain Félicité. Voilà une nouvelle charrette qui arrive. Elle est pleine de melons !

Marsali laissa aussitôt tomber le fruit douteux et se précipita derrière ses filles qui couraient pour être les premières devant la charrette avant même qu'elle s'arrête.

— Désolée, s'excusa Brianna auprès du jeune fermier. Plus tard, peut-être.

— Humph..., fit-il.

Il s'était déjà tourné, brandissant un bouquet d'oignons verts d'une main et une grappe de gombos de l'autre en direction de deux femmes qui approchaient, leur panier à moitié vide.

— Qui va manger une bonne soupe ce soir, mesdames ?

Les gens, principalement des femmes, mais également quelques hommes, des apprentis et des cuisiniers à en juger par leurs tabliers graisseux, se pressaient déjà pour mettre la main sur les melons. Joanie et Félicité avaient trouvé une bonne place, près du hayon où le fils du fermier surveillait sa marchandise. Marsali et Brianna arrivèrent juste à temps pour empêcher une grosse matrone en bonnet de chasser les fillettes.

Brianna se cala fermement contre la charrette et se prépara à repousser la concurrence, pendant que les filles se hissaient sur la pointe des pieds et

humaient les odeurs avec délectation. Brianna gémit de plaisir. Le parfum d'une centaine de melons mûrs montait à la tête.

— C'est renversant, non ? lui dit Marsali.

Elle posa une main sur l'épaule de Joanie.

— Tu te rappelles comment choisir un bon melon, *a nighean* ?

— On tape dessus, répondit la fillette, peu sûre d'elle.

Elle en prit un et tapota tout autour de la forme ronde.

— Celui-ci ? demanda-t-elle.

Marsali le saisit et le tapota à son tour plus fermement.

— Non, celui-ci sera bon à manger dans quelques jours. Si vous voulez un melon pour ce soir...

— Ouiiiii ! s'écrièrent les filles en chœur.

Marsala tapota le front de Félicité avec l'articulation de son index.

— Il doit résonner comme ça. Pas creux, mais dur à l'extérieur et plus mou à l'intérieur.

Joanie pouffa de rire et lança une phrase en gaélique. Brianna crut comprendre qu'elle demandait si la tête de sa sœur était remplie de porridge. Mue par l'instinct maternel, elle glissa sa hanche entre les deux filles avant qu'une rixe éclate, puis saisit un melon au hasard dans la charrette et le tendit à Joanie afin qu'elle le teste.

Après dix minutes de marchandage et de chaos contrôlé, elles s'extirpèrent de la mêlée avec huit délicieux melons bien mûrs. Le reste des fruits et légumes fut acheté sans grand encombre et, après avoir lancé un regard vers son petit groupe en sueur et légèrement défraîchi, Marsali proposa qu'elles aillent s'asseoir au bord du fleuve pour manger l'un des melons.

Brianna, qui avait son couteau accroché à sa ceinture, se chargea de découper le fruit. Un doux silence les enveloppa tandis qu'elles dégustaient la chair sucrée. L'air paraissait liquide. Les vêtements de Brianna lui

collaient à la peau ; la sueur lui coulait dans la nuque et gouttait sous son menton.

— Comment survit-on ici durant l'été ? demanda-t-elle en s'essuyant le visage avec sa manche.

— Comment survit-on dans les montagnes durant l'hiver ? lui répondit Marsali. Je préfère la transpiration aux engelures. En outre, ici la nourriture est abondante toute l'année. Nous n'avons pas à manger du gibier tué six mois plus tôt, ni à trier les crottes de souris dans le peu de maïs qui reste après que les écureuils se sont servis.

— Tu n'as pas tort, admit Brianna. Toutefois, l'armée doit s'approprier une bonne partie des denrées, non ?

Elle indiqua une colonne de soldats continentaux qui descendaient la rue, mousquet sur l'épaule, marchant au pas en direction du terrain d'entraînement qui se trouvait à la lisière de la ville.

Marsali salua de la main l'officier qui marchait en tête de la colonne. Il ôta son chapeau et s'inclina devant elle.

— Je me sens plus en sécurité avec eux en ville, expliqua-t-elle. Ils peuvent prendre tout ce dont ils ont besoin.

Brianna se souvint soudain de l'incendie à Philadelphie. D'après sa mère, personne ne savait s'il avait été accidentel ou...

— Les loyalistes vous causent beaucoup de soucis ? demanda-t-elle.

— Maman, on peut en manger un autre, s'il te plaît ?

Joan et Félicité, le menton dégoulinant de jus, lorgnaient avidement sur le tas de melons.

— Quand on parle du loup..., marmonna Marsali.

Elle ne s'adressait pas à ses filles mais regardait deux ouvriers qui venaient de sortir d'une taverne de l'autre côté de la rue. Jeunes et costauds, ils portaient des vêtements élimés et crasseux. L'un d'eux tenait un sac en jute balancé par-dessus l'épaule. Ils s'arrêtèrent devant l'auberge pour examiner l'enseigne. Celle-ci était recouverte d'une toile qui cachait

l’emblème original. C’était un portrait assez grossier représentant un militaire coiffé d’une perruque blanche et équipé d’énormes épaulettes débordantes de dentelle jaune. Dessous était écrit « Le Général Washington », nouveau nom de la taverne. Alors que Brianna se demandait comment elle s’était appelée avant que les Américains occupent la ville, l’un des hommes sortit une poignée de tomates de son sac et les fourra dans les mains de son compagnon. Il en sortit une seconde et les lança contre l’enseigne en hurlant :

— Vive le roi !

— Vive le roi ! répéta son compagnon.

Ce dernier visait moins bien. Deux de ses tomates s’écrasèrent contre la façade de l’auberge tandis qu’une troisième retombait sur la chaussée en éclatant sur les pavés.

Un coin de la toile s’était détaché sous l’assaut et retombait mollement, en révélant juste assez pour deviner que le nom original de l’établissement avait été La Tête du roi.

— Je vais découvrir leurs noms pour que tu puisses les dénoncer dans le journal, maman, annonça Joanie.

Bondissant sur ses pieds, elle s’élança d’un pas lesté vers la rue.

— Joanie ! *Thig air ais an seo !*

Marsali avait bondi à son tour, juste à temps pour retenir par le bras Félicité qui voulait suivre sa sœur.

— Joanie !

Joanie l’entendit, hésita et lança un regard par-dessus son épaule. Malheureusement, les deux voyous l’avaient entendue aussi. Ils traversèrent la rue en courant et en lançant des tomates sur Joanie qui poussa un cri paniqué et revint se cacher dans les jupes de sa mère.

— Arrêtez ! cria Brianna.

Elle reçut une tomate en plein torse, où elle explosa en une dégoulinade de jus rouge et de graines poisseuses.

— Qu'est-ce qu'il vous prend, bande de crétins ? cria-t-elle encore.

Marsali avait poussé ses filles derrière elle et s'était mise en position d'attaque, les poings serrés et blême de rage.

— Comment osez-vous vous en prendre à ma fille ? rugit-elle.

— Hé, tu ne serais pas la femme de l'imprimeur ? demanda l'un d'eux.

Il avait perdu sa casquette et ses cheveux pointaient en piques sur son crâne. Il ruisselait de transpiration. Il plissa les yeux vers Marsali puis vers ses filles.

— Mais oui, c'est bien toi ! Je te reconnais, salope de rebelle !

— Tous des charognards ! pantela son compagnon.

Il s'essuya le front puis retroussa sa manche en dévoilant un avant-bras musclé.

— Balançons-les dans le fleuve, proposa-t-il. Ça apprendra les bonnes manières à l'imprimeur.

Brianna se redressa de toute sa hauteur (elle mesurait une bonne tête de plus qu'eux) et s'avança d'un air menaçant.

— Allez-vous-en, bande de petits foutriquets, grogna-t-elle.

Les deux hommes la regardèrent, surpris, puis éclatèrent de rire.

— Une autre garce rebelle, hein ?

L'un d'eux lui agrippa le bras pendant que l'autre saisissait son sac par la bandoulière. Il prit de l'élan et le lui envoya de toutes ses forces sur le côté du visage. Elle perdit l'équilibre, chancela et tomba, son nez et ses yeux coulant sous l'impact. Les jeunes rustres se tordaient de rire. Les filles poussaient des cris et Marsali s'efforçait de les garder derrière elle tout en tournant autour des voyous dans l'espoir de leur décocher un coup de pied. Elle ne parvint pas à s'approcher suffisamment avant que l'un des hommes saisisse Brianna par les chevilles et lui lève les jambes.

— Prends-la par les épaules ! lança-t-il à son acolyte qui s'exécuta aussitôt.

Ils la traînèrent et la portèrent à moitié vers la berge, derrière l'écran de saules qui bordait le fleuve. Elle se débattait sans parvenir à respirer. Ses poumons ne fonctionnaient plus. Elle n'avait plus assez de force pour libérer ses pieds et ses bras et les frapper.

Un cri retentit :

— *Buinneachd o'n teine ort !*

L'homme qui tenait les épaules de Marsali la lâcha brusquement.

Ses poumons se remplirent enfin d'air. Elle libéra ses chevilles d'un coup de pied, roula sur le côté et se redressa sur les genoux en cherchant une pierre ou une branche autour d'elle.

Marsali haletait, les mâchoires crispées. Elle tenait le couteau de Brianna. Les yeux toujours larmoyants, Brianna se releva et aperçut Joanie et Félicité plus haut sur la berge, chacune un melon à la main. Félicité lança le sien de toutes ses forces. Il atterrit loin des deux voyous et roula lentement sur la pente avant de s'arrêter au pied d'un buisson.

Les hommes rugirent de rire. L'un d'eux dansait devant Marsali, faisant des feintes comme pour s'emparer de son couteau tout en lui donnant des tapes de son autre main.

Brianna s'approcha par-derrière et frappa avec une pierre qu'elle avait à la main le crâne du crétin qui avait tenu ses chevilles. Il tomba à genoux avec un cri aigu.

Le regard de son compagnon alla de Marsali à Brianna, puis il recula.

— Tu ferais bien de dire à ton mari de cesser de publier des foutaises, lança-t-il à Marsali.

Si l'euphorie de la violence l'avait quitté, sa colère était toujours présente. Il agita une main vers les filles blotties dans l'ombre d'un saule.

— Elles sont bien têtues, tes gosses. Un de ces jours, il pourrait t'en manquer une.

Il s'élança et donna un grand coup de pied dans le melon qui éclata dans une gerbe de jus, de graines et de fragments d'écorce.

Tout le monde se figea. Au bout d'un long moment, celui que Brianna avait frappé avec une pierre se releva et fit un signe à son compagnon. Les deux hommes tournèrent les talons et s'éloignèrent, ne s'arrêtant que pour ramasser leur sac et le retourner en déversant un déluge de purée de tomates.

Une prière à saint Dismas

ROGER SORTIT DE LA DEMEURE du révérend Selverson dans un roulement de tambour. Encore agité par toutes sortes d'émotions, il ne comprit pas tout de suite ce qu'il entendait ni pourquoi. Alors qu'il se tenait sur le trottoir, aveuglé par le soleil, un soldat continental apparut au coin de la rue et se dirigea vers lui. Il déambulait simplement, son grand tambour sur la cuisse pour ne pas entraver sa marche, sa cadence nonchalante.

Alors que le tambour passait devant lui, d'autres hommes apparurent à l'angle de la rue, certains en uniforme, discutant en petits groupes. Ils venaient probablement des tavernes et des tripots de Half-Moon Street. C'était donc le tambour du soir qui appelait les soldats à rentrer dans leurs quartiers pour dîner et dormir. *Comment l'appelle-t-on ? Ce ne peut pas être « le réveil ». Ah oui, « la retraite ».*

L'imprimerie se trouvait dans le quartier de St. Michael, de l'autre côté de la ville. C'était pourquoi il n'avait encore jamais entendu l'appel. Le camp n'était pas loin.

Il trouva le roulement de tambour exaltant. C'était normal, après tout. N'avait-il pas été appelé, lui aussi ? Le sourire aux lèvres, il coiffa son chapeau et s'engagea dans la rue.

Malgré sa hâte d'annoncer la bonne nouvelle à Brianna, il ne rentra pas tout de suite à l'imprimerie. Il avait besoin d'être seul un moment pour ouvrir le trop-plein de son cœur à Dieu et faire quelques promesses de pasteur.

En cette fin d'après-midi, la chaleur du jour écrasait la ville. Il avait l'impression de respirer du beurre fondu. Il se dirigea vers le fleuve en espérant y sentir une brise. De jour comme de nuit, les quais n'étaient jamais déserts. Toutefois, à cette heure de la journée, la plupart des navires avaient fini de décharger leurs cargaisons, les marchandises avaient été stockées, les douanes avaient été payées, et les débardeurs épuisés étanchaient leur soif dans l'établissement le plus proche, qui se trouvait être la taverne Half-Moon. Il fut tenté d'aller s'y rafraîchir lui aussi avant de faire ses dévotions. Même s'il n'avait pas effectué un dur labeur, il n'était pas habitué à la côte ni à ses miasmes tropicaux.

Non, le devoir avant tout.

Son sens du devoir s'altéra brusquement lorsqu'il aperçut Fergus au bout du quai. Il contemplait l'eau qui scintillait sous le soleil bas telle la surface d'un miroir magique.

Il s'arracha à sa méditation en entendant les pas de Roger.

— Alors ? demanda-t-il avec un sourire.

— Ça va, répondit Roger sur un ton détaché.

— Ça va ? répéta Fergus.

— Ça va *très* bien.

Fergus lui donna une tape sur l'épaule.

— Je savais que tout se passerait bien.

Il glissa sa main dans sa poche et en sortit une poignée de pièces ainsi que quelques billets pliés.

— La moitié de ceci te revient, annonça-t-il.

Observant sa tenue d'un œil critique, il ajouta :

— Pour t’acheter une veste neuve et une cravate blanche, avec le... le *machin*...

Il se tapota le haut du torse avec son crochet, indiquant un rabat de pasteur presbytérien.

Roger regarda l’argent, incrédule, puis Roger.

— Tu as parié sur mon ordination ? À quelle cote ?

— Cinq contre trois, *pas mal*, non ? Quand seras-tu ordonné ? Le plus tôt sera le mieux.

— Ce sera sans doute en Caroline du Nord, peut-être dans l’église de Davy Caldwell. Ou peut-être ici, si nous parvenons à réunir suffisamment d’aînés. Pourquoi, que penses-tu qu’il pourrait arriver ?

Fergus fixa les mâts d’un navire mouillant à l’extérieur du port.

— Je suis *journaliste*, dit-il avec un haussement d’épaules. Les gens me parlent. Je sais des choses que je ne peux pas publier dans mon journal.

— Quel genre de choses ?

Fergus tourna le dos à l’eau et lança un regard d’un côté et de l’autre du quai.

— J’ai enfin réussi à avoir une discussion en tête à tête avec ce M. Faucette. Bien que déjà passablement soûl, il tenait encore des propos cohérents. As-tu entendu parler de l’île Saint-Eustache ?

— Vaguement. Je crois que c’est quelque part là-bas, répondit Roger en agitant une main en direction des Antilles.

— En effet. Elle appartient aux Hollandais. Or, les Hollandais fabriquent et vendent des armes... sur Saint-Eustache. M. Faucette est né sur l’île et s’y rend régulièrement. Sa mère est hollandaise et il y a encore de la famille.

— Donc, tu connaissais déjà M. Faucette et il...

— *Non*, je connaissais un pêcheur de requins de Martinique. Pris dans une tempête, son bateau a été endommagé et il a été secouru par un navire marchand qui l’a tiré jusqu’ici.

Sans se dissiper pour autant, l'euphorie de Roger passa rapidement au second plan dans son esprit. Il avait déjà discuté avec Brianna de la nécessité d'informer Fergus et Marsali de ce que l'avenir réservait (ou *pourrait* réserver, se corrigea-t-il) et du meilleur moment pour le faire. Entre l'effervescence des retrouvailles et l'angoisse de son entretien imminent avec le consistoire, ni l'un ni l'autre n'avait voulu s'aventurer sur le terrain périlleux des prédictions... Le moment était venu.

— Quand ? demanda prudemment Roger.

Il essayait de se souvenir de la chronologie exacte des événements décrits par Frank Randall. Le siège de Savannah se déroulerait bientôt, début octobre. Il échouerait, la ville demeurant sous le contrôle des Britanniques. Puis viendrait le siège de Charles Town qui, lui, réussirait, laissant également la ville entre les mains des Britanniques.

— Je lui ai parlé il y a une semaine, répondit Fergus. J'ai acheté le récit de ses aventures pour six pence et nous sommes devenus amis. Je lui ai offert du rhum et nous sommes devenus *frères de cœur*. C'est qu'il ne parle que le français et, bien que d'autres gens en ville le parlent, les vrais Français sont rares. Il n'avait pas eu de vraie conversation depuis six mois.

— Et que t'a-t-il dit ?

— Qu'il avait accosté un bateau près des îles du Vent, un sloop. Il y avait un banc de thons et ils ont pêché ensemble. Il a bu du rhum avec le propriétaire du sloop et ce dernier lui a dit que les Français envoyaient une flotte pour aider les Américains. Il avait vu les navires et en avait entendu parler dans un bar de la Barbade.

En voyant l'expression de Roger, il agita son crochet.

— Ne me demande pas comment les gens là-bas étaient au courant. Tu sais comment fonctionnent les rumeurs. Bref, les Français comptaient initialement se rendre à New York quand ils ont appris les machinations des Britanniques qui veulent couper les routes d'approvisionnement entre Philadelphie et Boston d'une part, et New York de l'autre.

D'un mouvement du bras, il indiqua les entrepôts voisins puis les champs de l'autre côté du fleuve.

— Si les Britanniques sont déjà en route vers le sud, d'Estaing, c'est le nom de l'amiral français, changera de cap. Et, si ce qu'il m'a dit est exact, c'est ici, à Charles Town, qu'il accostera.

Roger regrettait de ne pas avoir écouté ses pulsions et de ne pas être allé boire un verre avant de venir.

— En fait, il ira à Savannah, déclara-t-il. Les Américains vont bientôt attaquer la ville.

Fergus écarquilla les yeux.

— C'est là-bas qu'iront les Français, répéta Roger. Pour soutenir les troupes du général Lincoln.

— Mais le général Lincoln est ici !

— Pour le moment. Naturellement, il laissera une garnison à Charles Town, mais il conduira le plus gros de ses troupes à Savannah. Il échouera à prendre la ville. Puis le général Cornwallis – je crois que c'est lui – descendra de New York. Clinton et Cornwallis assiègeront Charles Town et la prendront. Hum... peut-être Marsali et toi feriez mieux de ne pas être ici quand cela se passera ?

Les yeux de Fergus ne pouvaient être plus ronds.

— C'est que tu passes difficilement inaperçu, précisa Roger.

Fergus esquissa un sourire.

— Je sais encore me rendre invisible, assura-t-il. En revanche, il est beaucoup plus difficile de faire disparaître une femme et cinq enfants. Je ne peux pas laisser Marsali gérer seule l'imprimerie, pas avec deux nourrissons et des soldats qui grouillent en ville.

Il soupira, s'essuya le front et s'assit sur une pile de caisses poussiéreuses sur lesquelles avait été badigeonné « guano » à la va-vite.

— Donc, tu me dis que les Britanniques occuperont Savannah *et* Charles Town ?

— Pour un temps. Ce ne sera pas définitif. Vous, je veux dire *nous* gagnerons la guerre. Mais pas avant deux ans.

Il vit la pomme d'Adam de Fergus sursauter et les poils bruns de ses avant-bras se hérissier.

— Brianna pense que tu... euh... que tu sais, pour Claire et... pour nous.

Il s'assit près de Fergus en prenant soin de relever les pans de sa veste pour les protéger de la poussière blanche.

Fergus secoua la tête, non pour nier mais pour tenter de remettre un peu d'ordre dans ses pensées.

— Comme je te l'ai dit, je sais beaucoup de choses que je ne peux pas écrire dans mon journal, répondit-il.

Il se redressa en posant sa main et son crochet sur ses genoux.

— J'étais avec milord et milady pendant le Soulèvement. Milord m'avait recruté à Paris pour voler des lettres pour lui. Je les ai lues... et j'ai écouté leurs conversations privées. Naturellement, je n'y ai pas vraiment cru. Jusqu'au matin de la bataille, quand milord m'a confié l'acte de propriété de Lallybroch pour que je l'apporte à sa sœur. Puis milady a disparu, bien sûr.

Il parlait sur un ton doux. Roger comprit pour la première fois la profondeur de ses sentiments pour Claire, la première mère dont il se souviene.

— Milord ne disait jamais qu'elle était morte. D'ailleurs, il ne parlait pas d'elle. Et quand quelqu'un insistait...

— Sa sœur ?

L'évocation de Jenny les fit sourire tous les deux.

— Oui. Quand elle l'interrogeait, il répondait simplement qu'elle était... partie.

— Puis elle est revenue, dit doucement Roger.

— *Oui.*

Fergus le dévisagea longuement en étudiant ses traits.

— De toute évidence, Brianna et toi êtes... comme milady. Les *enfants* aussi ?

— Oui, tous les deux.

Fergus dit quelque chose en français que Roger aurait été bien en peine de traduire. Ils restèrent silencieux un moment et Roger le vit tripoter les boutons de sa chemise. Il se rendit compte qu'il touchait la petite médaille de saint Dismas qu'il portait toujours. Le saint patron des voleurs.

Roger tourna la tête pour lui laisser un peu d'intimité. Il contempla le fleuve puis, plus loin, le port et la mer invisible au-delà. Étrangement, le sentiment de paix avec lequel il avait quitté la demeure du révérend Selverson l'habitait encore, immanent aux nuages aux contours roses qui dérivait dans le ciel moucheté et au clapotis tranquille des vagues contre les pilotis sous leurs pieds.

Immanent également à la silhouette de Fergus, avec son crochet étincelant sur son genou et son ombre se rallongeant sur le quai. *Mon frère. Merci pour lui, Seigneur. Merci pour toutes les âmes que vous avez placées entre mes mains. Aidez-moi à veiller sur elles.*

Fergus se redressa soudain et sortit de sa chemise un grand mouchoir taché d'encre avec lequel il s'essuya le visage.

— Alors, qu'en penses-tu ? Wilmington ou New Bern ?

— Je n'en suis pas sûr.

Roger sortit son propre mouchoir, frais ce matin et désormais souillé par ses efforts de la journée.

— Il n'y avait pas beaucoup d'Écossais, là-bas...

Il s'interrompit et se racla la gorge. Il avait beaucoup parlé aujourd'hui et expliquer Frank Randall et son livre était au-dessus de ses forces pour le moment.

— Il me semble que les Britanniques ont attaqué New Bern... un certain officier nommé Craig. Un Écossais. Toutefois, cela se passera vers

la fin de la guerre.

— Plutôt Wilmington, alors, conclut Fergus. Sais-tu quand les Britanniques débarqueront ici ?

Roger fit non de la tête.

— Au printemps. En mai, peut-être. Je ne me souviens plus de la date.

Fergus se mordilla la lèvre inférieure, puis hocha la tête, sa décision prise.

— Nous partirons pour Wilmington, mais pas tout de suite.

Il se leva et étira son corps svelte en présentant son torse au ciel.

Bien que l'air soit toujours aussi épais que de la mélasse, Roger se sentait l'esprit plus léger.

— Allons boire un verre quelque part, puis tu me diras où sont les fusils, proposa-t-il.

— Tu es assis dessus, répondit Fergus. Mais tu as raison, allons d'abord boire un verre.

Juste derrière moi

L'ARRIVÉE DE FERGUS ET DE ROGER À L'IMPRIMERIE, Roger paraissant légèrement étourdi mais éminemment heureux, provoqua un tel tohu-bohu qu'il fallut un certain temps avant que l'avalanche de questions s'interrompe suffisamment longtemps pour qu'il puisse y répondre.

— Oui, dit-il enfin tandis que sa cravate blanche était suspendue à l'un des fils de séchage de l'atelier pour éviter qu'elle se perde ou soit tachée par des doigts gras.

— Oui, dit-il encore en acceptant un verre de vin de cuisine (la boisson la plus festive qu'ils avaient sous la main). C'est officiel. Ils ont accepté tous les trois. J'ai été reconnu apte à être ministre de la Parole et du Sacrement. Je serai formellement ordonné dans une église, mais il faudra sans doute attendre le printemps.

Émerveillée, Joanie voyait son oncle sous un nouveau jour.

— C'est aussi bien que d'être pape ? demanda-t-elle.

— Eh bien... on ne me donnera pas de joli chapeau ni de bâton de berger mais, sinon... oui, c'est aussi bien. *Slainte !*

Il leva son verre vers Joanie puis vers l'assemblée et le vida d'un trait.

— Cela dit, il s'en est fallu de peu, reprit-il, la voix rauque et les yeux brillants.

Il toussa et refusa la bouteille qu'on lui tendait.

— Non, merci, cela me suffit. Tout se déroulait bien, l'examen de latin, d'hébreu, de grec, ma connaissance de l'Évangile, mon enquête d'honorabilité... même le fait d'avoir une épouse catholique ne leur a pas trop posé de problèmes. (Il sourit à Brianna.) Tant que je pouvais assurer en mon âme et conscience que je ne la laisserais jamais m'entraîner dans des pratiques de l'Église romaine.

Brianna se mit à rire. Elle était encore ébranlée par son expérience au bord du fleuve mais celle-ci paraissait dérisoire en comparaison de la joie de Roger. La lueur du feu se reflétait dans ses cheveux noirs et faisait scintiller ses yeux verts. Il rayonnait. *Comme une luciole dansant sous les arbres*, pensa-t-elle.

— À quelles pratiques faisaient-ils allusion ? demanda-t-elle. Sacrifier des nouveau-nés sur l'autel et boire leur sang ?

— Non, juste conspirer avec le pape.

— Dans quel but ?

— Tu devras le demander au pape, répondit-il en riant. Non, en réalité, le seul détail qui les a fait hésiter est le chant.

— Le chant ? s'étonna-t-elle. C'est vrai que les catholiques chantent... mais toi aussi.

— Justement, c'est là que le bât blesse. J'ignore comment ils l'ont appris. On leur a dit que je chantais des hymnes pendant les messes sur le Ridge.

— Et ils considèrent que c'est mal ? demanda Marsali, perplexe. Les presbytériens ne chantent jamais ?

— Pas dans l'église. Pas encore.

Il y eut un bref silence durant lequel les mots « pas encore » restèrent en suspens dans l'air. Brianna remarqua que Fergus et Marsali échangeaient un

regard, bien que leur expression ne changeât pas.

Naturellement, ils savaient. Tout comme Petit Ian et Jenny. Rachel était-elle également au courant ?

— Que leur as-tu répondu ? demanda Fergus.

Il était hilare. Il avait perdu son ruban et sa tresse s'était dénouée. Ses cheveux retombaient sur ses épaules en vagues noires striées de fils d'argent. Avec ses traits aiguisés et ses yeux enfoncés dans leurs orbites, Brianna lui trouva une allure de sorcier, comme un jeune Gandalf avant qu'il blanchisse.

Roger toucha la cicatrice blanche sur son cou.

— Je leur ai expliqué ce qu'il m'était arrivé, raconta-t-il. J'ai admis mon erreur, puis j'ai dit que, compte tenu de mon état, ce que je faisais à l'église pouvait difficilement être considéré comme du chant. J'ai reconnu avoir pratiqué un répons, ce qui est acceptable dans une église presbytérienne. À la fin, il n'y avait plus que le révérend Selverson qui émettait des réserves et les deux autres ont prévalu.

Il tendit son verre pour qu'on y verse la boisson du moment et poursuivit :

— Contre toute attente, c'est votre père qui a fait la différence.

— C'est souvent le cas, répliqua Brianna. Qu'a-t-il encore fait ?

— Rien, si ce n'est être lui-même.

Roger se cala contre le dossier de sa chaise et soutint le regard de Brianna. Sous son amusement, une chaleur dans le sien laissait comprendre qu'il avait hâte d'être seul avec elle.

— Le révérend Thomas a fait valoir que, comme je suis le gendre du colonel Fraser, mon ordination ne pouvait qu'avoir une influence bénéfique sur le colonel et donc, indirectement, sur de nombreuses autres âmes, puisqu'il est le propriétaire des terres. De son côté, il se trouve que le révérend Selverson connaît Jamie et a une bonne opinion de lui, bien qu'il soit papiste.

Il tendit une main à plat puis l'inclina sur le côté en illustrant l'opinion tournant en sa faveur.

— C'est vrai que cela ne ferait pas de mal à père d'avoir un prêtre pour le surveiller, opina Marsali.

Tout le monde se mit à rire, y compris Brianna qui se demanda ce que sa mère en aurait pensé.

— Il n'y a que deux douzaines d'armes, déclara Roger en ôtant sa veste dans le grenier. Mais ce sont des fusils et non des mousquets. J'ignore s'ils sont de bonne qualité car ils sont enduits de graisse, enveloppés dans de la toile et cachés sous près de cent kilos de fientes de chauves-souris jamaïcaines. Non, ne ris pas, ce n'est pas une plaisanterie.

— Je ne ris pas, répondit-elle en riant. D'où diable sortent-ils ? Tiens, donne-moi ça. Je vais la suspendre dans le placard-séchoir. Elle empeste le...

— Le guano, dit-il en lui tendant sa veste molle et humide. Ainsi que la sueur. Beaucoup de sueur.

En voyant sa chemise blanche plaquée sur son torse, elle en sortit une autre fraîche, ou du moins sèche, de leur malle.

— Alors, ces fusils ? demanda-t-elle.

— Ah.

Il ôta sa chemise trempée avec un soupir de soulagement et resta un moment les bras écartés, laissant la faible brise provenant du fleuve rafraîchir sa peau nue.

— Oui, ces fusils... Tu te souviens que Fergus nous a dit que M. Brumby importait la moitié de sa mélasse officiellement et faisait entrer l'autre moitié en douce ?

— Oui.

— Il semblerait qu'il n'y ait pas que la mélasse que M. Brumby passe en contrebande.

— Tu plaisantes ! s'exclama-t-elle, partagée entre l'amusement et la consternation. Il trafique des armes ?

— Ainsi que tout ce qui peut lui rapporter un profit, probablement, l'assura-t-il en enfilant la nouvelle chemise. D'après un certain M. Faucette, qui trafique lui aussi, ton employeur potentiel serait l'un des plus gros contrebandiers des Carolines.

— Pourtant, lord John assure que c'est un tory loyal.

— Il peut bien être tory. Pour ce qui est de sa loyauté, c'est une autre affaire. Nous ignorons ce qu'il comptait faire de ces fusils, même s'il est peu probable que l'armée britannique dépende de lui pour se fournir en armes.

Brianna versa de l'eau dans l'aiguière, lui tendit une serviette puis referma la malle et s'assit dessus. Elle l'observa pendant qu'il lavait le sable, le sel et la poussière de Charles Town sur son visage et séchait ses cheveux moites de transpiration.

— Tu dis que les fusils que Fergus et toi avez achetés viennent de Saint-Eustache ?

— C'est ce qu'affirme M. Faucette, après avoir été généreusement arrosé de rhum et d'or. J'ignore si des informations obtenues par subornation sont fiables. Ce que je sais, ou plutôt, ce que soutient Fergus, c'est que la plupart des contrebandiers professionnels n'agissent que dans leur propre intérêt ; non pour soutenir un camp ou l'autre. Ils gagnent leur argent là où ils peuvent et, souvent, dans les deux camps. J'avais donné suffisamment d'or à Fergus pour qu'il graisse la patte de M. Faucette. Ce dernier a arrangé un rendez-vous avec le propriétaire d'un petit navire marchand qui venait d'apporter les fusils de Saint-Eustache en passant par la Jamaïque. *Et voilà !*

Il conclut son récit avec un moulinet de la serviette.

— C'est parfait ! s'exclama Brianna, aux anges. Si M. Brumby arme les Américains, nous ne lui nuisons pas tellement en les volant pour les donner

à pa.

— J’essaie très fort de ne pas analyser la moralité de notre acte, répondit-il en laissant tomber la serviette sur la malle. J’aimerais réussir à me faire ordonner avant que le consistoire de Charles Town apprenne ce que j’ai fait.

Brianna glissa deux doigts devant ses lèvres. *Motus et bouche cousue.*

— Et toi, comment s’est passée ta journée avec Marsali ? demanda-t-il.

À sa surprise, il vit les traits de Brianna s’affaïsser.

— Ce fut... Je ne sais pas comment dire...

Elle lui lança un regard de biais, mi-perplexe, mi-honteux. Il s’assit sur un fût de vernis et prit sa main. Les longs doigts froids de Brianna se refermèrent autour des siens. Il ne tenta pas de l’interroger, se contentant de l’encourager d’un sourire.

— J’ai honte, dit-elle enfin. Je n’avais pas eu peur d’un homme depuis longtemps.

— Un homme ? Qui ? Qu’a-t-il fait ?

Ses propres doigts se crispèrent à l’idée que quelqu’un ait voulu lui faire du mal.

Elle détourna la tête, ses joues rosissant.

— Juste une paire de... crétins. Des crétins loyalistes de surcroît.

Elle lui raconta comment les voyous avaient dégradé l’enseigne de la taverne avant de les attaquer, Marsali et elle.

— Ils ne nous ont pas vraiment fait de mal. Ils m’ont fait tomber, l’un d’eux m’a pris par les chevilles, l’ordure, puis ils ont voulu me traîner vers la berge en déclarant qu’ils allaient me jeter dans le fleuve.

Sa voix s’était épaissie et chargée de rage.

— Ils étaient deux, Brianna. Tu n’aurais pas pu les arrêter.

Seigneur, si j’avais été présent, j’aurais...

Elle frissonna et pressa sa main.

— C'est... c'est ce que pa m'a dit après que Stephen Bonnet m'a violée. Que je n'aurais pas pu l'en empêcher même en me débattant.

— Tu n'aurais pas pu.

Elle baissa les yeux vers sa main et il se rendit compte qu'il la serrait si fort que ses doigts enflés pointaient hors de sa poigne comme des crayons de couleur. Il la libéra.

— Pardon.

Elle émit un petit rire sans joie et croisa ses mains sur ses genoux.

— Oui, c'est aussi ce que pa a fait, en plus fort et exprès. J'avais envie de le tuer.

— Stephen Bonnet ?

— Non, pa. Il était froid. C'était ce qu'il cherchait : que j'aie envie de le tuer, pour me montrer que j'en étais incapable et que, donc, je n'aurais jamais pu tuer Bonnet. Il m'a humiliée et m'a fait peur. Peu lui importait que je le haïsse pourvu que je comprenne que je n'étais pas coupable.

Elle releva les yeux et soutint son regard.

— Je comprends ce que tu me dis. C'est que, généralement, je parviens à faire reculer les hommes, à les arrêter, à les orienter dans une autre direction ou à les faire fuir. Je suis plus grande que la plupart d'entre eux, et forte. Chaque fois que j'ai eu affaire à des importuns sur le Ridge, je suis parvenue à leur tenir tête. Aussi, quand ça n'a pas fonctionné cet après-midi, je... je ne m'y attendais pas.

Faire preuve de tact n'aurait rien arrangé. Roger était parvenu à maîtriser sa colère. Il ne pouvait rien contre les deux scélérats, à moins de les croiser un jour dans la rue et que Dieu leur vienne en aide si cela arrivait... Cependant, il pouvait peut-être soulager Brianna.

— Sur le Ridge, il n'y a pas que ta présence physique, si intimidante soit-elle, qui fait reculer ces hommes. Parfois, c'est aussi parce que, métaphoriquement, ton père se tient derrière toi.

Il avait pris soin de ne pas ajouter « ou moi ».

Les traits de Brianna s'empourprèrent et se refermèrent. Il s'efforça de ne pas faire marche arrière. Un Fraser en colère était une substance à manipuler avec la plus grande précaution, qu'il s'agisse de Mandy ou de Jamie. Au moins, quand ils étaient petits, on pouvait les prendre dans ses bras et les emmener dans un lieu calme... et/ou les menacer d'une fessée.

Heureusement, bien qu'ils soient aussi différents que le jour et la nuit, Jamie et Claire étaient tous deux logiques et justes. Des qualités qu'ils avaient transmises à leur fille.

Elle émit un grondement du fond de sa gorge et inspira profondément, ses traits se détendant.

— Je le sais, convint-elle. C'est juste que je n'y avais pas pensé.

— Tu as tué Stephen Bonnet, souligna-t-il. Et il n'avait pas peur de ton père.

— Oui, parce que pa et toi l'aviez capturé pour moi et que les bonnes gens de Wilmington l'avaient attaché à un pieu face à la marée montante. Que je sois morte de peur n'y aurait rien changé.

— Tu étais terrifiée, lui rappela-t-il. J'étais là.

Il l'avait conduite dans une petite barque remplie d'écailles de poisson et de boue du fleuve, et avait ramé sur l'eau brune miroitante.

Il la revoyait, assise en face de lui, le pistolet dans sa poche, le bras raide comme une barre de fer, le pouls dans sa gorge battant telles les ailes d'un colibri. Il voulait lui dire qu'elle n'était pas obligée de le faire ; que si elle ne supportait pas l'idée que Stephen Bonnet meure d'une mort lente par noyade, il pouvait s'en charger à sa place. Toutefois, elle avait arrêté sa décision et il savait que rien ne la détournerait d'une mission qu'elle considérait comme sienne. Aussi avait-il ramé hors du port, dans un silence plus assourdissant que les cris des mouettes, le grondement de la marée et l'écho du coup de feu qui n'avait pas encore retenti.

— Merci, dit-elle doucement.

Ses yeux brillaient de larmes qu'elle refusait de verser parce qu'elle ne supportait pas d'être faible.

— Merci de ne pas avoir tenté de m'arrêter, ajouta-t-elle.

— Je l'aurais fait si j'avais pensé que tu m'écouterais.

Ils savaient tous deux que c'était faux. Elle prit ses mains, les serra puis les lâcha et inspira profondément.

— Puis il y a eu Rob Cameron, reprit-elle. Et les tarés qui attendaient tapis à Lallybroch pour enlever mes enfants. Je n'aurais pas pu les repousser sans l'aide d'Ernie Buchan et de Lionel Menzies. Mais j'ai réussi à assommer Rob avec une batte de cricket et à le mettre K-O. (Elle esquissa un vrai sourire cette fois.) Voilà !

— Bravo, la félicita-t-il. Ma courageuse épouse.

Il refréna un élan de rage au souvenir de Rob Cameron ainsi que le sentiment de culpabilité d'avoir été absent.

Elle se mit à rire et essuya son nez du revers de sa main.

— J'ai toujours su que tu ferais un bon mari, dit-elle. Tu seras aussi un grand pasteur.

Elle se pencha en avant et il la prit dans ses bras.

— Merci, murmura-t-il dans sa chevelure. Sauf que je ne peux être ni l'un ni l'autre par moi seul, n'est-ce pas ?

Elle resta silencieuse un long moment. Puis elle se redressa suffisamment pour le regarder dans les yeux. Son visage strié de larmes était solennel et magnifique.

— Tu ne seras pas seul, promit-elle. Même si Dieu n'est pas toujours là quand tu as besoin de Lui, je serai là, moi, juste derrière toi.

Le visage du mal

ROGER GRIMPA L'ÉCHELLE menant au grenier et surprit sa femme marchant à quatre pattes.

— Que cherches-tu ? demanda-t-il.

— La chaussette de Mandy.

Elle se redressa sur ses talons avec un gémissement.

— Tu sais quand on dit que certaines tâches te brisent les reins ? Ce n'est pas une image. S'occuper du linge en fait partie. Et toi, que cherches-tu ?

— Toi.

Il lança un regard par-dessus son épaule. La boutique en contrebas était déserte mais il entendait des voix dans la cuisine.

— Fergus m'a demandé de l'accompagner à un rendez-vous et m'a recommandé de prendre un couteau. Il me semble donc plus raisonnable que tu gardes ceci, au cas où nous irions rencontrer un bandit de grand chemin afin de publier l'histoire de sa vie en une de *L'Oignon*.

Son épouse ne semblait pas d'humeur à rire. Elle se releva en prenant appui sur un fût de vernis et le dévisagea d'un air suspicieux. Elle prit le papier qu'il lui tendait et le déplia.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un certificat de dépôt. Tu en as sûrement déjà vu. Ton père en a toute une liasse dans son coffre-fort.

— En effet. Pourquoi as-tu un certificat de dépôt dans un entrepôt à Charlotte ?

— Parce que, pour autant que Frank Randall et moi le sachions, il n'y aura pas de combats importants à Charlotte. C'est donc là que j'ai envoyé le... hum... guano.

Elle examina attentivement le certificat et constata qu'il l'avait fait enregistrer à leurs deux noms. Compte tenu des circonstances, cela ne sembla pas la rassurer.

— Nous serons de retour avant le dîner, annonça-t-il avec entrain. Oh, et la chaussette de Mandy est juste là, sous l'éteignoir.

Considérant qu'il ne serait pas seyant pour un futur pasteur de déambuler dans les rues en costume noir avec un grand couteau sous sa ceinture, Roger opta pour sa seconde meilleure veste, un vêtement marron plutôt miteux avec une reprise visible au coude et des boutons en bois. Fergus approuva son choix.

— Oui, très bien. Tu as l'air de quelqu'un à qui on ne voudrait pas avoir affaire.

Même si Roger supposait qu'il plaisantait, le ton de sa voix laissait deviner à quel genre d'affaire il faisait allusion. Il accéléra le pas pour le rattraper. Fergus portait sa tenue d'imprimeur, par-dessus laquelle il avait enfilé une veste bleue à peine en meilleur état que celle de Roger.

— Je suis censé jouer le rôle de ton homme de main ? demanda-t-il.

— Espérons que nous n'en viendrons pas là, mais autant être prêts, répliqua Fergus.

Roger s'arrêta net et le retint par la manche.

— Vas-tu enfin me dire qui nous allons voir ? Et combien sont-ils ?

— Un seul, pour autant que je sache, l’assura Fergus. Il s’appelle Percival Beauchamp.

Cela ne ressemblait pas à un nom de gangster du XVIII^e siècle, ni de pirate, ni de contrebandier. Toutefois, on ne pouvait se fier à un nom seul.

— Un soldat m’a apporté un billet la semaine dernière, déclara Fergus en guise d’explication. Il n’était pas en uniforme mais il n’en avait pas besoin. Je crois qu’il faisait partie de l’armée britannique, ce qui m’a paru étrange.

Très étrange, même. Bien que l’on vît parfois des tuniques rouges en ville, il s’agissait habituellement de messagers se rendant chez le général Lincoln avec des missives menaçantes lui enjoignant de rendre les armes.

— Le billet m’était adressé par M. Beauchamp, m’informant qu’il séjournait provisoirement à Charles Town et me priant de lui faire l’honneur de lui rendre visite.

— Tu connais ce Beauchamp ? demanda Roger. Ce ne serait pas un parent de Claire ?

Fergus parut surpris.

— Certainement pas, répondit-il sur un ton moins assuré qu’il ne l’aurait voulu. C’est un patronyme assez répandu en France. Et oui, je le connais.

— J’ai l’impression que ce n’est pas une connaissance que tu portes dans ton cœur.

Roger toucha le couteau sous sa ceinture. C’était le poignard des Highlands que lui avait donné Jamie. Il possédait une lame impressionnante d’une trentaine de centimètres de long et un manche sculpté portant le nom de saint Michel et une petite représentation de l’archange. Il admirait cette capacité des catholiques à rechercher sincèrement la paix tout en reconnaissant avec pragmatisme la nécessité occasionnelle de la violence.

Une lueur amusée traversa le regard de Fergus.

— En effet. Ce Beauchamp a tenté de me parler à plusieurs reprises, me faisant différentes propositions. Surtout, il offre de me dire la vérité, ou ce qu’il prétend être la vérité, sur mes parents.

En voyant l’air surpris de Roger, il ajouta :

— Même un orphelin a eu des parents un jour. Je n’ai jamais rien su des miens et je doute que M. Beauchamp en sache davantage.

— Pourquoi le prétendrait-il ?

— Je n’en sais rien, soupira Fergus avec résignation. C’est ce que nous allons découvrir.

Il redressa les épaules et s’apprêta à repartir. Roger le tenait toujours par la manche.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi aller lui parler ?

Fergus hésita un instant, puis le regarda dans les yeux.

— Si je dois perdre mon gagne-pain ici et ne peux plus être imprimeur, je dois trouver un nouveau lieu, un nouveau moyen de subvenir aux besoins de ma famille et de la protéger. Peut-être M. Beauchamp me donnera-t-il une idée.

L’adresse du mystérieux Beauchamp était une grande demeure dans Hasell Street. Lorsque Fergus toqua à la porte, le majordome qui leur ouvrit portait une livrée qui devait coûter plus que la presse Bonnie elle-même. Il ne sembla pas surpris de voir deux vagabonds se présenter sur le seuil de son maître et, dès que Fergus lui donna son nom, s’inclina profondément et les fit entrer.

Il faisait chaud au-dehors et, si les épais rideaux en velours étaient fermés afin de protéger l’intérieur du soleil, ils chassaient également la lumière du jour. Le salon dans lequel on les fit entrer était si sombre que l’unique lampe allumée luisait telle une perle au fond d’une huître.

Certes, la pièce dans laquelle ils se trouvaient n’était pas écrasée par un soleil torride mais il n’y faisait guère plus frais qu’à l’extérieur.

Entre l'humidité ambiante et sa peau constamment moite, Roger avait l'impression d'être, lui aussi, enfermé dans une huître. Il s'épongea le front avec un mouchoir bordé de dentelle et se souvint trop tard qu'il avait oublié de le remplacer par un chiffon d'ouvrier.

— C'est comme d'être poché plutôt que d'être frit, chuchota-t-il à Fergus.

Celui-ci parut légèrement perplexe. Avant que Roger ait eu le temps de s'expliquer, la porte s'ouvrit et Percival Beauchamp entra, tout sourire.

Roger ignorait à quoi il s'était attendu mais ce n'était pas à cet homme. D'une part, Beauchamp n'était pas français. Lorsqu'il les salua avec une grande courtoisie et les remercia d'être venus (après que Fergus lui eût présenté Roger), son accent était celui d'un Anglais cultivé. Cultivé, mais pas éduqué à Eton ni à Harrow. Roger crut détecter dans son intonation les traces d'un quartier du bord de la Tamise, Southwark... peut-être Lambeth ? Sa tenue était le dernier cri de la mode parisienne (du moins Roger le supposait-il), avec des manchettes de quinze centimètres de long, un gilet en soie jaune brodé d'hirondelles et une abondance de dentelle. Il ne portait pas de perruque et ses cheveux noirs très bouclés étaient négligemment retenus par un ruban en soie prune.

— Je vous remercie d'avoir eu la bonté de venir, messieurs, répéta-t-il. Je vais vous faire apporter du vin.

— *Non*, répondit Fergus.

Il sortit un mouchoir taché d'encre de sa poche et essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux.

— On se croirait dans un bain turc, ici, déclara-t-il. Je suis venu écouter ce que vous avez à dire, monsieur. Alors dites-le.

Beauchamp pinça les lèvres, puis se détendit et, sans cesser de sourire, leur indiqua une paire de fauteuils ouvragés, tapissés de brocart, près de l'âtre vide. En dépit du refus de Fergus, il s'approcha de la porte et ordonna qu'on apporte des rafraîchissements.

Lorsqu'un plateau avec des pâtisseries et une carafe de négus glacé fut apporté, il demanda à son majordome de remplir les verres puis s'assit face à ses invités. S'il lança un bref regard vers Roger, toute son attention était concentrée sur Fergus.

— Comme je vous l'ai dit à plusieurs occasions, monsieur, je souhaiterais vous informer des circonstances de votre naissance. Elles sont... assez tristes et si vous trouvez certains détails pénibles, je m'en excuse par avance.

— *Venez-en au fait*, grogna Fergus en français.

Roger ne saisit pas toutes les subtilités de la tirade qui suivit mais il crut comprendre que Fergus invitait Beauchamp à évacuer quelque chose (la vérité, peut-être ?) par son trou du cul.

Beauchamp cligna des yeux, puis se cala contre son dossier, but une gorgée et se tamponna les lèvres avec son mouchoir.

— Vous êtes le fils du comte de Saint-Germain, annonça-t-il.

Il marqua une pause, s'attendant sans doute à une réaction. Fergus resta de marbre et Roger sentit un filet de sueur lui couler dans le dos tel un glaçon fondu.

— Votre mère s'appelait Amélie Élise LeVigne Beauchamp.

Fergus sourcilla malgré lui. Surpris et intrigué, Beauchamp se pencha aussitôt en avant, son visage paraissant nacré dans la lueur de la lampe.

— Ce nom vous dit quelque chose ?

— *J'ai connu une jeune fille de ce nom*, répondit Fergus. *Elle est morte.*

Il y eut un silence que ne perturbaient que les bruits lointains du personnel de maison s'affairant.

— En effet, elle n'est plus de ce monde, confirma Beauchamp d'une voix douce. Vous dites que vous la connaissiez ?

Fergus acquiesça d'un mouvement brusque qui ne lui ressemblait pas.

— De nom. J'ignorais qu'elle était ma mère.

Du coin de l'œil, il remarqua l'air surpris de Roger et se tourna vers lui, tournant le dos à Beauchamp, le porteur de mauvaises nouvelles.

— De nombreux enfants naissent dans des bordels, *mon frère*, en dépit des efforts constants pour l'éviter. Ceux qui sont assez jolis pour être vendus sont gardés.

— Et les autres ? demanda Roger.

— J'étais assez joli, répondit laconiquement Fergus. Et dès que j'ai appris à tenir sur mes deux jambes, je me suis débrouillé dans la rue.

En baissant les yeux, Roger remarqua qu'il enfonçait le bout de ses souliers dans le tapis.

— Parce qu'elles tombent enceintes, il y a toujours des putains qui ont du lait, poursuivit Fergus. Celles qui ont perdu leur enfant allaitent parfois ceux des autres. Quand une putain est appelée à servir un client et que son enfant a faim, elle le confie à une autre. Les petits appellent *maman* toutes celles qui les nourrissent

Il ne semblait pas disposé à en dire plus. Roger se racla la gorge et Beauchamp lui lança un regard, comme s'il était surpris de le découvrir là.

— Comment et quand Amélie Beauchamp est-elle morte ? demanda Roger.

— Lors d'une épidémie d'angine gangréneuse, répondit Beauchamp. Je... Nous... ne savons pas exactement quand.

— Je vois.

Roger lança un regard vers Fergus qui se taisait et fixait toujours un motif du tapis.

— Et le comte ? demanda encore Roger.

— Nous l'ignorons aussi. Monsieur le comte a souvent disparu dans la nature pendant des durées variables, parfois des jours, parfois des mois, de temps à autre une année entière, voire plus, sans que personne sache où il était. Cependant, il n'a pas été vu depuis plus de vingt ans et les

circonstances de sa disparition sont telles que, si son héritier le réclamait, un magistrat signerait indubitablement son acte de décès.

Un frisson parcourut la nuque moite de Roger et Fergus redressa brusquement la tête.

— À moins que la loi française n'ait changé récemment, un bâtard ne peut hériter, déclara-t-il. Mais peut-être, lorsque vous parlez d'« héritier », pensez-vous à quelqu'un d'autre ?

Beauchamp lui sourit, l'air sincèrement heureux, puis saisit une clochette en argent sur le plateau des rafraîchissements et l'agita. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit en laissant entrer un courant d'air et un faisceau de lumière bienvenus, ainsi qu'un grand homme dans un impeccable costume gris (dont la coupe était anglaise et non française). Roger supposa qu'il s'agissait d'un notaire. Avec son portefeuille en cuir sous le bras, il en avait tout l'air. Il s'inclina devant leur hôte.

— Monsieur Beauchamp.

Puis il se tourna vers Fergus.

— Et vous devez être Claudel, monsieur, si je puis me permettre de vous appeler par votre nom d'origine.

— Non, je ne vous le permets pas, rétorqua Fergus.

Comme il voyait qu'il s'apprêtait à se lever et sortir, Roger l'imita. Ils furent arrêtés dans leur élan par le nouveau venu qui tendit une main vers eux tandis que l'autre posait le portefeuille et l'ouvrait.

Il contenait un seul document, taché et jauni par le temps. Il était frappé d'un grand sceau en cire rouge et portait de nombreuses signatures tellement chargées de fioritures qu'on aurait dit qu'une minuscule pieuvre avait trempé ses tentacules dans l'encre avant de se promener sur le papier. Au sommet du document, le titre français était cependant clair et rédigé avec une calligraphie officielle.

Contrat de mariage

Établi ce jour, le quatorze août Anno Domini mille sept cent trente-cinq, entre Amélie Élise LeVigne Beauchamp, célibataire, et Léopold Georges Simon Gervais Racokzi, comte de Saint-Germain.

— Vous n’êtes pas un bâtard, déclara Beauchamp avec un sourire radieux. Permettez-moi de vous féliciter.

Fergus examina le document en fronçant les sourcils, puis lança un regard de biais à Roger. Celui-ci émit un petit *hum* guttural, lui signifiant qu’il était prêt à le suivre quoi qu’il décidât. Il regrettait de ne pas avoir goûté au négus. La carafe et les verres étaient couverts de condensation et des gouttelettes coulaient le long du verre incurvé.

Beauchamp et le notaire tenaient chacun leur verre, regardant Fergus, prêts à célébrer leur révélation.

Fergus se redressa.

— Que je sois ou non un bâtard, messieurs, je ne suis plus un enfant.

Pensant qu’il s’agissait de la conclusion de l’entretien, Roger rassembla ses pieds sous lui. Toutefois, Fergus ne se leva pas. Il se pencha en avant, saisit un verre de négus et le passa sous son nez avec l’air d’un roi contraint à inspecter un pot de chambre. Beauchamp l’observait, la bouche entrouverte.

— Échangez votre verre avec le mien, s’il vous plaît, déclara Fergus.

Ce n’était pas une requête. L’air légèrement ahuri, Beauchamp s’exécuta. D’un signe de tête, Fergus indiqua à Roger d’en faire autant avec le notaire et les deux hommes échangèrent leurs verres tandis que Roger se demandait ce qu’il se passait.

Fergus se rassit confortablement, se détendit et leva son verre.

— À l’honnêteté, messieurs, et à l’honneur entre voleurs !

Beauchamp et le notaire échangèrent un regard perplexe puis levèrent leur verre à leur tour. Roger ne se donna pas cette peine et porta directement

le sien à ses lèvres. Le négus était aussi bon qu'il l'avait espéré et glissa suavement dans sa gorge sèche, frais et chaud à la fois. Les arômes du vin épicé se répandirent dans le salon et l'air étouffant devint plus tolérable.

Fergus abaissa son verre et reprit la parole :

— Puisque vous connaissez tous les détails de ma vie, messieurs, vous savez sans doute que lord Broch Tuarach recourait à mes services à Paris pour lui procurer divers documents utiles. Par conséquent, j'ai déjà vu de nombreux papiers comme celui-ci.

D'un mouvement de son verre, il indiqua le contrat de mariage posé sur la table.

— Milord Broch Tuarach produisait lui aussi ce genre de documents lorsque la situation l'exigeait. Je l'ai vu faire, encore et encore. Aussi permettez-moi de douter de l'authenticité de ce contrat.

Tout en admirant la performance de Fergus, Roger se dit que Jamie n'aurait jamais pu être faussaire : gaucher contrarié, il avait été contraint depuis son enfance à écrire de la main droite ; une main droite qui, à l'époque à laquelle Fergus faisait allusion, avait été récemment broyée. En revanche, Fergus était un faussaire accompli et il ne tenait probablement pas à ce que cela se sache à Charles Town.

Le notaire semblait avoir été empaillé par un taxidermiste pervers. Beauchamp s'étrangla avec sa gorgée de négus et commença à protester. Fergus lança un regard entendu à Roger qui écarta légèrement sa veste en mettant en évidence son poignard. Les traits impavides, il posa la main sur le manche.

Beauchamp se figea.

— Reprenons, messieurs, poursuivit Fergus comme si de rien n'était. Admettons pour la forme que des personnes moins averties que moi aient pris ce document pour argent comptant. Que proposiez-vous de faire ? De toute évidence, vous avez une idée derrière la tête... quelque chose que

l'héritier de monsieur le comte aurait accepté d'accomplir pour vous, par exemple ?

Beauchamp commençait à retrouver ses couleurs et le notaire empaillé perdit un peu de son bourrage. Ils échangèrent un regard et prirent une décision. Percival Beauchamp se redressa et tamponna ses lèvres tachées de vin avec une serviette en lin.

— Fort bien, voici la situation, commença-t-il.

La situation telle qu'expliquée par Beauchamp, avec quelques interventions de son notaire, était que le comte de Saint-Germain, un homme très riche, avait possédé (techniquement, il possédait toujours) une majorité de parts dans un consortium ayant investi dans des terres du Nouveau Monde. Ce consortium avait notamment acquis un vaste domaine dans la très grande région appelée Territoire du Nord-Ouest.

Fergus afficha l'air de savoir exactement de quoi il s'agissait, ce qui était peut-être le cas. Roger fouilla dans ses souvenirs, qui étaient vagues. Ce grand territoire dans le Nord avait été l'un des enjeux de la guerre de Sept Ans qui avait opposé les Français et leurs alliés indiens aux Britanniques et à leurs colonies. Or, les Britanniques avaient gagné ; il en était presque sûr.

Apparemment, les Français, ou certains d'entre eux que Beauchamp désignait obliquement comme « nos intérêts », en étaient moins convaincus.

Maintenant que la France était entrée officiellement en guerre aux côtés des Américains, les « intérêts » de Beauchamp entendaient conserver au moins une part de ce territoire.

— En revendiquant la propriété de M. Fraser ? s'exclama Roger malgré lui.

Le notaire lui adressa un regard austère tandis que Beauchamp acquiesçait gracieusement.

— En effet. Toutefois, un homme à lui seul ne fera pas le poids face à la rapacité des Américains. C'est pourquoi nos intérêts aideront M. Fraser à

établir des colons sur ses terres, des colons parlant français, qui donneront plus de substance à une revendication par la France une fois la guerre terminée. Après quoi, nos intérêts vous rachèteront les terres pour une somme substantielle.

— Si les Américains l'emportent, précisa Fergus sur un ton sceptique. Dans le cas contraire, vos « intérêts » se retrouveront dans une position précaire. Tout comme moi.

— Ils gagneront.

La voix du notaire fit sursauter Roger. Elle était grave et autoritaire, contrastant avec le ton léger et charmeur de Beauchamp.

— Vous êtes un rebelle, n'est-ce pas ? poursuivit le notaire. C'est en tout cas l'impression que donne votre journal. N'avez-vous pas foi en votre propre cause ?

Fergus se gratta délicatement l'arrière de l'oreille avec son crochet.

— Vous aurez sûrement remarqué que les rues grouillent de soldats continentaux, monsieur, répliqua-t-il. Devrais-je mettre ma famille en péril en publiant des articles les provoquant ?

Il n'attendit pas la réponse et se leva brusquement.

— *Au revoir, messieurs.* Cette conversation fut fort intéressante.

Ressentant une envie pressante de se trouver ailleurs, Roger ne discuta pas lorsque Fergus s'engagea dans une étroite ruelle entre deux maisons, alla jusqu'au fond et franchit la barrière d'une cour à l'arrière de ce qui semblait être un bordel, à en juger par le linge mis à sécher dans la cour. Il fut légèrement surpris lorsque Fergus salua cordialement deux servantes noires qui pliaient des draps et entra sans frapper par la porte de service.

— Monsieur Fergus ! s'exclama une jeune fille en courant vers lui dans le couloir.

Fichtre, elle ne devait guère avoir plus de douze ans. Elle se jeta affectueusement dans les bras de Fergus, l'embrassa sur la joue puis se tourna vers Roger avec un air coquet.

— Oh, vous avez amené un ami.

— Permettez-moi de vous présenter mon frère, le révérend, déclara Fergus. Révérend, Mlle Marigold.

Roger retrouva ses esprits juste à temps pour s'incliner devant la demoiselle, qui reçut ses hommages en baissant pudiquement ses paupières fardées.

— Nous recevons souvent des messieurs révérends, l'assura-t-elle en riant gaiement. Ne soyez pas timide. N'oubliez pas, nous en avons toutes déjà vu un.

— Un... ? répéta-t-il, légèrement étourdi.

— Un homme d'Église, pardi !

Elle était vêtue assez sobrement... pour quelqu'un qui travaillait dans un bordel. À savoir, elle était couverte de la tête aux pieds et chaussée d'élégantes bottines en cuir. Il se demanda quel était son rôle dans l'établissement (ses vêtements étaient trop coûteux pour qu'elle soit une servante).

— Le petit salon du premier étage est libre, *chérie* ? lui demanda Fergus en la reposant sur le sol.

Roger remarqua qu'elle était noire, avec une peau couleur café crème et une chevelure lisse enroulée comme des volutes de caramel. Elle était également un peu plus âgée qu'il ne l'avait d'abord cru, avec un regard perspicace et malicieux.

— Si vous n'en avez pas besoin plus d'une heure, répondit-elle. Un client l'a réservé à seize heures.

— Ce sera amplement suffisant, l'assura Fergus. Nous avons juste besoin d'un endroit calme où nous poser et nous ressaisir. Peut-être avec un verre de vin ?

Elle le dévisagea en inclinant la tête sur le côté tel un oiseau contemplant une feuille morte en se demandant si elle ne cachait pas un ver bien juteux. Puis elle hocha la tête.

— Barbara vous l’apportera. À *plus tard*, mon brave¹.

Elle embrassa ses doigts puis les posa brièvement sur la joue de Roger avant de s’éloigner d’un pas léger dans le couloir. Celui-ci ressemblait assez à celui de la maison qu’ils venaient de quitter, quoique les tableaux accrochés aux murs soient de bien meilleure qualité.

— Suis-moi, lui dit Fergus en lui touchant le bras.

Le petit salon du premier étage était une pièce charmante, avec des portes-fenêtres donnant sur un petit balcon et de longs rideaux en dentelle que l’air lourd remua à peine lorsqu’ils entrèrent.

Fergus s’assit et fit un geste vague vers la porte.

— Je suis un fils de la maison, pour ainsi dire.

— Je n’ai rien demandé, murmura Roger.

Fergus se mit à rire.

— Tu n’as pas besoin de me demander non plus si Marsali est au courant que je fréquente ce lieu. Je ne dirais pas que je n’ai aucun secret pour ma femme, tout homme a besoin d’en avoir quelques-uns, mais cet établissement n’en fait pas partie.

Le pouls de Roger commençait à ralentir et il sortit un mouchoir plus ou moins propre pour s’essuyer le visage. Il se surprit lui-même à éviter l’endroit où Mlle Marigold avait posé ses doigts puis le frotta brièvement avant de ranger le carré de tissu.

— J’ai reconnu ces hommes que nous venons de quitter, dit Fergus en s’épongeant le visage à son tour.

— Et ?

— Le dandy qui se fait appeler Percival Beauchamp – je crois qu’il avait utilisé un autre nom la dernière fois – m’a déjà contacté pour me raconter le même genre de calembredaines, que je serais le fils d’un noble, aurais hérité de terres, etc.

Il fit une moue de dégoût et Roger, amusé par son emploi de « calembredaines », fit de même pour se retenir de rire.

Fergus se pencha en avant et baissa la voix.

— La dernière fois, il servait plus ou moins d'aide de camp au comte de La Fayette. Je l'ai envoyé paître. Je l'avais déjà rencontré une fois auparavant et, comme j'avais refusé de lui parler, il était allé jusqu'à me menacer. Ce giton !

— Giton ? répéta Roger.

— Il existe d'autres noms pour ça, répondit Fergus en plissant le front comme s'il cherchait à les trouver. Tu auras sûrement remarqué... ?

— Euh... en fait, non. J'ai juste pensé qu'il était français et donc... hum... décoratif.

Fergus éclata de rire. Roger se racla la gorge et reprit :

— Donc, tu dis que ce Percival, ou quel que soit son vrai nom, serait un inverti. Tu crois que cela a un rapport avec... la situation ?

— Oui. Ne serait-ce que parce qu'un homme qui a ses penchants, quand ils sont connus – et c'est manifestement le cas –, ne peut être fiable car il est constamment exposé au risque d'un chantage. Il faut chercher celui qui le contrôle.

Le malaise de Roger, qui ne l'avait pas quitté depuis qu'ils étaient entrés dans la demeure de Hasell Street, s'accentua de nouveau.

— Qui est-ce, à ton avis ?

Fergus le regarda, surpris, puis fit une grimace de reproche.

— *Mon frère*, il te manque beaucoup d'expérience dans le domaine du péché pour devenir un grand pasteur.

— Suggères-tu que j'appelle Mlle Marigold pour lui demander des leçons ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit Fergus. Ta bonté ne fait aucun doute. Cependant, pour aider les ouailles qui ne seraient pas aussi pures que toi, tu dois comprendre la nature du mal et, par conséquent, le combat intérieur qui les déchire.

— Je ne peux te donner tort. Cela dit, je connais plus d'un religieux qui s'est attiré de sérieux ennuis en cherchant ce genre d'éducation.

Fergus se remit à rire.

— On apprend beaucoup en compagnie des putains, *mon frère*. Cependant, tu as raison, ce n'est pas une enquête que tu devrais mener seul.

Il retrouva son sérieux en ajoutant :

— Ce n'est pas de ce « mal » que je parlais.

— Tu m'as dit avoir déjà croisé ce Percival plusieurs fois. Il ne m'a pas paru...

— Non, il ne s'agit pas de lui. C'est une putain et il l'a probablement été toute sa vie.

En voyant la mine de Roger, il esquissa un sourire narquois.

— Comment dit-on déjà ? Entre collègues, on se reconnaît.

Le ventre de Roger se noua. Il avait oublié que, enfant, Fergus avait été prostitué à Paris avant de rencontrer Jamie Fraser et de devenir son pickpocket attitré.

— M. Beauchamp n'a plus l'âge de vendre son cul, alors il se vend lui-même. Par nécessité. Une personne qui a longtemps vécu ainsi finit par croire qu'elle ne vaut que ce que l'on est prêt à payer.

Roger se tut. Plus qu'à Percival Beauchamp, il pensait à Fergus, ainsi qu'à Jane et Fanny Pocock.

— Quand tu parles de « mal »..., reprit-il lentement.

— Il n'y avait deux personnes dans ce salon, en plus de nous.

— Bon sang.

Roger essaya de se souvenir de ce qu'avait dit ou fait le notaire pour convaincre Fergus qu'il était mauvais, car il en était convaincu, cela se voyait sur son visage.

— Je ne me rappelle même plus à quoi il ressemblait, mis à part qu'il était grand.

— D’après mon expérience, le Diable se présente rarement sous son vrai nom. Tout ce que je peux te dire, c’est que je sais reconnaître le mal quand je le vois. Or, je l’ai vu dans cet homme.

Fergus se leva, s’approcha de la fenêtre et écarta le rideau pour regarder au-dehors. Il sortit un grand chiffon noir de sa poche et s’essuya le visage.

— Pour que les taches d’encre ne se voient pas, expliqua-t-il succinctement à Roger qui l’observait, intrigué.

— Alors, que comptes-tu faire ?

— Tu me dis que cette ville va bientôt tomber aux mains des Britanniques. Ces deux *crétins* m’offrent des rêves ridicules, mais ils ont de l’argent et sont sérieux. J’ignore exactement ce qu’ils ont derrière la tête et mon ange gardien me chuchote que je ne tiens pas à le découvrir.

— Ton ange gardien est sage.

Fergus resta immobile un moment, contemplant le fleuve boueux au loin. Puis il se tourna de nouveau vers Roger.

— Brianna a dit à Marsali que lord John Grey lui avait proposé une escorte militaire jusqu’à Savannah.

— En effet, mais nous n’en avons pas besoin. Personne ne s’intéressera à une carriole remplie d’enfants et de choucroute.

Fergus se redressa et tira sur sa chemise humide pour la décoller de son torse.

— Pourrais-tu demander à ta femme d’écrire à lord John ? Qu’elle lui demande d’envoyer son escorte le plus rapidement possible. Nous venons avec vous et je crains que la presse n’attire l’attention.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

Pas de fumée sans feu

BRIANNA SE RÉVEILLA EN SURSAUT, totalement désorientée, comme lorsque l'on s'endort dans un lieu peu familier et que l'on ne se rappelle plus où l'on est au réveil. Elle avait rêvé... de quoi ? Son cœur battait à toute allure. D'un instant à l'autre, il allait...

Flûte ! Des ailes battaient dans sa poitrine telle une nuée de chauves-souris piégées sous sa chemise de nuit. Elle se redressa en position assise et se donna un coup de poing sous le sein dans l'espoir de surprendre son cœur et de le faire retrouver un rythme régulier. Parfois, cela marchait. Pas cette fois. Elle pivota et posa les deux pieds à plat sur le plancher froid et humide. Elle inspira profondément et toussa.

— Roger ! chuchota-t-elle en s'efforçant de ne pas réveiller les enfants.

Elle lui prit le bras et le secoua.

— Roger, réveille-toi ! Je sens de la fumée !

Elle se rappela soudain où elle était : dans le grenier au-dessus de l'imprimerie de Fergus. Les yeux désormais bien ouverts, elle voyait la fumée qu'elle avait sentie : des volutes blanches qui s'élevaient aux coins du plancher tels des spectres, se déplaçant en silence et avec une rapidité terrifiante.

— Nom de nom !

Roger avait bondi hors du lit, nu et hirsute. Elle distinguait sa silhouette dans la faible lumière filtrant à travers les œils-de-bœuf.

— Descends prévenir tout le monde, je m’occupe des enfants, dit-il en saisissant une chemise sur une pile de bibles bon marché.

Un cri de terreur pure s’éleva du rez-de-chaussée, suivi d’un silence stupéfait, puis d’une cacophonie de hurlements en français, anglais et gaélique. Les bébés se mirent à brailler.

— Ils sont prévenus, répondit-elle.

Passant devant Roger, elle se précipita pour prendre Mandy, qui s’était redressée dans son nid de couvertures, les yeux plissés et l’air revêche.

— Tu fais trop de bruit, accusa-t-elle sa mère. Tu m’as réveillée.

Brianna se retint de lui rétorquer « Tu dormiras quand tu seras morte », saisit Esmeralda et la lui fourra dans les bras. Derrière elle, elle entendait Roger essayer de réveiller Jem qui dormait comme une souche. Elle arrêta la main de Mandy qui ôtait des sortes de peluches prises dans sa chemise de nuit.

— On verra ça plus tard, lui dit-elle. Accroche-toi bien à moi.

Sa fille suspendue à son cou comme un gibbon irascible et Esmeralda coincée entre elles deux, elle descendit l’échelle à l’envers en se tenant d’une main, ses orteils nus se recroquevillant autour des échelons usés. L’odeur de la fumée était plus forte en bas ; pas encore étouffante, mais... En relevant les yeux, elle vit un nuage gris pâle s’accumuler sous les poutres apparentes.

— Dehors ! Dehors !

Au rez-de-chaussée, quelqu’un hurlait plus fort que les autres. En se retournant, elle vit Germain, fou de panique, traîner l’une de ses sœurs par les cheveux et pousser du pied l’autre qui cherchait quelque chose, à quatre pattes sur le sol.

— Sortez, j’veus dis ! Vite, vite, idiote !

— Germain !

Marsali, le visage blême, tenait dans ses bras les deux bébés ainsi qu'un sac en cuir. En l'entendant, Germain se tourna vers elle. Il paraissait avoir vieilli de dix ans.

— Je ne laisserai pas ça arriver encore, assura-t-il à sa mère, les traits tirés par la peur et la détermination.

Il poussa Félicité vers la porte puis se pencha, souleva Joanie et la traîna vers la rue tandis qu'elle se débattait en criant. En entendant un craquement suivi d'un bruit sourd, Brianna se retourna et vit Roger et Jem affalés sur le sol. L'échelle était de guingois et l'un des échelons s'était brisé sous leurs poids combinés.

— Papa, lève-toi ! Maman ! Maman !

Jem courut vers elle et s'accrocha à sa taille. Elle le serra contre elle de son bras libre, puis le lâcha et le poussa vers la porte qui venait de s'ouvrir. L'air humide de la nuit s'engouffra dans la pièce, rafraîchissant et dangereux à la fois : au contact de l'air froid, la fumée se mit à tourbillonner furieusement. Roger était toujours au pied de l'échelle, un genou au sol, essayant de se relever.

— Emmène Mandy dehors, ordonna-t-elle à Jem qui se tenait toujours au milieu de la pièce, l'air perdu. Vite !

Elle lui colla Mandy et Esmeralda dans les bras puis courut vers Roger. Le soutenant sous une aisselle, elle parvint à le lever et ils avancèrent en titubant sur trois jambes, se cognant contre les comptoirs, reversant des tables, des livres, des papiers...

Mon Dieu, tout l'atelier va s'embraser comme une allumette...

Puis ils furent dans la rue avec les autres, toussant, larmoyant, se touchant, vérifiant que chacun était entier.

— Où est Fergus ? demanda Roger d'une voix éraillée.

Il le trouva quelques minutes plus tard, derrière l'imprimerie, piétinant les vestiges d'un petit feu construit contre la porte de service. Hormis le bas

calciné de celle-ci, les seules traces de l'incendie étaient une grande tache noire sur le sol, quelques braises éparses et un petit nuage de cendres et de fragments de papier incandescents voletant autour des semelles de Fergus tels des papillons de nuit noir et blanc.

— Quelle saloperie ! maugréa-t-il en apercevant Roger.

— Je ne te le fais pas dire. L'un de tes concurrents ?

Roger lui montra la porte brûlée sur laquelle quelqu'un avait peint « La prochaine fois » avec de la chaux dégoulinante.

Fergus fit non de la tête en serrant les dents. Ses cheveux étaient hirsutes et, comme Roger, il ne portait qu'une chemise mais avait eu la présence d'esprit d'enfiler ses bottes avant de se précipiter à l'extérieur. Bien que le feu soit éteint, la chaleur de la porte caressait les jambes nues de Roger.

— Des loyalistes, répondit Fergus entre deux quintes de toux.

Roger sentait encore la fumée lui chatouiller le fond de la gorge et la racla dans l'espoir d'apaiser l'irritation. Tousser était toujours douloureux.

— Marsali, Brianna et les enfants sont en sécurité, annonça-t-il.

— Je sais, je les ai entendus jurer comme des sauvages.

Bien qu'il n'eût pas entendu les jurons, Roger n'en doutait pas.

— C'est déjà arrivé ? demanda-t-il en montrant le message sur la porte.

Fergus haussa une épaule.

— Il y a eu des lettres de menace, des immondices versées devant la porte, un sac rempli de rats morts, un autre avec un serpent bien vivant. Heureusement, c'était un serpent à sonnette et non un mocassin. Marsali l'a entendu avant d'ouvrir le sac. Les enfants savent qu'ils ne doivent jamais toucher ce qu'on trouve devant la porte.

Il inspira profondément puis cracha dans les cendres.

— Milady et milord t'ont probablement raconté ce qu'il est arrivé à... notre petit. Henri-Christian.

Il avait eu un moment d'hésitation avant de prononcer ce prénom, comme si cela faisait longtemps qu'il ne l'avait pas dit à voix haute.

— Oui, je sais, répondit Roger, la gorge nouée. Quelle bande de lâches !

— On peut les appeler comme ça. Des lâches, certainement. Des *racailles* !

Il donna un grand coup de pied dans la porte. Sa panique passée, Roger sentait lui aussi la colère monter en lui.

— Salauds ! Mettre le feu dans la maison où vit ta famille, tes enfants ! Les miens !

— En guise d'avertissement, c'est plus efficace qu'une lettre anonyme glissée sous la porte.

Fergus s'interrompit pour tousser. Il lança un regard à Roger, ses yeux rougis par la fumée.

— Si je découvre qui a fait ça, je l'enfermerai dans un sac, le conduirai en barque en pleine mer et le jetterai vivant aux requins. Je le jure sur le Seigneur et la Vierge Marie !

— Je t'aiderai.

Il le faudrait bien, pensa Roger. Fergus ne pourrait jamais ramer d'une seule main.

— Merci.

Fergus lança un regard terne vers l'angle de la maison. Dans la rue devant l'imprimerie, les cris et les pleurs des enfants s'étaient tus, étouffés par des bruits de course et des exclamations.

— Je le découvrirai, assura-t-il plus calmement. À présent, Marsali a besoin de moi.

Mon Dieu, quel effet ce nouvel incendie aura sur lui, sur Marsali, sur les fillettes... ? Le sang de Roger se glaça à cette idée.

Fergus scrutait son visage. Il hocha la tête puis, ensemble, ils rejoignirent leurs épouses et leurs enfants.

Il y avait beaucoup d'agitation devant l'imprimerie. Le jour ne s'était pas encore levé et l'on distinguait à peine Marsali, Brianna et les enfants regroupés de l'autre côté de la rue, agglutinés comme un troupeau de petits bisons.

Germain, bravement épaulé par Jem, se tenait devant le groupe, les poings serrés et les traits tendus comme s'il hésitait entre pleurer et frapper quelqu'un. Fergus lui donna une tape sur l'épaule puis prit les jumeaux des bras de Marsali. Il lui parla doucement en français pendant que Roger se tournait vers Brianna, assise sur le trottoir en bois, les trois fillettes autour d'elle. Félicité, blottie contre elle, ravalait ses larmes tandis que Joanie, l'esprit toujours pratique, tressait les cheveux de Mandy.

Roger posa une main sur la tête de Brianna. La brume matinale venant du port avait rendu ses cheveux frais et humides.

— Tu vas bien ? lui demanda-t-il.

— Personne n'est mort, répondit-elle avec un petit rire nerveux. Tu sais ce qu'il s'est passé ?

— Plus ou moins. Je te le raconterai plus tard.

Des gens approchaient, certains en chemise, d'autres portaient ou rentraient du travail ; des boulangers, des taverniers, des ouvriers, des pêcheurs. Deux prostituées postées sous un arbre échangeaient des messes basses, leurs regards allant de l'imprimerie à la famille.

Fergus ne leur cachait rien. Il racontait ce qu'il s'était passé à qui voulait l'entendre, ainsi que ce qu'il comptait faire aux *chiens* qui avaient attaqué sa famille et sa profession.

Dans les premières lueurs de l'aube, Roger examinait les visages, cherchant quelqu'un qui aurait semblé jubiler ou en savoir trop. Toutefois, tout le monde paraissait sincèrement choqué. Une grande et séduisante femme d'âge moyen, qui, à sa tenue, devait être la propriétaire d'une taverne prospère, s'approcha de Marsali et l'invita dans son établissement pour prendre un petit-déjeuner avec ses enfants.

— C’est la maison qui régale, précisa-t-elle.

Elle regarda les enfants en évaluant manifestement le coût de leur appétit.

— Merci infiniment, madame Kenney, répondit Marsali.

Elle lança un regard vers Fergus et ajouta :

— Donnez-nous juste le temps de nous habiller.

Roger se rendit soudain compte qu’il était pieds nus et en chemise dans la rue. Il rassembla les enfants et, alors qu’ils se dirigeaient vers la maison, remarqua que Marsali portait sous le bras plusieurs sacs de types qu’elle avait visiblement pris précipitamment dans une casse. Comme ils paraissaient lourds, il les lui prit et elle poussa un soupir de soulagement.

— On se demande toujours ce qu’on emporterait avec soi si la maison était en feu, dit-il sur un ton léger.

Elle rabattit les pans de la couverture dans laquelle elle avait enveloppé les jumeaux et répondit :

— Ça sent moins fort que la choucroute, n’est-ce pas ?

Quatre jours plus tard...

Brianna saisit la robe qu’elle comptait porter et la huma prudemment. Elle l’avait suspendue dans le placard-séchoir avec la robe de travail et le tablier de Marsali en espérant se débarrasser de l’odeur. Le placard lui-même n’était qu’une grande boîte rectangulaire dressée tel un cercueil dans un coin de la chambre et percée d’une douzaine de trous dans le mur extérieur afin que l’air de la nuit chasse les effluves de noir de fumée, de vernis, d’encre, de graillon et de vomi de bébé avant que les vêtements soient remis le lendemain matin.

La tête blonde et échevelée de Marsali émergea de la chemise qu’elle enfilait.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Eh bien, disons que l'odeur de choucroute est un peu moins forte.

Pouffant de rire, Marsali sortit sa propre robe du placard, un vêtement kaki en homespun à la coupe sévère qui rappelait à Brianna l'uniforme des soldats continentaux.

— Le temps que tu arrives à Savannah, l'odeur aura disparu, l'assura-t-elle. En outre, les soldats s'en fichent.

Elle tendit à Brianna une paire de jupons et continua à s'habiller, ses doigts agiles maniant les rubans, les lacets et les boutons. L'aube ne s'était pas encore levée et elles parlaient à voix basse pour ne pas réveiller les enfants avant l'heure. Au rez-de-chaussée, des bruits sourds et des ricanements trahissaient les préparatifs de Fergus et Roger.

Les soldats que lord John avait envoyés attendaient déjà au-dehors. Brianna les avait vus plus tôt par l'œil-de-bœuf du grenier : un petit groupe d'hommes rassemblés dans la ruelle derrière l'imprimerie, leurs pipes rougeoyant dans l'obscurité tandis qu'ils se déplaçaient, échangeant des messes basses. Le seul signe qu'il s'agissait de soldats était les longues silhouettes noires de leurs mousquets alignés contre un mur qui commençait juste à émerger de la nuit.

Elle ne pouvait les voir de la chambre aux murs aveugles (en raison de l'impôt sur les fenêtres, les seules de la maison étaient les grandes vitrines de l'imprimerie), mais un vague parfum de tabac se diffusait par les trous du placard-séchoir. Grâce à Dieu, les fûts empestant la choucroute ne les accompagneraient pas jusqu'à Savannah. Le whisky et le reste de l'or avaient été soigneusement transférés dans un tonneau de poisson salé et discrètement acheminés dans un entrepôt appartenant à un membre des Fils de la Liberté. Brianna avait gardé quelques lingotins cousus dans ses vêtements, pas assez pour éveiller les soupçons si on les découvrait.

Pas assez pour acheter des fusils non plus, pensa-t-elle avec un frisson.

Marsali était en train d'étouffer le feu lorsque des vagissements étouffés s'élevèrent de la pièce voisine. Elle laissa aussitôt retomber le tisonnier et se précipita, délaçant le corset qu'elle venait de mettre tandis que le lait lui montait aux seins. Brianna vit les taches d'humidité grossir sur sa chemise et sentit ses propres mamelons gonfler contre son corset.

— Maman ?

Jem venait de passer la tête dans l'entrebâillement de la porte. La lueur des braises se refléta dans sa chevelure et creusa des ombres sur son visage. L'espace d'un instant, elle le vit tel qu'il serait adulte, un homme à l'humour vif et à l'impétuosité latente. Son cœur se serra.

Un guerrier. Juste ciel...

Elle ferma les yeux et adressa une brève prière à la Vierge. *S'il vous plaît ! Qu'il reste en dehors des conflits !*

Une pensée la calma, lui apportant un début de réponse. *Deux ans*. Il restait exactement deux ans avant la bataille de Yorktown et la fin de la guerre. Jem aurait alors onze ans et serait encore beaucoup trop jeune pour combattre. Elle chassa rapidement l'image d'un jeune tambour.

— Oui, chéri ? répondit-elle en nouant son fichu. Vous êtes prêts, Mandy et toi ?

Il haussa les épaules. Qu'en savait-il ?

— Papa demande si tu veux l'un des pistolets.

Il parlait comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. De fait, elle avait été armée durant tout le voyage depuis le Ridge sans que cela l'affecte. À présent, des soldats attendaient de les escorter, elle et ses enfants. Des soldats ennemis.

— Oui, répondit-elle. Dis-lui que j'en prendrai un.

Un intrus dans la nuit

Fraser's Ridge

JAMIE SE RÉVEILLA BRUSQUEMENT, le cœur battant et l'esprit rempli de fragments de rêves. Il se souvenait vaguement d'avoir été furieux ; de s'être battu ; ou d'avoir eu envie de se battre... toutefois ce n'était pas de la colère qui coulait dans ses veines, pas tout à fait. Il faisait encore nuit noire. Les volets étaient fermés et l'odeur âcre des cendres de la cheminée flottait dans l'air chaud.

— Humph...

Près de lui, Claire remua, puis se détendit de nouveau et se rendormit dans un soupir.

— *Sassenach* ? murmura-t-il en posant une main sur la courbe de sa hanche.

— Hmm ?

— J'ai besoin de...

Il se redressa, ôta sa chemise et la jeta sur le sol. Puis il se rallongea contre elle, écarta les draps, retroussa la chemise de nuit de Claire et se

pressa contre elle, urgent.

Elle émit un son de surprise, puis, après un léger mouvement accueillant de ses fesses nues, se détendit de nouveau, s'ouvrant à lui.

Elle était étonnamment moite, comme si elle avait partagé son rêve lascif – et peut-être était-ce le cas... Il la pénétra aussi doucement que possible, mais il ne pouvait attendre.

— Je suis désolé, murmura-t-il dans sa chevelure. Il faut que...

Il remua en elle, incapable de penser, de parler... Elle n'était pas complètement réveillée. Pourtant, son corps lui répondait, s'offrant à lui. Il enfouit son visage dans sa nuque, la serra contre lui et la pilonna, son dos chaud contre sa poitrine, sa peau fraîche se hérissant tandis qu'il sentait l'orgasme monter en lui et s'y abandonnait, haletant et secoué de spasmes.

— Je suis désolé, répéta-t-il quelques instants plus tard.

Elle tendit un bras derrière elle, trouva sa cuisse, la tapota puis bâilla et s'étira avant de se rendormir, ses fesses nues, douillettes et chaudes, contre ses cuisses humides.

Il sombra dans le sommeil comme s'il était tombé la tête la première dans un puits et dormit sans rêver, se réveillant de nouveau juste avant l'aube et le chant des coqs.

Il resta immobile, contemplant la faible lumière naissante qui filtrait à travers les volets et savourant ce moment éphémère de profonde paix. Claire dormait toujours, sa respiration lente et régulière, sa chevelure répandue sur l'oreiller telle une fumée. Sa chemise de nuit avait glissé de son épaule et la vue de sa peau nue lui rappela la sensation de besoin urgent qui l'avait saisi au milieu de la nuit. Il ressentit un mélange confus de honte et d'exultation.

Il ne s'était pas donné la peine de renfiler sa propre chemise et, le feu de cheminée n'ayant pas encore été ravivé, il sentit le froid sur ses propres épaules. Remuant lentement pour ne pas la réveiller, il tira les couvertures sur eux et ferma les yeux.

Son esprit était aussi paresseux que son corps, ne formant aucune pensée concrète, laissant des bribes de souvenirs dériver telles des feuilles emportées par le courant dans un ruisseau des Highlands. Il se rappela un visage aperçu dans ses rêves. Des lunettes à monture noire ; un visage ouvert et un regard pénétrant au dos d'un livre...

Un autre visage s'éleva derrière le premier, sans lunettes, essayant d'attirer son regard, de lui communiquer...

Il rouvrit brusquement les yeux. Dehors, un premier coq commença à chanter.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Frank Randall ressemblait autant à Black Jack ? me demanda soudain Jamie.

— Pardon ?

Je m'étais demandé ce qui le turlupinait. Il était parti sans prendre son petit-déjeuner et avant que je me sois habillée. Il était à présent midi passé et il était entré dans mon infirmerie d'un pas martial et sans un mot de salutation.

— Eh bien...

Je m'efforçai de rassembler mes esprits afin de lui fournir une réponse cohérente. De toute évidence, il avait besoin de la vérité, du moins de toute la part de vérité que je pourrais lui donner.

— Eh bien, repris-je, tout d'abord, il ne lui ressemblait pas tant que ça. Enfin... c'est vrai que, la première fois que j'ai vu Jack Randall, j'ai été surprise. (*Ainsi qu'à plusieurs reprises par la suite.*) Mais l'effet s'est vite estompé. Ce n'est... ce n'était qu'une ressemblance superficielle et, une fois que j'ai mieux connu Jack Randall, il ne m'a plus du tout rappelé Frank.

Un frisson glacé me parcourut la nuque, comme si l'individu en question se trouvait devant moi, m'observant.

J'étudiai attentivement les traits de Jamie. Il ne s'était rien passé d'inhabituel la veille. Il m'avait fait l'amour dans mon sommeil,

rapidement, silencieusement et vigoureusement. Puis il m'avait serrée contre lui et s'était rendormi en murmurant « Taing, mo ghràidh ». « Je suis désolé. »

Je m'étais rendormie à mon tour presque aussitôt, ressentant une agréable vibration au plus profond de moi et le battement régulier de son cœur contre mon dos. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, même si cela faisait un certain temps qu'il n'avait pas été saisi par des pulsions lubriques en pleine nuit.

— En outre, tu as vu la photo de Frank sur son livre, ajoutai-je. N'as-tu pas constaté toi-même leur ressemblance ?

— Non.

Il se rendit compte qu'il me surplombait et, avec un geste d'impatience, s'assit sur un tabouret.

— Non, répéta-t-il. Je me demande pourquoi. Peut-être parce que... ce qu'est Frank, ou ce qu'il était, se voit sur son visage. Jack Randall se cachait. Toutefois, une fois que tu l'avais vu tel... tel qu'il était réellement, il était impossible de le voir autrement, si bien mis ou courtois soit-il.

— C'est vrai.

Je saisis mon châle vert et le drapai autour de mes épaules comme s'il pouvait me protéger de ces souvenirs douloureux.

— Mais..., repris-je. Pourquoi leur ressemblance te frappe-t-elle aujourd'hui ?

— Humph.

Les trois doigts de sa main mutilée pianotaient sur son genou. Je le sentais lutter pour trouver des mots capables d'exprimer ce qu'il ressentait.

— Il s'est passé quelque chose ? demandai-je.

Je songeai à nos ébats rapides de la nuit précédente. C'était le seul événement sortant vaguement de l'ordinaire. Pourtant, je ne voyais aucun lien.

— Oui, soupira-t-il. Peut-être. J'ai... j'ai fait un rêve.

En voyant mon expression, il m'apaisa d'un geste.

— Non, pas mes cauchemars habituels. Juste des fragments décousus. Je rêvais que je lisais un livre... Il faut préciser que j'avais lu un moment avant de me coucher.

— Le livre de Frank, je suppose.

— Oui. Dans mon rêve, ce que je lisais n'avait aucun sens, les mots me traversaient sans se fixer, tu vois ? Puis ce fut comme si le livre me parlait. Ensuite, ce fut son auteur lui-même. Ce n'étaient que des bribes de conversation. Puis je me suis remis à lire... mais j'étais à un autre endroit.

Il se frotta le visage. Je n'aurais su dire s'il s'efforçait d'effacer son rêve ou de le faire remonter à la surface.

— Je regardais son visage, ses yeux derrière ses lunettes. Ils étaient bons, honnêtes. Puis j'ai vu Jack Randall, assis à son bureau, me dévisageant, suave et poli comme s'il me demandait si je voulais du sucre dans mon thé, sauf qu'il me demandait si je préférais être sodomisé ou fouetté à mort.

Je me penchai en avant et pris sa main. Ses doigts se refermèrent autour des miens et les pressèrent légèrement pour me rassurer. Ce n'avait pas été l'un de ses terribles cauchemars qui le laissaient en nage et après lesquels il était impossible de le toucher.

— Tu savais que c'était un rêve, n'est-ce pas ? demandai-je. Je veux dire, tu ne le vivais pas vraiment ?

— Non, mais c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte à quel point ils se ressemblaient. Je me suis réveillé en me demandant pourquoi tu ne me l'avais jamais dit.

Je souris malgré moi.

— Sincèrement, au début, je n'en voyais pas l'utilité. Plus tard, je me suis dit que de savoir que l'homme auquel j'avais été mariée ressemblait à Jack Randall risquait de te perturber ou de t'inquiéter.

Fixant le sol, il hocha la tête.

— Tu as peut-être eu raison. Et puis, comme tu dis, cela n'aurait rien changé. Tu étais à moi.

Il releva les yeux vers moi. Si son regard était plein de chaleur, ses lèvres étaient pincées dans une moue de détermination.

— Oh !

Je compris soudain ce que j'avais vécu à demi consciente dans les profondeurs moites de la nuit précédente. Il s'était réveillé avec l'image de Frank en tête et s'était hâté de me revendiquer.

— C'est donc pour ça que tu ne cessais de t'excuser !

Il me dévisagea avec un air mi-penaud, mi-défiant.

— J'avais des scrupules de t'avoir réveillée mais... il fallait que... que...

Il fit un geste très explicite avec son pouce dans le creux de ma paume qui me fit monter le sang aux joues.

— Oh, fis-je de nouveau.

Je notai au passage qu'il ne me demandait pas si cela m'avait dérangée. Un argument discutable puisque cela n'avait pas été le cas. J'enroulai mes doigts autour de son grand pouce chaud. Il me sourit et, se penchant en avant, déposa un baiser sur mon front.

— Claire, tu es ma vie, dit-il doucement. *Fuil m'fhuil, chnàmh mo chnàimh*. « Le sang de mon sang, les os de mes os ». Si Frank ressentait la même chose pour toi et savait que je t'avais prise à lui, il avait de bonnes raisons de me vouloir du mal ou de vouloir me tuer.

Je restai sans voix un moment.

— Tu crois que..., repris-je enfin. Non. *Non*. Même si tu as raison au sujet de son livre, ce dont je doute fort, comment aurait-il pu deviner que Brianna l'emporterait dans le passé et que tu le lirais un jour ? D'autre part, comment un livre pourrait-il te tuer ?

Je repris mon souffle avant de me redresser, les mains sur mes genoux, et de poursuivre fermement :

— En outre, en dépit de la ressemblance que tu as vue dans ton rêve, Frank n'avait absolument rien en commun avec Jack Randall. C'était un homme très bon. Surtout, c'était un historien. Pour rien au monde il n'aurait publié quelque chose en sachant que c'était faux.

Jamie me dévisageait avec un petit sourire.

— Je remarque que tu ne nies pas qu'il t'aimait autant que moi.

Je regrettai amèrement d'être incapable d'émettre l'une de ces onomatopées écossaises si éloquentes. Ce n'était pas faute d'avoir essayé. Je pris sa main mutilée et caressai l'épaisse cicatrice blanche, là où s'était trouvé son annulaire.

— Tu m'as renvoyée à lui quand tu as jugé que rester était trop dangereux pour le bébé et pour moi. Il savait que tu n'étais pas morte et ne me l'a jamais dit.

Je soulevai sa main et l'embrassai avant de conclure :

— Je vais brûler ce maudit bouquin.

La ville de l'amitié fraternelle

Philadelphie

IAN TROUVA LA MAISON dont oncle Jamie lui avait parlé au bout d'un chemin en terre cahoteux au bord de la grande route menant à Philadelphie. En lui décrivant la bâtisse comme misérable, Jamie n'avait pas exagéré. Elle semblait également déserte. Bien que quelques flocons de neige aient commencé à tomber, il n'y avait pas de fumée qui s'échappait de la cheminée. La cour était envahie par les mauvaises herbes ; un morceau du toit s'était affaissé ; la moitié de ses bardeaux étaient brisés ou déformés ; quant à la porte, les occupants des lieux semblaient ne l'ouvrir qu'à coups de pied.

Il mit pied à terre et réfléchit. Les instructions de son oncle étaient claires. Cependant, en se fondant sur ce qu'oncle Jamie n'avait *pas* dit, il était également clair que certains des visiteurs de Mme Hardman pouvaient être dangereux. Ian ne tenait pas à se laisser surprendre.

Il attacha son hongre au tronc d'un jeune orme qui poussait de guingois au-dessus du chemin et avança discrètement dans les broussailles. Il

comptait approcher la maison par-derrière et écouter s'il entendait des bruits trahissant une présence. Alors qu'il contournait le bâtiment, un cri de bébé s'éleva non loin. Il ne venait pas de la maison mais d'un abri délabré se dressant à proximité.

Dès qu'il se tourna dans cette direction, le bruit cessa brusquement. Il connaissait désormais suffisamment bien les nourrissons pour savoir que la seule manière de faire taire aussi soudainement un enfant contrarié était de lui fourrer quelque chose dans la bouche, qu'il s'agisse d'un sein, d'une tétine ou d'un pouce. Or, il doutait que Mme Hardman nourrît son bébé dans un abri.

Si on avait fait taire le nourrisson, c'était qu'on l'avait repéré. Il avait pris la précaution d'armer son pistolet avant de s'engager sur le chemin. Il le dégaina.

— Ne tire pas ! Ne tire pas !

Les mots avaient été chuchotés quelque part au niveau de ses genoux. En baissant les yeux, il aperçut une enfant accroupie sous un buisson, un châle miteux autour de ses épaules pour toute protection contre le froid.

— Ah... je suppose que vous êtes mademoiselle Hardman ? demanda-t-il en rangeant son arme sous sa ceinture. Ou l'une d'elles ?

— Je suis Patience Hardman. Qui es-tu ?

Il était donc au bon endroit. Il s'accroupit devant elle.

— Je m'appelle Ian Murray. Mon oncle Jamie est un ami de ta mère. Celle-ci s'appelle bien Silvia, n'est-ce pas ?

À la mention de Jamie, elle fit une moue de dégoût.

— Va-t'en, dit-elle. Dis à ton oncle de cesser de venir ici.

Il l'examina attentivement. Elle semblait avoir toute sa tête. Le visage plutôt ingrat mais l'air raisonnable.

— Je crois que tu confonds avec un autre homme, ma petite. Mon oncle est Jamie Fraser, de Fraser's Ridge, en Caroline du Nord. Il a été hébergé par ta famille pendant un jour ou deux autrefois...

Il fit un rapide calcul dans sa tête.

— Ce devait être environ deux semaines avant la bataille de Monmouth.
Tu en as entendu parler ?

Elle sortit du buisson avec une telle hâte que ses longs cheveux raides et son châle se prirent dans les branches. Elle émergea couverte de feuilles.

— Jamie Fraser ? Un très grand Écossais avec des cheveux roux et un dos abîmé ?

— Lui-même, répondit Ian avec un sourire. Ta mère est-elle à la maison ? Mon oncle m’envoie prendre de ses nouvelles.

Elle sembla soudain pétrifiée. Elle lança un regard vers la maison derrière lui puis vers l’abri avec un mélange d’excitation et de peur.

— À qui parles-tu, Patience ? demanda une autre voix de petite fille.

Une tête coiffée d’un bonnet sortit de l’abri en plissant des yeux de myope. À sa ressemblance avec Patience, ce ne pouvait être que Prudence Hardman.

— Chastity a mangé toutes les pommes et refuse de se taire.

De fait, il y eut un autre bruit aigu dans l’abri et la tête de Prudence disparut aussitôt.

Ce n’était donc pas un bébé. Si oncle Jamie avait vu Chastity lors de sa visite, celle-ci devait avoir environ deux ans à présent. Décidant que les présentations pouvaient attendre, il se tourna vers Patience.

— Ta mère est-elle chez elle ? demanda-t-il de nouveau.

— Oui, ami Ian, mais... elle est occupée.

— J’attendrai.

— Non ! Tu dois partir. Reviens, s’il te plaît, reviens, mais plus tard.

Ian lança un regard intrigué vers la maison. Il lui sembla entendre des bruits confus à l’intérieur. Toutefois, ils étaient couverts par le bruissement du vent dans les arbres. *Non pas que j’aie besoin d’un dessin pour savoir pourquoi ces gamines grelottent de froid dans un abri...*

Si Silvia Hardman recevait un visiteur, il ferait mieux d'attendre que celui-ci soit parti. Néanmoins, laisser les fillettes seules et désemparées le mettait mal à l'aise. Peut-être pouvait-il au moins les nourrir.

Alors qu'il hésitait, Chastity prit les devants en se mettant à brailler et, apparemment, en donnant des coups de pied dans les tibias de Prudence, qui se mit à crier à son tour.

— Aïe ! Chastity ! Tu m'as mordue !

Patience tressaillit et courut vers l'abri en chuchotant :

— Taisez-vous ! Taisez-vous !

La porte de la maison s'ouvrit brusquement en rebondissant contre le mur. Un grand gaillard ne portant qu'un pantalon déboutonné sortit sous le porche, une ceinture en cuir à la main et la mine furieuse.

— Assez, les morveuses ! Venez ici tout de suite ! Je vous avais prévenues !

Une femme surgit derrière lui.

— Monsieur Fredericks ! Je vous en prie... revenez ! Les filles ne voulaient pas...

M. Fredericks pivota et la frappa au visage avec sa ceinture.

Derrière Ian, Patience poussa un cri de rage et se précipita vers le porche. Ian la rattrapa par la taille et la tira en arrière.

— Va rejoindre tes sœurs, dit-il en la poussant vers l'abri. Tout de suite !

— Qui êtes-vous ?

Fredericks descendit du porche et s'avança vers Ian, ses cheveux blond roux étaient ébouriffés telle une crinière de lion et son visage large et rouge ne laissait aucun doute sur ses intentions.

Ian sortit son pistolet et le pointa sur lui.

— Partez, ordonna-t-il. Maintenant.

Fredericks fit claquer sa ceinture avec une telle rapidité que Ian la vit à peine. Il sentit uniquement le coup qui lui arracha son arme de la main. Il ne

se donna pas la peine de la ramasser et attrapa l'extrémité de la ceinture au moment elle s'élevait de nouveau. Il tira Fredericks vers lui en le faisant trébucher et lui donna un coup de tête. Il rata le nez et l'impact de la mâchoire de son adversaire contre son front le fit larmoyer.

Il fit un croche-pied à Fredericks mais ce dernier l'avait attrapé par la taille et l'entraîna dans sa chute. Ils s'effondrèrent sur un tapis de feuilles mortes. Ian en saisit une poignée et les écrasa sur le visage de Fredericks, les lui enfonçant dans les yeux juste avant de fléchir une jambe pour parer un coup de genou dans les bourses.

Des cris retentissaient autour d'eux. Ian attrapa l'oreille de Fredericks et la tordit tout en se contorsionnant et en le frappant de sa main libre. Il parvint à se hisser sur lui et à saisir son cou. Il était gras et la transpiration le rendait glissant, l'empêchant d'avoir une bonne prise pendant que l'autre lui martelait les côtes de coups de poing. Puis le Mohawk en lui prit le dessus. Il lâcha la gorge de Fredericks, attrapa un morceau de bois robuste dans les détritiques autour d'eux et le lui planta fermement dans l'œil.

Fredericks laissa retomber ses bras, se raidit, haleta une ou deux fois, et mourut.

Ian roula sur le côté, pantelant. Il s'était tordu un doigt et ses mains étaient poisseuses. Il les essuya sur son pantalon avant de se souvenir – trop tard – que c'était son meilleur.

Les cris avaient subitement cessé. Il resta immobile, reprenant son souffle. La neige tombait plus dru à présent, les flocons fondant sur son visage tels de petits baisers froids.

Les yeux fermés, il entendit des pas. En rouvrant les paupières, il vit une femme accroupie près de lui.

Elle portait une marque rouge vif sur le visage ; sa lèvre supérieure était fendue et une petite rigole de sang lui coulait sur le menton. Ses yeux étaient rouges et horrifiés. Dieu merci, elle ne hurlait pas.

— Qui..., commença-t-elle.

Elle s'interrompit, pressa son poignet contre sa bouche blessée et contempla le mort d'un air incrédule.

— Tu n'aurais pas dû, dit-elle à voix basse en relevant les yeux vers Ian.

— Vous aviez une meilleure idée ?

— Il serait parti, dit-elle avec un regard par-dessus son épaule. Quand il... quand il aurait eu terminé.

— Il a bel et bien terminé, l'assura-t-il en se redressant sur les genoux. Vous devez être Mme Hardman.

— Je suis Silvia Hardman.

Elle ne pouvait détacher son regard du cadavre.

— C'est le neveu de l'ami Jamie, maman, dit une petite voix claire derrière eux.

Choquées, les trois filles s'étaient retranchées derrière leur mère. Même la petite Chastity ouvrait de grands yeux ronds, le pouce dans la bouche.

— Jamie..., répéta Silvia Hardman.

Elle reprenait peu à peu ses esprits. Elle tapota ses lèvres avec un pan du vieux peignoir élimé qu'elle portait, puis demanda :

— Jamie... *Fraser* ?

— Oui, répondit Ian en se relevant. Il m'a envoyé m'assurer que vous alliez bien.

Elle le dévisagea, incrédule, regarda Fredericks puis se mit à rire. Ce n'était pas un rire normal, mais un son mince et haut perché. Elle plaqua une main sur sa bouche pour l'étouffer.

Ian poussa le corps à leurs pieds du bout de sa botte.

— Je ferais bien de m'en débarrasser, dit-il. Sa disparition sera-t-elle remarquée ?

Silvia s'était ressaisie.

— Probablement, répondit-elle. C'est Charles Fredericks. Il est juge à la cour de justice de Philadelphie.

Ian contempla le juge mort un moment, puis se tourna vers Mme Hardman. Mis à part ce bref rire nerveux, elle semblait calme et, bien que plus pâle que sa chemise crasseuse, parfaitement maîtresse d'elle-même. Déterminée, même.

— M'aideras-tu à le cacher ? demanda-t-elle à Ian.

Il acquiesça.

— Y a-t-il un risque qu'on vienne le chercher ici ?

La maison était isolée, à plus d'un kilomètre des autres habitations et à huit kilomètres de la ville.

— Je n'en sais rien, répondit-elle franchement. Il est venu une ou deux fois par semaine au cours des deux derniers mois et il est... *était* bavard. Quand il avait... eu ce qu'il était venu chercher, il buvait et parlait. Surtout de lui, mais, de temps à autre, d'autres hommes de sa connaissance, me racontant ce qu'il pensait d'eux. Pas grand-chose de bien, le plus souvent.

— Vous pensez qu'il aurait pu dire autour de lui qu'il venait ici ?

— Ici ? répéta-t-elle avec un petit rire. Non. Cela dit, il s'est peut-être vanté de forniquer avec une veuve quakeresse. Certaines personnes... savent ce que je fais.

Son visage se marbra de taches rouges. En y regardant de plus près, Ian remarqua des ecchymoses plus sombres sur son cou.

— Maman ? On peut rentrer à la maison maintenant ? Il fait très froid.

Les fillettes grelotaient. Mme Hardman se redressa et se planta devant le mort, le cachant partiellement à la vue des enfants.

— Oui. Rentrez, les filles. Ranimez le feu. Il y a un peu de nourriture dans une mallette. Mangez sans m'attendre et nourrissez Chastity. Je... vous rejoins tout à l'heure.

Elle refoula un haut-le-cœur. Ian se demanda si c'était du fait d'une nausée soudaine ou de la faim. L'ombre de ses os était visible sur sa poitrine. Les fillettes passèrent devant le cadavre, Patience ayant plaqué une main sur les yeux de Chastity, et grimpèrent les marches du porche.

Prudence s’attarda un instant en regardant sa mère d’un air inquiet jusqu’à ce que celle-ci lui fasse signer de rentrer.

— On ne peut pas se contenter de l’enterrer, observa Ian. Si quelqu’un vient le chercher ici, une tombe fraîche se remarquera facilement. Pourriez-vous l’habiller ?

Elle écarquilla les yeux et les baissa vers le mort. Elle ouvrit la bouche, la referma, puis répondit d’une petite voix.

— Oui, je peux.

— Bien, faites-le.

Ian regarda le ciel. Il était couleur d’étain terni et crachait encore quelques flocons épars. Il se remettrait bientôt à neiger ; il sentait le vent du nord dans sa nuque.

— Je serai de retour avant la tombée du soir, déclara-t-il en se tournant vers sa monture. Préparez vos affaires. Ce cheval est le sien ?

Il indiqua un beau hongre bai qui agitait les oreilles sous un tulipier sans feuilles. De toute évidence, il n’appartenait pas aux Hardman.

— Oui.

— J’en aurai besoin pour déplacer le corps. J’en amènerai un autre pour vous et les filles.

Silvia le regarda, étonnée.

— Où allons-nous ?

Il lui adressa un sourire qu’il espérait rassurant.

— Je vous emmène voir ma mère.

Ian chevaucha lentement vers Philadelphie. Pour ce qu’il avait en tête, ce n’étaient pas les endroits qui manquaient. Cependant, il devrait probablement agir dans le noir. Lorsqu’il trouva l’endroit adéquat, un taillis de chênes et de pins, avec un immense pin surplombant tous les autres, qui serait visible même dans un ciel nocturne, il mit pied à terre et fouilla autour de lui jusqu’à trouver ce qu’il voulait. Il le fourra dans sa sacoche puis regrimpa en selle et éperonna sa monture.

Il loua un cheval robuste au tempérament calme dans une ferme non loin puis revint chez les Hardman. Elles étaient prêtes, ayant enfilé toute leur garde-robe et emmailloté le reste de leurs maigres affaires dans une couverture ficelée. Il remarqua que Mme Hardman avait glissé un couteau rudimentaire au manche réparé avec de la ficelle sous sa ceinture. Cela paraissait étrange de la part d'une quakeresse. D'un autre côté, c'était probablement son seul couteau, celui avec lequel elle coupait les légumes, la viande et creusait dans le jardin. Elle n'avait sans doute jamais envisagé de poignarder quelqu'un.

Autrement, pensa-t-il tandis que Silvia et lui hissaient non sans peine le juge sur le dos de son cheval, cet homme serait mort depuis longtemps.

Une fois qu'il eut attaché le cadavre avec de la corde, il se tourna vers elle.

— Bien, madame Hardman...

— Appelle-moi Silvia, ami. Et tu es Ian... ?

— Ian Murray. Savez-vous monter à cheval, Silvia ?

Elle examina la monture qu'il lui avait amenée en se mordillant la lèvre.

— Cela fait des années, mais... oui.

— Ne vous inquiétez pas, nous irons lentement et ce n'est pas une bête nerveuse. Vous la monterez avec Prudence derrière vous et Chastity devant.

À elles trois, elles pesaient sûrement moins que lui et il n'était pas lourd.

— Attends. Je crois que tu devrais emporter ceci.

Silvia souleva une mallette en cuir. Bien que vieille et usée, elle avait été autrefois de qualité. Elle dégageait une odeur de pommes.

Ian lança un regard à la monture du juge qui n'était pas ravie de sa charge bien qu'elle ne rechignât pas. Pas encore.

— Elle est à lui ? demanda-t-il.

Les traits insondables, Silvia contempla un moment la silhouette étrange.

— Oui. Il nous apportait de la nourriture chaque fois qu’il venait.

— Ce n’est pas une mauvaise épitaphe, dit-il en lui prenant la mallette. J’espère que, quand mon heure viendra, la mienne sera aussi bonne.

Il l’aida à monter en selle, puis hissa Prudence, qui glapissait d’excitation, et Chastity, qui se contentait de l’observer, les yeux ronds, en suçant son pouce.

— Patience, tu monteras avec moi, d’accord ?

Il attacha leur ballot à sa selle, fit grimper Patience et se hissa derrière elle. Tenant la bride du cheval de Fredericks, il fit claquer sa langue et la petite procession se mit en marche sous une neige légère. Aucune des Hardman ne regarda derrière elle.

Ian, lui, se retourna, considérant qu’un lieu où des gens avaient vécu longtemps méritait au moins un mot d’adieu.

La maison était petite, grise et délabrée ; son âtre, froid. Pourtant, elle avait abrité une famille, avait assisté à une réunion de généraux continentaux et avait offert un refuge à oncle Jamie lorsqu’il en avait eu besoin.

— *Bidh failbh ann a sith*, lui dit-il doucement. « Retourne à la terre en paix. Tu as bien servi. »

Patience s’accrochait convulsivement au pommeau et il la sentait trembler contre lui en dépit des couches de vêtements élimés qu’elle avait enfilés.

— Tu es déjà montée à cheval ? lui demanda-t-il.

Elle acquiesça.

— De temps en temps, papa nous perchait sur sa vieille carne, Pru et moi. On ne faisait que le tour de la cour.

— C’est déjà mieux que rien. Euh... ton papa est mort ?

— Peut-être, répondit-elle tristement. Maman croit que la milice l’a pris pour un loyaliste et l’a abattu. Pru et moi, on pense plutôt qu’il a été enlevé par les Indiens. De toute manière, il a disparu avant que Chastity soit née,

alors il est probablement mort. Autrement, il se serait évadé et serait revenu, non ?

— Probablement, l'assura Ian. Tu sais, il y a de gentils Indiens. Moi-même, je suis un Mohawk.

Elle se retourna sur la selle et le dévisagea avec un mélange d'horreur et de curiosité.

— C'est vrai ?

— Oui, répondit-il en lui montrant les lignes de points tatouées sur ses pommettes. Ils m'ont adopté et je suis resté vivre avec eux pendant un temps. J'y étais de mon plein gré. Néanmoins, j'ai fini par revenir dans ma famille. Peut-être ton père en fera-t-il autant.

En songeant aux silhouettes maigres de Silvia Hardman et de ses filles qui chevauchaient devant lui, il se demanda : *Et s'il revient, que fera-t-il en découvrant à quels expédients son absence a contraint son épouse ?*

Et à quels expédients Emily est-elle réduite, sans un homme ? Non, elle doit être entourée de gens... Une femme mohawk ne resterait jamais livrée à elle-même comme c'était le cas de Silvia Hardman. Cette pensée le rassura légèrement.

Lorsqu'ils rejoignirent la route de Philadelphie, il mit pied à terre, approcha sa monture de celle de Silvia et attacha sa bride au pommeau de selle de celle-ci au cas où Patience lâcherait les rênes.

— Continuez tout droit, dit-il à Silvia en lui montrant la route large et déserte. Il ne faut pas que vous soyez avec moi pendant que je m'occupe de M. Fredericks.

Elle frissonna et lança un regard vers la forme voûtée sur le troisième cheval.

— Avec de la chance, je vous rattraperai d'ici une demi-heure, poursuivit-il. Bien qu'il n'y ait pas de lune, la neige illumine le ciel. Vous devriez voir la route même quand la nuit sera tombée. Si quelqu'un vous aborde, dites que votre mari est derrière vous et poursuivez votre chemin.

Donnez-leur votre ballot s'ils insistent, mais ne descendez de cheval en aucun cas.

— Bien, dit-elle d'une voix chevrotante de peur. C'est ce que nous ferons. Je veux dire, ce que nous ne ferons pas. Merci, Ian.

Avançant au pas, il les accompagna encore sur quelques centaines de mètres pour s'assurer qu'elles contrôlaient bien les chevaux et leur donner des conseils.

Lorsqu'il tendit les rênes à Patience, elle écarquilla les yeux.

— Toute seule ? dit-elle d'une petite voix tremblante. Je vais chevaucher... *seule* ?

— Pas longtemps, l'assura-t-il. En outre, ta mère tient la bride. Je reviendrai aussi vite que possible.

Il détacha le cheval de Fredericks et l'entraîna dans la direction opposée en repassant devant le chemin qui menait à la maison des Hardman. La neige s'était intensifiée. Les flocons, petits et durs, rebondissaient sur la route et le vent dessinait de fines lignes blanches sur la terre battue.

Se retrouver à découvert en possession d'un cadavre n'était jamais simple, d'autant plus dans une région habitée par des Blancs qui considéraient généralement que les affaires des autres étaient également les leurs. Heureusement, l'air froid avait empêché le corps de gonfler et celui-ci n'émettait pas encore de bruits incongrus.

Puis il le vit : le grand pin noir qui se détachait sur le ciel neigeux gris clair. Lors de sa précédente visite, il avait vaguement tracé un chemin en piétinant des broussailles et, le retrouvant, y engagea la monture. Il passait entre deux jeunes arbres rapprochés. Le cheval, bien que suspicieux, le suivit et fit craquer l'un des troncs.

— Très bien, *a charaid*, murmura Ian. Encore une minute et ce sera fini.

Au-delà du rideau de jeunes chênes et de pins, le terrain se transformait en ravin. Ian se félicita d'avoir compté ses pas lorsqu'il était venu la

première fois : il faisait sombre et le précipice était rempli de ronces et de broussailles.

Il détacha Fredericks, le laissant tomber avec un bruit sourd tel un bison mort. Il le traîna ensuite jusqu'au bord du précipice, puis revint au pied du grand pin pour chercher la branche morte qu'il avait sélectionnée plus tôt. Le morceau de bois avec lequel il avait tué le juge provenait clairement d'un arbre fruitier. Il le rangea dans sa bourse pour le faire disparaître plus tard.

Il se demanda s'il existait une incantation ou une prière gaélique pour se débarrasser du corps d'un homme que l'on venait de tuer. Il n'en connaissait pas. Les Mohawks avaient bien des prières, mais ils se souciaient peu des morts.

— Je demanderai à oncle Jamie plus tard, dit-il à Fredericks. S'il y en a une, je la dirai pour toi. En attendant, tu devras te débrouiller tout seul.

Il tâtonna le visage froid et dur jusqu'à trouver l'orbite vide puis y enfonça la pointe aiguisée de la branche en appuyant de toutes ses forces. Le frottement de l'écorce et du bois contre l'os puis le craquement soudain hérissèrent tous les poils de sa nuque et de ses bras.

Il traîna le corps au bord du précipice et le poussa dans le vide. L'espace d'un instant, il crut qu'il resterait coincé. Puis il glissa sur les aiguilles de pin et, au bout d'un long moment, roula sur lui-même, une fois, deux fois, avant de disparaître dans les broussailles au fond du ravin dans un bruit étouffé à peine audible par-dessus le vent.

Ian fut tenté de garder sa monture. Si quelqu'un la reconnaissait, il pourrait toujours dire qu'il l'avait trouvée errant sur la route. Non, il ne pouvait courir le risque que ce cheval soit vu en compagnie de Silvia Hardman et de ses filles. Il lui fit ses adieux et lui donna une grande claque sur la croupe. Il le regarda s'éloigner au petit trot puis tourna les talons et se mit à courir sous une neige de plus en plus drue.

Tu sens le sang

IL ÉTAIT MINUIT PASSÉ lorsque Ian rentra sans un bruit. *Comme un Indien*, pensa Rachel. S'accroupissant près du lit, il lui souffla légèrement dans l'oreille pour la réveiller en douceur afin de ne pas la surprendre et réveiller Oggy par la même occasion. Elle vérifia que le nourrisson était bien endormi puis se leva pour étreindre son mari.

— Tu sens le sang, chuchota-t-elle. Qu'as-tu tué ?

— Une bête, répondit-il en posant sa paume sur sa joue. J'y ai été contraint et ne le regrette pas.

Elle acquiesça, une petite boule dure se formant dans sa gorge.

— Tu veux bien venir avec moi, *mo nighean donn* ? J'ai besoin de ton aide.

Elle acquiesça de nouveau et décrocha la cape qui lui servait de robe de chambre. Elle sentait une gravité en lui, ainsi qu'autre chose qu'elle ne parvenait pas à identifier.

Elle espérait qu'il n'avait pas rapporté le cadavre en pensant qu'elle l'aiderait à l'enterrer ou à le cacher, quoi ou qui que ce soit.

Aussi fut-elle très surprise en le suivant dans le minuscule salon et en découvrant une femme maigre au visage tuméfié ainsi que trois enfants

crasseuses et faméliques blotties les unes contre les autres sur le canapé telle une rangée de chouettes terrifiées.

— Amie Silvia, dit doucement Ian, voici ma femme, Rachel.

— Amie ? répéta Rachel, stupéfaite. Tu es une Amie ?

La femme acquiesça, légèrement hésitante.

— Oui, nous le sommes toutes. Je suis Silvia Hardman, et voici mes filles, Patience, Prudence et la petite Chastity.

— Elles ont besoin de manger quelque chose, *mo chridhe*, dit Ian. Et peut-être de...

— D'un peu d'eau chaude, demanda Silvia Hardman. S'il vous plaît... pour nous laver.

Ses doigts étaient crispés sur ses genoux, froissant la toile défraîchie de sa jupe. Rachel baissa brièvement les yeux vers ses mains. Avait-elle aidé Ian à tuer ? La petite pierre dure dans sa gorge était de retour. Elle acquiesça, puis toucha la plus petite des filles, à moitié endormie sur les genoux de sa sœur. Elle devait avoir entre un et deux ans.

— Je m'en occupe tout de suite, promit-elle. Ian, va chercher ta mère.

— Je suis là, répondit la voix claire et intriguée de Jenny derrière elle. Nous avons de la compagnie, à ce que je vois.

Rachel dénicha du pain, du fromage et des pommes qu'elle distribua aux filles plus âgées. La plus petite dormait profondément, cette fois. Elle la prit et l'emmena dans la chambre où elle la déposa près d'Oggy. Bien que sale et maigrichonne, l'enfant semblait en bonne santé. Son joli petit visage rond reflétait une innocence que ses deux sœurs aînées semblaient avoir perdue depuis longtemps.

Elle ne tarderait pas à savoir pourquoi.

Jenny avait apporté de l'eau chaude, du savon et une serviette. Silvia se lavait lentement et consciencieusement, le front plissé par la concentration, le regard vide.

Ian expliqua brièvement la situation à Rachel et à sa mère, avec des mots simples et directs en dépit de la présence des enfants. Rachel leur lança un regard puis haussa les sourcils vers son mari, qui répondit simplement « Elles étaient là », puis poursuivit son récit :

— Je me suis donc débarrassé de lui. Vous n’avez pas besoin de savoir où ni comment.

L’une des fillettes poussa un soupir qui aurait pu être de soulagement aussi bien que d’épuisement.

— Et tu ne pouvais pas les laisser dans la maison au cas où quelqu’un chercherait cet homme et le trouverait trop près de chez elles, devina Jenny.

— En partie, oui.

Malgré l’heure tardive et le fait qu’il avait passé la journée précédente et une partie de la nuit à effectuer une tâche épuisante, Ian était parfaitement réveillé et en pleine possession de ses moyens. Il sourit à sa mère.

— Oncle Jamie m’a dit que si l’amie Silvia avait des ennuis, je devais m’en occuper.

Silvia Hardman se mit à rire. Tout doucement et nerveusement. Lorsque Jenny s’assit près d’elle et glissa un bras autour de ses épaules, elle cessa aussitôt de rire. Rachel remarqua que ses mains, encore mouillées et luisantes de savon, tremblaient.

— Crois-tu aux anges, Rachel ? demanda-t-elle.

Sa lèvre enflée déformait légèrement son élocution. Rachel lui sourit en s’efforçant de ne pas détourner le regard de la grande marque violacée en travers de son visage. Elle faisait paraître ses yeux déconnectés du reste de ses traits.

— Si tu entends par là Ian ou Jamie, ils rejetteraient catégoriquement cette description, répondit-elle. Toutefois, pour les connaître tous deux depuis un certain temps, je crois que Dieu œuvre parfois à travers eux.

Un trop-plein de femmes

LE LENDEMAIN MATIN, Jenny prit les enfants sous son aile afin que Rachel puisse aller avec Silvia Hardman parler aux « Amis de poids » (le plus haut statut que les quakers pouvaient attribuer à quelqu'un) actuellement en charge de l'Assemblée annuelle de Philadelphie. Il s'agissait de leur demander s'il était possible d'obtenir un logement, du travail ou de l'argent pour aider une Amie en détresse et sa famille. Lorsque Ian avait voulu les accompagner, les deux femmes avaient exprimé des doutes quant à l'utilité de sa présence.

— Je ne compte pas leur parler de la bête que tu as tuée, lui avait dit Rachel en privé. Par conséquent, ton témoignage risque de faire plus de mal que de bien. Et puis, ne dois-tu pas t'occuper d'affaires à toi ?

— Pas à moi, avait-il répondu avant de l'embrasser brièvement. J'ai promis à tante Claire de rendre visite à un bordel en son nom.

Elle ne sourcilla même pas.

— Ne nous ramène pas une prostituée, lui conseilla-t-elle. Tu as déjà trop de femmes autour de toi.

Pour une venelle de grande ville, Elfreth's Alley n'était pas si sordide que ça, pensa Ian en évitant une flaque de vomi. Ce n'était même pas une

vraie venelle : elle était assez large pour laisser passer une voiture et plusieurs des maisons avaient des poignées de porte en laiton poli. C'était le cas de celle de mère Abbott, bien qu'il ne s'agisse que d'une porte de service. Naturellement, la sortie à l'arrière d'un bordel devait être utilisée aussi souvent que la porte d'entrée, sinon plus.

Deux jeunes prostituées, drapées dans des capes, étaient assises sur les marches. Ian se demanda si elles étaient là pour appâter le client ou si elles prenaient simplement l'air. Elles discutaient ensemble, leur souffle se condensant dans l'air frisquet. Lorsqu'elles l'aperçurent, elles s'interrompirent.

La plus grande posa nonchalamment un coude sur la marche derrière elle et laissa retomber sa cape de son épaule, dévoilant une peau rose au-dessus de son corsage et la masse ronde et lourde d'un sein. Ian lui sourit.

Elle changea d'expression en remarquant soudain ses tatouages, devenant méfiante sans pour autant détourner le regard.

— Bonjour, mesdames, les salua-t-il.

Son accent écossais les fit tiquer. L'autre fille se redressa en le dévisageant fixement. Il s'arrêta devant elles et renversa la tête en arrière pour regarder le bâtiment en briques rouges de deux étages.

— C'est une bonne maison ? demanda-t-il.

Les prostituées échangèrent un regard et il vit la plus petite hausser une épaule, le laissant à sa collègue plus grande. Celle-ci se redressa à son tour sans relever sa cape qu'elle laissa ouverte. Le froid faisait durcir ses mamelons qui pointaient sous le coton léger.

— Très bonne, monsieur, dit-elle avec un sourire professionnel en s'apprêtant à se lever. Entrez donc prendre un verre et vous réchauffer.

— Peut-être, répondit-il. Mais je voulais dire, est-ce une maison qui vous traite bien, mesdames ?

Elles restèrent un moment interdites, la bouche ouverte. La plus petite, une blonde échevelée, se ressaisit la première.

— C’est toujours mieux que de travailler dans une roulotte ou que d’avoir un maquereau qui t’envoie rabattre dans les tripots ou les salles de boxe.

— Trixie !

La grande lui donna un coup de pied et se leva, tout sourire.

— Je m’appelle Meg. C’est une bonne maison bien tenue, monsieur. Les filles sont toutes propres, en bonne santé... et bien nourries.

En guise d’illustration, elle glissa une main sous son sein et le soupesa.

Il hocha la tête et sortit une bourse de sa poche.

— Moi aussi, je déborde de santé, l’assura-t-il.

La petite blonde fit une moue de dédain.

— Peut-être, mais tout le monde dit que les Écossais sont radins.

La grande lui donna un nouveau coup de pied.

— Aïe !

— Les Écossais ne sont pas radins, ils sont circonspects, répondit Ian, imperturbable. Ils aiment en avoir pour leur argent et n’hésitent pas à dépenser pour la qualité...

Il fit rebondir la bourse dans sa paume en faisant tinter les pièces à l’intérieur.

La grande aux cheveux châains descendit les marches et s’approcha de lui. Ses tétons froids étaient si près de lui qu’il les imagina écrasés contre son torse nu.

Pardonne-moi, Rachel.

— Oh, je peux vous promettre que vous en aurez pour votre argent, susurra-t-elle. Quels que soient vos désirs.

Il acquiesça aimablement en la regardant de haut en bas.

— Ce que je cherche, c’est une fille qui ait de l’expérience.

Il vit son expression changer. Il l’avait légèrement effrayée, ce qui était sans doute une bonne chose.

— Y a-t-il dans la maison une fille qui y travaille depuis... disons, cinq ans au moins ?

— Cinq ans ? dit la blonde.

Elle se leva à son tour. Il crut d'abord qu'elle allait tourner les talons. Il se trompait : elle s'approcha pour l'examiner de plus près. Elle le jaugea avec le même sans-gêne qu'il avait montré avec sa compagne et avec, en plus, une pointe de fascination.

— Quel genre de spécialité une putain mettrait-elle cinq ans à apprendre ?

Elle paraissait sincèrement curieuse de le savoir. Sans doute le prenait-elle pour un pervers et cela ne semblait pas la rebuter. Il se rendit compte, légèrement choqué, que cela l'excitait plus que les tétons de Meg.

— C'est une bonne question, répondit-il avec un sourire. Toutefois, tout ce que je cherche, c'est une fille qui ait connu Jane Pocock.

Un mot pour tout

LES RUES DE PHILADELPHIE regorgeaient de nourriture, du moins quand les Britanniques n'occupaient pas la ville. Comme ce n'était pas le cas pour le moment, on trouvait des tartes à la viande ou aux fruits, de grands bretzels parsemés de sel et enfilés sur des bâtonnets, des poissons frits, des beignets saupoudrés de sucre glace, des choux farcis et des litres de bière, le tout à quelques pas du bâtiment où officiait l'Assemblée annuelle de la Société des Amis.

Furibonde, Rachel lançait des regards à la ronde mais ne voyait rien parmi les produits exposés qui puisse faire un projectile susceptible de s'écraser contre un mur. Puis elle repéra un vendeur de pommes.

— Tiens, dit-elle à Silvia Hardman en lui tendant un fruit jaune et rose.

Surprise, Silvia le porta à sa bouche.

— Non, l'arrêta Rachel. Comme ça !

Elle pivota, balança son bras en arrière et lança une pomme de toutes ses forces contre le tronc d'un chêne massif qui trônait dans le square où elles s'étaient arrêtées pour se remettre de leurs émotions. La pomme explosa en fragments juteux et Rachel lâcha un soupir de satisfaction.

— Imagine que c’est la tête de l’ami Sharpless, conseilla-t-elle à Silvia. Ou celle de ce mufle de Phineas Cadwallader.

— Ah, celui-là, oui !

Le visage de Silvia était aussi rose que la pomme. Elle la lança avec un petit *humph* ! d’effort et rata le tronc d’arbre.

Rachel alla chercher la pomme et entraîna Silvia plus près du chêne.

— Place tes doigts comme ça, expliqua-t-elle. Prends de l’élan avec ton bras en fixant du regard le point que tu as choisi, puis lance la pomme tout en restant concentrée sur ta cible.

Silvia acquiesça et, saisissant fermement la pomme, se tourna vers l’arbre avec toute la fureur qu’elle aurait dû abattre sur l’ami Cadwallader et lança.

— Oh, fit-elle, surprise et ravie. Je ne pensais pas y arriver.

Elle émit un rire un peu gêné et lança un regard par-dessus son épaule.

— C’est probablement un péché de gâcher de la nourriture, mais...

— Ce n’est pas l’avis des écureuils, l’interrompit Rachel en lui montrant l’une de ces créatures qui s’était précipitée au pied du tronc dès le premier impact et se goinfrait à présent des éclats de pommes.

En regardant autour d’elle, Silvia vit une douzaine d’autres petits rongeurs à la queue touffue bondissant dans l’herbe.

— Tu avais raison, conclut-elle. Je me sens beaucoup plus calme.

— Parfait. Veux-tu manger quelque chose ? Je meurs de faim. Nous pourrions nous acheter une tarte et discuter de la suite.

Le calme de Silvia disparut aussitôt, cédant le pas à l’appréhension. Elle suivit néanmoins docilement Rachel vers la rue principale.

Un peu plus tard, entre deux bouchées de tarte à la viande et aux oignons, elle déclara :

— Je n’aurais jamais dû y aller. Je savais déjà ce qu’ils diraient.

— Oui, tu me l’avais dit et je n’ai pas voulu te croire, dit Rachel. Comment des gens qui professent la charité et l’amour du Christ peuvent-ils

tenir de tels discours ? Il n'y a rien d'étonnant à ce que ton mari leur ait tourné le dos.

— Gabriel ne supportait pas ce qu'il considérait comme leur ingérence, convint Silvia. Néanmoins, tu peux les comprendre, non ? Je suis exactement ce qu'ils ont dit : une putain.

Rachel s'apprêtait à la contredire puis, ayant ouvert la bouche, se ravisa et prit une autre bouchée de tarte. Après avoir mâché quelques instants, elle déclara :

— Tu n'avais pas le choix.

— Ce n'est pas l'avis de M. Cadwallader, rétorqua Silvia sur un ton aigre. Selon lui, j'aurais dû me remarier.

— Tu ne sais même pas si ton mari est mort ! Comment aurais-tu pu te remarier ?

— Ou j'aurais dû venir en ville et travailler comme blanchisseuse ou couturière...

— Tu n'aurais jamais gagné de quoi te nourrir toi-même, sans parler de tes enfants.

— L'ami Cadwallader n'a sans doute pas eu l'occasion d'apprendre ce qu'est la vie d'une lavandière.

Silvia acheva sa part de tarte et ses épaules osseuses s'affaissèrent légèrement.

— Je suppose que nous devons trouver la lumière en lui et en l'ami Sharpless, tu ne penses pas ?

— Certes, admit Rachel à contrecœur. Toutefois, j'aurais besoin de quelques autres pommes et d'une bouteille de bière avant de la trouver.

Silvia se mit à rire, un son qui ravit Rachel. Si Silvia Hardman était meurtrie, elle n'était pas encore brisée.

— Dommage, soupira Silvia. J'aurais aimé faire de nouveau partie d'une assemblée. Cela fait des années que je n'ai pas eu ce genre de compagnie ni de soutien.

Rachel prit sa main. Elle était mince, calleuse, abîmée par le dur labeur et d'innombrables petits accidents domestiques.

— « Partout où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux », cita-t-elle. (Elle pointa l'index vers Silvia, puis vers elle-même.) Un. Deux.

Silvia sourit malgré elle et sa vraie nature, bonne et pleine d'humour, transparut au fond de ses yeux las.

— Alors sois mon assemblée, Rachel. Je suis sauvée.

Ian revint de sa visite dans Elfreth's Alley perdu dans ses pensées. Il n'entendait même pas les appels des laitières et des marchands de bière.

Il avait cru devoir consacrer beaucoup de temps et d'argent pour faire parler les pensionnaires du bordel. En réalité, la seule mention du nom de Jane Pocock avait ouvert les vannes du commérage. Il avait l'impression d'être tombé du pont d'un navire et d'avoir été porté jusqu'au rivage dans un déferlement d'écume et de débris acérés.

À présent, il regrettait de ne pas avoir prêté plus d'attention au dessin de Jane que sa sœur conservait.

Mme Abbott, la maquerelle, avait déclaré haut et fort que Jane Pocock avait été une fille très étrange, folle et probablement une adepte des arts occultes. Elle se demandait encore par quel miracle elle et ses filles n'avaient pas été assassinées dans leur sommeil. Pour sa part, Ian se demandait pourquoi une fille avec de tels talents aurait travaillé comme prostituée mais il s'était gardé de le dire.

Il avait dû attendre patiemment que le flot de commentaires sur le meurtre du capitaine Harkness se tarisse, puis il avait commandé deux autres bouteilles de champagne au prix astronomique.

La conversation était alors devenue moins véhémence et plus concentrée. Au bout d'une demi-heure, Mme Abbott s'était retranchée dans son sanctuaire et les prostituées étaient peu à peu parties vaquer à leurs

occupations. Ian s'était retrouvé sur l'incontournable canapé en velours rouge commun à tous les bordels, assis entre Meg et Trixabella.

— Trix était une amie d'Arabella, je veux dire Jane, expliqua Meg.

Trix acquiesça tristement.

— Je le regrette, dit-elle. Cette pauvre fille n'avait vraiment pas de veine et, ce genre de poisse, ça peut déteindre sur vous. C'est quoi, sur votre visage ?

— Ça ? demanda Ian en se touchant une pommette. C'est un tatouage mohawk.

— Oooh ! fit Trix, intéressée. Vous avez été capturé par les Indiens ?

Cette idée la fit pouffer de rire.

— Non, je suis allé vivre avec eux de mon plein gré.

— C'est comme moi ici, observa-t-elle.

D'un geste de la main, elle désigna le luxe relatif de son lieu de travail.

— Ce n'était pas le cas d'Arabella, reprit-elle. Mme Abbott les avait troquées, elle et sa sœur, à un capitaine qui n'avait plus de quoi payer sa note. Elles étaient plus ou moins en servage.

— Ah oui ? Quand était-ce ? Vous ne deviez pas avoir plus d'un an ou deux à l'époque.

En fait, elle devait faire ce métier depuis plus d'une décennie mais ce genre d'amabilités faisait partie du protocole nécessaire pour parvenir à ses fins. Elle se mit à rire et battit des cils.

— Ça doit faire six... ou sept ans ? roucoula-t-elle. Le temps passe si vite quand on s'amuse, comme on dit.

— *Tempus fugit !*

Ian remplit son verre et trinqua avec elle. Elle lui adressa un sourire professionnel puis reprit :

— Faut dire que je n'avais que deux ans de plus que Jane (autre battement de cils). Mme Abbott ne les aurait jamais prises si elles n'avaient

pas été jolies et si Jane n'avait à peu près le bon âge pour... hum... débiter dans le métier.

Ian fit des calculs. Six ans plus tôt, Jane avait environ l'âge de Fanny aujourd'hui. *Le bon âge.*

Après avoir entendu le récit de quelques premières expériences sordides dans la profession, il parvint à rediriger la conversation sur Jane et Fanny.

— Vous dites qu'un capitaine a vendu les filles à Mme Abbott. Vous ne vous souviendriez pas de son nom, par hasard ?

Meg fit non de la tête.

— Je n'étais pas encore là. Et toi, Trix ?

Son amie plissa le front en pinçant les lèvres.

— Est-il revenu depuis ? l'encouragea Ian en l'observant attentivement.

— Je... C'est que... Oui. Je ne l'ai vu que deux fois. Ça fait un bail, si bien que je ne me souviens plus très bien de son nom.

Avec un soupir, Ian la regarda dans le fond des yeux et lui donna une guinée en or.

— Vaskuez, dit-elle sans hésitation. Sebastian Vaskuez.

Ian traduisit mentalement : Sebastiàn Vasquez.

— Il était espagnol ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais eu d'Espagnol, à ce que je sache. Je veux dire par là que je ne saurais pas reconnaître un accent espagnol.

— Au lit, ils parlent tous pareil, intervint Meg.

Trix lui lança un regard cinglant avant de reprendre :

— Ce qui est sûr, c'est qu'il avait un accent étranger. Il ne parlait pas du nez et ne faisait pas ces *ta-ta-ta* comme les Français. Je me suis fait trois Français, expliqua-t-elle avec une pointe de fierté. Il y en avait quelques-uns à Philadelphie quand l'armée britannique l'occupait.

— Quand Vasquez est-il venu pour la dernière fois ?

— Ça fait deux... non, plutôt trois ans.

— Est-il monté avec Jane alors ?

— Non, avec moi, répondit Trix contre toute attente. (Elle fit la grimace.) Il empestait la poudre noire ; on aurait dit un artilleur, ce qu'il n'était pas. Elle pénétre dans leur peau et leur noircit les mains. Il avait beau être propre, il sentait comme un pistolet qui vient de tirer un coup.

Une idée vint à Ian, même s'il commençait à être difficile de penser clairement. Son corps réagissait fortement à la proximité des deux filles et l'excitation favorisait rarement les facultés intellectuelles.

— Était-il toujours capitaine ? demanda-t-il.

Les deux filles le dévisagèrent d'un air perplexe.

— A-t-il fait allusion à un navire ? Ou peut-être a-t-il dit qu'il recrutait un équipage ? Sentait-il la mer... ou le poisson ?

Elles se mirent à rire.

— Non, juste la poudre noire, répondit enfin Trix. Cela dit, mère Abbott l'a appelé « capitaine » et il était clair qu'il n'était pas soldat.

Il posa encore quelques questions jusqu'à ce que les bouteilles soient vides. De toute évidence, les filles lui avaient déjà dit tout ce qu'elles savaient, à savoir pas grand-chose. Au moins, il avait un nom. Il entendait des bruits dans la maison : des portes qui s'ouvraient, des pas lourds, des voix d'hommes et des salutations de femmes. L'heure du thé était passée et les michés commençaient à arriver.

Il se leva, remit un peu d'ordre dans sa tenue sans la moindre gêne puis s'inclina et les remercia pour leur aimable collaboration.

Lorsqu'il parvint en bas des marches, il entendit Trix l'appeler. Levant la tête, il la vit penchée sur la balustrade du palier. Elle lança des regards autour d'elle pour s'assurer que personne ne la voyait, puis descendit rapidement l'escalier et le prit par la manche.

— Je me souviens d'une autre chose, chuchota-t-elle. Lorsque mère Abbott a voulu vendre la virginité d'Arabella, elle avait déjà été perforée. Elles ont dû utiliser une vessie de poulet remplie de sang.

Silvia prépara un plateau de nourriture pour ses filles et les envoya dîner dans la chambre. Ne disposant que de deux vieilles écuelles fournies avec leur logement, Jenny et Rachel avaient déposé sur la table d'épaisses tranches de pain sur lesquelles étaler des haricots cuits avec du bacon et des oignons.

En entrant et en sentant l'odeur de cuisine, Ian crut défaillir. Il n'avait rien avalé depuis... depuis la veille, pensa-t-il. Il avait été trop occupé pour s'en soucier. Il déchira un grand morceau de pain surmonté d'une montagne de haricots, le fourra dans sa bouche et mastiqua en émettant malgré lui des bruits qui firent sursauter les trois femmes.

— On dirait un loup affamé, observa Jenny.

Rachel se mit à rire et Silvia sourit délicatement. Elle mangeait également de la même manière, sans doute à cause de sa lèvre fendue, mâchant précautionneusement. Plusieurs de ses dents devaient bouger. S'il avait eu des scrupules d'avoir tué Fredericks, ce qui n'était pas le cas, ils se seraient envolés.

Il ressentait la même animosité à l'égard des soi-disant « amis » de l'Assemblée annuelle. Rachel lui avait longuement expliqué la nature des assemblées de quakers et il savait que, si tout le monde pouvait venir s'y asseoir et se recueillir avec les autres, en faire partie était une autre affaire : on n'y était accepté qu'après un examen et une délibération.

Les clans fonctionnaient plus ou moins de la même manière ; y appartenir entraînait une obligation dans les deux sens. Il comprenait donc que l'Assemblée n'ait pas accueilli Silvia les bras grands ouverts ; il ne leur en voulait pas moins.

— Les Amis sont idéalement censés être pleins de compassion, de sérénité et d'honnêteté, déclara Rachel. Cela ne signifie pas qu'ils réservent leur jugement ou qu'ils n'aient pas d'opinions bien arrêtées, qu'ils sont naturellement encouragés à exprimer.

— Et ils commèrent ? demanda Ian.

— Oui, soupira Rachel. Nous décourageons toute forme de médisance, la propagation de rumeurs ou le dénigrement personnel. Toutefois, de par la nature même d'une assemblée, tout le monde connaît les affaires de tout le monde.

Ian fit traîner un morceau de pain dans le fond de la marmite pour récupérer la sauce.

— Eh bien, les affaires de l'amie Silvia ne les regardent pas, trancha-t-il. Avez-vous une idée de ce que vous voulez faire et d'où vous voudriez aller, Silvia ? Nous vous aiderons quoi qu'il arrive.

— J'aimerais venir avec vous, répondit-elle en rougissant jusqu'aux oreilles. Je sais que je n'ai pas le droit de vous le demander mais... je vous le demande quand même.

Rachel et Jenny se tournèrent vers lui. C'était à cause de lui qu'ils se trouvaient tous là. D'un autre côté, il était le seul homme. C'était donc à lui de décider avec combien de femmes il pouvait traiter à la fois. Néanmoins...

— Je ne veux pas rester à Philadelphie, déclara Silvia avec un peu plus d'assurance. Puisque l'Assemblée sait qui je suis, de nom et de réputation, je ne serai jamais acceptée ici. Toute communauté de quakers qui m'intégrerait comprendrait vite son erreur. Bien sûr, je pourrais gagner ma vie en faisant la putain, mais je refuse d'exposer mes filles à ce genre d'existence.

— Oui, vous avez sans doute raison, convint Ian à contrecœur. Cependant, nous nous rendons à New York, sur les terres des Haudenosaunee.

— C'est la ligue iroquoise, expliqua Rachel. Plus précisément, nous allons dans une petite ville appelée Canajoharie, habitée par des Mohawks.

— Peut-être trouverai-je un endroit où me poser quelque part en cours de route, dit Silvia. Sinon, les Mohawks rejettent-ils les putains ?

— Ils n'ont pas vraiment de mot pour désigner cette profession, répondit Ian. Or, s'il n'existe pas de mot, c'est qu'ils n'y attachent pas d'importance.

Oggy, qui, jusqu'ici, avait été plongé dans une intense conversation avec ses orteils, releva soudain la tête et déclara clairement « Pa ! », avant de se concentrer de nouveau sur ses pieds.

Ian sourit, puis soupira profondément.

— Trois femmes et trois fillettes, mon fils. Je sais que tu m'aideras de ton mieux, *a bhalaich*, mais il n'y a rien à faire : je vais avoir besoin d'un autre homme.

Toujours prêt

Fraser's Ridge

C'ELA AVAIT ÉTÉ l'un de ces beaux jours d'automne où le soleil est brillant et chaud à son zénith, alors que les matins et les soirs sont frisquets, et que les nuits sont assez froides pour justifier un bon feu, une épaisse couverture et un homme aimable dégageant beaucoup de chaleur dans votre lit.

L'homme aimable en question s'étira en gémissant, puis se détendit avec un profond soupir, une main sur ma cuisse. Je la tapotai puis roulai vers lui, délogeant Adso qui s'était couché à nos pieds. Constatant que nous n'étions pas encore prêts à sombrer dans l'immobilité, il bondit du lit avec un miaulement agacé.

— Alors, *Sassenach*, qu'as-tu fait de ta journée ? demanda Jamie en caressant ma hanche.

Il me regardait, les paupières mi-closes, bercé par le doux plaisir que procurait la chaleur.

— Oh Seigneur...

Une éternité semblait s'être écoulée depuis que je m'étais réveillée à l'aube. Je m'étirai à mon tour.

— Principalement des travaux ménagers... Un homme appelé Herman Mortenson est venu de Woolam's Mill en fin de matinée avec un kyste pilonidal à la base de la colonne vertébrale, que j'ai percé et drainé. Je n'avais pas senti une telle puanteur depuis que Bluebell s'est roulée dans une vieille charogne de cochon.

Me rendant compte que ce n'était sans doute pas le meilleur sujet pour notre petit câlin de soir d'automne, j'enchaînai rapidement :

— Puis j'ai passé le plus clair de l'après-midi dans le potager, à étayer les arachides et à cueillir les derniers haricots. Et à parler aux abeilles, naturellement.

— Avaient-elles quelque chose d'intéressant à te raconter ? demanda-t-il.

Ses caresses s'étaient muées en un agréable massage de mon fessier qui eut l'effet secondaire de me faire cambrer les reins et presser ma poitrine contre son torse. Je délaçai le col de ma chemise de ma main libre, libérai un sein et frottai mon mamelon contre le sien, ce qui lui fit agripper ma fesse et marmonner quelque chose en gaélique.

— Et toi, demandai-je innocemment, comment s'est passée ta journée ?

— Si tu continues comme ça, *Sassenach*, je ne garantis pas la suite, répondit-il en se grattant le sein comme s'il avait été piqué par un gros moustique. En parlant de cochons, j'ai réparé la porte de la porcherie.

La porcherie était une petite grotte dans la falaise en calcaire au-dessus de la maison.

— En parlant de cochons..., répétai-je lentement. Hum... es-tu entré dans la porcherie ?

— Non, pourquoi ?

Sa main descendit légèrement sous ma fesse gauche.

— J’ai oublié de te le dire. La semaine dernière, pendant que tu étais dans le Tennessee pour parler avec M. Sevier et le colonel Shelby, j’y suis allée pour chercher un pot de térébenthine que j’avais laissé là-bas et, tu vois le renfoncement sur la gauche de la grotte ?

Il acquiesça, le regard fixé sur ma bouche comme s’il lisait sur mes lèvres.

— Eh bien, c’est là qu’elles sont.

— Qui donc ?

— La truie blanche en personne, avec ce que je crois être deux de ses filles ou petites-filles. Les deux autres ne sont pas blanches mais elles doivent lui être apparentées car elles sont aussi énormes qu’elle.

Un cochon sauvage moyen mesurait près d’un mètre au garrot et pesait dans les cent kilos. La truie blanche, qui n’était pas un cochon sauvage mais le produit d’une espèce domestique élevée pour sa graisse, était bien plus âgée, gourmande et féroce que la moyenne. Bien que je n’aie pas le talent de Jamie pour estimer à vue de nez le poids du bétail, je l’aurais évaluée à trois cents kilos sans sourciller. Sa progéniture n’était guère moins grosse.

Son attitude de malveillance tranquille m’avait figée sur place et j’eus la chair de poule rien qu’au souvenir de ses petits yeux rouge sang intelligents me fixant des profondeurs de la grotte.

Il glissa la main le long de la courbe de mon épaule, sentant mon épiderme hérissé.

— Elle t’a attaquée ? s’inquiéta-t-il.

— J’ai bien cru qu’elle allait le faire. J’ai reculé lentement vers la lumière et hors de la grotte, convaincue qu’elle allait se lever d’une seconde à l’autre et me charger. Elles étaient toutes trois allongées dans la paille, m’observant fixement.

Je frissonnai et me rapprochai de lui.

— Elles ne m’ont pas dévorée. Peut-être que la truie blanche se souvient que je lui donnais des restes à manger. Je ne suis pas sûre qu’elle

soit aussi bien disposée à ton égard.

— La prochaine fois que je monterai là-haut, j'emporterai mon fusil, promit-il. Si je les vois, nous aurons plus de viande cet hiver.

— Soit très prudent, lui recommandai-je en déposant un baiser sur son épaule. Je doute que tu aies le temps de les abattre toutes les trois avant que l'une d'elles t'écrase. En outre, j'ai l'impression que tuer la truie blanche nous porterait malheur.

— Bah ! fit-il.

Il roula sur moi, m'enfonçant dans le matelas dans un bruissement de duvet, puis me mordilla le lobe de l'oreille en me faisant me trémousser et ravalant un petit cri.

— Parle-moi des abeilles, chuchota-t-il à mon oreille. Cela remettra ton esprit à sa place, au lieu d'être avec les cochons.

— C'est toi qui m'as posé la question, lui rappelai-je dignement. Quant aux abeilles, je croyais qu'elles hibernaient. Myers m'a dit que non, même si elles restent dans leur ruche quand il fait froid. Il y a encore quelques fleurs dans le potager et elles continuent de butiner. Juste avant de redescendre ce soir, quand il a commencé à faire nuit, j'en ai vu deux recroquevillées dans la corolle d'une rose trémière, couvertes de pollen et se tenant par le bout des pattes.

— Elles étaient mortes ?

— Non.

Il s'était remis sur le côté et s'appuyait sur un coude. Dans la lueur du feu, ses cheveux dénoués et légèrement ébouriffés brillaient d'éclats roux et argentés. Je les lui lissai derrière l'oreille.

— C'est ce que j'ai cru la première fois que je les ai vues, repris-je. Mais, depuis, j'ai observé le même phénomène à plusieurs reprises. Elles dorment simplement dans les fleurs. Elles se réveillent lorsque le soleil les réchauffe et s'envolent. J'ignore si c'est pour le plaisir de passer une nuit à la belle étoile, si elles sont trop épuisées pour rentrer à la ruche ou si elles se

sont simplement laissé surprendre par la nuit et se sont posées où elles pouvaient. Généralement, elles sont seules. D'en voir deux dormant ensemble ainsi... c'était touchant.

— Touchant, répéta-t-il.

Il entrelaça ses doigts avec les miens et les embrassa doucement. Il avait un goût de fumée, de bière et de pain tartiné de miel.

— Sais-tu pourquoi on les appelle des roses trémières ? demandai-je.

— Non, mais je sens que je ne vais pas tarder à le savoir.

Sa grande main descendit le long de mon cou et saisit délicatement l'un de mes mamelons. J'en fis autant avec l'un des siens, appréciant la texture rugueuse des petits poils tout autour.

— Ce sont les croisés qui les ont rapportées d'Orient. Avec leurs racines, ils fabriquaient un onguent qui soignait les blessures aux jarrets des chevaux. Apparemment, les croisades n'étaient pas bonnes pour les jarrets.

— Hmm... je n'en doute pas.

— « Trémière » serait une déformation d'Outremer, comme on appelait autrefois la Terre sainte, poursuivis-je en titillant son téton du bout de l'index.

— Humph...

Un frisson souterrain le parcourut. Il revint sur moi et glissa les mains sous mes hanches. Son souffle me chatouillait le cou.

— J'aimerais bien dormir avec toi dans une fleur, *Sassenach*. En te tenant les pieds.

Je tendis le bras pour moucher la chandelle et mon esprit trouva sa juste place, dans la chaleur douillette de la pénombre créée par le feu dans l'âtre.

Je dormis du sommeil du jardinier, la tranquillité d'esprit s'ajoutant à l'épuisement physique. Naturellement, je rêvai de mauvaises herbes. Je les arrachais au pied d'un vaste plant de petits pois, les jetais par-dessus mon épaule et les entendais tinter sur le sol comme des pièces de monnaie. Puis je me rendis compte qu'il pleuvait...

Je m'extirpai lentement de mes rêves de limaces et de légumes trempés par la pluie pour découvrir que Jamie s'était levé et utilisait le pot de chambre en étain à une distance courtoise. En sachant que son grand-père, le Vieux Renard, avait souffert d'une hypertrophie de la prostate, je tendis l'oreille. Son jet était puissant et précis. Rassurée, je fermai les yeux et fis mine de me réveiller quand il se glissa de nouveau dans notre lit.

— Hmm ? fis-je en lui tapotant le bras.

Il s'allongea avec un soupir et prit ma main.

— Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il. Ou quel jour serons-nous lorsque le soleil se lèvera ?

— Quoi... Oh, tu veux dire quelle date ? Le 7 octobre. J'en suis sûre car j'ai inscrit « 6 octobre » dans mon cahier noir quand j'ai rédigé mes notes hier soir après le dîner. Pourquoi ?

— Il reste donc quelques jours avant le 11.

— Que se passe-t-il le 11 ?

— D'après ton fichu premier mari, les Américains lèveront le siège de Savannah.

Il émit un grognement du fond de sa gorge, puis ajouta :

— Je n'aurais jamais dû laisser Brianna partir !

Ne sachant pas trop sur quel terrain nous nous avançons, j'attendis une minute avant de répondre, mal à l'aise :

— La ville ne sera pas envahie. (*Si nous croyions le livre de Frank et nous n'avions guère d'autre choix.*) Et puis tu sais bien que tu n'aurais pas pu l'en empêcher.

— Si, s'entêta-t-il. Ou j'aurais pu convaincre Roger Mac. Elle ne serait pas partie sans lui. Maintenant, toute la famille y est, nom de nom !

— C'est vrai. Y compris William.

Il cessa de gesticuler et souffla bruyamment par le nez.

— En effet, maugréa-t-il enfin. Cela dit, je n'aurais jamais dû l'envoyer au-devant du danger. Même pour William.

Au-dehors, le roucoulement guttural d'une colombe à moitié endormie annonça l'approche de l'aube. Il était vain d'espérer que Jamie se rendormirait. Sa nervosité était contagieuse. Il se tourmentait inutilement et le savait. Nous avions déjà longuement discuté de tous les détails. Roger et Bree savaient quand la bataille aurait lieu et que la ville ne serait pas prise. En outre, si la situation devenait trop dangereuse, ils auraient le temps de partir. Et... en dépit de son animosité à son égard, Jamie savait que lord John les protégerait... autant qu'on pouvait être protégé à une époque telle que celle-ci.

— Jamie, dis-je en touchant doucement sa main. Aucun lieu n'est sûr aujourd'hui. Ni Savannah, ni Salem, ni Salisbury. Pas même ici.

Il se raidit. *Ici.*

— Non, soupira-t-il en serrant ma main. Pas même ici.

Le Spécial JF

JAMIE ENTRA DANS L'INFIRMERIE avec trois bouteilles de whisky sous un bras et une quatrième dans la main.

— Oh, des cadeaux ? demandai-je en souriant.

— Celle-ci est pour toi, ou plutôt pour tes patients, répondit-il.

Il posa la quatrième bouteille sur mon comptoir, parmi les herbes sèches, le mortier et son pilon, des flacons d'huile et des piles de carrés de gaze.

Je fis tomber les miettes d'hydraste du Canada de mes mains, la saisis, la débouchai et humai son goulot.

— Je suppose que ce n'est pas le Spécial Jamie Fraser, déclarai-je en toussotant et en rebouchant la bouteille. On dirait du décapant pour peinture.

— Je pourrais le prendre mal, *Sassenach*, dit-il avec un sourire. Sauf que ce n'est pas mon whisky.

— C'est celui de qui ?

— M. Patton. Époux de Mary Patton qui fabrique de la poudre à canon dans le comté du Tennessee.

— Vraiment ?

J'examinai la bouteille trapue et carrée.

— Je comprends qu'on ait besoin d'un petit remontant après avoir passé la journée à fabriquer une poudre qui peut t'envoyer au ciel à tout moment. J'espère que personne au moulin n'en boit pour se calmer les nerfs *avant* de se mettre au travail.

— Lui-même ne boit jamais de whisky, m'informa Jamie en déposant les autres bouteilles sur la table. Uniquement de la bière. Ce qui explique sans doute le goût. Il le vend aux gens qui viennent acheter la poudre de sa femme. Ou c'est ce qu'il dit.

Je lui lançai un regard surpris.

— Tu crois qu'il le vend aux Indiens ?

Powder Branch, une bifurcation de la rivière Watauga, où se trouvait la poudrerie des Patton, était tout près de la Ligne du Traité cherokee.

— Si ce n'est pas encore le cas, ce le sera bientôt, répondit Jamie avec un haussement d'épaules. À moins que sa femme ne l'en empêche. Elle est nettement plus maligne que lui et c'est elle qui a l'argent. Elle s'en sert pour acheter des terres.

— Cela me semble plus prudent.

Je lançai un regard vers les trois bouteilles sur la table.

— Elles viennent aussi de la distillerie de M. Patton ?

— Non, répondit-il avec un mélange de fierté et de regret. Celles-ci sont la cuvée spéciale Jamie Fraser, les trois dernières. Il reste deux autres petits fûts dans la cave et, peut-être, un ou deux autres cachés dans les rochers. Après ça, il n'y aura plus rien jusqu'à ce que je puisse en distiller de nouveau.

Mon cœur se serra. Le hangar de maltage avait été détruit par la bande qui avait attaqué le Ridge. L'alambic avait également été endommagé, bien que Jamie soit parvenu à le réparer entre deux pauses dans la construction de la maison.

— Ensuite, il faudra encore qu'il vieillisse, soupirai-je.

Il déboucha l'une de ses bouteilles, versa un peu de whisky dans l'un de mes gobelets et me le tendit.

— Ne t'en fais pas, *Sassenach*. Profites-en tant qu'il y en a encore.

Ce que je fis, bien que mon plaisir de savourer le Spécial JF soit tempéré par le fait que le whisky était notre principale source de revenus. Certes, il devait avoir dans ses réserves d'autres crus moins raffinés... Y avait-il des millésimes pour les whiskys ? Probablement pas.

Jamie interrompit mes méditations en sortant un petit objet en bois de son *sporran*.

— J'avais presque oublié. Voici la petite babiole que tu m'avais demandée.

C'était un cylindre évasé d'un côté, d'environ cinq centimètres de diamètre et sept centimètres de longueur. Il avait été soigneusement poncé et huilé, avec des bords biseautés et arrondis, ainsi que des flancs parfaitement lisses.

— Oh, il est parfait, Jamie ! Merci !

Il l'avait taillé dans un érable à sucre et son grain épousait merveilleusement les courbes du bois.

— Je t'en prie, *Sassenach*, répondit-il, ravi de constater mon plaisir. À quoi ça sert, au juste ? Tu ne me l'as pas dit. Est-ce un jouet pour Amanda ou pour le petit de Rachel ?

— Non, c'est...

Je m'interrompis soudain. En tournant l'objet entre mes doigts, je venais de voir qu'il y avait gravé ses initiales, « JF », comme il le faisait sur tout ce qu'il fabriquait de ses mains.

— Que se passe-t-il, *a nighean* ?

Il s'approcha pour regarder l'objet dans ma paume.

— Euh... rien. C'est juste que... hum. (Je sentis mes oreilles rougir.) C'est un cadeau pour Vieille Mam.

— Et ? demanda-t-il.

— Tu te souviens que Roger m'avait confié que, lors d'une de ses visites, elle lui avait dit que lorsqu'elle allait aux latrines sa... euh... matrice lui tombait dans la main ?

Il releva des yeux perplexes vers moi, puis les baissa de nouveau vers l'objet.

— C'est... euh... un pessaire, expliquai-je. Si tu l'insères dans le...

— N'en dis pas plus ! m'arrêta-t-il, horrifié.

— Il est vraiment très beau, l'assurai-je. Et il sera parfait. C'est juste que de savoir qu'il porte tes initiales pourrait... la mettre mal à l'aise.

Il me vint également à l'esprit que la vieille dame, qui n'avait pas toute sa tête, pourrait inversement se sentir honorée d'être ainsi distinguée par le grand chef, ce qui n'avait rien de mal en soi, si ce n'était qu'elle pourrait être tentée de l'ôter en public pour s'en vanter.

Avec une moue de dégoût, il saisit délicatement le pessaire du bout de deux doigts.

— Ça ne la mettra pas plus mal à l'aise que moi, crois-moi, *Sassenach*. Je vais poncer ces initiales.

L'ancêtre d'un grand-duc d'Amérique

Colonie royale de New York, début octobre 1779

LES DOIGTS TREMBLANTS, Rachel noua le lange d'Oggy. Un coin lui échappa et le lange se rouvrit. Exposé à l'air frais, le petit pénis d'Oggy se raidit aussitôt et laissa échapper un jet d'urine chaude qui manqua de peu son visage.

Assis sur le lit près de son fils, à demi vêtu, Ian se tordit de rire. Il cessa aussitôt de rire quand il croisa le regard agacé de sa femme. Un large sourire aux lèvres, il lui prit le linge humide des mains et, se mettant à quatre pattes, épongea le sol tout en parlant en mohawk à Oggy. Les mots pénétraient sous la peau de Rachel, la démangeant.

Il parlait de plus en plus souvent en mohawk à Oggy depuis qu'ils avaient franchi la frontière de la colonie de New York et se rapprochaient de Canajoharie. Elle ne pouvait le lui reprocher. Patience et Prudence étaient fascinées par le son de cette nouvelle langue et avaient déjà appris quelques phrases utiles, notamment « Ne me tue pas », « Donne-moi à manger »,

« Non, je ne veux pas coucher avec toi » et « J'appartiens à Frère du Loup, du clan des loups des Kahnyen'kehaka, et il te châtrera si tu m'embêtes ».

Elle les entendait répéter religieusement ces phrases dans la pièce voisine pendant que Jenny aidait Silvia à habiller tout le monde dans ce qui passait pour être leurs meilleurs atours. Car, aujourd'hui, ils arriveraient à Canajoharie.

Rachel avait l'impression d'avoir avalé une boîte de balles de mousquet qui, à présent, roulaient lourdement dans son estomac. Sur la route, ils avaient redouté (enfin, surtout elle) de tomber sur des soldats errants, des combats ou ces vagabonds que la guerre avait arrachés à la société. Avec l'aide de Dieu, le talent de Ian pour sentir venir les ennuis et les éviter et, sans aucun doute, beaucoup de chance, ils avaient parcouru plus de mille kilomètres sans trop d'encombres. Aujourd'hui, ils entreraient dans Canajoharie et verraient sûrement Travailleur avec ses Mains. « Elle était ravissante. Je l'ai rencontrée au bord de l'eau, dans un bassin de la rivière, là où l'eau s'étend sans le moindre remous mais où tu sens quand même l'esprit de la rivière qui l'habite. »

Les balles de mousquet tombaient une à une dans le fond de ses entrailles tandis qu'elle se rappelait les paroles de Ian. « Elle était ravissante... »

Et elle avait trois enfants, dont l'un pouvait être de Ian.

Elle ferma les yeux et récita une brève prière d'excuse, accompagnée d'un appel à sa paix intérieure. Elle posa une main sur le ventre d'Oggy et retrouva presque aussitôt sa tranquillité d'esprit. Lui, il était sans le moindre doute le fils de Ian. Elle ne pouvait douter de l'amour que Ian lui portait, ainsi qu'à elle.

— *Ifrinn !* s'exclama Ian.

Elle sentit un liquide chaud se répandre sous sa paume ainsi qu'une odeur épouvantable.

— À ce rythme, nous ne serons jamais prêts à partir, mon petit gars.

Tandis qu'il essuyait rapidement et langeait de nouveau Oggy, elle nettoya les dégâts. Puis il se tourna soudain vers elle, l'embrassa sur le front et lui sourit.

Merci, Dieu ! pensa-t-elle en souriant à son tour.

— T'ai-je déjà dit que les Amis ne suivaient aucune doctrine ? demanda-t-elle.

— Oui.

Il inclina la tête sur le côté, attendant la suite, tandis qu'elle lui tendait l'une de ces agrafes en métal que Brianna appelait des « épingles à nourrice ».

— Cela ne veut pas dire que nous approuvons tous les comportements simplement parce que d'autres les considèrent comme normaux.

— Humph. Et... euh... quel genre de comportements normaux n'approuves-tu pas ?

— La polygamie.

Il éclata de rire et elle se sentit rassérénée.

Ils arrivèrent à Canajoharie dans l'après-midi. Ian loua deux chambres dans une petite auberge relativement propre puis envoya un message, rédigé en mohawk, à Joseph Brant, l'un des plus puissants chefs militaires mohawks (et un parent d'Emily) pour se présenter et demander un entretien. Il reçut sa réponse avant la tombée de la nuit : « Venez demain dans l'après-midi et nous prendrons le thé. Je serai ravi de faire votre connaissance¹. »

— Il s'exprime bien, observa Jenny en examinant le message écrit sur un papier de qualité et scellé avec un cachet en cire.

— Thayendanega est allé à Londres, maman, répondit Ian. Il parle probablement l'anglais mieux que toi.

— Hmm... c'est ce qu'on verra, répliqua-t-elle.

Patience et Prudence pouffèrent de rire et se mirent à chanter :

— « Chaton, chaton, d'où viens-tu, sans gêne ? Je suis allé à Londres voir la reine ! »

Patience s'interrompit pour demander :

— C'est vrai qu'il a vu la reine ?

— Ta maman n'aura qu'à le lui demander, répondit Ian en faisant rougir Silvia.

Oggy devrait venir avec eux car les seins de Rachel éclateraient si elle s'absentait trop longtemps. Silvia l'avait assurée que Prudence et Patience pouvaient garder Chastity. En cas de problème, comme un incendie se déclarant dans l'auberge ou une intrusion d'ours, elles étaient promptes à réagir et n'oublieraient pas leur petite sœur dans leur fuite.

Silvia et Jenny avaient proposé de rester à l'auberge, comme Rachel. Ian n'avait rien voulu entendre : elles devaient toutes l'accompagner.

— Il serait inconvenant de me présenter seul, comme si je n'avais pas de famille. Thayendanegéa me prendrait pour un indigent.

— Ah, c'est comme ça que ça marche ? demanda Jenny, intéressée. Entretenir un troupeau de femmes et d'enfants prouve que tu as quelques sous cachés sous ton matelas ?

— Exactement, répondit Ian. Du moins, que j'ai des moyens. N'oublie pas de porter ta montre en argent, maman. Et, Silvia, cela vous ennuerait-il de mettre l'autre cape de Rachel ?

Aucune des femmes ne possédait de tenue colorée. Jenny portait toujours ses vêtements de deuil noir ; Silvia n'avait qu'une seule robe non trouée et la modeste garde-robe de Rachel ne comportait rien de plus sophistiqué que sa bonne cape doublée de fourrure. Ian avait tenu à ce qu'elle l'ait, plus pour une question de survie que de vanité. Néanmoins, tous leurs vêtements étaient propres, convenables et taillés dans de bonnes laines. Le corsage de Jenny était taillé dans une épaisse soie noire.

— Et nous n'avons pas de terre sous les ongles, souligna Jenny. Nous avons aussi de bons bonnets, même si un peu de dentelle n'aurait pas été superflu.

Ian enfila trois bracelets par-dessus la manche de sa veste ; deux en argent et un en cuivre poli. Il se pencha devant le minuscule miroir de rasage que leur avait fourni leur logeuse pour attacher dans ses cheveux les plumes spectaculaires, bleu et rouge, que John Quincy Myers lui avait apportées. Elles provenaient d'un « ara », avait-il expliqué, bien que, n'en ayant vu que des plumes, il fût incapable de décrire à quoi ressemblait l'oiseau en question.

— Répète-moi comment on prononce le nom de ce monsieur, Ian, demanda nerveusement Rachel.

— Tai-END-an-egué-a, articula Ian. Peu importe, son nom anglais est Joseph Brant.

— Brant, répéta Rachel en s'appliquant.

Penché devant le miroir en plissant les yeux, ses mains fixant les plumes à l'arrière de sa tête, il ajouta sur un ton faussement nonchalant :

— Et mon... la femme que nous sommes venus voir s'appelle Wakyo'teyehsnonhsa. (Il lui sourit à travers le miroir.) Afin que tu le saches quand on parlera d'elle.

Jenny se raidit et entraîna Rachel dans l'autre pièce afin de laisser Ian achever sa toilette, la chambre étant exigüe.

Une fois dans le minuscule salon, elle marmonna à Rachel :

— Je doute qu'on lui parle. Si c'est le cas, je demanderai à Ian comment dire « Disparais, petite traînée effrontée » en mohawk. Même si ce ne serait pas très poli...

— Non, en effet, convint Rachel. Cela étant, si tu l'apprends, dis-le-moi. Ce peut être utile.

Jenny lui lança un regard amusé.

— Et dire que tu es une quakeresse, la taquina-t-elle. D'un autre côté, avoir en soi la lumière du Christ n'empêche sans doute pas une femme d'être une traînée effrontée...

Elle retint Rachel par le poignet.

— Sois tranquille, ma fille. Ian t’aime, tu le sais certainement ?

— Je n’en doute pas, répondit Rachel.

Elle le pensait sincèrement. C’étaient les enfants d’Emily qui l’inquiétaient.

Ian sortit de la chambre, resplendissant. Sous sa façade grave, elle sentait l’excitation qui coulait dans ses veines. Elle n’avait pas encore enfilé sa cape, qu’elle tenait à la main.

— Peut-être devrais-je rester avec les enfants. Ne serait-ce pas mieux si, la première fois, tu y allais seul ? Afin de... de...

— Non, répondit-il fermement en prenant Oggy dans ses bras. Nous avons été invités à prendre le thé.

À la grande surprise de Rachel, il s’agissait bien d’un vrai thé formel, à l’anglaise, dans un élégant salon, dans une demeure qui aurait pu être celle d’un commerçant de Boston relativement prospère. Joseph Brant lui-même était habillé comme un marchand, d’un bon costume en drap fin bleu, bien qu’il portât un large bracelet en argent juste au-dessus de son coude et deux petites plumes rouge vif plantées dans sa tresse retenue avec de la dentelle.

Néanmoins, personne n’aurait pu le prendre pour autre chose que ce qu’il était, quelle que soit sa tenue. Il n’était pas grand mais avait une forte carrure et une présence imposante, avec un visage large et carré, des lèvres fermes et charnues et d’épais sourcils noirs.

— Je te remercie de nous recevoir, lui dit-elle en le regardant dans les yeux et en souriant.

Les quakers ne faisaient ni courbettes ni révérences. Lorsqu’elle lui tendit la main, il s’inclina devant elle puis se redressa avec un air intéressé.

— Vous êtes quakeresse ?

— En effet, tout comme l’amie Silvia Hardman, ici présente.

— Soyez les bienvenues, dit-il en s’inclinant devant chacune d’entre elles, puis plus profondément encore devant Jenny.

— Madame, je suis honorée.

— Je ne suis pas une Amie, monsieur, dit-elle en lorgnant son bracelet et ses plumes. Mais je suis amicale.

« Pour le moment », disait son visage.

Cela fit sourire Brant.

— Vous m'en voyez soulagé, madame. J'ai comme l'impression que je n'aimerais pas être votre ennemi.

— Vous ne croyez pas si bien dire, l'assura Ian. Soyez sans crainte, nous venons en paix. Mon oncle vous envoie un gage de son amitié.

Jamie et lui avaient longuement discuté du présent qu'il conviendrait de lui offrir et Ian l'avait fait fabriquer à Philadelphie : un bel encrier en cristal lourd cerclé d'argent et orné des quatre triangles symbolisant l'air, la terre, le feu et l'eau. Le couvercle était, lui, orné de deux triangles superposés dont les branches pointaient dans toutes les directions, la représentation de « tout ce qui est ». L'encrier s'accompagnait d'une plume, elle aussi cerclée d'argent, provenant de l'ancêtre d'un grand-duc d'Amérique et fournie par Jamie.

Brant examina la plume avec intérêt. Première penne de l'aile, sa hampe légèrement incurvée décrivait une courbe élégante. Les barbes étaient plus courtes d'un côté et, de l'autre, dentelées comme un peigne. C'était ce qui permettait au hibou de voler en silence dans la nuit, indétectable jusqu'à ce qu'il fonde sur sa proie. En tant que présent, une telle plume pouvait être prise comme un compliment... ou une mise en garde. Si le hibou était généralement un symbole de sagesse, certains le considéraient comme un annonciateur de tragédie ou de danger.

Une femme apparut sur le seuil de la grande porte derrière Brant, tout sourire. Elle était brune et jolie. Elle portait une robe à l'européenne en calicot rouge imprimé d'un motif à fleurs, ainsi qu'un fichu blanc retenu par une broche en or en forme de papillon.

Brant s'inclina devant elle dans une élégante reconstitution des bonnes manières londoniennes.

— Ma chère, permets-moi de te présenter Okwaho, iahtahtehkonah, son épouse, sa mère et leur amie.

Se tournant vers les invités, il ajouta avec un petit moulinet du bras en direction de la nouvelle venue :

— Mon épouse, Catherine.

Elle lui lança un regard noir puis retrouva son sourire et fit une révérence. Elle parut sidérée lorsque aucune des femmes ne lui retourna son salut. Elle interrogea son mari du regard comme pour lui demander ce que signifiait un tel manque de courtoisie.

— Ce sont des quakers, expliqua-t-il.

Elle se détendit.

Jenny Murray ne s'inclinerait pas devant le roi d'Angleterre, et encore moins devant un homme qu'elle considère comme un assassin royaliste, pensa Rachel en conservant un air neutre et aimable.

Catherine lança un regard dubitatif à Jenny, qui pouvait être insondable quand elle le souhaitait, ce qui n'était pas le cas à présent, et décida que les deux plus jeunes femmes étaient plus abordables. Elle se tourna vers elles et les invita à s'asseoir à la table qui avait été dressée pour une collation.

— L'une d'elles serait-elle une pacificatrice, par hasard ? demanda-t-elle en s'asseyant à son tour.

— J'en doute, répondit Rachel en se tournant vers Silvia qui fit non de la tête.

— Je n'en suis pas une, dit cette dernière, mais j'en ai entendu parler. Les Amis étant connus pour être impartiaux et défenseurs de la paix, on fait appel à certains d'entre eux pour conduire des négociations entre... des gens en conflit ?

Elle interrogea Catherine Brant du regard.

— Oui, c'est bien cela, confirma celle-ci.

Elle versa le thé à travers une passoire en argent en forme de fleur et une vapeur parfumée vaguement familière s'éleva tel un spectre.

— Du vrai thé ! s'exclama Rachel malgré elle avant de rougir.

Thayendanegea lui sourit à travers le rideau de vapeur.

— En effet. Dois-je comprendre que vous n'en avez pas bu depuis longtemps ?

C'était une question délicate. Ian s'y était préparé. Il avait prévenu Rachel qu'en matière de politique, il ne comptait pas tourner autour du pot car il n'avait aucun moyen de connaître ce que Thayendanegea savait déjà sur eux.

— En effet, répondit-il. Le thé fait éternuer mon oncle.

— J'ai entendu parler de votre oncle, répondit Brant, amusé. « Neuf Doigts », n'est-ce pas ainsi que l'appellent certains Iroquois ?

Rachel n'avait jamais entendu ce surnom. Si Ian ne le connaissait pas non plus, il cacha bien sa surprise.

— Les Cherokees, eux, l'appellent « Tueur d'Ours ».

— C'est un homme aux nombreux noms, observa Brant. Et le général Washington l'appelle son ami, ai-je cru comprendre.

— C'est un ami de la liberté, répondit Ian avec un haussement d'épaules.

— Votre thé est excellent, dit Jenny à Mme Brant en reposant sa tasse sans l'avoir bue. Et vous avez une belle demeure. Vivez-vous ici depuis longtemps ?

Rachel se demanda si le mot « liberté » était un signal convenu entre la mère et le fils pour détourner l'attention ou participait simplement du rythme naturel d'une conversation devant nécessairement flotter entre la politique et la politesse. Catherine Brant répondit à sa question et les deux femmes se mirent à parler maison, ameublement puis, par l'intermédiaire du service en porcelaine chinoise, de cuisine. À partir de ce moment, la conversation devint franchement cordiale.

Bien qu'elle s'intéressât sincèrement à la recette de la soupe de maïs et du pain frit, Rachel suivait d'une oreille la conversation des hommes, qui

alternait entre l'anglais et le mohawk. De temps en temps, elle reconnaissait un nom, comme « Regarde la Lune » en mohawk, ou Ounewaterika, le nom que les Indiens avaient donné au général Lee. Puis elle entendit enfin celui qu'elle guettait : Wakyo'teyehsnonhsa.

Elle s'efforça de ne pas regarder Ian. Jenny, en revanche, tourna brusquement la tête vers son fils.

Quoi qu'ils aient eu à dire au sujet d'Emily, ce fut bref. Quelques instants plus tard, Brant se tourna vers elle et lui demanda des nouvelles de son frère Denzell, qu'il avait brièvement rencontré à Albany. Puis les remous dangereux de la conversation autour de la table convergèrent en un courant fluide.

Suffisamment fluide, maintenant que le sujet de Travail avec ses Mains avait été provisoirement écarté, pour que Rachel respire enfin et se concentre sur la singularité de la situation et du maître de maison, ce dernier parlant de dindes sur un ton des plus affables avec Silvia Hardman.

Comment pouvaient-ils se trouver ici, papotant comme si de rien n'était, avec un homme qui, disait-on, avait tué, ou ordonné la mort, de tant de gens ?

Tu dînes avec Jamie Fraser, que tu aimes et respectes, lui rappela sa lumière intérieure. N'en a-t-il pas fait autant ?

Pas avec des innocents, s'entêta-t-elle. Néanmoins, en toute franchise, elle savait pertinemment que tout ce qu'on disait sur un homme n'était pas nécessairement vrai.

Et tous deux ont agi parce que nous sommes en guerre...

Bien que sceptique, sa lumière intérieure battit en retraite, l'attention de Rachel étant de nouveau détournée par la conversation.

Brant venait de parler à Ian en mohawk en lançant un regard de biais à Rachel qui sentit les poils de sa nuque se hérissier. Ian détourna délibérément la tête afin de lui cacher son expression et répondit dans la même langue en faisant rire son hôte.

Elle se rendit compte que Jenny, assise à ses côtés, examinait Brant d'un air suspicieux, tandis que Catherine les observait toutes les deux par-dessus le bord de sa tasse. En constatant que Rachel s'en était aperçue, elle reposa sa tasse et se pencha vers elle.

— Il a dit que si Frère du Loup découvrait qu'il ne pouvait garder deux épouses, il doit savoir que Travail avec ses Mains possède trente-cinq hectares de bonne terre à son nom et qu'elle est une excellente agricultrice. Toutefois, Frère du Loup n'a pas à s'inquiéter pour votre avenir. (Elle sourit à Rachel.) Une bonne pacificatrice sera la bienvenue dans n'importe quel foyer et Thayendanegea propose de vous garder avec lui.

Malgré sa détermination à ne rien montrer, Rachel en resta pantoise.

— Oh non, pas de cette manière, la rassura Catherine. Il veut dire par là que vous serez accueillie comme une membre estimée de sa maisonnée, pas dans son lit.

— Ah, fit Rachel d'une petite voix.

Avant qu'elle ait pu trouver une manière courtoise de refuser sa proposition, la porte d'entrée s'ouvrit et un courant d'air frais s'engouffra dans la maison. Ils entendirent des pas légers dans le couloir et tout le monde se retourna.

Un Mohawk d'un certain âge apparut sur le seuil, svelte et le dos droit. Il était impeccablement vêtu, avec des boutons en argent et une paire d'ailes de tourte voyageuse suspendue à son cou sur une lanière en fil bleu tressé. Avec ses cheveux gris, son visage fin et tanné, ses yeux noirs plein d'humour, il dégageait un air d'assurance. Il s'inclina devant les dames, le regard curieux.

— Ah, te voilà ! déclara Joseph Brant, l'air amusé. Curieux comme tu es, j'aurais dû me douter que tu ne pourrais t'empêcher de venir voir nos visiteurs.

Il se leva et fit les présentations.

— Mme Murray, une autre Mme Murray et Mme... Hardman ? Comme c'est étrange. Permettez-moi de vous présenter mon oncle, le sachem.

— Enchanté, mesdames, dit le sachem.

Son accent se situait entre l'anglais cultivé et le français.

— Et vous devez être Okwaho, iahtahtehkonah, bien sûr, dit-il avec un salut cordial vers Ian.

Il remercia un serviteur qui lui apportait une chaise tandis qu'un autre disposait sur la table une assiette, des couverts en argent et une serviette en lin. Il s'assit entre Rachel et Jenny, souriant à l'une et à l'autre.

Rachel se demanda si son arrivée avait été calculée afin de divertir les dames pendant que Ian parlait politique avec Brant. Quoi qu'il en soit, sa conversation aurait animé n'importe quel salon et, bientôt, leur coin de table bruissait d'observations, de compliments et de toutes sortes d'anecdotes.

Rachel avait l'habitude d'observer et d'écouter les gens. Elle était impressionnée par le sachem : il posait des questions intelligentes et prêtait attention aux réponses. Lorsqu'on lui posait une question personnelle, il avait suffisamment d'esprit et d'humour pour lui faire (presque) oublier les implications de la remarque de Brant sur la polygamie.

— Avez-vous un nom, monsieur ? lui demanda Jenny. Ou êtes-vous simplement né sachem ?

Rachel lança un regard surpris à sa belle-mère. Jenny savait parfaitement ce qu'était un sachem. Durant le trajet entre Philadelphie et Canajoharie, Ian n'avait cessé de leur décrire et de leur expliquer les coutumes des Mohawks. Elle avait observé son visage, illuminé par les souvenirs et l'espérance, et avait passé tout ce temps déchirée entre le plaisir de le voir aussi enthousiaste et le désir malsain qu'il ne soit pas aussi ravi à l'idée de retrouver ces gens qui, après tout, se rappela-t-elle, étaient son peuple.

— Oh, n'a-t-on pas le droit d'avoir plusieurs noms ? répondit le sachem avec une lueur malicieuse dans le regard. Vous-même, vous ne vous appelez

pas que Murray, je présume. Car, après tout, c'est le nom de votre défunt mari.

Prise de court, Jenny dut comprendre, à l'instar de Rachel, que le sachem était suffisamment familier des coutumes européennes pour avoir reconnu sa tenue de veuve. Ou alors il possédait une intuition remarquable, pensa-t-elle, amusée.

Son amusement s'évanouit l'instant suivant lorsque le sachem prit la main de Jenny et déclara le plus naturellement du monde :

— Il est toujours avec vous, votre mari. Il me demande de vous dire qu'il marche sur ses deux jambes.

Jenny en resta bouche bée, comme Rachel.

— Oui, je suis né avec ce don, reprit-il avec un sourire en lâchant sa main. Pour en revenir à votre question, mon nom d'homme, si vous préférez l'utiliser, est Okàrakarakh'kwa. Il signifie « Soleil brillant sur la neige ».

— Saint Michel, protège-nous, marmonna Jenny en gaélique.

Elle se redressa, parvint à afficher un sourire plus ou moins gracieux et reprit d'une voix plus forte :

— Je me contenterai de sachem pour le moment. Je m'appelle Janet Flora Arabella Fraser Murray. Vous pouvez m'appeler Mme Janet, si vous voulez.

1. *Pussy Cat, Pussy Cat* : vieille comptine anglaise.

Sardines frites et moutarde forte

SI LE SACHEM connaissait d'autres détails troublants, il les garda pour lui, répondant plutôt à leurs questions et expliquant comment il avait accompagné son neveu à Londres en tant que conseiller, d'où sa connaissance de l'anglais et son goût pour le thé et les sardines frites accompagnées d'une moutarde forte.

Le repas fut long et sophistiqué. Le temps qu'ils en arrivent au flan de maïs agrémenté de fraises séchées, les seins de Rachel la démangeaient, se pressant avec insistance contre son corset. Maintenant qu'Oggy pouvait manger un peu de nourriture solide, elle l'allaitait moins souvent et cela faisait un certain temps qu'elle n'avait pas éprouvé cette sensation d'avoir les seins sur le point d'éclater.

Si elle pensait à Oggy une minute de plus, son lait se mettrait à couler. Par précaution, elle avait glissé des carrés de tissu sous son corset, mais ils ne suffiraient pas longtemps. Elle attira l'attention de Catherine et, l'interrogeant du regard, fit un bref mouvement du menton vers la porte.

Catherine se leva aussitôt, posa brièvement une main affectueuse sur l'épaule de son mari et fit signe à Rachel de la suivre.

Une fois dans le couloir, Rachel demanda :

— Où est Oggy ? Mon enfant ?

On l'avait convaincue de laisser Oggy à une jeune Mohawk pendant qu'ils prenaient le thé. Elle ignorait où elle l'avait emmené.

— J'ai vu Bridget sortir avec lui tout à l'heure. Ne vous inquiétez pas. Il est bien emmaillotté et ils seront bientôt de retour.

Bientôt ne serait pas assez tôt. Les seins de Rachel commençaient à fuir rien qu'en pensant à Oggy.

— Dans ce cas, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer les lieux d'aisances ? demanda-t-elle.

Les latrines se trouvaient à l'extérieur, dans une maisonnette en briques bien entretenue. Catherine l'y accompagna puis se retira. Rachel se glissa aussitôt derrière la structure. Bien qu'elle eût besoin d'intimité, il n'était pas question de verser son lait dans une fosse d'aisances.

Elle parvint à se libérer de son corset juste à temps. Une pensée pour son fils, lourd et mou dans ses bras, s'abandonnant à la tétée, et le lait jaillit de ses mamelons en éclaboussant les feuilles rouges d'une plante qui grimpait sur le mur. Elle ferma les yeux et soupira d'aise, puis les rouvrit soudain en entendant la porte des latrines grincer et des pas de l'autre côté de la maisonnette.

Elle eut à peine le temps de presser les linges sur ses seins nus qu'un homme apparut à l'angle de la maisonnette et s'arrêta net en l'apercevant.

— Ouh là ! s'exclama-t-il en ouvrant des yeux ronds.

C'était un Blanc, bien que très halé comme Ian. Il n'avait pas de tatouages et sa tenue était un mélange entre un costume européen et indien, à la manière de celui de Joseph Brant, quoique de bien moins bonne qualité. Il boitait fortement et s'appuyait sur une canne.

Elle s'efforça de prendre l'air le plus digne possible.

— Si cela ne t'ennuie pas, ami, j'aimerais avoir un moment d'intimité.

— Quoi ?

Il arracha son regard de ses seins et releva les yeux vers son visage.

— Oh. Oh, bien sûr. Je vous demande pardon... euh... madame.

Il recula lentement en ne pouvant s'empêcher de reluquer sa poitrine, puis pivota, et s'éloigna précipitamment, percutant presque aussitôt quelqu'un qui arrivait de l'autre côté du bâtiment. Rachel entendit un cri féminin, un juron en mohawk puis...

— Gabriel ! s'écria la voix de Silvia.

— Silvia !

Rachel se figea, du lait chaud coulant entre ses doigts.

Les deux voix s'élevèrent de nouveau, chargées d'accusation.

— Que fais-tu ici ?

— Seigneur, prends pitié ! murmura Rachel.

Elle fit deux pas sur le côté et regarda discrètement devant les latrines.

— Je... je..., balbutia Gabriel, le teint livide. Je... Silvia ? C'est toi ? C'est bien toi ?

Les épaules de Silvia tremblaient sous sa cape grise. Elle se toucha le visage comme pour vérifier que c'était bien elle.

— Ou-ou-i, répondit-elle sur un ton dubitatif.

Elle laissa retomber sa main, avança de quelques pas vers son mari et le dévisagea. Puis elle baissa les yeux. Rachel suivit son regard et constata qu'outre la canne qu'il avait laissée tomber Gabriel avait une béquille sous une aisselle. Sa jambe et son pied étaient étrangement tordus.

— Que t'est-il arrivé ? murmura Silvia.

Elle tendit une main vers lui. Il eut un petit mouvement convulsif, comme s'il allait la prendre, puis se ravisa.

— J'ai été capturé par les Chaouanons. Ils m'ont emmené dans le Nord. Une nuit, j'ai tenté de m'évader. Ça ne leur a pas plu et ils m'ont fendu le pied en deux avec une hache.

— Oh Seigneur !

— J'ai eu de la chance, poursuivit Gabriel avec un semblant de sourire. Ils ne m'ont pas tué. J'avais encore de la valeur en tant qu'esclave et...

— Tu es un esclave ici ?

Silvia commençait à se remettre du choc, sa voix était chargée de stupeur et d'indignation.

— Non. Le Seigneur m'a protégé. Les Chaouanons m'ont vendu à une bande de Mohawks qui accompagnaient un prêtre jésuite au Canada où il devait rejoindre une mission. Il ne parlait que le français, dont je ne comprends que quelques mots. Il a soigné et bandé ma plaie. Après que je lui ai montré que je savais lire et compter, il a convaincu mes ravisseurs que j'aurais plus de valeur pour un homme de bien qu'en travaillant dans des champs.

— M. Brant ? demanda Silvia, horrifiée.

Rachel l'était tout autant.

— J'ai fini par atterrir chez lui, répondit Gabriel qui paraissait soudain las. Mais je ne suis pas un esclave, ici. Je suis... libre.

Libre.

Le mot resta en suspens dans l'air, étincelant et pointu telle une stalactite de glace. Il y eut un silence. Toutefois, les paroles non dites étaient aussi limpides aux oreilles de Rachel que si on les lui avait hurlées.

Alors pourquoi n'es-tu pas rentré à la maison ? Pourquoi ne m'as-tu pas au moins écrit pour me dire que tu étais en vie ?

— Et toi, Silvia... tu vas bien ?

Appuyé sur sa béquille, Gabriel était immobile. Il ne portait pas de perruque et le vent froid soulevait ses cheveux fins et clairsemés qui chatoyèrent un instant tel un halo.

Silvia se mit à rire, un ricanement aigu frôlant l'hystérie. Puis elle cessa brusquement.

— Non, répondit-elle. Je n'avais pas d'argent et aucune aide. J'ai néanmoins nourri mes filles comme j'ai pu.

— Les filles. Prudence et Patience, elles sont avec toi, ici ?

L'émotion dans sa voix paraissait sincère et les épaules de Rachel se détendirent légèrement. Peut-être que, bien que n'étant plus esclave, il avait été empêché de partir.

— Prudence, Patience et la petite Chastity, répondit Silvia sur un ton de défi. Oui, elles sont avec moi.

Il se figea un instant, la dévisageant attentivement. Même de dos, Rachel pouvait deviner l'expression de Silvia : la honte, la bravade, l'espoir... et la peur.

— Chastity, répéta-t-il lentement. Quand est-elle née ?

— Le 4 février 78, répondit Silvia sans sourciller.

Les traits de Gabriel se durcirent.

— Tu t'es donc remariée. Ton... mari est ici ?

— Je ne me suis pas remariée, répondit-elle sans desserrer les dents.

— Mais... mais..., balbutia-t-il, choqué.

— Comme je te l'ai dit, j'ai nourri mes enfants comme j'ai pu.

Rachel avait honte d'être le témoin de cette scène intime et douloureuse entre les Hardman. Une branche sèche de chèvrefeuille s'était prise dans ses jupes et ses semelles étaient enfoncées dans un plant de tomates fané. Le vent était brusquement retombé et, dans le silence complet qui régnait autour des latrines, elle ne pouvait bouger sans être détectée.

— Je vois, dit enfin Gabriel.

Sa voix était atone. Il resta quelques minutes les mains croisées devant lui, le temps de prendre une décision. Puis son expression changea. La colère, la pitié, la honte et la perplexité cédèrent le pas à une froide détermination.

— Moi, je me suis remarié, annonça-t-il. À une Mohawk, la nièce du sachem. Il est...

— Je sais qui il est, l'interrompit Silvia.

Après un nouveau long silence, Gabriel s'humecta les lèvres.

— Les Mohawks ont une autre conception du mariage, déclara-t-il.

— Sans doute.

Silvia semblait être à des centaines de kilomètres, participant à la conversation à l'aide de signaux de fumée.

— Je... je pourrais avoir deux épouses.

Cette perspective ne semblait pas le ravir.

— Non, tu ne peux pas, répliqua froidement Silvia. Pas si tu imagines que je serais l'une d'elles.

— Tu es mal placée pour me juger, grogna Gabriel. Je ne t'ai fait aucun reproche pour...

— L'expression sur ton visage d'hypocrite est déjà un reproche ! explosa soudain Silvia. Comment oses-tu, Gabriel ? Depuis combien de temps es-tu ici, avec tous les moyens pour m'écrire, sans m'envoyer le moindre mot ? Si j'avais été une veuve respectable, si tu ne nous avais pas éloignés de l'Assemblée annuelle et des autres Amis de Philadelphie, je me *serais* remariée, même si je t'ai longtemps et sincèrement pleuré.

Sa voix se brisa et elle haleta, essayant de retrouver son souffle.

— Personne ne savait si tu étais mort, prisonnier ou... quoi, reprit-elle. Je ne pouvais me remarier. Je n'avais plus rien... *rien*... à part la maison. Un toit sur nos têtes. L'armée m'a pris mes chèvres et a piétiné mon potager. J'ai tout vendu sauf un lit et une table. Et ensuite...

— Chastity, lui rappela Gabriel sur un ton mauvais.

Silvia se tenait droite comme un jeune chêne, les poings serrés contre ses flancs, tremblante de rage. Pourtant, lorsqu'elle reprit la parole, sa voix était calme et puissante.

— Je divorce, déclara-t-elle. Je t'ai épousé de bonne foi. Je t'ai aimé et soutenu. Je t'ai donné des enfants. Puis tu m'as abandonnée. Tu m'as traitée comme une moins-que-rien et entends continuer de le faire. Il n'y a plus de mariage entre nous. Je divorce et te renie.

Gabriel la regarda, ahuri. Si Rachel savait que divorcer était possible chez les quakers, elle ne connaissait personne l'ayant fait. Cela venait-il

vraiment de se produire sous ses yeux ?

Pour la première fois, les traits de Gabriel s'empourprèrent.

— *Toi ? Tu veux divorcer de moi ?* Si quelqu'un a le droit ici de déclarer notre union nulle et...

— Je n'ai pas trahi mon époux, l'interrompit-elle. Je n'ai pas commis le péché de bigamie. Je te dis que notre mariage est terminé et tu ne pourras rien faire pour m'en empêcher.

Rachel avait reculé par réflexe, une main sur sa bouche pour se retenir d'intervenir. Elle s'apprêtait à s'éclipser lorsque Gabriel déclara :

— Naturellement, je prendrai Patience et Prudence avec moi.

Rachel se figea. Elle avança de nouveau prudemment la tête à l'angle du bâtiment pour s'assurer que le silence de Silvia n'était pas dû à une syncope provoquée par le choc ou la fureur.

Ce n'était pas le cas. À ses traits congestionnés, c'était plutôt l'incapacité de choisir parmi tous les mots qui affluaient dans sa gorge qui l'empêchait de répondre.

— Elles me manquent cruellement, ajouta Gabriel.

Il paraissait sincère.

— Chastity ne t'a pas manqué, répliqua Silvia d'une voix tremblante.

À voir l'expression de Gabriel, un mélange de pitié et d'exaspération, il n'avait pas bien évalué l'humeur de sa femme.

— Je... je ne te condamne pas, dit-il. Qu'elle soit le fruit d'un... d'un viol, ou... d'un choix, tu...

— Oh, c'était assurément un choix. Le choix entre écarter mes cuisses ou laisser mes enfants mourir de faim. Le seul choix que tu m'aies laissé !

Gabriel se raidit.

— Quelles que soient les circonstances de sa naissance, l'enfant ne doit pas être condamnée ni considérée comme coupable. La lumière du Christ est en elle comme en tout être humain, mais...

— Mais tu refuses de reconnaître le Christ en elle, ou en moi, je suppose !

Gabriel serra les mâchoires et lutta intérieurement un instant pour contenir ses émotions.

— Tu m’as interrompu trop tôt, dit-il. J’ai dit que Patience et Prudence resteraient vivre avec moi. Elles seront heureuses, en sécurité et ne manqueront de rien. Je te donnerai de l’argent pour que vous viviez convenablement, toi et... l’enfant.

— Elle s’appelle Chastity, lui rappela Silvia. Et tu sais pourquoi, même si, avec l’aide de Dieu, elle ne l’apprendra jamais. Naturellement, je la garderai avec moi, ainsi que ses deux sœurs. Je ne leur dirai pas de mal de toi. Elles méritent de croire que leur père les aimait.

Elle avait accentué le verbe « croire ».

— Tu n’as pas le droit de me les prendre, rétorqua Gabriel.

Il ne semblait plus en colère, juste sûr de son droit.

— Quel droit ? demanda-t-elle. Le tien ? Celui du roi ? Du Congrès ?

Pour la première fois, elle lança un regard autour d’elle, vers les champs sombres qui s’étaient à perte de vue, vers les maisons au loin, perdues derrière un voile de brume.

— Ne m’as-tu pas dit que les Mohawks avaient une autre conception du mariage ? reprit-elle. Fort bien, j’en parlerai à ton maître et nous verrons bien.

Sur cet ultimatum, elle tourna les talons et marcha d’un pas déterminé vers la maison. Gabriel Hardman lui emboîta le pas et tenta de la rattraper, les coups de sa béquille contre le sol témoignant de son anxiété. Toutefois, si elle les entendit, ils n’eurent aucun effet.

De nouveau seule, Rachel s’efforça de se calmer et de chasser de sa mémoire les dernières minutes de la scène à laquelle elle venait d’assister. Elle entra dans les latrines, verrouilla la porte et, en dépit de l’odeur d’humidité rance, apprécia ce moment de solitude et de silence autour

d'elle. Les mécanismes internes de son corps s'apaisèrent également. Son frère Denzell lui avait dit un jour que les juifs, qui priaient beaucoup, avaient de brèves prières spéciales à réciter dans des occasions telles que celle-ci, remerciant le Créateur pour le bon fonctionnement de leurs vessies ou de leurs boyaux. Cela l'avait fait rire. À présent, cela ne lui paraissait plus aussi saugrenu.

Le chatouillement dans ses seins qui se gorgeaient de nouveau lui rappela un autre mécanisme interne et elle sortit des latrines en remerciant le ciel pour son fils.

— Ainsi que pour la petite Chastity et ses sœurs, ajouta-t-elle à voix haute.

Elle venait de prendre conscience que la crise entre les Hardman allait entraîner trois enfants innocentes dans sa tourmente.

— Seigneur, elles ne savent même pas que leur père est ici !

Elle lança un regard inquiet vers la maison. Silvia et Gabriel avaient disparu. La porte s'ouvrit et ce fut son mari qui apparut, son visage s'illuminant en la voyant.

— Ah, tu es là !

Il la rejoignit en quelques enjambées et la prit dans ses bras.

— Tu t'es absentée si longtemps que j'ai cru que tu avais rencontré un serpent dans les latrines.

Il la dévisagea d'un air inquiet.

— Tu vas bien ? Tu as mangé quelque chose qui ne t'a pas réussi ?

— Ce n'est pas la nourriture, répondit-elle.

Elle aurait voulu s'accrocher à lui mais ses seins étaient si sensibles qu'elle s'écarta.

— Ian...

— Notre petit homme te réclame à cor et à cri, l'interrompit-il avec un signe de tête vers la maison.

En effet, elle entendait Oggy brailler de là où elle se tenait et ses seins se mirent à fuir. Elle se précipita vers la porte, Ian sur ses talons.

— Tu vois, dit-il à Oggy lorsqu'elle le prit dans ses bras. Je t'avais bien dit que *mammaidh* ne te laisserait pas mourir de faim.

Ils se trouvaient dans la chambre d'amis que Catherine avait mise à leur disposition. Rachel se laissa tomber sur le lit et délaça son corset d'une main. Oggy fondit sur son mamelon avec l'avidité d'un alligator affamé et ses cris cessèrent aussitôt.

— Le sachem s'est entiché de ma mère, observa Ian au bout de quelques instants. Il lui a proposé un concours : le tir au pistolet à dix pas.

— C'est un concours ou un duel ? demanda-t-elle.

Elle ferma les yeux avec un soupir de soulagement. Son sein libre gouttait mais peu lui importait.

— Dans un cas comme dans l'autre, j'ai parié sur maman à cinq contre un, répondit Ian en riant. Son père lui a appris à tirer, et, quand ils étaient jeunes, oncle Jamie et mon père l'emmenaient chasser le lapin et la grouse. Avec un bon pistolet, elle peut trouver une pièce de six pence à dix pas.

— Avec qui as-tu parié ? Joseph Brant ou le sachem ?

— Oh, avec Thayendanega, bien sûr. Que se passe-t-il, *a nighean* ?

Elle rouvrit les yeux et découvrit son visage à quelques centimètres du sien. Elle sentit la chaleur de son corps et se blottit contre lui.

— Sais-tu que le mari de Silvia est ici ?

Ian sursauta.

— Quoi, le mari qui était mort ?

— Malheureusement, il est vivant. Et ici. Ils viennent de se rencontrer devant les latrines.

— Malheureusement ? Pourquoi ? Vaudrait-il mieux pour lui qu'il soit mort ?

Rachel poussa un soupir qui fit grogner Oggy et ce dernier s'accrocha à elle plus féroce.

— Aïe ! fit-elle. Je n'ai pas d'objection à ce qu'il soit en vie. Le problème, c'est sa présence ici.

Elle lui raconta brièvement ce qu'il s'était passé.

— Qu'arrivera-t-il à Patience et Prudence ? demanda-t-elle en repositionnant Oggy sur ses genoux. Elles savent dans quelle situation s'est retrouvée leur mère et ce qu'elle a fait pour assurer leur survie. Elles l'aiment et lui sont loyales. Maintenant, elles vont découvrir que leur père est ici et elles l'aiment aussi.

— Elles ne le savent pas encore ?

— Non.

Rachel embrassa le sommet du crâne rond d'Oggy avec sa petite houpette de cheveux noirs et soyeux avant de reprendre :

— J'essaie de réfléchir à un moyen de les aider ainsi que Silvia et ne trouve rien. As-tu une idée ?

— Non, je n'ai vu ni l'un ni l'autre. Quant à lui, je ne sais même pas à quoi il ressemble.

— Il boite et marche avec des béquilles. Les Chaouanons qui l'ont capturé lui ont fendu le pied en deux avec une hache.

— Ouille ! Je comprends qu'il ne soit pas rentré chez lui.

— Silvia a dit qu'elle irait parler avec son maître. Je suppose qu'il s'agit de Joseph Brant. Peut-être sont-ils avec lui ?

Ian fit non de la tête.

— Impossible. C'est ce que je voulais te dire. Thayendanegaa est parti. Je lui ai expliqué la raison de ma visite et, après le repas, il a déclaré qu'il irait lui-même voir Wakyo'teyehsnonhsa pour lui demander de me recevoir.

Il se tourna vers la fenêtre à travers laquelle filtrait la lumière pâle de l'après-midi.

— C'est à plus de dix kilomètres mais il a assuré qu'en partant tout de suite il serait de retour pour le dîner.

— Oh.

Rachel avait oublié le petit détail de l'ex-femme de Ian.

— C'est... très gentil de sa part.

Ian haussa une épaule.

— Lorsqu'il s'agit d'une visite formelle, ce qui est le cas, il faut respecter le protocole. Mais tu as raison, c'est très prévenant de sa part. J'ignore si c'est par respect pour oncle Jamie ou pour Wakyo'teyehsnonhsa.

— Il doit donc la tenir en haute estime.

Elle s'était efforcée de prononcer sa phrase comme une affirmation et non une question. Peine perdue, Ian était sensible aux intonations.

— Elle appartient à son peuple, à sa famille, répondit-il simplement. Elle était avec lui la dernière fois que je l'ai vue, à Unadilla. C'était bien avant que tu m'épouses.

Il se tourna de nouveau vers la fenêtre.

— Où a bien pu aller Silvia, à ton avis ?

Rachel n'eut pas à réfléchir trop longtemps.

— Elle est allée chercher ses filles, répondit-elle avec certitude.

— Est-elle en état de chevaucher ?

— Absolument pas.

Dans son agitation, Rachel dérangerait Oggy qui enfonce ses doigts dans son sein pour s'accrocher.

— Aïe !

— Je ferais mieux de la rattraper, annonça Ian. Excuse-moi auprès de Mme Brant pour le dîner.

Une *Moonlicht Flicht*

LAN PRIT LE TEMPS D'ENFILER SA VESTE en peau d'ours. La couleur lavande du ciel laissait présager une chute de neige et l'air refroidissait rapidement. Il n'avait pas besoin d'une autre arme que le couteau attaché à sa ceinture. Même si Gabriel était un quaker en disgrâce, un homme mutilé sur ses béquilles ne représentait pas pour lui un réel danger. Il avait bien fait de ne pas se raser la tête à l'iroquoise pour sa visite. S'il devait galoper jusqu'à Canajoharie et revenir dans le froid et sous la neige, sa chevelure lui tiendrait chaud.

Il sortit de la maison et se dirigea vers la grange où ils avaient laissé leurs chevaux. Silvia n'était pas bonne cavalière et, même si elle était parvenue à seller et harnacher seule sa monture, elle ne pouvait être bien loin.

Il avait entendu des coups de feu au loin sans y prêter attention. Quand sa mère l'appela, il constata que le sachem et elle avaient fait leur concours : un vieux mouchoir accroché au tronc d'un énorme chêne effeuillé était perforé de trous aux bords calcinés.

Le froid avait rosi le teint de Jenny et elle avait perdu son bonnet en rabattant en arrière la capuche de sa cape. Elle tâtonnait derrière sa tête pour

tenter de la récupérer tout en riant à une observation du sachem. En dépit de ses cheveux gris, Ian fut surpris par son allure juvénile.

— Okwaho, iahtahtehkonah, l'appela le sachem en souriant. Votre mère est une tueuse.

— Avec un pistolet, assurément, répondit-il. Elle est également assez douée avec une épingle à chapeau, si le besoin s'en fait sentir.

Le sachem se mit à rire et Jenny parut amusée. Elle observa Ian, se tourna, puis pivota de nouveau vers lui après avoir remarqué quelque chose sur son visage.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, inquiète.

Il leur raconta brièvement. Il lui vint à l'esprit que le sachem était l'oncle de Thayendanegéa et avait manifestement une influence sur lui. Il ne l'interrompit pas ni ne posa de questions, conservant une attitude d'attention respectueuse. Il sembla toutefois à Ian qu'il trouvait la situation amusante. Alors qu'il achevait son récit, il lui vint également à l'esprit que le sachem connaissait probablement Gabriel Hardman et, peut-être, prendrait sa défense.

Jenny l'avait écouté en nettoyant son pistolet, enfonçant un morceau de tissu dans le canon à l'aide d'un petit écouvillon. Elle rangea l'arme sous sa ceinture, replia le mouchoir souillé et le glissa dans la cartouchière.

— Nous avons bien parié, n'est-ce pas ? dit-elle au sachem.

— En effet, répondit-il avec un léger sourire.

— Et, puisque vous êtes un honnête homme, vous reconnaissez que j'ai gagné ?

Le sourire du sachem s'élargit.

— Je ne peux dire le contraire. Quel gage exigez-vous ?

Jenny indiqua la maison.

— Que vous accompagniez mon amie Silvia lorsqu'elle ira voir M. Brant et que vous veilliez à ce que justice soit faite.

— Vous n’avez pas gagné à ce point, répondit-il sur un ton de reproche. Néanmoins, puisqu’elle est votre amie, vous irez avec elle partout où elle ira. Et, comme je suis votre ami...

Il s’interrompit et arqua un sourcil.

— Le suis-je ? demanda-t-il.

— Je le serai si vous l’accompagnez, s’impatenta-t-elle.

— Alors j’irai où vous irez, acheva le sachem en s’inclinant. Où que ce soit.

Cette petite scène perturba Ian. Le temps pressant, il dut se contenter d’adresser au sachem un regard signifiant « Si tu ennuies ma mère, je te viderai de tes tripes comme un poisson » avant de poursuivre son chemin vers la grange. Sa mère surprit son regard et sembla trouver cela drôle. Le sachem demeura impassible.

Silvia se trouvait dans la grange, avec le hongre pie nommé Henry sur lequel elle était venue de Philadelphie. Elle s’appuyait sur son flanc, le visage enfoui dans ses bras, tandis que le cheval cueillait tranquillement des bouchées de foin dans un filet suspendu et les mâchouillait en bavant allègrement. Sa selle et sa bride étaient posées sur le sol.

Silvia redressa la tête en entendant les pas de Ian. Son visage était boursoufflé par les larmes, son bonnet de travers, ses cheveux lisses s’étaient dénoués d’un côté et pendaient devant son oreille. Elle se baissa pour ramasser la bride à ses pieds.

— Je... j’attendais qu’il ait fini de manger, expliqua-t-elle. Je ne pouvais pas lui mettre le mors alors qu’il...

Elle fit un geste d’impuissance vers les mâchoires de Henry.

— Où comptiez-vous aller ? demanda poliment Ian, bien qu’il connût déjà la réponse.

Silvia se redressa, les yeux rouges mais le regard déterminé.

— Chercher mes filles et les emmener. M’aideras-tu ?

— Les emmener où, Silvia ?

Il tendit la main vers la bride. Elle la retint.

— Ailleurs ! Peu importe, je trouverai un endroit !

— Rachel m’a dit que vous envisagiez de demander l’intervention de Thayendanegéa.

— En effet, j’essayais de me décider, répondit-elle en posant une main sur l’encolure du hongre. Soit j’attends son retour et lui demande de choisir entre Gabriel et moi, soit je vais chercher les filles à l’auberge et nous nous enfuyons.

Elle-même soufflait tel un cheval fugitif. Elle s’essuya le visage et déglutit.

— Si j’attends, Gabriel pourrait trouver de l’aide pour nous poursuivre et, s’il nous rattrape... je ne suis pas sûre de pouvoir l’empêcher de me prendre les filles. Et... si Brant donne raison à Gabriel ?

Une idée lui vint soudain.

— Les Mohawks considèrent-ils que les enfants sont la propriété du père ? demanda-t-elle.

— Non, répondit calmement Ian. Si une femme met son mari à la porte ou s’il s’en va, les enfants restent avec elle.

— Oh.

Elle s’assit soudain sur la selle et lissa ses cheveux en arrière.

— Oh, répéta-t-elle. Dans ce cas, peut-être que...

— Peut-être que cela ne regarde pas Thayendanegéa, l’interrompit doucement Ian. Ce qui se passe entre un mari et une femme ne concerne qu’eux, à moins que vous ne fassiez un raffut qui dérange les autres. Par exemple, si vous tuez votre mari, ce pourrait être fâcheux. Mais, comme vous êtes quakeresse, je doute que ce soit votre intention.

Elle resta silencieuse un moment, fixant le foin épars sur le sol en pinçant les lèvres.

— Ce n’est pas l’envie qui me manque, dit-elle enfin. Mais non, tu as raison. Je ne le tuerai pas.

Elle inspira profondément et se releva.

— J'ai besoin d'être avec mes filles. M'aideras-tu à aller les trouver ?

La lumière baissait rapidement et un vent portant le souffle glacé de la nuit s'engouffrait dans la grange et faisant voler le foin sur la terre battue. Ian acquiesça et saisit la selle.

— Allez chercher votre cape, Silvia. Sinon, vous allez mourir de froid.

Le trajet jusqu'à l'auberge prenait moins d'une heure. Toutefois, le soleil avait disparu, englouti par un banc de nuages qui s'était dressé derrière les arbres tel du pain noir en train de lever. Puis il se mit à neiger.

Ian avait fait passer Silvia devant lui en arguant qu'elle risquait de se prendre dans la corde qui tirait leur second cheval. Ce qui était vrai ; il était encore plus vrai que, bien qu'elle ne soit plus famélique, elle était encore maigre et fragile comme une brindille. Il ressentait un besoin urgent de la protéger.

Dieu merci, le vent était retombé. En revanche, la neige tombait dru et silencieusement, étouffant les bruits et alourdissant les branches des sapins. Bien que la route soit bonne, il fit accélérer Henry de crainte qu'elle ne disparaisse sous un manteau blanc. Ce n'était pas son territoire et il ne voulait pas risquer de se perdre et de devoir passer la nuit dans la forêt avec Silvia.

— J'ai rencontré Gabriel à Philadelphie, déclara-t-elle soudain. Mes parents étaient encore en vie. Ils m'avaient choisi un autre mari, un forgeron qui possédait sa propre forge. Il avait dix ans de plus que moi et était bien établi. C'était un homme bon. Avec une maison et des biens. Gabriel était commis, avait mon âge et gagnait à peine de quoi subvenir à ses propres besoins.

— Je n'étais qu'un éclaireur indien quand j'ai rencontré Rachel, raconta Ian à son tour. Avec du sang sur les mains, qui plus est. En revanche, je possédais un peu de terre.

— Et tu avais une famille, dit-elle doucement. Mes parents sont tous deux morts la même année. La variole. Je me suis retrouvée seule. Je n'avais ni frère ni sœur. Gabriel s'était aliéné sa famille en devenant quaker. Il n'est pas né dans la religion, contrairement à moi.

— Si bien que vous ne pouviez compter que l'un sur l'autre.

— En effet.

Elle resta silencieuse un moment, puis reprit d'une voix si basse qu'il l'entendit à peine :

— Puis nous avons eu les filles. Nous étions heureux.

Le temps qu'ils arrivent à l'auberge, la neige avait cessé de tomber. Le paysage autour d'eux était recouvert d'une fine couche de givre, formant des taches dorées là où des lampes, à travers les fenêtres, éclairaient la rue, et argentées là où des rayons de lune fugaces filtraient entre les nuages. Il aida Silvia à descendre de selle puis, lorsqu'il voulut la suivre à l'intérieur, elle posa une main sur son torse pour l'arrêter.

— Je te remercie, Ian, dit-elle doucement. Je dois parler à mes filles seule. Tu devrais retourner auprès de Rachel et de ton fils.

Dans la lumière changeante, ses traits minces et tirés étaient tantôt plongés dans l'ombre, tantôt tendus par l'anxiété.

— J'attendrai, dit-il fermement.

Elle émit un petit rire las.

— Je promets de ne pas m'enfuir avec les filles en plein blizzard. J'ai eu le temps de réfléchir en chemin. Je te remercie pour cela aussi. Je sais que je dois laisser Patience et Prudence voir leur père. Je dois d'abord leur parler et leur expliquer ce qu'il lui est arrivé.

Sa voix chevrota légèrement en prononçant cette dernière phrase et elle se racla la gorge avec un petit *hum*.

— J'attendrai dans l'écurie, alors.

— Non, répondit-elle aussi fermement que lui. Je sens d'ici le repas que prépare la logeuse. Je dînerai tranquillement avec les filles, leur parlerai,

puis nous dormirons. Demain matin, je brosserai leurs cheveux, leur mettrai des habits propres, puis demanderai à la logeuse de nous trouver quelqu'un pour nous emmener en carriole. Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, Ian. Je ne serai pas seule.

Il scruta son visage. Elle était sincère. Avec un soupir, il sortit sa bourse.
— Vous aurez besoin d'argent pour la carriole, dit-il.

Une prophétie dont on se serait bien passé

L'AIR GLACÉ DE L'AUBE était aussi clair que du verre brisé et tout aussi tranchant dans les poumons. Ian chassait avec Thayendanega et ils suivaient un glouton. Ce n'était pas pour le tuer. De la neige était de nouveau tombée au cours de la nuit (elle tombait toujours, mais doucement) et l'animal était visible, une petite tache noire au loin sur la neige grise. Plutôt qu'avec les longues foulées souples de la poursuite, il se déplaçait d'une manière furtive et concentrée. Lui aussi, il suivait quelque chose.

— *Ska'niònhsa*, indiqua Thayendanega en montrant un morceau de neige boueuse dans lequel l'empreinte courbe d'un sabot était clairement visible.

— Il est donc blessé, conclut Ian.

Un glouton n'attaquerait pas un élan en bonne santé (peu de prédateurs s'y hasarderaient). En revanche, il pouvait suivre un élan blessé pendant des jours, attendant patiemment que le *ska'niònhsa* soit trop affaibli pour se défendre.

— Il y a intérêt à ce que les loups ne le trouvent pas les premiers, ajouta-t-il.

— Tout est une question de chance dans la vie, déclara Thayendanegea en décrochant son fusil de son épaule.

Ian était indécis. Il lui sembla que la phrase n'était pas purement philosophique.

— Mon oncle est un joueur, dit-il.

Le mot en mohawk n'avait pas tout à fait le même sens qu'en anglais. Selon le contexte, il signifiait « celui qui saisit avec audace », ou « celui qui traite la vie avec négligence ».

— Il dit qu'il faut prendre des risques, mais que seul un idiot les prend sans les connaître au préalable.

Thayendanegea parut légèrement amusé. *Et un peu sur ses gardes, aussi*, pensa Ian.

— Comment les connaît-on ? demanda le chef de guerre.

— On pose des questions et on écoute.

— Es-tu venu pour m'écouter ?

— Je suis venu voir Wakyo'teyehsnonhsa, mais il serait dommage de repartir sans avoir écouté un homme de votre expérience et de votre sagesse, puisque vous avez la bonté de me parler.

Le léger ricanement qui lui répondit n'était pas celui de Thayendanegea. C'était celui de Joseph Brant, tout comme le regard entendu qui l'accompagnait.

— Et votre oncle, naturellement, serait intéressé par ce que j'ai à dire ?

— Peut-être, répondit tranquillement Ian.

Ils traversaient un taillis d'énormes épicéas. Il y avait peu de neige sous leurs branches épineuses et le tapis d'aiguilles rendait le sol glissant.

— Il m'a dit de juger par moi-même si je devais ou non vous dire ce qu'il savait.

— Et tu as décidé de me le dire, devina Brant. Ce qu'il *sait* ? C'est bien ce qu'il a dit ? Pas ce qu'il *pense* savoir ?

Le regard fixé sur le glouton au loin, Ian haussa les épaules.

— Il sait.

Oncle Jamie et lui en avaient discuté et Jamie lui avait laissé choisir la meilleure manière de le lui annoncer. Il pouvait faire passer ça pour des informations glanées durant la période où Jamie avait été un agent indien, avec des relations tant dans le gouvernement britannique que dans l'armée continentale, ou... lui dire la vérité. Brant était le seul commandant militaire à qui cette vérité particulière pouvait être dite... ce qui ne signifiait pas qu'il la croirait. Il était toujours mohawk, avec une épouse à moitié irlandaise et une éducation universitaire.

— La femme de mon oncle est une *arennowa'nen* et plus que cela, déclara Ian. Elle a marché avec un fantôme des Kahnyen'kehaka et elle a traversé le temps.

Thayendanega tourna brusquement la tête vers lui tel un hibou chassant. Ian n'avait rien à cacher et resta impavide. Au bout d'un moment, Thayendanega hocha la tête. Ses épaules ne se détendirent pas pour autant.

— Il s'agit de la guerre, dit Ian. Jusqu'à présent, vous vous êtes rangé du côté des Britanniques, à raison. Toutefois, ce sont les Américains qui gagneront. À la lumière de cette information, vous pourrez décider de ce qui est préférable pour votre peuple.

Les yeux noirs se plissèrent et un petit sourire cynique apparut au coin des lèvres de Thayendanega. Ian n'insista pas et continua d'avancer tranquillement. La neige crissait sous ses semelles.

Il leva la tête et inspira profondément. En dépit de la pureté de l'air, il sentait venir plus de neige ainsi que la vibration d'un lointain orage. Le vent portait également une odeur de sang.

— Là ! dit-il soudain en agrippant la manche de Thayendanega.

Le glouton, qui avait momentanément disparu, venait de resurgir, bondissant de rocher en rocher tel un saumon remontant le courant. Puis il s'arrêta sur une hauteur, observant d'un air concentré un point en contrebas.

Sans un mot, les hommes se mirent à courir, leur souffle se condensant dans l'air glacé.

L'élan était tombé à genoux au milieu d'un groupe de pins sombres. L'odeur de son sang se mêlait à celle de la résine et flottait autour d'eux. Les loups ne tarderaient pas à apparaître.

Thayendanegea fit signe à Ian de passer devant. Ce n'était pas une question de bravoure ni d'adresse, uniquement de rapidité. L'animal s'était brisé une patte arrière. L'os blanc, brisé, était visible à travers sa fourrure et la neige autour était tachée de sang.

Malgré sa faiblesse, il souleva son torse et les menaça. C'est un jeune mâle d'environ un an. Tant mieux, sa viande serait tendre.

Même jeune et blessé, il avait atteint sa taille adulte et restait très dangereux. Ian écarta l'idée de lui trancher la gorge et l'acheva rapidement d'une balle entre les deux yeux. L'élan émit une étrange plainte et oscilla lentement avant de s'effondrer.

Thayendanegea pivota et lança un cri dans le vide derrière eux. Plusieurs hommes les avaient suivis, se dispersant pour chasser et les laissant seuls pour discuter. Ils étaient néanmoins à portée d'ouïe et devaient dépecer l'animal avant l'arrivée des loups.

— Va les trouver, dit Thayendanegea à Ian en sortant son couteau. Je vais lui trancher la gorge et éloigner le glouton.

Il indiqua du menton un haut rocher au sommet duquel le glouton observait attentivement la scène.

Au moment où il tournait les talons, il entendit Thayendanegea ajouter, presque nonchalamment :

— Raconte ce que tu m'as dit au sachem.

Il l'avait donc pris au sérieux. Ian fut satisfait, même s'il ne se berçait pas d'illusions.

Avant qu'il ait parcouru cent mètres, il entendit un bruit de sabots puis se retrouva face à un cavalier qui ne pouvait être que Gabriel Hardman. Il

montait une mule décharnée au regard mauvais. Ian fit un pas de côté pour ne pas se faire mordre.

— J’ai tué un élan, dit-il en pointant le pouce derrière lui. Allez l’aider.

Hardman acquiesça et hésita un moment, comme s’il voulait lui dire quelque chose. Puis il fit claquer les rênes sur l’encolure de sa mule et repartit.

Les hommes rentrèrent chargés de viande et exaltés par le froid et le sang. C’était le milieu de la matinée et Rachel les guettait derrière la fenêtre. Elle agita la main et disparut.

Au même moment, Hardman sortit de la grange où il avait aidé à finir l’équarrissage de la bête.

Il toisa Ian.

— Puis-je vous demander pourquoi vous voyagez avec ma... avec Silvia et les... filles ? Je suppose que vous ignoriez que je me trouvais ici. Comme Silvia.

— En effet. Je suis venu rendre visite à une femme à laquelle j’étais autrefois marié, répondit Ian.

Il était inutile de le cacher. S’ils ne le savaient déjà, tous les habitants de Canajoharie seraient au courant avant que l’après-midi soit achevé.

— J’ai appris qu’elle et ses enfants se trouvaient à Osequa lors de l’attaque et que son mari avait été tué. Comme aucun de mes amis ne pouvait me donner de ses nouvelles, je suis venu en prendre par moi-même.

— Je vois.

— J’ai une nouvelle épouse, ajouta aimablement Ian. Elle est ici avec moi, ainsi que notre fils.

— C’est ce que j’ai cru comprendre, dit Hardman. On me dit que c’est une quakeresse ?

— En effet. Elle m’a expliqué que les quakers ne toléraient pas la polygamie. Si je l’avais su plus tôt, je ne l’aurais pas prise avec moi.

Hardman lui lança un regard noir et émit un petit rire nerveux.

— Silvia vous a donc déjà tout raconté. Que fait-elle avec vous ? Pourquoi l'avez-vous emmenée ici ?

Ian lui retourna son regard.

— Elle a rendu un grand service à mon oncle et il m'a demandé de m'assurer qu'elle allait bien. Si vous voulez savoir dans quelles conditions je les ai trouvées, elle et ses filles, je vous le dirai. Cela vous ferait probablement du bien de l'entendre.

Hardman recula d'un pas comme s'il avait été frappé en pleine poitrine.

— Je... je ne pouvais pas... je ne pouvais pas rentrer à Philadelphie. J'étais prisonnier... un esclave !

Ian ne répondit pas, se contentant de regarder lentement autour de lui la maison, la forêt, la route déserte...

— Je vous laisse, dit-il. Que Dieu vous accompagne.

Où Rachel se peint le visage

BRANT AVAIT VU TRAVAILLE AVEC SES MAINS la veille au soir. À son retour, il avait annoncé à Ian qu'elle l'attendrait dans l'après-midi.

— Vous venez avec moi, avait dit Ian à Rachel sur un ton catégorique. Toi et le petit homme. Je suis venu m'assurer qu'elle allait bien, pas la courtiser. Il est juste que ma famille soit avec moi.

Il avait ajouté avec un sourire :

— Je ne tiens pas à ce que tu restes seule ici, à t'exercer au tir avec le sachem en imaginant que c'est moi la cible attachée à un arbre.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? avait-elle répondu en cachant sa joie. Pourquoi le fait que tu rendes visite seul à ton ancienne femme me mettrait-il mal à l'aise ?

— Pour aucune raison, avait-il répondu en baisant son front. C'est ce que je voulais dire.

Elle était heureuse qu'il le lui ait demandé et, de fait, ne ressentait aucune gêne à rencontrer cette femme qui avait autrefois partagé le lit et le corps de son mari... ainsi qu'une bonne partie de son âme, à en juger par le peu qu'il lui avait raconté sur leurs enfants morts.

Ha ! pensa-t-elle. Je vais donc aller voir cette femme en portant dans mes bras le fils, beau, grand et sain, de Ian. De toute évidence, il tient à ce qu'elle le voie, et je dois reconnaître honteusement que moi aussi. Toutefois, il serait injuste de lui montrer mes sentiments. Je ne suis pas venue pour triompher d'elle ni lui faire regretter d'avoir chassé Ian.

Si elle hésitait sur le choix de sa tenue, ce n'était pas par vanité, s'assura-t-elle. C'est par désir de paraître... convenable.

Elle n'avait que deux robes. Elle choisit l'indigo. Pour le reste...

Catherine la conduisit chez le sachem qui écouta attentivement sa requête et l'observa avec ce vif intérêt qu'elle avait déjà lu sur le visage de Claire Fraser et celui de Denny lorsqu'on leur présentait un phénomène médical tel qu'un tératome, une tumeur creuse remplie de poils ou de dents. Le sachem hocha la tête puis lui montra avec le plus grand soin comment préparer des pigments avec de l'argile blanche et une poignée de baies sombres, imbibées de ce qui semblait être de l'urine de cerf à en juger par l'odeur, puis moulues en une pâte bleue.

Catherine observa le processus, puis, lorsque les pigments furent prêts et approuvés par le sachem, elle conduisit Rachel dans son boudoir afin qu'elle se regarde dans le miroir en appliquant la peinture avec une brosse en patte de lapin.

Rachel démêla ses cheveux et les lissa en arrière, puis elle peignit en blanc la partie supérieure de son visage, du haut du front jusqu'au-dessous des yeux, avant de tracer une ligne bleue qui traversait l'arête de son nez. Quelques mois plus tôt, Ian lui avait expliqué (et Catherine Brant, amusée par son projet, le lui avait confirmé) que peindre son visage en blanc signifiait que l'on venait en paix, tandis que le bleu symbolisait la sagesse et la confiance.

Rachel fut sur le point de demander à Catherine si sa décision était réellement sage mais se ravisa. Elle savait fort bien que ce n'était pas le cas.

La bande bleue était une forme d'exhortation, aussi bien pour ceux qu'elle rencontrerait que pour elle-même.

Pour se rassurer, elle demanda de nouveau :

— Cela se fait, n'est-ce pas ? Les femmes peignent leur visage comme les hommes ?

— Oui, l'assura Catherine. Pas avec des peintures de guerre, naturellement, mais pour célébrer de grandes occasions : un mariage, la visite d'un chef, la fête des fraises...

— Il s'agit bien d'une grande occasion, déclara fermement Rachel.

Catherine se pencha sur son épaule pour contempler son reflet dans le miroir.

— C'est remarquable, la félicita-t-elle en lui tapotant l'épaule. Avec vos sourcils et vos cils sombres, cela fait ressortir la couleur de vos yeux d'une manière saisissante. D'une bonne manière, bien sûr.

Wakyo'teyehsnonhsa possédait une ferme modeste mais robuste sur ses terres, avec, comme Thayendanega, une maison longue à l'arrière, à la lisière de la forêt, si bien que le bois, les peaux et les lanières en cuir qui les tenaient semblaient se fondre dans les arbres.

Comme un animal tapi, pensa Rachel.

Elle vint au-devant d'eux, les invita à entrer puis leur offrit du lait, du whisky et des petits biscuits sucrés. Elle admira Oggy en paraissant sincère et, bien qu'elle eût tiqué en voyant les peintures de Rachel, la traita avec un grand respect sans toutefois soutenir son regard.

Elle était effectivement ravissante. Elle était vêtue à la manière mohawk, avec une tunique et un pantalon en daim souple décorés de douzaine de petits anneaux en argent. Elle était petite et encore svelte, bien qu'elle ait donné naissance à trois enfants en vie et à Yeksa'a, la fille morte-née de Ian. Rachel estima qu'elles avaient à peu près le même âge, bien que les traits de Travailleur avec ses Mains soient marqués par le soleil et le

chagrin. Son regard vif et chaleureux se posait souvent et ouvertement sur Ian.

Les enfants vinrent brièvement les saluer, amenés par une femme âgée qui sourit à Ian. Les deux plus jeunes, des filles d'environ deux et quatre ans, étaient adorables, avec les yeux sombres et doux de leur mère et de jolis visages aux traits fermes qu'elles tenaient, peut-être, de leur père décédé. Rachel se retint d'observer trop attentivement l'aîné, un garçon d'environ sept ou huit ans, et résista à la tentation de comparer ses traits à ceux de Ian.

Il ressemblait à ses sœurs tout en étant différent. Son visage animé était plus charmant que beau et ses yeux avaient un reflet noisette qu'elles n'avaient pas, ni leur mère. Tout fin, il était grand pour son âge.

— Voici mon fils aîné, déclara Emily en présentant fièrement ses enfants. Nous l'appelons Tòtis.

Tòtis regarda les visiteurs avec curiosité mais c'était surtout Oggy qui semblait l'intéresser. Il demanda comment il s'appelait.

— Il n'a pas encore de vrai nom, lui répondit Ian avec un sourire. Pour l'instant, nous l'appelons comme le gouverneur de la Géorgie, Oglethorpe, en attendant que vienne son nom définitif.

Une fois les enfants repartis, ils mangèrent en discutant de tout et de rien, puis Emily annonça qu'elle devait se rendre dans la maison longue un moment. Elle invita Ian à l'accompagner en lui disant que cela faisait sans doute longtemps qu'il n'avait pas pénétré dans un tel lieu. Elle ne dit rien à Rachel, la laissant décider de les suivre ou non. Rachel déclara qu'elle devait nourrir Oggy et les rejoindrait plus tard.

— J'avoue que je suis curieuse, déclara-t-elle en souriant à Emily. J'aimerais voir le genre d'endroit qui a été la demeure de mon mari pendant si longtemps.

Elle devinait la raison pour laquelle Emily invitait Ian dans la maison longue. C'était dans ce décor qu'il avait commencé à être attiré par elle ;

dans ce décor qu'ils avaient vécu ensemble. Cette pensée fit s'accélérer son pouls.

Pour la première fois, elle se demanda si Ian n'avait pas insisté pour qu'elle l'accompagne afin de le protéger.

— Va savoir, dit-elle à Oggy en dénouant les lacets de son corsage. En attendant, nous ferons de notre mieux, n'est-ce pas ?

Ian sentit les exhalaisons bien avant qu'elle écarte la peau d'ours qui protégeait l'entrée de la maison longue. Un mélange de fumée et de sueur, avec un vague remugle d'urine et d'excréments ; surtout, les odeurs de feu, de cuisine (de la viande, du maïs et des courges grillés), de bière et de fourrures. Il s'était efforcé d'oublier la caresse de l'hiver sur ses membres et le parfum musqué de la peau nue et lisse d'Emily sous les fourrures. Il chassa de nouveau ce souvenir avec la facilité d'une longue habitude et entra. L'air lourd l'enveloppa et le suivit dans la pénombre telle une main légère posée sur son épaule.

La maison était petite, avec deux foyers. Deux femmes étaient assises devant l'un d'eux, nettoyant des pots. Trois petits enfants jouaient dans l'ombre. Un nourrisson se mit à pleurer, aussitôt arrêté par sa mère qui le mit au sein.

Le cri du bébé avait fait se dresser les poils de sa nuque par réflexe. Un autre souvenir malvenu surgit : les larmes silencieuses d'Emily dans l'obscurité après la perte de chacun de leurs enfants quand elle entendait les vagissements des autres nouveau-nés la nuit dans la maison longue. Oggy était plus âgé et faisait plus de bruit. Beaucoup plus de bruit. Et il était fort. Cette pensée le réconforta.

Emily le conduisit à son compartiment, s'assit sur son lit et lui fit signe de prendre place à ses côtés en s'adossant à la masse douce des fourrures roulées.

Ils étaient assez loin des autres femmes pour discuter sans être entendus, à moins qu'ils ne crient, mais ils n'en arriveraient probablement pas là. La

lueur des feux éclairait suffisamment le visage d'Emily pour qu'il distingue ses traits. Ils étaient beaux et graves. Il y discerna une ombre qu'il ne pouvait nommer et qui le mit mal à l'aise.

Elle le dévisagea un long moment sans parler.

— Ne connais-tu plus cette personne ? demanda-t-il enfin en mohawk. Cette personne est-elle devenue un étranger pour toi ?

— Oui, répondit-elle avec l'ombre d'un sourire. Mais un étranger que je crois connaître. Connaiss-tu *cette* personne ?

Elle posa une main sur son sein, pâle et gracieuse comme un papillon de nuit dans la pénombre.

— Wakyo'teyehsnonhsa, je connaîtrai toujours le travail de tes mains, chuchota-t-il en lui prenant la main.

Il était grossier de demander à quelqu'un ce qu'il pensait, à moins qu'il ne s'agisse d'un homme se préparant à la chasse ou à la guerre. Il reposa sa main sur son genou et attendit patiemment qu'elle rassemble ses pensées ou son courage.

Au bout d'un moment, elle le regarda en face et reprit dans un chuchotement :

— Okwaho, iahtahtehkonah, ce qu'il se passe, c'est que cette personne épousera John Whitewater au printemps.

Voilà. De toute évidence, ce Whitewater dormait déjà sans son lit. Il pouvait sentir une odeur de mâle dans les fourrures derrière lui. Il ressentit une absurde pointe de jalousie, suivie d'un sentiment de culpabilité à l'égard de Rachel. Il se demanda en quoi le fait de connaître désormais le nom de l'homme changeait quelque chose.

— Cette personne te souhaite d'être heureuse et en bonne santé, répondit-il.

Bien que ce fût une réponse formelle, il était sincère et le lui montra. Elle se détendit légèrement, puis lui sourit. C'était un vrai sourire, qui

contenait la reconnaissance tout ce qui avait existé entre eux et le regret de tout ce qui ne pouvait plus être.

Elle tendit la main. Il la saisit, l'embrassa et la lui rendit.

— Ce qu'il se passe, répéta-t-elle, c'est que John Whitewater est un homme bon, mais il rêve de mon fils.

— De Tòtis ? Que se passe-t-il dans son rêve ?

Ce n'était pas bon signe.

— Il rêve que, lorsque la lune commence à décroître, un enfant se tient ici. (Elle indiqua du menton l'entrée de son compartiment.) Il se tient devant le rayon de lune qui tombe du trou de fumée. Il ne voit pas son visage, mais il sait que c'est Tòtis. L'enfant attend. Nuit après nuit, l'enfant réapparaît. À mesure que la lumière derrière lui devient plus forte, il grandit. Et John Whitewater sait que lorsque la lune sera de nouveau pleine, l'homme qui est mon fils viendra le tuer.

— En effet, ce n'est pas un bon rêve, dit Ian en anglais. Toi-même, as-tu fait le même rêve ?

Emily fit non de la tête en grimaçant. Il ne lui demanda pas si elle croyait Whitewater ; c'était clairement le cas. S'ils avaient fait le même rêve, ç'aurait été grave. Ça l'était de toute façon.

— Je n'ai pas partagé son rêve, répondit-elle à voix basse. Mais après qu'il me l'a raconté, la nuit suivante, j'ai rêvé moi aussi. J'ai rêvé qu'il tuait Tòtis. Il lui brisait le cou, comme un lapin.

La gorge de Ian se noua, ce qui était aussi bien car cela l'empêcha de parler.

— Le rêve est revenu deux fois et cette personne a prié, dit-elle doucement en repassant au mohawk. Elle a prié, et tu es venu.

Il était vaguement surpris de ne pas être choqué. La vieille Tewaktenyonh avait dit au Plus Rapide des Lézards qu'il était le fils de l'esprit de Ian. De toute évidence, elle en avait dit autant à Emily, à moins que ce ne soit Emily qui l'ait dit à la vieillesse.

— J’ai d’abord pensé envoyer mon fils chez ma sœur, à Albany. Mais elle n’a plus de mari pour le moment et trois enfants à nourrir. Je m’inquiète. La situation est très dangereuse. Thayendanegea dit que la guerre sera bientôt terminée, mais les yeux de sa femme disent qu’il ne le croit pas.

— Sa femme a raison, dit Ian. L’épouse de mon oncle est une...

Il existait des mots pour la magie, les prédictions. Il les avait utilisés avec Thayendanegea. Toutefois, aucun ne lui semblait convenir à présent.

— Elle voit ce qui arrivera, reprit-il. C’est la raison de ma présence ici. Regarde la Lune et Chasse comme un Glouton m’ont rendu visite là où je vis. Ils m’ont raconté le massacre d’Osequa et la mort de ton mari. Ils ignoraient si tu étais toujours avec les gens de Thayendanegea et comment vous alliez, toi et tes enfants. C’est pourquoi je suis venu.

Elle avait retenu son souffle. Il ne s’en rendit compte que lorsqu’elle le libéra en un long soupir qui lui caressa le visage.

— Merci. Maintenant que tu sais, emmèneras-tu Tòtis ?

— Oui, répondit-il sans hésiter.

Il se demanda comment il allait l’annoncer à Rachel.

— Si ton épouse ne veut pas de lui près de son feu, je suis sûre que tu trouveras une femme qui acceptera de veiller sur lui, n’est-ce pas ?

Il sentit la note d’angoisse dans sa voix. Cela se faisait. Lorsqu’une femme mourait et que son mari prenait une nouvelle épouse qui ne s’entendait pas avec ses enfants, il cherchait une autre femme qui accepterait d’être sa seconde épouse ou, si elle était déjà mariée, élèverait ses enfants en échange d’un approvisionnement régulier en viande et en fourrures.

— Peut-être ta mère ? suggéra Emily avec un mélange d’espoir et de doute.

— Ni ma femme ni ma mère ne laisseraient jamais un enfant mourir de faim, l’assura-t-il.

Il imaginait déjà ce que l'une comme l'autre diraient. Il serra sa main et la lâcha. Il savait qu'il ne pourrait jamais expliquer Emily à Rachel. Il comprenait à présent qu'il ne pourrait jamais expliquer Rachel à Emily, ce qui lui fit esquisser un petit sourire ironique.

— Mon épouse est une quakeresse, dit-il. Elle peint son visage avec de la sagesse.

— Elle me fait un peu peur, avoua Emily. Veux-tu bien aller le lui demander maintenant ?

— Viens avec moi, dit-il en se levant.

Ce ne fut qu'en se dirigeant vers l'entrée de la bâtisse qu'une idée lui vint.

— Tu as dit que tu avais prié, Emily. Qui priaistu ?

Elle fut légèrement surprise d'entendre le nom qu'il lui avait donné en anglais. Il était intrigué. Certains Mohawks s'étaient convertis au christianisme et priaient Jésus ou la Vierge Marie. À sa connaissance, ce n'était pas le cas d'Emily.

— Tout le monde, répondit-elle simplement. J'espérais que quelqu'un m'entendrait.

En écartant la peau d'ours, Ian vit Rachel se diriger vers la maison longue avec Oggy. Emily alla aussitôt à sa rencontre et l'invita à entrer.

Une fois à l'intérieur, Rachel s'immobilisa un instant jusqu'à ce que ses yeux s'accoutument à la pénombre, puis ils trouvèrent Ian et virent ce qu'ils voulaient voir car elle sourit. Son sourire perdura, légèrement moins éclatant, lorsqu'elle se tourna vers Emily, puis disparut, l'espace d'un instant, lorsque Ian lui parla de Tòtis. Il la vit puiser dans sa lumière intérieure.

— Oui, bien sûr, répondit-elle à Emily. Il sera toujours ton fils et je serai honorée qu'il devienne également le mien. Je prendrai soin de lui et il ne connaîtra jamais la faim.

Avec un regard chaleureux, elle se tourna vers le garçon qui s'était approché. Ian se détendit. Tòtis observait Rachel avec curiosité mais sans crainte. Sa mère hocha la tête et il s'approcha de Rachel, prit sa main et la baisa.

— Oh, fit Rachel, émue.

Elle lui caressa la tête.

— Tòtis, l'appela Emily.

L'enfant alla vers elle. Elle le prit dans ses bras et déposa un baiser sur son crâne. Ian vit briller dans ses yeux les larmes qu'elle ne verserait qu'une fois son fils vraiment parti.

— Va le chercher, lui chuchota-t-elle en mohawk.

Ian avait été trop absorbé par leur conversation pour prêter attention au décor, au-delà des fourrures du lit et de leurs souvenirs. Cependant, lorsqu'il vit le garçon courir vers un grand panier à couvercle dans un coin du compartiment, à demi caché sous l'estrade, il devina soudain ce qu'il contenait.

— Réveille-toi ! dit Tòtis en se penchant dans le panier.

On entendit un battement contre la paille, ainsi que le long son grinçant d'un bâillement. Puis Tòtis se redressa en portant un grand chiot gris dans ses bras et un large sourire sur son visage, révélant deux dents manquantes.

— C'est l'un des nombreux petits-fils de ton loup, Okwaho, iahtahtehkonah, déclara Emily avec le même sourire. Nous avons pensé que tu devais avoir de nouveau quelqu'un qui te suive.

Elle se tourna vers son fils.

— Viens, lui dit-elle. Donne-le-lui.

Tòtis s'approcha puis se tourna et présenta le chiot à Oggy en disant :

— Il est à toi, mon frère.

Bien que Tòtis eût parlé en mohawk, Oggy comprit le geste et se mit à pousser des cris de joie. Il se pencha hors des bras de Rachel pour toucher le chien. Ian prit Oggy et le déposa sur le sol en s'asseyant à ses côtés tandis

que Tòtis libérait le chiot qui se débattait. Il bondit aussitôt sur Oggy en le piétinant, en lui léchant le visage et en agitant la queue, le tout simultanément. Loin de prendre peur, Oggy gloussait en battant des jambes. N’y résistant pas, Tòtis se joignit à la mêlée en riant.

Emily observa la scène un moment sans réagir, puis, lorsque Ian la remercia, elle sourit de nouveau.

— Tu as nommé mon fils pour moi, déclara-t-elle. Laisse-moi en faire autant pour le tien.

Elle avait parlé en anglais sur un ton grave, son regard allant de Ian à Rachel.

Ian sentit Rachel se raidir et craignit que ce ne soit un peu trop demander à sa lumière intérieure. Dans la chaleur de la maison longue, sa transpiration faisait fondre la peinture qui dessinait de minuscules vrilles et de petites taches sur ses joues, telle une vigne bleue bourgeonnante. Elle ouvrit la bouche mais aucun son n’en sortit. Puis elle redressa les épaules et inclina la tête devant Emily, qui lui répondit avec le même geste avant de se tourner vers Oggy.

— Son nom est Hunter¹, annonça-t-elle.

— Oh, fit Rachel.

Puis son sourire s’épanouit lentement au milieu de la vigne.

¹. « Chasseur » en anglais. (*N.d.T.*)

Où rien ne concorde

AU SOULAGEMENT DE RACHEL, Ian déclina l'invitation de passer la nuit dans la maison longue. Il pressa sa main et, lorsque personne ne les regardait, la baisa.

— *Tapadh leat, mo bhean, mo ghaol*, chuchota-t-il.

Elle connaissait suffisamment le gaélique pour comprendre et ses traits, légèrement tendus sous les traînées bleues et blanches, retrouvèrent leur charme habituel.

Elle pressa sa main en retour et chuchota à son tour :

— Hunter, James, et le nom en mohawk pour « Petit Loup », quel qu'il soit.

— *Ohstòn'ha Ohkwàho*, répondit-il. Adopté.

Il se tourna pour faire ses adieux.

Tòtis resterait avec sa mère jusqu'au départ des Murray pour le Ridge. Ils rentrèrent donc tous les trois en carriole dans la nuit froide et silencieuse. La tempête était passée et la fine couche de neige fondait lentement. La lune projetait suffisamment de lumière pour qu'ils voient la route devant eux.

Lorsqu'il voulut la remercier de nouveau pour avoir accepté de prendre Tòtis avec eux, elle l'arrêta d'un geste.

— J'ai grandi orpheline dans la maison de gens qui m'accueillaient par devoir, non par amour. Même si Denzell est resté avec moi une partie de ces années, j'ai toujours voulu plus que tout avoir une grande famille ; une famille à moi. Je le veux toujours. En outre, comment pourrais-je ne pas l'aimer ? Il te ressemble. Aurais-tu un mouchoir propre ? J'ai l'impression que de la peinture me coule dans le cou.

Avec de la lumière à toutes les fenêtres et des étincelles qui s'envolaient des cheminées, la demeure de Joseph Brant leur semblait accueillante.

— Crois-tu que Silvia et ses filles soient déjà arrivées ? demanda-t-elle. Je les avais complètement oubliées.

Ian eut un pincement au cœur. Il les avait oubliées lui aussi.

— Oui, répondit-il. La maison tient toujours debout ; ce doit être bon signe.

Tout le monde devait se trouver à l'arrière de la maison car ils entendaient des voix et des rires au loin mais ne virent que la servante qui leur ouvrit. Des odeurs de cuisine appétissantes flottaient dans l'air.

Rachel le supplia de l'excuser auprès de leurs hôtes. Elle n'aspirait plus qu'à nourrir Oggy qui, ayant dormi comme un loir dans ses bras tout le long du chemin, commençait à se réveiller, puis à se coucher.

— Je demanderai à la cuisinière de te faire monter un repas léger, d'accord ? répondit-il. Je sens du saumon grillé et des champignons.

— Les champignons n'ont pas d'odeur à moins d'être directement sous ton nez, répliqua-t-elle en bâillant. Mais oui, s'il te plaît.

Elle disparut à l'étage tandis que Ian s'enfonçait dans un couloir pour aller annoncer leur retour. En entendant des pas sur le palier, il se retourna et vit Silvia accompagnée de Patience et de Prudence. Les filles rayonnaient de propreté et leurs cheveux avaient été soigneusement tressés sous leur bonnet.

Lorsqu'ils se saluèrent, il perçut leur nervosité à toutes les trois.

— Je peux vous aider ? demanda-t-il à voix basse à Silvia lorsqu'elle arriva à sa hauteur.

Elle fit non de la tête. Elle était tendue comme une corde de violon.

— Tout va bien, l'assura-t-elle, les mains crispées sur les pans de sa jupe. Nous allons rencontrer Gabriel dans le salon.

Malgré leurs efforts pour conserver un peu de dignité, Patience et Prudence frémissaient d'un mélange d'excitation et d'appréhension.

— Vous leur avez parlé, naturellement ? chuchota Ian à Silvia.

Elle acquiesça et toucha son bonnet pour s'assurer qu'il était bien en place.

— Je leur ai raconté ce qu'il était arrivé à leur père et pourquoi il se trouvait ici.

Elle pinça les lèvres un instant avant d'achever :

— Je leur ai dit qu'il leur parlerait de... tout le reste.

Ou peut-être pas, pensa Ian. Il s'inclina devant elles et les accompagna jusqu'au salon. Prudence laissa échapper un petit rire nerveux et plaqua une main sur sa bouche.

Ian fut surpris lorsque Silvia ouvrit la porte, fit signe aux filles d'entrer et la referma aussitôt. Elle se plaqua contre le mur, le visage blême, et ferma les yeux. Il jugea préférable de ne pas la laisser seule et s'adossa au mur d'en face, les bras croisés.

— Papa ? chuchota l'une des filles dans le salon.

Sa sœur répéta, plus fort :

— Papa ?

Puis elles se mirent à crier en chœur :

— Papa ! Papa !

Il y eut un bruit de pas lourds et précipités ainsi que le crissement sur le parquet des pieds d'une chaise que quelqu'un avait heurtée.

— Prudie ! s'exclama Gabriel d'une voix étranglée par l'émotion. Pattie ! Oh, mes chéries ! Oh, mes filles chéries !

— Papa ! Papa ! répétaient les filles.

Leurs exclamations et leurs débuts de questions se chevauchaient et s'interrompaient. Gabriel répétait leurs prénoms encore et encore telle une incantation.

— Vous m'avez tellement manqué, dit-il d'une voix rauque. Oh, mes chéries ! Mes chères petites !

Silvia pleurait en silence, un mouchoir blanc froissé pressé contre ses lèvres. Elle fit signe à Ian et il lui prit le bras pour l'entraîner dans le couloir. Elle marchait comme si elle était ivre, se cognant tantôt contre lui tantôt contre le mur. Comprendant qu'elle voulait sortir, il attrapa une cape sur une patère et la drapa sur ses épaules avant de l'aider à descendre les marches en bois qui menaient au jardin.

Il la conduisit près de l'arbre que sa mère et le sachem avaient utilisé pour leur concours de tir. Il remarqua au passage qu'un mouchoir en calicot rose était cloué sur le tronc, signe qu'ils (ou quelqu'un d'autre) avaient remis ça. Il y avait un banc à côté. Il s'y assit avec Silvia, leurs épaules se touchant, et la laissa pleurer.

Elle cessa de pleurer au bout de quelques minutes et resta immobile, tordant le mouchoir mouillé entre ses mains.

— J'ai essayé d'imaginer une solution, dit-elle. Je n'en trouve pas.

— Une solution pour... ? l'encouragea-t-il doucement. Laisser les filles avec leur père ?

Elle acquiesça lentement, le regard fixé sur le sol là où la fine couche de neige avait été piétinée, formant un amas boueux.

— Je ne peux pas, répondit-elle.

Elle se moucha. En voyant le mouchoir trempé sur son nez rouge et à vif, Ian sortit le sien de sa manche, sec quoique taché de peinture, et le lui tendit.

— Deux de mes filles sont de lui, reprit-elle. Mais j'en ai trois. Même si...

Ian émit un petit bruit guttural et elle se tourna vers lui.

— Quoi ?

— Je suis sûr qu'il vous l'aurait annoncé lui-même si vous vous étiez parlé mais... Thayendanega m'a informé ce matin qu'il avait deux petits enfants avec la femme qui... euh...

Elle l'aurait appris de toute façon, se raisonna-t-il. Cela ne l'empêchait pas de se sentir coupable, un sentiment qui s'accroissait lorsqu'il vit l'expression de douleur et de trahison sur son visage.

— Cela aide-t-il de jurer à voix haute ? demanda-t-elle.

— Eh bien... oui, un peu. Vous ne connaissez pas de juron, n'est-ce pas ?

— Je connais quelques mots, répondit-elle en plissant le front. Les hommes qui venaient chez moi disaient souvent des choses invraisemblables, surtout s'ils avaient apporté de l'alcool ou s'ils étaient plusieurs et qu'ils se querellaient.

— *Mac na galladh*, marmonna-t-il.

Elle se redressa, le mouchoir souillé toujours dans ses mains.

— Est-ce un juron écossais ? demanda-t-elle. Peut-être me serait-il plus facile de jurer dans une autre langue.

— Non, les jurons gaéliques sont différents. Nous n'avons pas vraiment de « gros mots », alors nous inventons une imprécation pour l'occasion. Par exemple, on peut dire : « Que des vers se multiplient dans ton ventre et t'étouffent en sortant par ta bouche. » Oui, je sais, il n'est pas très bon. Mon oncle Jamie peut, sans même y penser, lancer une imprécation qui fera se dresser vos cheveux sur votre tête. Je ne suis pas aussi doué.

Elle émit un petit son qui n'était pas vraiment un rire. Au moins, elle ne pleurait plus.

Au bout d'un moment de silence, elle demanda :

— Qu’avez-vous dit, alors ? En gaélique.

— Oh, *mac na galladh* ? Ça veut juste dire « fils de chien ». Cela peut être utile si vous ne trouvez rien d’autre à dire ou si vous devez dire quelque chose pour ne pas éclater.

— *Mac na galladh*, alors, dit-elle.

Elle resta silencieuse quelques minutes, puis déclara :

— Vous n’êtes pas obligé de rester avec moi.

— Ne soyez pas sotte, répondit-il avec un sourire.

Ils attendirent encore un moment en silence, puis la porte de service s’ouvrit et la silhouette noire d’un homme se soutenant sur des béquilles apparut à contre-jour. Ian se leva.

— Que Dieu vous garde, Silvia, chuchota-t-il en pressant doucement son épaule.

Naturellement, il n’alla pas loin ; juste sous l’ombre d’un mélèze voisin.

— Silvia ? appela Gabriel en scrutant les ténèbres. Tu es là ?
Mme Brant m’a dit que tu étais sortie.

— Je suis là, répondit-elle d’une voix parfaitement neutre.

Ian devina que le fait de paraître calme lui coûtait un effort surhumain.

Son mari approcha laborieusement dans la boue et se pencha en avant pour l’apercevoir dans l’ombre.

— Je peux m’asseoir ? demanda-t-il.

— Non. Dis ce que tu as à dire.

Il ricana brièvement, puis posa ses béquilles et se redressa.

— Fort bien. Je souhaite que les filles restent ici avec moi. Elles le veulent aussi.

— Naturellement, répondit-elle d’une voix atone. Elles t’aimaient. Leur cœur est constant ; elles t’aiment toujours. Leur as-tu dit que tu t’étais remarié et que tu avais une autre famille ?

Il y eut un silence et, au bout d’un moment, elle laissa échapper un rire amer.

— Et leur as-tu dit que tu ne veux pas entendre parler de leur sœur ? Ou as-tu changé d'avis au sujet de Chastity ?

— As-tu changé d'avis au sujet de notre mariage ? rétorqua-t-il. Comme je te l'ai dit, je peux avoir deux épouses. Tu pourrais trouver une maisonnette dans les parages où tu vivrais avec la... avec l'enfant. Où Patience et Prudence pourraient te rendre visite. Ainsi que moi, bien sûr.

— Je n'ai pas changé d'avis, répondit-elle d'une voix aussi froide que la nuit. Je ne serai pas ta concubine et je ne laisserai pas Patience et Prudence vivre ici.

— Je ne suis pas riche mais je peux subvenir à tes besoins. Je le...

— Au diable mes besoins ! Après ce que tu as dit, tu t'attends à ce que je...

— Qu'ai-je dit ? Si j'ai parlé sur le coup de l'émotion...

— Que j'étais une putain.

— Je n'ai pas utilisé ce mot.

— Tu n'en as pas eu besoin. Ta pensée était suffisamment claire.

— Je ne voulais pas...

— Oh si, l'interrompit-elle en se levant, le regard furieux. Et quoi que tu dises à présent, tu le penseras toujours. Si je couchais avec toi, tu te ratatinerais en pensant aux hommes qui sont passés avant toi et tu m'en voudrais encore plus pour avoir causé ta disgrâce. Tu te demanderais si ces hommes n'étaient pas préférables à toi. Tu redouterais que je pense à eux quand je te touche, que je te trouve faible et répugnant. Je te connais, Gabriel Hardman, et, aujourd'hui, j'en sais beaucoup plus sur les hommes en général. Et tu oses... tu oses me dire qu'il est normal que tu aies plus d'une femme dans ton lit simplement parce que tu vis avec des gens qui ont ces mœurs !

Bien que blême de rage, Gabriel se maîtrisait. Il voulait ses filles.

— Je m'excuse, répondit-il sans desserrer les dents. Dans ma stupeur, je ne savais plus ce que je disais. Peux-tu me le reprocher ?

— Tu savais parfaitement ce que tu disais quand tu as prétendu me prendre Patience et Prudence.

— Je suis leur père ! Elles resteront avec moi !

— Non, rétorqua-t-elle avant de se tourner vers Ian. Peut-il me les enlever ?

Ian s'avança vers eux.

— Non, dit-il calmement. C'est à vous de décider.

Gabriel s'humecta les lèvres et laissa échapper un profond soupir.

— Alors qu'allons-nous faire, Silvia ? Tu sais que les filles désirent être avec moi autant que je le veux. Quoi que tu penses de moi aujourd'hui, comment peux-tu être cruelle au point de vouloir me les arracher ?

— Tu pourras toujours te consoler avec tes autres enfants, rétorqua-t-elle sur un ton acerbe que Ian ne lui avait jamais entendu.

Elle se passa une main sur le visage pour essayer de se calmer.

— Non, tu as raison sur un point, reprit-elle. Je sais qu'elles t'aiment et je ne leur dirai jamais rien qui te salisse à leurs yeux. Néanmoins, tu devrais leur parler de tes autres enfants. Elles le comprendront, mais elles ne comprendront pas que tu leur mentes. En outre, elles finiront bien par l'apprendre tôt ou tard, même si je ne leur dirai rien.

Gabriel s'était avancé dans la lumière en traînant son pied mutilé. Il avait un teint étrangement marbré, comme un vieux bouleau qui perdrait son écorce.

— Je ne partirai pas en les laissant ici, reprit Silvia qui s'était ressaisie. Lorsque nous nous serons établies quelque part, je t'écirai pour te prévenir et tu pourras nous rendre visite. Je les aiderai à t'écire et, peut-être, viendront-elles te voir de nouveau, si c'est sans danger.

Elle se redressa et lissa son tablier.

— Je te pardonne, Gabriel. Mais je ne serai plus jamais ta femme.

La magnanerie

Savannah, 30 septembre 1779

ALFRED BRUMBY NE RESSEMBLAIT pas à un contrebandier, du moins à l'idée que Brianna s'en faisait. D'un autre côté, elle devait reconnaître que les seuls contrebandiers professionnels qu'elle eût jamais connus étaient son père et Fergus. M. Brumby était un homme de taille moyenne, corpulent et d'une élégance exquise. Lors de leur première rencontre, il avait incliné la tête en arrière, mis sa main en visière pour la dévisager puis avait éclaté de rire avant de s'incliner devant elle.

— Je vois que lord John connaît la valeur d'un bon artiste, avait-il dit jovialement. Évaluez-vous votre rémunération au centimètre, madame ? Si tel est le cas, je vais devoir vendre mon attelage afin de m'offrir vos services.

— En effet, je me fais payer au centimètre, monsieur, avait-elle répondu poliment avec un regard vers sa petite femme. Cependant, mon salaire se base sur la taille de la toile plutôt que sur celle de l'artiste.

Il avait ri de bon cœur, tout comme sa très jeune épouse. *Fichtre, elle n'a même pas dix-huit ans !* avait pensé Brianna. Puis il avait serré la main de Roger et l'avait entraîné dans une conversation animée pendant que sa femme, Angelina, s'agenouillait sur le sol sans se préoccuper de sa belle toilette pour parler à Jem et à Mandy. En se relevant, elle les avait invités à voir l'atelier de leur mère.

L'accueillant M. Brumby avait proposé que les MacKenzie s'installent chez lui durant toute la période que durerait la réalisation du portrait, où ils seraient traités comme des membres de la famille. Dès le premier dîner, tout le monde avait été intégré sans heurt à la maisonnée Brumby, qui était nombreuse et joyeuse, comptant de nombreux domestiques, une excellente cuisinière et Henrike, une grande Allemande très compétente qui avait été la nourrice d'Angelina et avait tenu à rester auprès d'elle après son mariage avec M. Brumby.

— Monsieur MacKenzie, comment comptez-vous passer votre temps pendant que votre épouse peindra ? demanda M. Brumby devant un délicieux plat de porc rôti agrémenté d'une compote de pommes à l'eau-de-vie.

— Le consistoire de Charles Town m'a confié des lettres à remettre, répondit Roger. J'ai également quelques commissions à faire pour mon beau-père, le colonel Fraser.

Les yeux de M. Brumby s'éclairèrent derrière ses lunettes.

— Ah ! J'ai entendu parler du colonel Fraser. Comme tout le monde, je présume. Toutefois, j'ignorais qu'il distillait un whisky de cette qualité.

Roger lui en avait offert une bouteille à leur arrivée. M. Brumby l'avait apportée à table et en buvait de petites gorgées dans une coupe en argent que son majordome remplissait (fréquemment) tout au long du repas.

— Peut-être serait-il intéressé par le fait de le vendre sur un marché plus vaste... ?

Roger lui ayant assuré que Jamie ne distillait du whisky que pour son usage personnel, M. Brumby éclata de rire et lui répondit avec un clin d'œil exagéré en passant son index sous son nez.

— Très sage de sa part, opina-t-il. Très sage. Les douanes et les excises sont telles qu'il ne serait pas rentable de le produire à une échelle commerciale, à moins de le proposer à un prix exorbitant, ce qui, naturellement, entraînerait d'autres difficultés.

Brianna apprécia le dîner et était enchantée par la demeure, qui avait été bâtie par un excellent architecte. Cependant, l'effort de sourire et d'acquiescer à tout ce que disaient les Brumby, qui parlaient sans cesse et souvent en même temps, l'épuisait. Aussi profita-t-elle de l'arrivée des cigares et des digestifs de ces messieurs pour s'excuser en prétextant qu'elle allait vérifier si les enfants étaient toujours là où elle les avait laissés.

Ils étaient couchés dans des lits gigognes installés dans la vaste garde-robe jouxtant la chambre luxueuse qui avait été assignée aux MacKenzie. Ils étaient tous deux propres et s'étaient endormis après avoir été nourris plus tôt par Mme Upton, la cuisinière.

— Je pourrais m'habituer à ce luxe, déclara Roger en la rejoignant quelque temps plus tard.

Il ôta sa veste en bâillant et ajouta :

— On imagine mal qu'il y a un siège en dehors de la ville, tu ne trouves pas ?

La demeure des Brumby se dressait sur Reynolds Square, face à une magnanerie où l'on élevait des vers à soie. L'abondance d'arbres, y compris un grand bosquet de mûriers blancs nécessaires à l'alimentation des bombyx, conférait aux lieux une impression d'enceinte et de paix bucolique.

— Tu suis bien le calendrier, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en enfilant sa chemise de nuit.

Elle huma le tissu et nota mentalement de parler à la blanchisseuse des Brumby le lendemain.

— Combien de jours avant l’apocalypse ? demanda-t-elle encore.

— Moins de trois semaines. Ton père n’a pas donné beaucoup de détails sur la bataille, mais nous savons que les Américains la perdront. Le siège sera levé le 11 octobre.

— Et tu resteras sagement à l’intérieur de la ville, n’est-ce pas ?

Elle le dévisagea en haussant les sourcils. Il sourit et prit sa main.

— Absolument, promit-il avant de l’embrasser.

Le Renard des marais

Savannah, 8 octobre 1779

ROGER S'ÉTAIT HABILLÉ pour l'occasion. Heureusement, le même costume en drap fin noir, avec une veste longue et des boutons en étain, convenait pour ses deux rendez-vous. D'autant plus qu'il n'en possédait qu'un. Brianna avait tressé et noué ses cheveux sévèrement et il s'était rasé de si près que la peau de ses mâchoires paraissait à vif. Une haute cravate blanche complétait sa panoplie de gentleman respectable. Les sentinelles britanniques qui gardaient la barricade sur White Bluff Road ne lui adressèrent qu'un regard indifférent avant de lui faire signe de passer. Il espérait que les plantons américains à l'extérieur de la ville s'intéressaient tout aussi peu aux membres du clergé.

Il chevaucha un bon moment hors de la ville avant de bifurquer vers l'est et de revenir vers les lignes américaines. Il était midi passé lorsqu'il les aperçut.

Le camp américain était primaire mais ordonné : environ un demi-hectare de tentes battaient au vent telles des mouettes captives. D'énormes

navires de guerre français étaient visibles au-delà sur la rivière. De temps à autre, ils tiraient une bordée dans un crachat de flammes, provoquant de grands nuages de fumée blanche qui flottaient au-dessus des marais parmi les nuées de mouettes et d'huîtres effrayés par le vacarme.

Des factionnaires étaient postés parmi les buissons de yaupon. L'un d'eux jaillit tel un diable à ressort en pointant son mousquet sur lui.

— Halte !

Roger tira sur les rênes de son cheval et brandit un bâton au bout duquel était attaché un mouchoir blanc. Il se sentait légèrement ridicule ; pourtant, ce fut efficace. Le factionnaire siffla et un camarade jaillit à ses côtés. Sur un signe du premier, il s'approcha de Roger et saisit la bride de Dundee.

— Quel est votre nom et que voulez-vous ?

Il était vêtu d'un pantalon ordinaire de paysan et d'une chemise de chasse mais portait également des bottes militaires et un étrange chapeau d'uniforme qui ressemblait à une mitre d'évêque écrasée. Un insigne en cuivre sur son col indiquait « Sgt Bradford ».

— Je m'appelle Roger MacKenzie. Je suis pasteur presbytérien et j'apporte une lettre pour le général Lincoln de la part du général James Fraser, anciennement commandant à Monmouth sous les ordres du général Washington.

— Le général Fraser ? répéta le sergent en écarquillant les yeux. Monmouth ? C'est le type qui a abandonné ses troupes pour aller soigner sa femme ?

Son ton railleur fit tiquer Roger. Était-ce ainsi que la démission de Jamie, certes spectaculaire, était perçue dans l'armée continentale ? Si c'était le cas, sa propre mission risquait d'être plus délicate que prévu.

— Le général Fraser est mon beau-père, sergent, dit-il d'une voix neutre. C'est un homme honorable et un soldat très courageux.

Sans se départir de son air ironique, le soldat hocha la tête puis, d'un signe du menton, lui enjoignit de le suivre s'il le souhaitait.

La tente du général Lincoln, faite d'une toile verte usée, était grande. Devant, au bout d'une hampe, le *Grand Union Flag*, le drapeau aux rayures rouges et blanches, flottait au vent. Le sergent Bradford échangea quelques mots avec le garde devant l'entrée, puis adressa un bref salut militaire à Roger avant de repartir.

— Le révérend MacKenzie, c'est bien ça ? demanda le garde en le regardant de haut en bas d'un air sceptique. Avec une lettre du général Fraser, si j'ai bien compris ?

Bigre. Jamie savait-il comment on parlait de lui dans l'armée ? Roger se souvint de sa légère hésitation avant de lui confier la lettre. Peut-être en était-il conscient.

— Vous avez bien compris, répondit-il. Le général Lincoln peut-il me recevoir ?

Il avait eu l'intention de laisser la lettre et de revenir plus tard chercher la réponse, s'il y en avait une, après avoir parlé à Francis Marion. À présent, il valait sans doute mieux savoir si Benjamin Lincoln partageait cette mauvaise opinion de Jamie.

— Attendez ici.

Le garde (c'était un soldat régulier de l'armée continentale, un caporal en uniforme), écarta le rabat de la tente et entra. L'espace d'un instant, Roger aperçut à l'intérieur un homme imposant en uniforme recroquevillé sur un lit de camp, lui tournant le dos. Un léger ronflement lui parvint. Apparemment, le caporal n'avait aucune intention de réveiller le général. Au bout d'une minute (afin de rendre son mensonge crédible, supposa Roger), il réapparut.

— Malheureusement, le général est occupé, monsieur... ?

— Révérend, répéta fermement Roger. Le révérend Roger MacKenzie. Puisque le général n'est pas disponible, pourrais-je parler au... (*Merde, quel est actuellement le rang de Marion ?*) ... au capitaine Francis Marion ?

— Vous voulez sans doute parler du lieutenant-colonel Marion, je suppose ? corrigea le caporal. Vous le trouverez peut-être près du cimetière juif. Je l’ai vu partir dans cette direction avec plusieurs *chasseurs*¹. Vous savez où c’est ?

Il pointa l’index vers l’ouest.

— Je trouverai, merci, répondit Roger.

Le garde parut soulagé de se débarrasser de lui. Roger partit dans la direction indiquée en tenant son chapeau que le vent menaçait de lui arracher.

L’ambiance affairée du camp contrastait fortement avec la brève vision de son commandant endormi. Les hommes allaient et venaient d’un pas déterminé. Au loin, Roger aperçut de très nombreux chevaux. La cavalerie, pensa-t-il avec intérêt. Que faisaient-ils ?

Ils se préparent. Il eut l’impression que Jamie venait de le lui chuchoter à l’oreille avec son ton détaché habituel. Son ventre se noua.

On était le 8 octobre. Selon le livre de Frank Randall, le siège de Savannah avait débuté le 16 septembre et prendrait fin le 11 octobre.

Et entre ces deux dates ? Pour la énième fois, il se maudit de ne pas en savoir plus, de ne pas avoir lu tout ce qu’il y avait à lire sur la guerre d’indépendance, tout en sachant qu’il y avait fort peu de chances que ses connaissances livresques eussent ressemblé un tant soit peu à la réalité qu’il vivait.

Une petite formation de pélicans plongea en piqué vers la rivière puis plana sereinement à fleur d’eau, indifférente aux navires, aux canons, aux chevaux, aux cris des hommes et aux nuages qui s’accumulaient rapidement.

Comme ce doit être agréable de n’avoir rien d’autre à penser qu’à son prochain poisson..., pensa Roger en les observant.

Un coup de mousquet retentit derrière lui et l’un des pélicans explosa dans un nuage de plumes blanches avant de tomber comme une pierre dans

l'eau. Des hourras et des sifflements s'élevèrent, interrompus rapidement par la voix furieuse d'un officier réprimandant le tireur pour avoir gaspillé des munitions.

Soit, je retire ma pensée.

Comme pour faire écho au tir de mousquet, il y eut une détonation au loin, suivie d'une autre. *Des canons de siège*, pensa-t-il avec un frisson d'excitation. *Ils règlent leur portée.*

Il se perdit, jusqu'à ce qu'un caporal qui passait par là le remette sur le droit chemin et l'accompagne jusqu'au grand portail en pierre du cimetière.

— Le lieutenant-colonel Marion est là-bas, révérend, indiqua son escorte en pointant le doigt. Lorsque vous aurez terminé avec lui, l'un de nos hommes vous raccompagnera jusqu'à la tente du général Lincoln.

Il allait s'éloigner, puis se tourna de nouveau vers lui.

— Vous ne devriez pas vous promener tout seul comme ça, révérend. C'est dangereux. Et ne sortez pas du camp. Les factionnaires ont l'ordre de tirer sur tout homme qui tente de partir sans un laissez-passer du général Lincoln.

— Je m'en souviendrai, promit Roger.

Le caporal n'avait pas attendu sa réponse. Il hâta le pas pour rejoindre les tentes, ses semelles crissant sur un tapis de coquilles d'huîtres.

C'était pour bientôt. Bien plus tôt qu'il ne l'avait cru. Il sentait le camp vibrer d'une énergie nerveuse. Les hommes se tenaient prêts. Pourtant, il était encore trop tôt pour...

Il franchit le portail du cimetière, dont le linteau était orné d'une étoile de David, et repéra presque aussitôt le lieutenant-colonel Marion, son chapeau à la main, une veste d'uniforme bleu et beige jetée sur ses épaules, discutant avec trois ou quatre autres officiers.

Le premier mot qui lui vint à l'esprit fut « marionnette ». Francis Marion était ce que Jamie Fraser aurait appelé un petit homme. Il mesurait environ un mètre soixante, était maigre et filiforme, et affublé d'un nez

français très proéminent. Ce n'était pas vraiment ce qu'évoquait le surnom romantique de « Renard des marais ».

Son allure était rendue encore plus saisissante par une coiffure originale : de fins cheveux étaient soigneusement lissés sur son crâne dégarni avant d'être rabattus en formant une houpette au sommet, tandis que deux houppes plus grosses se dressaient de chaque côté de sa tête comme des cache-oreilles. Roger mourait d'envie de savoir à quoi ressemblaient ses oreilles pour mériter un tel déguisement. Il refoula tant bien que mal cette pensée et attendit patiemment que le lieutenant-colonel ait terminé sa conversation.

Des *chasseurs*, avait dit le caporal. Des troupes françaises, donc. Ils en avaient l'air, très soignés dans leurs vestes bleues avec des parements de drap vert, leurs culottes blanches, leurs chapeaux unis garnis de plumes jaunes se dressant tels des cierges magiques.

Ils étaient tous noirs, ce à quoi Roger ne s'était pas attendu.

Marion leva une main et ils s'interrompirent tous, même si cela n'arrêta pas les trépignements et l'ambiance générale d'impatience. Il se pencha en avant, parlant à un officier qui mesurait une bonne quinzaine de centimètres de plus que lui. Les autres cessèrent de s'agiter et tendirent l'oreille.

Bien qu'il n'entendît pas ce qu'il disait, Roger était conscient du courant électrique qui circulait dans le groupe, le même qu'il avait ressenti dans le camp, en plus fort.

Seigneur, ils s'apprêtent à combattre. Maintenant.

Il ne s'était jamais trouvé sur un champ de bataille, bien qu'il eût visité quelques sites historiques avec son père. Le révérend Wakefield s'était vivement intéressé à l'histoire des guerres et avait été un excellent conteur. Il avait su recréer la confusion et la panique sur la plaine de Sheriffmuir, ainsi que la sensation de malédiction et de bain de sang sur la lande hantée de Culloden.

La même sensation remontait de la terre calme du cimetière, traversant son corps et lui faisant serrer les poings. Il ressentait le besoin de tenir une arme dans sa main.

L'air était froid et humide. On entendait des grondements lointains du côté de la mer. La sueur se condensait sur son corps. Il vit Marion s'essuyer le visage avec un grand mouchoir sale avant de le ranger avec un geste impatient puis s'approcher encore de l'officier, haussant la voix et faisant des mouvements de tête vers la mer.

Roger ne percevait que des bribes de phrases en français. Cependant, ce qu'il disait sembla satisfaire les *chasseurs*, qui grognèrent et hochèrent la tête, avant de se rassembler derrière leur officier et de partir au petit trot vers les navires. Marion les regarda s'éloigner, puis lâcha un grand soupir et s'assit sur une tombe.

Il paraissait dérisoire de l'aborder avec ses questions dans de telles circonstances. Puis Marion le remarqua et leva le menton d'un air interrogateur. Roger n'avait plus d'autre choix que celui de lui parler, ne serait-ce que pour le saluer.

— Bonjour, monsieur, dit-il en s'inclinant. Je m'excuse de vous interrompre. Je vois bien que...

Ne trouvant pas ses mots, il agita la main vers le camp.

Marion se mit à rire.

— En effet, dit-il avec une intonation légèrement française. C'est clair, non ? Je suppose que vous n'étiez pas au courant ou... ?

— Ou je ne serais pas ici, acheva Roger.

— Vous auriez pu venir vous engager, dit Marion avec un haussement d'épaules. L'armée continentale n'est pas regardante, quoique les rares pasteurs qui nous ont rejoints portent rarement leur meilleure tenue pour combattre.

Il regarda Roger de haut en bas d'un air amusé.

— Alors pourquoi êtes-vous ici, monsieur ?

— Je m'appelle Roger MacKenzie et je suis le gendre du général James Fraser, anciennement du...

— Vraiment ? Fraser vous a envoyé comme émissaire auprès du général Lincoln et, comme Benjamin dort, ils vous ont adressé à moi ?

— Pas exactement.

Autant parler sans détour. Quelle que soit la réputation de Jamie au sein de l'armée continentale, ce qu'il avait à dire à Marion était relativement simple.

— Je suppose que vous savez que le général Fraser a démissionné après la bataille de...

— Monmouth, oui. Tout le monde le sait probablement, maintenant. Est-il vrai qu'il a écrit sa lettre de démission sur le dos d'un enseigne et l'a envoyé avec sa chemise sale la transmettre à Lee ?

— Elle était écrite avec le sang de son épouse, précisa Roger. Oui, c'est vrai.

La lueur amusée disparut du regard de Marion. Il hocha la tête, la maigre houppe grisonnante sur son crâne s'agitant dans la brise comme si elle était perturbée par les pensées sous-jacentes.

— Je ne connais pas M. Fraser personnellement mais j'ai parlé à des hommes qui le connaissent. (Il inclina la tête sur le côté.) Que me veut-il ?

— Il assemble une milice. Un groupe de partisans. Il ne veut pas avoir affaire avec l'armée continentale – et je suppose que le sentiment est réciproque – mais il compte se battre.

— Il n'aura probablement pas le choix.

C'était un simple constat, énoncé sans émotion. Toutefois, de l'entendre dans ce lieu, dans cette atmosphère orageuse chargée d'électricité et de danger, ébranla Roger.

— En effet, dit-il.

— Et il souhaiterait une... *liaison* avec l'armée, sans doute ? Une connexion qui ne soit pas officielle ?

Les lèvres des Marion étaient minces et exsangues. Lorsqu'il les pinça, elles disparurent complètement, lui donnant l'allure d'une marionnette à la mâchoire en bois articulée.

— Lui aussi, il a entendu parler de vous, déclara Roger. Il sait que vous avez de l'expérience dans la formation d'unités de milice et... que vous savez les utiliser efficacement dans un... contexte militaire officiel.

— Elles sont bien plus efficaces hors de ce contexte, répondit Marion avec un regard vers le mur du cimetière.

Maintenant que les canons s'étaient tus, les bruits des chevaux et des hommes s'étaient intensifiés. Ses grands yeux noirs se tournèrent de nouveau vers Roger.

— Dites-le-lui. Il doit garder ses distances avec l'armée. Elle utilisera ses miliciens, bien sûr, car elle a besoin de tous les hommes sur lesquels elle peut mettre la main. Toutefois, le risque pour lui, personnellement, est trop grand. Sans la disgrâce de Lee et la défense de La Fayette, Fraser aurait été traduit en cour martiale après Monmouth, peut-être même pendu.

Roger sentit la cicatrice sur son cou se resserrer et le brûler sous sa cravate blanche. Il eut soudain l'envie incontrôlable de gesticuler, de faire éclater son souvenir de la corde et de son impuissance.

Il ouvrit la bouche et ne parvint pas à articuler un mot. Il pivota sur ses talons, saisit une pierre sur le sol et la lança contre le mur. L'impact résonna comme un coup de feu. Une mouette perchée sur le mur s'envola avec de grands battements d'ailes et en criant, lâchant une grande éclaboussure de fiente blanche sur le sol entre les deux hommes.

Marion observait Roger, l'air inquiet.

Roger se racla la gorge et cracha par terre. Il ne s'excusa pas.

— Je le lui dirai, déclara-t-il sur un ton raide. Merci pour vos conseils, monsieur.

Il tremblait. Loin de disparaître, la sensation d'un événement imminent n'avait fait que s'accroître. Le sol semblait vibrer sous lui.

Un jeune lieutenant apparut sous l'étoile de David du portail, les traits tendus par la peur et l'excitation.

— Mon colonel, ils vous attendent.

Marion hocha la tête et se leva.

— Vous ne pouvez plus partir, je le crains, s'excusa-t-il auprès de Roger. Cela commencera bientôt. Voulez-vous vous battre ? Je vous donnerai un bon fusil.

Roger toucha la cravate blanche autour de son cou.

— Je... Non.

L'attention de Marion était concentrée sur les bruits de l'autre côté du mur. Non, ce n'était pas son imagination : le sol vibrait réellement. *Des chevaux. La cavalerie...*

— Mais j'aimerais aider, ajouta-t-il. Si je le peux.

— Soit, répondit Marion, l'air ailleurs.

Il glissa les bras dans les manches de sa veste, l'ajusta sur ses épaules et la boutonna sans regarder ses doigts. Puis il se tourna de nouveau vers Roger.

— Dans ce cas, retournez au camp et attendez. Si les choses tournent mal, vous pourrez aider à nous enterrer. D'ailleurs, si elles tournent bien aussi.

Il lança un regard vers le portail et secoua légèrement la tête.

— J'ai un mauvais pressentiment, ajouta-t-il comme s'il se parlait à lui-même.

Il se mit en route, le jeune lieutenant sur ses pas.

Roger hésita une fraction de seconde, puis les suivit, faisant de grandes enjambées pour les rattraper.

— Je ne suis pas doué avec un fusil, déclara-t-il. Mais si vous me donnez une épée, je vous accompagnerai.

Marion lui lança un très bref regard, acquiesça et fit un signe au lieutenant.

— *Bon*, dit-il. Venez.

1. En français dans le texte. Chasseurs de Saint-Domingue : corps composé de colons français et d’esclaves affranchis venus des Antilles. (*N.d.T.*)

Assiégée

BRIANNA DÉCOUPAIT UN MORCEAU DE POULET FRIT dans la cuisine pour Mandy lorsqu'elle entendit taper contre la vitre. Surprise, elle aperçut lord John à l'extérieur, en uniforme. Il fit une grimace indiquant qu'il aurait bien aimé entrer pour se mettre à l'abri de la pluie.

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle en lui ouvrant la porte donnant sur le jardin.

Depuis son arrivée, elle avait pris le thé avec lui à deux reprises. Elle ne s'était pas attendue à une visite à l'improviste.

— Je voulais vous parler mais je n'ai pas le temps de faire des ronds de jambe à M. ou Mme Brumby. Merci, ma chère.

Il accepta la serviette qu'elle lui tendait, ôta son chapeau et essuya son visage et les épaules de son manteau bleu avant de la lui rendre.

Avec un regard vers Jem, Mandy et Mme Upton, la cuisinière, il déclara :

— Je suis venu vous dire que le siège de Savannah sera bientôt levé.

— Vraiment ? C'est...

Brianna s'interrompt en voyant son expression.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ? reprit-elle plus prudemment.

Il esqua un sourire.

— Les Américains déplacent leurs canons.

— Ah, il était temps ! s'exclama Mme Upton sans quitter des yeux les œufs qu'elle était en train de battre. D'après le maître, les mangeurs de grenouilles et leurs navires ne tarderont pas à lever l'ancre. Ils ne tiennent pas à être réduits en miettes par les ouragans.

— Des ouragans ? dit Jem en redressant la tête. Vous avez des ouragans, ici ?

— Et comment, monsieur Jem. Vous voyez cette pluie contre les fenêtres ? Elles vous indiquent la force du vent. Vous voyez comme les gouttes coulent en diagonale sur la vitre ? À cette époque de l'année, le vent se lève et, parfois, il ne retombe pas pendant des jours.

— Je sais que vous n'avez pas beaucoup de temps, dit Brianna à lord John. Mais cela vous ennuerait-il de venir un instant dans mon atelier ? J'aurais besoin de votre avis.

— Avec plaisir. Mademoiselle, monsieur...

Il s'inclina devant Jem et prit solennellement la main de Mandy, qui tenait toujours son morceau de poulet au bout de sa fourchette, et y déposa un baiser discret qui la fit glousser de rire.

Une fois qu'ils furent hors de portée d'ouïe dans le couloir, il confia à Brianna :

— Mme Upton a raison sur un point. D'Estaing ne tient pas à perdre la moitié de sa flotte dans un ouragan. Toutefois, il ne repartira pas sans essayer d'obtenir ce qu'il est venu chercher.

— Ce qui veut dire ?

— Que les Américains déplacent effectivement leurs petits canons, mais pas pour les remonter sur les navires. De nombreuses troupes se redéployent au sud de la ville en traversant les marais. Personnellement, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, mais à chacun sa façon de commander.

Elle avait serré les poings sans s'en rendre compte. Le remarquant, elle s'efforça de déplier les doigts.

— Vous voulez dire qu'ils vont essayer de prendre la ville ? Maintenant ?

— C'est clairement leur intention. Je doute qu'ils y parviennent, mais ils ont beaucoup plus d'hommes que nous, ce qui, sans doute, les rend optimistes. Juste au cas où...

Il écarta un pan de son manteau pour fouiller dans la musette accrochée à son épaule et en sortit un petit morceau de tissu plié et retenu avec une ficelle.

— C'est un drapeau américain, expliqua-t-il. Hal l'a pris à un prisonnier. Dans l'éventualité extrêmement improbable où les Américains parviendraient à entrer, suspendez-le devant une fenêtre ou accrochez-le à la porte d'entrée.

Roger. Il était parti rendre visite à un vieux pasteur presbytérien retraité qui vivait dans la minuscule colonie de Bryan Neck. Avec de la chance, il était loin de Savannah pour le moment. Cependant, il avait évoqué la possibilité de rendre visite à Francis Marion, à la demande de Jamie, si celui-ci se trouvait dans le camp américain. Mais... l'assaut n'était pas censé avoir lieu *maintenant*... Elle posa une main sur sa poitrine pour calmer les battements erratiques de son cœur.

— Vous dites qu'ils sont plus nombreux, dit-elle. Combien ?

Il s'apprêtait à repartir.

— Oh, je dirais entre trois et quatre mille hommes.

— Et combien en avez-vous ?

— Pas autant. Cependant, nous sommes l'armée de Sa Majesté. Nous savons faire face à ce genre de situation.

Il sourit et se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère. En cas de danger, je viendrai vous chercher si je le peux.

Il était presque à la porte lorsqu'elle se ressaisit et courut vers lui.

— Lord John !

Il s'arrêta et se retourna en arquant un sourcil. L'espace d'un instant, il lui parut si jeune. Ce devait être l'excitation à l'approche des combats.
Roger. Mon Dieu, Roger...

— Mon mari, dit-elle, le souffle court. Il est parti faire une... commission en dehors de la ville. Il pensait être de retour pour le dîner.

Il fit non de la tête.

— S'il n'est pas encore rentré, il ne rentrera pas.

En voyant son visage se décomposer, il ajouta :

— Il ne peut pas entrer dans la ville. La route est fermée et les murailles sont entourées d'abattis. Toutefois, je ferai prévenir le capitaine de la garde. Rappelez-moi le nom de votre mari et à quoi il ressemble ?

— Roger, dit-elle, la gorge nouée. Roger MacKenzie. Il est grand, brun et ressemble... à un pasteur presbytérien.

Dieu merci, tu as mis ton bon costume ce matin ! pensa-t-elle.

Lord John l'avait écoutée attentivement. Ce dernier détail le fit sourire.

— Dans ce cas, je suis sûr que personne ne tirera sur lui. Au revoir, ma chère.

— Bonne..., commença-t-elle par réflexe.

Elle s'interrompit juste à temps. Il fit poliment mine de ne pas l'avoir entendue, effleura sa joue, puis sortit, enfonçant son chapeau sur son crâne pour se protéger de la pluie.

Le lendemain matin, elle fut réveillée par la lumière pâle. Elle resta un moment immobile, désorientée. Il se passait quelque chose d'important, mais quoi ?

— Maman ! Maman !

Une petite tête brune aux grands yeux noisette apparut près de la sienne. Elle cligna des yeux en essayant de se concentrer.

— Maman ! Mme Upton dit qu'il y aura des crêpes et des pommes de terre sautées pour le petit-déjeuner ! Viens vite !

Mandy disparut et elle entendit les enfants dévaler l'escalier, apparemment déjà lavés et habillés. Elle avait dit vrai : de délicieuses odeurs de café et de cuisine montaient de la salle à manger située juste au-dessous de sa chambre.

Elle se redressa, posa les pieds à terre et comprit soudain. Le silence. Les canons s'étaient tus. Les cinq jours précédents, elle avait été réveillée en sursaut avant l'aube par les bordées tirées par les vaisseaux français. Or, cette journée s'annonçait paisible, calme comme une coulée de miel ; la maisonnée s'éveillait tranquillement dans les rayons de soleil qui perçaient la brume.

— Dieu merci, marmonna-t-elle.

Elle se signa, récita une brève prière pour Roger et une autre pour son père, le premier. Elle avait cru ce qu'il avait écrit dans son livre. Toutefois, il était difficile d'avoir foi en l'histoire quand elle explosait autour de vous.

— Merci, papa, dit-elle à voix haute en saisissant son corset.

Comme des eaux répandues à terre
et qui ne se rassemblent plus¹

**Dans les marais à l'extérieur de Savannah,
une heure avant minuit, le 9 octobre**

LA POINTE DE LA PLUME était émoussée, ses barbes écrasées et graisseuses après avoir été manipulées par de nombreuses mains déterminées à envoyer un dernier message. Roger en avait rédigé plus d'un pour les hommes qui ne savaient pas écrire ou quoi dire. À présent, le camp dormait (d'un sommeil léger) autour de lui et il était confronté au même problème.

Ma chère Bree, commença-t-il. Il marqua une pause pour reprendre son souffle. Il n'y avait qu'une chose à dire et il ajouta : *Je suis désolé*. Elle méritait mieux et, peu à peu, il trouva les mots.

Je n'avais pas l'intention d'être ici. Pourtant, j'ai le sentiment d'y être à ma place. Ce n'était pas tout à fait « Qui

enverrai-je ? Qui ira pour nous ? », mais presque. Telle fut ma réponse.

*Avec l'aide de Dieu, nous nous reverrons bientôt.
Aujourd'hui et toujours, je t'aime.*

Roger

Les derniers mots étaient des fantômes sur un morceau de papier rêche taché par la pluie. Il était à court d'encre. Son nom était à peine visible. Peu importait, elle reconnaîtrait son écriture.

Il laissa l'encre sécher et plia soigneusement le bout de papier. Puis il se rendit compte qu'il n'avait aucun moyen de l'envoyer. Il n'avait plus d'encre pour écrire l'adresse de Bree. Les autres lettres avaient été confiées au commis de la compagnie de Marion, qui ronflait sous une couverture près de l'un des nombreux feux de guet, anonyme au sein d'un troupeau de moutons endormis, blottis les uns contre les autres.

Les doigts gourds, il glissa le message dans sa poche de poitrine. S'il mourait au matin, quelqu'un la trouverait peut-être sur lui. Francis Marion survivrait à la bataille. Roger lui faisait confiance pour transmettre le billet... ne serait-ce qu'à Jamie.

Il s'étendit sur le sol spongieux, recommanda son âme à Dieu et s'endormit.

Deux heures avant l'aube, 9 octobre 1779

À l'Est, un vague faisceau de lumière illuminait le ciel. Cependant, la brume au-dessus des marais était si dense que la ville était invisible. On aurait pu croire qu'elle n'était pas là, qu'ils s'étaient perdus durant la nuit et se trouvaient face à l'intérieur des terres, tournant le dos à Savannah. Puis,

lorsque l'ordre serait lancé, ils s'élanceraient à l'assaut en hurlant comme des possédés dans une campagne paisible, surprenant des vaches endormies et des esclaves au travail.

Le vent tourna et Roger perçut soudain l'odeur du pain frais s'élevant des fours publics de Savannah ; légère, mais si entêtante que son ventre vide gronda.

Brianna. Elle était là, quelque part dans la brume, avec du pain frais.

Quelqu'un marmonna une phrase en français, trop bas pour qu'il entende les mots et vraisemblablement drôle car des hommes se mirent à rire et la tension se relâcha un moment.

Ils étaient rassemblés en colonnes : quatre colonnes de huit cents hommes chacune. Ils n'avaient pas besoin d'être silencieux. Les Britanniques savaient sûrement où ils étaient. Il entendait des cris dans l'une des redoutes à la lisière de la ville, leur écho déformé par la brume. Elle s'appelait Spring Hill. Il y en avait une autre, sur la gauche, dont il avait oublié le nom.

En dépit du froid, des gouttes de sueur coulaient sur ses joues. Il les essuya, sa barbe naissante râpant sa paume. Les officiers s'étaient tous rasés avant l'aube et avaient enfilé leur meilleur uniforme tels des toreros s'apprêtant à entrer dans l'arène. En revanche, les soldats qui sortaient de leurs couvertures et de leurs sacs de couchage étaient aussi dépenaillés que des épouvantails. Toutefois, ils étaient réveillés, alertes et prêts.

Ce n'est pas le bon jour. Ce ne peut être le bon jour...

Il était historien, ou l'avait été. Il était donc bien placé pour savoir à quel point l'histoire pouvait être imprécise. Les faits étaient là : engloutis dans une brume épaisse, ils s'apprêtaient à lancer l'assaut sur une ville fortifiée. À la mauvaise date.

Nous allons perdre.

Frank Randall l'avait dit.

Son ventre se noua, sa faim oubliée.

Seigneur, aide-moi à accomplir Ta volonté. Mais, au nom du Christ Ton fils, permets-moi de survivre.

— Car sinon, Tu en répondras à ma femme, murmura-t-il en touchant la poignée de l'épée qu'on lui avait prêtée.

Le lieutenant-colonel Marion, penché sur sa selle, parlait en français à deux officiers de Saint-Domingue. Roger se tenait assez près d'eux pour distinguer le jaune vif sur leurs coiffes et leurs revers. *Comme des pics de Williamson à poitrine jaune*, pensa-t-il.

Personne n'essayait d'être discret. Tout le monde savait ce qu'il allait se passer, la garnison britannique incluse. Les Américains et leurs alliés avaient abandonné leurs positions devant la ville et, en traînant laborieusement leurs canons à travers les marais, avaient contourné Savannah, les troupes se rassemblant de nouveau entre deux points où ils pensaient pouvoir briser les défenses de la ville, au sud de Louisville Road.

Seigneur, aidez-les. Aidez-moi à les aider. Je vous en prie, délivrez-nous du mal.

Tout en sachant sa prière vaine, il pria avec toute sa ferveur.

— *Les abattis sont en feu² !*

Il entendit le cri par-dessus les murmures, les grondements et les cliquetis de l'armée. Une décharge électrique le parcourut, rallumant une étincelle d'espoir.

Quelqu'un était parvenu à mettre le feu aux abattis ! La nouvelle se répercutait à travers les marais. Marion se dressa debout sur ses étriers pour scruter le brouillard.

Roger s'humecta les lèvres. Elles avaient un goût de sel. Les Britanniques savaient se défendre d'un siège. Toute la ville du côté des terres était ceinte de tranchées hérissées d'abattis, des troncs plantés dans le sol, leur pointe effilée dirigée vers l'extérieur et l'ennemi.

Il sentit la fumée, différente de celle des fours ou des cheminées de la ville ; plus rugueuse et sauvage.

Puis le vent tourna de nouveau et la fumée se dissipa. Des murmures et des jurons dans des langues diverses et variées s'élevèrent dans les rangs. Le feu s'était éteint, soit que le bois ait été trop humide, soit que les Britanniques l'aient arrosé.

Les abattis étaient toujours là, comme les canons pointés vers le sol entre les redoutes. Il les observa avec fascination tandis qu'ils apparaissaient lentement à mesure que la brume se dissipait. Le son aigu d'une cornemuse s'éleva dans l'air froid. Il y avait des Highlanders dans la redoute. Des gueules noires de fusils apparurent à leur tour et il sentit un autre genre de fumée, celle des mèches lentes pour bouter le feu dans les canons.

Il était temps et les battements de son cœur résonnèrent dans ses oreilles.

— Vous pouvez reculer, si vous voulez, révérend, lui dit Marion. Vous n'avez pas prêté serment et n'êtes pas payé pour vous battre.

— Je reste.

Il n'aurait su dire s'il l'avait vraiment dit ou seulement pensé. Marion se redressa et dégaina son épée, posant la lame sur sa cuisse. Il portait un tricorne bleu et des gouttes de rosée brillaient sur les houppes qui couvraient ses oreilles.

Roger sortit lui aussi son épée, tout en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir en faire. *Dieu seul le sait.* Cette dernière pensée le réconforta et il fut enfin capable d'inspirer profondément.

— Sauvez votre vie, si vous le pouvez, lui avait dit le lieutenant Monserrat la veille en la lui donnant. Même si vous ne comptez pas vous battre.

Je n'ai pas l'intention de me battre. Que fais-je ici ?

Tu es ici parce qu'ils y sont – les hommes autour de lui, transpirant dans l'air glacé, sentant l'odeur de la mort qui se mêlait à celle du pain frais.

Je ne sais pas quoi faire.

Quand les mortiers tirèrent une première salve, ses mains et ses genoux se mirent à trembler. Il eut une envie urgente de soulager sa vessie.

Tu ne savais pas quoi faire quand l'ours a tué Amy Higgins, dit une petite voix dans sa tête. *Pourtant, tu as trouvé le bon geste et cela aurait été pire si tu n'avais pas réagi. Tu le sais. Tu dois y aller.*

Les hommes de la première colonne se mirent soudain à courir, non pas en rangs ordonnés mais comme une foule en colère, se ruant vers la redoute et les balles de mousquet, hurlant à pleins poumons, certains tirant des coups de feu, d'autres se contentant de courir et de crier, un couteau à la main, rampant dans les tranchées, tombant sous les balles. Plus loin, d'autres étaient fauchés comme des quilles de bowling par des boulets rebondissant sur le sol. Une grenouille paniquée jaillit d'un carré d'herbe jaune et drue près du pied de Roger et bondit dans une flaque, où elle disparut.

— Je n'aime pas ça, dit Marion en profitant d'une brève pause entre deux explosions. Pas du tout.

Il brandit son épée.

— Que Dieu vous accompagne, révérend.

Ce ne fut pas Dieu qui l'accompagna, mais ce qui s'en rapprochait le plus. Le major Gareth Barnard, un ami de son père et un ancien aumônier militaire. Barnard était grand, avec un visage long et des cheveux grisonnants coiffés avec une raie au milieu qui lui donnait l'allure d'un vieux limier. Il avait un humour noir et traitait Roger, qui avait alors treize ans, comme un adulte.

Un soir après le dîner, alors qu'ils s'attardaient à table et que les deux vieux amis racontaient des souvenirs de guerre, Roger lui demanda :

— Vous avez déjà tué quelqu'un ?

— Oui, répondit-il sans hésiter. Je ne serais d'aucune utilité pour mes hommes si j'étais mort.

— Que faisiez-vous pour eux ? demanda Roger, intrigué. Que fait un aumônier pendant une bataille ?

Le major Barnard et le révérend échangèrent un regard, puis le révérend acquiesça. La major se pencha en avant vers Roger, les bras croisés sur la table. Roger aperçut un tatouage sur son poignet, une sorte d'oiseau aux ailes déployées au-dessus d'une banderole dans laquelle était écrite une phrase en latin.

— Je reste avec eux, répondit le major, l'air grave. Je les rassure. Je leur dis que Dieu est avec eux. Que je suis avec eux. Qu'ils ne sont pas seuls.

— On les secourt quand on peut, ajouta le révérend en fixant la vieille toile cirée grise qui recouvrait la table. Et, quand on ne peut pas, on leur tient la main et on prie.

Roger vit de ses propres yeux la décharge d'un canon : une grande étincelle rouge vif de la taille de sa tête clignotant dans le brouillard avec un *BOUM !* de feu d'artifice avant de disparaître. Le brouillard soufflé par la détonation se dispersa un instant et il distingua clairement, l'espace d'une seconde, la masse noire du canon ; sa gueule ronde béante ; la fumée plus épaisse que le brouillard s'enroulant autour du tube ; la vapeur dégagée par le métal chaud se mêlant aux tourbillons de brume et se répandant sur le sol comme de l'eau ; les artilleurs s'affairant autour de l'arme telles de frénétiques fourmis bleu et beige, engloutis l'instant suivant par une nuée blanche.

Puis le monde autour de lui devint fou. La détonation du canon avait déclenché les cris des officiers. Il ne s'en rendit compte que parce qu'il se tenait près de Marion et le vit ouvrir la bouche. Puis un rugissement général s'éleva tandis que les hommes de sa colonne chargeaient, courant à toutes jambes vers la silhouette vague de la redoute.

L'épée à la main, il courut lui aussi, criant sans paroles.

Des torches brillèrent dans la brume ; des soldats tentant d'incendier de nouveau les abattis, pensa-t-il.

Marion avait disparu. Roger entendait des cris haut perchés quelque part, peut-être ceux du général. Il n'en était pas sûr.

Les canons ennemis... combien étaient-ils ? Plus de deux. Les tirs s'enchaînaient à un rythme infernal, chaque fracas ébranlant ses os toutes les deux ou trois minutes.

Il s'arrêta, plié en deux, les mains sur les genoux, pantelant. Il crut entendre des tirs de mousquet, étouffés, rythmiques, entre les détonations des canons. Les salves disciplinées des Britanniques.

— *Chargez !*

— *Feu !*

— *Repli !*

Les aboiements d'un officier résonnaient dans le silence entre deux volées.

Tu n'es pas soldat. Si tu es tué... il n'y aura personne pour t'aider. Recule, idiot !

Il s'était trouvé à l'arrière de la colonne, avec Marion. À présent, il était entouré d'hommes qui couraient, poussaient dans tous les sens. Les ordres fusaient et il lui sembla que certains hommes avaient du mal à les suivre ; il entendait des cris ici et là et vit un garçon noir qui ne devait pas avoir plus de douze ans s'efforcer de charger un mousquet plus grand que lui. Il portait un uniforme bleu nuit et un foulard jaune vif.

Il trébucha contre quelqu'un étendu sur le sol et tomba à genoux, une eau saumâtre imprégnant son pantalon. Il avait atterri avec les mains sur l'homme à terre et la chaleur soudaine entre ses doigts froids le ramena brusquement à la réalité.

L'homme gémit et Roger s'écarta précipitamment. Il chercha sa main. Il n'en avait plus et sa propre main fut aspergée d'une giclée de sang chaud qui empestait comme un abattoir.

Il s'essuya sur son pantalon et fouilla dans sa sacoche. Il avait des linges... Il sortit un morceau de tissu blanc pour faire un garrot autour de...

Il chercha frénétiquement un poignet. Il avait été arraché lui aussi. Roger remonta le long de la manche aussi rapidement que possible et parvint à trouver un morceau de membre solide un instant après que l'homme eut rendu son dernier souffle. Roger sentit le corps devenir soudain mou sous ses doigts.

Il était encore agenouillé avec son linge propre dans la main quand un autre homme trébucha contre lui et s'étala la tête la première devant lui. Roger se redressa et marcha accroupi vers lui.

— Vous êtes blessé ? cria-t-il.

Une balle siffla au-dessus de sa tête et il se jeta à plat ventre sur l'homme.

— Bon sang ! grogna l'autre en lui donnant des coups de poing. Pousse-toi de là, pervers !

Ils se débattirent un moment dans la boue, chacun essayant d'utiliser l'autre comme un levier pour se redresser tandis que les canons continuaient de tirer. Roger parvint enfin à repousser l'homme et se redressa à genoux. Des appels à l'aide s'élevaient derrière lui et il se retourna.

Le brouillard s'était presque entièrement dissipé, chassé par le souffle des décharges. Il était remplacé par la fumée blanche des canons qui flottait bas au-dessus du sol, laissant entrevoir ici et là des éclats de couleur et des mouvements.

— À l'aide ! Aidez-moi !

Un homme avançait à quatre pattes, traînant une jambe derrière lui. Roger courut de flaque en flaque pour le rejoindre. Sa jambe était blessée mais il ne saignait pas trop. Glissant une épaule sous son aisselle, Roger le releva et l'entraîna aussi vite que possible loin de la redoute, hors de portée...

Il y eut une autre détonation assourdissante et le sol se déroba sous ses pieds. Il se retrouva couché sous l'homme qu'il voulait aider. Ce dernier n'avait plus de mâchoire. Du sang et des fragments de dents tapissaient son

torse. Paniqué, Roger se dégagea de sous le corps agité de convulsions. *Mon Dieu, mon Dieu, il est toujours vivant.* Il s'agenouilla près de lui, glissant dans la boue, palpant sa poitrine à la recherche d'un cœur qui battait en rythme avec les giclées de sang. *Oh Seigneur, aidez-nous !*

Il chercha fébrilement les mots justes. Il n'en trouvait pas. Tout s'était effacé, toutes les paroles de réconfort, son fonds de commerce...

— Tu n'es pas seul, haleta-t-il.

Il appuya fort sur la poitrine, comme s'il pouvait ancrer cet homme dans la terre dans laquelle il était en train de se dissoudre.

— Je suis là. Je ne te laisserai pas. Tout ira bien. Tout ira bien.

Il répéta ces phrases encore et encore, puis, au milieu de ce bain de sang, il sentit la vie quitter le corps.

Soudain... l'homme n'était plus là.

Il resta assis sur ses talons, pantelant, une main collée sur le corps inerte. Puis il entendit les tambours.

Comme un léger vrombissement sous le vacarme rythmique des tirs. Ses os l'avaient absorbé sans qu'il s'en rende compte. Il sentait le reflux de la marée de soldats quand la première rangée de mousquets se repliait, puis la montée de la suivante quand la seconde rangée parvenait au pied de la redoute et tirait. Il se mit inconsciemment à compter : *Un... deux...*

Il se releva et secoua la tête. Il y avait trois hommes près de lui, deux étendus à terre, un troisième essayant de se relever. Il se dirigea vers lui en titubant, lui tendit la main et le hissa debout. L'un des deux autres était mort, l'autre ne tarderait pas à mourir. Il se laissa tomber à genoux près de lui et prit son visage froid entre ses mains. Ses yeux noirs étaient voilés par la peur et le sang.

— Je suis là, dit-il d'une voix rendue inaudible par un tir de canon.

Les tambours. Il les entendait clairement à présent, ainsi qu'une sorte de hurlement, une multitude d'hommes criant en même temps. Puis il y eut un

grondement et, soudain, il y eut des chevaux partout, galopant... galopant vers ces maudites redoutes remplies de canons.

À la première volée, la cavalerie se dispersa, la moitié des chevaux se cabrant, ruant, faisant demi-tour ; les autres s'éparpillèrent, dansant entre les cadavres en essayant de ne pas les piétiner ; ils secouaient leurs grosses têtes en résistant aux rênes.

Roger ne courut pas. Il en était incapable. Il avança lentement, son épée au flanc, s'accroupissant quand il trouvait un blessé. Il pouvait en aider certains, avec un peu d'eau ou en appuyant sur une plaie pendant qu'un ami le bandait. Ici une bonne parole, là une bénédiction. Pour d'autres, il ne pouvait plus rien faire. Il posait une main sur leur corps et recommandait leur âme à Dieu dans une prière rapide.

Il trouva un garçon blessé et le souleva dans ses bras, le portant à l'abri des canons à travers la fumée et les flaques de boue.

Un autre rugissement. La quatrième colonne s'élança dans le combat au pied de la redoute. Il vit un officier courir en criant et en brandissant un étendard, puis s'effondrer brusquement, une balle dans la tête. Un jeune garçon noir, en uniforme bleu et jaune, ramassa l'étendard. Puis des corps le cachèrent à sa vue.

— Bon sang ! soupira Roger.

Il ne trouvait rien d'autre à dire. À travers la veste trempée du garçon qu'il tenait dans ses bras, il pouvait sentir battre son cœur. Puis il s'arrêta.

La cavalerie battait en retraite. Quelques chevaux étaient tombés, formant des taches massives sur le sol marécageux ; d'autres tentaient de se relever en hennissant de panique.

Un officier dans un uniforme aux couleurs vives s'éloignait en rampant de sa monture morte. Roger déposa le corps de l'enfant et courut vers lui. Son visage et sa cuisse ruisselaient de sang. Roger fouilla dans sa poche et la trouva vide. L'officier se plia en deux, les mains enfoncées dans le pli de son aine. Il dit quelque chose dans une langue que Roger ne reconnut pas.

— Ce n'est rien, lui dit-il en lui prenant le bras. Tout ira bien. Je ne vous abandonnerai pas.

— *Bóg i Marija pomózcie mi*, haleta l'officier.

— D'accord. Dieu vous accompagne.

Il le fit tourner sur le côté, tira sur un pan de sa chemise, le déchira et le fourra dans la culotte de l'officier. Il appuya des deux mains sur sa plaie, le faisant hurler.

Plusieurs soldats de cavalerie apparurent, parlant tous en même temps dans différentes langues. Ils poussèrent Roger de côté, soulevèrent l'officier blessé et l'emmenèrent.

Les tirs avaient pratiquement cessé. Les canons s'étaient tus, même si leurs détonations résonnaient encore douloureusement dans le crâne de Roger telles des alarmes d'incendie.

Il s'assit lentement dans la boue et se rendit compte que la pluie coulait sur son visage. Il ferma les yeux. Au bout d'un moment, quelques paroles lui revinrent.

Du fond de l'abîme, j'invoque ton nom, ô Seigneur. Ô Seigneur, entends ma voix.

Le tremblement ne cessa pas. Quelques minutes plus tard, il se releva et se dirigea d'un pas chancelant vers les marais afin d'aider à enterrer les morts.

1. Deuxième livre de Samuel, 14, 14 : « Il nous faut certainement mourir, et nous serons comme des eaux répandues à terre et qui ne se rassemblent plus. » (N.d.T.)

2. En français dans le texte. (N.d.T.)

Portrait funéraire

UNE ODEUR DE BRÛLÉ flottait dans l'air et le vent du soir ajoutait un vague relent de mort aux effluves habituels des marais. La bataille était terminée, les Américains vaincus. Lord John s'était présenté dans l'après-midi, couvert de fumée de poudre et joyeux, pour lui annoncer que c'était fini et que tout allait bien.

Elle ne se souvenait pas d'avoir hurlé. Pourtant, ce qu'elle lui avait dit avait figé ses traits sous son masque de poudre noire. Il lui avait serré fort la main et avait répondu « Je le trouverai » avant de repartir.

Le lendemain, elle avait reçu un message de lord John disant simplement : *J'ai ratissé tout le champ de bataille avec mes aides, nous ne l'avons pas trouvé, ni mort ni blessé. Nous avons pris environ une centaine de prisonniers ; il n'est pas parmi eux. Hal a envoyé une requête officielle au général Lincoln.*

Nous ne l'avons pas trouvé, ni mort ni blessé. Elle se répéta cette phrase, encore et encore, tout au long de la journée, pour se retenir d'aller passer elle-même le champ de bataille au peigne fin, retournant chaque grain de sable, chaque feuille d'herbe-couteau. Dans la soirée, lord John revint, épuisé mais le visage propre et souriant.

— Vous avez dit que votre mari comptait s’entretenir avec le capitaine Marion. Je suis donc allé dans le camp américain avec un drapeau blanc, le cherchant. Il est désormais lieutenant-colonel, paraît-il. Il a effectivement parlé à Roger. Il m’a dit qu’il avait quitté le champ de bataille avec lui, indemne, et qu’il était parti aider à l’enterrement des soldats morts.

— Seigneur !

Ses genoux cédèrent et elle se laissa tomber sur une chaise, ses émotions sens dessus dessous. *Il n’est pas mort, il est indemne.* Son immense soulagement fut aussitôt tempéré par des doutes, des questions et une angoisse tenace. *S’il est vivant, pourquoi n’est-il pas ici ?*

— Où ? demanda-t-elle au bout d’un moment. Où les enterre-t-on ?

— Je l’ignore. Je peux me renseigner si vous le souhaitez. Toutefois, je pense qu’ils sont tous enterrés à présent. Bien qu’il y ait eu un carnage considérable sur le champ de bataille, le lieutenant-colonel Maitland, qui commandait la redoute, estime qu’il y a eu environ deux cents morts, tout au plus.

Il hésita un instant, puis reprit :

— Peut-être se trouve-t-il à présent avec les médecins de l’armée pour aider les blessés ?

— Oh.

Elle parvint à prendre une inspiration qui remplit entièrement ses poumons, pour la première fois en trois jours.

— Oui... cela paraît plausible.

Mais pourquoi ne m’a-t-il pas envoyé un mot pour me prévenir ?

Elle trouva la force de se lever, de remercier lord John et de lui tendre la main. Il la prit, l’attira à lui et l’étreignit, ses bras lui offrant une chaleur qui l’avait quittée depuis le départ de Roger.

— Tout ira bien, ma chère, dit-il doucement en lui tapotant le dos. Je n’en doute pas.

Brianna oscillait entre la conviction et l'incertitude. Néanmoins, le faisceau d'éléments disponibles indiquait que Roger était probablement a) en vie et b) relativement indemne. Cette demi-conviction lui permit de se remettre au travail, et elle noya ses doutes dans la térébenthine.

Peindre Angelina Brumby était tantôt comme d'essayer d'attraper un papillon sans filet et tantôt comme d'attendre toute une nuit près d'un point d'eau dans l'espoir qu'une bête sauvage apparaîtrait quelques secondes au cours desquelles, avec un peu de chance, vous pourriez la photographier.

— Que ne donnerais-je pas pour avoir mon Nikon avec moi..., marmonna-t-elle.

C'était le premier jour de pose avec coiffure. Angelina avait passé deux heures entre les mains du coiffeur le plus prisé de Savannah et en était ressortie sous un nuage de frisettes et de bouclettes laborieusement agencées, ces dernières poudrées à la perfection et décorées d'une douzaine de brillants disposés de manière aléatoire. L'arrangement était si monumental qu'il donnait l'impression qu'Angelina se promenait sous son propre orage, éclairs inclus.

Cette image fit sourire Brianna. Angelina, inquiète, toucha délicatement sa coiffure en demandant :

— Cela vous plaît-il ?

— Mais oui, l'assura-t-elle. Attendez, laissez-moi vous aider...

Angelina, incapable ou redoutant de baisser la tête pour regarder où elle mettait les pieds, était sur le point de trébucher contre la petite estrade sur laquelle était perché son fauteuil.

Une fois installée, elle redevint elle-même, bavarde et distraite, toujours en mouvement, parlant avec les mains, tournant la tête, écarquillant les yeux, débitant toutes sortes de questions et de spéculations. Si elle était difficile à saisir sur la toile, elle était également charmante à regarder. Brianna était constamment tiraillée entre l'exaspération et la fascination, essayant de saisir une impression de ce joyeux papillon sans avoir à lui

planter une aiguille à chapeau dans le thorax pour l'immobiliser quelques minutes.

Cela faisait près de deux semaines qu'elle travaillait sur le portrait d'Angelina et elle avait mis au point quelques astuces. Elle avait posé un bouquet de fleurs en cire sur la table, en sommant Angelina de le regarder fixement et de compter les pétales. Ensuite, elle retournait un sablier de deux minutes et lui ordonnait de ne pas parler ni bouger avant que tout le sable se soit écoulé.

Ces méthodes, répétées régulièrement, lui permettaient de faire le tour d'Angelina avec son carnet d'esquisses, croquant tantôt la tête, tantôt le cou, prenant des notes visuelles d'une anglaise tombant sur la courbe d'une épaule, d'une ondulation au-dessus d'une oreille rose nacrée. Le soleil matinal luisait d'une manière délicate à travers cette oreille. Elle voulait obtenir cette nuance de rose...

Après avoir dessiné de la chevelure tout ce dont elle avait besoin pour le moment, il lui resta un peu de temps pour les bras et les mains. Angelina portait un peignoir en soie grise qui laissait ses avant-bras nus jusqu'aux coudes.

Angelina fronça le nez en sentant l'odeur de la térébenthine.

— Oh, vous allez commencer à me peindre ? demanda-t-elle.

— Très bientôt, répondit Brianna. Si vous avez besoin de vous dégourdir les jambes, maintenant serait un bon moment.

Angelina descendit de l'estrade en tenant sa coiffure oscillante d'une main et en tendant l'autre bras pour faire balancier, puis elle fila sans se faire prier. Brianna l'entendit sortir dans le jardin derrière la maison et appeler Jem et Mandy qui jouaient avec le petit Henderson, de la maison voisine.

Brianna se détendit, appréciant ce moment de solitude. Bien que le soleil soit encore puissant, il y avait une forte note automnale dans l'air. Un

bourdon entra dans la pièce, fit le tour des fleurs en cire, puis, déçu, ressortit en vrombissant.

Ce serait bientôt l'hiver dans les montagnes. Elle ressentit une pointe de nostalgie en songeant aux falaises, au parfum des sapins baumiers, à la neige, à la boue et à la chaleur des animaux rentrés à l'abri. Plus encore, ses parents lui manquaient, ainsi que le fait d'être entourée de sa famille. Elle tourna les feuilles de son carnet d'esquisses et essaya de dessiner son père. Juste une ligne ou deux de profil, le long nez droit et le front haut. Avec un petit trait incurvé à la commissure des lèvres, suggérant son sourire.

Cela suffisait pour le moment. Réconfortée par la sensation qu'il était à ses côtés, elle ouvrit la boîte où elle rangeait les tubes en feuille de plomb qu'elle avait confectionnés, leur extrémité repliée pour les fermer, ainsi que ses petits pots de pigments. Elle prépara une palette simple. De la céruse, un peu de noir de fumée, une touche de laque de garance. Après un instant d'hésitation, elle ajouta une petite traînée de jaune de plomb et d'étain, ainsi qu'un point de smalt, la teinte la plus proche du cobalt qu'elle pouvait obtenir. *Jusqu'à présent*, pensa-t-elle avec détermination.

Avec la couleur des ombres lui trottant dans la tête, elle se dirigea vers les toiles alignées contre le mur du fond et, dévoilant le portrait inachevé de Jane, le posa sur la table afin de l'examiner dans la lumière matinale.

— C'est la lumière qui cloche, murmura-t-elle.

Elle l'avait peint avec une source lumineuse imaginaire provenant de la droite, afin de faire ressortir la courbe délicate de la mâchoire. Toutefois, elle n'avait pas réfléchi à la nature de cette lumière. Les ombres du matin prenaient parfois une nuance verdâtre, tandis que celles du midi étaient plus sombres, fonçant les teintes naturelles de la peau. Les ombres du soir étaient bleues et grises, parfois mauve profond. Quelle heure de la journée convenait le mieux à la mystérieuse Jane ?

Brianna fixa le portrait, essayant de sentir la jeune femme, de mieux la percevoir à travers les mots et les émotions de Fanny.

C'était une prostituée. D'après Fanny, le portrait original avait été réalisé par un client du bordel. Il avait donc sûrement été dessiné la nuit. La lueur d'un feu de cheminée... ou de bougies ?

Sa méditation fut interrompue par le rire d'Angelina et des pas dans le couloir. La voix amusée d'un homme... M. Brumby. *À quoi pense-t-il à présent ? Est-il soulagé par l'issue de la bataille ou consterné ?*

— M. Salomon attend dans mon bureau, Henrike, lança-t-il par-dessus son épaule en entrant dans l'atelier. Apportez-lui quelque chose à manger, voulez-vous ? Ah, madame MacKenzie ! Je vous souhaite bien le bonjour, madame !

Angelina était accrochée à son bras, le regardant avec adoration et parsemant de poudre blanche la manche de sa veste vert bouteille. Il ne semblait pas le remarquer.

— Comment avance votre travail, si je puis me permettre de vous le demander ?

Il était suffisamment courtois pour paraître demander la permission d'avoir un rapport d'avancement plutôt que de l'exiger.

— Très bien, monsieur.

Brianna recula afin qu'il puisse voir ses croquis placés en éventail sur la table : la tête et le cou d'Angelina vus sous différents angles, les contours de sa chevelure, de face et de dos, des détails de ses boucles, frisettes, ondulations et brillants.

— Magnifique ! Magnifique ! s'exclama-t-il.

Il sortit un lorgnon de sa poche pour les examiner de plus près.

— Elle vous a parfaitement capturée, ma chère, dit-il à son épouse. Ce que, j'avoue, je n'aurais jamais cru possible sans vous attacher avec des fers.

— Monsieur Brumby ! s'indigna faussement Angelina en lui donnant une tape sur le bras.

Puis elle éclata de rire et rougit comme une pivoine de Chine.

Doux Jésus, cette couleur ! Hélas, elle ne durerait pas assez longtemps pour qu'elle puisse tenter de la reproduire. Brianna s'efforça néanmoins de la fixer dans sa mémoire pour essayer plus tard et lança un regard plein d'envie vers le rouge garance sur sa palette.

M. Brumby n'était pas homme à perdre son temps et, par conséquent, respectait également celui de Brianna. Après quelques autres remarques flatteuses, il baisa la main de son épouse et partit rejoindre M. Salomon, laissant le teint d'Angelina dans une autre ravissante nuance de rose.

— Asseyez-vous, lui dit Brianna en lui tendant la main. Voyons si nous pouvons encore avancer avant la pause café.

Impressionnée par les peintures à l'huile (et peut-être étourdie par les vapeurs de térébenthine et d'huile de lin), Angelina parut plus calme et, bien qu'elle prît la pose avec une rigidité inhabituelle, cela n'avait guère d'importance pour le moment. L'atelier était rempli d'un silence paisible composé de petits bruits : les enfants jouant dans le jardin ; des chiens se grattant ; des bruits étouffés de casseroles et de conversations dans les cuisines ; les pas et les chuchotements des domestiques qui balayaient les âtres, vidaient les pots de chambre, secouaient les draps ; les cliquetis et les claquements de sabots des voitures qui passaient dans la rue.

Brianna se raidit un instant en entendant une détonation lointaine, puis, comme elle ne se reproduisit pas, se détendit de nouveau et se concentra sur son travail, cette fois en imaginant Roger regardant par-dessus son épaule, l'observant peindre, glissant ses bras autour de sa taille, son souffle lui caressant la nuque.

Le carillon impérieux de la pendule sur la cheminée du salon sonna onze heures et Brianna sentit son ventre gargouiller par anticipation. Elle avait pris son petit-déjeuner à six heures. Une tranche de cake et une tasse de thé seraient les bienvenues.

— R ou tra n m ? demanda Angelina en remuant les lèvres le moins possible.

— Vous pouvez parler maintenant, lui dit Brianna en réprimant un sourire. Mais ne bougez pas les mains.

— Oh, bien sûr.

Elle laissa lourdement retomber la main qu'elle avait inconsciemment levée pour tripoter sa chevelure sculptée puis pouffa de rire.

— Dois-je demander à Henrike de me nourrir à la cuillère ? Je l'entends qui arrive.

Henrike pesait dans les quatre-vingt-dix kilos et on l'entendait approcher de très loin, ses talons en bois frappant les lattes nues du parquet avec la cadence mesurée d'une grosse caisse.

— Il faut aussi que je peigne ce tapis que vous m'avez demandé, dit Brianna sans se rendre compte qu'elle parlait à voix haute.

— Oh, à ce sujet ! M. Brumby dit qu'il préfère les motifs ananas, serait-il possible de l'avoir pour mercredi prochain ? Il veut organiser un grand dîner pour le général Prévost et ses officiers. Pour les remercier d'avoir si vaillamment défendu la ville.

Elle hésita, sa petite langue pointant entre ses lèvres.

— Pensez-vous que... euh... Je ne voudrais pas... C'est-à-dire que...

Brianna donna un long coup de pinceau, une traînée de rose pâle rehaussée de beige pour suggérer l'éclat du soleil sur la rondeur de l'avant-bras d'Angelina.

— Il sera prêt, dit-elle, distraite. Ne bougez pas vos doigts.

— Oh, saperlipopette ! lâcha Angelina.

Elle remua ses doigts d'un air coupable en essayant de se souvenir de leur position initiale.

— Comme ça, c'est bien. Ne bougez plus !

Angelina se figea et Brianna parvint à suggérer une ombre entre ses doigts alors que Henrike entra d'un pas lourd.

Brianna n'entendit pas le cliquetis des tasses à café ni ne huma l'effluve du cake qu'elle avait senti cuire le matin pendant qu'elle s'habillait.

— Qu’y a-t-il, Henrike ? demanda Angelina.

Assise raide comme un piquet, elle avait eu l’autorisation de parler mais gardait les yeux fixés sur le bouquet.

— Où est notre café ?

— *Da ist ein Mann*, informa pompeusement la nourrice en baissant la voix pour ne pas être entendue.

Angelina hasarda un regard vers la porte avant de le ramener rapidement sur les fleurs.

— Quelqu’un à la porte, tu veux dire ? Quel genre d’homme ?

Henrike fronça les lèvres et fit un signe de tête vers Brianna.

— *Ein soldat. Er will sie sehen.*

— Un soldat ?

Angelina oublia sa pose et lança un regard incrédule vers Brianna.

— Et il veut parler à Mme MacKenzie, tu en es sûre ? Il n’est pas plutôt venu pour M. Brumby ?

Parce qu’elle aimait sa jeune maîtresse, Henrike se retint de lever les yeux au ciel.

— Elle, dit-elle en anglais. *Er sagte* : « *Die dame peintre.* »

Elle croisa les mains sous son tablier et attendit patiemment d’autres instructions.

— Oh.

Angelina était perdue, et avait également perdu toute notion de pose.

— Je devrais aller lui parler, déclara Brianna.

Elle plongea son pinceau en poils d’écureuil dans un pot d’essence de térébenthine et l’enveloppa dans un linge humide.

— Oh non... ! l’arrêta Angelina. Henrike, fais-le venir ici.

Elle tenait clairement à en savoir plus sur cette visite. Et elle voulait être admirée dans son rôle de maîtresse de maison posant pour son portrait, pensa Brianna avec un sourire intérieur en la voyant arranger hâtivement sa coiffure.

Le soldat en question était un très jeune homme en uniforme de l'armée continentale. Angelina sursauta en l'apercevant et lâcha le gant qu'elle tenait dans sa main gauche.

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-elle en se tenant droite comme une statue. Et que faites-vous ici ?

— Lieutenant Hanson, votre serviteur, madame, répondit-il en s'inclinant. Et le vôtre, madame. (Il s'inclina devant Brianna.) Je suis venu avec un drapeau blanc pour porter un message.

Il sortit une lettre cachetée de sous sa veste et s'inclina de nouveau.

— Si je puis me permettre de le demander, êtes-vous Mme Roger MacKenzie ?

Elle eut la sensation d'être subitement tombée dans un abîme glacé. Des souvenirs confus de télégrammes jaunes vus dans des films défilèrent dans sa tête. *Où est Roger ?*

— Oui... c'est moi, répondit-elle d'une voix éraillée.

Angelina et Henrike la regardèrent et comprirent aussitôt de quoi il retournait. Angelina se précipita pour la soutenir. La prenant par la taille, elle lança un regard noir au jeune lieutenant.

— Que se passe-t-il ? Parlez !

Les mains de Henrike se posèrent sur les épaules de Brianna et elle l'entendit murmurer une prière en allemand derrière elle.

— *Mein Gott, erlöse uns vom Bösen...*

— Euh...

Le jeune homme (il ne pouvait avoir plus de seize ans) était légèrement hébété.

— Je... euh...

Brianna parvint à reprendre le contrôle des muscles de sa gorge.

— Est-il mort sur le champ de bataille ? demanda-t-elle sur un ton calme qui la surprit elle-même.

Oh, mon Dieu, je ne peux pas le dire aux enfants. Je ne peux pas... Oh, mon Dieu...

— Eh bien oui, madame, répondit le lieutenant surpris. Comment le savez-vous ?

Il tenait toujours la lettre, le bras à moitié tendu vers elle. Brianna se libéra, la lui arracha et la décacheta fébrilement.

Dans un premier temps, les mots, écrits par une main inconnue, flottèrent sous ses yeux, puis elle vit la signature. *Un médecin, Seigneur...* Son regard remonta en haut de la feuille.

Amie MacKenzie,

— Quoi ? s'exclama-t-elle en levant les yeux vers le lieutenant. Qui a écrit ça ?

— Mais, le Dr Wallace, madame, répondit-il, pris de court par son ton. Puis, comprenant, il précisa :

— Oh, c'est un quaker, madame.

Elle s'était plongée dans la lettre et ne l'écoutait plus.

*Ton époux me demande de te transmettre ses meilleurs vœux
et de te dire qu'il sera avec toi à Savannah dans trois jours, si
Dieu le veut.*

Elle ferma les yeux et inspira si profondément qu'elle en fut légèrement étourdie.

*Il t'aurait écrit lui-même s'il ne souffrait pas d'une légère
dislocation du pouce qui rend sa correspondance laborieuse et
fort douloureuse.*

Il effectue actuellement une brève mais urgente commission à la demande du lieutenant-colonel Marion. En attendant, il demande si tu veux bien venir dans le camp américain (le soldat qui t'a apporté ce message t'escortera) afin de rendre un service artistique dans un esprit de générosité et de compassion.

Le général Pulaski, l'un des commandants les plus estimés de la cavalerie américaine, est mort au combat. Le général Lincoln désirerait conserver un souvenir durable de sa présence parmi nous. L'ami Roger, alors qu'il réconfortait les amis du général, a entendu les lamentations du général Lincoln et a suggéré que tu accepterais peut-être de venir réaliser un portrait du défunt avant ses funérailles.

À ce stade, la stupeur prit le pas sur le choc et elle commença à mieux respirer. Elle était encore légèrement étourdie et posa une main sur son cœur pour calmer ses battements accélérés.

Pulaski. Ce nom lui disait quelque chose. Elle avait dû l'entendre à l'école. C'était l'un des volontaires européens qui s'étaient ralliés à la cause américaine. N'y avait-il pas un monument ou un lieu à New York portant son nom ? Voilà qu'aujourd'hui, *maintenant*, et non deux cents ans plus tard, il venait de mourir.

Angelina, Henrike et le jeune soldat l'observaient avec divers degrés d'appréhension.

— Tout va bien, leur dit-elle d'une voix tremblante. Il va bien. Mon mari n'a rien.

Les traits d'Angelina se détendirent et elle battit des mains.

— Oh, je suis tellement soulagée, madame MacKenzie !

Derrière Angelina, Henrike se signa. Le lieutenant toussota dans son poing.

— J’aurais dû vous le dire tout de suite, madame, s’excusa-t-il. Je n’ai jamais pensé que...

— Ce n’est rien, le rassura-t-elle.

Elle saisit un chiffon relativement propre et essuya ses mains moites. Puis elle plia soigneusement la lettre et la glissa dans sa poche. Son cœur ralentissait et son cerveau fonctionnait de nouveau.

— Madame Brumby... Angelina... Je dois m’absenter avec ce jeune homme.

En voyant l’angoisse poindre une nouvelle fois dans les grands yeux marron, elle ajouta précipitamment :

— Juste pour quelques heures. C’est à la demande de mon mari ; une démarche urgente que je dois entreprendre pour lui. Je reviendrai le plus vite possible.

Elle se tourna vers Henrike d’un air navré.

— Vous pensez, peut-être, que... les enfants ?

La gouvernante acquiesça vigoureusement.

— *Ja*, je m’occuperai d’eux. Je...

Elle fut interrompue par des coups de heurtoir en bronze contre la porte d’entrée et se tourna brusquement.

— *Ach ! Mein Gott !*

Elle partit en trombe en marmonnant quelque chose comme « On n’est jamais tranquille dans cette maison ! », devina Brianna.

— Je vais demander à la cuisinière de vous préparer un en-cas pour la route, annonça Angelina.

Elle se tourna vers le lieutenant.

— Mme MacKenzie aura-t-elle besoin d’un cheval ?

— J’ai apporté une bonne mule pour madame, répondit-il. Le... le camp n’est pas loin.

Angelina écarquilla les yeux, interrompue dans ses préparatifs mentaux.

— Le camp ? Le camp... *américain* ? Vous ne comptez quand même pas l’emmener au-delà des lignes de siège ?

Aïe. Voilà qui pouvait devenir gênant.

— C’est une question d’amitié, Angelina, lui dit fermement Brianna. Mon mari est pasteur. Il connaît beaucoup de gens dans les deux camps de cette guerre. C’est l’un de ses amis, le Dr Wallace, qui m’a demandé de venir.

— Le Dr Wallace... Oh, vous voulez parler *du* Dr Wallace, celui qui a opéré le gouverneur ?

— Euh... sans doute, répondit Brianna. Je ne l’ai pas encore rencontré. Je suis sûre qu’il...

— Je souhaite parler à Mme MacKenzie, résonna une voix mâle dans le hall. Mon ami souhaite lui commander un portrait. Lord John Grey, une... connaissance commune, nous a recommandés. Veuillez l’informer que j’ai une lettre d’introduction.

— *Mein Gott*, murmura Brianna.

John Grey ? Que diable... ?

Le gentleman – il avait un accent anglais cultivé – rencontrait une résistance de la part de Henrike. Brianna ramassait déjà ses pinceaux, ses fusains et préparait une boîte contenant tout ce dont elle pouvait avoir besoin pour réaliser le portrait d’un mort. Elle n’avait pas le temps de...

— Angelina, appela-t-elle par-dessus son épaule. Pourriez-vous dire à ce monsieur que j’ai été appelée ailleurs pour une affaire urgente ? Il n’a qu’à revenir demain... ou après-demain.

Elle ignorait le temps que cela lui prendrait.

— Bien sûr !

Angelina se dirigea d’un pas résolu vers l’entrée. Brianna ferma les yeux et réfléchit. D’abord, les enfants. Elle pouvait enfin leur dire que leur père reviendrait bientôt. Ensuite... que portait-on pour une commande de cette sorte ? Elle opta pour sa robe de travail, à plus forte raison si elle

devait monter sur une mule et se rendre dans un camp de siège dont elle ignorait l'état. Y avait-il des tranchées... ?

Le ton dans le hall était monté d'un cran et les voix s'étaient multipliées. Angelina et Henrike se disputaient avec ce qui semblait être *deux* hommes, tous deux déterminés à parler à Mme MacKenzie contre vents et marées.

S'impatientant, Brianna sortit dans le couloir dans l'intention de les envoyer paître. Le soleil matinal qui se déversait par la porte d'entrée ouverte dessinait un groupe de silhouettes dans l'ombre, des corps noirs sans visage, leurs membres en mouvement nimbés d'une lumière étincelante. C'était l'une de ces visions soudaines et magiques qui apparaissaient sans prévenir. Elle s'arrêta l'espace d'un instant pour l'admirer. Puis la silhouette la plus haute se tourna et elle vit de profil le même long nez droit, le même front haut que ses doigts avaient dessinés récemment.

— Attendez ! lança-t-elle.

Sans avoir conscience d'avoir bougé, elle se retrouva soudain face à l'intrus. Son visage n'était plus dans l'ombre. Le soleil illuminait des yeux bleus légèrement bridés terriblement familiers.

— Nom de nom ! s'exclama-t-il, stupéfait. C'est vous !

Angelina était au comble de l'excitation.

— Votre frère ? Vous ne saviez pas qu'il se trouvait à Savannah ? Et lui non plus ? C'est extraordinaire !

— Euh... oui, répondit Brianna. Extraordinaire.

Sonnée, elle tendit une main hésitante vers lui. Il la prit et, s'inclinant, la baisa du bout des lèvres. Son souffle sur ses doigts glacés sentant la térébenthine lui donna la chair de poule et elle les resserra autour des siens. Il se redressa sans la lâcher.

— Je ne voulais pas vous déranger, dit-il.

Elle le voyait étudier son visage, comme elle étudiait le sien.

— Mais pas du tout, répondit-elle en pensant le contraire.

Il s'en rendit compte, sourit légèrement et la lâcha.

— Je... Vous avez dit que lord John vous avait envoyé ? reprit-elle.

— Oui, cette vieille ordure manipulatrice. Euh... je vous demande pardon, madame.

Il se tourna vers son compagnon. Un jeune homme grand et très large d'épaules, de sang mêlé, avec une remarquable masse de cheveux bouclés, coupés court, d'un châtain tirant sur le roux.

— Permettez-moi de vous présenter mon ami, M. John Cinnamon.

Angelina et Henrike firent aussitôt une révérence en faisant bouffer leurs jupes. M. Cinnamon parut effrayé puis, après un bref regard à William, s'inclina profondément en murmurant :

— Votre serviteur, madame... et... euh... madame.

— Madame MacKenzie ?

Le lieutenant Hanson, éclipsé par William et M. Cinnamon qui le dépassaient tous deux d'une bonne tête, se tortillait pour attirer l'attention de Brianna.

— Nous devons y aller, madame. Autrement, nous n'arriverons pas à temps pour que vous... euh... le fassiez.

William le toisa en fronçant les sourcils devant son uniforme continental.

— Et qui êtes-vous ? demanda-t-il. Que faites-vous ici ?

Brianna se racla la gorge.

— Le lieutenant Hanson est venu me chercher pour une affaire urgente. Il a raison, nous devons partir dès que j'aurai fini de rassembler quelques affaires, que j'aurai parlé aux enfants et que je me serai changée. William, voulez-vous m'accompagner dans mon atelier ? Nous pourrions parler pendant que je me prépare.

Par un consensus tacite, William vint seul, laissant son ami et le lieutenant Hanson à la merci d'Angelina et de Henrike qui gazouillaient

déjà en parlant de gâteaux, de café et, éventuellement, de tranches de jambon cuit...

Le ventre de Brianna gronda à l'évocation de sandwiches au jambon. Pour le moment, elle devait se concentrer sur William. *Mon frère.*

Dès qu'ils furent entrés dans l'atelier, elle referma la porte et s'adossa à elle.

— J'aurais dû vous le dire tout de suite, commença-t-elle. Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, sur le quai à Wilmington. Vous vous en souvenez ? Roger, mon mari, était avec moi, ainsi que Jem et Mandy. Je voulais vous les présenter, même si vous ne saviez pas que nous étions... des vôtres.

Il détourna le regard et toucha la surface de la table du bout des doigts. En sentant la porte contre ses omoplates, elle comprit tout l'intérêt d'avoir parfois un soutien physique.

— Des miens ? répéta-t-il doucement en contemplant les papiers éparés et les pinceaux sur la table.

— J'aurais sans doute dû ajouter une politesse, comme « Si vous vous voulez bien de nous », mais...

— C'est un peu tard, acheva-t-il à sa place.

Il releva les yeux vers elle, le regard méfiant mais direct.

— Pour mentir, je veux dire.

Ses lèvres s'incurvèrent sans qu'elle soit sûre qu'il s'agisse d'un sourire.

— Surtout lorsque cela se voit comme le nez au milieu de la figure, ajouta-t-il. La vôtre comme la mienne.

Elle toucha son propre nez par réflexe et rit nerveusement. Ils avaient le même nez et les mêmes yeux. Il avait le teint plus sombre, avec des cheveux châtain foncé tressés dans la nuque. S'il lui ressemblait fortement, ainsi qu'à leur père, sa bouche était différente.

— En tout cas, je m'excuse de n'avoir rien dit, déclara-t-elle.

Il la dévisagea sans la moindre expression durant quatre battements de cœur. Elle les compta.

— J’accepte vos excuses, dit-il froidement. Même si, en toute sincérité, je suis heureux que vous ne m’ayez rien dit.

Il marqua une pause puis, craignant sans doute de paraître ingrat, expliqua :

— À l’époque, je n’aurais pas su comment réagir à une telle révélation.

— Et maintenant ?

— Guère plus. Toutefois, comme me l’a récemment dit mon oncle, au moins je ne me suis pas tiré une balle dans la tête. À dix-sept ans, peut-être l’aurais-je fait.

Elle sentit une onde de chaleur lui monter dans les joues. Il ne plaisantait pas.

— C’est flatteur, lâcha-t-elle.

En évitant de le regarder, elle reprit la préparation de sa boîte à dessin. Elle entendit ses pas derrière elle.

— C’est à moi de m’excuser, dit-il doucement. Ce n’était pas une référence désobligeante à votre égard... ni à celui votre famille.

— Qui est aussi la vôtre, lui rappela-t-elle.

La pointe d’argent ? Non, le fusain et la mine de plomb. La pointe d’argent était trop délicate pour ce genre de dessin.

— Je faisais uniquement allusion à ma propre situation, reprit-il. Qui n’a absolument rien à voir avec...

Il s’interrompit brusquement. Pivotant sur ses talons, elle le vit fixer le portrait de Jane posé contre le mur comme s’il voyait un fantôme. Il avait pâli et serrait les poings.

— Où avez-vous trouvé ça ? demanda-t-il d’une voix rauque. Ce tableau. Cette... fille.

— Je l’ai peint, répondit-elle simplement. Pour Fanny.

Il ferma les yeux un instant, puis les rouvrit et fixa de nouveau la peinture. Il s'en détourna enfin et déglutit laborieusement.

— Fanny, répéta-t-il. Frances. Où est-elle ? Comment va-t-elle ?

— Très bien, répondit-elle en s'approchant de lui et en posant une main sur son bras. Elle est avec mes parents, en Caroline du Nord.

— Vous l'avez vue ?

— Oui, bien sûr. Enfin... pas depuis début septembre. Nous nous sommes arrêtés un moment à Charleston... pardon, je veux dire Charles Town, afin de rendre visite à... je suppose qu'il est mon demi-frère, Fergus, et Marsali qui est... une sorte de demi-sœur ou de belle-sœur, bien qu'ils ne soient pas vraiment...

Le regard de William était de nouveau méfiant. Il ne retira pas son bras et elle sentait sa chaleur à travers la manche de sa veste.

— Ces personnes sont-elles également mes parents ? demanda-t-il comme s'il redoutait d'entendre la réponse.

— Je suppose que oui. Pa a adopté Fergus, qui est français, lorsqu'il était orphelin, à Paris. Plus tard, pa a épousé... bah, peu importe, mais Marsali, qui est la femme de Fergus, et sa sœur Joan, sont ses belles-filles. Les enfants de Fergus et de Marsali, ils en ont cinq à présent, sont donc...

William recula d'un pas et leva une main.

— Assez ! dit-il fermement. Vous, je peux encore m'y faire. Rien de plus. Pas aujourd'hui.

Elle se mit à rire et saisit le châte miteux qu'elle gardait dans l'atelier pour travailler dans la fraîcheur du petit matin.

— Pas aujourd'hui, convint-elle. Je suis navrée mais je dois vraiment partir, William. Voulez-vous que...

— Votre affaire urgente, dit-il. De quoi s'agit-il ?

— Si vous tenez vraiment à le savoir, je dois me rendre dans le camp américain pour dessiner un commandant de cavalerie qui vient de mourir.

Il cligna des yeux. Puis elle le vit lancer un regard vers le portrait de Jane. Le soleil s'était déplacé et la peinture était dans l'ombre. Alors qu'elle était en train de draper le châle autour de ses épaules, elle vit son expression et se figea. Cela ne dura qu'un instant, puis il se tourna, prit sa boîte à dessin et la glissa sous son bras.

— Les portraits de défunts sont votre spécialité ? demanda-t-il sur un ton légèrement caustique.

— Pas encore, répliqua-t-elle sur le même ton. Donnez-moi ma boîte.

— Je la porterai, dit-il en lui ouvrant la porte. Je viens avec vous.

L'escorte

LA BRUME QUI MONTAIT DE LA rivière s'était enfin dissipée, dévoilant un ciel limpide.

Bien que maigre et les oreilles tombantes, la mule que lui avait amenée le lieutenant Hanson était haute sur pattes et d'un caractère aimable. Brianna était soulagée. Elle s'était imaginé chevaucher un petit âne ratatiné, ses pieds traînant dans la poussière, entourée de grands gaillards montés sur de grands chevaux, la dominant. En fait, William et John Cinnamon possédaient tous deux de bons hongres ordinaires, et le lieutenant montait une autre mule, plus petite que la sienne. Il ne semblait pas ravi.

— Je ne laisserai pas ma sœur se rendre dans un camp de soldats sans être accompagnée, avait dit fermement William en détachant son cheval devant la demeure des Brumby.

— *Parfaitement*, avait renchéri M. Cinnamon en faisant la courte échelle à Brianna pour l'aider à monter en selle.

— Mais... c'est moi qui l'escorte ! avait protesté le lieutenant. Le général Lincoln attend que je lui amène Mme MacKenzie !

— Et il aura Mme MacKenzie, l'avait assuré Brianna en arrangeant ses jupes et en prenant les rênes. Quoique, apparemment, avec deux escortes

supplémentaires.

Le lieutenant Hanson avait lancé un regard profondément méfiant à William, ce qu'elle pouvait comprendre. Ce dernier se tenait droit sur sa selle, parfaitement à son aise. En dépit de son costume miteux et démodé, quiconque aurait eu beaucoup moins d'expérience que le lieutenant aurait aussitôt reconnu un soldat. Pas n'importe quel soldat non plus. Un officier habitué à commander. Son port et son élocution soignée qui contrastaient avec sa tenue insignifiante le rendaient probablement encore plus suspect.

Si Brianna pouvait deviner les pensées du lieutenant, William le pouvait probablement aussi, bien qu'il gardât courtoisement un visage neutre. Était-il un soldat anglais en civil ? Un espion ? Un militaire britannique souhaitant changer de camp et rejoindre les continentaux ? Elle vit Hanson lancer un bref regard vers John Cinnamon. Et *lui*, d'où sortait-il ?

Néanmoins, le lieutenant n'avait guère le choix : on l'avait envoyé chercher une artiste et il ne pouvait se permettre de revenir sans elle. Les oreilles rentrées dans ses épaules, il fit tourner sa mule vers White Bluff Road.

Brianna avança à sa hauteur.

— Parlez-moi du général Pulaski, demanda-t-elle. A-t-il été tué ce matin ?

— Oh. Euh... non, madame. C'est-à-dire que, oui, il est mort ce matin, à bord du navire. Mais il...

— Quel navire ? demanda-t-elle, surprise.

— Un brigantin appelé le *Wasp*, me semble-t-il.

Il lança un regard derrière lui et poursuivit en baissant la voix :

— Le général a été grièvement blessé il y a deux jours, alors qu'il menait sa cavalerie entre deux batteries, mais...

— Il a lancé la cavalerie... face aux canons ?

De toute évidence, le lieutenant Hanson n'avait pas parlé assez bas. William avança sa monture à leur hauteur, l'air incrédule et légèrement

amusé. Brianna lui lança un regard torve.

Le lieutenant tenait toujours son drapeau blanc. Par réflexe, il le pointa vers William à la manière d'une lance de joute.

— Je ne cherche pas à insulter le général, se défendit William. Cela me paraît être une manœuvre audacieuse et courageuse.

— Ce l'était, confirma sèchement Hanson.

Il releva sa hampe et accéléra le pas, laissant le frère et la sœur chevaucher côte à côte, John Cinnamon fermant la marche. Brianna lança à William un regard de biais qui lui suggérait fortement de se taire. Il détourna la tête en affectant de ne pas s'en être rendu compte.

Elle avait autant envie de rire que de le frapper avec un objet pointu. Hélas, elle n'avait pas de hampe surmontée d'un drapeau blanc.

Ils chevauchèrent en silence jusqu'à la lisière de la ville. Un détachement de Highlanders montait la garde au bout de la rue, bien que celle-ci soit déjà protégée par deux redoutes érigées par les Britanniques et visibles du côté de la rivière. Brianna eut un pincement au cœur en voyant les soldats en kilt et en les entendant parler en gaélique. Une bouilloire était suspendue au-dessus d'un petit feu et l'odeur de café et de pain grillé lui fit monter l'eau à la bouche. Son petit-déjeuner lui paraissait loin et, dans sa hâte, elle avait oublié le petit paquet de provisions que Henrike lui avait préparé.

William surprit son regard envieux vers les hommes qui déjeunaient près du feu et, rapprochant sa monture, lui chuchota :

— Je veillerai à ce qu'on vous donne à manger dès que nous arriverons au camp.

Elle le remercia d'un signe de tête. Son attitude ironique et désinvolte avait disparu. Détendu sur sa selle, les rênes lâches dans les mains, il ne quitta pas des yeux les soldats tandis que le lieutenant Hanson leur parlait.

Ils franchirent le poste de contrôle en silence. Elle sentait le regard des Highlanders dans son dos et les poils de sa nuque se hérissèrent.

L'ennemi...

Les lignes de siège américaines ne se trouvaient qu'à quelques centaines de mètres et le camp un peu plus loin. Toutefois, le lieutenant Hanson les entraîna immédiatement vers l'intérieur des terres, contournant les redoutes américaines et l'artillerie française. Heureusement, les canons se taisaient. Elle les distinguait néanmoins clairement, leurs masses noires commençant à émerger de la brume qui était encore dense au bord de la rivière.

Ne tenant pas à les regarder en pensant à Jem et Mandy en ville, ni aux murs défoncés et aux toits brûlés des maisons de Savannah les plus proches de la rivière, elle se rapprocha du lieutenant.

— Vous me parliez du général ? lui rappela-t-elle.

Maintenant qu'ils étaient sortis de la ville, il était plus détendu et parut ravi de lui raconter le triste mais courageux trépas de Casimir Pulaski.

— Oui, madame. Lorsque le général est tombé sur le champ de bataille, ses hommes l'ont porté à l'abri, naturellement. Toutefois, il était grièvement blessé. Le Dr Lynah, c'est le médecin du camp, a extrait la mitraille de sa plaie. Puis le général a exigé qu'on le mène à bord de son navire, le *Wasp*, comme je le disais. J'ignore pourquoi...

— Parce que les Français ne s'attarderont pas, l'interrompt William. La saison des ouragans approche. D'Estaing doit être nerveux. Je suppose que Pulaski en était conscient et ne voulait pas risquer d'être abandonné sur place, blessé, si... ou plutôt quand les Américains abandonneront leur siège.

Piqué au vif, Hanson se retourna sur sa selle.

— Que connaissez-vous aux choses de la guerre, précieux ridicule ?

William le toisa comme s'il avait été un vulgaire moustique mais répondit néanmoins poliment :

— J'ai des yeux, monsieur. D'autre part, si je comprends bien, le général Pulaski était le commandant de l'unique unité de cavalerie de toute l'armée continentale, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit Hanson sans desserrer les dents. Et alors ?

Même Brianna comprenait que sa question était purement rhétorique. William se contenta de hausser une épaule.

— J'aimerais en savoir plus sur la charge de cavalerie du général, déclara John Cinnamon, sincèrement intéressé. Je suis sûr qu'il avait une bonne raison, mais pourquoi ?

— En effet, c'est curieux, renchérit Brianna.

Le lieutenant Hanson lança un regard noir à William et à Cinnamon et marmonna une remarque inintelligible dont Brianna ne perçut que « ... belle paire de membres de la jaquette, ces deux-là ». Les épaules raides, il ralentit légèrement afin que Brianna puisse chevaucher à ses côtés sur la route étroite. Bien que le terrain soit plat et dégagé, la terre était sablonneuse et envahie d'herbes rêches aux bords tranchants dans lesquelles les chevaux se prenaient les pattes.

La route en question avait été abondamment foulée récemment. Elle était parsemée d'empreintes de sabots, de pieds et de roues. La terre était retournée et boueuse, les accotements piétinés par les troupes. Le vent tourna et elle perçut l'odeur de l'armée. Un mélange sauvage de sueur et de chair, de métal et de graisse, teinté d'effluves de savon à la soude, de fumier, de cuisine brûlée et de poudre à canon.

M. Hanson s'était légèrement détendu en constatant que son auditoire était tout ouïe tandis qu'il expliquait comment les Américains et leurs alliés français avaient planifié et lancé un assaut sur les forces britanniques à la redoute de Spring Hill.

— Vous pouvez la voir d'ici, madame, dit-il en pointant l'index vers la mer.

La cavalerie du général Pulaski devait suivre l'assaut initial de l'infanterie.

— Afin de semer la confusion au sein de l'ennemi.

Bien que la charge de cavalerie ait effectivement atteint cet objectif modeste, l'assaut dans son ensemble avait échoué et Pulaski s'était retrouvé

piégé dans le feu croisé entre deux batteries britanniques.

— C'est très regrettable, déclara William sans le moindre sarcasme.

Hanson lui lança un regard surpris, puis accepta sa remarque avec un léger hochement de tête.

— En effet. J'ai entendu dire que le capitaine du *Wasp* voulait lui organiser des funérailles en mer, mais un ami du général, qui était monté à bord avec lui, a exigé qu'ils ramènent son corps à terre ce matin juste après l'aube.

Veillant à ne pas laisser poindre la moindre critique dans sa question, Brianna demanda :

— Pourquoi son ami ne voulait-il pas qu'il soit immergé ?

— Pour ses hommes, répondit William avant que le lieutenant Hanson ait pu ouvrir la bouche. Il était leur commandant. Ils ont besoin de lui faire leurs adieux en bonne et due forme.

Le lieutenant s'était légèrement dressé sur ses étriers, prêt à s'indigner de cette interruption. Ne trouvant rien à redire, il se détendit.

— Exactement, madame.

Après avoir franchi la ligne d'artillerie, ils traversèrent un demi-hectare de tentes et de soldats éclaboussés de boue. L'air autour d'eux était chargé d'une étrange combinaison d'embruns marins, de poudre et d'un souffle de pourriture automnale provenant des champs déjà moissonnés. Brianna le huma prudemment et expira aussitôt. Des feuillées.

Ils se dirigeaient vers un groupe de grandes tentes qui devaient être le quartier général de Lincoln. Elles gonflaient et oscillaient doucement dans le vent telle une bande d'amis discutant en petit comité. Cette charmante illusion vola en éclats l'instant suivant quand une batterie de canons lâcha une volée juste derrière eux.

Brianna tressaillit et tira sur ses rênes. Apparemment habituée à ce genre de vacarme, sa mule lui répondit d'un mouvement impatient de la

tête. Moins flegmatiques, les autres montures firent de violentes embardées en dilatant leurs naseaux.

— Vous commencez tard, ce matin, dit William à Hanson en faisant décrire à son cheval un tour entier sur lui-même pour le calmer.

Qui t'a appris à monter ? se demanda Brianna en le regardant faire. Si lord John était bon cavalier, Jamie Fraser avait été palefrenier sur le domaine où William avait grandi.

— C'est pour la brume, répondit sèchement Hanson. Les canons la dispersent. Suivez-moi, vous devez parler au capitaine Pinckney.

Se retrouvant à côté de William, Brianna se pencha vers lui et chuchota :

— Vous avez dit qu'ils commençaient tard. Vous vouliez parler de l'artillerie ?

— Oui. Ne vous inquiétez pas, ce n'est que de la rodomontade.

— Je ne m'inquié...

Elle s'interrompit. Elle était inquiète, se demandant si père ne s'était pas trompé et si le siège allait se poursuivre.

— Soit, je le suis, admit-elle. Qu'entendez-vous par rodomontade ?

William lança un bref regard vers le lieutenant pour s'assurer qu'il ne les entendait pas.

— Ils ont perdu, bien qu'ils n'aient pas encore officiellement levé le siège. Le général Lincoln se dispute probablement avec d'Estaing à ce sujet en ce moment même.

Elle le regarda, surprise.

— Pour un gars qui vient juste d'arriver en ville, vous semblez en connaître un rayon.

— Un gars ? répéta-t-il en arquant un sourcil. J'ai été soldat, savez-vous. Je sais percevoir l'humeur d'un camp, ou ce qu'elle devrait être. Celui-ci est... (Il agita un bras vers les rangées de tentes loqueteuses.) Ils

refusent de le reconnaître, d'où les coups de canon, mais... Tenez bien vos rênes, ils vont remettre ça.

Une nouvelle volée ébranla l'air. Aguerri, les mules et les chevaux se contentèrent cette fois de renâcler et de danser de côté.

— Mais ? demanda-t-elle en reprenant sa place à ses côtés.

— Ils savent que c'est la fin, répondit-il avec un sourire en coin. Quant à ma connaissance de la situation, je dois avouer qu'elle n'est pas entièrement due à mon sens de l'observation. Mon père...

Il s'interrompit avec une grimace puis corrigea :

— Lord John m'a raconté la bataille. Il n'avait aucun doute sur son issue, et moi non plus.

Elle avait besoin d'en être sûre.

— Donc le siège est bien sur le point d'être levé ? insista-t-elle.

— Oui.

— Tant mieux.

Elle laissa retomber ses épaules. Il lui lança un étrange regard, puis, sans un mot de plus, éperonna son cheval au petit trot.

Le capitaine Pinckney avait une trentaine d'années. Il aurait été beau si le manque de sommeil et la défaite ne l'avaient rendu hagard. Il cligna des yeux lorsque Brianna descendit de selle sans aide et se tourna pour le saluer. Elle mesurait une douzaine de centimètres de plus que lui. Il ferma les yeux un instant, puis les rouvrit et se pencha en une impeccable courbette.

— Votre serviteur, madame MacKenzie. Je suis chargé de vous transmettre la profonde gratitude et les remerciements du général Lincoln et des troupes.

Bien qu'il parlât comme un Anglais, elle crut déceler l'intonation du Sud dans la douceur de ses voyelles. Elle n'essaya pas de faire une révérence et s'inclina devant lui.

— Je suis ravie de pouvoir vous être utile, dit-elle. J'ai cru comprendre qu'il y avait... euh... urgence ? Pourriez-vous m'indiquer où se trouve le

général Pulaski en ce moment ?

Le capitaine lança un regard vers William et John Cinnamon qui venaient de mettre pied à terre et tendaient leurs rênes à une ordonnance.

— William Ransom, à votre service, capitaine, déclara William en s'inclinant. Mon ami et moi escortons ma sœur. Nous l'attendrons puis la ramènerons lorsque sa tâche sera terminée.

— Votre sœur ? Ah, fort bien.

Le capitaine semblait soulagé d'apprendre qu'il ne serait pas l'unique responsable de la dame.

— Votre serviteur, messieurs. Suivez-moi.

Les canons retentirent de nouveau. Cette fois, elle ne sourcilla pas.

Le général défunt gisait dans une petite tente verte à la toile usée au bord de la rivière, à l'écart du camp. Ce n'était pas uniquement par respect mais cela répondait également à un détail pratique, comme le découvrit Brianna lorsque le capitaine Pinckney sortit un mouchoir froissé de sa manche et le lui tendit avant d'écarter le rabat pour la laisser entrer.

— Merc... Oh mon Dieu !

Quelques mouches voletaient paresseusement au-dessus du cadavre, portées par la peste qui l'enveloppait plus sûrement que le drap propre étendu sur lui.

— Gangrène, murmura William derrière elle.

John Cinnamon toussa bruyamment.

— Je suis navré, madame MacKenzie, s'excusa Pinckney.

Il la tenait par le coude comme s'il craignait qu'elle ne défaille ou prenne la fuite.

— Ce... ce n'est rien, mentit-elle entre les plis du mouchoir.

Elle redressa le dos, contracta ses abdominaux et s'approcha de la table mortuaire improvisée sur laquelle ils avaient étendu Casimir Pulaski. William se plaça aussitôt à ses côtés. Il ne dit rien et ne la toucha pas. Néanmoins, sa présence la réconforta.

Après lui avoir lancé un regard pour s'assurer qu'elle ne tournerait pas de l'œil, le capitaine Pinckney écarta le drap.

Le général était pâle, les yeux fermés. Sa peau était légèrement marbrée de taches violacées, avec une teinte verdâtre autour de la mâchoire. S'ils voulaient un portrait mortuaire, elle était raisonnablement sûre qu'ils ne lui demandaient pas une représentation réaliste de la mort... juste une vision romantique du mort. Elle toussa, respira par le nez et s'approcha encore.

Romantique est le mot juste, pensa-t-elle. Il avait un front haut (qui commençait à se dégarnir) et une petite moustache noire cirée aux extrémités pour la faire rebiquer. Ses traits reflétaient une intéressante combinaison de force et de délicatesse. Il n'avait pas d'expression. Il avait dû sombrer dans l'inconscience avant de mourir. *Tant mieux pour lui, le pauvre homme.*

— Avait-il une épouse ? demanda-t-elle.

Elle se souvenait de ses propres sentiments lorsqu'elle avait cru un instant que Roger...

— Non, répondit Pinckney en contemplant le visage de Pulaski. Il ne s'est jamais marié. Il n'avait pas de fortune et ne s'intéressait pas vraiment aux femmes.

— De la famille en Pologne ? demanda-t-elle encore. Peut-être aimerait-elle aussi avoir un portrait ?

Le capitaine Pinckney échangea un bref regard avec le lieutenant Hanson.

— Il n'en a jamais parlé, madame, répondit le lieutenant, visiblement ému. Il... il avait la bonté de dire que nous étions sa famille.

— Je vois. Alors ce portrait sera pour vous tous.

Elle observa le corps, notant au passage l'uniforme propre duquel ils l'avaient vêtu et se demandant morbidement où et comment il avait été blessé. Pouvait-elle le demander ?

Il avait une profonde entaille à la tête, juste au-dessus d'une tempe. Rouge sombre, bordée d'une croûte de sang séché noir, la plaie disparaissait dans sa chevelure. Sans réfléchir, elle toucha le crâne du bout de l'index et le sentit céder sous sa pression pourtant légère. En entendant le capitaine Pinckney ravalier son souffle, elle retira précipitamment son doigt.

— De la mitraille ? demanda William, l'air vaguement intéressé.

— Oui, monsieur, répondit Pinckney avec un air de reproche qui s'adressait probablement à elle. Il a été touché à plusieurs endroits, au corps et à la tête.

— Pauvre homme, murmura Brianna.

Elle ressentait une forte envie de le toucher de nouveau, de poser doucement sa main sur sa poitrine, sur le revers aux bandes argentées de son uniforme. Ce dernier incluait un haut col dans une sorte de fourrure blanche... Non, c'était de la laine d'agneau doublée d'un velours rose sale. Sous le regard sévère du capitaine, elle n'osa pas.

— Le médecin, *notre* médecin, pensait pouvoir le sauver, déclara Pinckney à voix basse en s'adressant directement à William. Il était conscient et parlait... il a insisté pour être conduit à bord du *Wasp* et le médecin de la marine...

Il s'interrompit pour se racler bruyamment la gorge et poussa un soupir avant de conclure :

— C'est sa blessure à l'aine qui s'est infectée, m'a-t-on dit.

— C'est très triste, dit William. C'était un homme très courageux.

— En effet, monsieur.

Visiblement, le capitaine commençait à apprécier William. Ce dernier se tourna vers elle :

— Ma sœur, pourriez-vous dire au capitaine ce qu'il vous faut pour votre travail ?

L'entendre l'appeler de nouveau « ma sœur » fit se répandre une petite onde de chaleur dans la poitrine de Brianna. Avant qu'elle ait pu répondre,

il se tourna une nouvelle fois vers le capitaine.

— En attendant que l'on prépare ce dont elle aura besoin, serait-il possible de lui apporter quelque chose à manger ? Nous sommes venus en hâte à la demande du général Lincoln.

— Oh. Mais certainement.

Le capitaine se tourna vers le lieutenant.

— Lieutenant Hanson, voulez-vous bien aller chercher de quoi sustenter la dame et son escorte ?

— Nous mangerons ailleurs, ajouta fermement William.

De la lumière, avant tout. Un siège pour s'asseoir. Un endroit où poser ses outils. Une tasse d'eau.

— C'est vraiment tout ce dont j'ai besoin, déclara-t-elle avec un regard vers la tente.

Elle hésita un instant.

— J'ignore si vous désirez une peinture à l'huile ou juste un ou des dessins ? Le message disait simplement « un portrait ». Je peux faire l'un ou l'autre, même si, aujourd'hui, je n'aurai que le temps de réaliser des croquis et de prendre des notes pour... un portrait plus formel.

— Ah.

Le capitaine plissa le front.

— Je ne crois pas que cela ait déjà été décidé, madame MacKenzie. Néanmoins, je vous assure que vous serez dûment indemnisée, quelle que soit la nature du portrait. Je m'en porte garant.

— Oh, je ne m'inquiétais pas pour ça, dit-elle en rougissant. Je ne m'attendais pas à être payée... euh... je veux dire... Je suis venue pour rendre service, pour soutenir l'armée.

Les quatre hommes la dévisagèrent avec stupeur. Elle rougit de plus belle.

Il ne lui était pas venu à l'esprit que lord John n'ait pas prévenu William qu'elle était du côté des rebelles. Le Dr Wallace, qui connaissait

certainement son allégeance politique, avait sans doute jugé plus prudent de ne pas y faire allusion. Après tout, elle séjournait dans une maison loyaliste, employée par un important loyaliste, dans une ville occupée par les Britanniques.

Bon, la mèche était à présent vendue. Elle regarda William droit dans les yeux. Il soutint son regard quelques secondes avant de se détourner.

C'était le milieu de l'après-midi et la lumière commençait à baisser. Il ferait nuit dans quelques heures. Le capitaine Pinckney l'assura qu'il y aurait des chandelles, autant qu'elle en voudrait. Ou une lanterne, peut-être ?

— Peut-être, répondit-elle. Je réaliserai autant de croquis que possible. Euh... combien de temps ?

Compte tenu de la puanteur du cadavre, ils devaient vouloir l'enterrer au plus tôt.

— Il sera enseveli avec tous les honneurs demain matin, répondit le capitaine Pinckney en interprétant correctement sa question. Les hommes viendront ce soir, après le dîner, lui présenter leurs derniers hommages. Cela vous dérangera-t-il ?

Elle fut prise de court un instant, imaginant la procession lors de la veillée funèbre.

— Non, pas du tout, répondit-elle fermement. Je les dessinerai eux aussi.

Pozegnanie

ELLE ÉTAIT ASSISE DANS L'OMBRE, la tête penchée, discrète. Le grattement de son fusain se perdait dans les raclements de gorge et le bruissement des vêtements. Elle les observait, seuls ou par groupes de deux ou trois, tandis qu'ils baissaient la tête pour entrer sous la tente et s'approchaient de la dépouille du général. Là, chacun s'arrêtait un instant pour contempler son visage à la lueur des chandelles. Elle pouvait voir les ombres changeantes qui glissaient sur leurs traits : le chagrin et la tristesse, parfois la peur, parfois rien, le choc et la lassitude.

Beaucoup pleuraient.

William et John Cinnamon se tenaient debout derrière elle, silencieux et respectueux. L'ordonnance du général Lincoln leur avait proposé des tabourets qu'ils avaient poliment déclinés. Leur présence la soutenait et la réconfortait.

Les soldats se présentaient par compagnies, leurs uniformes changeant (parfois un simple insigne de milicien). De temps en temps, John Cinnamon remuait légèrement d'un pied sur l'autre. William restait immobile telle une statue.

Que faisait-il ? se demanda-t-elle. Comptait-il les soldats ? Évaluait-il l'état des troupes américaines ? Elles étaient miteuses, sales et dépenaillées. En dépit de leur attitude solennelle, peu de compagnies semblaient avoir la moindre notion d'ordre.

Pour la première fois, elle se demanda quelle avait été la véritable motivation de William en l'accompagnant. Elle avait été si heureuse de le voir qu'elle ne s'était pas posé de questions lorsqu'il avait déclaré qu'il ne laisserait pas sa sœur se rendre dans un camp militaire sans escorte. Était-ce vrai ? Du peu que lui avait dit lord John, elle savait qu'il avait quitté l'armée, ce qui ne signifiait pas qu'il eût changé de camp, ni qu'il ne s'intéressât pas au siège des Américains, ni qu'il ne comptât pas transmettre des informations qu'il aurait glanées lors de sa visite. « J'étais soldat », avait-il dit. De toute évidence, il avait toujours des relations dans l'armée britannique.

Après une longue hésitation, elle se retourna. Le visage grave, il la regardait.

— Tout va bien ? chuchota-t-il.

— Oui, répondit-elle, reconfortée par sa voix. Je me demandais si vous ne vous étiez pas endormi debout.

— Pas encore.

Elle sourit et ouvrit la bouche pour s'excuser de les retenir toute la nuit, son ami et lui. Il l'arrêta d'un petit geste.

— Ce n'est rien, dit-il à voix basse. Faites ce que vous avez à faire. Nous resterons avec vous et nous vous raccompagnerons au matin. Je suis sérieux. Nous ne vous laisserons pas seule.

— Je sais. Merci.

Il y eut un bruit à l'extérieur. La procession de soldats s'était arrêtée. Elle se retourna et sentit les deux hommes derrière elle se redresser.

— Ce doit être le général Lincoln, murmura William.

Un instant plus tard, le rabat de la tente s'écarta et un homme trapu et très gras, en grand uniforme continental et coiffé d'un tricorne, fit son entrée en boitant, suivi par un petit groupe d'officiers portant des tenues diverses. Il s'était mis à pleuvoir et un courant d'air frais et humide bienvenu entra avec eux.

Elle déposa ses croquis sur l'écritoire et saisit des feuilles vierges. Elle ne se remit pas au travail sur-le-champ afin de ne pas attirer l'attention. L'histoire avec un grand *H* se déroulait sous ses yeux.

Son cœur, qui avait été calme jusque-là, commença à s'emballer et elle pressa fort une main sur la patte de son corset en lui ordonnant mentalement *Couché !* comme si elle s'adressait à un chien turbulent.

Le général s'arrêta près du corps, toussa (comme tout le monde, car la puanteur ne cessait de s'accentuer en dépit de la nuit froide) et ôta lentement son chapeau. Il se tourna pour murmurer quelque chose à l'homme qui se tenait à ses côtés... un Français ? Il lui semblait que Lincoln parlait dans un français maladroit. Les gouttes de pluie qui ruisselaient de son tricorne s'écrasaient sur le sol en formant des taches sombres dans la poussière.

Lincoln fit signe à trois hommes derrière lui. « Des Français », déclara l'observateur objectif dans son dos. Son crayon traça des lignes rapides, esquissant des broderies, des épaulettes, des redingotes bleues, des gilets rouges, des culottes...

Les trois hommes (des officiers navals ?) s'avancèrent, l'un un pas devant les deux autres, son chapeau croulant sous la dentelle dorée serré solennellement contre son cœur. Elle entendit William murmurer quelque chose derrière elle. Était-ce l'amiral d'Estaing en personne ?

Elle se pencha légèrement en avant, ne prenant plus de notes mais s'efforçant de mémoriser des détails, le jeu de la lumière à travers les parois de la tente, le clapotis de la pluie sur le toit... L'amiral, si c'était bien lui, était svelte, avec un visage rond et joufflu, d'étranges grands yeux enfantins

et une petite bouche charnue. Il murmura quelques mots en français, puis se pencha et posa une main sur la poitrine du général Pulaski.

Le général lâcha un vent.

C'était un long pet gras et bruyant. La nuit fut soudain remplie d'une telle puanteur que Brianna vida tout l'air de ses poumons dans un effort vain pour lui échapper.

Quelqu'un se mit à rire nerveusement. C'était un ricanement haut perché et, l'espace d'un instant, elle crut que c'était elle et plaqua une main sur sa bouche. Toute l'essence des entrailles en décomposition du général Pulaski envahit la tente, provoquant des rires gênés à moitié refoulés et des haut-le-cœur. L'amiral d'Estaing se précipita vers un coin et rendit ses tripes.

Elle devait reprendre son souffle... Elle grogna comme si la puanteur l'avait frappée au ventre. Elle avait l'impression de respirer du lard rance, des remugles gras adhérant à ses narines et au fond de sa gorge.

— Venez.

William la prit par un bras, John Cinnamon par l'autre, et ils l'entraînèrent vers la sortie en bousculant le général Lincoln dans leur précipitation.

Dehors, il pleuvait dru. Elle inspira profondément de grandes goulées d'air et d'eau.

— Oh Seigneur... !

— À ton avis, c'était pire que l'ours mort dans la forêt au-dessus de Gareon ? demanda John Cinnamon à William.

— Bien pire, l'assura William. Fichtre, je crois je vais être malade. Non, attends...

Il se plia en deux, les bras croisés sur son ventre, et inspira profondément plusieurs fois avant de se redresser.

— Non, c'est passé, conclut-il.

Il se tourna vers Brianna.

— Et vous ?

Elle lui fit signe que tout allait bien. La pluie ruisselait sur son visage et ses manches collaient à ses bras. Peu importait. Elle aurait plongé dans un trou percé dans une banquise arctique pour se débarrasser de ces miasmes. Elle avait la sensation d'avoir une couche poisseuse d'oignons pourris lui collant au palais.

Elle cracha sur le sol, puis, essuyant ses lèvres, se tourna vers la tente.

— J'ai laissé ma boîte à dessin...

Tout le monde avait déserté la tente précipitamment. Les hommes se dispersaient dans toutes les directions. L'amiral d'Estaing et ses officiers se dirigeaient d'un pas leste vers une grande tente verte illuminée qui luisait au loin telle une émeraude brute. Le général Lincoln, son tricorne dégoulinant, piétinait tandis que ses adjudants et ses ordonnances s'efforçaient vainement d'allumer une torche. Par contraste, la chambre funéraire du général Pulaski était déserte et plongée dans l'obscurité.

— Ils ont soufflé les chandelles, observa William. C'est une chance que la tente n'ait pas explosé.

— Cela aurait été drôle, déclara Cinnamon comme à regret. Et ç'aurait été une belle fin pour un héros. Il faut néanmoins récupérer les dessins de ta sœur... Tirons à pile ou face qui ira les chercher.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un shilling.

— Pile, déclara William sans hésiter.

Cinnamon lança la pièce, la rattrapa sur le revers de la main et se pencha pour l'examiner.

— Je n'y vois rien.

La lune, si elle était là, était cachée par les nuages. La nuit était aussi sombre qu'une couverture noire trempée.

— Attendez.

Brianna fit glisser ses doigts sur la surface froide et mouillée de la pièce. Elle sentit un visage, même si elle n'aurait su dire celui de qui.

— Face, annonça-t-elle.

— *Stercus*, marmonna William.

Il dénoua sa cravate, la noua devant son nez et sa bouche, puis plongea dans l'obscurité en direction de la tente.

— *Stercus* ? répéta Brianna en se tournant vers Cinnamon.

— Cela veut dire « merde » en latin, expliqua l'Indien. Vous n'êtes pas catholique, n'est-ce pas ?

— Si. Et je connais un peu de latin, mais je n'ai jamais entendu ce mot durant la messe.

— Moi non plus, l'assura-t-il. Excusez-moi, j'ignorais que vous étiez catholique. William ne l'est pas.

— En effet.

Elle hésita en se demandant ce qu'il savait au sujet de William et des complications de leur filiation paternelle commune.

— Vous... euh... voyagez avec lui depuis longtemps ? demanda-t-elle.

— Quelques mois. C'est drôle, il ne m'a jamais parlé de vous.

Avant qu'elle ait pu se décider à lui demander ce qu'il savait au juste sur William, celui-ci réapparut en suffoquant. Il lui fourra la boîte à dessin dans les bras, arracha la cravate de devant son visage, pivota et vomit.

— *Filius scorti*, haleta-t-il avant de cracher sur le sol. C'était encore pire...

— Madame MacKenzie ? l'interrompit une voix familière quelque part dans l'obscurité. Est-ce bien vous, madame ?

Le lieutenant Hanson, trempé jusqu'aux os, tenait une lanterne sourde. La pluie cliquetait sur le métal et de la vapeur s'échappait à travers les fentes lumineuses.

— Je suis ici ! l'appela-t-elle.

La lanterne se tourna dans sa direction, la pluie formant soudain des aiguilles d'argent dans le faisceau de lumière.

— Venez avec moi, madame, dit le lieutenant en les rejoignant. J’ai trouvé un abri pour vous et vos... euh...

— Dieu soit loué ! soupira William. Et merci, lieutenant.

— Je vous en prie, monsieur, répondit le lieutenant sur un ton hésitant.

Il brandit haut la lanterne pour éclairer le chemin. Brianna lui emboîta le pas, suivie par William et Cinnamon. Au bout de quelques pas, Hanson s’arrêta et se tourna vers la tente où Casimir Pulaski gisait dans le noir.

Il leva la lanterne en guise de salut et lança d’une voix claire :

— *Pozegnanie.*

Puis il reprit son chemin, expliquant à Brianna sur un ton détaché :

— Cela veut dire « adieu » en polonais. Il nous le disait chaque nuit, avant de nous quitter.

La valeur d'un nom

LE LIEUTENANT HANSON les conduisit à une petite structure en bois qui avait dû être autrefois un poulailler. C'est du moins ce que déduisit Brianna en baissant la tête sous le linteau de guingois pour y entrer. Quelqu'un y avait vécu. Il y avait deux paillasses avec des couvertures sur le sol, une aiguière et une bassine tachées et ébréchées, ainsi qu'un pot de chambre en étain émaillé en meilleur état.

— Je m'excuse, madame, répéta le lieutenant pour la énième fois. La moitié de nos tentes ont été arrachées par le vent et les hommes s'entassent dans celles qui restent.

Il leva sa lanterne, examinant d'un air dubitatif les taches d'humidité sur les planches d'un mur.

— Le toit ne semble pas trop fuir, conclut-il. Pour le moment.

— Cela fera parfaitement l'affaire, l'assura Brianna.

Elle se voûta pour laisser passer ses deux grands chevaliers servants. Avec quatre personnes à l'intérieur, il était pratiquement impossible de se retourner, et encore moins de s'allonger. Elle serrait sa boîte à dessin sous sa cape pour qu'elle ne soit pas écrasée.

— Nous vous sommes reconnaissants, lieutenant, déclara William, la tête baissée sous le plafond. Et pour la nourriture ?

— Tout de suite, monsieur, promit Hanson. Je suis navré qu'il n'y ait pas de feu. Au moins, vous serez à l'abri de la pluie. Bonsoir, madame MacKenzie, et merci encore.

Il se faufila tant bien que mal derrière John Cinnamon et disparut dans la nuit venteuse en plaquant son chapeau sur son crâne.

William indiqua du menton la couche la plus éloignée du mur humide.

— Prenez celle-ci, dit-il à Brianna. John et moi nous nous relayerons sur l'autre.

Elle était trop épuisée pour discuter. Elle déposa sa boîte, secoua la couverture et, constatant qu'aucune punaise ni araignée n'en tombaient, s'assit en se sentant tel un pantin dont on aurait coupé les ficelles.

Elle ferma les yeux et entendit William et Cinnamon négocier leurs mouvements. Leurs voix basses glissaient sur elle tels le vent et la pluie à l'extérieur. Des images défilaient sous ses paupières : les herbes foulées de la piste qui longeait la côte ; les visages suspicieux des Highlanders à la sortie de la ville ; la lumière toujours changeante sur les traits du général mort ; la manière dont son frère pointait le menton exactement comme leur père ; les taches d'humidité et les traînées blanches de fientes de poules sur planches à la lumière de la lanterne... La lumière... Des siècles semblaient s'être écoulés depuis qu'elle avait admiré la manière dont le soleil matinal luisait à travers l'oreille rose pâle d'Angelina Brumby... ; et Roger... au moins, Roger était vivant, où qu'il soit à présent.

Elle sentait une main sur son épaule et rouvrit les yeux sur l'obscurité.

— Ne vous endormez pas avant d'avoir avalé quelque chose, lui dit William, l'air amusé. J'ai promis que vous seriez nourrie ; je ne voudrais pas manquer à ma parole.

— Manger ? dit-elle, légèrement hébétée.

Elle vit une soudaine lueur derrière lui. Cinnamon avait allumé une bougie qu'il inclinait au-dessus du pot de chambre retourné pour la faire couler. Il la planta dans la cire fondue et la tint jusqu'à ce qu'elle ait durci.

— Désolé, j'aurais dû d'abord vous demander si vous comptiez l'utiliser, s'excusa-t-il. C'est le seul endroit où mettre une chandelle.

— Ce n'est rien, dit-elle, la gorge sèche. Y a-t-il quelque chose à boire ?

Le lieutenant Hanson était parvenu à leur dénicher trois bouteilles de bière, quelques tranches de porc rôti bordées de gras, une miché de pain noir et sec, un pot de moutarde forte et un grand morceau de fromage friable. Elle n'avait jamais rien mangé d'aussi délicieux.

Ils ne parlaient pas et mangeaient en silence avec la même concentration qu'elle. La dernière miette avalée, elle s'allongea sur la couverture, rabattit sa cape sur elle et s'endormit.

Elle rêva, flottant dans cet espace froid entre le sommeil et l'éveil. Elle rêva d'hommes... formant des ombres accablées par le chagrin ; au travail, la sueur dégoulinant sur leurs bras nus, le long de leurs dos striés de cicatrices ; marchant en rangs, leurs uniformes trempés par la pluie, éclaboussés de boue, anonymes... Un nourrisson s'accrochait à son sein avec une grande détermination, ne se rendant pas compte que cela ne servait à rien.

Elle se réveillait de temps à autre, brièvement, sans jamais percer la surface de ses rêves et sombrant de nouveau lentement dans le sommeil, les odeurs des hommes et des poules prêtant d'étranges ailes trapues à un homme volant vers le soleil...

Elle se réveilla encore une fois avec l'impression que des ailes battaient dans sa poitrine.

— Merde, murmura-t-elle.

Elle pressa une main sur son sternum. Comme d'habitude, cela ne servit à rien. Elle attendit, respirant superficiellement, espérant que cela passerait.

Elle était couchée sur le flanc. Le visage de son frère endormi n'était qu'à une trentaine de centimètres du sien.

La pluie et le vent avaient cessé. Elle entendait l'eau goutter des avant-toits de leur abri. Le clair de lune filtrait à travers les interstices entre les lattes des cloisons, clignotant au rythme des nuages qui défilaient dans le ciel. Les palpitations dans sa poitrine ralentirent, puis les battements de son cœur reprirent leur rythme normal.

Elle se redressa lentement pour ne pas réveiller William. Il dormait profondément, son long corps écrasé par la fatigue.

— Il y a un peu d'eau, vous en voulez ? demanda une voix douce sur sa droite.

— Oui, merci.

Elle tendit le bras vers la grande ombre de John Cinnamon. Il était assis sur le pot de chambre retourné. Il se pencha en avant et plaça une petite gourde dans sa main.

L'eau était fraîche, avec un agréable goût métallique. Elle but avidement et parvint à s'arrêter avant d'avoir vidé la gourde. Elle la rendit à contrecœur et s'essuya les lèvres du revers de la main.

— Merci.

Il lui répondit par un petit grognement et s'adossa de nouveau à la cloison en la faisant craquer.

À présent, elle avait un besoin pressant de soulager sa vessie. Elle se leva maladroitement et il l'imita aussitôt, beaucoup plus gracieusement, la retenant par le bras pour l'empêcher de tomber.

— Je... je dois sortir un moment, chuchota-t-elle à voix basse.

— Oh.

Il la lâcha et se pencha vers le pot de chambre pour le retourner.

— Non, je n'en ai pas besoin, l'arrêta-t-elle. Il ne pleut plus.

Gonflée par l'humidité, la porte de l'abri était coincée. Il passa devant elle et la libéra d'un coup de paume. Un air froid s'engouffra dans la pièce

et elle entendit William remuer dans son sommeil.

— Je vais sortir le premier, lui chuchota Cinnamon à l'oreille en glissant devant elle. Attendez que je vous appelle.

— Mais...

Il était déjà parti, laissant la porte entrebâillée. Elle lança un regard vers William. Il s'était rendormi. Elle sourit en entendant un léger ronflement dans l'obscurité.

Le plus silencieusement possible, elle poussa la porte et sortit la tête. Tout était calme. Un grand arbre près de leur abri gouttait doucement. Elle entendit un autre bruit d'eau non loin et sourit de nouveau. Cinnamon en profitait pour se soulager lui aussi.

Elle se dirigea dans la direction opposée et s'accroupit sans cérémonie sous l'arbre en dépit des gouttes. Elle réapparut juste avant que Cinnamon revienne au poulailler pour l'appeler.

— Je suis là, lui dit-elle en le faisant sursauter.

Lorsqu'il fit un geste vers leur abri, elle secoua la tête.

— Pas encore. J'ai besoin de prendre un peu l'air.

Elle renversa la tête en arrière et inspira profondément, savourant la fraîcheur de la nuit et le spectacle des étoiles qui apparaissaient et disparaissaient entre les nuages, se détachant sur le fond noir du ciel.

John Cinnamon lui tint compagnie. Même s'il ne parlait pas, elle sentait sa présence imposante et rassurante à ses côtés.

— Vous connaissez mon frère depuis longtemps ? demanda-t-elle enfin.

— Oui et non, répondit-il. Nous avons passé un hiver ensemble au Québec.

— Quand ?

— Il y a environ trois ans. J'étais son guide. Puis nous nous sommes rencontrés de nouveau par hasard il y a... trois mois ? Plus ou moins.

— Où vous êtes-vous retrouvés cette fois ? Au Canada ?

— Non, en Virginie.

Un craquement lui fit soudain tourner la tête. Il tendit l'oreille puis se détendit.

— Juste une branche cassée qui a fini par tomber, expliqua-t-il. C'était dans un lieu appelé Mount Josiah. Vous le connaissez ?

— J'en ai entendu parler. Qu'est-ce qui vous avait amené là-bas ?

Cinnamon hésita un instant, puis hocha la tête, décidant de lui répondre sincèrement.

— Lord John. Vous connaissez le comte ?

— Oui, très bien, dit-elle avec un sourire. Il était en Virginie ?

— Non, mais votre frère y était.

— Oh, cherchait-il lord John, lui aussi ?

— Je ne crois pas.

Il se tut un instant, puis ajouta :

— Il cherchait autre chose. Peut-être vous dira-t-il ce que c'était. Je ne peux pas.

— Je comprends.

Choquée et émue d'avoir rencontré William, elle ne s'était pas demandé ce qu'il faisait à Savannah, pourquoi il avait démissionné de l'armée, ce qu'il pensait de ses deux pères... ou ce qu'il pensait d'elle. Qui il était.

Pa ne lui avait pratiquement rien dit sur William et elle ne lui avait pas posé de questions, considérant qu'il le ferait en temps voulu. De toute évidence, ce temps était arrivé.

Cependant, elle ne voulait pas paraître indiscrete ni embarrasser Cinnamon en lui demandant s'il savait qui était Jamie Fraser et ce qu'il savait sur lui.

— William a dit que vous vouliez un portrait, dit-elle en préférant changer de sujet. Je serais ravie de le faire. Euh... est-ce pour votre fiancée ?

Il se mit à rire en émettant un son grave et chaud.

— Non, il n’y a pas de femme dans ma vie. Je voudrais l’envoyer à mon père.

— Votre père ? Où se trouve-t-il ?

Les nuages s’étaient dispersés et la lueur de la lune éclairait son visage large, ses yeux doux et songeurs. Ce serait merveilleux de le peindre.

— À Londres, répondit-il.

En voyant qu’il l’avait surprise, il baissa la tête d’un air penaud.

— Je suis un bâtard, naturellement, expliqua-t-il comme s’il s’en excusait. Mon père était un soldat britannique. Il m’a eu avec une Indienne au Canada.

— Je... vois.

Elle ne trouvait rien d’autre à dire. Il lui adressa un petit sourire timide.

— Pendant longtemps, j’ai cru que lord John était mon père. C’est lui qui m’a recueilli à la mort de ma mère, quand j’étais bébé. Il m’a confié aux saints pères d’une mission à Gareon et leur envoyait régulièrement de l’argent pour mon éducation.

Bien qu’elle n’eût jamais pensé qu’il aurait fait une telle chose, elle répondit :

— Cela lui ressemble bien.

— Oui, c’est un homme bon, *très* bon. William m’a accompagné à Savannah pour que je lui parle. C’est que, voyez-vous, lui aussi croyait qu’il était mon père. Le comte m’a dit la vérité. Mon vrai père m’a abandonné. Cela arrive fréquemment.

Il parlait sur un ton détaché. Il avait probablement raison. Ces abandons d’enfants illégitimes étaient communs.

— Cela ne lui donne pas raison, dit-elle, indignée par une telle lâcheté.

Il haussa les épaules.

— Lord John m’a donné son nom et son adresse. C’est à lui que je souhaite envoyer le tableau.

— Pourquoi envoyer votre portrait à un homme qui vous a abandonné ?

Ce jeune homme semblait avoir la tête sur les épaules. Pensait-il vraiment que le portrait d'un fils naturel de sang mêlé, désormais adulte, toucherait un homme sans cœur qui l'avait...

— Je doute qu'il me reconnaisse, l'assura-t-il. Je n'y tiens pas non plus. Je ne lui réclame pas d'argent ni rien qui lui soit précieux. Cependant, il possède une chose que je veux et j'espère qu'en voyant mon visage il me la donnera.

— Quoi donc ?

Les arbres ne gouttaient plus. La nuit était tellement silencieuse qu'elle l'entendit déglutir.

— Je veux connaître mon nom, dit-il d'une voix à peine audible. Celui que ma mère m'a donné. Il est le seul à le connaître.

Elle avait la gorge trop nouée pour parler. Elle s'approcha et l'enlaça, le serrant contre elle comme l'aurait fait sa mère si elle avait vécu assez longtemps pour le voir adulte.

Lorsqu'elle put parler, elle chuchota à son oreille :

— Je vous promets que votre visage lui brisera le cœur.

Il lui tapota doucement le dos et s'écarta.

— Vous êtes très bonne, dit-il. Vous devriez aller dormir à présent.

Une excellente question

JOHNN CINNAMON QUITTA BRIANNA ET WILLIAM peu après qu'ils eurent franchi les vestiges des abattis de la ville, annonçant avec tact qu'il avait à faire sur les quais et rejoindrait William plus tard chez lord John.

— J'aime beaucoup votre ami, déclara Brianna en regardant s'éloigner le dos large de Cinnamon dans la lumière diaprée d'une place dont elle ignorait le nom.

— Moi aussi, répondit William. J'espère seulement que...

— Vous pensez à Londres et à ce Matthew Stubbs ?

— Malcolm, corrigea-t-il. Oui, en effet.

— Quel genre d'homme est-ce ? Vous le connaissez ?

— Je l'ai rencontré deux fois. Une fois à Ascott et une autre dans l'un des clubs de mon père... de lord John.

Il lui lança un regard pour voir si elle avait remarqué son lapsus. Naturellement, c'était le cas.

— Vous pouvez appeler lord John « père », lui dit-elle. Ça n'y verrait aucune objection.

Les joues de William s'empourprèrent. Avant qu'il ait pu lui rétorquer ce qu'il pensait de l'avis de Jamie Fraser, elle revint prudemment sur le

sujet de Malcolm Stubbs.

— Alors, à quoi ressemble ce Stubbs ?

Il ne put s'empêcher de sourire en entendant son ton suspicieux en prononçant « Stubbs ».

— Petit et trapu, avec des cheveux comme ceux de Cinnamon mais blond roux. Ils doivent être gris aujourd'hui. Il porte toujours une perruque en public.

Elle arquait des sourcils interrogateurs. Des sourcils épais pour une femme et roux de surcroît, quoique très expressifs.

— J'ignore quelle sera sa réaction, répondit-il à ce mouvement de sourcils. Un détail aidera peut-être. Pa... papa... (Il lui lança un regard torve la défiant de faire un commentaire.) ... m'a dit que son épouse était noire. Je veux dire, l'épouse de Stubbs, pas de papa.

— À Londres ? s'étonna-t-elle.

Elle paraissait choquée, ce qui le fit rire.

— Oui, pourquoi ? Qu'ils se soient mariés à Londres ou ailleurs change-t-il quelque chose ? Je suppose que ce serait encore plus surprenant ici.

D'un mouvement du bras, il désigna les demeures patriciennes qui bordaient St. James Square, plusieurs d'entre elles défigurées par les canonnades.

— Hmm... L'a-t-il affranchie avant de l'épouser ? demanda-t-elle.

— Ce n'était pas une esclave, répondit William, légèrement surpris. D'après mon père, Stubbs et lui l'ont rencontrée à Cuba. La première épouse de Stubbs venait de succomber à une fièvre. Stubbs a ramené cette femme avec lui à Londres... Inocencia, c'est son nom. Je savais bien qu'il s'agissait d'une vertu espagnole... Et il l'a épousée. Papa m'a dit qu'elle lui avait donné plusieurs enfants.

— Vous voulez dire qu'il ne fermerait pas nécessairement sa porte à John Cinnamon simplement parce qu'il est...

Elle agita une main, indiquant l'« indianité » évidente de Cinnamon.

— En effet.

En dépit de son ton ferme, William n'était pas convaincu. Avoir des enfants à la teinte de peau inhabituelle faisait jaser, mais cela n'avait rien de scandaleux tant que ces enfants étaient légitimes, ce qui était le cas des petits Stubbs. Avoir un immense fils naturel indien était une autre paire de manches. Or, William ne voulait pas que John Cinnamon soit blessé.

Brianna fit claquer sa langue et son cheval quitta docilement l'ombre des chênes pour s'engager dans Jones Street. La rue était animée. Au fil des jours, l'angoisse oppressante du siège s'était dissipée et, bien que l'air soit encore chargé d'une odeur de brûlé et que des branches brisées jonchent le sol, la population devait manger et les commerces rouvrir. La routine de la vie quotidienne reprenait ses droits.

— L'accompagnez-vous à Londres ? demanda Brianna par-dessus son épaule.

Elle donna un petit coup de talons à sa monture et la fit se déplacer de côté afin de laisser passer une carriole chargée de fûts qui sentaient bon la bière.

— Londres ? répéta William. Ma foi, je n'en sais rien.

En percevant l'incertitude dans sa voix, Brianna arrêta son cheval pour l'attendre, puis elle pointa le menton vers une allée qui passait derrière l'église baptiste, lui indiquant de la suivre.

Alors qu'ils avançaient dans l'ombre froide de l'église, elle demanda :

— Je sais que cela ne me regarde pas mais... que comptez-vous faire ? Maintenant que le siège est levé, vous pouvez aller où vous voulez...

Excellente question.

— Sincèrement, je n'en sais rien, répéta-t-il.

— Vous avez différentes options, non ?

— Des options ?

Bien que le terme lui donnât l'impression d'avoir avalé une anguille vivante, il était amusé. *Tu n'as aucune idée, ma sœur...*

— Lord John m'a dit que vous possédiez une petite plantation en Virginie, reprit-elle. Si vous ne voulez pas rentrer en Angleterre, vous pourriez peut-être vous y installer ?

— Peut-être, répondit-il en entendant le doute dans sa propre voix. Les bâtiments sont en ruine, bien que les champs aient été entretenus et soient en relativement bon état.

Il indiqua une maison dont les murs avaient été endommagés par des boulets de canon et la peinture bleu vif avait été noircie d'un côté par un incendie.

— Cependant, je doute que la guerre me contournera comme si j'étais un rocher au milieu d'un cours d'eau, ajouta-t-il.

En voyant une étrange lueur dans le regard de Brianna, il lui demanda :

— Quoi, vous avez pensé à quelque chose ?

— Oui mais... ce n'est pas pertinent pour le moment, répondit-elle en chassant d'un geste la pensée en question. Je sais que lord John et votre oncle... le duc se considère toujours comme votre oncle...

— Il l'est, répondit William.

Oncle Hal, lui, était vraiment un rocher. Les crues et les torrents avaient souvent déferlé sur lui sans parvenir à le faire remuer d'un pouce.

— Ils aimeraient que vous rentriez en Angleterre, dit-elle. Je me demandais... n'êtes-vous pas comte ? Cela ne signifie-t-il pas que vous avez des... gens ? Des terres ? Des responsabilités à assumer ?

— Je possède un domaine, en effet, répondit-il en se raidissant. Qu'est-ce que... ?

Son cheval venait de s'arrêter. La monture de Brianna essayait de faire demi-tour en renâclant.

Bien qu'ayant un odorat moins fin, il la sentit à son tour... la puanteur de la mort. Une charrette était arrêtée au bout de l'allée, ses flancs drapés

d'un tissu noir élimé et décoloré par le temps. Elle n'était pas attelée et il ne voyait ni chevaux ni mules nulle part. En revanche, un petit groupe d'hommes pauvrement vêtus, des noirs et des blancs, se tenaient dans un rayon de soleil à la sortie de l'allée. Ils semblaient attendre.

On entendait des voix étouffées au loin, un murmure qui fut soudain percé par une lamentation déchirante. Les hommes détournèrent les yeux, les épaules voûtées.

Brianna se retourna sur sa selle, voulant faire demi-tour, mais d'autres gens arrivaient dans l'allée, portant des voiles et des brassards noirs de deuil. Elle lança un regard à William qui fit non de la tête et rapprocha sa monture de la sienne pour laisser de l'espace aux nouveaux venus. Ils passèrent devant eux sans leur prêter attention, hormis un ou deux hommes qui écarquillèrent les yeux en voyant Brianna chevaucher à califourchon, ses jupes scandaleusement remontées en laissant entrevoir ses mollets. La plupart étaient trop absorbés par leur chagrin pour s'offusquer du spectacle.

William se tourna de nouveau vers la charrette en percevant un mouvement. On sortait le défunt... *les* défunts.

Il ôta son chapeau, le pressa sur son cœur et baissa la tête. À sa surprise, Brianna l'imita.

Il n'y avait pas de cercueils. C'était un enterrement de pauvres. Deux petits corps drapés dans des linceuls rêches furent sortis d'une pièce sur des planches et délicatement hissés dans la carriole.

— Non ! Non !

Une femme, qui devait être leur mère, s'arracha aux bras de ses proches, se précipita vers la charrette et tenta de grimper à bord en hurlant :

— Non ! Non ! Laissez-moi aller avec eux ! Ne me les enlevez pas !

Ses amis, horrifiés, la tirèrent en arrière et s'efforcèrent de la calmer par la seule force de leur compassion.

— Juste ciel ! murmura Brianna d'une voix étranglée.

En voyant des larmes couler sur ses joues tandis qu'elle observait la pitoyable scène, William se souvint soudain des enfants qu'il avait entendus jouer dans le jardin des Brumby. *Ses enfants.*

Il tendit la main vers elle et saisit son bras. Elle lâcha ses rênes et s'accrocha à lui comme si elle se noyait. Elle avait une force remarquable pour une femme. Plusieurs hommes s'étaient avancés et avaient soulevé les bras de la charrette. Les roues grincèrent et la petite procession funéraire se mit en marche. La mère avait cessé de crier. Elle avançait telle une somnambule derrière ses enfants, titubant lorsque ses genoux cédaient même si elle était soutenue par deux femmes.

— Où est son mari ? chuchota Brianna.

— Probablement dans l'armée, répondit-il.

Plus probablement encore, mort lui aussi. Brianna devait le savoir aussi bien que lui.

Elle avait elle aussi un mari... on ne savait où. Elle avait éludé sa question lorsqu'il le lui avait demandé. De toute évidence, MacKenzie était un rebelle. S'il avait participé à la bataille... Mais non, il avait survécu, se rappela-t-il. *Lorsque nous étions dans le camp, elle n'a interrogé personne... pourquoi ?* Sentant un léger tremblement courir dans la main de sa sœur, il la pressa légèrement en s'efforçant de la rassurer.

— Monsieur ? demanda une petite voix fluette près de son étrier gauche.

Il sursauta, faisant faire une embardée à son cheval.

— D'où sors-tu ? demanda-t-il, incrédule.

Un petit garçon noir s'inclina solennellement. Il portait les vestiges d'un uniforme bleu marine. Il devait donc être tambour, ou l'avait été. Un côté de son visage, son oreille et sa main étaient tachés de suie. Il y avait également du sang sur ses vêtements bien qu'il ne semblât pas blessé.

— *Pardon, monsieur, vous parlez français* *¹ ?

— *Oui. Pourquoi* * ?

L'enfant (il était plus âgé qu'il ne le paraissait ; il devait avoir onze ou douze ans) cracha un jet de phlegme noir sur le sol, puis se redressa dignement.

— *Votre ami a besoin d'aide. Le grand Indien **.

— Parle-t-il de John Cinnamon ? demanda Brianna en essuyant ses larmes.

— Oui. Il dit que... Vous comprenez le français ?

— Un peu.

William se tourna de nouveau vers le garçon qui se dandinait d'un pied sur l'autre en fixant un point invisible. Il était épuisé.

— *Vite, explique-moi ce qu'il se passe **, demanda-t-il.

L'enfant s'exécuta avec une simplicité admirable.

— *Stercus*, marmonna William avant de se tourner vers sa sœur. Il dit que des racoleurs de la marine française ont entendu John parler à quelqu'un en français sur la berge. Ils l'ont suivi et ont tenté de l'enlever. Il est parvenu à s'enfuir et se cache. Dans une grotte, dit le garçon, quoique cela me paraisse improbable. Il a besoin d'aide.

— Allons-y, dit-elle en rassemblant ses rênes.

Elle se retourna pour vérifier qu'elle avait assez de place pour faire demi-tour. Il avait cru qu'elle ne pourrait plus le surprendre. Il s'était trompé.

— Vous êtes folle ? lui demanda-t-il le plus poliment possible.

Puis, s'adressant à son cheval, lança :

— *Steh !*

— Quelle langue parlez-vous à présent ? s'impatientait-elle.

— *Steh* signifie « Ne bouge pas » en allemand, l'informa-t-il sur un ton vif. Permettez-moi de vous rappeler, madame, que vous avez des enfants. Si vous ne voulez pas en faire des orphelins, je vous suggère de rentrer chez vous pour vous en occuper.

Le visage de Brianna s'enflamma comme si un feu avait été allumé sous sa peau. Elle le fusilla du regard et tint le bout de ses rênes d'une main comme si elle envisageait de le gifler avec.

— Espèce de petit bât..., commença-t-elle avant de s'interrompre en pinçant les lèvres.

— Bâtard, oui, je sais, acheva-t-il pour elle. J'en suis un. À présent, rentrez chez vous.

Lui tournant le dos, il se pencha, tendit la main au garçon et le hissa en selle derrière lui.

— *Où allons-nous ?* lui demanda-t-il.

L'enfant pointa l'index derrière eux, en direction de la rivière.

Une grande main féminine saisit la bride de son cheval. Ce dernier piaffa et secoua la tête mais Brianna tint bon.

— Vous a-t-on jamais dit que votre témérité vous tuera ? déclara-t-elle en mimant son ton courtois. Bien que cela ne me concerne pas, vous allez probablement provoquer la mort de cet enfant ainsi que celle de John Cinnamon par-dessus le marché.

— *Qu'est-ce qui lui prend à cette femme ?* demanda le garçon, indigné.

— *Va savoir !* lui répondit William par-dessus son épaule.

Se tournant de nouveau vers Brianna, il demanda :

— Allez-vous me lâcher, oui ou non ?

— Oui, dans un instant. Quand vous m'aurez écoutée.

Il leva les yeux au ciel, puis acquiesça, le regard noir.

Elle se redressa sur sa selle sans lâcher la bride pour autant.

— J'ai parcouru cette grève de long en large pratiquement tous les jours avant l'arrivée des Américains, expliqua-t-elle. Mes enfants ont exploré toutes les cavités de ces falaises. Il n'y a que quatre endroits qui peuvent être qualifiés de « grottes » et un seul assez profond pour qu'un homme de la taille de Cinnamon puisse s'y cacher.

Elle s'interrompit pour reprendre son souffle et se passa une main sous le nez tout en l'observant pour s'assurer qu'il était attentif.

— Je vous écoute, l'assura-t-il sèchement. Alors ?

— Alors ce n'est pas vraiment une grotte, mais l'extrémité d'une galerie souterraine.

La colère de William fondit comme neige au soleil.

— Où débouche l'autre extrémité ?

Elle sourit légèrement et lâcha la bride.

— Vous voyez ? Téméraire, certainement, mais pas complètement idiot. L'autre extrémité débouche dans la cave d'une taverne de Broad Street, La Maison des Pirates. D'après ce que j'ai entendu en ville, elle porte bien son nom. Si j'étais vous...

Il émit un petit ricanement et rassembla ses rênes. Le bout de l'allée était dégagé. La charrette, la procession funéraire et les petits corps avaient disparu.

— Vous êtes ma sœur, madame, et je m'en réjouis. Mais vous n'êtes pas ma mère. D'autre part, je ne suis pas idiot et John Cinnamon non plus.

Il marqua une brève pause, puis ajouta :

— Cela dit, je vous remercie.

— Bonne chance, répondit-elle simplement.

Il fit tourner sa monture et s'élança au galop.

Elle ne repartit pas tout de suite et regarda William s'éloigner, le dos droit, l'enfant s'accrochant à sa taille. Il semblait n'être jamais monté sur un cheval et paraissait terrifié même s'il ne l'aurait jamais admis. Entre lui et William, John aurait pu trouver pires alliés. Elle frémissait d'envie de les suivre. Cependant, William avait raison, maudit soit-il. Elle devait d'abord penser à Mandy et à Jem.

Elle fit claquer sa langue et sa monture se mit en marche. D'autres gens qui venaient de la place approchaient de l'église ; ils étaient vêtus sobrement et marchaient par grappes. L'église n'avait pas de cloche mais un

glas sonnait quelque part. D'autres enterrements, pensa-t-elle, le ventre noué. Lentement, elle avança avec la foule puis tourna dans Abercorn Street.

Pour combien de personnes peux-tu t'inquiéter à la fois ? se demanda-t-elle. Jem, Mandy, Roger, Fanny, ses parents, puis à présent William et John Cinnamon... Elle était encore ébranlée par le spectacle des enfants morts et de leur mère. Puis elle pensa à sa nuit dans les marais avec Casimir Pulaski et eut l'impression que sa peau était sur le point de se détacher de son corps. Sa dernière vision du général lui revint brusquement en mémoire et elle fut prise d'un fou rire incontrôlable. Tout aussi brusquement, de la bile lui remonta dans la gorge et elle eut un haut-le-cœur.

Tout en luttant contre la montée de la nausée, elle remarqua que les gens la fixaient. Outre le fait de ricaner toute seule comme une demeurée, elle tenait toujours son tricorne à la main, ses cheveux dans le vent, ses jambes nues jusqu'aux genoux, écorchées et criblées de piqûres de moustiques. La veille au soir, elle avait ôté ses bas mouillés et les avait oubliés ce matin. Gênée par les regards de biais et les chuchotements, elle redressa le dos et bomba le torse. Une main agrippa soudain sa cheville. Elle poussa un cri et donna un grand coup de chapeau au malotru, faisant faire une violente embardée à son cheval effrayé.

Le malotru n'était autre que Roger, qui fit une embardée lui aussi.

— Bon sang !

— Mer... je veux dire, mercredi ! s'exclama-t-elle en reprenant le contrôle de sa monture. Tu m'as fait peur !

— Je t'ai appelé, mais tu ne m'as pas entendu.

Il donna une tape sur l'encolure du cheval puis tendit une main à sa femme. Il paraissait fatigué et inquiet.

— Descends de selle et raconte-moi ce qu'il s'est passé. Es-tu allée dans le camp américain ? Je n'aurais jamais dû te le demander... Seigneur, tu as une mine de déterrée.

Elle se rendit compte que ses mains tremblaient. De fait, elle se sentait comme une déterrée. Dès qu'elle glissa à terre, elle tomba dans ses bras et se remit à vivre.

1. Tous les mots suivis par une astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

Minerva Joy

EN RENTRANT DE L'HÔPITAL LOCAL, où étaient soignés les soldats britanniques ainsi que les habitants de Savannah blessés par des éclats ou des incendies de maison, lord John trouva son frère assis à son bureau. Il paraissait avoir été frappé par la foudre.

— Hal ? Que se passe-t-il ?

Hal ouvrit la bouche et ne parvint qu'à émettre un petit sifflement plaintif. Une lettre décachetée se trouvait sur la table. Elle devait avoir parcouru une longue distance. Elle portait des traces d'humidité, de boue et paraissait avoir été piétinée par un cheval. Hal la poussa vers lui sans un mot.

Ami Pardloe,

Je t'écris l'esprit et le cœur déchiré, et mon tourment s'accroît encore de devoir à présent le partager avec toi. Pardonne-moi.

Dorothea a donné naissance à une magnifique petite fille que nous avons nommée Minerva Joy. Elle est née à l'intérieur de la prison de Stony Point, où j'étais détenu, car je ne pouvais laisser

Dorothea entre les mains de la sage-femme locale dont les compétences me paraissaient discutables.

La santé de Mina (comme nous la surnommions) et celle de sa mère étaient florissantes. Puis une épidémie de fièvre s'est déclarée dans la prison et, craignant pour leur santé, je les ai envoyées en ville, où elles furent accueillies chez des Amis. Hélas, une semaine après leur départ, je reçus un billet du père de famille m'informant que deux membres de sa maisonnée avaient contracté la maudite fièvre et que Dorothea et Mina présentaient des signes de la même maladie.

Je demandai aussitôt une liberté conditionnelle provisoire que l'on m'accorda à contrecœur (le commandant de la prison appréciait mes services auprès des malades et ne souhaitait pas que je m'absente trop longtemps).

Je suis arrivé juste à temps pour porter ma fille dans mes bras durant les dernières heures de sa vie. Je remercie Dieu pour ce présent, ainsi que pour le présent qu'elle fut pour ses parents.

Dorothea était gravement malade mais fut épargnée par le Seigneur. Elle vit toujours mais son esprit comme son corps sont très affaiblis. La maladie rôde toujours en ville et je ne pouvais la laisser seule.

Je connais ton sens de l'honneur militaire, mais, pour nous autres Amis, les lois de l'homme ne sont pas supérieures à celles de Dieu. J'ai enterré ma fille, puis me suis enfui, emmenant Dorothea dans un lieu plus sûr afin de la soigner avec l'aide de Dieu.

Je ne peux te divulguer l'endroit où nous sommes de crainte que cette missive soit interceptée. J'ignore quel châtiment j'encours pour m'être évadé et peu m'importe. Toutefois, si je

*suis capturé, pendu ou abattu, Dorothea sera livrée à elle-même.
Or, elle n'est pas en état d'être seule.*

Je sais à quel point tu aimes ta fille et que tu feras tout ton possible pour la secourir. Un ami qui nous a beaucoup aidés sait où elle se trouve. Je crois que ton frère saura discerner son nom et son adresse.

Denzell Hunter

John lâcha la lettre comme si elle lui avait brûlé les doigts.

— Mon Dieu, Hal...

Son frère s'était levé et oscillait devant son bureau, les traits aussi gris et froissés que le papier de la lettre.

John le saisit par les épaules et le serra contre lui. Hal était aussi rigide qu'un mannequin de tailleur dans ses bras, à l'exception du profond frisson qui le parcourait régulièrement en longues déferlantes.

— Non, murmura Hal en resserrant soudain ses bras autour de son frère avec une force convulsive. Non !

— Je sais, chuchota John. Je sais. Chut. Chut.

Il frottait le dos de son frère, sentant ses omoplates osseuses sous sa redingote rouge, et se balançait d'un pied sur l'autre en l'entraînant avec lui. Naturellement, il ne s'attendait pas à ce qu'il se taise ; c'était la seule interjection vaguement apaisante à laquelle il pouvait penser. Il aurait pu dire « Tout ira bien », sauf que, bien sûr, ce n'était jamais le cas.

Il avait déjà vécu cette scène, pensa-t-il. Ce n'était pas dans un bureau mais dans la *sala* d'une vieille demeure de La Havane. Sur le mur, un ange aux ailes déployées et aux couleurs défraîchies avait observé avec compassion sa mère qui pleurait la mort de sa cousine Olivia et de sa petite fille.

Il avait une boule de la taille d'une balle de golf dans la gorge. Il ne pouvait pas s'abandonner à son chagrin à présent, pas plus qu'il ne l'avait

pu à La Havane.

Hal commençait à respirer bruyamment. John l'entendait inspirer laborieusement et expirer avec un sifflement.

— Assieds-toi, ordonna-t-il en le guidant vers une chaise. Tu dois cesser tout de suite. Si tu continues, tu ne pourras plus respirer et je ne saurais pas quoi faire. Alors, arrête tout de suite.

Hal s'assit, posa ses coudes sur ses genoux et prit sa tête entre ses mains. Il tremblait encore mais le premier choc de la lettre était passé. Il soufflait par la bouche et inspirait lentement par le nez, rythmiquement, comme Claire Fraser le lui avait appris afin de surmonter ses crises d'asthme.

John approcha une autre chaise et s'assit à son tour. L'espace de quelques instants, il ne parvint plus à penser. Son esprit était totalement vide. Il aperçut une bouteille sur un guéridon derrière Hal. Il alla la chercher, la déboucha avec ses dents et prit une gorgée sans se soucier de ce qu'elle contenait.

C'était du vin, heureusement. Il avala la gorgée, inspira, puis prit la main de Hal et l'enroula autour de la bouteille.

— Dottie est en vie, dit-il en se rasseyant. Ne l'oublie pas, elle est vivante.

— L'est-elle ? demanda Hal entre deux respirations. Elle était... est malade. Très malade. C'est ce qu'il a écrit.

— Hunter est un excellent médecin. Il ne la laissera pas mourir.

— Il a laissé ma petite-fille mourir ! s'emporta Hal en oubliant de respirer.

Il toussa et s'étrangla, les articulations de ses doigts blêmissant autour de la bouteille.

— C'était son enfant, rétorqua John en la lui reprenant. Il ne l'a pas laissée mourir, elle est morte. Les gens meurent et tu le sais. Cesse de parler et respire, nom de nom !

— Je le sais... mieux... que... quiconque, parvint à articuler Hal avant d’être pris d’une nouvelle quinte de toux.

Une mèche s’était échappée de sa tresse et des cheveux adhéraient à son visage. Sa chevelure noire était striée de lignes blanches et John aurait été bien en peine de dire quelle part était imputable à la poudre.

Naturellement, Hal savait. Son premier enfant était mort à la naissance avec sa mère. Bien que cela se fût passé de nombreuses années plus tôt, ce genre de douleur ne s’effaçait jamais.

— Respire, répéta-t-il. Nous devons aller chercher Dottie. Quand je la trouverai, je ne tiens pas à ce que la première chose que je lui dirai soit que son père est mort.

Hal émit un son qui aurait peut-être été un rire s’il avait encore eu du souffle. Il fronça les lèvres, souffla et ne parvint qu’à expirer un petit filet d’air. Puis son torse s’affaissa légèrement ; à peine d’une fraction mais c’était visible. John respira à son tour. Hal fit un geste vers la lettre sur le bureau et John alla la chercher. Il la défroissa et l’étala à plat sur la table.

— Pourquoi... n’a-t-il... pas écrit... la date... bon sang ? demanda Hal en se redressant et en s’essuyant le visage. Nous ignorons... quand... c’est arrivé. Dottie pourrait... être morte depuis.

John se retint de lui signaler que, si c’était le cas, la date n’y changerait rien. Le moment ne se prêtait pas à la logique.

— Nous devons aller la chercher de toute manière, dit-il.

— Oui, et tout de suite !

Hal lança des regards autour de lui comme s’il défiait quiconque de le retenir.

Finalement, un peu de logique s’imposait.

— J’ignore ce que l’armée fera à Hunter si elle le capture, déclara John. En revanche, je sais très bien ce qu’il t’attend si elle te trouve et tu le sais aussi bien que moi.

Hal commençait à retrouver ses esprits. Les lèvres pincées et les yeux larmoyants, il regarda la lettre, puis John.

— Pourquoi dit-il que tu pourras « discerner » le nom de son ami ? Pourquoi toi ?

— Je n'en sais rien. Laisse-moi l'examiner de nouveau.

John prit la lettre, délicatement, sentant le poids de la douleur qu'elle contenait. Il avait vu suffisamment de lettres tachées de larmes, parfois les siennes, pour deviner toute l'angoisse de Hunter.

Il avait une petite idée de ce qu'entendait Hunter par « discerner ». Il avait voyagé avec Jamie Fraser et savait que ce dernier avait été un espion jacobite à Paris, entre autres choses. Le mot « espion » lui rappela brièvement Percy et il repoussa aussitôt cette pensée troublante. Il tint la lettre à la lumière au cas où elle contiendrait des mots secrets écrits avec du vinaigre ou du miel. On pouvait parfois distinguer un reflet révélateur à la surface du papier, même s'il fallait le chauffer pour que les lettres apparaissent.

C'était encore plus simple. Des mots étaient écrits au crayon au verso de la feuille. Ils étaient en latin mais associés sans queue ni tête. Même Hal aurait pu reconnaître un message crypté, bien qu'il n'aurait su quoi en faire.

En dépit de la gravité de la situation, John esquissa un sourire. C'était un code et le mot « Ami » en était la clef.

Cinq minutes plus tard, il l'avait déchiffré : *Elmsworth, Wilkins Corner, Virginie*.

— Nous enverrons William, déclara-t-il avec plus d'assurance qu'il n'en ressentait. Ne t'inquiète pas, il nous la ramènera.

William était abasourdi. Sa bouche s'ouvrit et se referma telle la mâchoire articulée d'un pantin.

— C'est affreux, dit-il enfin quand il eut retrouvé la parole. Assieds-toi papa, tu vas tomber.

De fait, quelqu'un semblait avoir coupé les ficelles de son père. Il était livide et sa main tremblait lorsque William y plaça un verre de cognac. Il regardait autour de lui dans la maisonnette que son fils partageait avec John Cinnamon comme s'il ne l'avait encore jamais vue. Puis il s'assit et but une gorgée.

— Bien, dit-il en toussant. Bien.

— Pas si bien que ça, rétorqua William. Comment va oncle Hal ?

Le premier choc commençait à s'estomper, bien qu'il eût toujours un poids en fonte dans la poitrine.

— Comme tu peux l'imaginer, répondit son père en inspirant profondément. Il est fou d'angoisse. Il est prêt à sauter sur le premier cheval venu et à aller chercher Dottie lui-même. Ce que je peux comprendre. J'en ferais autant. Toutefois, je doute que sir Henry soit du même avis. Nous sommes en guerre, vois-tu.

La guerre, en effet. La moitié du régiment devait partir dans quelques jours pour rejoindre les troupes de Clinton à Charles Town. Le poids en fonte était descendu dans son ventre et William pouvait à présent respirer.

— J'irai, bien sûr, déclara-t-il. Ne t'inquiète pas, papa. Je la ramènerai.

Ésaïe 6, 8

— **J**E SUIS VRAIMENT DÉSOLÉ, dit enfin Roger. Il fallait que je...

— Ce n'est rien, répondit-elle calmement. Tu es de retour, c'est tout ce qui compte.

— Enfin, peut-être pas *tout*. Je n'ai rien avalé depuis hier matin et j'empeste comme un tas de détritrus brûlés.

Son ventre le confirma dans un grondement sonore et elle le lâcha en riant.

— Viens, dit-elle en se tournant vers son cheval. Lorsque nous arriverons à la maison, va juste embrasser les enfants et monte te laver. Je préviendrai Henrike que nous avons besoin de nourriture.

— De *beaucoup* de nourriture, corrigea-t-il.

— Soit, beaucoup. Allons-y !

Elle trouva Angelina et Henrike dans les cuisines, papillonnant autour de Mme Upton. Elles se précipitèrent sur elle, l'assaillant de questions. M. MacKenzie avait-il assisté aux combats ? Était-il blessé ? Qu'avait-il à dire au sujet de la bataille ? Y avait-il vu le général Prévost ou lord John ?

Brianna resta pantoise. Elle savait que lord John et son frère avaient participé à la bataille. Elle n'avait pas réfléchi à ce que cela signifiait. Bien

sûr, ils s'étaient battus. Qu'ils aient tiré des balles ou non, qu'ils aient pourfendu des assaillants avec leur épée ou non, ils avaient certainement donné des ordres, aidé à allumer la mèche qui avait tué des rebelles américains.

Elle entendit la voix de lord John, légère et rassurante : « Nous sommes l'armée de Sa Majesté. Nous savons faire face à ce genre de situation. »

Naturellement, leurs hôtes étaient convaincus que Roger s'était trouvé avec l'armée britannique.

Son sang se glaça. Il ne lui était pas venu à l'esprit que, quelques jours plus tôt, des hommes qu'elle connaissait, aimait et admirait avaient tué d'autres hommes qu'elle aimait et admirait tout autant. Elle songea à la pénombre froide de la tente où gisait le général Pulaski, sentant de nouveau les crampes dans ses doigts et la pellicule de sueur entre son crayon et son pouce tandis qu'elle dessinait des heures durant, saisissant la douleur, le chagrin, la rage et l'amour des soldats venus lui dire un dernier adieu.

Pozegnanie.

Elle parvint à demander que l'on monte de quoi manger ainsi que de l'eau chaude pour le bain de Roger. Puis elle se dirigea vers leur chambre, plaçant lentement un pied puis l'autre sur les marches de l'escalier. Les vêtements de Roger gisaient sur le sol près de la fenêtre et l'odeur âcre de la guerre flottait dans la pièce.

Elle ramassa délicatement les vestiges du costume noir de Roger. Il était crasseux, la veste et la culotte crottées de boue. Une pluie de sable gris tomba lorsqu'elle les secoua. Il y avait une grande tache sombre, rugueuse et sèche sur la veste. Quand elle la frotta avec un linge humide, celui-ci devint rouge et dégagea une vague odeur de sang.

Elle sentit un petit objet dur dans la poche de poitrine. Elle glissa un doigt à l'intérieur et en sortit une petite masse brune. C'était une dent, fendue, cariée, ne comportant plus qu'une moitié de sa racine.

Elle la déposa sur la table avec une petite grimace de dégoût. Il y avait autre chose dans la poche, un morceau de papier.

C'était un petit message, collé par le sang séché qui avait imprégné le tissu. Elle le déplia délicatement et fit tomber les écailles de sang avec la lame de son canif.

Elle n'aurait pas dû être surprise. Lorsqu'elle l'avait embrassé, elle avait senti la fumée de poudre. Voir le sang était beaucoup plus saisissant. Il n'était pas resté aux abords de la bataille ; il s'était trouvé *dedans*.

— Qu'as-tu donc dans la tête ? marmonna-t-elle. Pour l'amour de Dieu, pourquoi ?

Elle avait suffisamment déplié le billet pour apercevoir son propre nom. Très lentement, elle fit tomber les derniers fragments de sang séché et étala le papier taché et froissé.

Ma chère Bree,

Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention d'être ici. Pourtant, j'ai le sentiment d'y être à ma place. Ce n'était pas tout à fait « Qui enverrai-je ? Qui ira pour nous ? », mais presque. Telle fut ma réponse.

*Avec l'aide de Dieu, nous nous reverrons bientôt.
Aujourd'hui et toujours, je t'aime.*

Roger

Elle s'assit lentement sur le bord du lit, avec sa jolie courtepointe sentant le frais, ses oreillers immaculés, et lut de nouveau le message. Elle resta immobile quelques minutes, respirant lentement et profondément, se calmant.

Sans être versée dans l'étude de la Bible, elle reconnaissait ce passage. Il était lu à la messe au moins une fois par an et le jeune prêtre qui lui avait

enseigné le catéchisme s'en servait quand il parlait de vocations avec les élèves de 4^e.

C'était un extrait du Livre d'Ésaïe, le passage où le prophète était réveillé par un séraphin qui lui touchait les lèvres avec un charbon ardent afin de le purifier et de lui permettre de dire la parole de Dieu. Bien qu'elle pensât savoir ce qui venait ensuite, elle se rendit discrètement dans la bibliothèque où elle avait aperçu une bible sur les étagères. Elle était bien là, un beau volume relié en cuir noir. Elle s'assit et trouva rapidement le passage qu'elle cherchait.

Ésaïe, chapitre 6, verset 8 :

J'entendis la voix du Seigneur disant : « Qui enverrai-je ? Qui ira pour nous ? » Je répondis : « Me voici. Envoie-moi. »

Elle sentit ses lèvres remuer en silence, répétant « Envoie-moi », mais les mots ne résonnaient que dans son esprit.

Envoie-moi.

Ses mains transpiraient ; pourtant, ses doigts glacés eurent du mal à tourner la page.

Je demandai alors : « Jusqu'à quand, Seigneur ? » Il me répondit : « Jusqu'à ce que les villes soient dévastées et dépeuplées, les maisons vidées de leurs occupants et la campagne réduite en désert. »

— Merde, murmura-t-elle.

Roger avait entendu cet appel et y avait répondu. Elle déglutit péniblement le nœud qui s'était formé dans sa gorge.

— Imbécile, dit-elle.

Ce n'était pas à Roger mais à elle-même qu'elle s'adressait. Elle lui avait promis de tout faire pour l'aider s'il était convaincu qu'être pasteur était réellement sa vocation. Elle avait été formée par des prêtres et des religieuses. Elle savait ce qu'une vocation signifiait. Mais l'avait-elle vraiment compris ?

Je suis désolé, avait-il écrit dans son message.

— Non, c'est moi, répondit-elle à voix haute.

Elle referma le livre et resta quelques minutes immobile, observant le feu de cheminée. Autour d'elle, la maison était silencieuse, enveloppée dans cette quiétude qui précède les préparatifs du dîner.

Elle l'avait imaginé faire ce qu'il avait toujours fait sur le Ridge, en plus officiel : écouter ceux qui avaient besoin d'une oreille attentive, conseiller les âmes troublées, baptiser les enfants, marier les gens, les enterrer... Elle ne l'avait pas imaginé reconforter les mourants sur un champ de bataille tandis que les boulets de canon s'écrasaient autour de lui, ni les enterrer ensuite et rentrer à la maison couvert de sang, la dent brisée d'un inconnu dans sa poche. Toutefois, il avait entendu un appel et y avait répondu.

Dieu merci, il lui était revenu. Il avait besoin d'elle. Elle soupira profondément, se leva et remit la bible à sa place.

Qui enverrai-je ? Qui ira pour nous ?

— C'est une question purement rhétorique, dit-elle. Il n'y a personne d'autre pour le faire à sa place, n'est-ce pas ?

Elle se planta devant la fenêtre ouverte et inspira l'air frais venant de la mer.

— Envoie-moi.

Le pouvoir de la chair

Savannah

LE SIÈGE AVAIT ÉTÉ LEVÉ. Savannah était pratiquement intacte, à l'exception de quelques trous causés par des boulets de canon et quelques incendies mineurs dans les maisons les plus proches de la ligne de front. C'était une jolie ville et elle conservait tout son charme tandis que la population reprenait le cours de sa vie pratiquement comme si de rien n'était.

John Grey ramassa pour la seconde fois le mouchoir de Mme Fleury et le lui rendit avec une courbette. Il ne pensait pas qu'elle flirtait avec lui, ou, si c'était le cas, elle n'était vraiment pas douée. Elle avait également un bon quart de siècle de plus que lui et, bien qu'elle eût toujours l'œil vif et la langue acérée, il avait remarqué comment la cuillère cliquettait dans la soucoupe lorsqu'elle avait soulevé sa tasse un peu plus tôt.

Si ses mains étaient engourdies, son esprit ne l'était pas.

— Cette fille, dit-elle en fronçant les lèvres vers Amaranthus, assise de l'autre côté de la pièce en compagnie d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas. Qui est-elle ?

— La vicomtesse Grey, madame. La bru de mon frère.

Les yeux bordés de rouge de Mme Fleury se plissèrent.

— Où est son mari ?

— Malheureusement, mon neveu a été capturé par les rebelles lors de la bataille de Brandywine, madame. Nous avons eu peu de nouvelles de lui depuis, mais avons bon espoir qu’il nous revienne bientôt.

Même dans une boîte. Hal ne pourrait tergiverser encore plus longtemps. Il allait devoir écrire à Minnie.

— Humph...

La vieille dame ajusta son lorgnon (oui, elle avait bien la tremblote ; il voyait sa chaîne battre contre sa poitrine) et fixa Amaranthus d’un regard féroce.

— Cette jeune dame ne semble guère affligée par les déboires de son mari, observa-t-elle.

Le fait était. Toutefois, Grey ne tenait pas à discuter de sa nièce par alliance avec Mme Fleury, qui savait tirer parti de son veuvage et était une commère accomplie.

— Elle tient bravement le coup, résuma-t-il. Permettez-moi de vous apporter une autre tasse de thé.

En chemin, il s’arrangea pour passer à proximité d’Amaranthus qui discutait à présent avec William sous un grand portrait de feu M. Fleury, emperruqué et drapé dans du velours prune. Cette belle représentation d’un marchand prospère était légèrement gâchée par la tentative de l’artiste d’ajouter une bedaine florissante à une silhouette par ailleurs svelte. Cette altération avait nécessité un changement hâtif de la posture de M. Fleury et le surpeint maladroit donnait l’impression qu’il possédait une troisième jambe spectrale qui flottait derrière l’oreille gauche de William.

Si l’attitude d’Amaranthus et de William était des plus convenables, Grey ne put s’empêcher de remarquer l’atmosphère électrique entre eux. Elle se voyait surtout dans leurs efforts pour ne pas se toucher.

Alors que Grey approchait, Amaranthus accepta une assiette de gâteaux que lui tendait William avec autant de circonvolutions gestuelles que s'il était tombé dans les latrines. De son côté, William lui adressait un sourire que quiconque le connaissant aurait su déchiffrer. Ce qui était clairement le cas d'Amaranthus.

Juste ciel. Auraient-ils... ? Peut-être pas, mais ils y songent sérieusement. Tous les deux.

Cela le contraria à plus d'un égard. D'une part, il aimait bien Amaranthus. De l'autre, en tant que père adoptif de William, il voulait croire que son fils avait été suffisamment bien éduqué pour savoir qu'on ne faisait pas la cour à une femme mariée. Surtout quand il s'agissait de l'épouse de son cousin.

Hélas, il connaissait trop bien le pouvoir de la chair. Un pouvoir suffisamment puissant pour avoir attiré l'attention de Mme Fleury.

— John, appela une voix douce derrière lui.

Il se raidit.

— Perseverance, soupira-t-il tandis que son ancien frère par alliance s'approchait, tout sourire. Jamais homme n'avait aussi bien porté son prénom.

— Tu as bonne mine, John, déclara Percy, imperturbable. Tu as toujours bien porté le velours bleu. Te souviens-tu des tenues que nous portions lors du mariage de nos parents ?

Son sourire sincère se reflétait jusqu'au fond de ses grands yeux doux. Grey le sentit descendre le long de sa colonne vertébrale et jusque dans ses bourses, qui se contractèrent.

Oui, il se souvenait fort bien de ce mariage et de leurs tenues. Et, oui, il se souvenait de s'être tenu à côté de Percy dans l'église pendant que sa mère épousait le beau-père de Percy, leurs mains, cachées dans les pans de leurs redingotes bleu roi, se touchant, leurs doigts s'entrelaçant, se caressant

telle une promesse. Une promesse que ce maudit Percy avait rompu maintes fois.

— Que veux-tu, Percy ?

— Oh, tant de choses, répondit ce dernier. Mais, principalement, parler avec Fergus Fraser.

— Tu l’as déjà fait, répondit Grey en déposant son verre à moitié bu sur le plateau d’un valet. À Coryell’s Ferry. Je t’ai entendu, comme j’ai entendu sa réponse. Il ne voulait pas entendre parler de toi et je doute qu’il ait changé d’avis depuis. En outre, en quoi cela me concerne-t-il ?

Les yeux de Percy se plissèrent comme s’il trouvait la réponse de Grey amusante.

— J’ai eu le plaisir de rencontrer ton fils, cet été. Lors d’un déjeuner chez Mme Prévost.

Oh non, ne joue pas à ce jeu-là.

— Et, si j’ai effectivement revu brièvement M. Fergus Fraser à Charles Town récemment, j’ai également eu l’honneur de voir de près le général Fraser durant les pourparlers avant Monmouth, poursuivit Percy.

— Et ?

Grey affichait un sourire froid de convenance, même s’il savait pertinemment que Percy pouvait lire ses pensées dans ses yeux.

Percy toussota dans son poing et détourna le regard, le fixant sur la jambe fantôme de M. Fleury.

— Va te faire foutre, Percy, dit aimablement Grey.

Là-dessus, il tourna les talons et alla chercher la tasse de thé de Mme Fleury. Toutefois, une onde de chaleur et une vague excitation sexuelle demeuraient en lui, ainsi que la sensation troublante et exaltante du regard de Percy dans son dos. Bien qu’il n’ait pas senti ses caresses depuis des années, il s’en souvenait bien. Trop bien.

Il repoussa fermement ces pensées. Il n’était pas question de céder au charme de Percy et encore moins à son chantage minable. Quelle

importance s'il décidait de clamer à qui voulait l'entendre que William ressemblait de manière saisissante à un général rebelle écossais ? Cela ferait jaser un moment, mais William avait quitté l'armée et était toujours comte. Si on l'interrogeait à ce sujet, il saurait répondre d'un regard glacial et tourner le dos.

Néanmoins, il devait découvrir ce que tramait Percy et pourquoi. Une nouvelle onde de chaleur lui parcourut le dos comme si l'on avait versé du café bouillant dans son col.

De l'autre côté de la pièce, il vit le long index d'Amaranthus se poser sur le torse de William.

Son doigt effleurait l'un des plus gros scarabées de son gilet, un monstre de cinq centimètres de long, jaune bouton d'or, avec des cornes aux extrémités noires et, forcément, de minuscules yeux rouges.

— *Dynastes tityus*, déclara-t-elle. Plus prosaïquement, scarabée licorne, ou encore dynaste Hercule oriental.

— Vraiment ? dit-il, amusé, en baissant le nez vers son torse et le long index fin.

Son alliance brillait autour de son annulaire. Il inspira profondément, faisant avancer son doigt sur la soie jaune. Elle sourit et le retira. Ses sourcils étaient doux et bien dessinés, d'un blond plus sombre que sa chevelure.

— Hercule était un titan et un rebelle, déclara-t-elle. Un peu comme vous.

— Moi ? Que voulez-vous dire ?

— Que vous comptez mener votre vie comme bon vous semblera et non pour satisfaire les attentes des autres. N'est-ce pas ?

Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle soit aussi directe. Elle ne cessait de le surprendre.

— Vos attentes ? demanda-t-il.

— Oh non. Je n'attends rien, William. Ni de vous ni de personne.

Elle marqua une pause, ses yeux sondant les siens. Sa robe en satin violet les rendait gris et aussi translucides que la pluie sur une vitre.

— À moins que vous ne fassiez allusion à la modeste proposition que je vous ai faite ?

En dépit du combat intérieur qui se déroulait en lui, il fut amusé par sa référence à Jonathan Swift. Cela dit, sa proposition était presque aussi choquante que celle de l'essai satirique de Swift, dans lequel il suggérait de manger les nouveau-nés pour réduire la misère.

— Oui, c'est à cela que je pensais, dit-il.

— Je suis ravie d'apprendre que vous y réfléchissez.

Il ouvrit la bouche pour le nier. Cependant, si son esprit refusait fermement d'envisager son offre scandaleuse, son corps avait déjà délibéré et en était arrivé à des conclusions tout aussi fermes.

Il toussota et lança un regard à la ronde. Dieu merci, papa discutait avec un diplomate français et ne regardait pas dans sa direction.

— Je ne dirais pas que « réfléchir » soit le bon mot, dit-il en croisant les mains dans son dos. Toutefois, là n'est pas la question. Je suis venu cet après-midi pour vous voir...

— Vraiment ? s'exclama-t-elle, ravie.

— ... afin de vous dire que je pars demain matin et ignore quand je serai de retour.

Elle n'était plus ravie, ce qu'il regretta, même s'il n'y pouvait rien.

Il indiqua d'un mouvement de tête les portes-fenêtres ouvertes sur le jardin.

— Venez, je vous expliquerai pourquoi.

Comprenant son intention, elle hocha discrètement la tête.

— Pas ensemble. Je vais sortir la première. Buvez un verre, prenez congé de nos hôtes, sortez par la grande porte et faites le tour de la maison.

Il la retrouva enfin au fond de l'immense jardin de Mme Fleury. Elle contemplait une petite grotte dans laquelle un putto urinait sur un crapaud

au milieu d'une fontaine en pierre. Les yeux ronds du batracien brillaient sous le jet.

Elle lui lança un bref regard avant de tourner de nouveau son attention sur la sculpture.

— C'est un vrai crapaud, observa-t-elle. Un genre de *Scaphiopus*. Ils vivent principalement sous terre mais adorent l'eau.

— Apparemment.

Il ne tenait pas à se laisser de nouveau désarçonner. Sans tourner autour du pot, il lui parla de la lettre de Denzell Hunter à son oncle. Elle pâlit et, comme saisie d'un soudain frisson, resserra sa cape autour d'elle.

— Oh non, pauvre femme !

Ses yeux s'étaient remplis de larmes. D'abord surpris, William se souvint qu'elle était mère. Elle devait songer à Trevor.

— Oui, c'est terrible, convint-il, la gorge nouée. Naturellement, oncle Hal veut Dottie auprès de lui afin de prendre soin d'elle et de s'assurer qu'elle est à l'abri. Je pars donc la chercher.

— Bien sûr, dit Amaranthus d'une voix rauque en laissant retomber les pans de sa cape. J'espère que votre cousine sera bientôt au sein de sa famille. De se trouver seule après une telle épreuve... Combien de temps cela vous prendra-t-il ?

— Je l'ignore, admit William. Si tout se passe bien, environ un mois, six semaines... En cas d'encombres, comme une maladie, le mauvais temps, des incidents de parcours, des mouvements de troupes... plus longtemps.

Amaranthus hocha la tête. Le crapaud gonfla soudain sa gorge et lâcha un croassement sonore. Il le répéta plusieurs fois sous le regard ahuri de William et d'Amaranthus, puis il leur lança un regard accusateur et descendit de son perchoir pour aller se cacher sous un amas de frondes vertes.

Amaranthus pouffa de rire et William sourit, charmé par ce son. La tension entre eux était retombée. Tout naturellement, il remonta sa cape autour ses épaules. Aussi naturellement, elle s'avança vers lui et se nicha dans ses bras. Ni l'un ni l'autre n'auraient su dire qui, le premier, avait embrassé l'autre, ni pu deviner ce qui allait suivre.

De nouveau sur les routes

JOHNN CINNAMON HISSA LES SACOCHES de William sur la jument, puis examina l'animal sous toutes les coutures, la contournant en plissant les yeux, lui faisait fléchir l'antérieur droit, resserrant la sous-ventrière (et ne parvenant qu'à la relâcher) et agaçant le pauvre cheval. Il était gêné d'avoir dû être sauvé des enrôleurs de la marine de Saint-Domingue et, depuis sa mésaventure, faisait son possible pour se rendre utile.

— C'est une bonne bête mais elle finira par te donner un coup de sabots si tu ne la laisses pas tranquille, lui dit William, amusé.

Il était ému par la sollicitude maladroite de son ami. Il savait qu'il aurait voulu l'accompagner, ne lui faisant probablement pas confiance pour ramener seul sa cousine Dottie sans se faire arrêter, pendre par accident ou tuer par des bandits de grand chemin. Toutefois, il ne le voulait pas assez pour quitter Savannah avant que son portrait soit achevé.

William resserra la sous-ventrière et donna une tape sur l'épaule de Cinnamon.

— Tout se passera bien, l'assura-t-il. Le temps d'arriver en Virginie, ce sera presque l'hiver. Or, les armées ne combattent pas en hiver. Je le sais, j'ai été soldat.

— Je le sais aussi, *crétin*. Ne m’as-tu pas raconté que, la dernière fois que tu étais dans l’armée, un déserteur allemand t’a tapé sur la tête et jeté dans un ravin, où tu serais mort si son cousin écossais que tu détestes ne t’avait pas trouvé ?

— Je ne déteste pas Ian Murray, se défendit William en se raidissant. Après tout, je lui dois la vie.

Cinnamon lui tendit son meilleur couteau, celui avec la gaine brodée de perles.

— C’est bien pour ça que tu le détestes, rétorqua-t-il. Ça, et le fait que tu désires sa femme. Et ne me dis pas que tout ira bien. J’ai vu le genre d’ennuis que tu attires quand nous sommes ensemble. J’allumerai un cierge à la Vierge Marie tous les jours jusqu’à ce que tu reviennes avec ta cousine.

— Tu n’en as pas les moyens, mais *merci beaucoup*.

Il était sincèrement touché.

— As-tu une bonne cape épaisse ? demanda encore Cinnamon. Et des caleçons en laine pour tenir tes bourses au chaud ?

— Occupe-toi de tes propres bourses, lui conseilla William en mettant le pied à l’étrier. Prends soin de toi et fais ce que te dit ma sœur.

Cinnamon se signa.

— Tu crois que j’oserais lui désobéir ? Cette femme est redoutable. Belle, mais grande et dangereuse. En outre, je tiens à ce que mon portrait me ressemble. Si je la mets en colère...

Il loucha et tira la langue sur le côté de sa bouche.

William éclata de rire. Il glissa le couteau sous sa ceinture, le tapota puis saisit ses rênes.

— Tu n’as qu’à filer doux. *Adieu, mon ami !*

— *Au revoir*, corrigea Cinnamon. *Et bon voyage !*

Les vents de l'hiver

MIS À PART QUELQUES AVERSES et une journée de pluie ininterrompue, le temps fut de son côté et les routes n'étaient pas mauvaises. Quant aux armées...

Sa mission était de retrouver Dottie et de la ramener dans le giron familial. Personne n'avait fait allusion à son mari qui, vraisemblablement, était toujours un prisonnier de guerre évadé. Denzell Hunter était peut-être avec Dottie en Virginie. Dans le cas contraire... S'il connaissait bien sa cousine, il connaissait aussi Denzell. Une fois son épouse en sécurité, il était peut-être retourné au sein de l'armée continentale, par conviction personnelle autant que par sens du devoir. Oncle Hal lui avait montré plusieurs dépêches officielles et lui avait fait part des opinions du général Prévost quant aux dispositions des armées britanniques et américaines. L'hiver approchait et, dans le Nord, les hostilités avaient pratiquement cessé. Sir Henry Clinton rôdait dans la colonie de New York depuis la bataille de Monmouth et George Washington, selon des informations qu'oncle Hal considérait probablement comme fiables, retenait toujours le gros de ses troupes dans ses quartiers d'hiver du New Jersey.

En revanche, l'un des généraux de Washington, Lincoln (celui qui avait vainement tenté de prendre Savannah), occupait à présent Charles Town. Or, Clinton la voulait.

Tout en parcourant sa pile de dépêches derrière ses demi-lunettes, oncle Hal avait résumé :

— D'après les dernières nouvelles, sir Henry comptait envoyer quatorze mille hommes le long de la côte pour prendre la ville une fois que d'Estaing et ses mangeurs de grenouilles auraient quitté New York. Il a été retardé parce qu'il a dû aller protéger Newport, où les Français se sont rendus ensuite. Puis ces foutus Français sont apparus ici ! Tu as bien dit que tu avais vu d'Estaing lui-même ?

— De mes propres yeux, avait assuré William.

— Nous savons également qu'après l'échec de son siège Lincoln est allé occuper Charles Town, ce qui dresse un nouvel obstacle sur la route de Clinton, avait opiné lord John.

— L'hiver approchant, les plans de sir Henry ont sans doute été encore retardés par le mauvais temps et le détail mineur de devoir loger quatorze mille soldats au cas où Benjamin Lincoln n'aurait pas l'amabilité de lui céder immédiatement la place. Tout cela pour dire que je n'ai pas la moindre idée de ce que tu trouverais en traversant Charles Town ou en passant dans ses environs, mais...

— Traverser la ville sera beaucoup plus rapide que la contourner, l'avait interrompu William. Ne t'inquiète pas, mon oncle, je serai en Virginie le plus vite possible.

Les traits de Hal, tirés par la fatigue et l'inquiétude, s'étaient détendus et il s'était fendu de l'un de ces sourires qui vous faisaient croire que tout irait bien, ne serait-ce que parce que personne au monde ne pouvait lui résister.

— Je le sais, Willie, avait-il dit avec affection. Merci.

William s'était donc lancé dans sa mission avec le cœur vaillant, des bottes solides, un bon cheval et une bourse remplie d'or, oncle Hal tenant à ce qu'il ne manque de rien lorsqu'il ramènerait Dottie dans les bras de son père. Le rôle de Denzell Hunter dans ces opérations n'avait jamais été mentionné. Lord John s'en était chargé plus tard.

— C'est un quaker, avait-il dit à William en privé. C'est également un médecin de l'armée continentale *et* un prisonnier de guerre évadé. Il se peut qu'il ait rejoint Washington et se trouve donc actuellement dans le New Jersey. Si tel est le cas, qu'il y reste. Ramène-nous Dottie quoi qu'elle dise... ou te fasse.

— N'est-elle pas devenue quakeresse, elle aussi ? avait souligné William. Elle ne recourrait pas à la violence.

Lord John lui avait lancé un regard sceptique.

— Je doute que ses nouvelles convictions religieuses soient parvenues étouffer sa propension familiale à l'autoritarisme. N'oublie pas qui est son père.

— Hmm...

La dernière fois que William avait déclaré à une jeune quakeresse (la sœur de Denzell Hunter, par-dessus le marché !) qu'elle ne pouvait lever la main sur lui, elle l'avait giflé. Elle l'avait également traité de coq, ce qui l'avait profondément vexé.

Durant la discussion sur le sauvetage de Dottie, il n'avait guère pensé à Denzell. Le cas échéant, il en serait arrivé à la même conclusion que son père et son oncle. Une fois sa cousine à l'abri, il lui enverrait un message lui disant où elle se trouvait et l'assurant de son bien-être.

William se sentait à la fois héroïque, sentimental et magnanime. C'était en grande partie dû à ses sentiments envers Amaranthus, qui étaient à la fois confus et gratifiants. Une partie de lui regrettait de ne pas avoir profité du pavillon d'été de Mme Fleury afin d'accomplir la première étape du plan

suggéré par sa cousine par alliance. L'autre partie était plutôt soulagée qu'il ne l'ait pas fait.

S'il s'était retenu, c'était principalement en raison du bébé de Dottie et de la réaction d'Amaranthus en apprenant sa mort. Avant de voir ses larmes, il avait ressenti la tristesse de la situation d'une manière abstraite, loin de lui. Le chagrin sincère d'Amaranthus avait soudain rendu l'enfant douloureusement réelle. La petite Minerva Joy avait été une vraie personne dont la mort avait cruellement affligé ceux qui l'avaient aimée, ne serait-ce que brièvement.

C'était la tendresse suscitée par cette pensée autant que le désir qui lui avait fait toucher Amaranthus et savourer ce baiser.

Il effleura ses lèvres du revers de la main. Quel étrange et merveilleux baiser. Durant ces quelques instants où leurs lèvres s'étaient rencontrées et leurs corps s'étaient pressés l'un contre l'autre, attisant leur désir dans ce jardin humide et froid, une connexion s'était tissée entre eux, comme s'il la connaissait à présent au-delà des mots.

Et il avait sacrément envie de la connaître davantage. L'intérêt était réciproque. Lorsqu'il avait glissé la main sous ses jupes, le long de sa cuisse fuselée, et avait posé sa paume sur sa vulve, il avait senti la turgescence et la moiteur de son désir. La pulpe de ses doigts l'en chatouillait encore.

Il se ressaisit et chassa Amaranthus de ses pensées. Pour le moment.

La tendresse demeurait, ainsi que ses pensées pour le bébé. C'était pourquoi il s'était arrêté. Il lui était soudain venu à l'esprit que ce qu'il était en train de faire pouvait déboucher sur la naissance d'un être vivant.

Il serait injuste d'obliger cet être à assumer des fardeaux, légitimes ou non, qui n'étaient pas les siens.

Si je l'épouse et ne pars pas quand elle tombera enceinte... Son fils (Dieu, quelle pensée, son fils !) hériterait quand même des titres d'Ellesmere et de Dunsany, mais pas avant qu'il soit prêt. Il préparerait le garçon, lui montrerait...

Il secoua violemment la tête en s'efforçant de chasser ces idées. Elles étaient nouvelles, effrayantes et, à leur manière, plutôt excitantes. Il préféra se concentrer sur ses souvenirs d'Amaranthus, de ses sourcils blonds, du gargouillis de la fontaine et des yeux noirs et brillants du crapaud.

Il remarqua à peine les kilomètres défilant sous les sabots de sa monture et ne s'arrêta que lorsque l'obscurité de la nuit engloutit la route.

Le quadrille de Virginie

WILLIAM S'ARRÊTA pour la nuit dans un hameau à une cinquantaine de kilomètres de Richmond. Il sentait l'appel de Mount Josiah : il était passé à quelques kilomètres de la route qui l'y aurait conduit et, l'espace d'un instant, il s'y rendit en pensée, s'asseyant sous le porche à demi effondré avec Manoke et John Cinnamon, mangeant du poisson-chat frit et de la viande de porc fumée, une vague odeur de tabac flottant dans la brise du soir.

Il envisagea brièvement d'y conduire Dottie. Le temps se rafraîchissait et les pluies devenaient plus fréquentes ; une femme endeuillée et affaiblie par la maladie ne devrait pas chevaucher pendant des semaines dans la boue et sous les orages. Si Manoke s'y trouvait toujours, il pourrait facilement effectuer quelques réparations afin que la maison soit habitable.

Non, c'était un fantasme né de son désir de rester assis des heures durant sur son perron bancal à rêvasser. Il devait ramener Dottie à oncle Hal au plus tôt, afin qu'elle panse ses plaies entourée des siens. *Et*, ajouta une petite voix traîtresse au fond de son esprit, *plus tôt tu seras rentré, plus tôt tu reverras Amaranthus*.

— Ça aussi, dit-il à voix haute en éperonnant son cheval.

Il avait suffisamment d'argent pour ramener Dottie en diligence. Encore eût-il fallu qu'il y en eût une. La colonie de Wilkins Corner comptait trois bœufs, une mule, un petit troupeau de chèvres et quelques cochons. Il n'y avait que quatre maisons. Il s'enquit auprès d'une femme qui trayait une chèvre et elle lui indiqua la porte de Fear God Elmsworth.

Le gentleman était octogénaire et sourd comme un pot. Son épouse, beaucoup plus jeune (à peine la soixantaine), lui transmit le nom et l'objet de la visite de William en hurlant à quelques centimètres de son oreille.

— Dorothea, tu dis ? demanda M. Elmsworth en arquant un sourcil broussailleux vers William. Qu'est-ce qu'il lui veut ?

— Je... suis... son... cousin, s'époumona William.

— Son cousin ? Son cousin ?

Le vieil homme se tourna vers sa femme pour qu'elle lui confirme cette déclaration improbable, puis secoua la tête.

— Il ne lui ressemble en rien.

William se tourna vers l'épouse.

— Pourriez-vous expliquer à votre mari que le père de Dorothea est mon oncle, et que son frère est mon père adoptif ?

La femme l'entendit mais tant d'informations généalogiques la décontenancèrent. Elle ouvrit la bouche, puis la referma en fronçant les sourcils.

— Peu importe, s'impatienta William. S'il vous plaît, dites à Dorothea que je suis là.

— Dorothea n'est pas là, répondit M. Elmsworth qui, étrangement, avait entendu sa requête.

Il hésita et se tourna vers sa femme.

— Elle n'est pas là, hein ?

— Non, elle n'est plus là, répéta celle-ci, l'air perplexe.

William inspira profondément et décida que secouer Mme Elmsworth comme un prunier ne serait pas galant.

— Où est-elle ? demanda-t-il calmement.

Mme Elmsworth parut surprise.

— Mais... son frère est venu la chercher le mois dernier, pardi !

William avait acquiescé machinalement à la réponse de Mme Elmsworth. Puis, quand il l'entendit *vraiment*, il fit un bond, comme s'il avait été piqué par un taon.

— Son frère..., répéta-t-il lentement.

Les deux vieux hochèrent la tête.

— Comment s'appelait-il ?

M. Elmsworth, qui allumait la longue pipe en argile, l'écarta de sa bouche le temps de demander :

— Hein ?

— Il n'en sait rien, répondit Mme Elmsworth en secouant son bonnet d'un air navré. Je travaillais dans le verger quand il est venu. Le temps de rentrer, ils étaient déjà partis. Dorothea nous avait laissé un gentil message pour nous remercier de l'avoir accueillie. Elle n'a rien dit du nom de son frère et mon mari est trop sourd pour avoir compris ce qu'ils disaient. Ils lui parlaient avec des signes.

— Ah.

Il était possible que M. Elmsworth ait mal compris la situation. Il était également possible que le frère en question soit Henry. La dernière fois que William avait vu Henry Grey, il vivait à Philadelphie avec une très belle logeuse noire, peut-être veuve, et se remettait lentement d'avoir perdu quelques centimètres d'intestins après avoir reçu une balle dans le ventre. Denzell pouvait s'être arrêté à Philadelphie quand il était en route vers le New Jersey et lui avoir donné des nouvelles de Dottie. Après quoi il aurait demandé à Henry d'aller la chercher ou Henry s'était mis seul en tête de le faire.

Il lui vint soudain une idée. Il gonfla ses poumons, s'approcha de l'oreille velue de M. Elmsworth et cria :

— Portait-il un uniforme ?

M. Elmsworth sursauta et lâcha sa pipe, que sa femme rattrapa heureusement avant qu'elle se brise sur le plancher.

— Enfin, jeune homme ! s'offusqua M. Elmsworth. On ne crie pas comme ça à l'intérieur. Ça ne se fait pas !

— Je suis désolé, monsieur, s'excusa William en baissant la voix d'un ton. C'est que Mme Hunter a... deux frères et je me demandais lequel des deux était venu.

Henry avait été déclaré invalide et libéré de l'armée. Adam, le cadet des trois cousins de William, était capitaine dans un bataillon d'infanterie.

— Oh ! Ah ! fit Mme Elmsworth.

Elle interrogea son mari en criant et parvint à lui soutirer l'opinion peu convaincue que le jeune homme portait peut-être un uniforme, quoique, de nos jours, avec tant de gens se promenant avec des armes, des pantalons colorés et des boutons brillants, c'était difficile à dire.

— C'est qu'on est quakers et, la vanité, ce n'est pas pour nous, expliqua-t-il à William avec un air vaguement accusateur. Pas plus que les armées et les armes. Sauf pour chasser. La chasse, passe encore. Faut bien que les gens mangent, non ?

N'ayant pas d'autre choix, William puisa dans ses réserves de patience. Il lui vint une autre idée et il se tourna vers Mme Elmsworth.

— Pourriez-vous demander à votre mari si l'homme qui est venu chercher Dorothea lui ressemblait ?

Henry et Benjamin étaient bruns et minces, comme leur père. En revanche, Adam et Dottie ressemblaient à leur mère, blonds et les joues roses, avec des mentons ronds et de grands yeux bleus rêveurs.

M. Elmsworth, que son interrogatoire commençait à lasser et qui tirait nerveusement sur sa pipe, parut soulagé par la question. Il expira un grand nuage de fumée bleue et acquiesça vigoureusement.

— Oui. Il lui ressemblait beaucoup, beaucoup.

Adam, donc. William se détendit et se répandit en remerciements. Les Elmsworth refusèrent l'argent qu'il leur offrait.

Au moment de prendre congé, il demanda :

— Madame, auriez-vous encore le billet que ma cousine vous a laissé ?

Sa requête entraîna un quart d'heure de recherche dans la maison minuscule, cherchant sous le moindre bocal de confiture poisseux, jusqu'à ce que M. Elmsworth se souvienne soudain qu'il avait utilisé le morceau de papier pour allumer sa pipe.

En voyant sa mine déconfite, Mme Elmsworth tenta de le consoler :

— Il n'y avait pas grand-chose d'écrit dessus. Elle nous remerciait simplement pour notre hospitalité et disait que son frère la conduirait auprès de son mari.

Il se faisait tard. Son cheval était fatigué et avait besoin de se nourrir. En dépit de sa hâte de se remettre en route, William accepta l'offre des Elmsworth de dormir dans leur petite grange. Ils l'avaient également invité à partager leur dîner. Voyant que celui-ci consistait en une louchée de porridge au maïs avec quelques gouttes de mélasse et des tranches de pain sec ratatiné, il déclina en leur assurant qu'il lui restait assez de provisions dans ses sacoches, puis se retira dans la grange pour s'occuper de Betsy avant de se réfugier dans ses propres pensées.

En réalité, il lui restait une pomme à moitié pourrie et un morceau de fromage dur, suintant de graisse et légèrement moisi. Il prêta peu d'attention à son repas frugal, l'esprit occupé à échauder des plans.

Adam. Ce ne pouvait être que lui. Il n'avait pas vu son cousin depuis plus d'un an et ignorait où le trouver. Accablés par la mort de Benjamin, oncle Hal et papa n'en avaient jamais parlé dans leurs discussions.

Aux dernières nouvelles, Adam était capitaine d'infanterie dans un autre régiment que celui d'oncle Hal, un choix judicieux, selon William. Tôt dans leurs carrières militaires, les trois fils de Hal avaient estimé que le meilleur

moyen de rester en bons termes avec leur père était de ne pas servir sous ses ordres et avaient acheté leurs commissions en conséquence.

— Dans ce cas, commence par l'autre côté, bougre d'âne, maugréa-t-il. Adam ne peut avoir appris où se trouvait Dottie que par Denzell. Nous supposons que Denzell est avec Washington. D'après oncle Hal, Washington se trouve dans ses quartiers d'hiver dans le New Jersey.

Il lâcha un petit rot qui sentait la pomme pourrie et se détendit légèrement, remontant le col de sa houppelande jusqu'à ses oreilles et remuant les orteils au fond de ses bottes froides et humides. Si son raisonnement était correct, il n'avait pas besoin de chercher où se trouvait Adam. Il était probablement avec l'armée de Clinton à New York, si celle-ci était encore à New York. Si Clinton avait l'intention de prendre Charles Town, il ne le ferait pas si tard dans la saison. Si les Hunter ne se trouvaient pas avec Washington dans le New Jersey, Adam était le seul à pouvoir lui dire où ils étaient.

Betsy troussa sa queue et déversa une cascade de crottin à une soixante de centimètres de là où William était assis sur un seau retourné. Il se pencha en avant et frotta ses mains glacées au-dessus des émanations chaudes, réfléchissant.

Pourquoi Denzell avait-il envoyé chercher Dottie après l'avoir placée à l'abri chez les Elmsworth ? Cela n'avait pas grande importance. Ses propres options étaient claires : se rendre à New York à la recherche d'Adam ; se rendre dans le New Jersey à la recherche de Denzell ; faire demi-tour et retourner à Savannah pour transmettre à son oncle ce qu'il avait appris.

Il écarta cette dernière option.

Qu'il aille à New York ou dans le New Jersey, la distance était à peu près la même : environ cinq cents kilomètres. Il lança un regard vers le ciel nuageux à travers la porte entrouverte. Une semaine, peut-être, si les routes étaient bonnes.

— Ce qu’elles ne seront pas, conclut-il en voyant de petits flocons durs qui n’étaient pas encore tout à fait de la neige voleter dans l’air froid.

Quoi qu’il en soit, il n’avait pas grand-chose d’autre à faire.

La nouvelle année arriva à Morristown avant William. En chemin, il avait eu tout le temps de prendre une décision. S’il se répétait que Morristown était le lieu logique par où commencer ses recherches, puisque Denzell s’y trouvait probablement et que Dottie devait l’avoir rejoint, sa conscience lui rappelait caustiquement que son choix lui avait été dicté autant par la lâcheté que par la logique. Il ne tenait pas à entrer dans le quartier général de Clinton vêtu comme un civil miteux et affronter les regards (ainsi que les questions directes) d’hommes qu’il connaissait.

Il n’en était pas question.

Morristown comptait deux églises, deux tavernes, une cinquantaine de maisons et une grande demeure. Les drapeaux ornant cette dernière lui indiquèrent que Washington y avait probablement établi son quartier général. Bien qu’il eût aimé apercevoir le général, sa curiosité pouvait attendre.

Ce fut néanmoins la curiosité qui le poussa à demander à un passant pourquoi tant de gens faisaient la queue devant les églises en battant des pieds pour se réchauffer.

— La variole, répondit-il. Les inoculations. Ordre du général Washington. Tous les soldats et les habitants de la ville doivent y passer, que ça leur plaise ou non. Ils font ça dans les églises tous les lundis et mercredis.

William avait entendu parler des inoculations contre la variole. Mère Claire y avait fait allusion un jour, à Philadelphie. Les inoculations nécessitaient des médecins et la présence de Washington impliquait celle de médecins militaires. Remerciant le passant, William remonta une file de gens qui patientaient, ôta son chapeau pour saluer l’homme qui se trouvait à la porte et entra comme si de rien n’était.

Un médecin et son assistant officiaient près des fonts baptismaux, leur matériel étalé sur l'autel. Ce n'était pas Denzell. William marcha droit sur lui, s'attirant les regards surpris des gens dans la file.

Le médecin portait un couvre-chef avec des rabats sur les oreilles et un tablier ensanglanté. William lança un regard vers ses outils : deux petits couteaux, une pince et un bol rempli de ce qui ressemblait à des vers rouge sombre très fins. Son souffle se condensant autour de son visage, le médecin pratiqua une petite incision dans la main d'une femme qui détourna la tête en grimaçant. Il épongea rapidement le sang, saisit avec la pince l'un des vers dans le bol (il s'agissait en fait de fils trempés dans une substance infecte... de la variole ?) et l'enfonça dans la plaie.

Alors que la femme enveloppait sa main dans un mouchoir, William s'inséra habilement en tête de la queue.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il en s'inclinant, je cherche le Dr Hunter. J'ai un message important à lui transmettre.

Le docteur souleva ses lunettes et l'examina en plissant les yeux. Puis il les rabaissa et reprit son couteau.

— Aujourd'hui, il est à Jockey Hollow. Probablement à Wick House mais il pourrait aussi se trouver dans l'une des cabanes.

— Merci, monsieur, répondit William, sincèrement reconnaissant.

Le médecin acquiesça d'un air absent et fit signe au suivant de s'approcher.

Après s'être de nouveau renseigné, William grimpa une colline jusqu'à Jockey Hollow. La région était montagneuse (Washington adorait apparemment les hauteurs). Une fois au sommet, une immense scène de dévastation s'étendit devant lui. On aurait dit qu'un météore s'était écrasé dans la forêt, arrachant la végétation et retournant la terre. Les continentaux avaient abattu près de cinq cents hectares d'arbres. Les souches pointaient hors de la boue comme autant de doigts maigres. Des bûchers de

branchages brûlaient ici et là, chacun entouré de soldats tendant leurs mains glacées vers les flammes.

Des troncs étaient empilés un peu partout. Un grand nombre de cabanes de bonne taille en rondins étaient en cours de construction. De toute évidence, le campement serait semi-permanent... et vaste.

Les soldats, la plupart en tenue de civil ou dans des capotes militaires, grouillaient telles des fourmis. Si Denzell était parmi eux, le trouver ne serait pas une mince affaire. William s'approcha d'un feu et se faufila parmi les hommes agglutinés autour. Dieu que la chaleur faisait du bien ! Il frotta ses paumes l'une contre l'autre pour la diffuser dans son corps.

— Où se trouve Wick House ? demanda-t-il à son voisin.

Le jeune homme (il devait avoir quelques années de moins que William) pointa le doigt vers une maison modeste au sommet d'une butte.

— Là-haut.

William le remercia et quitta à regret la délicieuse chaleur. Il empestait la fumée.

En dépit de sa taille modeste, Wick House devait appartenir à un homme fortuné. Ses dépendances incluaient une forge, un moulin et une grande étable. Son propriétaire devait également être un rebelle, à moins qu'il n'ait été exproprié de force : des bannières régimentaires étaient plantées près de la porte et une sentinelle au nez bleui par le froid était postée devant celle-ci pour écarter les visiteurs importuns.

Bah, cela avait fonctionné une fois... William redressa les épaules, releva le menton et se dirigea vers la porte comme s'il était chez lui.

— J'ai un message pour le Dr Hunter, annonça-t-il. Le trouverai-je ici ?

La sentinelle l'observa à travers des yeux chassieux injectés de sang.

— Non, répondit-il.

— Puis-je savoir où il est ?

La sentinelle se racla la gorge et cracha par terre, sa glaire atterrissant à quelques centimètres des orteils de William.

— Ici. Mais tu ne le trouveras pas car je ne te laisserai pas entrer. Si tu as un message pour lui, donne-le-moi.

— Je dois le lui remettre en main propre.

La sentinelle fit un pas de côté et se planta devant la porte, son mousquet en diagonale devant son torse et son nez bleu levé d'un air impérieux.

— Tu n'entreras pas, mon p'tit gars. Le docteur est avec le brigadier-général Bleeker et ne veut pas être dérangé.

William émit un grognement sourd qui n'impressionna nullement Nez-Bleu. Il fit une seconde tentative.

— Et Mme Hunter ? Se trouve-t-elle dans le camp ?

Compte tenu du désastre derrière lui, il espérait que non.

— Oui, elle est à l'intérieur. Avec le docteur et le brigadier.

— Le brigadier... c'est-à-dire... ?

— Le général Bleeker. Ralph Bleeker.

William poussa un soupir.

— Puisque je ne peux pas entrer, auriez-vous l'amabilité de prévenir ma cousine que j'apporte un message pour son mari ? Elle peut sûrement venir le chercher.

Cela fonctionna presque. Il vit le doute lutter avec le devoir sur les traits du butor. Malheureusement, le devoir l'emporta. Nez-Bleu secoua la tête et agita une main.

— Allez, dégage !

William obtempéra. Il redescendit de la butte sans se retourner et, dès que des buissons et de petits arbres le cachèrent à la vue de la sentinelle, bifurqua sur sa droite. Il mit un certain temps à contourner la butte et à remonter discrètement de l'autre côté jusqu'au moulin. Là, il put se mêler à la petite foule attendant de faire moudre son blé et observer la maison. Oui, il y avait bien une porte à l'arrière. Non, gloire à Dieu, elle n'était pas gardée, du moins pour le moment.

Il attendit que les gens dans la queue cessent de le remarquer puis s'éloigna d'une manière plus ou moins furtive comme s'il avait besoin de soulager sa vessie. Il passa rapidement devant la forge, s'approcha de la maison et... entra.

Il referma la porte derrière lui avec une bouffée de satisfaction.

— Monsieur ?

Il se retourna. Il se trouvait dans une cuisine. Une cuisinière et plusieurs servantes l'observaient d'un air surpris. Une odeur succulente flottait dans l'air et lui fit monter l'eau à la bouche : un énorme cochon tournait sur une broche dans l'immense cheminée. Hélas, son ventre devrait attendre.

Il s'inclina et souleva brièvement son chapeau devant la cuisinière.

— Je vous demande pardon, madame. J'apporte un message pour le docteur.

— Il est dans le salon, répondit l'une des plus jeunes servantes.

Elle le regarda de haut en bas d'un air admiratif avant d'ajouter :

— Je vais vous y conduire.

La maison était confortable et semblait avoir de nombreux occupants. L'arrière de la bâtisse comptait un autre étage et il entendait des voix et des pas au-dessus de sa tête. La servante le conduisit devant une porte fermée et fit une révérence. Il la remercia puis, en posant la main sur la poignée en porcelaine, entendit l'inimitable rire gazouillant de sa cousine. Ses lèvres dessinèrent un large sourire.

Il souriait toujours en entrant dans la pièce. Dottie était assise dans un fauteuil près du feu, son panier à ouvrage sur les genoux. Elle écoutait avec attention un homme en uniforme continental qui se tenait devant la cheminée.

Denzell était présent lui aussi, debout près de la fenêtre. William le remarqua à peine, ayant été cloué sur place par la voix du militaire.

— William ! s'exclama Dottie en laissant retomber son tricot.

L'homme devant la cheminée se retourna brusquement.

— Bon sang, que diable fiches-tu ici ? lança-t-il.

Le bleu de sa veste d'uniforme faisait ressortir ses yeux pâles.

William avait l'impression qu'une mule lui avait décoché un coup de sabots dans le ventre. Il parvint néanmoins à inspirer.

— Bonjour, Ben, dit-il platement.

Général Bleeker de mes deux

BEN LE DÉVISAGEA FROIDEMENT et déclara :

— Pour toi, ce sera général Bleeker, je te prie.

Cela aurait pu être pris pour de l'humour. Ce ne l'était pas.

— Bleeker ? répéta William. Soit, si ça te chante. Mais... *Ralph* ?

— Ce n'est pas Ralph, mais Rafe, corrigea sèchement son cousin.

— L'un des prénoms de Ben est Raphael, expliqua gaiement Dottie comme s'ils discutaient autour d'une tasse de thé. Il le tient de notre grand-père maternel, qui s'appelle Raphael Wattiswade.

— « S'appelle » ? Je croyais que le père de votre mère était mort, répondit William, surpris.

Il se tourna vers Ben.

— D'ailleurs, je te croyais mort toi aussi.

Dottie et Denzell échangèrent un regard.

— L'Ami Wattiswade s'est donné beaucoup de mal pour donner cette impression, répondit Denzell en évitant soigneusement le regard de Ben. Assieds-toi donc, William. Prends un peu de vin.

Sans attendre sa réponse, il lui indiqua une chaise et alla chercher une carafe posée sur une table près de la porte.

William déclina l'invitation et la chaise. Bien que légèrement plus grand que son père, Ben mesurait une quinzaine de centimètres de moins que lui et il ne voulait pas perdre l'avantage de le dominer. La tête penchée en arrière, Ben lui adressa un regard noir.

— Je répète : que fais-tu ici ?

— Je suis venu chercher ta sœur, répliqua William en se tournant vers Dottie. Ton père veut que tu rentres à Savannah.

À juste titre. Elle était maigre et avait de profonds cernes noirs sous les yeux. Sa robe semblait suspendue à ses os. Elle ressemblait à une jolie porcelaine fêlée et au bord ébréché.

— Denzell, tu n'aurais jamais dû lui écrire, je te l'ai dit, déclara-t-elle à son mari en acceptant le verre de vin qu'il lui tendait.

Constatant que William ne voulait pas du second verre, Denzell s'assit et en but une gorgée.

— Et je t'avais dit de rentrer chez toi, rétorqua-t-il. Ce n'est pas un endroit pour une femme, surtout une femme qui...

Le regard de Dottie l'arrêta brusquement. Ses joues s'étaient empourprées et elle pinçait les lèvres. William se demanda si elle allait fondre en larmes ou fracasser le crâne de Denzell avec le tisonnier qui se trouvait à portée de sa main.

Ce pouvait être l'un comme l'autre. Il se tourna vers Ben qui l'observait, les narines frémissantes.

— Sors un moment avec moi, lui demanda-t-il. Tu pourras m'expliquer ce que tu as fichu et pourquoi. *Et* pourquoi je ne devrais pas rentrer droit à Savannah le raconter à ton père.

Il faisait froid dehors. Le ciel était bas, couleur de plomb. William sentait le regard de Ben percer un trou entre ses omoplates.

— Par ici, dit soudain son cousin en poussant la porte d'une grande bâtisse en bois d'où s'échappait une forte odeur de fumée et de graisse.

À l'intérieur, l'odeur était plus forte, mais il faisait chaud. Les mains de William le démangèrent de gratitude. Cela faisait des jours qu'il avait les doigts glacés. Des carcasses de chevreuils, de moutons et de porcs étaient suspendues aux poutres, des bandes de graisse gris et blanc apparaissaient entre les volutes de fumée qui montaient lentement d'une tranchée située dessous. De grands morceaux de viande avaient été découpés, sans doute pour alimenter les officiers logés à Wick House. William se demanda comment Washington comptait nourrir ses troupes durant l'hiver. À la vue du camp qui était en train d'être construit au pied de la butte, il devait y avoir près de dix mille hommes stationnés ici, beaucoup plus qu'il ne l'avait pensé.

— Adam m'a dit que tu avais démissionné, déclara Ben en refermant la porte. Est-ce vrai ?

— Oui.

William balança son poids d'un pied sur l'autre en observant attentivement son cousin. Il n'avait aucune raison de penser que Ben essaierait de le frapper mais, à ce stade, plus rien ne l'aurait étonné.

— Pourquoi ?

— Cela ne te regarde pas. Adam est donc en contact avec toi ? Où est-il, d'ailleurs ?

— À New York, avec Clinton.

— Te rends-tu compte que tu pourrais lui causer de sérieux ennuis en parlant avec lui ? Il pourrait être arrêté, traduit en cour martiale, même pendu ! Ou ta nouvelle allégeance se fiche de ce genre de considération ?

Encore sous le choc de voir Ben en vie, William n'était pas d'humeur à mâcher ses mots.

— Comment as-tu osé ? explosa-t-il soudain. Passe encore que tu sois un traître, tu n'es qu'un sale lâche ! Tu ne pouvais pas dire franchement que tu avais retourné ta veste, il fallait que tu te fasses passer pour mort en tuant ton père de chagrin ? Et que ressentira ta mère en l'apprenant ?

En dépit de la faible lumière, il vit le sang monter au visage de son cousin. Il serrait les poings. Il parvint néanmoins à répondre d'une voix calme.

— Réfléchis, Willie. Que préférerait mon père ? Que je sois mort ou que je sois un traître ? C'est ça qui le tuerait !

— Ou il te tuera lui-même, rétorqua William.

Ben se raidit et ne répondit pas.

— Alors pourquoi ? demanda William. Pour le rang, pour devenir le *général* Bleeker ? Ce ne peut pas être pour l'argent.

— Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes.

Il inspira profondément puis plissa les yeux.

— À moins que si. Es-tu venu ici pour nous rejoindre ?

— Quoi ? Pour lécher le derrière de Washington comme tu le fais ? Certainement pas. Je suis venu chercher Dottie. Imagine ma surprise.

Il fit un geste de dédain vers l'uniforme bleu et beige.

— Alors pourquoi avoir démissionné ? insista Ben.

Il le regarda de haut en bas, notant ses vêtements pauvres, sa chemise crasseuse, ses lourdes bottes par-dessus lesquelles il avait rabattu ses bas en laine.

— Et pourquoi cette tenue ? ajouta-t-il.

— Je te le répète, cela ne te concerne pas. Cela dit, ma décision n'était pas politique.

— La mienne, si.

Ben soupira et s'adossa à la porte.

— As-tu entendu parler d'un certain Paine ? Thomas Paine ?

— Non.

— C'est un écrivain. À vrai dire, il travaillait autrefois pour le département des douanes et de l'accise de Sa Majesté jusqu'à ce qu'il soit congédié. C'est alors qu'il s'est mis à écrire.

— Comme beaucoup qui n'ont rien d'autre à faire, je suppose.

Ben lui adressa un regard de reproche et poursuivit :

— Je l'ai rencontré à Philadelphie, dans une taverne. Nous avons discuté. Je l'ai trouvé... intéressant. Un peu excentrique, peut-être, mais passionné.

Ben inspira un peu trop profondément et toussa. William sentait lui aussi le chatouillis de la fumée dans sa poitrine.

— Puis, plus tard, lorsque j'ai été fait prisonnier à Brandywine, j'ai eu l'occasion de lire son pamphlet, *Le Sens commun*. J'en ai parlé avec un autre officier logé avec moi et... ses arguments tenaient vraiment debout, nom de nom ! Je suis devenu convaincu que les Américains avaient raison et je ne pouvais plus, en mon âme et conscience, me battre du côté de la tyrannie.

— Espèce de crétin pédant, cracha William en refoulant une forte envie de le frapper. Sortons d'ici. Je n'ai pas envie de sentir comme un jambon fumé, même si ça ne te dérange pas.

Cet argument sembla convenir à Ben. Ils sortirent et descendirent la colline, Ben prenant la direction opposée à la ville. Ils attirèrent quelques regards de la part des hommes qui transportaient des troncs vers le camp mais son cousin ne sembla pas s'en soucier.

— Si tu es général, les gens ne s'étonnent-ils pas que tu ne sois pas entouré d'une nuée d'aides et de lèche-bottes ? demanda William derrière lui.

Il eut la satisfaction de voir la nuque de Ben rougir en dépit du froid. La neige avait commencé à tomber en flocons épais qui recouvraient les congères gelées et grises des tempêtes précédentes.

— C'est pourquoi nous allons là où personne ne nous verra, répondit sèchement Ben.

Il se dirigea vers un hangar près d'un ruisseau gelé. La porte était fermée par un cadenas et, pendant plusieurs minutes, Ben tenta vainement de l'ouvrir avec ses doigts gourds.

— Laisse-moi faire.

William lui prit la clef et le poussa de côté. Il avait gardé ses mains dans ses poches et ses doigts étaient encore flexibles.

— Que peuvent avoir les continentaux qui mérite d’être enfermé à clef ? grommela-t-il sans vraiment chercher à être insultant.

Ben ne lui répondit pas et poussa la porte, révélant les silhouettes noires et longues de canons. Neuf pièces de quatre et de six, à première vue, avec quelques mortiers dans le fond. Le parc d’artillerie de l’armée continentale, apparemment. Le hangar sentait le métal froid, le bois humide et les vestiges de poudre noire.

— Il faisait meilleur dans le fumoir, observa Ben en se tournant vers William. Finissons-en avant de mourir congelés.

William était d’accord. Il commençait à regretter la compagnie des cadavres d’animaux et de leur feu.

— Je veux que Dottie revienne avec moi à Savannah. Tu as sûrement constaté qu’elle avait besoin de se remplumer, de chaleur... de sa famille ?

Ben émit un petit ricanement, son souffle blanc sortant par ses narines tel un taureau en colère.

— Bonne chance ! Hunter ne partira pas car on a désespérément besoin de lui ici. Elle ne le quittera pas. Tu as ta réponse.

Sous son agacement manifeste, il y avait une note étrange dans sa voix, presque un regret. Une pensée enfouie qui trottait au fond de l’esprit de William remonta soudain à la surface.

— Amaranthus !

Ben tressaillit. Ce poltron osa tressaillir !

— Sait-elle seulement que tu n’es pas mort ?

— Oui, répondit Ben, les mâchoires crispées. C’est pour elle que... Peu importe. Je ne peux pas obliger Dottie à partir avec toi, à moins de la ligoter, de la fourrer dans un sac et de la charger dans une carriole. Si tu crois pouvoir...

— C'est pour ta femme que tu as fait quoi ? l'interrompit William.

Ta femme. Le mot se retourna dans le creux de son ventre. Il ferma le poing et sentit sa paume moite.

— Tu veux dire que tu l'as informée de ce que tu comptais faire et qu'elle...

— J'étais prisonnier ! Je ne pouvais rien lui dire. Pas avant que... que ce soit fait.

Ben détourna le regard.

— Ensuite, je lui ai écrit pour lui expliquer, poursuivit-il. Naturellement. Elle n'était pas contente.

— Tu m'étonnes ! Est-ce elle qui a eu l'idée de te faire passer pour mort ? Si c'est le cas, je ne peux guère le lui reprocher.

— Oui, répondit Ben en fixant la bouche noire d'un canon. Elle a dit que personne ne devait savoir que j'étais un traître. Pas seulement pour elle et mon père... pour Trevor. Mon père se remettrait de ma mort, surtout si j'étais mort en soldat. Il ne supporterait jamais que...

— ... tu aies trahi ta patrie, acheva William pour lui. Non, je peux te le garantir. Et le petit Trevor ne sera pas heureux d'être ton héritier une fois qu'il sera assez grand pour comprendre ce qu'on dit sur toi... et sur lui. Tu as vraiment couvert ta famille de honte, n'est-ce pas ?

— Ferme-la ! s'énerva Ben. C'est pourquoi j'ai changé de nom et fait annoncer ma mort officiellement, bon sang ! J'ai été jusqu'à faire creuser ma tombe à Middlebrook au cas où quelqu'un viendrait vérifier.

— Quelqu'un est bien allé vérifier, l'informa William. Moi, bâtard ! J'ai déterré le corps dans cette tombe au milieu de la nuit, sous la pluie. Si tu n'avais pas choisi un voleur pour te remplacer, ton stratagème aurait peut-être fonctionné... Et Dieu sait que j'aurais préféré que ce soit le cas !

Sous sa colère, il ressentait une douleur vive dans sa poitrine. Juste là où le scarabée licorne s'était trouvé, ainsi que le long index d'Amaranthus.

— Ta femme...

— Elle ne te concerne pas, hurla Ben, le visage rouge vif. Pourquoi fallait-il que tu fourres ton nez dans nos affaires ? Et quoi, ma femme ? Qu’as-tu à voir avec elle ?

— Tu veux vraiment le savoir ? rétorqua William d’une voix basse et vénéneuse.

Ben le frappa. Un coup puissant en plein ventre. William lui attrapa le bras et lui envoya son poing dans la figure. Il entendit un craquement d’os satisfaisant et une giclée de sang éclaboussa sa main.

Bien que plus petit et plus léger, Ben avait cette tendance familiale à se battre comme un forcené et à évaluer les dégâts ensuite. Il projeta William en arrière contre l’un des canons et lui sauta à la gorge. William entendit la veste bleue se déchirer tandis que son cousin tentait sérieusement de l’étrangler. William était fou de rage. Ben était fou tout court.

Non sans mal, il parvint à glisser un genou entre eux et à écarter Ben suffisamment longtemps pour lui assener un coup sur la nuque. Ben grogna comme une panthère blessée et, baissant la tête, l’envoya dans la poitrine de William, le faisant basculer en arrière et se laissant tomber de tout son poids les deux genoux sur son ventre. Ils luttèrent en roulant dans l’espace étroit entre deux affûts. Les phalanges de William étaient écorchées à force de frapper contre du bois et du métal autant que contre la mâchoire de son cousin.

L’espace d’un instant, il aperçut le visage de Ben dans un rayon de lumière et crut sincèrement qu’il avait l’intention de le tuer.

Soudain, la pluie de coups cessa et le poids sur son torse disparut. Ben se tenait debout, oscillant au-dessus de lui, dégoulinant de sang. Étourdi par le combat, William se rendit compte que le faisceau de lumière provenait de la porte ouverte. Il entendit des voix.

— Un saboteur ! déclara Ben d’une voix éraillée.

Il cracha du sang. La giclée atterrit sur le fût rond d’un canon et goutta lentement sur le poignet de William.

— Mettez-le au trou. Qu'il ne parle à personne. Emmenez-le, j'ai dit !

Question nourriture, William n'était pas difficile. Les haricots tièdes et le pain de maïs sec qu'on lui servit après une nuit glaciale dans sa cellule lui parurent de l'ambrosie. En outre, ils n'étaient pas trop durs à mâcher, même avec une mâchoire endolorie.

C'était réellement une prison, bien que petite, avec une demi-douzaine de cellules en briques entourées d'une palissade devant laquelle se dressait un corps de garde. Une fente d'une quinzaine de centimètres de long dans le mur en briques laissait passer l'air et la lumière. Sa cellule aurait pu se trouver au fond d'une mer en hiver. Elle était froide, sombre, humide et remplie de la brume qui filtrait du monde extérieur. William frotta son écuelle en bois avec le dernier fragment de pain sec puis lécha le jus des haricots sur ses doigts. Loin d'être rassasié, il avala le peu de bière qu'on lui avait donné, rota, resserra sa ceinture, se rassit sur le banc en bois qui était le seul meuble de la cellule et attendit.

Il était couvert de contusions et d'écorchures. Ses côtes lui faisaient mal à chaque respiration. Cela ne l'avait pas empêché de dormir toute la nuit. Au matin, il s'était débarbouillé sans sourciller avec l'eau d'un seau, après avoir brisé l'épaisse couche de glace qui la recouvrait. Ses petites blessures n'étaient pas grand-chose, si ce n'était qu'elles lui rappelaient son cousin Ben.

En toute logique, Ben devrait le faire exécuter pour sabotage. C'était le seul moyen efficace de l'empêcher de révéler la sordide vérité sur le brigadier-général Bleeker à oncle Hal, tante Minerva, son régiment, la presse londonienne... ?

Non, pas à la presse. Le scandale détruirait toute la famille.

Il n'avait pas exagéré en disant à Ben qu'il attirerait de sérieux ennuis à Adam. Quand sir Henry découvrirait que ce dernier communiquait en douce avec un combattant ennemi... ! Car il le découvrirait tôt ou tard et le fait que l'ennemi en question soit le frère d'Adam aggraverait encore son cas.

Tout le monde croirait qu'il avait retourné sa veste lui aussi et transmettait des informations à son frère.

Il se souvint que son père disait toujours qu'un secret n'était plus un secret dès lors que plus d'une personne le connaissait.

Ce souvenir en appela un autre : un ciel violet et Vénus brillant tel un diamant au-dessus de la ligne d'horizon. Ils étaient étendus au bord de l'eau à Mount Josiah pendant que Manoke vidait les poissons qu'ils venaient de pêcher.

Il soupira avec nostalgie, sentant presque l'odeur poussiéreuse du lin et celle, alléchante, du poisson roulé dans la farine de maïs et frit dans le beurre. L'arrière-goût du pain de maïs l'aida un moment, avant d'être supplanté par les miasmes du pot de chambre posé dans un coin. Il l'utilisa puis se rhabilla et s'aspergea de nouveau le visage d'eau glacée.

Une chose était sûre : il n'aurait pas à attendre trop longtemps. Ben n'oserait pas le garder enfermé de peur d'attiser la curiosité.

— Tu n'as rien trouvé de mieux que de m'accuser de sabotage, pauvre cloche, dit-il à voix haute. Rien de tel pour intriguer les autres.

William était lui aussi intrigué par ce qui allait suivre, sans être inquiet outre mesure. Il revit le visage de Ben lorsqu'il avait mentionné Amaranthus. Oui, à ce moment-là, il avait vraiment voulu le tuer et le voulait probablement toujours.

De penser à Amaranthus l'invoqua dans la cellule comme si elle se tenait devant lui, un sourire dans ses yeux bleu gris. Grande et plantureuse, sentant la feuille de vigne, la poudre de riz et le vomi de bébé. Et ses longs doigts fins touchant son...

Il redressa les épaules et s'ébroua. Il serait toujours temps de penser à elle lorsqu'il serait sorti de ce pétrin.

Si Ben ne l'avait pas fait fusiller à l'aube, il ne le tuerait pas. Outre la crainte qu'il se mette à crier des révélations incriminantes en chemin vers le peloton d'exécution, il y avait Dottie. Elle aimait profondément Ben, Adam

et Henry. Ils formaient une fratrie unie. Cependant, elle aimait aussi son cousin, sans compter qu'elle était désormais quakeresse. Ayant voyagé un certain temps avec Rachel et Denzell Hunter, William avait acquis un respect considérable pour la Société des Amis en général et, bien que Dottie soit une convertie, elle était suffisamment têtue pour en remontrer à n'importe quel quaker.

Il ne fut donc pas surpris lorsqu'un garde ouvrit la porte de sa cellule une heure plus tard et que Denzell Hunter entra, sa vieille sacoche de médecin à la main.

— Bien le bonjour, ami, déclara-t-il. Comment te sens-tu ce matin ?

En dépit de son ton neutre, professionnel, son regard derrière ses lunettes était chaleureux.

— Je me suis déjà senti mieux, répondit William avec un regard vers la porte. Un petit verre d'eau-de-vie et un peu de latin ne me feraient pas de mal.

— C'est un peu tôt pour l'eau-de-vie, mais je verrai ce que je peux faire. Descends tes culottes et penche-toi sur ce banc.

— Pardon ?

— Je vais te faire un lavement pour soigner tes humeurs, expliqua Denzell avec un coup d'œil vers la porte. Naturellement, l'eau glacée n'est pas l'idéal pour un tel traitement.

Il s'approcha de la porte et appela :

— Ami Chesley ? Veux-tu bien aller chercher un seau d'eau chaude, s'il te plaît ?

— De l'eau chaude ? répéta le garde qui, naturellement, avait écouté la conversation caché derrière la porte. Euh... oui, docteur, mais... vous êtes sûr que je peux vous laisser seul avec lui ? Vous feriez peut-être mieux d'attendre dehors pendant que je vais chercher l'eau.

— Non, ami, il n'y a aucun danger, l'assura Denzell en faisant signe à William de s'allonger sur le banc. Il souffre d'une blessure à la tête, entre

autres choses. Il tient à peine debout.

Chesley déverrouilla la porte dans un cliquetis de clef et lança un regard suspicieux dans la cellule. William gémit et tourna de l'œil, une main sur son front tandis que l'autre traînait au sol.

— Ah, fit Chesley en refermant la porte.

Ses pas s'éloignèrent dans le couloir.

— Il ne l'a pas refermée à clef, chuchota William en se redressant. Devrais-je en profiter pour m'enfuir ?

— Non. Tu n'irais pas loin et ce ne sera pas nécessaire. Dottie est en train de servir son petit-déjeuner à Ben et de le convaincre que le mieux serait d'ordonner qu'on te conduise au quartier général de Washington. C'est la maison Ford, à Morristown. Je dois pratiquer des inoculations contre la variole à l'église cet après-midi. J'insisterai donc pour t'accompagner afin de te soutenir dans ton infirmité.

Il s'interrompit pour examiner brièvement William et hocha la tête.

— Tu as l'air suffisamment amoché. Je pense que tu pourrais avoir un épanchement de sang dans le cerveau et, hélas, en mourir avant que nous soyons chez le général.

— Elle est belle, la médecine, plaisanta William. Pour être convaincant, dois-je me rouler par terre en bavant ?

— Gémir bruyamment et souiller tes vêtements devraient suffire.

Six cents kilomètres pour réfléchir

LES ROUTES ÉTAIENT tantôt de la gadoue gelée tantôt de la boue qui vous montait jusqu'aux genoux. Les arbres retenaient leurs petits bourgeons bruns et poisseux près de leurs branches, refusant de laisser une seule feuille sortir sa tête tendre dans ce climat inhospitalier. Néanmoins, William sentait une énergie dans l'air, une présence vivante et sauvage se déplaçant entre les flocons de neige doux et plats.

Après avoir quitté Denzell à Morristown, il avait résisté à la tentation de se rendre à Mount Josiah une fois de retour en Virginie. Il n'avait plus besoin de solitude ni de contemplation. Ses choix étaient clairs et il pouvait réfléchir en selle.

Il avait plus de six cents kilomètres et trois semaines de voyage pour se décider et ce ne serait pas de trop.

Betsy se mit à boiter. Il glissa à terre et examina son antérieur gauche en espérant que ce n'était qu'une pierre et non une fêlure de l'os. L'idée de l'abattre et de la laisser aux loups et aux renards était pire que de parcourir trente kilomètres à pied dans la boue et la glace. Mais pas de beaucoup.

Betsy étant d'une nature docile, elle se laissa palper sans broncher, William descendant délicatement de l'os canon jusqu'au paturon. Jusque-là,

tout allait bien. Ses doigts s'enfoncèrent dans la boue gelée compactée autour du sabot, ces pouces creusant autour de la fourchette. Là ! Une pierre aiguisée, coincée sous le fer.

Avec un soupir de soulagement, il s'attela à déloger la pierre et fit marcher Betsy un moment pour s'assurer qu'elle ne boitait plus. Puis il remonta en selle et ils reprirent leur rythme habituel, avançant aussi rapidement que l'état de la route leur permettait. Las de réfléchir et le ventre vide, William chassa de son esprit toute autre préoccupation que celle d'atteindre un village avant la tombée de la nuit.

Il y parvint. Ce ne fut qu'après avoir pris soin de Betsy, avoir avalé un repas convenable et s'être retiré dans une chambre sans feu, sur un matelas froid et humide, bourré de balles de maïs moisies, qu'il reprit ses cogitations.

Qui en premier ?

Il n'avait cessé de retourner cette question dans sa tête jusqu'à en avoir le tournis et la vue brouillée.

Il allait devoir leur parler à tous, mais par qui commencer ? En principe, ce devrait être oncle Hal. Benjamin était son fils ; il devait savoir. Toutefois, la perspective de voir ses traits se décomposer... William avait entendu plus d'un père anglais déclarer avec véhémence qu'il préférerait voir son fils mort plutôt que lâche ou traître. Combien le pensaient réellement et oncle Hal était-il l'un d'eux ?

Il avait une forte envie de commencer par son propre père. Tout dire à papa, lui demander conseil et... Il frappa du poing sur le matelas mou. Pourquoi se leurrer ? Il avait surtout envie de se décharger de son fardeau sur papa et le laisser annoncer la nouvelle à oncle Hal.

Couard.

Sans avoir consciemment arrêté son choix, celui-ci avait lentement pris forme dans son esprit. À présent, dans cette chambre sombre et froide qui sentait la sueur gelée et la viande brûlée, il eut sa réponse.

Elle. Ce devait être *elle*.

Il tenta de se convaincre que c'était juste : Amaranthus devait savoir qu'il avait retrouvé Ben afin de prendre les dispositions nécessaires pour se protéger lorsque la vérité éclaterait. Toutefois, il en avait assez des mensonges, des tromperies ; il ne voulait plus se mentir à lui-même. Elle s'était moquée de lui et avait failli l'attirer dans sa toile.

Il voulait le dire à Amaranthus pour voir sa tête lorsqu'il la mettrait face à sa duperie.

Sa décision prise, il s'endormit et rêva de scarabées aux minuscules yeux rouges.

En arrivant à New Bern, William ôta sa houppelande pour la première fois. Il pleuvait, mais c'était une pluie douce qui sentait le printemps. Sa peau avait besoin de fraîcheur et ses membres de s'étirer. Il ne faisait pas encore assez chaud pour se déshabiller davantage. Néanmoins, lorsqu'il eut trouvé une auberge avec une écurie pour Betsy, qu'il l'eut nourrie et brossée, il marcha jusqu'au rivage, ôta ses bottes et ses bas sales, puis, avec un soupir d'aise, marcha sur le sable froid et mouillé.

Le soir tombait et la plage était déserte, bien que l'odeur d'un feu et de crabes bouillis lui parvînt d'un groupe de cabanes au loin. Son ventre gronda.

— Le dégel a dû commencer, observa-t-il à voix haute.

Il avait peu pensé à manger depuis qu'il s'était remis de son coup sur la tête à Morristown. Denzell Hunter l'avait nourri, tenant à ce qu'il ne prenne pas la route le ventre vide. William avait tenté de refuser, sachant que Denzell lui donnait sa ration de la journée. Cependant, la faim et l'insistance du quaker avaient fini par l'emporter. Naturellement, il avait mangé de temps à autre au cours de son voyage, sans vraiment y penser.

Il regrettait d'avoir échoué à convaincre les Hunter de l'accompagner. Au moins, Dottie avait écrit à son père. Il toucha la poche intérieure de sa veste et fut rassuré en entendant le craquement du papier.

Le vent était retombé et il n’entendait plus que le doux chuintement de la marée.

La lettre de Dottie lui fit penser à oncle Hal, non que ce dernier soit jamais très loin de son esprit. La sensation du sable sous ses orteils et la vue de ses empreintes, longues et voûtées, telle une série de virgules le suivant sur la plage, lui rappela cette fameuse conversation dans les marais près de Savannah.

Trahison.

— Au moins, il n’y a pas d’alligators dans les parages, marmonna-t-il.

Il ne put s’empêcher de lancer un regard nerveux derrière lui puis rit de lui-même. Entre une chose et une autre, il n’avait pas pensé une seule fois au dilemme de son statut de comte depuis des semaines. Il découvrit avec surprise qu’il se sentait en paix avec lui-même et ne tenait pas à s’embarrasser de nouveau de ce fardeau. Peu lui importait qui il était... mais il n’était pas comte d’Ellesmere. Il faudrait bien qu’il règle cette question un jour. Plus tard.

Au moins, la proposition d’Amaranthus ne tient plus. Non pas qu’il ait eu l’intention de l’accepter. Cependant, le fait que son mari soit toujours en vie la rendait impossible.

La main mouillée de pluie, il frotta sa paume avec ses doigts, effaçant le souvenir du baiser qu’elle y avait déposé et de la petite caresse chaude du bout de sa langue.

Foutu Ben. Sale égoïste.

Une vague s’enroula soudain autour de ses chevilles, sa froideur se répandant dans son corps telle la décharge électrique d’une bouteille de Leyde. Elle se retira en aspirant le sable sous ses pieds. Il tituba en arrière et, chassant la pluie prise dans ses cils, se rendit compte que sa chemise et les épaules de sa veste étaient trempées.

Un souffle d’air porta de nouveau des odeurs de cuisine et il quitta la plage, la marée montante effaçant ses empreintes derrière lui.

Prendre de la hauteur

Kings Mountain, comté du Tennessee, avril 1780

PRENDRE POSSESSION DES HAUTEURS était l'une des pierres angulaires de la stratégie militaire. Le père de Jamie l'avait dit un soir, alors que Murtagh et lui s'attardaient devant le feu, buvant du whisky et bavardant. Jamie s'était accroupi dans un coin avec les chiens, espérant se faire oublier afin de rester près d'eux et les écouter.

Les deux hommes n'étaient pas aveugles et l'avaient vite repéré. Néanmoins, son père ayant déjà sifflé quelques verres, il l'avait laissé rester. Jamie s'était recroquevillé près de lui sur le canapé, réchauffé par le feu de cheminée et le corps solide de son père, ce dernier laissant reposer dans son dos la main qui ne tenait pas le verre de whisky.

— Tu te souviens quand on se cachait dans les fougères ? avait demandé Murtagh, une étincelle dans les yeux. Là-haut, dans la montagne, en attendant l'assaut ?

Jamie avait senti un grondement sous les côtes de son père et le souffle de son rire avait chatouillé son oreille.

— Je me souviens que tu t'es levé pour pisser et qu'Enoch Grant, derrière toi, t'a piqué les fesses avec le bout de son arc en sifflant comme un serpent pour que tu te baisses de nouveau. Ce que, naturellement, tu n'as pas fait.

Murtagh avait émis un grognement et Jamie lui avait demandé ce qu'il s'était passé.

— Il s'est retourné et a pissé sur Enoch, puis il lui a flanqué une roustie avec le manche de son poignard, avait répondu son père, hilare.

— Hmm, avait fait Murtagh en savourant visiblement ce souvenir.

Le malheureux Grant avait échappé à pire car, au même moment, les officiers s'étaient mis à crier et l'ennemi, qui attendait plus bas sur la plaine de Sheriffmuir, s'était mis en marche.

— Quelques minutes plus tard, on a jailli des fougères comme une bande de *brobhadan*, avait raconté son père. Les archers ont décoché une volée et ceux d'entre nous qui étaient armés d'épées et de boucliers ont dévalé le versant en se ruant sur les *Sassunaich*.

— Pour le bien que ça nous a fait d'attaquer des hauteurs ! avait grommelé Murtagh. J'ai failli me prendre une flèche dans le dos, tirée par l'un des nôtres. Elle a traversé la manche de ma chemise.

— Bah, tu avais pissé sur Enoch Grant, à quoi t'attendais-tu de sa part ?

Jamie sourit en lui-même, entendant les deux hommes discuter aussi clairement que s'il était toujours couché sur le banc près de son père, s'endormant doucement dans la chaleur du feu de Lallybroch.

Il avait chaud à présent. L'ascension l'avait fait transpirer et il n'avait pas sommeil. Si la montagne était petite, n'atteignant même pas la moitié de la hauteur d'un *beinn* écossais, ses flancs étaient escarpés et densément boisés. Il avait suivi un chemin de transhumance. Les gens du coin menaient souvent paître leur bétail dans les hauteurs, où la prairie était plus

riche. Toutefois, les jeunes pousses de chêne et d'érable, ainsi que des touffes de broussailles, l'avaient envahi et le chemin avait disparu bien avant qu'il parvienne au sommet à travers un écran de pins.

Il se tenait au bord d'un long pré poussant dans une dépression en forme de fer à cheval. Il était tard dans l'après-midi et plusieurs chevreuils broutaient de l'autre côté, près de la lisière des arbres. Un ou deux d'entre eux relevèrent la tête vers lui. Comme il ne bougeait pas, ils se remirent à paître dans les ombres grandissantes.

Il y avait plusieurs pitons rocheux près des bords du plateau. Ils n'étaient pas hauts, mais offraient un bon poste d'observation à un tireur isolé, à condition de parvenir jusqu'à eux avant d'être abattu en grimpant le versant.

Oui, il pouvait deviner ce que Patrick Ferguson penserait de ce lieu. Avec plein de munitions et une milice bien armée, il serait facile de se cacher dans les reliefs et de tirer sur les attaquants en contrebas.

Sauf que, comme l'avait écrit Frank Randall, cette stratégie ne fonctionnerait que si l'ennemi était maintenu à distance. S'ils approchaient trop du petit pré, Ferguson devrait changer de tactique et prendre les baïonnettes. Le problème était que les attaquants qui seraient parvenus indemnes à cette hauteur arriveraient avec des fusils chargés et décimeraient les loyalistes, qui se battaient avec des armes non chargées et des couteaux de boucher. Selon le maudit bouquin, Ferguson avait peu d'expérience. Il avait été blessé au coude lors de la seule bataille à laquelle il avait participé et ne comprenait ni le terrain ni la nature des hommes qui grimperaient cette montagne.

Ce que Randall n'avait pas mentionné mais dont Jamie ne doutait pas, c'était que Ferguson, incapable d'utiliser une arme régulière en raison de son bras invalide, utiliserait le fameux fusil de son invention qui se chargeait par la culasse.

Il était étrange de penser à cet homme, ce Ferguson, qui, en ce moment, vaquait à ses occupations sans avoir la moindre idée de ce qui l'attendait.

Tu pourrais en dire autant de toi. Un étrange frisson parcourut l'arrière de ses jambes. Il contracta son dos et serra les poings pour l'arrêter.

— Non, dit-il en défiant l'ombre de Frank Randall. Tu n'étais pas là et tu n'y seras pas. Je ne vais pas te croire sur parole simplement parce que tu l'as écrit.

Il avait parlé à voix haute et les chevreuils s'étaient volatilisés, le laissant seul dans la lumière crépusculaire.

Si la soirée était paisible, ce n'était pas le cas de la prairie. Il avait apporté sa propre inquiétude avec lui. Le vent dessinait de longs sillons dans les hautes herbes, comme si de petites créatures étaient pourchassées, fuyant désespérément.

Il aurait dû y avoir un rituel pour ceux qui étaient confrontés à leur propre mort. De fait, il en existait de nombreux, quoique aucun ne semblât convenir à la situation. Faute de mieux, il longea le pré d'est en ouest, puis fit le tour complet du sommet de la montagne et des ombres de la bataille à venir. La première incantation solaire qui lui vint à l'esprit était le *deasil* que l'on récitait pour bénir un nouveau-né et le protéger.

William. Naturellement, ce devait être pour lui, toujours au fond de son esprit, dans les cavités internes de son cœur. C'était sans doute ce qu'il pouvait léguer de plus précieux à son fils. Il laissa la prière le pénétrer tandis qu'il récitait à voix haute :

*Que te soient données
La sagesse du serpent,
La sagesse du corbeau,
La sagesse de l'aigle valeureux.*

Que te soient données

*La voix du cygne,
La voix du miel,
La voix du fils des étoiles.*

*Que te soient données
La protection de la fée,
La protection des elfes,*

*La protection du chien rouge.
Que te soient données
La générosité de la mer,
La générosité de la terre,
La générosité du Père des cieux.*

*Que chacun de tes jours soit heureux,
Épargné par la maladie,
Une vie joyeuse, comblée.*

Ce ne fut que lorsqu'il entama la lente descente du versant, se faufilant parmi les rochers et glissant sur les jeunes feuilles d'érable, qu'il lui vint à l'esprit que cette bénédiction avait aussi été la sienne. L'un de ses parents l'avait-il prononcée au-dessus de son berceau ?

— « Une vie joyeuse, comblée », murmura-t-il.

Il laissa la paix l'envahir.

Une fois parvenu au pied de la montagne, il se demanda si, lorsque viendrait le moment de sa mort, son père ou sa mère serait là pour l'accueillir.

Ou peut-être Murtagh, pensa-t-il avec un sourire.

CINQUIÈME PARTIE

L'ENVOLÉE SAUVAGE

Une nuit, dans une crèche...

Fraser's Ridge

Nous avions acheté deux génisses d'un an pendant l'été, l'une presque entièrement blanche avec des taches noires, l'autre presque entièrement rousse avec des taches blanches. Selon Mandy, elles s'appelaient Moo-Moo et Pinky. Jemmy, qui avait feuilleté mon *Manuel Merck*, les avait baptisées Lèpre et Rosacée. Jamie avait décrété que cela n'avait pas la moindre importance puisqu'il n'avait jamais rencontré une vache qui répondît à son nom. Il les appelait néanmoins *Ruaidh* et *Ba*, « Rouge » et « Blanche » en gaélique.

Pour le moment, il traitait la rousse d'un terme en gaélique que j'aurais traduit, grosso modo, par « fille bâtarde d'une chenille venimeuse », quoique certaines subtilités m'échappaient probablement.

— Ce n'est pas de sa faute, la défendis-je.

Il émit un son écossais qui ressemblait au vrombissement d'une bétonnière et serra les dents. Il avait le bras enfoncé jusqu'au coude dans

l'arrière-train de Rosacée. Dans la lueur vacillante de la lanterne, son visage était aussi rouge que le poil de la pauvre bête.

Ce n'était *vraiment* pas de la faute de la génisse. Elle avait été saillie trop jeune et peinait à mettre bas son premier veau. Je ne pouvais en vouloir à Jamie non plus. Cela faisait un quart d'heure qu'il essayait d'attraper les pattes avant du veau afin de le sortir. Nerveuse, Rosacée ne cessait d'agiter sa croupe et de faire des écarts. De temps à autre, on voyait apparaître le museau du veau, ses narines se dilatant de panique, une émotion que je partageais et m'efforçais de refouler.

J'aurais voulu aider, glisser mes mains beaucoup plus petites dans la génisse afin, au moins, de localiser les sabots. Je m'étais profondément entaillé la main droite plus tôt dans la journée et ne pouvais exposer une plaie à vif à ce genre de manipulation.

— *Nic na gallaldh !*

Jamie fit un bond en arrière en secouant sa main. Dans la lutte et la mauvaise lumière, il s'était trompé d'orifice et agitait à présent son bras recouvert d'une couche fraîche d'excréments. En voyant ma tête, il pointa un doigt visqueux et menaçant vers moi.

— Si tu ris, je frotte ton visage dedans !

Je plaquai ma main bandée sur ma bouche pour refréner mon fou rire. Il essuya la sienne sur sa chemise en grommelant et se remit au travail, sans cesser de marmonner des imprécations. Au bout d'un moment, ces dernières se muèrent en prières. Il avait trouvé les pattes.

Je priais de mon côté. Le vêlage avait commencé la veille au soir et la pauvre bête commençait à osciller, la tête pendante. Cela aiderait peut-être si elle était suffisamment épuisée pour relâcher ses muscles. Jamie saisit les bracelets qu'il avait préparés, deux nœuds reliés à une même corde, et les glissa autour des petites pattes avant qu'elles aient pu reculer. Puis il s'accroupit derrière Rosy et tira de toutes ses forces. Il s'arrêta lorsque la

contraction cessa et posa son front sur l'arrière-train de la génisse le temps de reprendre son souffle.

Il faisait sombre dans l'étable, celle-ci étant une petite grotte fermée par un portail. La seule source de lumière était une petite lampe à huile suspendue à un clou planté dans la paroi rocheuse. Même ainsi, je vis l'ondulation de la nouvelle contraction et me penchai en avant vers Jamie, essayant mentalement de lui prêter ma force, de l'aider.

Il enfonça ses talons dans le sol couvert de paille, tira en lâchant un son inhumain et, avec un bruit mou, le veau sortit dans une cascade de sang et de liquide visqueux.

Jamie se releva lentement. Il pantelait, le visage et le corps couverts d'immondices, ne quittant pas des yeux le jeune veau. Ses traits reflétaient la même joie que celle que je ressentais en observant la génisse humer son petit puis le laver à grands coups de langue rythmiques.

— Ce sera une bonne mère.

Je crus d'abord que Jamie m'avait parlé. Toutefois, il se tenait face à moi, l'air surpris, et je perçus un mouvement derrière moi. Je fis volte-face en poussant un cri et vis l'homme qui s'était glissé sans bruit dans l'étable.

Je tressaillis et cherchai aussitôt une arme autour de moi, puis je vis Jamie tendre la main vers l'intrus.

— Monsieur Cloudtree, j'espère que vous vous portez bien, ainsi que votre famille.

— Ils vont tous bien, répondit le jeune homme.

Observant d'un œil méfiant la pelle en bois que j'avais saisie, il ajouta :

— Je profite de cette occasion pour vous remercier, madame. Pour nos bébés.

— Oh, fis-je.

Cloudtree. Des bribes de souvenirs s'emboîtèrent autour de ce nom. L'odeur féconde de l'étable ainsi que la flaque de sang et de liquide amniotique sur le sol me ramenèrent à cette nuit dans la petite cabane, à cet

accouchement laborieux et interminable, à ce moment hors du temps où j'avais tenu une petite lueur bleue dans mes mains, priant de tout mon cœur pour qu'elle ne s'éteigne pas.

— Je vous en prie, *monsieur Cloudtree*.

Aaron. C'était le prénom du méchant beau-père d'Agnes. Par conséquent, je fus nettement moins bien disposée à son regard. Il ne le remarqua pas, ayant de nouveau tourné son attention vers Jamie ainsi que vers Rosy et son veau qui roulait des yeux ronds, l'air hébété, son poil lissé dans tous les sens.

— C'est du beau travail, dit-il à Jamie. Presque aussi beau que celui de votre femme.

— *Taing*.

Jamie saisit la serviette en lin et s'essuya le visage.

— Qu'est-ce qui vous amène à cette heure de la nuit, monsieur Cloudtree ? demanda-t-il.

— Je suis venu plus tôt, mais vous étiez à table. La vieille sorcière était avec vous et je ne pouvais pas parler.

Jamie et moi échangeâmes un regard.

— Cunningham, le fils de la sorcière, vous savez qu'il traite avec les villages cherokees, juste de l'autre côté de la Ligne du Traité ? poursuivit Cloudtree.

Jamie acquiesça. Cloudtree était de sang mêlé. C'était un bel homme, avec une longue chevelure châtain soyeuse, quoique la courbure de la bouche trahisse un tempérament irritable.

— Tout le monde ne l'écoute pas, assura-t-il. Mais il est quand même parvenu à en convaincre une vingtaine de le suivre. Il les appelle sa « milice ». On voit bien qu'il n'a jamais combattu des Indiens, autrement il n'aurait jamais mis les pieds là-bas. Néanmoins, ils ont accepté ses fusils, sa poudre et ses médailles et, pour un temps du moins, ils feront ce qu'il leur demande.

— Que leur demande-t-il ?

Jamie avait cessé de s’essuyer et tordait la serviette entre ses mains.

Cloudtree baissa la voix.

— Je ne le tiens pas de lui directement. J’ai parlé à deux hommes de Keowee qui sont tombés dans sa combine. Un officier tunique rouge nommé Ferguson va et vient dans les montagnes, organisant des milices loyalistes, arrêtant des rebelles, les pendant, brûlant leurs maisons. Cunningham a écrit à ce Ferguson en citant votre nom et en lui disant qu’il ferait bien de venir par ici car vous êtes un gros poisson parmi les rebelles et vous éliminer en vaudrait la chandelle.

Tout l’air de l’étable semblait avoir été aspiré. Au bout d’un moment, Jamie poussa un long soupir et demanda d’une voix calme :

— Quand compte-t-il agir ? Vous le savez ?

— Pour ce qui est de Ferguson, aucune idée. Je crois qu’il a suffisamment de pain sur la planche là où il est. Cunningham s’est lassé d’attendre sa réponse. D’après les hommes auxquels j’ai parlé, il a l’intention de vous arrêter lui-même et de vous conduire à Ferguson afin que celui-ci vous pende, pour l’exemple. Ils ont dit...

Il regarda ses mains et compta sur ses doigts.

— ... huit jours à compter d’hier. Cunningham attend un gars nommé Partland qui doit venir de la Quatre-vingt-seize avec d’autres hommes.

Jamie croisa mon regard. Nous pensions la même chose : dans sept jours aurait lieu la réunion maçonnique. S’ils voulaient capturer Jamie, ce serait le moment logique pour le faire. Bien que la colonie Quatre-vingt-seize soit située à un peu plus de trois cents kilomètres du Ridge, Partland et ses amis pouvaient néanmoins arriver à temps.

— Ce crotale ! crachai-je. Comment ose-t-il ?

J’étais à la fois affolée et furieuse, la fureur l’emportant pour le moment.

— Il faut dire que je leur ai volé leurs fusils, dit Jamie. Je t'avais prévenue qu'ils m'en voudraient.

Il dévisagea Cloudtree d'un air songeur et s'essuya la bouche du revers de la main. Il fit la grimace, frotta sa main sur son pantalon et cracha par terre.

— Merci, monsieur Cloudtree. Vous m'avez rendu un grand service et je m'en souviendrai. Connaissiez-vous un homme nommé Scotchee Cameron ?

Occupé à contempler l'intérieur de l'étable d'un air intéressé, Aaron se redressa en entendant ce nom.

— Tout le monde le connaît. Un surintendant indien, c'est bien ça ? L'un de vos amis ?

— J'ai partagé une pipe avec lui à plusieurs reprises. J'ai, moi aussi, été un agent indien autrefois.

Je lui lançai un regard. Je savais qu'il fumait avec les Cherokees lorsqu'il leur rendait visite. Je ne lui avais jamais demandé de quoi ils discutaient. De même, si je n'avais jamais rencontré Alexander Cameron, j'avais entendu parler de lui, comme tout le monde. C'était un Écossais qui avait épousé une Indienne et avait choisi de vivre avec son peuple, chassant et faisant du commerce. Après la démission de Jamie, il était devenu surintendant. Scotchee était un homme respecté et apprécié. Afin de ne pas lui nuire en raison de sa réputation de rebelle, Jamie l'évitait lorsqu'il allait sur les terres cherokees.

— Savez-vous où il se trouve en ce moment ? demanda Jamie.

Aaron fronça les lèvres et réfléchit. *Se demande-t-il où est Cameron ou quel profit il pourrait tirer de la situation ?* pensai-je.

— Oui, répondit-il sur un ton dubitatif en se grattant le crâne. Il vit avec les Overhill, mais il était à Nensanyi la semaine dernière, si bien qu'il doit être à Keowee à présent.

Se tournant vers moi, il expliqua :

— C'est là qu'on vit, Susannah, les petits et moi.

Il semblait vouloir se justifier devant moi, se souvenant sans doute que je l'avais vu gifler Agnes la nuit où sa femme avait accouché des jumeaux. Il devait également craindre ce qu'Agnes m'avait dit sur lui.

— Je suis ravie d'apprendre que vous avez trouvé un endroit où vous installer, répondis-je avec un sourire un peu forcé. Transmettez mes amitiés à Susannah et dites-lui que, si elle a de nouveau besoin d'un médecin, elle me prévienne et je viendrai.

Ses traits s'illuminèrent.

— C'est très généreux de votre part, madame.

Il se tourna de nouveau vers Jamie.

— Voulez-vous que je trouve Scotchee et lui parle de vos... petits ennuis ? Il pourrait peut-être raisonner les Cherokees qui traitent avec des loyalistes.

— Oui, s'il vous plaît, répondit Jamie.

Il examina rapidement la génisse et son veau. Ce dernier s'était levé en titubant et secouait la tête. Jamie hocha la tête d'un air satisfait puis ramassa la serviette sale.

— Venez à la maison avec nous, monsieur Cloudtree. Ma femme vous trouvera quelque chose à manger pendant que je rédigerai un bref message pour Scotchee. Nous pouvons aussi vous procurer un lit pour la nuit.

— Merci, mais j'aime marcher pendant la nuit, répondit Cloudtree. Elle me parle. Cela dit, je ne dirais pas non à un petit en-cas, madame.

Après avoir servi une assiette de petits pains fourrés au fromage accompagnés d'un chutney de mon cru à M. Cloudtree et Jamie, je montai dans notre chambre. J'étais incapable de dormir. Mon échine s'était glacée en entendant le récit d'Aaron et n'avait pas dégelé depuis. En revanche, mes entrailles palpaient d'une colère brûlante.

J'essayai de me changer les idées en lisant *Les Deux Tours*, que Jamie avait laissé sur sa table de chevet. Toutefois, je ne cessais d'imaginer le

capitaine Cunningham en Arachne coiffé d'un chapeau orné de dentelle dorée et de me demander si je ne devais pas baptiser ma seringue Dard.

— Putain de bordel de merde, marmonnai-je en reposant le livre.

Je sortis du lit et marchai pieds nus sur le parquet glacé. J'arpentais la chambre en fulminant tel un chien enfermé dans un chenil. J'étais consciente d'entretenir ma colère afin de ne pas être submergée par la peur. Cette bataille était perdue d'avance. Comment pourrais-je de nouveau regarder Elspeth Cunningham en face ? J'étais sûre de la voir le dimanche suivant, sinon plus tôt. Sécher la messe ne servirait à rien. Si elle me croyait malade, elle débarquerait aussitôt, les bras chargés de remèdes.

J'enjambai Adso, couché sur le flanc sur le tapis devant la cheminée. Elspeth savait-elle ce que mijotait son fils ? Si oui, que ferait-elle ?

Probablement rien. Après tout, elle m'avait prévenue. De même que je l'avais prévenue.

Une bûche se brisa dans l'âtre avec un craquement sec en projetant un petit geyser d'étincelles. Quelques-unes se prirent dans le pare-feu que Brianna avait fabriqué, luisant un instant avant de s'éteindre. Adso remua une oreille et continua de dormir, imperturbable.

Je sentis la porte d'entrée se refermer plus que je ne l'entendis : une vibration étouffée par le squelette de la maison. Aaron Cloudtree était parti. Je resserrai mon peignoir autour de moi et descendis, laissant Adso surveiller le feu.

— Tu penses que Scotchee peut nous aider ? demandai-je, peu convaincue.

M. Cloudtree était reparti avec, dans sa poche, un billet cacheté, écrit en gaélique et non signé au cas où il tomberait entre de mauvaises mains ou sous des regards indiscrets. Nous finissions la bouteille de whisky assis devant la cheminée de la cuisine, dans le silence de la maison endormie. Il était très tard, vers deux ou trois heures du matin, mais ni lui ni moi n'avions envie de dormir.

— Je ne sais pas, admit Jamie.

Il se frotta le visage des deux mains puis secoua la tête. Ses cheveux hirsutes formaient une couronne rouge dans la lueur de l'âtre. Il bâilla puis répondit d'un air songeur.

— Tout dépend. D'où il se trouve, de ceux à qui il pourra parler, de s'il sait encore lire le *gàidhlig*. Sinon, notre situation ne sera pas pire qu'avant. Avec un peu de chance, Scotchee cherchera à savoir avec qui Cunningham a traité parmi les Cherokees et en touchera deux mots aux chefs des villages en question.

Je restais dubitative. Le territoire cherokee était vaste et comptait des centaines de villages. D'un autre côté, Jamie y était encore connu pour avoir été un agent indien avant Scotchee. En outre, si les complices de Charles Cunningham connaissaient certains des chefs de village, ce n'était certainement pas le cas de Cunningham lui-même. Alexander Duff et son fils vivaient à cinq cents mètres des Cunningham ; Donald MacGillies à un jet de pierre des Duff. Sandy Duff et Donald MacGillies étaient des anciens d'Ardsmuir, des fidèles de Jamie. Je savais qu'ils surveillaient les allées et venues de part et d'autre de la Ligne du Traité.

— Qu'as-tu fait des fusils que tu as confisqués à Cunningham ? demandai-je en me servant une tasse de lait chaud avec une goutte de miel.

— J'en ai distribué à la plupart à des hommes en qui j'ai confiance, répondit-il. À ce sujet...

Il s'interrompit pour bâiller de nouveau.

— ... il faut que j'envoie un message aux *Overmountain Men*, même si je ne pourrai pas tous les prévenir à temps. Sevier viendra peut-être. C'est lui qui habite le plus près de chez nous et c'est un gars solide. En outre, il n'aime pas beaucoup les Indiens.

La tenue hebdomadaire

Sept jours plus tard

JAMIE NE DÎNA PAS, bien qu'il n'eût rien avalé depuis la veille au soir. Son ventre était trop noué pour qu'il puisse manger. Le jeûne le rendait plus alerte et lui éclaircissait les idées. C'était comme de se tenir derrière une vitre et se regarder faire.

— Hein ?

Claire venait de lui parler et il ne l'avait pas entendue. Il s'excusa d'un petit geste et elle plissa les yeux vers lui, plus inquiète qu'agacée.

— Tout va bien, *Sassenach*, l'assura-t-il. Cunningham ne veut pas me tuer. Le pire qu'il puisse arriver, c'est qu'il me fasse prisonnier ce soir.

— Et ensuite ? demanda-t-elle.

Elle était tendue comme un arc. Il pouvait deviner les petits rouages de son cerveau fonctionner à plein régime. Lorsqu'il lui sourit, elle haussa les sourcils et il se pencha vers elle pour en embrasser un.

— Ne t'inquiète pas, *a nighean*. Après tout, le capitaine devra faire un choix, n'est-ce pas ? Soit il essaie de me chasser du Ridge, et je lui souhaite

bonne chance si tel est son plan. Soit il me conduit lui-même de l'autre côté de la Ligne du Traité à travers les terres cherokees afin de trouver Ferguson, où que soit ce pauvre hère. Si les acolytes de Cunningham ont des amis parmi les Cherokees, moi aussi. Aaron Cloudtree a peut-être trouvé Scotchee ou a parlé autour de lui – et je te parie ma meilleure chemise que c'est le cas car c'est une vraie pipelette – auquel cas le capitaine aura beaucoup plus de mal qu'il ne l'imagine à me conduire où il voudra.

— Parfait, répliqua-t-elle, caustique. Donc, une fois que tu auras déclenché une petite guerre de l'autre côté de la Ligne du Traité, il n'aura plus qu'à te tuer lui-même.

Jamie haussa les épaules. Cela ne le préoccupait pas.

— Qu'il essaie.

Elle ne parut pas rassurée pour autant mais sourit malgré elle. Cela lui donna une furieuse envie de lui faire l'amour et se vit sur son visage car son sourire s'élargit encore. Néanmoins, son regard de biais vers la porte lui fit comprendre qu'il n'était pas question qu'il la prenne à la va-vite sur la table de la cuisine alors que la petite Agnes risquait d'entrer à tout moment.

— Après la loge, lui dit-il.

Elle acquiesça.

— Après la loge, répéta-t-elle en s'efforçant de paraître aussi sûre d'elle que lui.

Je feuilletais mon *Merck*, passant des troubles pleuraux et de la réalisation d'une thoracentèse à une description captivante de l'inflammation de la muqueuse rectale. Malheureusement, si mon cervelet pouvait se laisser distraire momentanément, mon tronc cérébral, ma moelle épinière et mes nerfs sacrés ne mangeaient pas de ce pain-là. Si j'avais eu une queue, elle aurait été pressée entre mes cuisses. De petites décharges électriques et nauséuses me parcouraient le ventre de manière sporadique.

Les filles avaient compris qu'il se tramait quelque chose. Durant le dîner, elles n'avaient pas pipé mot, observant Jamie, comme hypnotisées.

J'en avais fait autant plus tard en le regardant s'habiller.

J'étais restée un moment dans la cuisine pour débarrasser, ranger et étouffer le feu de cheminée. Lorsque je montai dans notre chambre, il se tenait de dos de l'autre côté de la pièce. Il ne se retourna pas et ne m'avait probablement pas entendue. Je vis son visage dans la fenêtre devant laquelle il se trouvait. Il ne regardait pas son reflet.

Il ne regardait rien, fixant un point invisible droit devant lui. Ses yeux étaient remplis de ténèbres tandis que ses doigts rapides déboutonnaient sa chemise, dénouaient sa cravate, délaçaient son pantalon. Il semblait ailleurs, totalement inconscient de ce que ses mains faisaient. Il se préparait au combat.

Son tartan était posé sur le lit, aux côtés d'une chemise propre et de son gilet en cuir. Lorsqu'il se tourna pour les prendre, il m'aperçut. L'espace d'un instant, son visage demeura vide, puis ses traits s'animèrent enfin.

— On dirait que tu as vu un fantôme, *Sassenach*, dit-il d'une voix presque normale. Je sais que j'ai vieilli, mais ça ne peut pas être aussi terrible que ça, n'est-ce pas ?

— Tu ferais peur au diable lui-même, répondis-je.

Je ne plaisantais pas et il le savait.

— J'en suis conscient, dit-il simplement. Je me remémorais le moment juste avant l'assaut, à Drumossie. Les hommes hurlaient autour de moi. Je pouvais voir les *gunna mòr* de l'autre côté du champ mais cela ne changeait rien. Je me suis débarrassé de mes vêtements. Il ne me restait plus rien d'autre à faire que brandir mon épée et courir sur la lande. Je savais que je n'arriverais jamais de l'autre côté ; peu m'importait.

Je ne pouvais plus parler. Lui non plus. Il poursuivit sa toilette en silence puis enfila sa chemise, enroula son grand kilt autour de sa taille et boucla sa ceinture. Lorsqu'il eut terminé, il me sourit. Ses yeux étaient encore chargés de souvenirs.

— Ne t'inquiète pas, *Sassenach*. Cunningham veut me livrer à Patrick Ferguson pour se faire bien voir. C'est sa meilleure chance de se faire un nom parmi les loyalistes.

J'acquiesçai docilement, consciente comme lui que, lorsqu'on déclenchait une bagarre, on ne savait jamais comment elle se terminerait.

En chemin vers la porte, il s'arrêta et se tourna vers moi pour m'attendre. Je m'approchai lentement de lui et touchai son bras. Il n'avait pas encore enfilé sa veste et sa peau était solide et chaude sous l'étoffe de sa chemise.

— Ce sera aujourd'hui ? demandai-je malgré moi.

À deux reprises, il m'avait quittée à l'aube d'une bataille en me disant que, si le jour viendrait peut-être où nous serions séparés, ce ne serait pas celui-ci. Les deux fois, il avait eu raison.

Il posa sa paume sur ma joue et me dévisagea longuement. Je savais qu'il fixait mes traits dans sa mémoire comme je venais de le faire avec les siens.

— Je ne pense pas, répondit-il enfin.

Il laissa retomber sa main et ma joue me parut soudain froide.

— Mais je ne te mentirai pas, Claire. La nuit sera difficile.

Traditionnellement, la loge se réunissait environ deux heures après le dîner afin que chacun ait pu digérer son repas, achever ses tâches du soir et se rendre à la Maison commune. Certains habitaient à plus de huit kilomètres.

Jamie avait voulu arriver en avance, à la fois pour prévenir une embuscade et pour inspecter les alentours au cas où Cunningham aurait posté des hommes dans la forêt environnante. Il fit néanmoins un détour par l'étable pour s'enquérir de la santé de ses bêtes, puis fit une halte à la porcherie et compta les masses endormies ronflant sur la paille. Il nota au passage qu'il devrait changer la litière durant la semaine.

Il remonta lentement la colline en direction de la Maison commune. Le temps s'était réchauffé et des chauves-souris fusaient entre les arbres, gobant des insectes avec une rapidité fulgurante. Brianna lui avait expliqué comment elles faisaient et, en tendant l'oreille, il parvenait parfois à entendre leurs cris perçants et fins comme du verre brisé.

Tom MacLeod sortit de la forêt et marcha à ses côtés, le saluant d'un simple « *Mac Dubh* ». Lorsque l'un des anciens d'Ardsmuir l'appelait ainsi, Jamie ressentait souvent une étrange émotion. Les souvenirs remontaient à la surface, les mauvais (et il y en avait de très mauvais) comme ceux de cette fraternité vibrante qui les avait maintenus en vie et avait forgé les liens qui les uniraient pour toujours. Cela lui faisait également toujours penser à son père, « Brian le Noir ».

— *Dean Urnaigh dhomh*, murmura-t-il.

« Prie pour moi, père. »

Il commençait à entendre d'autres hommes autour de lui, approchant sur les sentiers par groupes de deux ou trois. Il reconnut des voix : McMillan, Airdrie, Wilson, MacLean, MacCoinneach, deux des frères Lindsay. Bobby Higgins arrivait derrière lui. Bobby était l'un des dix hommes qu'il avait prévenus de ce qu'il risquait de se passer ce soir. Cela faisait des années que Bobby n'avait rien affronté de plus méchant qu'un raton laveur occasionnel. Toutefois, il avait été soldat et savait se battre. Jamie avait en lui une confiance absolue.

L'espace d'un instant, il se dit que la situation aurait été bien différente si Petit Ian et Roger Mac avaient été avec lui. Ainsi que Germain et Jeremiah pour faire le guet à l'extérieur et courir chercher de l'aide si nécessaire.

Au moins, tu ne risques pas de les entraîner dans la mort. Il n'aurait su dire si cette pensée venait de lui ou de son père, mais elle lui offrit une petite consolation.

Les Crombie et Gillebride MacMillan attendaient devant la Maison commune. Il y avait également plusieurs loyalistes modérés, peut-être des hommes de Cunningham ; il n'en était pas certain. Que ce soit le cas ou non, ils ne lèveraient pas le petit doigt pour l'aider si les choses tournaient au vinaigre. Il lui sembla qu'un ou deux d'entre eux le regardaient bizarrement. Cependant, la lumière qui filtrait à travers les peaux huilées tendues devant les fenêtres était trop faible pour qu'il puisse bien distinguer les visages.

Il n'entra pas tout de suite. Ils avaient l'habitude de bavarder un moment à l'extérieur avant de se mettre au travail. Il répondit à des questions et rit de temps à autre tout en n'ayant qu'une idée vague de ce dont on lui parlait. Il sentait la présence de Cunningham, quelque part dans son dos, derrière les arbres, attendant.

Il veut savoir combien d'hommes sont avec moi.

Lui aussi voulait savoir combien d'hommes étaient avec Cunningham et qui. À cette fin, Aidan Higgins était caché dans les broussailles au bord du chemin principal menant à la Maison commune en partant de l'ouest du Ridge. Murdo Lindsay était tapi près du sentier du côté est. C'était par là que viendraient les Cherokees s'ils décidaient de prendre part aux activités de ce soir. Avec l'aide de Dieu et de Munro, Jamie le saurait à temps pour réagir.

De profundis

MA MAIN DROITE m'élançait en rythme avec les battements de mon cœur. Bien que l'entaille dans ma paume eût cicatrisé superficiellement, elle avait été profonde et des nerfs dans le derme avaient été touchés. Ils se réveillaient de temps à autre pour protester contre l'affront qui leur avait été fait. Je retournai ma main, cherchant un gonflement ou les filaments rouges d'une septicémie tardive, tout en sachant qu'il n'en était rien.

Simplement, ce qui était cassé restait douloureux toujours plus longtemps qu'on ne l'avait pensé.

Je ne pourrais pas dormir avant que Jamie revienne, plus ou moins en un seul morceau. J'allumai le petit brasero dans mon infirmerie et nourris le feu naissant avec des copeaux de caryer.

— Comme une foutue vestale, grommelai-je.

Néanmoins, la lumière croissante m'apaisa légèrement.

J'avais déjà vérifié et réapprovisionné ma sacoche de premiers soins. Elle était suspendue à son clou près de la porte. Je repoussai le *Manuel Merck*. J'étais incapable de lire ce soir.

Bluebell et Adso m'avaient suivie dans l'infirmerie afin de me tenir compagnie. La chienne dormait sous mon fauteuil et Adso était couché sur

le comptoir, ses grands yeux céladon mi-clos, ronronnant par brefs sursauts telle une moto accélérant au loin.

— Estime-toi heureuse, dis-je à voix haute pour briser le silence. Au moins, Jamie ne se brisera jamais le cou en tombant de moto.

Il reste bien des choses qu'il risque de ne jamais faire non plus...

Je chassai aussitôt cette pensée et, me penchant au-dessus du chat, commençai à sortir des fioles et des bocaux du placard avec des gestes déterminés. Plutôt que de tourner en rond, autant faire un inventaire, me débarrasser de préparations trop vieilles pour avoir encore des vertus curatives, dresser une liste des produits dont nous avons besoin pour la prochaine fois que Jamie irait en ville. *Oui, il ira !* Peut-être aussi moudre quelques graines, ne serait-ce que pour imaginer que je broyais le visage de Charles Cunningham... voire celui du roi.

Bluebell redressa brusquement la tête et lâcha un petit *wouf* ! d'avertissement. Adso se leva aussitôt et bondit au sommet du grand placard où je rangeais mes bandages et mes instruments chirurgicaux. Nous avions de la visite.

— C'est trop tôt, dis-je à voix haute.

Jamie avait quitté la maison depuis moins d'une heure. Il ne pouvait rien s'être passé de... Mon corps avait dépassé ma pensée et j'étais déjà devant la porte avant de l'avoir achevée. Je ne l'avais pas barrée après le départ de Jamie et l'ouvris d'un geste décidé. Peu importait qui venait m'annoncer quoi. Il fallait que je sache.

Je fus prise de court quoique pas vraiment surprise.

— Elspeth.

Je reculai avec la sensation d'agir dans un rêve.

— Il fallait que je vienne, dit-elle.

Elle était pâle comme un linge et semblait dans le même état que moi, à savoir sens dessus dessous.

— Je sais, répondis-je. Entrez.

Je refermai la porte et retournai dans mon infirmerie, la laissant me suivre si elle le désirait.

Une fois dans la pièce, je rabattis la couverture qui me servait toujours de porte, nous abritant de la nuit. Bluebell se tenait derrière mes jambes, grondant doucement d'un air menaçant. Elle connaissait pourtant Elspeth et, d'ordinaire, se serait approchée pour la renifler et recevoir une caresse. *Pas ce soir, Joséphine*, pensai-je.

— Couche-toi, Bluebell, ordonnai-je. Tout va bien.

La chienne ne semblait guère convaincue. Elle cessa néanmoins de gronder et alla s'étendre sur le tapis devant la cheminée, d'où elle fixa Elspeth d'un regard profondément suspicieux, les poils hérissés. La vieille dame ne sembla pas le remarquer.

Je lui fis signe de s'asseoir dans l'un des deux fauteuils et, sans lui demander son avis, descendis la bouteille de Spécial JF et servis deux verres à ras bord. Elle accepta le sien mais ne le but pas tout de suite bien qu'elle en eût clairement besoin. Pour ma part, je n'attendis pas.

— J'ai pensé que... nous pourrions prier ensemble, dit-elle.

— Pourquoi pas ? Nous ne pouvons pas faire grand-chose d'autre, n'est-ce pas ?

J'espérais qu'elle n'était pas venue m'annoncer que son fils avait tué ou capturé mon mari. Non. Dans la lueur du feu qui peignait sur son visage une illusion de bonne mine, je pouvais voir que c'était la peur et non la pitié qui l'avait amenée ici. Ses mains maigres et fripées étaient crispées autour du gobelet. Si elle le serrait encore un peu plus fort, elle finirait par bosseler l'étain.

— Ce n'est pas encore arrivé ? demandai-je.

Mon ton détaché me surprit moi-même.

— Je ne sais pas.

Elle porta enfin le gobelet à ses lèvres, le tenant toujours des deux mains. Lorsqu'elle l'abassa, elle paraissait légèrement moins ébranlée. Elle

resta silencieuse un moment, étudiant mon visage. Pour une fois, le fait qu'on y lisait comme dans un livre ouvert ne me dérangeait pas. Cela m'épargnerait sans doute des explications.

Ce fut le cas. Elle s'agita soudain, ses joues rosissant.

— Depuis combien de temps votre mari le sait-il ?

— Environ une semaine, répondis-je. Nous l'avons appris par hasard. Je veux dire par-là que ce ne sont pas les associés de votre fils qui l'ont trahi.

J'ignorais pourquoi je lui offrais cette consolation. Sans doute ne restait-il désormais entre nous que le souvenir d'une époque où nous nous étions appréciées.

Elle hocha lentement la tête en fixant les profondeurs ambrées de son gobelet de whisky. Je fus surprise de constater que, elle aussi, elle avait ce genre de visage qui ne pouvait cacher ses émotions, ce qui rétablissait un peu de mon affection pour elle.

— Nous savons tout, dis-je doucement. Jamie est conscient que le capitaine n'a pas l'intention de lui faire directement du mal. Il ne tuera pas votre fils.

À moins qu'il n'y soit obligé.

Elle releva les yeux vers moi, un petit muscle sursautant à la commissure de ses lèvres.

— À moins qu'il n'y soit obligé ? Je pourrais vous en dire autant, madame Fraser.

— Appelez-moi Claire, je vous en prie.

L'infirmerie sentait la fumée de caryer et les herbes médicinales.

— Connaissez-vous de bonnes prières qui pourraient convenir à l'occasion ? demandai-je.

Conformément aux idéaux maçonniques de ses membres, les armes étaient interdites dans la loge. Plus pragmatiquement, c'était également pour accroître les chances que ces idéaux soient respectés, du moins durant la tenue. Néanmoins, Jamie était passé dans l'après-midi afin de cacher un

pistolet sous un rocher non loin de la porte. Il avait des munitions dans son *sporrán* ainsi que le meilleur couteau de Claire glissé sous sa ceinture, dans le creux de ses reins. Son manche était caché par sa veste et sa pointe lui chatouillait la raie des fesses.

Il portait rarement son grand kilt pour les réunions de la loge. Il lui tiendrait chaud s'il était fait prisonnier et passait la nuit attaché à un arbre ou enfermé dans un cellier. Il avait également un *sgian dubh* caché sous son tablier maçonnerie. Au cas où.

— *Ciamar a tha thu, a mhaighister.*

Hiram Crombie avait son air habituel, à savoir aigre comme une assiette de chou au vinaigre. Cela rassura Jamie. La dissimulation n'était pas le fort de Hiram et, s'il avait su que quelque chose se tramait ce soir, il ne serait probablement pas venu.

— *Gu math agus a leithid dhut fhein*, lui répondit-il avec un signe de tête.

— Pourrais-je vous parler un moment après la réunion ? lui demanda Hiram, toujours en gaélique.

— Oui, bien sûr.

Jamie vit deux métayers qui ne parlaient pas le gaélique leur lancer un regard. Étaient-ils suspicieux ?

— S'agit-il de votre petit frère ? demanda-t-il en passant à l'anglais.

Qualifier de « petit frère » cette grande asperge de Cyrus arracha un demi-sourire à Hiram.

— Oui.

— Comme je l'ai déjà dit, *a charaid*, je ne laisserai pas Frances se marier avant ses seize ans. Après quoi, ce sera à elle de décider.

— Il ne s'agit pas de la petite, répondit Hiram.

Là-dessus, il entra dans la Maison commune, suivi de ses parents et d'amis voisins.

Puis arriva le capitaine en personne, flanqué de ses deux jeunes lieutenants en uniforme. Lui-même portait un pantalon clair en lin, une cape gris clair et un chapeau mou de la même teinte pour se protéger de la pluie. Jamie vit Kenny Lindsay tourner rapidement la tête pour cacher son sourire. Jamie était surpris. Certes, il était possible qu'un marin n'ait pas pensé que ce type de tenue claire faisait de lui une cible facile dans la nuit. Il était également possible que Cunningham n'ait jamais pensé qu'il pourrait être une cible, ou que Cloudtree se soit trompé et que l'attaque, si elle devait avoir lieu, n'ait pas été planifiée pour cette nuit.

Cunningham avança dans le halo de lumière de la porte ouverte et s'inclina devant Jamie.

— Vénérable Fraser.

— Capitaine.

Le pouls de Jamie s'était accéléré et les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles. Le capitaine n'était pas un joueur de poker et la vérité se lisait dans le plissement de ses yeux et la dureté de ses lèvres.

Ce sera donc pour ce soir. Il s'imagina soudain se préparant à un duel avec le capitaine, en kilt, tricorne et tablier maçonique. Quelles seraient leurs armes ? Des coutelas ?

— *Deàn ullachadh, mo charaidean*, dit-il comme si de rien n'était aux hommes qui se tenaient avec lui. « Tenez-vous prêts. »

La tenue se déroula normalement, en apparence. Le rituel, la confrérie, la fraternité, l'idéalisme. Pourtant, ces mots sonnaient creux à ses oreilles. Il sentait de la glace entre les hommes, recouvrant leur cœur, les séparant les uns des autres, les isolant tous dans une coquille froide.

L'atmosphère se réchauffa légèrement lorsqu'ils se mirent au travail, réglant de petites affaires de la communauté : une veuve ne parvenait pas à gérer seule le bétail de son mari défunt ; un homme était tombé à travers son toit en réparant sa cheminée, se cassant un bras et une jambe ; une vieille querelle entre les MacDonald et les MacQuarry avait dégénéré en

rixes sur le marché de Salisbury et ils avaient rapporté leur rancune sur le Ridge.

Ils discutèrent également d'affaires qui ne concernaient pas directement la loge mais qui devaient être évoquées : le bruit courait que Howard Nettles fricotait avec une femme qui tenait un étal dans le comptoir Beardsley et dont le mari batelier s'absentait durant des semaines.

— Quelqu'un ici connaît-il suffisamment Nettles pour lui en toucher deux mots ? demanda Jamie. S'il s'agit de Mme Appleton, j'ai déjà vu son mari et il ne fera qu'une bouchée de Howard.

Un murmure amusé parcourut la salle. Geordie MacNeil déclara qu'il ne connaissait pas suffisamment bien Howard pour lui dire ce qu'il avait besoin d'entendre, mais qu'il s'entendait bien avec son cousin, qui vivait dans un hameau près de Blowing Rock. Il lui en parlerait la prochaine fois qu'il passerait par là.

— Merci Georgie, répondit Jamie. Espérons que ce sera assez tôt pour sauver la peau de Howard.

Cette histoire ravirait sûrement les abeilles de Claire, pensa-t-il.

— Y a-t-il un autre sujet à aborder avant que nous ouvrons la bière ? demanda-t-il.

Du coin de l'œil, il vit Cunningham faire un mouvement brusque avant de se ressaisir et de se rasseoir.

Ce soir, c'était le tour de Hiram Crombie de fournir la bière. Bien que pingre (comme tous les pêcheurs ayant vécu dans la misère toute leur vie), Hiram faisait bien les choses et sa bière était bonne. Jamie se demanda quel était le problème du jeune Cyrus. Toutefois, cela ne paraissait pas urgent.

À l'autre bout de la salle, Cunningham parlait. De loyauté. De ses services dans la Royal Navy. De l'allégeance au roi.

Jamie rassembla ses pieds sous sa chaise. Rien n'interdisait aux hommes de parler politique ou religion hors de la loge. Or la tenue n'était pas terminée et tout le monde le savait. Le groupe autour de Cunningham

l'écoutait en silence (Jamie nota bien leurs visages) et une froideur se répandit dans la salle tel un manteau de givre tandis que les autres se retournaient et commençaient à écouter ce qu'il disait.

Puis Cunningham se tut. Il se tenait debout, immobile, à l'exception de ses yeux qui sondaient un à un les visages dans la pièce. Jamie l'avait écouté attentivement, préparant ses réponses. Il se leva lentement.

— Je n'ai qu'une seule chose à vous dire, *a charaidean*, déclara-t-il. Ce ne sont pas mes propres mots. Ce sont ceux de nos ancêtres, il y a quatre siècles.

Un bruissement dans la salle dissipa légèrement la froideur ambiante. Les hommes s'agitaient sur leurs tabourets, se redressaient pour mieux écouter, lançaient des regards intrigués à la ronde.

Cela faisait longtemps, très longtemps, que Jamie n'avait pas relu la déclaration d'Arbroath¹. Toutefois, il y avait certains mots que l'on n'oubliait pas.

— « Aussi longtemps que ne serait-ce que cent d'entre nous serons vivants, jamais à aucune condition nous ne serons soumis à la domination anglaise. Ce n'est en vérité ni pour la gloire, ni pour la richesse, ni pour l'honneur que nous nous battons... (Il marqua une pause et regarda Cunningham droit dans les yeux.) ... mais pour la liberté ; pour elle seule, que nul honnête homme n'abandonne qu'avec la vie même. »

Il n'attendit pas les réactions et sortit, aussi rapidement que possible. Dès qu'il fut dehors, il se mit à courir, le couteau à la main.

Ils étaient trois ou quatre à l'attendre. Ils avaient cru que les discussions se poursuivraient aussi se tournèrent-ils, surpris, vers la lumière qui filtra lorsque la porte s'ouvrit. Il en frappa un à la mâchoire, en repoussa un autre d'un coup d'épaule et s'enfonça dans la forêt avant qu'ils aient pu réagir. Il entendait des cris et des bruits de chaos dans la Maison commune tandis que tous les hommes tentaient de sortir en même temps ou se bagarraient.

La lune ne s'était pas encore levée et il faisait nuit noire dans la forêt. Il rejoignit la cachette qu'il avait choisie, un gros rocher près d'un épicéa géant, et récupéra rapidement le pistolet. Il était chargé et amorcé. Il ne l'arma pas encore.

Le cœur battant, il se glissa entre les buissons, n'osant pas courir pour ne pas se faire repérer de la Maison commune. Il lui sembla entendre Cunningham rugir « Tous sur le pont ! » comme s'il se trouvait sur son gaillard d'arrière. S'il lui était resté un peu de souffle, il en aurait ri.

Sa liberté, et probablement sa vie, dépendait désormais de deux facteurs sur lesquels il n'avait aucun contrôle. D'une part, de si Scotchee avait reçu son message et considérerait opportun d'empêcher les Cherokees de se mêler d'une guerre de l'autre côté de la Ligne du Traité. De l'autre, de si John Sevier était parvenu à trouver Partland et ses hommes dans la colonie Quatre-vingt-seize et à les arrêter.

À en juger par le vacarme, Hiram Crombie et les autres donnaient du fil à retordre à Cunningham et à ses hommes. Toutefois, si Cameron et Sevier le laissaient tomber, la nuit allait être sanglante.

Il était minuit passé. J'avais envoyé les filles et Bluebell se coucher deux heures plus tôt. À présent, la fatigue flottait dans la cuisine tel un voile de fumée de cheminée. Nous avions tout épuisé : la prière, la conversation, le travail, la nourriture, le lait et la chicorée chaude. En femme dévote, Elspeth ne buvait jamais d'alcool pour le plaisir et n'avait accepté qu'une seule tasse de whisky à des fins curatives. J'aurais aimé pouvoir sombrer dans une hébétude éthylique mais je me devais de rester sobre, me tenir prête. À quoi... je ne voulais y penser. J'avais également épuisé ma capacité à réfléchir.

Pendant un temps, j'avais essayé d'imaginer ce qu'il était en train de se passer dans la Maison commune, visualisant la tenue ou ce que j'en savais car Jamie respectait le devoir de discrétion maçonnique. S'il riait avec moi de leurs tabliers et de leurs dagues, il ne me parlait jamais de leurs rites.

— Il ne se passera rien durant la réunion, m'avait-il dit pour tenter de me rassurer. Cunningham est un officier et un gentleman. En outre, c'est un franc-maçon du trente-troisième degré. Il ne prend pas les serments à la légère.

— « Ces hommes sont dangereux », avais-je répondu en citant *Jules César*.

J'avais voulu paraître désinvolte. Ma légèreté feinte s'était évaporée en voyant Jamie acquiescer d'un air grave et prendre l'un de ses meilleurs pistolets sur le manteau de cheminée.

À présent, mon esprit était vide, entièrement accaparé par une angoisse informe. J'avais attisé le feu et fixais les flammes, le visage brûlant et les mains glacées.

— Il pleut, dit soudain Elspeth.

Elle releva la tête vers le clapotis des gouttes contre les volets fermés.

Nous étions de nouveau assises devant l'âtre de la cuisine, après avoir récuré l'infirmerie de fond en comble. Des bandages et des serviettes en lin propres étaient empilés sur le comptoir, près de mes instruments chirurgicaux astiqués, stérilisés et alignés sur une serviette immaculée. Le brasero avait été nettoyé et rempli de copeaux de caryer, une sélection de cautères disposée à ses côtés. Sans nous consulter sur ce que nous faisions, Elspeth et moi nous étions préparées à réceptionner des blessés graves.

— En effet, répondis-je.

Le silence retomba dans la pièce. Le bruit de la pluie avait néanmoins agité mes pensées. Le déluge les retiendrait-il à l'intérieur de la Maison commune ?

Ne sois pas idiote, Beauchamp, avait répondu mon esprit. *Depuis quand la pluie a-t-elle empêché un Highlander de faire quoi que ce soit ? Il en est de même pour un officier de marine, sans doute...*

— Je suis désolée, dit soudain Elspeth.

Je relevai vers elle des yeux surpris. Elle avait les mains crispées sur ses genoux. Elle était pâle et pinçait les lèvres comme si elle regrettait déjà d'avoir parlé.

— Ce n'est pas de votre faute, répondis-je machinalement.

Puis, plus consciemment, j'ajoutai :

— Ni de la mienne.

Ses lèvres se détendirent légèrement.

— Non, dit-elle doucement.

Elle se tut de nouveau. Je voyais un mouvement dans sa gorge, comme si elle débattait avec elle-même.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je doucement.

Elle se tourna vers moi.

— Cinq ans, lâcha-t-elle.

— Pardon ?

Elle détourna un instant la tête puis se tourna une nouvelle fois vers moi avec une lueur étrange dans le regard, un mélange de repentir et de... soulagement ? De triomphe ?

— Quand Simon, mon petit-fils, est mort, il y a deux ans...

— Putain de bordel de merde.

Comme tous ceux qui y avaient assisté, j'avais été profondément émue par le premier sermon de Charles Cunningham, le récit de la mort de son fils et les dernières paroles de celui-ci. « Nous nous reverrons. Dans sept ans. »

— Qu'avez-vous dit ? demanda Elspeth, incrédule.

J'agitai une main pour lui signifier que ce n'était rien. Si le capitaine avait pris les paroles de son fils pour argent comptant, ce qui était clairement le cas, il en avait probablement conclu qu'il était invincible jusqu'à la date énoncée. Dans cinq ans.

— Juste ciel ! repris-je avec une locution plus acceptable.

Il restait un doigt de babeurre dans ma tasse. Je la vidai d'un trait comme s'il s'agissait d'un mauvais whisky.

Elsbeth se pencha en avant, anxieuse.

— Cela ne veut pas dire qu'il tuera votre mari, m'assura-t-elle. Uniquement que votre mari ne tuera pas mon fils.

— Comme cela doit vous soulager !

Gênée, elle rougit. Elle s'efforça de me rassurer, me répétant que Charles n'avait pas l'intention de tuer Jamie, uniquement de le faire prisonnier et de...

— De le livrer à Patrick Ferguson afin qu'il soit pendu, achevai-je sur un ton mordant. Tout cela pour se faire bien voir.

— Pour le roi et son honneur en tant qu'officier de Sa Majesté, répliqua-t-elle. Votre époux est un traître gracié et il foule aux pieds la grâce qu'on lui a accordée ! Il a mérité son...

Se rendant compte de ce qu'elle allait dire (et qu'elle pensait certainement depuis longtemps), elle s'interrompit de justesse et referma brusquement la bouche comme un piège à souris.

La pluie se transforma soudain en grêle, martelant les volets dans un vacarme de fusillade. Nous échangeâmes un regard sans parler. De toute manière, nous ne nous serions pas entendues.

Nous restâmes assises devant le feu, côte à côte, en silence. *Comme deux vieilles sorcières*, pensai-je. Séparées par la loyauté et l'amour ; unies par l'angoisse.

Même l'angoisse finit par vous épuiser. Au bout d'un moment, je piquai du nez, le feu dessinant des ombres blanches et dansantes sur mes paupières. La respiration rauque d'Elsbeth me réveilla en sursaut. Elle changea de position, les coudes sur les genoux, le visage dans ses paumes. Je lui touchai l'épaule et elle prit ma main, la serrant fort. Nous ne parlâmes ni l'une ni l'autre.

La grêle s'était éloignée, le vent était retombé, la foudre et les éclairs avaient cessé. L'orage céda de nouveau la place à une pluie drue, lourde et interminable.

Nous attendîmes, nous tenant la main.

1. Déclaration d'indépendance écossaise, datée du 6 avril 1320. (*N.d.T.*)

Bruits confus et vêtements roulés dans le sang...

QUELQUE TEMPS PLUS TARD (à ce moment-là, le temps avait cessé d'exister), nous les entendîmes. Un groupe d'hommes et de chevaux approchant rapidement.

Le bruit avait réveillé Fanny et Agnes. J'entendis leurs petits pieds dévaler l'escalier.

Je me retrouvai devant la lourde porte d'entrée sans avoir conscience d'avoir bougé de ma chaise. Je la déverrouillai fébrilement et la tirai comme si elle ne pesait rien. Dans la lumière vacillante de ma chandelle, j'aperçus Jamie au sein d'une masse noire et confuse à plusieurs têtes, la sienne dépassant des autres.

— Aide-moi, *Sassenach*, haleta-t-il en titubant dans l'entrée.

Il se cogna contre le mur. Il ne tomba pas mais je vis une tache de sang se répandre sur sa chemise trempée.

— Où ?

Je soulevai son bras, cherchant la plaie. Le sang coulait sous la manche de sa veste jusque dans sa main.

— Où es-tu blessé ? répétai-je.

— Pas moi, dit-il, hors d’haleine, avec un mouvement de tête vers la porte. Lui.

— Charlie !

Le cri d’Elspeth me fit me retourner. Tom MacLeod et Murdo Lindsay essayaient de passer à travers le chambranle avec une civière improvisée, composée de vestes tendues sur un assemblage de branches attachées à la hâte, sans renverser ni endommager son contenu ; ce contenu étant un Charles Cunningham en très piteux état.

Ils connaissaient mon infirmerie et en prirent la direction au petit trot. Jamie se détacha du mur et leur lança quelque chose en gaélique ; ils ralentirent aussitôt et se mirent à marcher presque sur la pointe des pieds.

— Il a reçu une balle dans le dos, m’expliqua Jamie. Et peut-être... à quelques autres endroits.

Sa main, appuyée contre le mur, tremblait, ses doigts laissant des traînées rouges.

— Va t’asseoir dans la cuisine, lui ordonnai-je. Demande à Fanny de t’aider à te déshabiller, puis dis-lui de t’examiner et de venir me faire un rapport.

Les brancardiers étaient arrivés dans l’infirmerie. Je me précipitai derrière eux pour superviser le transfert du capitaine sur ma table d’opération. En les voyant s’apprêter à déposer la civière sur le sol, je m’écriai :

— Non, ne tentez pas de le soulever. Déposez-le directement sur la table.

Cunningham était toujours vivant et plus ou moins lucide. Elspeth était déjà de l’autre côté de la table, tentant de le rassurer, les mains tremblantes. Nous commençâmes à découper ses vêtements le plus délicatement possible.

Il avait reçu deux balles de face ; l’une dans l’avant-bras droit qui avait brisé le radius juste au-dessus du poignet ; l’autre ayant entaillé ses côtes

sans toutefois pénétrer dans le corps. Un côté de son visage était écorché et contusionné. En observant la présence de fragments d'écorce dans les égratignures, j'en déduisis qu'il avait dû percuter un arbre de plein fouet dans le noir.

Je me penchai sur lui pour lui parler.

— Jamie dit que vous avez reçu une balle dans le dos. Pouvez-vous me dire à quelle hauteur ? En haut ? En bas ?

— En bas, haleta-t-il. Ne t'inquiète pas, mère. Tout ira bien.

— Tais-toi, Charles ! grogna-t-elle. Peux-tu remuer les pieds ?

Il avait le teint livide, les poils de sa barbe formant un saupoudrage de poivre sur sa peau blême. Je glissai une main sous lui, la faisant se faufiler entre les vestes de la civière et ses propres couches de vêtements. Ils étaient trempés, comme ceux de tous les autres. J'entendais goutter sur le plancher dans le couloir, près de la porte où plusieurs hommes s'étaient agglutinés, écoutant. Je retirai lentement ma main. Elle était écarlate jusqu'au poignet. Je lançai un regard vers ses pieds. L'un d'eux trembla à peine et Elspeth retint son souffle. Elle cessa d'éponger le sang de son avant-bras et se pencha sur lui.

— Remue l'autre, Charles.

— C'est ce que je fais, répondit-il dans un murmure en fermant les yeux.

Aucun de ses pieds ne bougeait.

Fanny se fraya un passage entre les hommes dans le couloir, ses cheveux dénoués retombant sur son peignoir.

— M. Fraser a une méchante entaille qui lui court de l'épaule droite jusqu'au milieu du torse, m'informa-t-elle. Elle a raté de peu son téton.

— Enfin une bonne nouvelle, maugréai-je.

Je réprimai une envie de rire qui frôlait l'hystérie.

— As-tu...

— Oui, nous lui avons mis une compresse, me devança-t-elle. Agnes appuie dessus des deux mains.

— À quelle vitesse le sang l’imbibe-t-il ?

J’avais de nouveau les mains sous le capitaine Cunningham, cherchant le point d’entrée de la balle.

— La première a été complètement imbibée ; la seconde moins, m’assura-t-elle. Il veut du whisky. On peut lui en donner ?

— Demande-lui de se lever. S’il tient debout trente secondes, il peut boire du whisky. Sinon, donne-lui de l’eau avec un peu de miel et fais-le s’allonger sur le sol. Quoi qu’il dise.

— On lui donne déjà de l’eau avec du miel, répondit-elle en observant attentivement notre patient. Devrait-on en donner aussi au capitaine ?

J’avais les doigts sur l’artère fémorale de Cunningham. Nous avions découpé puis écarté le devant de ses culottes, de sa veste et de sa chemise. Son poulx était étonnamment fort, ce que je trouvais encourageant. En outre, si du sang dégoulinait de la table, il ne giclait pas dans ma main placée dans le bas de son dos. La balle ne devait donc pas avoir sectionné un vaisseau vital. D’un autre côté... ses pieds ne remuaient toujours pas.

— Oui, répondis-je. Apportes-en un peu. Mme Cunningham lui en donnera pendant que je... m’occupe du reste.

Elsbeth reposa le bras bandé de son fils sur son ventre, écarta ses cheveux mouillés de son front et lui essuya le visage.

— Cela va aller, Charles, dit-elle d’une voix douce et ferme. Tu seras bientôt au chaud et au sec.

Je fermai les yeux pour mieux entendre ce que mes mains me disaient. J’avais trouvé le point d’impact et ce n’était pas brillant. La balle était entrée entre la dernière vertèbre thoracique et la première lombaire. Elle y était toujours. Je la sentais au bout de mon majeur, une petite masse dure. Lorsque je tentai de la pousser un peu, elle ne bougea pas. La peau de son dos était dure et froide, tous ses muscles figés par un spasme.

Il grelottait alors qu'il faisait chaud dans la pièce. J'indiquai à Elspeth une courtepointe en laine couleur jaune vomi, soigneusement pliée sur le cabinet, et lui demandai de le couvrir.

Les hommes qui l'avaient amené se trouvaient toujours dans le couloir, parlant à voix basse. Je reconnaissais leurs voix : les fidèles de Jamie.

— Gilly ! appelai-je par-dessus mon épaule.

Gillebride MacMillan avança prudemment la tête derrière le chambranle.

— *Seadh, a bhana-mhaighister* ?

— Y a-t-il d'autres blessés, à part le capitaine et Jamie ?

— Bah, rien que quelques bleus et côtes fêlées, madame. Je crois que Tòmas a le nez cassé.

Je m'étais approchée du comptoir pour choisir mes instruments, réfléchissant et parlant en même temps.

— Et les autres ? Ceux qui étaient avec le capitaine ?

Il haussa une épaule en souriant et j'entendis quelqu'un ricaner derrière lui. Ils avaient gagné et vibraient encore de l'euphorie de la victoire.

— Ma foi, j'en sais trop rien, *a bhana mhaighister*, si ce n'est que j'ai cassé une pelle sur le crâne d'Alasdair MacLean. Certains avaient des couteaux, et deux ou trois ont été emportés par l'éboulement, si bien que...

— L'éboulement ?

Je lui lançai un regard surpris par-dessus mon épaule, puis secouai la tête.

— Peu importe. Vous me raconterez plus tard.

— Ils ont dû aller chez nous, me glissa Elspeth. Les loyalistes blessés qui ne sont pas venus ici. Il faudrait que j'aille les soigner.

Elle tenait toujours la main de son fils, leurs doigts entrelacés, ses traits emplis d'angoisse.

Je hochai la tête, compatissant avec elle. Je n'avais pas besoin de lire les pensées qui défilaient sur son visage pour les comprendre : l'amour et la

peur luttait contre le sens du devoir. Je savais aussi qu'une autre peur, plus profonde, croissait en elle. Elle ne cessait de lancer des regards vers ses pieds comme pour les inciter à bouger.

— Gilly, voulez-vous bien aller chercher Agnes dans la cuisine ? demandai-je.

Lorsqu'il fut parti, je me tournai vers Elspeth.

— Il ne va pas mourir, dis-je à voix basse. J'ignore s'il pourra de nouveau marcher, peut-être que oui, peut-être que non. La balle n'a pas sectionné la moelle épinière, mais elle l'a certainement endommagée. Il peut guérir. Je vais extraire la balle et bander la plaie. Lorsque l'intumescence se résorbera et que les tissus auront cicatrisé...

Je fis un petit geste montrant que j'oscillais entre l'espoir et le doute.

Elle inspira profondément et acquiesça. Je lui pris la main.

— Attendez que j'aie extrait la balle avant de partir. Cela ne prendra pas beaucoup de temps et, ainsi, vous serez sûre qu'il a survécu.

Le jour se lève

L'AUBE POINTAIT et il pleuvait toujours. J'avancais lentement vers la lueur pâle de la cuisine, ne me soutenant pas au mur en marchant mais l'effleurant du bout des doigts pour m'assurer que j'étais bien là où je pensais. La maison était silencieuse. Elle sentait le sang et le brûlé. L'air était frais et, dans l'aube grise, l'ombre de la table et des fauteuils du bureau de Jamie formaient une nature morte monochrome sur le mur ; pourtant, le bout de mes doigts ne rencontra que du vide lorsque je passai devant la porte ouverte, mes pas inaudibles à mes propres oreilles, comme si j'étais un spectre hantant la demeure.

La plupart des hommes étaient rentrés chez eux mais je vis quelques corps couchés sur le sol du salon. J'avais laissé Charles Cunningham endormi sur la table d'opération avec une bonne dose de laudanum et Elspeth assoupie dans le fauteuil de mon infirmerie, la tête penchée en avant et dodelinant telle une fleur de pissenlit. Je ne comptais pas la réveiller. Les loyalistes blessés se débrouilleraient seuls ou leurs épouses se chargeraient de les soigner.

Dans la cuisine, Fanny était profondément endormie à plat ventre sur l'un des bancs, une jambe pendant sur le côté. Bluebell était enroulée sous

elle. Jamie était couché sur le dos sur le tapis de cheminée. Dans les dernières lueurs de l'âtre, il ressemblait à un gisant profané. Le feu n'avait été étouffé correctement et fumait. Jamie entendit mes pas et redressa la tête vers moi, les paupières lourdes mais l'œil alerte.

— Assieds-toi, *Sassenach*, murmura-t-il en levant péniblement l'index vers un tabouret. Tu as l'air en pire état que moi.

— C'est impossible, répliquai-je en m'asseyant néanmoins.

La fatigue montait la plante de mes pieds et envahissait mon corps telle une marée de vives-eaux remplie de sable, d'algues et de fragments tranchants de coquillages. Une main chaude s'enroula autour de ma cheville.

— Comment te sens-tu ? lui demandai-je.

J'avais très envie de le savoir mais avais du mal à garder les yeux ouverts pour l'examiner.

— Ça ira, répondit-il. Passe-moi ce petit bocal, *Sassenach*. Je vais le faire.

Sa main quitta ma cheville et grimpa jusqu'à mes genoux, sur lesquels je tenais un petit bocal de sutures et d'alcool.

— Tu vas faire *quoi* ? m'exclamai-je en rouvrant les yeux. Te recoudre toi-même ?

— Je savais que ça te ravigoterait, dit-il en laissant retomber son bras. Aide-moi à me lever, *a nighean*. Je suis raide comme du vieux porridge trop cuit et je ne veux pas que tu t'accroupisses sur le sol pour me recoudre. En outre, si tu me fais hurler, je risque de réveiller la petite.

— Tu mériterais que je te fasse bien pire, répliquai-je, agacée. Laisse-moi d'abord regarder ta plaie avant de te lever.

Le sol autour de lui était jonché de linges ouatés croûteux de sang séché. Il y avait également des traînées de sang sur les lattes du plancher. Je me laissai lentement glisser à genoux à ses côtés. Il sentait le sang, la boue, la fumée. Surtout, il sentait la sueur rance de la violence.

Il reposa sa tête et ferma les yeux avec un soupir. Les filles l'avaient recouvert de son tartan pour le tenir au chaud. Dessous, je découvris un linge plié imbibé d'eau. Un parfum de lavande et de reine-des-prés s'éleva par-dessus l'odeur âcre du sang frais. Surprise, je me demandai laquelle des deux filles avait pensé à lui appliquer une compresse mouillée pour maintenir les bords de la plaie humide. Elles lui avaient également ôté ses chaussures et avaient placé sa veste et sa chemise roulées sous ses pieds pour les surélever. Peut-être était-ce lui qui le leur avait demandé, pensai-je vaguement.

La description que m'en avait fait Fanny était exacte et précise : la profonde entaille partait du milieu de sa clavicule droite et descendait en diagonale jusqu'au milieu de son torse. J'apercevais l'ombre blanche de son os sous les bords rouges de la plaie là où le coutelas avait presque touché son sternum. Elle s'arrêtait cinq centimètres sous son mamelon gauche, qui me démontra sa résilience en durcissant en un petit bourgeon rose foncé lorsque je l'effleurai. Par réflexe, je touchai l'autre aussi.

— Ils fonctionnent tous les deux, m'assura-t-il en redressant la tête et en regardant son torse. Ma verge aussi, si c'est ce que tu cherches à savoir.

— Ravie de l'entendre, rétorquai-je.

Je saisis son poignet pour prendre son pouls, même si je pouvais le voir battre dans son cou, régulier et tranquille. De le toucher, solide et chaud, me redonnait conscience de mon propre corps. Je bâillai soudain et une poussée d'oxygène se répandit dans mon sang. Je me sentis plus alerte.

— Si tu tentes de te lever seul, tu auras un mal de chien.

La pression sur ses bras contracterait les muscles et la peau entaillés.

— Je sais, dit-il en essayant de se lever quand même.

— Et tu te remettras à saigner, ajoutai-je en plaquant une main sous sa gorge pour l'en empêcher. Or, tu n'en as plus une goutte de trop. Couché !

Mon ton autoritaire le fit rire, ou, du moins, il tenta de rire. Son teint pâle vira au blanc plâtreux et il cessa de respirer un moment.

— Tu vois ? dis-je en me relevant péniblement. Ne ris pas. Je reviens tout de suite.

Mon esprit s'éclaircissant et mon cerveau se remettant à fonctionner, je retournai rapidement dans mon infirmerie. Mis à part l'entaille impressionnante en travers de son torse, il paraissait indemne. Je n'avais observé aucun signe d'état de choc ni de désorientation. En outre, sa plaie était propre, ce qui était une chance...

Elspeth était toujours assise dans mon fauteuil, mais s'était réveillée. Mon *Manuel Merck* était ouvert sur ses genoux. Je m'arrêtai net sur le seuil. Elle m'avait entendue et releva la tête. Sa peau blanche était tellement tirée sur ses os que j'imaginai clairement à quoi elle ressemblerait une fois morte.

— Où avez-vous trouvé ceci ? chuchota-t-elle.

Ses doigts étaient étalés sur la page comme pour la cacher. Je pouvais néanmoins voir le titre du chapitre : « Lésions de la moelle épinière ».

— Ma fille me l'a rapporté de... euh... d'Écosse, improvisai-je dans un moment de panique.

Puis je me souvins d'avoir arraché la page mentionnant la date de publication et respirai.

— Je peux demander à Fanny de recopier pour vous certains passages, si vous le souhaitez. Cependant, je ne sais pas si cela vous serait utile. Certains des traitements indiqués dans ce livre ne sont pas disponibles dans les colonies, ni même dans beaucoup de régions d'Europe.

Je croisai les doigts sous mon tablier en pensant : *Ni même nulle part actuellement dans le monde.*

— En outre, si certaines des techniques expliquées sont très avancées, elles ne s'appliquent pas forcément à son cas, ajoutai-je en regardant Charles Cunningham.

J'eus de nouveau envie de croiser les doigts, pour la chance cette fois. Je m'approchai de la table et soulevai délicatement la courteline pour

dévoiler ses pieds nus. Ils paraissaient parfaitement normaux.

Naturellement. Même si la moelle épinière n'avait pas été sectionnée (je ne pensais pas que ce soit le cas), elle avait clairement été comprimée et endommagée. Les lésions du rachis étaient souvent permanentes. Les effets – fonte des muscles, torsion des membres – ne se verraient pas tout de suite. Une odeur âcre et fétide me chatouilla les narines et me fit retenir mon souffle.

Perte de contrôle des intestins et de la vessie. Il fallait s'y attendre ; ce n'était pas bon signe.

— Avez-vous déjà rencontré un cas comme le sien ? demanda Elspeth en se levant comme si elle voulait défendre son fils.

— Oui.

Elle entendit tout ce qu'il y avait à savoir dans ma voix et se rassit brutalement comme si elle avait, elle aussi, reçu une balle dans le dos.

Qui lui a tiré dessus ? Seigneur, faites que ce ne soit pas Jamie...

J'écartai la courtepointe et le lavai délicatement avec un linge humide. Il était inconscient et ne bougea pas. De fait, rien ne bougeait sous mes doigts. Je pinçai les lèvres. Les hommes ont peu de contrôle conscient sur leurs fonctions érectiles, comme Jamie venait de me le démontrer. De nombreux hommes grièvement blessés avaient eu une érection lorsque je les avais lavés. Pas celui-ci. Cependant, ce pouvait être dû au laudanum... ce dernier affectait les réflexes libidineux.

Je m'accrochai à ce minuscule espoir pour le moment et couvris de nouveau le capitaine. Elspeth était assise le dos droit, l'air ailleurs. Je pouvais aisément imaginer ce qu'elle pensait : devoir prendre soin d'un fils pour qui il n'y avait pas vraiment d'espoir. Son dernier enfant. Des mois, des années (cinq ans, me rappelai-je) à le torcher et à changer ses draps, à remuer ses jambes quatre fois par jour pour éviter qu'elles ne s'atrophient, à supporter l'amertume d'un homme qui avait perdu la vie sans mourir.

Une lumière pâle et grise filtrait à présent à travers les volets. Le bruit de la pluie s'était mu en un battement constant, signe qu'elle durerait probablement toute la journée. Je passai derrière Elspeth, poussai les volets et entrouvris la fenêtre pour laisser entrer un air frais et humide.

Je devais retourner auprès de Jamie. Je ne pouvais plus rien faire ici. Je posai les mains sur les épaules d'Elspeth, sentant ses os durs et friables sous son châte noir.

— Il pourra parler et se nourrir, lui dis-je. Pour le reste... le temps nous le dira.

— C'est toujours le cas, répondit-elle d'une voix aussi incolore que la pluie.

Nous nous réunissons sur un pied d'égalité...

ALORS QUE JE SORTAIS DE L'INFIRMERIE, la porte d'entrée s'ouvrit et le lieutenant Esterhazy entra. Bien qu'il parût aussi hagard et échevelé que tout le monde ce matin, il tenait debout sur ses deux jambes et paraissait indemne. Je l'attrapai par le bras.

— Venez, lui dis-je. Votre capitaine dort et n'a pas besoin de vous pour le moment. Moi, si.

— Bien, madame, répondit-il, légèrement surpris.

— Où est le lieutenant Bembridge ? demandai-je en lançant un regard derrière moi.

Les deux lieutenants étaient si souvent ensemble que j'avais parfois du mal à les dissocier.

— Je ne sais pas, madame. Il ne s'est pas présenté hier soir à notre lieu de rendez-vous, ni ce matin. Je suis allé à la Maison commune et j'ai inspecté les environs en l'appelant. Personne. Je suis venu en informer le capitaine avant de retourner le chercher.

— J'en suis navrée. J'ai appris qu'il y avait eu une sorte de glissement de terrain hier soir. Vous y étiez ?

— Non, madame, mais j'en ai entendu parler. Aussi, quand Gilbert n'est pas rentré, j'ai pensé que...

Lorsque nous entrâmes dans la cuisine, Jamie était parvenu à se redresser sur un coude et fixa le lieutenant d'un air méfiant.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'éboulement ? lui demandai-je.

— Une bonne partie de la montagne s'est effondrée avec la pluie, répondit-il. Emportant des arbres, des rochers et de la boue. Je n'en sais pas plus. J'ignore où nous étions quand c'est arrivé. Peut-être près de la piste des carrioles.

Il toucha délicatement son torse en grimaçant.

— Tu as été blessé dans l'éboulement ? m'exclamai-je, dubitative.

Je savais reconnaître une blessure faite par un coutelas ; j'avais une cicatrice de vingt centimètres le long de mon bras gauche en guise d'illustration.

— Juste avant, répondit-il.

Il n'avait pas quitté le jeune Esterhazy des yeux. Il me vint soudain à l'esprit que le lieutenant était suffisamment jeune, présomptueux et désorbité pour croire qu'il pourrait capturer Jamie sous son propre toit. Il portait un pistolet et une dague d'officier. *Et Jamie n'est pas armé.* Un doigt glacé me caressa la nuque. Puis mon regard alla du jeune homme à Jamie et je secouai la tête.

— Non, dis-je. Il est simplement inquiet pour son ami et, probablement, pour le capitaine.

Esterhazy écarquilla les yeux.

— Qu'est-il arrivé au capitaine ? Vous avez dit qu'il dormait.

— Il a reçu une balle, répondis-je. Il vivra, mais il n'ira nulle part pour le moment.

— Est-ce vous qui lui avez tiré dessus, monsieur ? demanda-t-il sérieusement à Jamie.

— J’ai essayé, répondit Jamie avec une moue caustique. J’ai tiré alors qu’il fondait sur moi avec son coutelas. J’ignore si je l’ai touché, mais ce n’est pas moi qui lui ai tiré dans le dos, c’est sûr. J’ai vu clairement son visage dans un éclair. Puis la montagne nous est tombée dessus.

— Une balle dans le dos ? me demanda Esterhazy, choqué.

— Oui, je l’ai extraite et il se repose. À présent, si vous voulez bien, j’ai besoin que vous m’aidiez à transporter le colonel Fraser dans son lit.

Voyant qu’il s’apprêtait à poser des questions, je le pris de vitesse.

— Tout de suite.

Notre conversation avait réveillé Fanny. Agnes apparut, le visage froissé par le sommeil. Toutes deux furent mortifiées d’être vues en chemise de nuit par le lieutenant. Je leur demandai de hacher des oignons pour préparer un cataplasme, de moudre de la racine d’hydraste du Canada et d’apporter un pot de chambre à Mme Cunningham, pendant que le lieutenant et moi relevions Jamie par étapes, le hissant d’abord sur le banc, où Bluebell vint le flairer anxieusement et lécha ses genoux nus, puis debout, chacun lui tenant un bras tandis qu’il oscillait, sur le point de s’évanouir.

Je le pris par la taille et le lieutenant glissa un bras par-derrière autour de sa cage thoracique. Nous sortîmes de la cuisine et grimpâmes l’escalier tel un groupe d’ivrognes pourchassés par la police.

Nous le laissâmes tomber sur le lit comme un sac de ciment et je restai un instant pliée en deux, les mains sur mes genoux, pour reprendre mon souffle tandis que de petits points noirs dansaient devant mes yeux. Quand je pus enfin me redresser, je remerciai le lieutenant, qui avait le teint rouge et soufflait comme une locomotive, et l’envoyai boire une boisson chaude dans la cuisine. Puis j’attisai le feu et ouvris les volets. Il me fallait de la chaleur et de la lumière.

Jamie gisait immobile sur le lit, pâle comme un linge et la compresse tachée pressée sur son torse. Je posai une main sur la sienne et détachai lentement ses doigts raides. À la lumière grise de la fenêtre, la plaie, bien

que spectaculaire, paraissait moins grave. La lame n'avait pas sectionné de tendons, n'avait pas trop mordu dans le grand pectoral et avait à peine effleuré la clavicule.

— Elle a rebondi sur ton sternum, conclus-je. Autrement, elle se serait profondément enfoncée dans tout ce côté de ton torse.

— Ah, tant mieux, murmura-t-il.

Il fermait les yeux et je pouvais voir ses globes oculaires remuer rapidement d'un côté et de l'autre sous ses paupières. Je nettoyai soigneusement la plaie avec une solution saline puis pêchai un fil à suture en soie dans mon bocal.

— Veux-tu quelque chose à mordre pendant que je te recouds ou préfères-tu me raconter ce qu'il s'est passé la nuit dernière ?

Il rouvrit les paupières, me dévisagea un instant avec des yeux injectés de sang, puis les referma en marmonnant une phrase inintelligible où je crus reconnaître les mots « ... inquisition espagnole ».

Il serra les poings, inspira profondément puis se détendit autant qu'il lui était possible de le faire.

— As-tu un morceau de papier sous la main, *Sassenach* ? demanda-t-il.

Je lançai un regard vers mon journal sur la table de chevet. Je n'y écrivais pas de pensées profondes ni de méditations spirituelles, j'y notais plutôt les bagatelles qui composaient mes journées : la petite casserole en cuivre était restée trop longtemps sur le feu et un petit trou s'était formé dans le fond ; je devais penser à l'envoyer à Salem pour qu'elle soit réparée lorsque Bobby Higgins s'y rendrait la semaine suivante ; Bluebell avait mangé quelque chose d'ignoble et le tapis de cheminée dans la chambre des filles allait devoir être bouilli...

— Oui, répondis-je en transperçant sa peau avec mon aiguille.

Il grogna mais ne remua pas.

— Je vais te donner une liste de noms à écrire.

Je fis encore trois sutures puis me tournai pour saisir mon journal. Comme j'écrivais dans mon lit, j'utilisais un petit bâton de graphite enveloppé dans un linge plutôt qu'une plume et de l'encre.

— Vas-y, dis-je en reprenant ma couture.

— C'est une liste des loyalistes qui se trouvaient avec Cunningham la nuit dernière. Écris : Geordie Hallam, Conor MacNeil, Angus MacLean...

— Hé, pas si vite ! dis-je en prenant mon crayon. Pourquoi veux-tu une liste de ces hommes ? Tu les connais déjà tous.

— Oh oui, je les connaissais bien avant la nuit dernière, m'assura-t-il, l'air sombre. Cette liste est pour toi, Bobby et les Lindsay, au cas où ils me tueraient dans les prochains jours.

Le bâtonnet se brisa entre mes doigts. Je le posai et essuyai mes mains avec le linge mouillé.

— Ah, dis-je le plus calmement possible.

— Tu ne croyais tout de même pas que l'attaque de la nuit dernière avait réglé le problème, *Sassenach* ?

Compte tenu de l'état du capitaine Cunningham, j'avais été plutôt portée à le penser.

— Tu veux dire que nous pourrions bientôt avoir la visite des Cherokees ? demandai-je en reprenant ma suture.

— Oui, eux, répondit-il, l'air songeur. Ou celle de Nicodemus Partland avec une bande venue de l'autre côté de la montagne.

En voyant ma tête, il ajouta :

— Il peut aussi ne rien se passer et mes hommes se tiennent prêts quoi qu'il arrive. Toutefois, au cas où, il faut que tu saches qui sont ces loyalistes afin de t'en débarrasser si je ne suis plus là.

Je saisis un nouveau fil, mes yeux concentrés sur mon travail.

— M'en débarrasser ?

— On ne peut pas les laisser vivre sur le Ridge, répondit-il en fixant le plafond. Ce sont mes métayers et ils ont essayé de me tuer la nuit dernière,

ou de me capturer pour me faire pendre, ce qui revient plus ou moins au même.

Sous sa façade raisonnable, je le sentais bouillonner de rage.

J'épongeai le sang qui suintait de sa plaie et fis deux autres sutures.

— Je comprends, en effet, dis-je.

Bien que j'eusse attisé le feu et rajouté des bûches dans l'âtre, j'avais les os glacés.

— Peux-tu... Je veux dire... Si tu leur ordonnes de partir, obéiront-ils ?

Il me regarda comme un lion à qui l'on aurait demandé s'il pouvait réellement dévorer ce gnou que l'on apercevait au loin.

— Hum, fis-je. Parle-moi de l'éboulement.

Ses traits se détendirent et il raconta comment il avait fui de la Maison commune, quatre ou cinq de ses hommes derrière lui, retardant les loyalistes qui le pourchassaient afin de lui laisser le temps de se perdre dans la nuit noire.

— Sauf que le sentier que je comptais prendre avait été effacé par la pluie... Aïe ! ... et je me suis perdu un moment en en cherchant un autre. Puis l'orage a grondé et la foudre est tombée si près que je pouvais la sentir. Au moins, je pouvais me repérer quand il y avait des éclairs.

Il avait pris la direction qu'il pensait être celle de la maison en espérant tomber sur certains de ses hommes. Il leur avait demandé de garder l'arrière de la Maison commune et de capturer les complices de Cunningham qui viendraient par là.

— Les capturer ? répétai-je en nouant une suture, en la coupant et en en piochant une autre dans le bocal. Pour les enfermer où ? Pas dans le cellier, j'espère.

Après un long hiver, nos réserves de nourriture s'épuisaient. Tout notre stock de primeurs et de fruits secs était entreposé dans le cellier, ainsi que des sacs de noix, de marrons et de cacahuètes. Je n'osais imaginer les dégâts qu'auraient provoqués un groupe de captifs aigris.

Il s'était remis à fixer les poutres du plafond afin d'éviter de regarder ce que j'étais en train de faire.

— Non, me rassura-t-il. J'ai demandé à Bobby d'enfermer quiconque ils captureraient dans la porcherie, pieds et poings liés.

— Grands dieux ! Et si la truie blanche décidait d'y faire un tour ?

Dieu merci, la légendaire « Bête du Ridge » n'avait pas élu domicile dans les fondations de notre maison. Elle rôdait néanmoins dans notre coin de montagne, se gorgeant de châtaignes et de tout ce qui lui semblait comestible, et rendait parfois visite à la porcherie, libérant quelques-uns de ses occupants, dont la plupart étaient ses descendants.

— Les aléas de la guerre, répondit-il sournement. Ils n'avaient qu'à ne pas suivre un homme incapable de choisir entre le roi et Dieu. Argh !

— J'en suis presque à la moitié, l'assurai-je. Quant au capitaine, la plupart des loyalistes te répondraient que le roi étant l' élu de Dieu, leurs intérêts coïncident généralement. Que s'est-il passé ensuite ?

Il grimaça, remua légèrement pour se mettre dans une position plus confortable, puis reprit :

— Lorsque j'ai enfin compris où j'étais, je me suis rendu compte que la cabane de Tom MacLeod n'était pas loin. Gillebride t'a-t-il dit que Tom avait eu le nez cassé ? J'ai pensé aller m'abriter chez lui. Je pataugeais dans la boue et me faufilais entre les buissons en me repérant avec ce que je parvenais à distinguer dans le noir quand un grondement de tonnerre a ébranlé le ciel et un éclair est tombé si près qu'il m'a aveuglé. Au même instant, la pluie s'est transformée en grêle, juste comme ça. (Il fit claquer ses doigts.) J'ai rabattu mon tartan ma tête pour me protéger et, soudain, le capitaine a couru vers moi dans l'obscurité. Je ne pouvais pas voir qui c'était et lui non plus. Lorsqu'un nouvel éclair a illuminé le ciel, j'ai dégainé mon pistolet et lui son coutelas puis...

Il agita une main vers sa plaie à demi recousue.

— Je vois. Tu as dit que tu lui avais tiré dessus ?

— J’ai essayé. Ma poudre était mouillée, naturellement. Le coup est parti mais je doute que ma balle soit parvenue jusqu’à lui.

— Peut-être que si, dis-je en tirant sur mon fil. Je lui ai extrait une balle de l’avant-bras.

— Bien fait. Ai-je droit à une petite goutte, *Sassenach* ?

— Puisque tu es couché, oui.

Pendant la demi-heure qui venait de s’écouler, j’avais été trop concentrée sur le torse de Jamie pour prêter attention à mon environnement. En me levant pour chercher la bouteille de whisky, j’entendis des voix au rez-de-chaussée. Des voix énervées. L’une d’elles appartenait au lieutenant Esterhazy. Il me semblait discerner également une voix féminine. Elspeth ?

Jamie se redressa brusquement et grogna comme un porc écorché.

— Reste allongé, bon sang ! ordonnai-je.

— C’est Cloudtree ! dit-il. Va le chercher, *Sassenach*.

Je ramassai la compresse, la lui fourrai dans la main et plaquai celle-ci sur la partie non recousue de sa plaie qui s’était remise à saigner abondamment.

— J’irai si tu cesses de bouger !

En fait, je n’eus pas besoin de descendre. Nous entendîmes des pas précipités dans l’escalier, accompagnés d’une cacophonie de voix excitées. On toqua brièvement à la porte puis elle s’ouvrit.

— Je lui ai dit qu’il ne devait pas..., commença Agnes.

Son beau-père passa devant elle, avant d’être rattrapé par le lieutenant Esterhazy qui le retint par la manche.

— Pas un pas de plus, monsieur !

— Lâche-moi, bouffe-merde ! Je dois parler au colonel.

— Lieutenant ! appelai-je en haussant le ton.

J’avais rarement l’occasion d’utiliser ma voix autoritaire. Je constatai qu’elle était toujours efficace. Le lieutenant se figea, bouche bée. Agnes et Aaron Cloudtree de même.

— Le colonel souhaite lui parler, dis-je plus doucement. Agnes, conduis le lieutenant en bas et allez donc voir comment se porte le capitaine.

Oliver Esterhazy me lança un long regard furieux, puis adressa le même à Cloudtree, qui époussetait sa manche mouillée comme s'il voulait effacer des empreintes de doigts, puis il sortit, suivi d'Agnes qui adressa elle aussi un regard furieux à son beau-père. Il ne sembla pas le remarquer.

— J'ai vu Scotchee, colonel, commença Cloudtree en s'approchant du lit.

Il remarqua soudain l'état du torse de Jamie et écarquilla les yeux.

— Nom d'un chien ! Que vous est-il arrivé ?

— Plusieurs choses, dis-je sèchement. Peut-être pourriez-vous...

— Qu'a dit Scotchee, monsieur Cloudtree ? demanda Jamie.

Il s'était encore redressé, indifférent au sang qui coulait lentement sur son ventre.

— Oh.

Aaron mit un instant pour reprendre ses esprits puis il hocha la tête avec un air qui se voulait rassurant.

— Il a dit de vous dire que vous aurez une sacrée dette envers lui pour le service que vous lui demandez, mais que, comme il pense que vous ne vivrez pas assez longtemps pour la payer, ce n'est pas la peine de vous déranger à moins que vous n'apportiez du whisky.

Liberté, égalité, fraternité, tu parles !

*30 mars 1780,
Fraser's Ridge, Caroline du Nord*

De la part de James Fraser, propriétaire de Fraser's Ridge

Aux personnes suivantes :

Geordie Hallam

Conor MacNeil

Angus MacNeil

Robert McClanahan

William Baird

Joseph Baird

Ebenezer Baird

William MacIlhenny

Ewan Adair

Peadair MacFarland

Holman Leslie

Alexander MacCoinneach

Lachlan Hunt

*Parce que vous avez tous conspiré contre moi, m'avez
attaqué et avez tenté de me capturer dans le but de provoquer*

ma mort, le contrat de location signé entre nous est, à compter de ce jour, déclaré nul et non avenue dans son intégralité.

Par vos actes, vous avez trahi ma confiance et votre propre parole.

Par conséquent, vous êtes expulsés des terres que vous occupiez jusqu'à présent, dépossédés de votre droit auxdites terres et devrez avoir quitté Fraser's Ridge avec votre famille sous dix jours.

Vous pouvez emporter la nourriture, les vêtements, les outils, les graines, le bétail et vos biens personnels. Tous les bâtiments, dépendances, abris, séchoirs à maïs, enclos et autres structures ne vous appartiennent plus. S'ils venaient à être incendiés ou endommagés par dépit, vous seriez arrêtés et tous vos biens vous seraient confisqués.

Si vous revenez à Fraser's Ridge en secret, vous serez abattus sans sommation.

James Fraser, propriétaire des lieux

— Ai-je oublié quelque chose, *Sassenach* ? me demanda Jamie en m'observant lire sa proclamation.

— Non... cela me paraît complet.

J'avais le cœur lourd. Je connaissais tous ces hommes. Je les avais accueillis avec leurs épouses à leur arrivée sur le Ridge, la plupart ne possédant que les vêtements qui étaient sur leur dos, remplis d'espoir et de gratitude pour avoir obtenu un lopin où s'établir dans ce nouveau monde sauvage. Je m'étais rendue dans leurs cabanes, j'avais mis au monde leurs enfants, soigné leurs maux. Et à présent...

Je sentais Jamie pareillement affligé. Il avait fait confiance à ces hommes, les avait acceptés, leur avait donné une terre, des outils, des encouragements et son amitié. Les doigts glacés, je reposai la lettre.

— Tu leur tirerais vraiment dessus s'ils revenaient ?

Il redressa brusquement la tête. S'il avait lui aussi le cœur lourd, une profonde colère brûlait dans son cœur.

— *Sassenach*, ils m'ont trahi, m'ont pourchassé comme une bête sauvage sur mes propres terres, tout cela au nom de ce qu'ils appellent la justice du roi. J'en ai soupé de cette prétendue justice. S'ils réapparaissent sur mes terres, oui, je les tuerai.

Je me mordis la lèvre. Il le vit et posa sa main sur la mienne.

— Il le faut, dit-il doucement en me regardant dans les yeux pour s'assurer que je le comprenais. Non seulement parce que, s'ils reviennent, ils continueront à fomenter des troubles. Mais aussi parce qu'ils ne sont pas les seuls sur le Ridge et dans les environs à pencher dans la même direction. La plupart se sont tus jusqu'à présent, attendant de voir si je suis faible, si je tombe ou si je suis capturé. Quelqu'un viendra-t-il, comme le major Ferguson ? Ils ont peur de se déclarer pour un camp ou pour l'autre. Si je fais preuve de clémence envers ceux-ci... (Il agita son autre main vers sa notice.) ... si je les laisse conserver non seulement leur vie, mais aussi leur terre et leurs armes, les timides prendront de l'assurance et se joindront à eux.

Non seulement leur vie...

Je sentis la terre s'incliner, à peine, sous mes pieds. Jusqu'à présent, j'avais cru que, quoi qu'il advînt dans le monde extérieur, le Ridge serait un refuge sûr. Ce n'était pas le cas.

Non seulement leur vie. Les nôtres aussi.

Il n'avait pas besoin de me confirmer qu'il n'avait pas assez d'hommes sous ses ordres pour repousser une insurrection de plus grande envergure sur le Ridge.

— Oui, je comprends, dis-je.

Je repris la feuille de papier, y voyant non seulement les noms de ces hommes mais également les visages de leurs épouses.

— C'est juste que ça me fait de la peine pour leurs femmes.

Pour les enfants aussi, mais surtout pour les femmes, piégées entre leur maison, les besoins de leur famille et le danger des positions politiques de leur mari. Se retrouvant expulsées de chez elles, n'emportant que ce que leurs bras pouvaient porter, et sans aucun endroit où aller.

J'ignorais combien d'entre elles partageaient les opinions de leur époux. Que ce soit le cas ou non, leur vie ou leur survie en dépendait.

— Cloche, livre et chandelle, dit Jamie d'un air navré.

— Pardon ?

— Sonne la cloche, ferme le livre et mouche la chandelle, répondit-il doucement en touchant le papier sur mes genoux. C'est le rite de l'excommunication et de l'anathème. C'est ce que j'ai fait.

Avant que j'aie pu répondre, j'entendis des pas fermes dans l'escalier. Un instant plus tard, on toqua à la porte.

Celle-ci s'ouvrit, révélant le lieutenant Esterhazy, qui paraissait vingt ans de plus que son âge.

Il se planta au pied du lit, droit comme un piquet.

— Monsieur, mon... le lieutenant Bembridge n'est toujours pas réapparu. Puis-je avoir la permission d'aller le chercher ?

Surprise, je me tournai vers Jamie qui, lui, ne l'était pas. Il ne m'était pas venu à l'esprit que le jeune homme n'était plus un ami de la maison, mais un prisonnier. De toute évidence, ni lui ni Jamie n'en doutaient.

Contrairement à ses habitudes, Jamie ne cacha pas ce qu'il pensait. S'il laissait Esterhazy partir, qui verrait-il, que dirait-il aux autres ? Il était clair que Jamie n'était pas en état de se défendre ni de défendre sa maison, et encore moins de faire la police sur le Ridge. Si le lieutenant revenait avec une petite meute de loyalistes ? S'il allait rejoindre Ferguson pour l'amener ici ?

J'étais convaincue que le jeune homme ne pensait à rien de tout cela. Pour le moment, il était simplement inquiet pour son ami. Cela ne signifiait

pas que l'idée ne lui en viendrait pas une fois loin de la maison.

— Je vous l'accorde, répondit Jamie sur un ton aussi formel que celui du lieutenant. Mme Fraser vous accompagnera.

Où la terre bouge

— **I**L LE FAUT, *Sassenach*.

Ces mots résonnaient toujours dans mes oreilles, piégés dans mon cerveau tel un minuscule écho têtu qui vibrait contre mon tympan.

C'était ce que m'avait dit Jamie lorsque Oliver Esterhazy était redescendu pour prendre congé de son chef, ou plutôt d'Elsbeth, dans l'infirmierie.

— Il n'y a personne d'autre, avait-il expliqué avec un geste vers les recoins déserts de notre chambre. Je ne peux pas envoyer Bobby ou les Lindsay car j'ai besoin d'eux ici.

S'enfonçant de nouveau dans ses oreillers avec une grimace de douleur, il avait ajouté :

— S'il n'était rien arrivé à M. Bembridge, il serait déjà là. Il est donc soit mort, soit blessé. Dans le second cas, tu es la plus à même de l'aider une fois qu'il aura été retrouvé.

Je pouvais difficilement le contredire sur ce point. J'essayai néanmoins.

— Je ne te laisserai pas seul ici. Tu n'es pas en état de te défendre si...

— C'est pourquoi j'ai besoin des Lindsay. Ils gardent la porte. Kenny et Munro sont sous le porche, Evan à l'arrière de la maison.

— Et Bobby ?

— Il est parti chercher d'autres hommes et répandre la nouvelle que le capitaine est...

Il avait hésité.

— Hors de combat ? avais-je suggéré.

— Qu'il n'est pas en état d'être déplacé, avait-il rectifié. Je ne veux pas qu'ils croient pouvoir prendre d'assaut la maison pour l'emmener.

Il était un ton plus blanc que le drap qui le recouvrait, les yeux cernés de noir et rendus caves par l'épuisement, sa main tremblant sur la courtepoinle.

— Et quand as-tu pris toutes ces dispositions ? avais-je demandé.

— Pendant que tu étais aux latrines. Vas-y, *Sassenach*. Il le faut.

J'obtempérai. Il n'était pas dans ma nature d'abandonner des blessés, même si leur état était stable et qu'il était peu probable qu'il empire soudainement. En outre, Elspeth, Fanny et Agnes étaient parfaitement capables de gérer des urgences médicales mineures.

— ... je pars donc avec le lieutenant Esterhazy chercher son ami, expliquai-je à Elspeth en décrochant ma sacoche de premiers soins dans l'infirmerie.

Sa mine n'avait rien à envier à celle de Jamie. Elle gardait le regard rivé sur son fils qui commençait à remuer et à gémir.

— Je me débrouillerai ici, répondit-elle doucement.

Puis elle releva soudain les yeux vers moi. Ils étaient rouges et cernés, mais alertes.

— Soyez prudente.

Surprise, je me tournai vers elle. Son teint avait légèrement rosé.

— J'ignore ce qu'il se passe, reprit-elle. Mais... la situation me paraît très instable.

— Vous voulez parler de Nicodemus Partland et des hommes qu'il est censé amener de la Quatre-vingt-seize ?

Le rose de ses joues se flétrit telle une fleur givrée.

— Pfff..., fis-je en sortant.

Oliver m’attendait sous le porche. Il proposa aussitôt de porter ma sacoche de premiers soins.

— Non, celle-ci, je la garde avec moi. Prenez plutôt celle-là.

Je lui en tendis une autre qui contenait de l’eau, de l’hydromel, quelques provisions, une couverture pliée, un bocal de sangsues et plusieurs autres articles pouvant nous être utiles.

— Par où commençons-nous ? demandai-je.

Il regarda autour de lui, déconcerté.

— Je ne sais pas.

Personne n’avait fermé l’œil de la nuit, lui y compris. S’il était charmant et enjoué, ce n’était pas une lumière. En ajoutant à cela l’inquiétude et la fatigue, il semblait n’avoir plus que deux neurones en état de fonctionner. J’inspirai une grande goulée d’air frais et m’armai de patience.

— Où l’avez-vous vu pour la dernière fois ?

Cette question ne manquait jamais d’agacer les membres de notre maisonnée lorsqu’ils cherchaient un objet perdu. Ce ne fut pas le cas d’Oliver Esterhazy qui plissa le front d’un air concentré, puis répondit enfin :

— Près de la Maison commune.

— Alors commençons par là.

— J’ai déjà regardé.

— Nous commencerons par là quand même.

Bien que la pluie eût cessé, la forêt dégoulinait encore et mes jupes furent mouillées jusqu’aux genoux avant que nous ayons parcouru la moitié du chemin. Peu m’importait. Les oiseaux gazouillaient ; l’air était chargé du parfum des cèdres rouges et des épicéas, des cornouillers et des rhododendrons ; le flanc de la montagne était parsemé de ruisselets qui gargouillaient. Le printemps était là et l’atmosphère paisible de la forêt se

diffusait en moi, les angoisses de la nuit et les urgences du matin s'atténuant peu à peu, me permettant enfin de prendre de la hauteur afin d'avoir une vue d'ensemble.

Jamie n'était pas mourant et n'allait pas mourir dans l'immédiat. Tout le reste pouvait être géré et, fidèle à lui-même, c'était ce qu'il était en train de faire, même couché dans un lit et incapable de se redresser sans aide.

Même si je voulais rester à ses côtés, il avait raison. Il n'aurait pu envoyer personne d'autre. Toutefois, sa crainte de voir le lieutenant Esterhazy rameuter une foule de loyalistes surexcités me paraissait injustifiée pour le moment. Nous ne rencontrâmes personne en chemin. Tout le monde semblait se terrer chez soi. Nous toquâmes aux portes de deux cabanes se trouvant sur notre route afin de demander si quelqu'un avait vu le lieutenant Bembridge. Le visage fermé, leurs occupants nous répondirent simplement en faisant non de la tête.

La Maison commune semblait abandonnée. On avait laissé la porte ouverte. La moitié des bancs étaient renversés et il y avait une grande flaque de bière sur le plancher. Deux rats laveurs étaient occupés à mâchouiller un tablier maçonnique que quelqu'un avait oublié.

— Sortez de là !

S'armant d'un balai trouvé sur le sol, Oliver les chassa avec la ferveur d'un prophète de l'Ancien Testament, puis il ramassa tendrement les vestiges du tablier. Il était luxueux, en cuir blanc avec un liseré en soie plissée et des cordons en toile, ces derniers à moitié rongés. Un compas maçonnique de belle facture était peint dessus.

— Celui du capitaine ? demandai-je en le voyant plier le tablier.

Il acquiesça.

Des objets, tel que le seau en bois et la louche destinés à rafraîchir les orateurs prolixes ou des éventails en papier confectionnés par les enfants pour l'été à venir, étaient éparpillés sur le sol. Nous contemplâmes un moment les ravages en silence, nous gardant tous les deux de mentionner

l'ironie (si l'on pouvait dire) d'une réunion de francs-maçons consacrée aux idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité se terminant en pugilat. Il était beau, le principe de ne jamais parler politique au sein de la loge !

Nous ressortîmes et Oliver referma soigneusement la porte derrière nous. Puis nous décrivîmes des cercles concentriques toujours plus larges autour de la bâtisse en criant le nom de Gilbert Bembridge.

— Peut-être s'est-il réfugié chez l'un des... partisans du capitaine ? suggèrai-je lorsque nous nous rejoignîmes devant la Maison commune. S'il était blessé ?

— Je ne sais pas.

Oliver semblait agité, lançant des regards nerveux autour de lui comme s'il s'attendait à voir son ami surgir de derrière un arbre.

— Je... je crois qu'il était avec les hommes qui... hum...

— Pourchassaient mon mari ? demandai-je sur un ton acide. Quelle direction ont-ils prise ?

Il répondit qu'il n'en était pas certain, puis commença à descendre le versant dans un nouvel élan résolu. Je le suivis plus prudemment afin de ne pas me tordre une cheville sur les pierres et les graviers que le ruissellement de la pluie diluvienne avait fait affleurer sur les sentiers.

Je commençais à trouver le comportement du lieutenant un peu étrange. Il transpirait abondamment alors qu'il faisait encore frais. S'il s'écartait parfois du chemin, ce n'était que brièvement et de manière erratique avant de revenir sur le sentier qu'il avait choisi. J'avais comme l'impression qu'il savait où il allait et ne fut donc pas surprise outre mesure lorsque nous parvînmes à un endroit de la forêt où... il n'y avait plus de forêt.

Nous nous tenions à la lisière d'un taillis de jeunes chênes dégarnis. À nos pieds, le sol s'effondrait en une pente abrupte de terre noire remplie de troncs d'arbres, de buissons écrasés, de gros rochers gris emportés par l'éboulement et gisant désormais le ventre à l'air, couverts de boue et de vers de terre déconcertés.

— Voici donc le fameux éboulement, dis-je après un moment de silence. Vous étiez là quand c'est arrivé ?

Il fit non de la tête. Des cheveux s'échappaient de sa petite tresse navale et lui collaient au visage.

Ce n'était pas un glissement de terrain massif. Toutefois, pour quiconque s'était trouvé plus bas dans l'obscurité, l'effet avait dû être saisissant. Une quinzaine de mètres du flanc de la montagne s'était détaché et avait dévalé une pente escarpée en bouchant à moitié un ruisseau.

La pomme d'Adam proéminente d'Oliver sursauta dans sa gorge.

— Vous croyez que... Gilbert pourrait être là-dedans ?

— C'est possible, répondis-je en contemplant l'amas de terre. Si c'est le cas...

Nous n'étions pas équipés pour creuser la terre. Je m'apprêtais à le dire au lieutenant quand il m'agrippa le bras en criant et en pointant le doigt :

— Là ! Là !

Une tache bleu marine affleurait de la terre mouillée, à une dizaine de mètres de là où nous nous tenions. Avant que j'aie eu le temps de réagir, Oliver s'élança, chancelant dans la boue, glissant, tombant sur un genou, se relevant et glissant de nouveau. Je le suivis, serrant ma sacoche contre moi bien que, après un premier élan de joie, mon espoir soit retombé. Il ne pouvait être en vie.

Oliver avait déterré un bras et, se relevant, tira dessus de toutes ses forces. J'entendis un craquement et la tête blême de Gilbert jaillit hors du sol dans une explosion de mottes de terre et de gravillons.

Oliver lâcha le bras comme s'il était brûlant. Sous le choc, il bafouillait des mots incohérents. Je me laissai tomber à genoux près de Gilbert et lui frottai vigoureusement le visage. Je crus... Non, impossible. Pourtant, si. J'avais bien vu un sursaut de paupières. Je le vis de nouveau.

— Putain de bordel ! Oliver ! Je crois qu'il est vivant... Aidez-moi à le sortir de là !

— Qu-qu-quoi ? Ce n'est pas possible !

J'avais laissé tomber ma sacoche et creusais la terre à mains nues tel un blaireau furieux. Quelque chose de chaud effleura ma main... un soupçon de souffle.

— Gilbert ! Gilbert ! Tenez bon ! Nous allons vous extraire de là.

— Non, dit la voix d'Oliver derrière moi.

Elle était rauque et haut perchée. En lançant un regard surpris derrière moi, je le vis tirer sur une branche cassée prise dans la boue.

— Non, répéta-t-il plus fermement. Je ne veux pas.

Jamie se réveilla d'un léger sommeil fébrile et vit Frances qui se tenait à son chevet, l'air grave.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix râpeuse. Où est ma femme ?

— Elle n'est pas encore rentrée. Le lieutenant et elle ne sont partis qu'il y a une heure, vous savez.

Il essaya de sourire, avec un piètre résultat. Ses traits étaient aussi épuisés que le reste de son corps. Frances le dévisagea d'un air évaluateur et leva la tasse qu'elle tenait à la main.

— Vous devez boire ceci, dit-elle sur un ton ferme. Une tasse entière toutes les heures. C'est elle qui l'a dit.

Elle avait prononcé « elle » avec tout le respect dû à une divinité locale. Le sourire de Jamie se fit plus convaincant.

Il parvint à redresser suffisamment la tête pour boire tandis qu'elle lui tenait la tasse. C'était un breuvage modérément infect. Frances, bénie soit-elle, avait suivi les instructions de Claire (« Avec une goutte de whisky ») en ne lésinant pas sur la goutte. Il renfonça la tête dans les oreillers en se sentant légèrement étourdi, quoique ce fût peut-être dû à l'anémie.

— Je dois vérifier que du pus ne suinte pas de votre plaie, annonça-t-elle avec la même fermeté.

— Je ne suis pas en état de t'en empêcher, ma petite.

Il resta immobile, respirant lentement et profondément, pendant qu'elle dénouait son bandage et soulevait sa compresse humide. Il était fasciné par la manière dont elle traitait son corps, sans la moindre hésitation ni pudeur, pressant ses doigts ici et là le long des sutures, l'air concentré. Il eut envie de rire et s'en garda. Le seul fait de respirer était douloureux.

— Qu'en dis-tu, *a nighean* ? Vivrai-je ?

Elle fit une légère grimace pour indiquer qu'elle était consciente qu'il plaisantait, sans se départir de son sérieux.

— Oui, conclut-elle.

Elle resta immobile un moment, contemplant son torse bigarré d'un air songeur. Puis elle sembla avoir pris une décision. Elle replaça la compresse et renoua le bandage avec des gestes assurés.

— J'ai quelque chose à vous dire, annonça-t-elle. J'aurais préféré attendre Mme Fraser. Malheureusement, quand elle reviendra, le lieutenant Esterhazy sera avec elle.

— Parle, l'invita-t-il. Assieds-toi, si tu veux.

Il indiqua un tabouret d'un geste de la main et le regretta aussitôt, ravalant son souffle en attendant que passe la douleur. Frances l'observa avec inquiétude, puis, constatant qu'il n'allait pas mourir, s'assit.

— Il s'agit d'Agnes, dit-elle. Elle pense qu'elle est enceinte.

— Oh, bon sang !

— Je ne vous le fais pas dire. Elle croit que l'enfant est de Gilbert... je veux dire, du lieutenant Bembridge.

— Elle *croit* ? De qui d'autre pourrait-il être ?

— D'Oliver. Mais elle ne l'a fait avec lui qu'une seule fois.

— *Sasannaich clann na galladh* !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— « Fils anglais du démon. »

Il essaya de se redresser sur les coudes. Ce n'étaient pas des nouvelles qu'il pouvait digérer couché sur le dos.

— L'un de ces merdeux a-t-il... hum... essayé avec toi ?

Elle parut surprise.

— Je ne coucherai jamais avec un homme, répondit-elle avec une certitude absolue.

Puis, sur un ton un peu moins assuré, elle ajouta :

— Vous m'avez dit que je n'en avais pas besoin.

— Et je le réaffirme, tu n'en auras jamais besoin, l'assura-t-il. Si quelqu'un essaie, je le tuerai. Depuis combien de temps sais-tu... au sujet d'Agnes ?

— Elle me l'a dit juste avant que je monte vous voir, répondit-elle avec un regard coupable derrière son épaule. Je... ne savais pas si je devais vous le dire mais... elle craint qu'Oliver n'ait tué Gilbert la nuit dernière après avoir appris qu'elle...

— Est-elle sûre qu'il soit au courant ?

— Elle le lui a dit hier. Il lui a demandé de l'épouser et elle a répondu qu'elle ne pouvait pas parce que...

Il avait très envie de descendre pour secouer cette petite écervelée d'Agnes jusqu'à faire sonner des cloches dans sa tête. Puis une éventualité bien pire lui vint à l'esprit et il se redressa, indifférent à la douleur et à son étourdissement.

— Descends tout de suite chercher Kenny Lindsay, Frances !

— Comment ça, vous ne voulez pas ? demandai-je en me tournant vers Oliver Esterhazy.

— Je voulais dire... Il est mort, madame Fraser ! Écartez-vous, ne le touchez pas.

Il me saisit le bras et je me libérai aussitôt.

— Non, il n'est pas mort, mais il pourrait l'être dans quelques minutes si nous ne le dégageons pas, dis-je. Venez plutôt m'aider !

Il me dévisagea, la bouche entrouverte, puis lança un regard étrange vers Gilbert, qui, effectivement, paraissait mort mais...

— Aidez-moi ! insistai-je en grattant la terre lourde et humide.

Je creusai comme une folle, essayant de dégager le torse de Gilbert afin qu'il puisse respirer. Il était couché en partie sur le flanc et, heureusement, la partie supérieure de son corps n'était pas trop recouverte de terre. En revanche, ses jambes semblaient plus profondément enfouies. Si je parvenais à le sortir suffisamment pour pratiquer une compression thoracique et si ses os n'avaient pas été broyés...

Oliver s'accroupit près de moi en jurant dans sa barbe. Il me donna un coup de coude, essayant de m'écarter.

— Laissez-moi faire, grogna-t-il. Je suis plus fort.

— Je...

— Bougez-vous de là ! éructa-t-il.

Il me poussa sur le côté. Je perdis l'équilibre et sentis le sol se dérober sous mes pieds. Je tombai en arrière et roulai sur moi-même dans une pluie de mottes, les bras et les jambes écartés. Je fus arrêtée à mi-pente par l'enchevêtrement de racines d'un arbre arraché. J'étais étourdie et effrayée, mon cœur battant à tout rompre. Dans mon empressement à sauver Gilbert, je n'avais pas pensé que le morceau de montagne qui avait glissé ne s'était pas encore fixé dans son nouveau lit et pouvait s'effondrer de nouveau à tout moment. Je me redressai à quatre pattes et grimpai la pente aussi rapidement que possible sur le sol meuble sans perdre mon équilibre précaire.

Oliver Esterhazy creusait, mais pas autour de son ami. Il tirait sur une branche de pin à moitié enfouie puis se redressa en l'arrachant de terre. Il se tourna vers la tête émergente de Gilbert.

— Sale... porc..., hurla-t-il d'une voix sépulcrale en levant haut la branche au-dessus de sa tête et en l'abaissant sur Gilbert.

Avant que j'aie pu me redresser, le bras libre de Gilbert se leva et retint l'extrémité de la branche.

Pris de panique, Oliver la lâcha et fit un bond en arrière. Je vis un pied botté s'enfoncer dans la terre jusqu'au mollet, puis il perdit l'équilibre à son tour et, avec un cri étouffé, bascula en arrière et dévala la pente à la vitesse d'une luge.

Je m'assis sur mes talons pour reprendre mon souffle. J'avais perdu mon chapeau et mes cheveux me retombaient devant le visage. Je les écartai puis repris mon ascension laborieuse. Je devais rejoindre Gilbert pour le libérer ou m'armer (j'avais un scalpel et deux sondes dans ma sacoche, ainsi que quelques champignons vénéneux que j'avais cueillis lors de ma dernière expédition) avant qu'Oliver se soit remis de sa chute et m'ait rattrapée.

Je lançai un regard par-dessus mon épaule. Il se trouvait à une vingtaine de mètres en contrebas, enroulé autour du pied d'un robuste peuplier qui avait résisté à l'éboulement. Un homme se tenait debout devant lui, l'observant.

Je me tournai complètement. Loyaliste ou rebelle, peu m'importait. Dans un cas comme dans l'autre, il pouvait m'aider.

— Ohé ! criai-je en agitant le bras.

L'homme releva la tête vers moi. C'était un Indien que je ne connaissais pas. J'eus un bref moment de panique en pensant que Scotchee Cameron avait peut-être changé d'avis et nous avait fait faux bond, puis, en y regardant mieux, je me rendis compte que l'inconnu n'était pas un Cherokee. De taille moyenne et très mince, il avait des cheveux gris rasés sur les tempes et retenus par un nœud dans la nuque. Il portait un pagne et des jambières, un gilet en soie brodée sur son torse nu et une collection de bracelets en argent. Il agita un bras en retour dans un cliquetis métallique.

— Auriez-vous besoin d'une assistance, madame ? demanda-t-il avec un élégant accent anglais.

— Oui ! criai-je.

Je pointai l'index vers Oliver.

— Cet homme est-il mort ? demandai-je.

L'Indien baissa la tête et poussa les fesses d'Oliver du bout de l'orteil. Oliver remua, gémit et donna une tape derrière lui pour chasser l'importun.

— Non, répondit l'Indien. Désireriez-vous qu'il le soit ?

Il posa une main sur sa ceinture à laquelle était accroché un imposant couteau.

Je me relevai et redescendis la pente en crabe jusqu'à n'avoir plus besoin de crier pour me faire entendre de l'inconnu et d'Oliver qui, bien que les paupières fermées, était visiblement conscient et désireux de ne pas l'être.

— Votre mort résoudrait bien des problèmes, lui dis-je. Toutefois, il paraît qu'on ne répare pas une injustice en en commettant une autre.

— Vraiment ? s'étonna l'Indien. Qui vous a dit ça ?

— Peu importe, répondis-je. Pour le moment, j'ai besoin d'examiner cet homme pour voir s'il est grièvement blessé et, si ce n'est pas le cas, de remonter là-haut et de finir de déterrer l'autre homme afin de le soigner.

L'Indien mit sa main en visière et regarda vers Gilbert.

— Il n'est pas mort ? Il en a l'air.

Le fait était, mais j'espérais que les apparences seraient trompeuses. J'allais le lui dire quand un bruissement dans le sous-bois annonça une autre arrivée. Un instant plus tard, Petit Ian apparut, tenant dans ses bras un petit garçon qui suçait son pouce en m'observant d'un air méfiant.

— Ah, vous voilà, ma tante ! s'exclama-t-il avec un large sourire. Il me semblait bien avoir reconnu votre voix.

Je crus que j'allais me dissoudre de soulagement et m'écouler le long de la colline pour former une flaque à ses pieds.

— Ian !

Je pataugeai dans la boue jusqu'à lui et serrai son bras libre.

— Comment vas-tu ? C'est Oggy ? Comme il a grandi ! Où est Rachel ?

— Toutes les femmes sont en train de pisser dans la forêt, répondit-il en haussant une épaule.

Il salua l'autre Indien.

— Je vois que vous avez déjà rencontré le sachem. Voici ma tante, Okàrakarakh'kwa, celle dont je vous ai parlé.

— Ah, fit le sachem en s'inclinant, la main sur son gilet brodé. Enchanté, honorable sorcière.

— Euh... moi de même, répondis-je en soulevant mes jupes alourdies par la boue dans un semblant de révérence.

Je me tournai de nouveau vers Ian.

— Que veux-tu dire par « toutes les femmes » ? demandai-je. Et qui est cet enfant ?

Je venais d'apercevoir un garçon d'environ sept ou huit ans se tenant timidement dans l'ombre de la forêt.

Ian lui fit signe d'approcher et posa sa main libre sur son épaule.

— Je vous présente Tsi'niioos'noreh' neh To'tis tahonahasahketoteh, mon fils aîné. Nous l'appelons Tòtis.

Petit Loup

LA PLUIE AVAIT REPRIS en redoublant d'intensité et il nous fallut du temps pour extraire complètement Gilbert Bembridge, traiter sommairement son état de choc, diagnostiquer une commotion cérébrale et bander sa plaie (une longue entaille superficielle en travers de l'omoplate, là où son ami avait tenté de le poignarder). Oliver Esterhazy souffrait de divers traumatismes et de plusieurs côtes fêlées. Heureusement, Kenny Lindsay et Tom MacLeod apparurent avec deux fusils enveloppés dans de la toile et une mule, leurs chapeaux dégoulinant de pluie. Ils prirent en charge les deux lieutenants avec l'intention de les emmener dans la cabane de Lindsay qui se trouvait à un peu plus d'un kilomètre.

— Ne vous en faites pas, m'dame, dit Kenny en passant le revers de sa main sous son gros nez rouge. Ma femme s'occupera d'eux. Vous feriez bien de rentrer avant que Sa Seigneurie fasse une apoplexie, si ce n'est déjà fait.

— Il ne lui reste plus assez de sang pour faire une bonne apoplexie, répondis-je.

Pensant sans doute que je plaisantais, Kenny éclata de rire.

La tribu de Ian s'était rassemblée plus bas, près de la route où ils avaient laissé leur carriole. Ils s'étaient abrités, avec les chevaux dételés, sous la maigre protection d'une grande corniche en calcaire et de quelques toiles cirées.

J'avais dépassé depuis longtemps le stade de saturation. Mes doigts glacés étaient bleus et je ne sentais plus mes pieds. Même ainsi, je fus inondée de joie en apercevant le visage de Rachel. Son air anxieux s'évanouit en me voyant et elle courut sous la pluie pour prendre mes mains glacées et m'entraîner dans la petite assemblée de corps chauds qui se répandit aussitôt en exclamations, en questions et en cris perçants qui semblaient provenir d'une multitude d'enfants.

— Tiens, dit une voix familière près de moi.

Jenny me tendait une gourde.

— Bois tout, *a leanna*, il n'en reste plus beaucoup.

Bien que trempée jusqu'aux os, j'avais la gorge sèche. Je bus avidement ce qui semblait être du vin épicé dilué avec de l'eau et du miel. C'était divin. Je rendis la gourde vide, me sentant davantage en possession de mes moyens.

— Qui... ? croassai-je en agitant une main.

Ian n'avait pas exagéré en disant « toutes les femmes », si on ne tenait pas compte des âges. Outre Rachel et Jenny, il y avait une femme pâle et maigre qui se tenait près des chevaux, deux fillettes trempées dans ses jupes et une autre enfant d'environ deux ans dans ses bras.

— Ma tante, je vous présente Silvia Hardman, dit Ian en se glissant sous l'abri et en tendant Oggy à Rachel. Oncle Jamie m'avait demandé de prendre de ses nouvelles à Philadelphie et, de fil en aiguille, j'ai pensé qu'elle et ses petites feraient mieux de nous accompagner. Et donc, les voici.

Je perçus une note étrange dans son « de fil en aiguille ». Mme Hardman aussi, car je la vis se raidir légèrement. Puis elle se redressa

fièrement et s'efforça de me sourire.

— J'ai rencontré ton époux par hasard il y a deux ans, amie Fraser. C'était très généreux de sa part d'envoyer son neveu s'enquérir de notre situation... qui n'était pas bonne. J'espère que notre présence passagère ici ne te dérangera pas.

Ce n'était pas une question. En dépit de mes traits rendus rigides par le froid et la fatigue, je parvins à répondre à son sourire. Je sentais un filet d'eau tiède goutter lentement le long de mon dos, s'infiltrant sous les couches de vêtements trempés qui adhéraient à ma peau.

— Pas le moins du monde, répondis-je. Ne dit-on pas « Plus on est de fous, plus on rit » ?

Je battis des paupières pour faire tomber les gouttes prises dans mes cils, sans grand succès. Tout me paraissait gris et flou. Le vin diffusait une petite chaleur rouge au creux de mon ventre.

Jenny me saisit par le coude.

— Claire, assieds-toi avant de tourner de l'œil.

Je ne tournai pas de l'œil mais finis dans la carriole avec la tête sur les genoux de Rachel, entourée d'enfants trempés et joyeux. Tòtis, qui n'avait pas encore prononcé un mot, avait choisi de marcher derrière nous avec Ian, Silvia et le sachem. Jenny conduisait la voiture tout en faisant continuellement des commentaires par-dessus son épaule, indiquant aux fillettes des points d'intérêt dans le paysage et les rassurant.

— Vous aurez une petite cabane où vous pourrez vivre avec votre maman, les assura-t-elle. Plus aucun homme ne viendra vous embêter. Mon frère y veillera.

— Que s'est-il passé ? chuchotai-je à Rachel.

L'une des filles m'avait néanmoins entendue et se tourna vers moi avec un air sérieux. Sans être jolies, les deux sœurs avaient un étrange air digne qui contrastait avec leur jeune âge.

— Notre père a été capturé par les Indiens, expliqua-t-elle avec une élocution soignée. Ma mère n'avait plus aucun moyen de nous nourrir, hormis avec les produits de son potager et les cadeaux des messieurs qui lui rendaient visite.

— Certains d'entre eux n'étaient pas gentils, ajouta sa sœur.

Elles pincèrent toutes deux les lèvres et se tournèrent vers la forêt dégoulinante autour de nous.

Je commençais à comprendre. Jamie m'avait brièvement parlé de la veuve quakeresse qui avait pris soin de lui durant un jour ou deux lorsque son dos avait été coincé après qu'il avait rencontré George Washington chez elle. Je m'étais demandé ce que Washington fichait là-bas mais, les événements s'étant alors quelque peu précipités, je n'avais pas eu l'occasion de le lui demander.

— Mme Murray a raison, leur dis-je. M. Fraser vous trouvera une maison.

Après tout, nous aurions plusieurs cabanes vacantes quand les métayers expulsés seraient partis.

Patience et Prudence (leur petite sœur s'appelait Chastity) échangèrent un regard en hochant la tête.

— Nous avons dit à maman que l'ami Jamie ne nous laisserait pas mourir de faim, dit l'une d'elles avec une assurance émouvante.

— Ç'aurait été amusant de rester chez les Indiens, dit l'autre sur un ton légèrement mélancolique. Mais nous ne pouvions pas à cause de père.

J'émis un petit bruit de compassion, tout en me demandant ce qu'il était arrivé à leur père. Rachel essuya mon visage avec son tablier en flanelle, qui était humide sans être détrempé.

— En parlant de Jamie, où est-il ? demanda-t-elle. J'ai hâte d'apprendre ce que tu faisais au milieu d'un éboulement avec deux Anglais. Des soldats ? Je crois que l'un d'eux a dit qu'il était lieutenant. Jamie est donc resté à la maison ?

— Je l'espère sincèrement. Il y a eu ce qu'il appellerait une « escarmouche » hier soir et il a été blessé. Rien de grave, ajoutai-je précipitamment. Tout semble être rentré dans l'ordre, pour le moment.

Jenny se retourna vers moi avec un regard pénétrant. Je pris l'air le plus rassurant possible. Elle ne parut guère convaincue et fit claquer ses rênes pour que les chevaux accélèrent.

Je me redressai prudemment en prenant appui sur la paroi de la carriole. Ma tête tourna brièvement puis se stabilisa. Le ciel était toujours gris sombre et agité ; toutefois, la pluie s'était calmée. J'entendais les appels circonspects des oiseaux sortant la tête de sous leur aile pour regarder autour d'eux ce qu'il restait du monde.

— Il me semble avoir entendu quelqu'un dire qu'Oggy avait enfin un nom ? dis-je à Rachel.

Oggy était recroquevillé, la tête sur les genoux de Prudence ou de Patience. L'autre sœur tenait un grand chiot à la fourrure épaisse, également trempé et profondément endormi. Rachel se mit à rire. Je me dis qu'elle était vraiment jolie avec son teint frais et son esprit léger tandis que nous approchions de la maison.

— C'est vrai, confirma-t-elle avec une petite caresse sur les fesses rondes de son fils. Il s'appelle Hunter James Ohston'ha Ohkwaho Murray. « James » pour son grand-oncle, naturellement.

— Jamie sera enchanté, dis-je en souriant à mon tour. Que signifie son nom mohawk ?

— « Fils du Loup », répondit-elle avec un regard vers la route derrière la carriole. Ou « Petit Loup », si tu préfères.

— *Le loup* ? demandai-je. Pas n'importe quel loup ?

Derrière nous, Ian expliquait le principe du boudin noir à Tòtis, qui paraissait intrigué.

— C'est difficile à dire, avec le mohawk, mais je suis raisonnablement sûre qu'il n'y a qu'un seul loup qui compte ici.

Je vis une ombre passer rapidement sur son visage. Elle disparut lorsque je lui demandai si elle avait choisi le prénom Hunter pour son frère.

— Non, c'est la première épouse de Ian qui l'a choisi. Probablement inspirée par sa lumière intérieure.

Elle se pencha en avant et gratta le crâne du chiot qui agita aussitôt la queue avec extase et grimpa sur ses genoux pour lui lécher les doigts.

— Lui, c'est moi qui ai choisi son nom, dit-elle, indifférente aux traces de boue qu'il laissait sur sa jupe. Il s'appelle Skénnen.

— Qui veut dire ?

— « Paix. »

L'Assemblée des Nouveaux Amis

LORSQUE NOUS ARRIVÂMES DEVANT LA MAISON, je m'étais suffisamment remise pour établir un plan d'action. Ce fut heureux car la porte s'ouvrit et Bluebell jaillit en aboyant comme si une armée d'envahisseurs venait de débarquer. Elle n'était pas très loin du compte, pensai-je en descendant de la carriole. Je secouai mes jupes pour faire tomber la boue séchée puis poussai tout ce petit monde vers les marches du perron.

— Jenny, veux-tu bien les conduire à la cuisine ? Fanny sera là dans un... Oh, tu es déjà là, ma chérie ! Nous avons de la compagnie et ils ont tous faim. Agnes et toi pouvez-vous fouiller dans le garde-manger pour voir s'il reste au moins assez de pain et de beurre pour tout le monde ? As-tu déjà prévu quelque chose pour le dîner ?

— Oui, m'dame, répondit Fanny en regardant la petite troupe qui se tenait en rang serré devant la porte.

Son regard s'attarda un instant sur Patience et Prudence, puis elle aperçut le chiot qui s'accroupit devant elle et déposa une petite flaque d'urine.

— Oh qu'il est mignon ! s'exclama-t-elle.

Oubliant tout le reste, elle s'accroupit à son tour pour le caresser, tandis que Bluebell lui poussait le coude du museau avec des grognements mécontents.

— Cuisine ! répétais-je à Jenny qui poussait déjà les autres vers la porte. Je retins Petit Ian par le bras.

— Pas toi.

— Je veux juste monter voir oncle Jamie, protesta-t-il en me montrant l'escalier.

— Tant mieux, répondis-je avec un sourire. C'est justement là que je voudrais que tu ailles, sauf que je tiens à être là quand Jamie te verra. Patiente juste une seconde...

La couverture était baissée devant l'entrée de l'infirmierie et je n'entendais pas de voix derrière. Je l'écartai juste assez pour avancer la tête et voir le capitaine endormi sur la table et Elspeth assoupie dans le fauteuil. Sa tête était renversée en arrière ; les épingles qui retenaient sa coiffure avaient dû tomber et sa longue chevelure grise traînait presque sur le sol.

Les pauvres, pensai-je. Toutefois, ils n'avaient pas besoin de moi pour le moment.

La porte de notre chambre était fermée. Je toquai discrètement. Avant que j'aie pu ouvrir, une voix mâle et ferme lança :

— Je suis en train de pisser, Frances et je n'ai pas besoin de ton aide pour ça ! Va donc à la laiterie et rapporte-nous du lait, veux-tu ?

Petit Ian tourna la poignée et ouvrit la porte, révélant Jamie, assis en chemise sur le bord du lit défait. Il n'utilisait pas le pot de chambre. Il était pâle et en nage, les poings enfoncés dans le matelas, ayant apparemment tenté de se lever sans y parvenir.

— Tu mens aux petites filles, mon oncle ? le taquina Ian. J'ai entendu dire qu'on allait en enfer pour moins que ça.

— Et où crois-tu aller comme ça ? demandai-je.

Il ne répondit pas. Il ne m'avait probablement pas entendue. Son visage s'était illuminé en voyant Ian. Il se leva, devint livide, puis ses yeux se révélsèrent et il s'effondra à plat ventre dans un fracas qui ébranla le sol.

Jamie reprit connaissance dans son lit, entouré de femmes qui l'observaient en fronçant les sourcils. Il ressentit une douleur vive dans sa poitrine, là où Claire recousait des sutures qui s'étaient déchirées lors de sa chute. Peu importait, il était trop heureux pour se préoccuper de l'aiguille ou de la semonce qu'il n'allait pas tarder à recevoir.

— Vous êtes de retour, dit-il en souriant à sa sœur puis à Rachel. Comment va le petit homme ? Aïe... !

Claire avait fini de le recoudre et, sans prévenir, avait versé sur la plaie à vif une tasse de sa solution désinfectante.

Muet uniquement parce qu'il ne pouvait prononcer les mots qui lui montaient aux lèvres devant Rachel, Frances et Agnes, il pantela en attendant que la douleur cuisante passe. Les expressions des femmes allaient de la compassion à une condamnation ferme. Toutefois, elles avaient toutes, Rachel y comprise, ce petit air suffisant qu'ont les femmes lorsqu'elles croient avoir le dessus sur un homme.

Quand il put de nouveau parler, il coupa court aux remontrances qui se dessinaient sur les lèvres de son épouse en demandant :

— Où est Ian ?

Il vit le reflet d'une émotion qu'il ne pouvait définir circuler entre les femmes. De l'amusement ? Il sonda les visages les uns après les autres et interrogea sa sœur du regard. Ses traits étaient tirés par la fatigue et ses cheveux s'échappaient de son bonnet froissé ; puis elle lui sourit et il vit le soulagement et le bonheur sur son visage.

— Il est sorti parler à un homme qui te cherchait, répondit-elle. J'ai pensé que...

Il entendit les pas de Ian grimper l'escalier quatre à quatre et tenta de se redresser en soulevant une vague de cris d'alarme.

— Cela peut attendre, *Sassenach*, dit-il en prenant le linge des mains de Claire. Je le ferai moi-même.

Ian entra, une lettre à la main et l'air perplexe.

— Tu attendais la visite de M. Partland, mon oncle ?

— Oui, pourquoi ? répondit Jamie, sur ses gardes.

— Je ne crois pas qu'il viendra, répondit Ian en lui tendant la lettre.

Écrite sur un papier de qualité, elle était cachetée avec l'empreinte d'un pouce sur un pâtre de cire de chandelle. Jamie brisa le sceau en sentant ce qu'il lui restait de sang le chatouiller sous le menton tandis que son pouls s'accélérait.

Au colonel Fraser de Fraser's Ridge, Caroline du Nord

Cher Monsieur,

Je vous écris pour vous informer que, après avoir reçu vos instructions du 10 de ce mois, j'ai rassemblé un groupe de vingt hommes et nous sommes partis sans délai pour la colonie Quatre-vingt-seize afin de vérifier si le monsieur que vous mentionniez s'y trouvait en vue de semer des troubles.

Connaissant de vue le monsieur en question et l'ayant reconnu alors qu'il chevauchait sur la route de Powder Mill avec d'autres hommes, je l'ai abordé et ai demandé l'objet de sa présence. Il m'a injurié copieusement et m'a invité à rôtir en enfer car ses affaires ne me concernaient pas. Je lui ai répondu que tout groupe armé si près de mes terres me concernait au premier chef et qu'il ferait mieux de me dire la vérité sur-le-champ.

Là-dessus, l'un de ses acolytes, que je connaissais également, a dégainé son pistolet et a tiré sur l'un de mes hommes avec lequel il entretenait une vieille querelle au sujet d'une dame. Il a raté sa cible mais les chevaux ont pris peur et se sont mis à

danser, ce qui a rendu la conversation ardue. Le monsieur a alors sorti son fusil et a voulu me tirer dessus à son tour. Par malchance, sa monture en a percuté une autre et l'a désarçonné, avant de s'emballer, l'entraînant derrière lui, un pied coincé dans l'étrier.

Voyant cela, ses sbires ont pris la fuite. Mes hommes ont néanmoins pu capturer les plus lents, ainsi que le monsieur, que nous avons extirpé de sa situation difficile.

J'ai envoyé les prisonniers, ainsi que le monsieur, sous bonne garde à M. Cleveland, qui agit en qualité de constable du district, avec un message lui indiquant votre intérêt.

Je demeure, monsieur, votre humble serviteur.

John Sevier

Jamie prit une longue et lente inspiration, replia soigneusement la lettre et ferma les yeux en remerciant silencieusement le ciel. C'était terminé. Pour le moment, le Ridge était en sécurité. Ian, Rachel et Jenny étaient de retour et, bien qu'il restât quelques détails à régler... Il rouvrit les yeux en se rendant compte que Ian venait de lui parler.

— Pardon ?

— J'ai dit que quelqu'un souhaitait te saluer, répéta patiemment son neveu.

Il le contempla de long en large d'un œil critique en ajoutant :

— Si tu es en état de la recevoir.

Aux yeux de Jamie, Silvia Hardman ressemblait à une écharde d'érable à sucre : elle avait le même joli grain subtil, tout en étant fine, tranchante et suffisamment solide pour servir d'aiguille, si l'on parvenait à passer un fil à travers sa tête. Il doutait que ce fût possible et cette image le fit sourire.

Son sourire sembla légèrement rassurer Silvia, même si elle avait toujours l'air de s'attendre à être dévorée par un ours d'un instant à l'autre. Sans ses filles autour d'elle, elle paraissait terriblement seule.

— Je suis ravi de vous voir, amie Silvia, lui dit-il. Venez donc vous asseoir près de moi et buvez un peu de vin.

Elle lança des regards indécis autour d'elle, puis acquiesça brusquement et s'assit à son chevet. Elle évita de croiser son regard jusqu'à ce qu'il lui prenne la main.

Ils restèrent ainsi à se dévisager en silence un moment, lui adossé à une pile d'oreillers, elle sur son tabouret.

— Tu ne sembles guère en meilleur état que la dernière fois que je t'ai vu, ami, dit-elle enfin.

— Bah, répondit-il, un peu gêné. Je m'en sortirai. Ce n'est qu'un peu de sang perdu, rien de plus. Comment vont vos filles ?

Elle sourit enfin, les lèvres légèrement tremblantes.

— Elles se gavent de crêpes au beurre et au miel, répondit-elle. Je pense qu'elles ne vont pas tarder à éclater.

Elle hésita un moment, puis déclara :

— C'est moi qui éclaterai si je ne te le dis pas tout de suite : je ne pourrai jamais assez te remercier de nous avoir envoyé ton neveu, ami. T'a-t-il raconté la... les tristes circonstances dans lesquelles il nous a trouvées ?

— Non. Je n'ai pas besoin de les connaître. Vous m'avez recueilli et soigné sans me poser de questions. Ne puis-je faire de même pour vous ?

Elle rougit et baissa les yeux vers ses souliers usés. Un côté de la semelle s'était décousu et il apercevait un bout d'orteil. Elle voulut retirer sa main mais il ne la lâcha pas.

— Tu veux dire que...

— Que je vous offre le refuge de ma maison, comme vous l'avez fait pour moi. Certes, vous m'avez aussi frotté les fesses avec un onguent qui brûlait comme les feux de l'enfer et je doute que vous attendiez de moi le

même service. J'espère seulement que le Ridge vous plaira et je serais honoré que vous acceptiez de vivre parmi nous.

La rougeur de Silvia s'accentua encore.

— Je ne peux pas. Tes... tes métayers seraient scandalisés.

Il arqua un sourcil.

— Pourquoi ? Vous comptez vous rendre à la prochaine assemblée et raconter à tout le monde ce que vous avez dû faire pour nourrir vos enfants ?

Elle écarquilla les yeux.

— Assemblée ? Il y a d'autres quakers ici ?

Elle semblait prête à bondir de son tabouret et à prendre la fuite. Il resserra sa prise sur sa main.

— Il n'y a que Rachel, l'assura-t-il. Nous avons une maison commune et elle y tient un culte ouvert à tous chaque Premier jour. Elle ne risque pas d'être choquée, n'est-ce pas ?

— Non, admit-elle avec un petit sourire contrit. Elle connaît déjà le pire. Tout comme ton neveu, ta sœur, toute l'Assemblée annuelle de Philadelphie, Joseph Brant et un certain nombre de Mohawks.

Il lâcha enfin sa main et la tapota.

— Alors tout est pour le mieux, dit-il. Vous êtes enfin arrivée chez vous, amie Silvia.

Champignons, castors et nuit étoilée

APRÈS NOTRE PREMIÈRE RENCONTRE cordiale sur les lieux de l'éboulement, j'avais très peu vu le sachem. Fanny et Agnes dormaient dans ce que nous appelions la chambre des enfants ; Silvia et ses filles occupaient la chambre de Brianna et de Roger ; la troisième chambre du premier étage accueillait nos visiteurs de passage, quoique, plus souvent, des patients qui avaient besoin de rester en observation plus d'une nuit. Je lui avais proposé un lit dans le grenier, qui avait désormais des murs et un toit. Il suffisait d'attacher des peaux ou des toiles huilées devant les fenêtres qui n'avaient pas encore de vitres. Il avait gracieusement décliné mon offre, répondant qu'il resterait pour le moment avec les loups, son terme pour désigner tous les Murray. J'ignorais si ce qui l'attirait chez eux était la possibilité de parler en iroquois avec Ian... ou Jenny.

— Veux-tu que je lui parle ? avait demandé Jamie à Ian une à deux semaines après leur retour.

Jamie m'avait accompagnée lors d'une visite chez les Crombie et, sur le chemin du retour, nous avons fait un détour par la cabane de Ian et de

Rachel. Le sachem était assis sous le porche, observant Jenny qui baratait du babeurre.

— Si tu entends par là que je devrais lui demander ses intentions, c'est fait, répondit Ian. Il s'est mis à rire et l'a répété à ma mère. Qui a ri aussi.

— Ah, je vois, dit Jamie en lançant un regard de biais vers le sachem.

Celui-ci lui sourit joyeusement. Il dit quelque chose à Jenny, qui acquiesça sans cesser de baratter, puis se leva et descendit les marches vers nous.

— Honorable sorcière, auriez-vous un moment à me consacrer ? demanda-t-il en s'inclinant.

— Oui, répondis-je prudemment. Pourquoi ?

— J'ai trouvé une chose intrigante, un *ohnekèren'ta* que je ne connaissais pas. Voulez-vous bien m'accompagner et y jeter un coup d'œil ? Je crois qu'il a des pouvoirs, mais j'ignore s'ils sont bons ou mauvais.

— Une sorte de champignon, précisa Ian. Je ne l'ai pas vu.

En voyant l'air méfiant de Jamie, il haussa une épaule et lui dit en gaélique :

— S'il mijotait quelque chose, je le saurais déjà.

— Exactement, déclara le sachem avec un large sourire.

Jamie sursauta.

— Vous parlez le *gàidhlig* ?

— Non, répondit le sachem.

Lançant un regard vers Jenny par-dessus son épaule, il ajouta :

— Mais peut-être l'apprendrai-je.

Il me conduisit à la mare du Saint, une petite nappe d'eau alimentée par une source au-dessus de laquelle trônait une grosse pierre blanche.

Il s'agenouilla dans l'herbe pour boire dans ses mains en coupe et demanda :

— Qui est le saint en question ? À Londres, j'ai entendu de nombreuses histoires de saints. Connaissez-vous celui qu'on appelle Laurent de Rome ?

Je l'ai vu dans une vitrine. Il a été brûlé à petit feu sur un gril et lançait des plaisanteries tandis que sa chair grésillait et fumait, que son sang séchait dans ses veines. Il aurait fait un bon Mohawk.

— Euh... sans doute, dis-je, déconcertée.

Sa description laissait peu de doutes sur le fait qu'il avait réellement vu quelqu'un brûler vif. D'ailleurs, moi aussi.

— Pour ce qui est du saint de cette mare... Dans les Highlands écossaises, ce genre de source serait consacrée à un saint local. Ici, c'est simplement un lieu où les gens viennent se recueillir parce qu'il leur rappelle des endroits similaires en Écosse. Je suppose qu'ils prient n'importe quel saint qui pourrait leur venir en aide.

— Vous pensez que les morts se préoccupent des vivants ?

J'hésitai un instant.

— Oui, répondis-je finalement. Comme la plupart des Highlanders. Ils entretiennent des relations très étroites avec leurs morts. Et vous ? Vous pensez que les morts se préoccupent des vivants ?

— Certains d'entre eux.

Il se leva et me fit signe de le suivre. Le champignon en question poussait non loin, dans la crevasse du tronc couché d'un hêtre mort. Il y en avait tout un groupe, leur capuchon festonné en équilibre sur une longue tige délicate, tous deux d'un joli ton pourpre.

— J'en ai déjà vu, dis-je en m'accroupissant à ses côtés. Ce sont des mycènes à pied rouge. Certains les appellent également des « casques de fée sanglants ».

De fait, ils avaient la couleur du sang veineux et, lorsqu'on les coupait, ils suintaient un liquide qui ressemblait fort à du sang.

— J'ignore s'ils sont vénéneux et me garderais d'en faire manger à quiconque, ajoutai-je.

De toute manière, il était peu probable que les Highlanders du Ridge y goûtent. Ayant grandi dans un environnement où la nourriture était rare et

où la bouillie de gruau était le plat principal, les anciens se méfiaient profondément de tout végétal inconnu ou qui leur paraissait un tant soit peu étrange.

— Leur sang est poisseux, comme du vrai sang, déclara le sachem, l'air songeur. Je l'ai vu appliqué sur de petites plaies pour faciliter leur cicatrisation, mais je n'ai jamais vu un animal en manger. Même les cochons.

— Ah, vous les connaissez donc ?

— Oh oui, c'est ça que je n'avais jamais vu.

Il se pencha en avant, pointant un long index noueux vers une petite grappe de mycènes légèrement à l'écart des autres. Leurs capuchons étaient complètement ouverts, comme de petits parapluies, et surmontés de piques pâles légèrement iridescentes, comme s'il leur avait soudain poussé des aiguilles sur la tête.

Je me gardai de les toucher et sortis mes lunettes pour les examiner de plus près.

Le sachem me sourit.

— Vous me faites penser à ces grands hiboux. Vous savez, ceux qui font *hou hou*, et un autre leur répond *hou*. On les entend surtout au début de l'hiver quand ils se reproduisent.

— *Hou*, fis-je avant de me pencher plus en avant.

De plus près, je distinguai de minuscules sporanges ronds à l'extrémité de chaque pique.

— Je ne sais pas ce que c'est, conclus-je. On dirait un parasite. Vous savez ce qu'est un parasite ?

Il acquiesça.

— Je vois une sorte de... fructification aux extrémités, poursuivis-je. Ce pourrait être un autre fungus se nourrissant des mycènes.

— « Fongus », répéta-t-il. Quel joli mot.

— C'est mieux que « saprophyte », dis-je avec un sourire. Il s'agit d'un... comment dire, ce n'est pas vraiment une plante, mais un organisme qui se nourrit de corps morts.

Il parut surpris, regarda les champignons de plus près et demanda :

— Tous les êtres vivants ne vivent-ils pas des morts ?

Ce fut mon tour d'être surprise.

— Euh... oui, je suppose.

Il hocha la tête d'un air satisfait.

— Même quand vous avalez une huître vivante, elle meurt rapidement dans votre estomac.

— Ce n'est pas une notion très appétissante, dis-je en le faisant rire.

— Que signifie être mort ?

Troublée, je me relevai et croisai les bras devant mon torse.

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

Il se releva à son tour. Quelque chose avait changé dans son regard. Il était toujours alerte et indubitablement bienveillant, mais je sentais autre chose derrière. Je réprimai un frisson.

— Frère du Loup a dit à Thayendanegea que sa tante était une *Wata'ënnaras*. Il a également dit que vous aviez traversé le temps et marché avec un fantôme mohawk. Frère du Loup ne ment jamais, pas plus que son épouse quakeresse et sa vertueuse mère. Je pense donc qu'il le croit sincèrement.

Compte tenu des circonstances, je n'aurais su dire si sa confiance était une bonne chose ou non.

— C'est vrai, répondis-je.

Il ne parut pas surpris.

— Thayendanegea a demandé à Frère du Loup de me rapporter ce qu'il lui avait dit. C'est pourquoi j'ai décidé de l'accompagner jusqu'ici. Pour l'entendre de votre bouche et apprendre ce que vous pourriez me dire de plus.

— Vous parlez d’une gageure, observai-je.

J’avais soudain froid et me sentais essoufflée. Mon oreille interne vibrait comme si elle entendait l’écho d’un roulement de tonnerre.

— Marchons un peu pendant que je vous raconte, proposai-je. Si cela ne vous ennuie pas.

Il acquiesça aussitôt et m’offrit son bras. Sa manche en calicot était ornée d’un assortiment de bracelets d’argent qu’il portait avec une élégance qui n’avait rien à envier à celle de lord John ou de Hal. Je ris malgré mon malaise.

— Une histoire pour une histoire. Je vous raconte ce qu’il s’est passé et vous m’expliquez ce que vous faisiez à Londres.

— Oh, c’est tout simple, répondit-il en m’aidant à enjamber un petit ruisseau. Je suis allé à Londres parce que Thayendanega y allait. Il avait besoin d’un ami à qui parler dans ce pays étrange, de quelqu’un pour le conseiller, pour juger les hommes pour lui, pour le mettre en garde en cas de danger et... peut-être pour lui offrir une autre opinion sur ce qu’il voyait et entendait.

— Pourquoi y est-il allé ?

— Le roi l’avait invité. Lorsqu’un roi vous invite, il est préférable d’accepter, à moins que vous n’ayez l’intention de lui faire la guerre. Or, ce n’était pas notre cas.

— Sage décision.

Cela l’avait été autant de la part du roi que de celle de Brant. Le roi, ou du moins le gouvernement, voulait garder les Indiens dans son camp et obtenir leur aide pour mater une rébellion naissante. Pour sa part, Brant voulait se trouver du côté de vainqueurs et, à l’époque, les Britanniques paraissaient être le meilleur choix.

Nous étions arrivés sur un plateau et je le guidai vers un sentier qui descendait doucement en serpentant vers le lac où nous pêchions des truites.

Je rassemblai mon courage.

— C’était par une nuit sombre et orageuse. N’est-ce pas ainsi que commencent toutes les histoires de fantômes ?

— Votre peuple se raconte souvent ce genre d’histoires ? demanda-t-il, surpris.

Le sentier était devenu étroit et il marchait derrière moi.

— Des histoires de fantômes ? Oui, pourquoi ? Pas vous ?

— Si, mais nos histoires ne commencent généralement pas de cette façon. Continuez, je vous en prie.

Je lui racontai tout, la nuit où je m’étais retrouvée piégée par un orage dans la montagne et étais tombée nez à nez avec Dent de Loutre ; ce que je lui avais dit ; ce qu’il m’avait dit. Après un moment d’hésitation, je lui racontai également comment j’avais trouvé le crâne de Dent de Loutre et, avec lui, la grande opale qu’il avait conservée pour son voyage de retour à travers les pierres.

Puis, bien sûr, je dus lui parler des pierres.

Il est anatomiquement impossible pour une personne pourvue de replis épicanthiques de faire des yeux vraiment ronds. Pourtant, il y parvint presque.

— J’ai su que le fantôme – je n’ai appris son nom que bien plus tard – venait de... euh... mon temps parce qu’il avait des amalgames d’argent. C’est un mélange métallique avec lequel on obture des cavités dans des dents cariées. Ce procédé n’existe pas à l’heure actuelle. Il ne se répandra que dans... J’ai oublié mais ce ne sera pas avant deux ou trois générations.

Je me tournai vers lui en ouvrant grand la bouche afin de lui montrer mes molaires. Il se pencha et regarda au fond de ma gorge.

— Votre haleine est douce, dit-il poliment en se redressant. Comment avez-vous appris son nom ? Est-il revenu vous le dire ?

— Non. Il avait laissé derrière lui un journal qu’il avait tenu lorsqu’il vivait avec les Mohawks près de Snaketown. Il y avait écrit qui il était. Son

nom anglais était Robert Springer, mais il avait adopté le nom indien Ta'wineonawira. Vous lisez le latin ?

Il se mit à rire, soulageant quelque peu la tension.

— Ai-je l'air d'un prêtre ? demanda-t-il.

Je fus surprise.

— N'en êtes-vous pas un ? Ou une sorte de prêtre ? Un... guérisseur ?

J'avais un vague souvenir de Ian me parlant de la Société des Faux-Visages, des guérisseurs qui se réunissaient autour d'un malade pour lui offrir des chants et des prières.

Il se frotta légèrement la lèvre supérieure et je crus d'abord qu'il s'efforçait de ne pas rire de moi. Non, il réfléchissait simplement à ce qu'il convenait de me dire.

— Ne savez-vous pas ce que signifie le mot « sachem » ? demanda-t-il.

— Apparemment non, répondis-je, légèrement vexée.

— Le sachem est un ancien qui conseille et guide une grande partie de son peuple. Ce que je faisais.

Cela expliquait son assurance.

— Pourquoi n'êtes-vous plus sachem ?

— Parce que je suis mort, répondit-il simplement.

— Ah.

Je regardai autour de nous. Nous étions arrivés au lac à truites qui chatoyait dans la lumière couleur bronze du soleil couchant. La forêt autour de nous était principalement constituée de pins et de bouleaux dont les hautes silhouettes noires se détachaient sur le ciel. Il n'y avait aucun signe de présence humaine. J'inspirai une grande goulée de vent. J'avais pris son bras pour descendre la colline. Sa chair était chaude et ferme. J'avais senti la dureté de ses os.

— Vous n'êtes pas un fantôme, n'est-ce pas ? demandai-je.

Étrangement, j'aurais cru sa réponse quelle qu'elle soit.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Nous trouvâmes un tronc couché et nous y assîmes. De l'autre côté du lac, une famille de castors avait construit un gîte qui endiguait un ruisseau. L'un de ses membres se tenait dessus, son museau dressé dans le vent.

— D'après Jamie, ils sortent surtout la nuit, dis-je en lui indiquant l'animal. Cependant, on en voit souvent aussi dans la journée.

— Ils doivent se sentir en sécurité. Je n'ai pas entendu beaucoup de loups, hormis le petit Hunter. Il hurle très bien mais n'est pas encore assez grand pour chasser les castors. De plus, ses parents ne le laissent pas sortir la nuit.

— Ha, ha, fis-je poliment. Comment êtes-vous mort ? Un accident ?

Il sourit, dévoilant une dentition usée mais presque complète.

— Peu de gens font exprès de mourir, répondit-il. J'ai été mordu par un serpent.

Il remonta sa manche gauche et me montra une cicatrice sur son avant-bras : une profonde dépression irrégulière de cinq centimètres de longueur dans la chair. Je pris sa main et la tournai pour mieux voir. Il était très mince et sa peau bien hydratée ; les gros vaisseaux étaient clairement visibles et bien dessinés sous le derme.

— Doux Jésus, on dirait qu'il vous a mordu juste sur l'artère radiale. Quel genre de serpent était-ce ?

Il n'écarta pas ma main et posa la sienne dessus.

— Ce que vous appelez un serpent à sonnette. J'ai tout de suite su qu'il m'avait tué. Une grande douleur s'est répandue dans mon bras et, un instant plus tard, j'ai senti le poison me transpercer le cœur. Je suis devenu brûlant, puis j'ai eu si froid que je claquais des dents. J'ai vu tout noir et me suis recroquevillé comme un ver de terre en espérant que ça ne durerait pas longtemps.

Cela avait duré trois jours et trois nuits.

— Ce n'était pas agréable, m'assura-t-il. La Société des Faux-Visages est venue. Ils m'ont appliqué des onguents et ont dansé... Je vois encore

parfois leurs pieds dans mes rêves, leurs mocassins sautillant l'un après l'autre devant mon visage, encore et encore... les masques penchés sur moi. Il y avait un petit tambour. Je l'entends aussi parfois et mon cœur s'arrête, repart, s'arrête...

Il s'interrompit un moment. Je posai ma main libre sur la sienne. Au bout de quelques instants, il inspira profondément et reprit :

— Puis je suis mort. C'était au plus profond de la troisième nuit. Je devais dormir quand c'est arrivé car je me suis soudain retrouvé à la porte de la hutte, regardant vers la forêt et voyant les étoiles... des étoiles comme je n'en avais jamais vu et comme je n'en ai jamais revu depuis. C'était si paisible, si beau.

— Je sais, dis-je doucement.

Nous restâmes assis un moment en silence, nous souvenant.

Le castor se laissa glisser de son gîte et s'éloigna à la nage, traçant une flèche d'eau sombre derrière lui dans le scintillement du lac. Le sachem soupira et lâcha mes mains.

— J'ai marché... si l'on peut parler de marcher car je ne semblais plus avoir de pieds. Je suis entré dans les bois et me suis éloigné de... de tout. J'allais quelque part sans savoir où. Puis j'ai rencontré ma seconde épouse. (Une expression chaleureuse et nostalgique illumina son visage.) Elle m'a dit qu'elle était heureuse de me voir et qu'elle me reverrait, mais pas tout de suite. Je n'étais pas censé être déjà là. Il me restait des choses à faire. Je devais retourner là d'où j'étais venu. Je n'en avais pas envie. Je voulais partir avec elle vers...

Il s'interrompit en haussant les épaules.

— Je suis revenu. Je me suis réveillé dans la hutte des médecins, le bras en feu mais vivant. Ils étaient abasourdis ; ils m'ont dit que j'étais mort pendant des heures. Pour ma part, j'étais résigné.

— Mais vous n'étiez plus tout à fait le même, n'est-ce pas ?

— Non. Je leur ai dit que je n'étais plus leur sachem. Que mon neveu était désormais capable de mener les hommes au combat, que je le conseillerais, mais que c'était lui qu'ils devaient suivre désormais.

— Et... à présent, vous voyez des fantômes ?

Jenny m'avait rapporté ce qu'il lui avait dit sur Ian l'aîné et sa jambe. « Tous les poils de mon corps se sont hérissés », avait-elle ajouté, ce que je pouvais comprendre.

— À présent, je vois des fantômes, confirma-t-il comme si de rien n'était.

— Tout le temps ?

— Non, heureusement. Ils apparaissent de temps en temps. La plupart n'ont rien à voir avec moi, ni moi avec eux, et ils passent leur chemin comme un éclat de lumière. D'autres fois...

Il me regarda d'une manière songeuse qui me donna la chair de poule.

— Ai-je... des fantômes ? demandai-je.

J'espérais que ce n'était pas comme avoir des puces.

Il inclina la tête sur le côté comme s'il m'examinait.

— Vous posez les mains sur de nombreuses personnes pour les guérir. Parfois, bien sûr, ils meurent et certains d'entre eux vous suivent pendant une brève période. Puis ils trouvent leur voie et vous quittent. Parfois, vous avez une petite enfant près de vous, à peine visible. Le seul autre fantôme que j'ai vu près de vous plus d'une fois est un homme. Il porte des lunettes. (Il dessina deux petits cercles avec ses pouces et ses index et fit mine de les chausser sur son nez.) Et un étrange chapeau avec un bord étroit. Je suppose qu'il vient de votre lieu de l'autre côté des pierres car je n'en ai jamais vu de pareils.

Je crus faire un arrêt cardiaque. Je ressentis une énorme pression sur ma poitrine et ne pouvais plus respirer. Le sachem toucha mon bras et la pression disparut.

— Ne vous inquiétez pas. C'est un homme qui vous aimait. Il ne vous veut aucun mal.

— Ah, tant mieux.

Je m'étais mise à transpirer – une sueur froide – et sortis mon mouchoir pour essuyer mon visage et mon cou. Le sachem se leva et me tendit la main.

— Ce qui est étrange, dit-il en me hissant debout, c'est que cet homme suit aussi votre mari.

Sitôt rentrée à la maison, j'allai droit dans le bureau de Jamie. Il était absent. Comme deux fois par semaine, il était parti travailler à la distillerie. Bien que je n'entendisse personne dans la maison, je me surpris à marcher sur la pointe de pieds et me demandai de qui j'essayais de me cacher. La réponse coulait de source et je me remis à marcher normalement en laissant l'écho de mes pas résonner dans la maison.

Le livre était toujours rangé derrière les registres. Je le retournai avec l'impression qu'il allait m'exploser au visage ou que la photo allait jaillir de la couverture pour m'étrangler. Il ne se passa rien et la photo resta... une photo. C'était bien une image de Frank tel que je me souvenais de lui, mais je ne sentais pas sa présence. À peine cette pensée avait-elle traversé mon esprit que je lançai un regard par-dessus mon épaule. Personne.

Le saurais-tu s'il était là ? Les poils de ma nuque se hérissèrent.

— Oui, dis-je fermement à voix haute.

J'approchai le livre de la fenêtre pour mieux le voir dans les derniers rayons du soleil. Frank portait ses habituelles lunettes à monture noire... mais pas de chapeau.

— En supposant qu'il ait raison, dis-je à la photo sur un ton accusateur, pourquoi nous suis-tu, Jamie et moi ?

N'obtenant pas de réponse, je m'assis dans le fauteuil de Jamie.

Le sachem avait décrit Frank (en supposant qu'il s'agissait bien de lui, ce dont j'étais de plus en plus convaincue) comme un « homme qui

m'aimait ». « Aimer » au passé. C'était à la fois triste et rassurant. Il ne s'agissait donc pas d'une affaire de jalousie post-mortem. Auquel cas...

Tu ne sais même pas si Jamie a raison au sujet de ce foutu bouquin !

J'ouvris le bouquin en question, lus une page sans rien y comprendre et le refermai. Cela n'y changeait rien. Que cela eût été l'intention de Frank (malveillante ou non) ou le fruit de l'imagination de Jamie, stimulée par la pression des événements ou un sentiment de culpabilité déplacé, Jamie s'était mis cette idée en tête et rien de moins qu'une révélation divine aurait pu le convaincre du contraire.

Je fermai les yeux et restai immobile. Nous ne possédions pas encore de pendule et, pourtant, j'entendais les secondes passer. Mon corps avait sa propre horloge, entre les battements de mon cœur et les pulsations de mon sang, le flux et le reflux du sommeil et de l'éveil. Si le temps était éternel, pourquoi ne l'étais-je ? Ou peut-être ne pouvions-nous devenir éternels qu'en cessant de compter le temps.

J'avais failli mourir trois fois : lorsque j'avais perdu Faith, lorsque j'avais contracté une forte fièvre et lorsque j'avais reçu une balle à Monmouth (ce n'était qu'un an plus tôt !). Je ne gardais de chaque expérience que de brefs souvenirs très vifs. Je me sentais très calme en pensant à la mort. Je n'en avais pas peur. Je ne voulais juste pas partir tant que d'autres avaient encore besoin de moi.

Jamie avait frôlé la mort plus souvent et de manière bien plus violente que moi. Il ne semblait pas avoir peur de la mort non plus.

Mais tu as encore des gens qui ont besoin de toi, bon sang !

Cette pensée me mit en colère, contre Jamie et Frank. Je me levai et replaçai le livre derrière les registres. Même sans pendule, je savais que l'heure du dîner approchait. J'avais une sorte de soupe de poisson en préparation, avec des pommes de terre, des oignons et un peu de maïs séché. Elle n'était pas franchement ragoûtante... Du lard ! Oui, voilà ce qu'il fallait pour la rehausser !

Je sortais du fumoir avec plusieurs tranches de lard sur une assiette lorsque le sujet auquel je m'efforçais de ne pas penser remonta à la surface. Bree nous avait parlé, à Jamie et à moi, de la lettre que Frank lui avait laissée. Une lettre extrêmement troublante à de nombreux égards. C'était son dernier paragraphe qui résonnait à présent dans le fond de mon esprit :

Puis... il y a lui. Ta mère m'a dit que Fraser l'avait renvoyée vers moi en sachant que je la protégerais, ainsi que toi. Elle croyait qu'il était mort immédiatement après. Elle se trompait. Je l'ai cherché et l'ai trouvé. À mon tour, je t'envoie à lui en sachant, comme il le savait de moi, qu'il te protégera au péril de sa vie.

Pour la première fois, il me vint à l'esprit que, si Jamie avait raison et que Frank tentait de lui dire quelque chose, c'était peut-être une mise en garde plutôt qu'une menace.

La vicomtesse

Savannah

EN ARRIVANT À SAVANNAH, William ne se rendit pas immédiatement chez lord John. Il s'arrêta d'abord chez un barbier de Bay Street où on le rasa (il en avait bien besoin), lui coupa les cheveux, les lui tressa et les lui attacha en une petite queue proprette. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour le moment, hormis sortir une chemise plus ou moins propre de sa sacoche et se changer dans l'échoppe. Les joues à vif sous le feu du rasoir et de l'eau de Cologne, profondément conscient de sa propre crasse résiduelle sous ses vêtements, il laissa son cheval dans une pension et remonta Oglethorpe Street. Après un instant d'hésitation, il fit le tour de la maison de son père entra par la cuisine à l'arrière.

Lord John était sorti avec son frère, l'informa la cuisinière, surprise. Partis au camp. Et la vicomtesse ? Elle brodait dans le salon.

Il la remercia et s'enfonça dans la maison. Il s'arrêta devant l'escalier et tapa ses bottes contre la première marche afin de faire tomber un peu de boue séchée.

Il ne tenta pas d'être discret. Ses pas réguliers sur le tapis peint du couloir résonnaient comme le son étouffé d'un tambour. Lorsqu'il arriva dans le salon, elle était assise le dos droit, tendant l'oreille. Un grand carré de soie blanche à moitié brodé était posé sur ses genoux et elle tenait une aiguille au bout de laquelle pendait un fil rouge écarlate.

— William, dit-elle en inclinant la tête sur le côté.

Elle ne sourit pas et lui non plus. Il s'appuya contre le chambranle de la porte et croisa les bras.

— Je l'ai trouvé.

Elle le dévisagea un long moment, puis secoua la tête comme si elle chassait un nuage de moucherons.

— Où ? demanda-t-elle d'une voix un peu rauque.

Il remarqua sa main crispée sur la soie, la froissant.

— Un endroit appelé Morristown. Dans le New Jersey.

— Sa tombe ? Mais vous aviez dit qu'il n'était pas dedans...

— Non, il n'y était pas, répondit-il en s'efforçant de ne pas prendre un ton trop cynique.

— Vous voulez dire que... Il est donc vivant ?

Bien qu'elle parvînt à garder des traits impassibles, son teint avait rosé et il pouvait voir les pensées défiler à toute allure au fond de ses yeux changeants.

— Oui, mais vous le saviez déjà.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Il est général à présent. Le général Raphael Bleeker. Vous le saviez aussi ?

Elle respira lentement en soutenant son regard.

— Non, répondit-elle enfin. Mais je n'en suis pas surprise. Il est donc avec Washington, désormais. Père Pardloe a dit que les rebelles avaient pris leurs quartiers d'hiver dans le New Jersey.

Elle avait lâché la soie qui glissa lentement sur le sol. Elle se leva brusquement, serrant les poings, et lui tourna le dos.

— Il dit que c'est vous qui lui avez suggéré de se faire passer pour mort, reprit William.

— Je ne pouvais pas l'en empêcher, dit-elle à la toile de Jouy tendue sur le mur. Je l'ai supplié de ne pas le faire. *Supplié*.

Elle se tourna soudain vers lui avec un air accusateur.

— Vous savez bien comment vous êtes, vous, les Grey. Une fois que vous vous êtes mis une chose en tête, plus rien d'autre ne compte pour vous. Plus rien ni personne.

— Ce n'est pas tout à fait juste. Certes, on ne peut pas les faire changer d'avis. Cela ne les empêche pas d'avoir des sentiments. Ben en avait. Pour vous.

Il avait encore des marques sur son corps pour le prouver.

Et il en a toujours. Il ne le dit pas à voix haute. À voir la tête d'Amaranthus, il n'en avait pas besoin.

— Pas assez, répliqua-t-elle. C'est parce que je lui ai expliqué les conséquences pour Trevor d'être le fils d'un traître qu'il a accepté de disparaître discrètement plutôt que de se disputer avec son père et de marcher vers la gloire en claironnant avec ses chers rebelles, comme il voulait le faire.

Un sursaut à la commissure de ses lèvres trahit son amertume ou le fait qu'elle en soit amusée malgré elle.

Il y eut un silence dans le salon. William entendit un vagissement étouffé au-dessus de leurs têtes ainsi que des pas. Amaranthus lança un regard vers le plafond. Apparemment, les pas avaient rejoint Trevor car les pleurs cessèrent. Les épaules d'Amaranthus se détendirent légèrement. Elle portait une robe bleu nuit sans fichu, si bien que la courbe de ses seins généreux apparaissait au-dessus de son décolleté.

Elle vit qu'il l'avait remarqué et le regarda droit dans les yeux.

— Je voulais un lâche, vous savez. Un homme qui se tiendrait à l'écart du danger, du sang et de tout le reste.

— Et vous pensiez que j'aurais fait un bon candidat ?

— Au début. Oncle John m'avait dit que vous aviez démissionné et il était clair que lui et père Pardloe en étaient contrariés.

— Sans doute, répondit-il d'une voix neutre.

— Toutefois, il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre qui vous étiez. Ce que vous êtes toujours.

Ses poings s'étaient progressivement détendus. D'un geste machinal, elle rassembla les pans de sa jupe.

— Je dois informer oncle Hal, dit-il d'une voix ferme. Il doit savoir que Ben est en vie, où il est et... ce qu'il est devenu. Cependant, il n'a peut-être pas besoin de savoir que... que vous étiez au courant.

Jusqu'au moment de prononcer ces mots, il n'avait pas songé un instant à le cacher à son oncle.

Les traits d'Amaranthus s'animèrent telle une goutte de mercure et elle lui tourna de nouveau le dos, se tenant raide comme un mannequin de tailleur. Il pouvait presque voir son cœur battre contre ses côtes sous son corsage moulant.

Il se rendit compte qu'il serrait les poings lui aussi et se força à se détendre. De la sueur coula dans sa nuque. Un feu brûlait dans l'âtre et il faisait chaud dans la pièce. Un vestige d'eau de Cologne s'attardait parmi les odeurs de bois brûlé et de cire de chandelle.

Elle émit un petit son, peut-être un sanglot étouffé, et croisa les bras, s'étreignant convulsivement.

Il avança d'un pas vers elle et s'arrêta. Quelle serait la réaction d'oncle Hal en apprenant son mensonge ? Il pouvait lui enlever Trevor et la chasser...

— Ils le pendront, murmura-t-elle.

Elle avait parlé si bas que, dans un premier temps, il n'entendit que l'angoisse dans sa voix. Il s'approcha et posa les mains sur ses épaules. Elle fut parcourue d'un puissant frisson, comme si elle se dissolvait de l'intérieur. Il glissa les bras autour de sa taille.

— Ils n'en feront rien, dit-il doucement dans sa chevelure.

— Oh si. Je les ai entendus, les officiers, les politiciens et tous ces fats dans les réceptions. Ils se gaussent en imaginant Washington et ses généraux se balançant au bout d'une corde comme des fruits pourris. C'est ce qu'ils disent toujours : « des fruits pourris ».

Le cœur de William se serra.

— Vous l'aimez donc encore, dit-il en l'étreignant plus fort.

La tête d'Amaranthus arrivait juste sous son menton. Elle portait l'eau de Cologne italienne de son père. Il ferma les yeux et inspira lentement, imaginant des taillis de cèdres, des oliveraies et le soleil brûlant sur des pierres antiques.

Une fontaine gargouillant dans un jardin et les yeux noirs et brillants d'un crapaud...

Un instant plus tard, la porte s'ouvrit.

— Ah, William, tu es rentré, dit lord John.

William resta immobile un moment, les bras autour d'Amaranthus. Il n'avait rien fait de mal (presque rien) et ne voulait pas réagir comme s'il avait été coupable. Il recula enfin et exerça une légère pression qui se voulait réconfortante sur les bras de la jeune femme avant de se tourner vers son père.

Celui-ci était en grand uniforme, son chapeau à la main. S'il paraissait calme et affable, ses yeux tiraient clairement des conclusions... et se faisaient probablement de fausses idées.

— J'ai trouvé Ben, déclara d'emblée William. Il est vivant et a rejoint les Américains. Sous un faux nom.

— À quelque chose malheur est bon, marmonna lord John.

Il lança son chapeau sur une chaise en bois doré et s'approcha d'Amaranthus, qui faisait toujours face au mur, la tête baissée. Ses épaules tremblaient.

— Vous devriez vous asseoir, ma chère, lui dit-il en lui prenant l'avant-bras et en la faisant se tourner. William, va demander à la cuisinière de nous préparer du thé... et quelque chose à grignoter.

Il guida Amaranthus vers le canapé en expliquant :

— Vous vous sentirez mieux avec un peu de nourriture dans le ventre, ma chère.

Son teint avait la couleur de la crème renversée et elle gardait les cils baissés (sans doute pour que ses yeux ne la trahissent pas, pensa cyniquement William). Ses joues étaient sèches ; elle n'avait pas versé une larme. De fait, il ne l'avait jamais vue pleurer et se demanda brièvement si elle en était capable.

Parvenu devant la porte, il se retourna et demanda :

— Où est oncle Hal ? Dois-je aller le chercher ?

Amaranthus releva brusquement la tête, la bouche ouverte comme s'il lui avait envoyé un crochet dans le ventre. Son père réagit de même, quoique avec le stoïcisme d'un soldat.

— Pfff..., fit William.

— Il est en route pour Charles Town, déclara lord John. Il doit inspecter les fortifications. Il ne sera pas de retour avant une semaine ou deux.

William et lord John échangèrent un bref regard, regardèrent Amaranthus, puis se regardèrent de nouveau.

— Bon, ben... je suppose que ces nouvelles peuvent attendre, déclara William, mal à l'aise. Je... euh... je vais prévenir la cuisinière.

— Attendez ! l'arrêta Amaranthus.

Elle croisait les mains sous sa poitrine, comme pour empêcher son cœur de s'échapper. Elle s'était néanmoins recomposée et sa voix tremblait moins lorsqu'elle se tourna vers lord John.

— J’ai quelque chose à vous dire, oncle John.

— Non, dit précipitamment William. Vous n’avez pas besoin de parler tout de suite, cousine. Reposez-vous un peu. Vous avez reçu un choc, comme nous tous.

— Si, il le faut, insista-t-elle.

Elle s’efforça de sourire à William, avec un piètre résultat. Lui-même avait l’impression d’avoir une pierre dans la poitrine. Il tenta néanmoins de lui sourire en retour.

Lord John se passa une main sur le visage, puis se dirigea vers la console. Il prit une bouteille et la secoua pour vérifier qu’elle n’était pas vide.

— Assieds-toi, Willie, ordonna-t-il. Le thé peut attendre, pas le cognac.

William se demanda vaguement combien de bouteilles de cognac son père et son oncle consommaient par an. En plus d’être leur boisson de prédilection lors de mondanités, le cognac était toujours le premier recours des deux hommes, qu’ils soient confrontés à une crise physique, politique ou émotionnelle. Compte tenu de leur profession, ces crises survenaient régulièrement. William se souvenait d’en avoir bu pour la première fois lorsqu’il avait environ cinq ans. Il était grimpé sur une échelle dans l’écurie afin de monter sur le cheval de lord John dans son box, ce qui lui était formellement interdit. Il avait aussitôt été éjecté par l’animal, surpris. Il avait percuté la cloison à l’arrière de la stalle et atterri, étourdi, dans la paille entre les sabots du cheval.

Ce dernier avait dansé sur place, essayant (il l’avait compris plus tard) de ne pas le piétiner. Il se souvenait d’avoir vu les énormes sabots noirs s’abattre si près de sa tête qu’il distinguait les clous dans les fers et l’un d’eux lui avait éraflé la joue. Lorsqu’il avait pu faire pénétrer assez d’air dans ses poumons pour crier, son père et Mac le palefrenier avaient accouru, affolés.

Mac s'était glissé tant bien que mal dans le box, calmant le cheval en lui parlant dans sa langue étrange, et avait hissé William sur ses pieds. Lord John l'avait palpé des pieds à la tête pour s'assurer qu'il n'avait rien de brisé et ne saignait pas. Puis, rassuré, il lui avait donné une grande claque sur les fesses avant de sortir une flasque et de lui faire boire une petite gorgée de cognac. L'alcool lui avait fait un effet presque aussi puissant que la terreur qu'il avait ressentie plus tôt ; toutefois, après qu'il eut fini de tousser et de larmoyer, il s'était senti mieux.

C'était encore le cas à présent, pensa-t-il en finissant son second verre. Papa le vit, le remplit de nouveau et se resservit par la même occasion.

Amaranthus avait à peine touché au sien, le tenant des deux mains. Elle était encore pâle mais avait cessé de trembler et semblait avoir retrouvé un peu de son assurance habituelle.

Papa l'observait également. En dépit d'un petit picotement d'appréhension qui courait le long de son échine, William se rendit compte que la présence de son père le calmait autant que le cognac. Quoi qu'il advienne, papa saurait comment réagir.

Amaranthus semblait du même avis. Elle reposa son verre sur la table et, se redressant, regarda lord John droit dans les yeux.

— C'est vrai. J'étais au courant au sujet de Ben, ce que je viens de confirmer à William.

Elle inspira et, ne trouvant rien d'autre à dire, elle reprit son verre et but une gorgée du bout des lèvres.

— Je vois, dit lord John, l'air songeur, en faisant rouler son verre entre ses paumes. Je suppose que vous avez eu peur de nous le dire, ou plutôt de le dire à Hal, de crainte qu'il ne vous croie pas.

— Non, répondit-elle. Je redoutais plutôt qu'il me croie.

L'indigo foncé de sa robe rendait ses yeux bleus pâles et purs. *L'image même de la probité*, pensa William. Ce qui n'était pas nécessairement un gage de sincérité.

— Lorsque nous nous sommes rencontrés, Ben m’a beaucoup parlé de sa famille, reprit-elle. De sa mère, de ses frères, de vous, et surtout de son père. (Elle déglutit.) Lorsqu’il a pris sa décision, il m’a fait venir à Philadelphie. Adam s’y trouvait avec sir Henry et il voulait la lui annoncer. À Adam, je veux dire, pas à sir Henry.

Le regard de lord John scrutait les traits d’Amaranthus. Sous son air encourageant, William reconnut son visage de joueur d’échecs, analysant rapidement les différentes possibilités et les écartant tout aussi rapidement.

— Ben et Adam... se sont battus.

Elle baissa les yeux et William la vit serrer brièvement les poings comme si elle était prête à se joindre à la bagarre. *Elle en aurait été capable*, pensa-t-il, légèrement amusé.

— Je n’étais pas là, sinon je les aurais arrêtés, dit-elle. Quand j’ai retrouvé Ben plus tard, on aurait dit qu’il avait fait quelques rounds avec un boxeur professionnel.

— Avez-vous déjà assisté à un match de boxe professionnelle ? demanda lord John, intrigué.

Surprise, elle acquiesça.

— Oui, une fois. Dans une grange dans le Connecticut.

— La vue du sang ne vous fait donc pas peur, dit-il avec un sourire.

— En effet, répondit-elle avec un léger sourire à son tour. Ben disait toujours que j’étais une dure à cuire, bien que, dans sa bouche, ce ne soit pas un compliment.

Elle remarqua son verre à moitié plein et but une longue gorgée.

— Quoi qu’il en soit, reprit-elle, après sa dispute avec Adam, il m’a beaucoup reparlé de son père, me disant que ça ferait les pieds au vieux quand Washington lui botterait les fesses sur le champ de bataille et qu’il serait fou de rage, le duc je veux dire, en découvrant que son foutu héritier avait... Je suis désolée, je cite Ben.

— J'avais bien compris, la rassura lord John. Mais, quand vous avez dit que vous redoutiez que Hal vous croie si vous lui disiez la vérité sur Ben... ?

— Que croyez-vous qu'il aurait fait ? Ou plutôt, qu'il *fera* si je le lui dis ?

Elle avait pâli de nouveau. William se pencha en avant pour lui remplir son verre. Sans le lui demander, il remplit également celui de son père et versa le reste de la bouteille dans le sien.

Lord John soupira, prit son verre et le vida cul sec.

— Pour être honnête, j'ignore ce qu'il ferait, mais je sais ce qu'il ressentirait.

Il y eut un bref silence. Sentant que quelqu'un devait le briser, William intervint :

— Vous voulez dire que, si vous lui aviez révélé la vérité, il en aurait été tellement bouleversé... enfin, il serait devenu tellement fou de rage qu'il vous aurait jetée à la rue avec Trevor en vous disant d'aller rejoindre Ben. Il aurait aussi pu déshériter Ben. Il a d'autres fils, après tout.

Amaranthus acquiesça, les lèvres pincées.

— En revanche, en tant que veuve de Ben, il vous accueillerait probablement les bras ouverts.

— Et les cordons de sa bourse déliés, murmura lord John en fixant le fond de son verre.

Amaranthus se tourna vivement vers lui. Ses yeux étaient soudain devenus noirs.

— Avez-vous eu faim un seul jour de votre vie, *milord* ? Moi, oui. Et je préférerais devenir une putain plutôt que de voir mon fils connaître le même sort.

Elle se leva d'un bond, pivota sur ses talons et lança de toutes ses forces son verre dans l'âtre. Puis elle sortit à grands pas, laissant des flammes bleues derrière elle.

L'encaustique

Savannah

F_{INI} !

Brianna se tenait dans la lumière pâle de la fin d'après-midi, nettoyant lentement ses pinceaux. C'était un processus étrange que de laisser partir une œuvre qui avait vécu en vous durant des mois en détachant progressivement les tentacules qui avaient enserré votre cerveau, votre cœur, vos doigts.

Les gens (ceux qui ne créaient pas) le comparaient souvent à un accouchement. Écrire un livre, peindre un tableau, construire une maison... ou une cathédrale, pensa-t-elle avec un léger sourire. Certes, il y avait des parallèles métaphoriques, notamment ce mélange de soulagement et d'exultation dans l'achèvement. Toutefois, pour elle qui avait peint des tableaux, construit des objets *et* accouché, la différence était de taille. Lorsque l'on terminait une œuvre d'art ou un ouvrage conséquent, ils étaient... terminés. Les enfants ne l'étaient jamais.

Avec une profonde satisfaction, elle pointa le manche humide de son pinceau vers les quatre tableaux alignés contre le mur.

— Finis, vous êtes finis. Vous ne changerez plus.

Elle entendit l'écho de la voix de son père et se mit à rire.

Pendant ce temps, ses créations plus mobiles criaient dans le jardin. Elles ne tarderaient pas à rentrer, exigeant d'être nourries, lavées, rhabillées, calmées, écoutées, nourries de nouveau, déshabillées, d'écouter une histoire et, enfin, d'être bordées dans un lit où, espérait-elle, elles resteraient suffisamment longtemps.

Elle pensa à Roger. Il était revenu de la bataille crasseux, éreinté et... différent. Ce n'était pas une transformation spectaculaire mais plutôt la consolidation d'un changement qui avait commencé longtemps auparavant. Il semblait apaisé. Il lui avait expliqué pourquoi il avait ressenti le besoin de rester sur le champ de bataille, ce qu'il s'y était passé. S'il avait été choqué (qui ne l'aurait pas été ?), le choc l'avait rendu plus déterminé. Il y avait désormais une étrange lueur en lui, qu'elle imaginait parfois presque voir.

— Encaustique, déclara-t-elle à voix haute.

Elle se tint immobile face aux tableaux sans les voir. Ses doigts la démangeaient autour du pinceau qu'elle était en train de nettoyer, voulant peindre de nouveau.

— Pas maintenant, leur dit-elle en rangeant le pinceau dans sa boîte.

Elle voyait déjà le portrait qu'elle voulait réaliser de Roger. Elle le peindrait à l'encaustique : les pigments délayés dans de la cire d'abeille fondue. Cela donnait une image vive tout en créant une belle impression de douceur et de profondeur. Sans l'avoir jamais utilisée, elle était convaincue que c'était la meilleure technique pour saisir la lumière de Roger.

Ses méditations furent interrompues par le bruit lointain de la porte d'entrée et un murmure de voix masculines. Puis les talons en bois de Henrike claquèrent sur le tapis à motifs ananas, suivis par des pas plus lourds.

— *Ist dein Bruder*, annonça Henrike en ouvrant la porte de l'atelier. *Und* son Indien.

L'« Indien » s'inclina devant elle avec un grand sourire. Elle avait suffisamment étudié son visage pour reconnaître que son air bravache cachait son anxiété. Elle sourit en retour et prit sa main, la serrant doucement pour le rassurer.

Il sursauta puis porta gauchement sa main à ses lèvres, croyant qu'elle attendait un baisemain. Dans sa confusion, il se contenta de souffler dessus. Brianna croisa le regard de William. Bien qu'il conservât un visage impassible d'officier, son amusement était visible dans le fond de ses yeux.

— Merci, monsieur Cinnamon, dit-elle en reprenant sa main.

Elle écarta les pans de sa jupe et fit une révérence, le faisant rougir comme une grosse prune tandis que William détournait rapidement le regard.

William pouvait attendre ; elle recevait un commanditaire venu examiner son portrait achevé.

— Venez voir, dit-elle en faisant signe à Cinnamon de s'avancer.

Il refusait qu'elle l'appelât par son prénom et ne l'appelait jamais Brianna, considérant sans doute que c'était inconvenant. William avait dû lui donner des leçons d'étiquette, à moins que ce ne soit lord John.

Elle avait suspendu un fin drap en mousseline devant le portrait afin de le protéger des moucheron et des moustiques qui, attirés par l'huile de lin, venaient s'y coller en mourant dans la peinture séchante. Elle le retira délicatement et s'effaça.

— Oh, fit-il.

Son visage se vida de toute expression.

Le pouls de Brianna s'était accéléré à l'arrivée des jeunes hommes et s'accéléra encore au moment de la révélation. Bien qu'elle ne soit pas aussi anxieuse que John Cinnamon, elle ressentait un écho de son excitation.

Il contemplait le portrait la bouche entrouverte et les yeux écarquillés. Légèrement inquiète, elle lança un regard vers William qui paraissait, lui, agréablement surpris. Elle se détendit.

— Vous avez réussi, déclara William. C’est vraiment lui !

Il émit un petit rire ravi avant d’ajouter :

— Incroyable !

— Il..., commença Cinnamon.

Il s’interrompit, le regard toujours fixé sur son portrait. Puis il se tourna vers William.

— Je... ressemble vraiment à ça ?

— Oui, l’assura William. Mais en moins propre. Ne te regardes-tu jamais dans le miroir quand tu te rases ?

— Si, mais...

Fasciné, il se rapprocha de la toile.

— *Mon Dieu*, murmura-t-il.

Elle l’avait peint dans son costume gris, le seul qu’il possédât, avec une chemise d’un blanc immaculé et une cravate en dentelle qui retombait sur son torse viril. William lui avait prêté une épingle de cravate en or en forme de fleur dont le cœur était une topaze rose à facettes bordée de pétales en émail vert.

Brianna l’avait convaincu de ne pas mettre de perruque et d’abandonner la pommade à base de graisse d’ours avec laquelle il tentait parfois de dompter ses boucles. Elle l’avait représenté avec sa chevelure brun roux flottant librement autour de la jolie courbe de son crâne et projetant un léger reflet sur la peau de sa mâchoire et de ses pommettes. Bien qu’il eût posé avec une expression stoïque et réservée, elle avait suffisamment discuté avec lui pendant qu’elle réalisait ses croquis pour capturer l’étincelle dans ses yeux lorsqu’il était amusé. Elle dansait sur la toile : une petite tache blanche avec une pointe de jaune citron.

Cinnamon battit des paupières. Elle devinait les larmes qu'il refoulait et ressentit de la compassion pour lui, même si la joie que lui procurait sa réaction éclipsait tout le reste.

Submergé par l'émotion, il se tourna brusquement vers elle, la prit dans ses bras et l'étreignit.

— Merci ! murmura-t-il dans ses cheveux. Oh, merci !

Henrike apporta une bouteille de vin et trois verres, et ils burent à la santé de John Cinnamon et de son portrait.

— Peut-on boire à la santé d'un portrait ? demanda-t-elle.

— C'est le portrait le plus sain que j'aie jamais vu, l'assura William.

Il ferma un œil et observa la peinture à travers son verre de vin rouge. Puis il le leva vers Brianna.

— Nous pouvons aussi boire à la santé de l'artiste, si vous préférez.

— Hourra ! lança Cinnamon en levant son verre vers elle à son tour.

Ses yeux brillaient, ses cheveux étaient hirsutes et il rayonnait, lançant sans cesse des regards vers le portrait comme pour s'assurer qu'il était toujours là ou qu'il ne s'était pas mis à ressembler à quelqu'un d'autre.

— Il faudra le laisser sécher encore quelques jours, dit-elle. Avez-vous toujours l'intention de l'envoyer à Londres ? Si vous le souhaitez, je vous l'emballerai de sorte qu'il ne soit pas endommagé durant la traversée.

Cinnamon contempla le tableau durant une bonne minute, puis hocha la tête.

— Oui, répondit-il.

— Papa pourrait demander à un ami diplomate de l'emporter, suggéra William. Veux-tu que je le lui demande ?

Cinnamon réfléchit, puis fit non de la tête. La lueur dans ses yeux était toujours présente, quoique moins intense.

— Je le lui demanderai moi-même, décida-t-il en se levant brusquement. J'y vais de ce pas ; je ne tiens pas en place.

La lueur dans ses yeux était revenue. Il s'inclina devant Brianna.

— Je suis tellement heureux ! dit-il.

Puis, après une tape sur l'épaule de William qui manqua de plier celui-ci en deux, il sortit d'un pas leste.

Brianna s'était attendue à ce que William le suive. Il reprit son chapeau, puis resta immobile un moment, le tripotant d'un air absent.

— De qui sont les autres portraits ? demanda-t-il avec un signe de tête vers les trois toiles recouvertes contre le mur. Cela vous ennuerait-il que je les voie ?

— Bien sûr que non. Au contraire, j'aimerais beaucoup avoir votre avis, puisque vous connaissez tous les sujets.

Elle ôta le voile de la plus grande toile, le portrait d'Angelina, tout en gardant les yeux sur le visage de son frère afin de voir sa première réaction.

Il jeta un premier coup d'œil vaguement curieux, puis se figea, plissa les yeux et s'approcha pour voir de plus près. Un large sourire illumina son visage.

— C'est bien elle, n'est-ce pas ? dit Brianna en riant.

C'était l'expression de tous les hommes qui rencontraient Angelina en chair et en os.

— Tout à fait, répondit-il. Comment avez-vous fait pour la rendre si... lumineuse ? Scintillante, plutôt. Oui, c'est ça, elle scintille.

— Merci !

S'ils s'étaient mieux connus, elle l'aurait pris dans ses bras.

— Je ne veux pas vous ennuyer avec la technique, mais c'est principalement une question de couleur. De minuscules touches de blanc avec, à l'intérieur, une pointe encore plus minuscule de la couleur qui se reflète de la surface.

— Je vous crois sur parole, répondit-il. Vous avez dit que je connaissais tous les sujets. L'une de ces toiles est-elle du général de cavalerie américain ?

Elle acquiesça et, sans un mot, dévoila Casimir Pulaski.

Les traits de William redevinrent aussitôt sérieux. Il s'approcha du portrait et resta un long moment immobile. Brianna observait son visage et y vit les souvenirs des longues heures que Cinnamon et lui avaient partagées avec elle, se tenant derrière elle, la protégeant durant cette longue nuit triste.

Ce portrait lui avait donné du mal. Ses propres souvenirs de la tente sombre, de l'interminable procession d'hommes à la mine grave, bon nombre d'entre eux encore tachés du sang et de la poudre de la bataille perdue, avaient flotté autour d'elle tandis qu'elle travaillait, aussi pénétrants que les odeurs de gangrène et de corps sales que seule une occasionnelle bouffée de vent venue des marais avait dissipées.

— Au début, je n'y arrivais pas, expliqua-t-elle en venant se placer à côté de lui. Il y avait trop de...

Elle agita une main vague. Il avait été présent, lui aussi, et savait de quoi elle voulait parler. Il hocha la tête et, sans la regarder, lui prit la main.

— Vous avez fini par trouver, dit-il en exerçant une pression sur ses doigts. Quel fut l'élément déclencheur ?

Elle se mit à rire, bien que ses yeux se soient remplis de larmes.

— Le lieutenant Hanson, répondit-elle d'une voix chevrotante. Après que nous sommes sortis de la tente, quand il s'est mis à pleuvoir et que le lieutenant s'est arrêté. Il a dit... je ne sais pas le prononcer, c'était du polonais...

— *Pozegnanie*, dit doucement William. « Adieu. »

— Exactement. C'était juste un détail... un aperçu de la personnalité du général.

Elle essuya ses yeux du dos d'un doigt et se racla la gorge. Lorsqu'elle put de nouveau parler, elle expliqua :

— Après ça, ce n'était plus un simple cadavre. Ni un héros. J'aurais pu le peindre chargeant sur son cheval ou faisant je ne sais quoi. L'armée aurait sans doute préféré ce genre de portrait, mais...

— L'armée est bien plus sentimentale que vous ne le pensez, l'interrompit-il avec un demi-sourire. Ses sentiments ne sont pas toujours délicats, mais ce sont des sentiments quand même. En outre, nous comprenons la mort. Ce portrait est parfait.

Elle serra sa main et la lâcha. L'étau qui comprimait sa poitrine se relâcha. Elle indiqua la dernière toile.

— Celle-ci, vous l'avez déjà vue, mais elle n'était pas encore achevée. Je vous la montre ?

— Jane, murmura-t-il.

Percevant une note étrange dans sa voix, elle lui lança un regard de biais. Sa mâchoire s'était crispée.

— Non, dit-il. Pas pour le moment.

Il expira bruyamment, puis changea brusquement de sujet.

— Depuis que vous êtes en ville, vous avez dû passer du temps dans la maison de papa ?

— Oui, pourquoi ?

— Vous avez donc rencontré Amaranthus.

— En effet.

— J'aimerais vous parler d'elle.

Où William vide son sac (ou presque)

FINALEMENT, IL LUI RACONTA PRESQUE TOUT. Il omit les jardins froids, les cuisses chaudes et les crapauds aux yeux noirs. Il déballa tout le reste : Dottie et son enfant, Denzell, ce bâtard de général Raphael Bleeker de mes deux et le récit d'Amaranthus.

Penchée en avant sur son haut tabouret de peintre, les pieds sur le barreau, sa sœur parlait peu et l'observait. Son visage était assorti à sa grande taille : d'une beauté insolente, avec des yeux qui ne toléraient pas l'insulte tout en parvenant à rester chaleureux.

— J'ai rapporté à papa... lord John... tout ce que j'avais appris.

Son père l'avait écouté, pâle et concentré, s'enfonçant dans son fauteuil à mesure que William progressait dans son récit. Il s'imaginait déjà informer Hal et les articulations de ses mains blêmissaient à vue d'œil.

— Ça n'a pas dû être facile, observa Brianna.

— Non, mais plus facile que cela aurait dû l'être. J'ai été lâche. Je ne pouvais me résoudre à le raconter à oncle Hal. J'ai donc laissé papa faire le sale travail.

Elle réfléchit un moment, inclinant la tête sur le côté. Elle ne portait pas de bonnet ni d'épingles à cheveux et sa chevelure retombait librement en

ondulant sur son épaule. Elle la lissa derrière son oreille, laissant une traînée de peinture blanche sur une mèche.

— Vous n’êtes pas un lâche, conclut-elle. Lord John connaît son frère mieux que personne, y compris, sans doute, sa propre épouse. Je doute qu’il existe une bonne manière d’annoncer ce genre de nouvelle à quelqu’un.

— Je vous le confirme, il n’y en a pas.

— J’ai entendu votre... euh... père parler de son frère. Il sait ce qu’il ressentira et il est costaud. Il saura comment répondre à Hal si celui-ci perd les pédales... euh, je veux dire, s’il est complètement bouleversé. Certes, vous pourriez le lui annoncer vous-même et, au bout du compte, vous devrez probablement en parler avec lui. Il voudra connaître tous les détails sanglants. Toutefois, vous ne saurez pas lui donner ce dont il aura besoin après avoir appris la vérité... qu’il s’agisse d’un bon remontant...

— Ce sera la seconde chose dont il aura besoin, maugréa William. La première étant de taper sur quelqu’un.

L’espace d’un instant, il crut qu’elle allait se mettre à rire. Puis elle secoua la tête et la mèche peinte retomba le long de sa joue.

— Donc, reprit-elle en se redressant avec un soupir, Amaranthus aime toujours son mari et son mari l’aime toujours. Et vous... ?

— Ai-je dit que j’avais des sentiments pour elle ? demanda-t-il, irrité.

— Non.

« Tu n’en as pas eu besoin, nigaud », disait son regard.

— Cela n’a probablement pas d’importance maintenant que vous savez qu’elle n’est pas veuve, dit-elle. Je veux dire... vous n’envisagez pas de...

Elle n’acheva pas sa pensée, Dieu merci ! Il fit mine de ne pas l’avoir entendue.

— À votre avis, que fera Amaranthus à présent ? demanda-t-elle.

Il avait toutes sortes d’idées mais avait déjà appris que la dame en question avait une imagination bien plus débordante que la sienne.

— Je n'en sais rien, grommela-t-il. Probablement rien. Je doute qu'oncle Hal la jette à la rue. Elle ne l'a pas trahi, n'a pas trahi le roi, la patrie, l'armée ni tout le reste. En outre, elle est la mère de Trevor et Trevor est l'héritier d'oncle Hal. Après tout, que peut-elle faire ?

Il entendit la voix furieuse de son oncle par-dessus le bruissement des vagues et du vent dans les ammasses : « Si tu considères le fait de trahir ton roi, ton pays et ta famille comme une solution appropriée pour résoudre tes problèmes personnels, William, c'est que John ne t'a pas éduqué aussi bien que je le pensais. »

— Divorcer ? suggéra sa sœur. Cela paraîtrait plus... sain. Et elle pourrait se remarier.

— Humph...

William imaginait ce qu'il se serait passé s'il avait accédé à la requête d'Amaranthus et lui avait donné un enfant avant de découvrir que Ben était toujours vivant...

— Non, dit-il résolument.

Il fut stupéfait de l'entendre rire.

— Vous trouvez la situation amusante ?

Elle agita une main pour s'excuser.

— Non, non, dit-elle, toujours hilare. Ce n'est pas la situation, mais le son que vous avez fait.

— Quel son ? demanda-t-il, vexé.

— Humph.

— Pardon ?

— Ce son qui monte du fond de la gorge. Humph. Cela ne vous fera probablement pas plaisir mais ça fait tout le temps exactement ce bruit... On aurait dit lui.

Il pinça les lèvres et souffla par le nez, ravalant une série d'observations dont aucune n'était très courtoise. Elles durèrent se lire sur son visage car sa sœur retrouva son sérieux, glissa de son tabouret et vint l'enlacer.

Il voulait la repousser. Il n'en fit rien. Elle était suffisamment grande pour poser son menton sur son épaule et il sentait la caresse fraîche de ses cheveux tachés de peinture sur sa joue en feu. Elle était musclée, solide comme un tronc d'arbre. Ses bras se refermèrent d'eux-mêmes autour de sa taille. Il y avait des gens dans la maison. Il entendait des voix au loin, des pas, des bruits de vaisselle... l'heure du thé ? Peu importait.

— Je suis désolée, dit-elle doucement. Pour tout.

— Je sais, répondit-il sur le même ton. Merci.

Il la lâcha et ils s'écartèrent.

— Le divorce n'est pas une mince affaire, reprit-il. Surtout lorsque l'une des parties est vicomte et héritier d'un duché. La Chambre des lords devra donner son consentement après un vote et après avoir entendu tous les détails de l'affaire. Je dis bien *tous*. Ce qui ferait les choux gras de la presse, sans parler des commérages dans les cafés, les tavernes et tous les salons de Londres. D'un autre côté, le divorce serait probablement accordé. Avoir un mari inculpé pour trahison devrait être une raison suffisante. Néanmoins, je ne suis pas sûr que cela en vaille la peine.

Il reprit son chapeau et donna un coup de poing à l'intérieur pour le décabosser avant de le coiffer.

— Merci, répéta-t-il en s'inclinant.

— Je vous en prie. Revenez quand vous voulez.

Le sourire de Brianna était légèrement tremblant et il eut des remords de l'avoir troublée avec ses soucis. En se tournant, il aperçut de nouveau le dernier portrait voilé. Elle suivit son regard et esquissa un geste.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Non, rien. Je ne veux pas vous retenir...

— Je ne suis pas très occupé ces temps-ci, répondit-il avec un sourire.

Elle hésita encore, puis déclara :

— C'est au sujet du portrait de la sœur de Fanny. Sauriez-vous si l'original a été réalisé de nuit ou de jour ? Je l'ai peinte à la lumière du jour,

mais...

— Mais compte tenu de sa profession et du fait que l'artiste était un client de l'établissement, il pourrait avoir été réalisé le soir, acheva-t-il. Oui, c'est très probable.

Il hocha la tête vers Jane, invisible sous son voile.

— Je penche pour la nuit, poursuivit-il. Il y avait une cheminée dans le salon, du moins celui dans lequel je suis allé. Les murs étaient rouges. Je ne l'ai vue qu'à la lueur des bougies. Il y avait une chandelle avec un réflecteur en cuivre juste derrière elle, au-dessus de sa tête, si bien que la lumière brillait sur le sommet de son crâne et sur un côté de son visage.

Brianna haussa les sourcils.

— Vous avez une excellente mémoire visuelle, dit-elle sans l'ombre d'un jugement. Avez-vous déjà dessiné ou peint vous-même ?

— Non, répondit-il, surpris. Quoique... J'ai eu un maître de dessin lorsque j'étais enfant. Pourquoi ?

Elle esquissa un sourire, comme si elle détenait un secret.

— Notre grand-mère était peintre. Vous avez peut-être... hérité d'elle. Comme moi.

Un léger frisson parcourut ses avant-bras. *Notre grand-mère...*

— Fichtre, jura-t-il.

— Elle me ressemblait beaucoup, dit-elle sur un ton désinvolte en lui ouvrant la porte. Ainsi qu'à vous. C'est d'elle que nous tenons notre nez.

Les vertus de la compassion

Fraser's Ridge

JE ME TROUVAIS dans mon infirmerie, triant des graines et puisant une profonde satisfaction dans mes stocks bien garnis, quand j'entendis un *toc-toc* timide à la porte. Celle-ci était ouverte pour laisser entrer l'air frais dans la maison et, d'ordinaire, quiconque se présentait s'annonçait en appelant. Je percevais des murmures et des pas à l'extérieur, mais personne n'appelait. Intriguée, je sortis la tête de mon antre pour voir qui étaient nos visiteurs.

À ma surprise, j'aperçus une petite foule sous le porche ; des femmes et des enfants qui s'agitèrent tous avec un air alarmé en me voyant. Une femme semblait à leur tête. Elle rassembla son courage et s'avança. Je reconnus Mme MacIlhenny. Tout le monde l'appelait mère Harriet : les cheveux blancs, trois fois veuve, mère de treize enfants et grand-mère d'innombrables rejetons.

— Avec votre permission, *a bhana-mhaighister*, pourrions-nous parler à votre mari ? demanda-t-elle sur un ton hésitant.

— Euh... je... Oui, bien sûr, répondis-je, déconcertée. Je vais le prévenir. Ah... euh... entrez, je vous prie.

Je paraissais aussi hésitante qu'elle, et pour la même raison. Cinq femmes se tenaient derrière mère Harriet : Doris Hallam, Molly Adair, Fiona Leslie, Annie MacFarland et Gracie MacNeil. Toutes des épouses ou des mères de métayers que Jamie avait chassés. Le motif de leur visite était facile à deviner. Elles avaient amené une vingtaine d'enfants avec elles, des fillettes de dix ans aux cheveux soigneusement tressés, des bambins accrochés à leurs jupes et des nourrissons qu'elles portaient dans leurs bras. Tous avaient été minutieusement récurés et une odeur de savon flottait autour d'eux en un nuage invisible.

Jamie était à son bureau, une plume à la main, lorsque j'entrai et refermai la porte derrière moi. Il lança un regard vers la porte, de l'autre côté de laquelle les chuchotements et les « Chut ! » étaient clairement audibles.

— C'est qui je crois ? me demanda-t-il.

— Oui. Elles sont six, avec leurs enfants. Elles voudraient te parler.

Il marmonna quelque chose en gaélique, se passa les mains sur le visage, puis se redressa sur sa chaise.

— Bien. Fais-les entrer.

Harriet MacIlhenny entra la tête haute, les mâchoires crispées et le menton tremblant. Elle s'arrêta devant le bureau de Jamie et se laissa tomber à genoux dans un bruit sourd, imitée par les autres épouses et les enfants qui s'étaient répandus dans le couloir, déroutés mais dociles.

— Nous sommes venues implorer votre clémence, laird, dit-elle en s'inclinant si bas qu'elle semblait parler au plancher. Pas pour nous, pour nos enfants.

— Ce sont vos maris qui vous envoient ? demanda-t-il. Et pour l'amour de Dieu, relevez-vous.

— Non, laird, répondit Harriet en se relevant péniblement. Nos maris nous ont interdit de venir. Ils ont dit qu'ils nous battraient si nous mettions un pied ici. Ces abrutis sacrifieraient leurs enfants par orgueil. Nous sommes venues quand même.

Jamie émit un son de dégoût écossais.

— Vos époux sont des sots et des lâches. Ils paieront le prix de leur bêtise. Ils savaient ce qu'ils risquaient en suivant Cunningham.

— Un joueur croit-il qu'il pourrait perdre, laird ?

Jamie avait ouvert la bouche et la referma devant cette pique bien assenée. Harriet MacIlhenny vivait sur le Ridge presque depuis sa fondation et savait pertinemment qui était le plus grand joueur dans les environs.

— Humph, fit-il. Quoi qu'il en soit, j'ai dit ce que j'ai dit et ne reviendrai pas en arrière. J'ai chassé ces hommes pour une bonne raison. Or cette raison n'a pas disparu et n'est pas près de disparaître.

— En effet, convint Harriet avec un regret sincère. Cependant, mes six fils adultes vous sont fidèles, laird, ainsi qu'à la cause de la liberté. Mes quatre frères également. La plupart de ces braves femmes peuvent en dire autant.

Elle indiqua d'un geste les femmes agenouillées en rangs serrés derrière elle. Un murmure d'assentiment s'éleva dans le bureau. Une fillette cachée sous le tablier de Harriet sortit la tête et déclara d'une voix enjouée :

— Mon frère a aidé à vous ramener de l'éboulement, monsieur !

Harriet rabattit aussitôt son tablier sur elle et toussota dans son poing. Cette interruption avait laissé à Jamie le temps de regarder les femmes et de calculer combien, à elles toutes, elles comptaient de fils, de frères, d'oncles, de petits-fils et de beaux-frères, et combien, parmi ces derniers, il avait déjà intégré dans sa milice ou aimerait le faire. Je vis une rougeur grimper dans sa nuque, ainsi que, hélas, ses épaules s'affaïsser légèrement.

Harriet le remarqua aussi et eut la sagesse de ne pas le montrer. Elle croisa les mains devant elle et abattit humblement le reste de son jeu.

— Nous savons pourquoi vous avez banni nos hommes, laird. Nous savons également la bonté et la générosité que vous avez toujours eues pour nous et nos familles. C'est pourquoi nous voulons vous faire un serment, laird ; un serment redoutable sur sainte Bride et saint Michel. Nous jurons solennellement que nos maris ne lèveront plus jamais la main ni la voix sur vous, sur quelque sujet que ce soit.

— Humph.

Jamie se savait vaincu mais n'était pas encore prêt à se rendre.

— Et comment comptez-vous garantir leur bonne conduite, *a bhana-mhaighister* ?

Une vibration inaudible mais flagrante qui pouvait être de l'amusement parcourut les autres femmes. Elle cessa dès que Harriet se retourna vers elles. Lorsqu'elle se redressa, son regard se porta sur moi et je sursautai.

— Votre femme pourra sans doute répondre à votre question, laird. Aucun de nos maris ne sait cuisiner. Si vous ne pouvez imaginer ce que ferait une épouse à l'homme qui lui a fait perdre son toit et a ôté le pain de la bouche de ses enfants, pensez à ce que lui feraient les frères et les fils de cette épouse. Si vous voulez que mes fils viennent prêter serment à leur tour...

— Non, répondit-il sèchement. Je ne suis pas homme à sous-estimer la parole d'une honnête femme.

Avec un soupir, il balaya l'assemblée du regard et posa les mains à plat sur son bureau.

— Voici ce que je ferai : je révoquerai la lettre de bannissement de vos maris, mais les contrats de métayage que j'avais conclus avec eux resteront annulés. Vous m'enverrez vos époux afin qu'ils me jurent leur fidélité. Je n'accepterai pas sur mes terres des hommes susceptibles de comploter contre moi. Je rédigerai de nouveaux contrats entre vous, mesdames, et moi, pour la location des terres et des bâtiments que vous occupez, en vertu de votre... euh... de votre bonne intendance de ces derniers.

Il y eut de petits rires dans la pièce et je souris en dépit de la gravité de la situation.

Jamie, lui, ne riait pas. Il se pencha en avant et dévisagea les femmes à tour de rôle.

— Comprenez-moi bien : cela signifie que chacune d’entre vous, je dis bien *chacune*, sera responsable du versement des loyers et des autres termes du contrat. Si vous souhaitez demander l’avis ou les conseils de votre mari, grand bien vous fasse, mais la terre sera à vous, pas à lui. S’il trahit votre confiance ou la mienne, il en répondra devant moi. De sa vie, s’il le faut.

Harriet acquiesça gravement.

— Nous acceptons, laird. Nous vous remercions infiniment pour votre patience et votre bienveillance ; nous remercions également le Seigneur qui nous a permis de vous épargner les remords d’avoir laissé des femmes et des enfants mourir de faim.

Elle fit une profonde révérence puis sortit, laissant les autres femmes s’incliner tour à tour et murmurer des remerciements à leur propriétaire aux oreilles cramoisies.

Elles partirent en échangeant des messes basses sur un ton excité et en laissant la porte ouverte ainsi qu’une odeur de savon à la soude flottant dans le couloir.

Je posai les mains sur les épaules de Jamie. Elles étaient dures comme pierre sous mes pouces. Je commençai à les masser ainsi que la base de sa nuque, cherchant des nœuds. Il poussa un profond soupir d’aise.

— Tu as pris la bonne décision, lui dis-je doucement.

— Je l’espère. Je nourris sans doute un nid de vipères en mon sein, mais cela soulage un peu ma conscience.

Au bout d’un moment, le regard fixé sur son bureau, il ajouta :

— J’avais réfléchi aux autres hommes, *Sassenach*. Aux frères et aux fils. J’avais pensé qu’ils s’occuperaient des femmes et des enfants, qu’ils les nourriraient, les accueilleraient chez eux si leurs maris ne trouvaient aucun

endroit où vivre. Je n'ai jamais cru que... Fichtre, c'était comme si on m'avait volé mes pistolets et qu'on les avait pointés sur moi !

— Tu as pris la bonne décision, lui répétais-je. En outre, tu sais maintenant que ces femmes et ces enfants surveilleront le flanc ouest du Ridge comme des faucons, à l'affût de la moindre brisbrouille.

— J'ignore ce qu'est une brisbrouille, *Sassenach*, et je prie le ciel de ne jamais l'attraper. Est-ce contagieux ?

— Très. « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. »

— Je suis soulagée de vous trouver l'esprit autant empli de miséricorde, colonel, dit une voix sèche venant du couloir. J'espère que vous n'avez pas encore épuisé votre réserve pour la journée.

Elsbeth Cunningham se tenait sur le seuil, droite, raide et vêtue de noir. Un fichu blanc faisait ressortir ses traits émaciés.

Les muscles de mes mains se raidirent et devinrent durs comme du ciment. Je lâchai Jamie et celui-ci se leva.

— À votre service, madame Cunningham. Entrez.

Elle avança d'un pas puis s'arrêta, hésitante, un pan de sa jupe pincé entre deux doigts.

— N'envisagez pas un instant de vous agenouiller, la prévint Jamie sur un ton acerbe. Asseyez-vous sur votre séant et dites-moi ce que vous voulez.

Je contournai le bureau et approchai une chaise pour elle. Elle s'y laissa tomber, ses yeux caves toujours fixés sur Jamie.

— Je veux Agnes, déclara-t-elle sans préambule.

Jamie resta interdit un instant, se rassit, la dévisagea d'un air perplexe, puis se cala contre son dossier.

— Pourquoi la voulez-vous ?

— J'aurais sans doute dû dire que j'étais venue demander sa main, corrigea-t-elle avec une esquisse de sourire. Est-ce la bonne expression ?

— Uniquement si vous comptez l'épouser, répliqua Jamie. Ce qui est, je suppose, le sens de votre visite. Auquel des deux lieutenants pensez-vous ? Et qu'en dit Agnes ?

Elspeth soupira et décroisa les mains afin d'accepter la tasse de whisky que je lui tendais.

— Pour le moment, c'est blanc bonnet et bonnet blanc, répondit-elle. La petite sotte ne peut se décider entre les deux et, bien qu'il soit impossible de savoir lequel est le père, chacun revendique son droit sur elle.

— Vous pourriez attendre que l'enfant naisse pour voir auquel il ressemble, suggérai-je.

Je pouvais également tenter d'analyser leurs groupes sanguins, mais peut-être valait-il mieux attendre avant de faire cette proposition.

Ce qui était aussi bien car ni l'un ni l'autre ne m'écoutait.

— C'est pourquoi j'ai dit que je voulais Agnes, expliqua Elspeth. J'ai décidé d'accepter votre offre de fournir un transport pour mon fils et sa maisonnée. Lorsqu'il a appris que vous aviez banni les hommes qui... l'avaient suivi... il a déclaré qu'il ne pouvait plus rester ici, sans partisans et à votre... merci.

— Ma « merci », bougonna Jamie en pianotant sur le bureau. Humph. Il semblerait en effet que la mienne soit inépuisable. Et ?

— Gilbert et Oliver nous accompagneront, bien sûr, poursuivit Elspeth sans lui prêter attention. Naturellement, ils ne veulent pas abandonner Agnes...

— Agnes a déjà une maison, s'impacienta Jamie. Ici, chez nous. Il n'est pas question de l'abandonner.

Elspeth abaissa ses épais sourcils blancs d'une manière qui la faisait ressembler à une chouette très sévère.

— Cependant, vous conviendrez qu'ils ont tous deux une responsabilité envers la petite.

— En effet, répondit Jamie. Toutefois, elle ne quittera pas cette maison si elle n'en a pas le désir ni avant que je me sois assuré de son futur bien-être. Je peux très bien lui trouver un bon mari ici.

— C'est précisément l'assurance que je vous offre, rétorqua-t-elle. Oseriez-vous insinuer que je la laisserais se faire maltraiter ?

— Vous êtes âgée, lui rappela Jamie sans prendre de gants. Si vous mourriez en route vers... où que vous emmeniez votre fils ?

Je décidai d'intervenir, plus pour éviter que la conversation ne dégénère que par curiosité.

— À ce sujet, où l'emmenez-vous au juste ? demandai-je.

— Vous mourriez si vous saviez qu'un être dépend entièrement de vous ? répliqua-t-elle à Jamie.

Il prit le temps de respirer avant de répondre sur le même ton.

— Vous n'avez pas toujours le choix, Elspeth.

Les narines d'Elspeth se dilatèrent. Elle répondit néanmoins calmement :

— Si, vous l'avez. À moins de recevoir une balle en plein cœur ou d'être frappé par la foudre. L'un des avantages d'être une vieille femme est que personne ne vous tire dessus. Quant à la foudre, je m'en remets à Dieu et ma confiance en lui est infinie.

Elle se tourna vers moi comme si Jamie avait cessé d'exister.

— Quant à notre destination, ce sera Charles Town. Il y a là-bas des vaisseaux de guerre ainsi qu'une large flotte de frégates et de transports de troupes. Charles a écrit à sir Henry Clinton en lui demandant la faveur de le rapatrier à bord de l'un d'eux. Sir Henry connaît notre famille depuis des années et lui rendra certainement ce service. Pour en revenir à Agnes... (Elle se tourna de nouveau vers Jamie.) ... j'avoue que mon souhait de l'emmener n'est pas uniquement motivé par le désir de lui être utile. J'ai besoin d'elle.

Il y eut un long silence, ce simple aveu flottant dans l'air entre nous.

Les deux jeunes lieutenants pourraient se charger des difficultés pratiques du voyage et d'assurer leur protection. Elspeth aurait néanmoins besoin d'assistance pour s'occuper des besoins physiques exigeants de son fils ainsi que des siens. Certes, elle aurait pu engager une servante. Toutefois, compte tenu de la situation délicate d'Agnes...

Personne n'avait encore mentionné à voix haute cet aspect du problème. Néanmoins, Elspeth était suffisamment perspicace pour se rendre compte que, nonobstant tout le reste, elle ôtait une grosse épine du pied de Jamie.

Selon mes estimations, Agnes était enceinte de trois mois. D'ici quelques semaines, voire quelques jours, tout le Ridge serait au courant de sa grossesse. En tant qu'employeur, Jamie avait la responsabilité de résoudre le problème d'une manière qui soit publiquement acceptable. D'ordinaire, il aurait suffi de trouver le jeune homme responsable et de l'obliger à épouser Agnes. Compte tenu des circonstances... Une servante célibataire promenant son ventre rond dans la maison, ou mariée hâtivement à un homme qui, de toute évidence, n'était pas le père, revenait à laisser planer le doute que vous étiez pour quelque chose dans son état. Nous étions déjà passés par là... Je frissonnais encore en entendant la fausse dénonciation de Malva (« C'est lui ! »).

— En tant qu'autre tutrice d'Agnes, j'ai une suggestion, dis-je. Je vous aiderai à la convaincre car je pense que c'est pour elle la meilleure solution, mais à une condition. Si elle décide de partir avec vous, je veux l'assurance qu'elle recevra une éducation...

— Agnes ? s'exclamèrent-ils en chœur.

Leur unanimité me fit hésiter. L'intonation de Jamie trahissait son doute, celle d'Elsbeth son amusement.

— Quelle éducation, *Sassenach* ? demanda Jamie. Fanny lui a appris à lire, elle sait écrire son nom et compter jusqu'à cent. De quoi d'autre aurait-elle besoin ?

— Eh bien...

Si Agnes était jolie, aimable, bonne, pleine de bonne volonté et pourvue d'une certaine perspicacité née de son expérience, étudier n'était pas son fort. Néanmoins, on ne pouvait prédire ce qu'il lui arriverait et je tenais à ce qu'elle soit... à l'abri.

— Il faut qu'elle connaisse suffisamment bien l'arithmétique pour savoir gérer l'argent et qu'elle ait un peu d'argent à elle à gérer.

— Marché conclu, répondit Elspeth. Mon fils lui accordera une petite rente indépendante de son mari, quel qu'il soit. Et je m'occuperai moi-même de son éducation.

Nous restâmes silencieux un long moment et je commençai à réentendre les bruits de la maison que notre conversation tendue avait oblitérés ; des battements, des grincements, des cliquetis, des aboiements... Au-dessus de nos têtes, je perçus des pas rapides et légers, ainsi que des chuchotements et des pouffements de rire. Je me détendis légèrement. Agnes manquerait cruellement à Fanny, mais celle-ci aurait les filles Hardman pour lui tenir compagnie.

— Je vais de ce pas parler à Agnes, déclarai-je.

La milice se met en branle

JAMIE S'AGENOUILLA, trancha les coutures du sac en toile, retroussa ses bords, vida ses poumons puis se pencha au-dessus et inspira puissamment en se concentrant. Il huma de nouveau. L'arôme était riche, nourrissant, doux, avec une petite touche d'amande. Aucune odeur de moisi, du moins au sommet du sac. Peut-être dans le fond, où l'humidité se concentrait.

Il se releva et poussa l'un des battants des portes coulissantes que Brianna avait installées des deux côtés de la malterie afin de l'aérer quand il faisait beau. Or, il faisait un temps radieux, idéal pour écouter le chant des oiseaux, se promener en forêt et, peut-être, pêcher à la tombée du soir. Idéal pour s'occuper de petites tâches tranquilles, comme de remplacer une latte du plancher de la malterie, qui avait pris feu et était suffisamment noircie pour risquer d'altérer le goût du malt lors du touraillage. Idéal pour juger la qualité de l'orge. Il en avait récolté cent kilos dans ses propres champs et en avait acheté cent autres au comptoir. Toutefois, il n'avait eu le temps d'en malter, d'en brasser et d'en distiller que la moitié en raison de l'hiver précoce, du mauvais temps et des troubles dans la loge en février. Il se gratta le torse. La plaie avait bien cicatrisé, bien qu'elle tirât encore lorsqu'il écartait les bras.

Il traîna le sac près de la porte ouverte et versa précautionneusement son contenu sur le plancher avant de s'agenouiller et de l'étaler avec ses mains, cherchant des germes, des traces d'humidité, du moisi, des insectes et tout ce qu'on ne voulait pas trouver dans son whisky. Après une dernière vérification, il mâcha quelques grains puis les recracha dans l'herbe.

— *Tha e math*, murmura-t-il en se relevant.

Il décrocha la pelle carrée accrochée au mur et poussa les grains de côté, faisant de la place pour le prochain sac.

Une brise chaude caressa sa joue tandis qu'il ouvrait les battants de l'autre côté de la malterie. Après le travail, peut-être passerait-il prendre Lézard chez Ian pour l'emmener pêcher.

Ces agréables pensées furent troublées des battements d'ailes précipités et les cris d'un groupe de colombes s'envolant. Quelqu'un approchait. Méfiant, il reprit la pelle et regarda dehors. Ce n'était qu'un homme descendant seul le sentier. Hiram Crombie. Ils ne s'étaient pas reparlé depuis ce fameux soir à la loge.

— Hiram, le salua-t-il lorsque le visiteur fut suffisamment près.

Les traits pincés de Crombie se détendirent légèrement en s'entendant appeler par son prénom. Il s'avança encore et s'arrêta prudemment à une certaine distance, au cas où Jamie aurait eu l'intention de l'assommer avec sa pelle. Jamie la planta dans un tas de graines et se redressa en s'essuyant le visage avec sa manche.

— Je suis venu dire...

Crombie s'interrompit et hésita.

— Oui ?

Jamie savait très bien ce qu'il était venu dire. Il voulait néanmoins l'entendre prononcer les mots à voix haute. Le vieux grincheux était raide comme un arbre mort, ses bras paraissant collés à ses flancs. Il referma lentement ses poings.

— Je... Nous... Je regrette... ce qu'il s'est passé à la loge.

— Oui ?

Il y eut un silence, perturbé uniquement par les oiseaux qui jacassaient dans les arbres, impatients de voir Jamie partir afin de venir piquer les graines éparpillées sur le sol. Crombie inspira profondément à travers son long nez poilu en émettant un léger sifflement. Jamie ne rit pas.

— Je voulais que vous sachiez que ce n'était ni moi, ni mes frères, ni mes cousins. Nous...

Il s'interrompit de nouveau, marmonna dans sa barbe, puis acheva :

— ... sommes navrés.

— Je sais, Hiram, dit Jamie en s'étirant le dos. Quoi que vous pensiez du roi, je doute que vous me tueriez pour lui.

Les épaules de Hiram commencèrent à s'affaïsser. Avant qu'il se croie tiré d'affaire, Jamie ajouta :

— Vous saviez ce que préparait Cunningham et vous ne m'avez pas prévenu.

— Non.

Il se tut puis, comprenant que cette réponse ne suffisait pas, soupira et reprit :

— Non, je n'ai rien dit. Je savais que Duff et McHugh avaient vent de quelque chose. Je les ai vus observer Cunningham quand il est sorti de l'église, comme deux renards qui regardent passer un loup. Comme ce sont vos hommes, j'ai pensé qu'ils vous préviendraient qu'il se tramait un sale coup. Geordie Wilson, le frère de ma femme... il est avec Cunningham. Je ne pouvais pas parler sans qu'il l'apprenne et...

— Je sais, dit Jamie après un bref silence. Personne ne veut la discorde au sein de sa propre famille si elle peut être évitée.

Les épaules de Hiram s'affaïssèrent pour de bon. Il hocha la tête en silence comme s'il se parlait à lui-même, puis déclara :

— Il n'y a pas longtemps, je vous ai dit que je voulais vous parler.

Jamie se souvint. En effet, Crombie l'avait abordé alors qu'il s'apprêtait à entrer dans la Maison commune cette fameuse nuit. Il se sentit plus charitable à son égard. S'il avait voulu lui demander un service cette nuit-là, il ne pouvait avoir été mêlé au complot.

— Il s'agissait d'*a'Chraobh Ard*, si je me souviens bien ?

— Je voulais vous demander si vous l'accepteriez dans votre milice.

Ça, c'était une surprise. Jamie s'était attendu à ce qu'il demande l'autorisation pour Cyrus de courtoiser Frances officiellement, ce qu'il aurait refusé.

— Pourquoi ?

— Il a seize ans, répondit Hiram avec un haussement d'épaules, comme si cela expliquait tout.

Le fait était. À cet âge, un garçon avait grand besoin de commencer à devenir un homme. S'il n'avait pas un vrai travail d'homme à faire...

Il y avait une autre raison à sa requête, tout aussi claire. Hiram Crombie tenait à ce que sa famille soit désormais considérée comme étant dans le camp de Jamie. Il offrait Cyrus comme otage. *C'est rassurant*, pensa-t-il cyniquement. *C'est donc qu'il pense que nous gagnerons.*

Il cracha dans sa main et la lui tendit.

— D'accord. Envoyez-le-moi demain, juste avant l'aube. J'aurai un cheval prêt pour lui.

Silvia s'était portée volontaire pour se lever tôt, très tôt, afin de préparer des litres de *brose*¹ pour nourrir la milice. Son odeur chaude et crémeuse s'élevait dans la cage d'escalier et m'éveilla lentement comme une main douce sur ma joue. Je m'étirai voluptueusement, roulai sur le côté, savourai le spectacle de Jamie, nu comme un ver sur ses longues jambes de cigogne et penché devant la bassine pour se regarder dans le miroir tandis qu'il se rasait à la lueur d'une bougie. De l'autre côté de la fenêtre, les étoiles commençaient à peine à pâlir dans le ciel noir.

— Tu te fais beau pour le gang ? demandai-je. Tu leur fais faire quelque chose de spécial, ce matin ?

Il fit glisser le rasoir au-dessus de sa lèvre supérieure puis le secoua pour faire tomber la mousse sur le bord de la bassine.

— Oui, des exercices à cheval. Aujourd'hui, il n'y aura que des cavaliers. Avec la grande asperge, nous serons vingt et un.

Il me sourit dans le miroir, ses dents aussi blanches que la mousse.

— Juste assez pour faire une belle bande de voleurs de bétail, ajouta-t-il.

— Cyrus sait monter à cheval ? m'étonnai-je.

Les Crombie, les Wilson, les MacReady et les Geohagen, ces pêcheurs de Thurso qui étaient arrivés jusqu'à nous après Dieu savait combien de détours et de périls, avaient une peur bleue des chevaux et la plupart ne savaient pas monter.

Jamie passa le rasoir dans son cou puis renversa la tête en arrière d'un côté et de l'autre afin d'évaluer le résultat.

— Nous le saurons bientôt, répondit-il.

Il rinça son rasoir, le sécha avec la vieille serviette en lin puis s'essuya le visage.

— Je ne veux pas qu'ils prennent leur entraînement à la légère, *Sassenach*, et, pour ça, ils doivent voir que je suis sérieux.

Le ciel s'éclaircissait mais il faisait encore sombre. Seuls quelques hommes étaient déjà arrivés lorsque Cyrus Crombie descendit le sentier menant à la Grande Maison. Ils le regardèrent, surpris. Puis, lorsque Jamie le salua, ils hochèrent la tête en marmonnant « *Madainn mhath* ».

— Tiens, mon garçon, dit Jamie en lui tendant un bol en bois rempli de *brose* chaud. Réchauffe-toi la panse puis je te présenterai Miranda. Elle appartient à Frances. Elle accepte de te la prêter le temps qu'on te trouve ton propre cheval.

— Frances ? Oh. Je... je la remercie.

Cyrus rayonna un instant et lança un regard timide vers la maison, puis vers le cheval. Miranda était une grande jument, solide, le dos large, avec un tempérament doux et accommodant.

Entre-temps, Ian était arrivé, en jambières en daim et veste, ses cheveux tressés retombant dans son dos, Tòtis sur ses talons. Il lança un regard au groupe d'hommes, hocha la tête, puis déposa un baiser sur le front du garçon et lui fit signe d'aller dans la maison. Il vint chercher son bol de *brose* et arquait un sourcil en direction de Cyrus.

— *A'Chraobh Ard* se joindra à nous, lui expliqua Jamie. Veux-tu bien lui montrer comment seller et harnacher son cheval pendant que j'explique aux autres ce que nous allons faire ?

— Oui, répondit Ian en avalant la mixture chaude et en exhalant un nuage de vapeur blanche. Qu'allons-nous faire ?

— Des manœuvres de cavalerie.

Ian haussa les sourcils et lança un regard derrière lui vers les hommes qui avaient l'air de ce qu'ils étaient : des paysans. Tous possédaient des chevaux et pouvaient chevaucher du Ridge à Salem sans tomber de selle. Au-delà...

— Des manœuvres de cavalerie *simples*, rectifia Jamie. En chevauchant lentement.

Ian contempla d'un air songeur Cyrus qui se tenait au garde-à-vous.

— D'accord, dit-il avant de se signer.

Lorsque je montai à l'étage pour attacher mes cheveux avant la fabrication du savon, je découvris Silvia et les quatre filles dans ma chambre, Patience et Prudence pratiquement perchées sur le rebord de fenêtre pour mieux voir le départ de la milice. Elles me remarquèrent à peine, sauf Silvia qui recula, gênée, et commença à s'excuser.

— Je vous en prie, l'interrompis-je en venant me placer derrière Patience pour regarder moi aussi. Il est difficile de résister au spectacle d'un groupe d'hommes à cheval.

— Surtout armés de fusils et de mousquets, déclara-t-elle sur un ton légèrement acide.

Si les filles n'avaient pas totalement intégré qu'une milice s'entraînait dans le but d'apprendre à tuer, ce n'était pas le cas de leur mère, qui observait les hommes s'interpeller et échanger les plaisanteries graveleuses habituelles avec une certaine gravité qui creusait les sillons autour de sa bouche. Je lui touchai doucement le bras, la faisant sursauter.

— Je sais que vous et vos filles préféreraient mourir plutôt que de laisser quelqu'un être tué pour que vous viviez, mais... vous êtes nos invitées. Jamie est un Highlander et sa conception de l'hospitalité lui interdit de laisser quiconque tuer ceux qui sont sous sa responsabilité. Vous allez donc devoir faire une légère entorse à vos principes et laisser Jamie vous protéger.

Elle esquaissa un sourire, une lueur d'humour au fond des yeux.

— C'est une question de bonnes manières ?

— Exactement, répondis-je en souriant à mon tour.

Un cri des filles nous attira de nouveau devant la fenêtre. Jamie était en selle, passant lentement en revue ses hommes alignés, inspectant leurs harnais et leurs armes, s'arrêtant pour poser une question ou lancer une boutade. De la vapeur blanche s'échappait des naseaux et des bouches. Cyrus se trouvait au bout de la rangée avec Ian qui lui expliquait quelques principes d'équitation, à commencer par quel pied mettre en premier dans l'étrier pour enfourcher sa monture.

— Oh, n'a-t-il pas belle allure ? s'exclama Prudence, admirative.

J'ignorais si elle parlait de Jamie, de Ian ou de Cyrus, puisqu'ils se trouvaient tous trois au même endroit. J'approuvais néanmoins.

Ils mirent un certain temps à s'organiser puis, soudain, dans une légère confusion et une bousculade, ils parvinrent à se ranger en une double colonne. Jamie prit la tête de la procession, brandit son fusil au-dessus de sa

tête et la milice se mit en marche avec une motivation patente qui était assez émouvante à regarder.

Cyrus, raide comme une tige d'asperge crue, chevauchait à côté de Ian, fermant la marche. Je me signai puis me tournai vers mes propres troupes.

— Mesdames... il est temps d'aller faire du savon. Formez les rangs !

Jamie et les frères Lindsay, avec un peu d'aide de Tom McHugh et de son fils cadet Angus, avaient abattu les arbres et la broussaille d'un côté de la piste des carrioles, là où le terrain était plat, si bien qu'il n'y avait pas de fossé entre la route et la forêt. Ils avaient laissé huit grands arbres debout, chacun espacé d'un peu moins de dix mètres.

Jamie rassembla ses troupes et indiqua les arbres.

— Nous allons zigzaguer entre ces arbres en dessinant une tresse entre les troncs, chaque homme se suivant après avoir compté jusqu'à dix. Nous le ferons lentement.

— Pourquoi ? demanda Joe MacDonald en observant les arbres d'un air suspicieux.

— Tout d'abord parce que je l'ordonne, *a charaid*, répondit Jamie avec un sourire. On fait toujours ce que dit le colonel. Nous sommes plus efficaces au combat quand nous allons tous dans la même direction. Pour ce faire, quelqu'un doit décider dans quelle direction aller et ce quelqu'un, c'est moi. Compris ?

Les hommes se mirent à rire.

— Ah, d'accord, répondit MacDonald, peu convaincu.

Il était très jeune, dix-huit ans à peine, et ne s'était jamais battu, hormis quelques coups de poing échangés derrière une grange pour régler des comptes.

— Quant à l'intérêt de la manœuvre, c'est surtout pour les chevaux, reprit Jamie. Nous sommes une milice à cheval, même si nous aurons également des combattants à pied. Vos chevaux doivent être agiles et vous

devez savoir les guider sur des terrains difficiles. Cet exercice de cavalerie s'appelle la serpentine, car il s'agit de sinuer comme un serpent.

Sans attendre d'autres questions, il fit un signe à Ian.

Ian sortit du rang et vint se placer devant la ligne d'arbres. Puis il se pencha en avant et, avec un cri à vous figer le sang qui effraya les autres chevaux, éperonna sa monture. Il s'élança, comme propulsé par un canon vers le premier arbre. Un instant avant la collision, il dévia sur le côté et fonça vers le suivant, slalomant entre les troncs à une allure telle qu'on pouvait à peine les compter à mesure qu'ils défilaient. Une fois parvenu au bout de la rangée, il tourna sur lui-même et s'élança de nouveau, galopant encore plus vite et achevant sa course avec un glapisement indien suraigu et sous les applaudissements.

Jamie lança un regard à Cyrus qui paraissait à la fois terrifié et excité, les rênes serrées contre son torse.

— Nous irons lentement, assura-t-il. Joe, tu veux passer le premier ?

Au bout d'une heure, les chevaux et les hommes étaient bien chauffés, plus souples et d'excellente humeur. Ils étaient parvenus, pour la plupart, à éviter de percuter un arbre ou un camarade. Le soleil était haut dans le ciel et il était temps de rentrer afin que les hommes prennent leur petit-déjeuner avant de retourner aux champs. Il s'apprêtait à les libérer lorsque Ian se leva dans ses étriers et lança par-dessus la tête des miliciens :

— Oncle ! On fait la course tous les deux jusqu'au virage, aller et retour !

Cette proposition souleva l'enthousiasme général. Sans hésiter, Jamie approcha sa monture pour venir se placer près de Ian.

— Prêts ? Partez ! lança Kenny Lindsay.

Ils s'élancèrent côte à côte dans un nuage de poussière et sous les cris d'encouragements des Highlanders. Lucille, la petite jument de Ian au caractère bien trempé, n'aimait pas perdre. Phineas non plus et les deux

chevaux galopaient à bride abattue, la forêt formant un flou vert de part et d'autre.

Ils atteignirent la grande courbe de la route et firent demi-tour. Au même moment, Lucille fit une embardée et donna à Phineas un puissant coup d'épaule qui manqua de désarçonner Jamie. Il eut juste le temps d'entrapercevoir une carriole au milieu de la route. Occupé à rester en selle et à reprendre le contrôle de son cheval, il n'eut pas le loisir de mieux la regarder.

Il y avait des cris derrière eux, ainsi qu'un grondement de sabots et quelques coups de feu. Dans un débordement d'euphorie, la milice s'était jointe à la course. Les idiots ! Phineas regimbait et piaffait et, bien qu'il ne lui fallût que quelques secondes pour le rappeler à l'ordre, cela suffit pour que les autres soient sur eux, criant et riant. Il se leva sur ses étriers pour les réprimander puis vit la carriole qui avait surpris Lucille, ses mules agitant leurs oreilles et battant du sabot mais pas effrayées au point de prendre la fuite.

Les hommes se mirent à tourner autour de la carriole en retournant la boue. Brianna tenait les rênes. Près d'elle, Roger leva haut les mains.

— Ne tirez pas ! lança-t-il. Nous nous rendons.

Jamie vida la bouteille de whisky Spécial JF dans la tasse de Roger, prit la sienne et la leva en direction des convives rassemblés autour de la table (et de quelques autres éparpillés dans la cuisine). Outre sa famille et celle de Ian, il y avait Silvia et ses filles, ainsi que Cyrus Crombie, Murdo Lindsay et Bobby Higgins, les hommes célibataires ou veufs qui étaient revenus avec lui après les exercices de la milice.

— Je remercie Dieu pour le retour de nos voyageurs, sains et saufs, et... (Il s'inclina devant Roger.) ... pour notre nouveau ministre de la Parole et du Sacrement. *Slàinte mhath* !

Roger Mac ne rougissait pas facilement. Toutefois, la chaleur qu'il ressentait se voyait sur ses joues et dans ses yeux. Il ouvrit la bouche,

probablement pour rappeler modestement qu'il ne serait pas officiellement ordonné avant l'été, quand les aînés pourraient venir de la côte. Bree l'arrêta en posant une main sur son genou et en le pressant doucement. Il se contenta donc de sourire et de lever sa tasse à son tour.

— À la famille et aux bons amis ! lança-t-il.

Jamie se rassit dans un concert de hourras et de coups sur la table qui faisaient sursauter les assiettes et les couverts. Toute la pièce scintillait, la lueur du feu dansant sur les visages animés par les conversations, la nourriture et la boisson.

Il aurait aimé que Fergus, Marsali et leurs enfants soient avec eux. Roger Mac lui avait dit qu'ils avaient quitté Charles Town avec eux, puis avaient pris la direction du nord pour se rendre à Richmond afin de voir s'ils pouvaient y installer leur imprimerie. Il récita une brève prière pour leur sécurité.

Claire était assise à ses côtés sur le banc, Mandy endormie sur ses genoux, à moitié couchée sur son bras comme un sac de blé et aussi lourde. Il la prit et la tint contre sa poitrine. Soulagée, Claire se pencha et posa sa tête sur son épaule. Il vit ses boucles rebelles s'emmêler avec celles de sa petite-fille et ressentit un tel amour qu'il aurait pu mourir sur-le-champ sans regret.

Lorsque Claire se redressa, il releva les yeux vers Roger et vit la même expression sur son visage. Leurs regards se rencontrèrent et ils se comprirent parfaitement. Puis, le sourire aux lèvres, ils contemplèrent la table jonchée des vestiges du repas.

1. Sorte de porridge écossais liquide à base de flocons d'avoine et de pois secs. (*N.d.T.*)

Et le battement continue¹ ...

LES ADULTES DORMIRENT jusque tard dans la matinée. Naturellement, les enfants jaillirent de leur lit à l'aube et coururent infester la cuisine. Les enfants étant ce qu'ils sont, Jem et Mandy se lièrent aussitôt d'amitié avec Agnes et les filles Hardman. Mandy était ravie de s'occuper de Chastity et tint à la nourrir à la cuillère par minuscules bouchées, gazouillant sur un ton maternel comme si Chastity était un oisillon, ce qui fit rire l'enfant et lui fit recracher le lait par le nez.

En sortant chercher un nouveau seau de lait, je croisai Brianna qui descendait l'escalier, habillée mais pas encore tout à fait réveillée.

— Comment vas-tu, ma chérie ?

Je l'examinai attentivement. Elle était plus pâle et plus mince qu'avant son départ pour Savannah. Un voyage de cinq cents kilomètres en carriole, avec un approvisionnement imprévisible, à travers Dieu savait quelles conditions climatiques et une guerre, en s'occupant de deux mules, d'un mari et de deux enfants, le tout en étant assise sur des fusils de contrebande déguisés en guano de chauve-souris était usant. Néanmoins, elle avait l'air heureuse.

— Comme la maison a avancé, je n'en reviens pas ! s'extasia-t-elle en tournant sur elle-même. Cela dit, je vois que pa n'a toujours pas posé de porte à ton infirmerie.

— Cela viendra, l'assurai-je.

Je lançai un regard vers la cuisine. Le brouhaha et les rires paraissant paisibles, je lui pris le bras et l'entraînai vers mon infirmerie sans porte.

— Monte sur la table et allonge-toi, lui ordonnai-je. Je veux écouter ton cœur.

Elle se retint de lever les yeux au ciel et sauta sur la table avec la souplesse d'une sauterelle. Elle s'allongea, ferma les yeux et soupira d'aise en sentant sa nouvelle surface capitonnée.

— Hmm... je n'ai pas eu de lit aussi doux depuis que nous avons quitté Savannah, et encore moins aussi propre.

Elle s'étira langoureusement et j'entendis le doux craquement de ses vertèbres.

— Au fait, lord John t'embrasse, ajouta-t-elle.

— C'est ce qu'il a dit ? demandai-je en saisissant mon Pinard.

— Non, il l'a formulé de manière beaucoup plus élégante, répliqua-t-elle en rouvrant un œil malicieux. Oh, et le duc de Pardloe m'a priée de te transmettre ses hommages les plus respectueux. Il t'a écrit une sorte de message.

— Une sorte ?

J'avais vu une ou deux missives de Hal et, au cours de notre bref mariage, John m'avait souvent parlé de son style épistolaire particulier.

— L'a-t-il signé de son nom entier ?

— Oui, mais il n'était pas vraiment dans son assiette. En dépit de son flegme aristocratique, on voyait qu'il était très perturbé.

— Perturbé ? Hal ? À quel sujet ?

— C'est une longue histoire, répondit-elle en baissant les yeux pour dénouer ses lacets. Je suppose que pa savait que William serait à Savannah

quand il m'a conseillé de m'y rendre ?

— Lord John l'avait mentionné, en effet, dans sa lettre t'invitant à venir peindre le portrait de cette dame. Au fait, comment cela s'est-il passé ?

Elle se mit à rire.

— Je te raconterai Angelina Brumby et son mari plus tard. N'essaie pas de changer de sujet. À savoir, William.

— Tu l'as rencontré ?

— Oui, dit-elle en tirant le dernier lacet hors de son œillet. C'était... vraiment bien. Il est venu chez les Brumby, envoyé par lord John, pour rencontrer la « dame peintre ». Il ne lui avait pas parlé de moi non plus. Qu'est-ce qu'ils ont, ces deux-là ? Pa et lord John. Que signifie ce comportement ? Pourquoi ne pas nous avoir prévenus tous les deux que nous serions à Savannah en même temps ?

— Une forme de timidité, répondis-je avec un sourire légèrement contrit. Même si ça ne saute pas aux yeux, ils ont tous deux une certaine délicatesse. Ils ne voulaient pas vous imposer quoi que ce soit, à toi comme à William.

En outre, Jamie avait eu très peur que ses enfants ne s'apprécient pas. Son désir qu'ils s'entendent avait été trop fort pour qu'il en parle, même à moi.

— Leur intention était bonne, l'assurai-je. Comment va William ?

— Pauvre William, soupira-t-elle en plissant le front. C'est vraiment un chic type, mais comment peut-on gérer une vie aussi compliquée quand on est si jeune ?

— Si je me souviens bien, la tienne n'était pas non plus si simple quand tu avais vingt ans.

Je dénouai le ruban de sa chemise et plaçai le pavillon plat du Pinard sur son torse.

— La faute à de mauvais parents, sans doute, ajoutai-je. Inspire profondément puis retiens ton souffle, ma chérie.

Elle s'exécuta et j'écoutai. J'écoutai encore, déplaçai le Pinard, écoutai... *boum-BOUM, boum-BOUM, boum-BOUM...* régulier comme un métronome, avec un bon son ferme. Je posai une main sur son plexus solaire pour sentir son poulx abdominal, au cas où. Le son était aussi clair et fort, la chair ferme de son ventre bondissant légèrement sous mes doigts à chaque battement.

— Tout m'a l'air parfaitement en ordre, dis-je en relevant la tête.

Je la regardai en m'émerveillant de la voir si belle. À la maison, à l'abri. *Vivante.*

— Tu vas bien, maman ? demanda-t-elle en voyant mes yeux humides.

— Mais oui, répondis-je avant de me racler la gorge. As-tu eu beaucoup d'autres épisodes de fibrillation ?

— Non, répondit-elle, légèrement surprise. Un ou deux en route vers Charles Town ; un ou deux une fois là-bas ; deux seulement à Savannah, dont un suffisamment fort pour que je le remarque. Je ne crois pas en avoir eu un sur le chemin du retour, ou, si c'est le cas, il n'a duré que quelques secondes. Je continue à prendre de l'écorce de saule, sauf que, au bout d'un moment, j'ai commencé à moudre les feuilles et en faire de petits comprimés en les mélangeant avec du fromage. Les infusions me donnaient envie de faire pipi et je ne pouvais arrêter de peindre toutes les quinze minutes pour chercher un pot de chambre. Le fromage ne neutralise pas les effets de l'écorce de saule, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je en riant. Félicitations, ma fille, tu as inventé les premières aspirines aromatisées au fromage. Tu n'as pas eu mal au ventre ?

— Non, dit-elle en refermant le col de sa chemise. Je me suis dit que le fromage protégerait de l'acidité. Ne dit-on pas aux gens qui ont des ulcères de boire du lait ?

— Si, ou un antiacide. Le miel fonctionne plutôt bien pour...

Je m'interrompis. Je lui tendais ses lacets pour qu'elle les renfile dans ses œillets, une main posée sur son ventre, légèrement plus bas. Et je sentais

toujours un battement de cœur.

Minuscule, rapide et très puissant.

Boum-boum. Boum-boum. Boum-boum...

— Maman, que se passe-t-il ? s'alarma Brianna en se redressant.

Je ne pus que secouer la tête.

— Bienvenue chez toi, parvins-je enfin à dire au tout nouveau résident du Ridge.

Puis je fondis en larmes.

Entre l'explosion de joie qui avait suivi l'annonce de la nouvelle grossesse de Brianna et la nécessité de réorganiser la maisonnée (les Hardman héritèrent d'une partie du second étage inachevé ; Roger et Brianna reprirent leur chambre ; Fanny et Agnes, désormais des « femmes », obtinrent leur propre coin dans le grenier afin de préserver leur intimité, quoiqu'elles préféreraient encore dormir dans un joyeux amoncellement avec les autres enfants, comme les petites Hardman), j'en avais oublié le message que Brianna m'avait donné.

Je l'avais glissé dans la poche du tablier que je portais alors et ne le retrouvai que quelques jours plus tard, lorsque je décidai que le tablier en question était vraiment trop sale pour être hygiénique et devait être lavé.

C'était une feuille de papier pliée et repliée pour former un petit carré, avec un cygne volant devant une lune pleine imprimé sur le cachet de cire. Il était adressé à « Mme James Fraser, Fraser's Ridge, Caroline du Nord ». Conformément à la description que m'avait fait John de la correspondance de Hal, il n'y avait pas de formule de salutation et le message était composé de moins de mots que le strict nécessaire. En revanche, il était signé.

*J'ignore ce que vous et mon frère vous êtes fait mutuellement
mais, de toute évidence, vous êtes un peu plus que des amis. Si je*

*ne reviens pas de ce que je m'apprête à faire, je vous en prie,
veillez sur lui.*

Harold, duc de Pardloe

*Post-scriptum : Pouvez-vous me conseiller une préparation
létale à base de plantes ? Pour empoisonner des rats.*

Il y avait un grand H en dessous, sans doute au cas où je n'aurais pas reconnu son titre. Je posai délicatement le message au sommet du garde-manger, où je pouvais le voir tout en pétrissant la pâte à pain.

J'avais envie de rire, quoique nerveusement. « Pour empoisonner des rats », mon œil ! D'après ce que je savais de la personnalité de Hal, il pouvait envisager un meurtre, un suicide, ou réellement l'extermination de rongeurs dans sa cave. Quant à ce qu'il s'apprêtait à faire...

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? marmonnai-je en jetant la pâte élastique sur le plan de travail couvert de farine.

Je la tirai, la pliai, la martelai puis la roulai en boule. Je la remis dans son bol, couvris celui-ci d'un chiffon humide puis me redressai et restai un moment immobile telle une poule hébétée en me demandant ce que tramaient les frères Grey. Je plaçai le bol sur une petite étagère près de la cheminée et laissai la pâte lever pendant que je me rendais dans le bureau de Jamie.

— Tu n'aurais pas une feuille de papier et une plume convenable ? lui demandai-je.

Il était enfoncé dans son fauteuil, absorbé dans ses pensées. Il se redressa, piocha une plume dans le pot sur son bureau et me la tendit avec une feuille du papier chiffon de Brianna.

Je le remerciai d'un signe de tête et, debout devant un coin du bureau, me mis à écrire :

À Harold, duc de Pardloe,
colonel du 46^e régiment d'infanterie,
Savannah, Géorgie

*Cher Hal,
Oui.*

Des feuilles de digitale. Écrasez-les et faites-les infuser. Ou mettez-les dans la salade et invitez les rats à dîner.

*Votre ex-belle-sœur,
C.*

*Post-scriptum : Ce n'est pas une belle mort, même pour un rat.
Une balle est nettement plus efficace.*

Jamie m'avait regardée écrire, lisant mon message à l'envers. Il m'interrogea du regard tandis que j'agitais le papier pour le faire sécher. Je le reposai sur le bureau devant lui et plaçai le billet de Hal à côté.

Il haussa les sourcils et releva les yeux vers moi.

— C'est une plaisanterie, le rassurai-je. La partie au sujet de la digitale.

Il émit un petit son écossais mesuré et repoussa les messages vers moi.

— Tu plaisantes peut-être, *Sassenach*, mais pas lui. Quoi qu'il te dise.

¹. Titre original : *And the Beat Goes On*, chanson du groupe The Whispers (1979). (N.d.T.)

La première fois que j'ai vu ton visage¹

Savannah, 5 mai 1780

*De la part du capitaine M. A. Stubbs,
retraité de l'armée de Sa Majesté
À M. John Cinnamon*

Cher monsieur Cinnamon,

Je ne peux vous dire avec quelle émotion j'ai reçu votre portrait. Les sentiments submergent mon cœur au point qu'il semble prêt à exploser sous la pression des remords et de la joie. Je vous remercie du fond de ce cœur sordide pour votre beau geste et le courage qu'il a dû vous demander.

En premier lieu, permettez-moi d'implorer votre pardon, bien que je ne le mérite pas. J'ai été grièvement blessé au Québec et rendu incapable de m'occuper de mes propres affaires durant des mois, au cours desquels je fus rapatrié en Angleterre. J'aurais dû me renseigner sur votre mère et prendre des dispositions pour vous deux. Je ne l'ai pas fait. J'aimerais croire

que c'est uniquement l'état de choc et mon invalidité qui m'en empêchèrent. La triste vérité est que j'ai choisi d'oublier, par égoïsme et par paresse. Je ne suis pas un homme bon. J'en suis navré.

Ensuite, en espérant que vous m'aurez accordé votre pardon, je voudrais vous prier de venir à moi. Je suis abasourdi par la puissance de l'émotion qui m'a saisi en voyant votre visage capturé sur la toile, et plus encore par le besoin croissant en moi de le voir en chair et en os. Je ne peux qu'espérer que vous aurez envie de voir le mien.

Au cas où vous me feriez l'immense plaisir et l'honneur de venir, j'ai envoyé des instructions à lord John Grey afin qu'il organise votre traversée et vous fournisse des fonds pour votre voyage.

*Je suis, monsieur, votre humble et dévoué serviteur,
Ainsi que votre père,*

Malcolm Armistead Stubbs

Post-scriptum : Votre prénom est Michel. Votre mère possédait un médaillon représentant l'archange, offert par sa grand-mère française. Elle souhaitait que vous soyez sous sa protection.

Savannah, 10 mai 1780

C'était une journée orageuse et froide. Un vent violent soulevait des moutons sur la rivière et s'efforçait de leur arracher leurs chapeaux. Le ravitailleur avait pratiquement achevé de charger sa cargaison pour son dernier voyage vers le transporteur de troupes, l'*Hermione*, qui mouillait dans la baie.

— Es-tu déjà monté à bord d'un navire ? demanda soudain William.

— Non, juste des canoës, répondit Cinnamon. Comment est-ce ?

Il se tortillait sur le quai comme un cheval nerveux prêt à ruer.

— C'est excitant, parfois, répondit William sur un ton qu'il espérait rassurant. La plupart du temps, c'est ennuyeux. Tiens, je t'ai apporté un présent d'adieu.

Il sortit de sa poche un petit bocal rempli d'un liquide trouble et une fiole plus petite encore, équipée d'un compte-gouttes.

— Juste au cas où, dit-il en les tendant à Cinnamon. Des cornichons à l'aneth et de l'éther. C'est pour le mal de mer.

Cinnamon les prit d'un air dubitatif et le remercia d'un signe de tête.

— Si tu te sens nauséeux, tu sucas un cornichon, expliqua William. Si ça ne marche pas, prends six gouttes d'éther. Tu peux les mélanger à la bière.

— Merci.

Il saisit la main de William et l'écrasa dans la sienne.

— Merci, répéta-t-il. Et dis à ta sœur combien... combien...

L'émotion l'étrangla. Il secoua la tête et serra la main de William encore plus fort.

— Tu le lui as déjà dit, le rassura William en libérant sa main et en résistant à l'envie de compter ses doigts. Elle l'a fait avec plaisir. Elle était heureuse pour toi. Comme je le suis.

Il tapota le bras de Cinnamon, autant pour éviter qu'il lui broie de nouveau la main que mû par la profonde affection qu'il ressentait pour son ami.

— Tu vas me manquer, tu sais, ajouta-t-il timidement.

Il était sincère et le fait de s'en rendre compte fut comme de recevoir un coup derrière l'oreille. Il se sentit soudain vide et ne savait plus quoi dire.

— *À moi aussi*², répondit Cinnamon en fixant ses bottes.

— Tout le monde à bord ! beugla le lieutenant naval qui dirigeait le ravitailleur. *Maintenant*, messieurs !

William saisit la malle-penderie flambant neuve, présent de lord John, et la tendit à Cinnamon.

— Pars, dit-il en s’efforçant de sourire. Et écris-moi de Londres.

Cinnamon acquiesça, incapable de parler, puis, lorsqu’un nouveau rugissement leur parvint du ravitailleur, tourna les talons et grimpa la passerelle d’un pas lourd. Les toiles furent hissées et se gonflèrent aussitôt. En une minute, ils étaient au milieu de la rivière, filant vers un futur inconnu. William regarda le petit navire disparaître au loin, puis repartit vers Bay Street, son chagrin teinté d’envie.

— *Au revoir, Michel*³, murmura-t-il. Avec qui vais-je discuter, à présent ?

1. Titre original : *The First Time Ever I Saw Your Face*, chanson folk composée par Ewan MacColl (1957). (N.d.T.)

2. En français dans le texte. (N.d.T.)

3. En français dans le texte. (N.d.T.)

Une femme de la seconde sorte

Savannah

UNE FOIS CINNAMON PARTI, William quitta la maisonnette qu'ils avaient partagée pour s'installer chez son père, à l'invitation de ce dernier. Amaranthus avait besoin de compagnie, avait-il fermement déclaré.

— Elle n'accepte aucune invitation, lui dit-il. Et elle ne sort que rarement faire les boutiques.

— Elle a de quoi être déprimée, répondit William.

Il avait voulu plaisanter et en eut honte en croisant le regard torve de son père.

— Tu l'as bien assurée que personne n'était au courant ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! s'impatienta lord John. Tout comme Hal, avec un tact étonnant de sa part, d'ailleurs. Elle se contente de baisser la tête en déclarant qu'elle ne supporte pas d'être vue. D'être « en étalage », pour reprendre ses propres termes.

— Ah, dans ce cas, je comprends mieux.

— Comment ça ?

— Eh bien..., répondit William, légèrement gêné. En tant que jeune veuve et mère de l'héritier du titre d'oncle Hal... elle susciterait... ou plutôt elle *suscitait* un certain... intérêt. Dans les réceptions, les dîners et ce genre de mondanités.

— Un intérêt qu'elle semblait apprécier considérablement, d'après ce que j'en ai vu, observa son père avec un regard entendu.

— En effet.

William lui tourna le dos et fit mine d'examiner un plat en porcelaine de Meissen sur la desserte en poursuivant :

— Maintenant que sa supercherie est révélée, même si ce n'est qu'à nous, je suppose qu'elle... hum... considère qu'elle ne peut plus jouer le rôle de la jeune et jolie veuve et... euh...

— Qu'elle serait gênée de flirter avec de jeunes imbéciles, en sachant que, même si nous ne sommes pas présents, Hal et moi le saurons.

Lord John semblait trouver cette hypothèse un peu tirée par les cheveux mais plausible. Puis son raisonnement l'amena à la déduction suivante et, supposa William, inévitable.

— Après tout, que ferait-elle si l'une des étincelles qu'elle allume s'embrasait et demandait sa main ? demanda lord John en fronçant les sourcils.

Une pensée en entraînant une autre, il lança brièvement un regard par-dessus son épaule, s'approcha de William et baissa la voix :

— Qu'aurait-elle fait si c'était arrivé *avant* que nous apprenions la vérité ?

William haussa les épaules et leva les mains en affectant une ignorance totale.

— Va savoir ! répondit-il. Mais ce n'est pas arrivé.

Lord John sembla sur le point de dire quelque chose, puis secoua la tête et poussa le plat de quelques centimètres, le remettant dans sa position initiale.

— Peut-être pourrait-elle aller à des déjeuners, des thés ou... ou des réunions de couture ? suggéra William. Là où il n'y a que des femmes.

Son père émit un petit rire.

— Il existe deux sortes de femmes dans ce monde, expliqua-t-il. Celles qui apprécient la compagnie des femmes et celles qui préfèrent celle des hommes. Pour une raison ou pour une autre. Ce n'est pas toujours une question de luxure ou de mariage.

— Tu veux dire qu'Amaranthus n'appartient pas à la première sorte.

— William, c'est suffisamment flagrant pour que même toi tu l'aies remarqué. Je peux en tout cas t'assurer que les autres femmes le savent. Or, les femmes de la première sorte détestent les femmes de la seconde, surtout quand elles sont jeunes, belles et possèdent soit de l'esprit, soit de l'argent.

Il passa une main dans ses cheveux, qui étaient toujours aussi épais et blonds, quoiqu'un peu de gris commençât à apparaître au niveau des tempes.

— Je pourrais peut-être implorer Mme Holmes ou lady Prévost de l'inviter à une soirée entre dames, quoique je doute qu'elle s'y rendrait.

— Tout en sachant ce que tu sais, tu l'aimes bien quand même, observa William avec douceur. Sa solitude t'inquiète. Après tout, elle n'est pas responsable de la situation.

Son père poussa un long soupir. Il était un peu échevelé et dégageait une légère odeur de lait caillé, sans doute liée à la tache blanchâtre mal essuyée sur sa manche gris anthracite. Bien que sevré, Trevor ne maîtrisait pas encore l'art ésotérique de boire dans une tasse.

— Tu as besoin d'une bonne d'enfants, lui dit William.

— Tu as raison, répondit son père. Tu feras parfaitement l'affaire. Tu es engagé.

Il ne regrettait pas d'être de retour au 12, Oglethorpe Street. La vie de garçons avec John Cinnamon avait été agréable et il avait aimé avoir un ami toujours à portée de main avec qui partager son quotidien. Il était heureux

pour Cinnamon, quoiqu'un peu inquiet. Après son départ, la maisonnette qu'ils avaient louée à la lisière du marais lui avait paru humide et triste. Lorsque le soleil se couchait, le laissant seul dans la pénombre avec les odeurs de vase et de poisson mort, il déprimait. Désormais, il appréciait d'être réveillé chaque matin par le soleil et en entendant d'autres gens s'affairer dans la maison.

Et puis il y avait la nourriture. En dépit de son intransigeance à l'égard des tomates grillées, Moira, la cuisinière, était une magicienne avec le poisson, les fruits de mer et l'alligator rôti à la sauce aux abricots. Avec un peu de persuasion et une bouteille d'une bonne eau-de-vie, elle avait même accepté que lord John lui apprenne la recette du gratin dauphinois.

Et puis il y avait Amaranthus.

Il comprit rapidement ce que lord John avait voulu dire : elle était réservée, passant son temps à broder le nez baissé, ne parlant que lorsqu'on lui adressait la parole. Toujours courtoise, toujours distante, comme si son esprit était ailleurs.

Probablement dans le New Jersey, pensa-t-il. Il se surprit à ressentir de la compassion pour elle. De fait, elle avait été mise devant le fait accompli et subissait une situation dont elle n'était pas responsable.

Il se mit en tête de la distraire et, ce faisant, découvrit que certaines facettes de sa propre personnalité qu'il avait mises en berne depuis un an n'étaient pas mortes. La nuit, il se remettait à rêver... de l'Angleterre.

Le soir, ils jouaient à des jeux de société. Échecs, dames, jacquet, dominos... Si Hal ou un invité était présent au dîner, ils jouaient au whist ou au brelan. Les trois hommes souriaient en voyant les traits d'Amaranthus s'illuminer sous le feu de la compétition. C'était une joueuse de cartes impitoyable et elle jouait aux échecs comme une chatte, ses yeux changeants fixant l'échiquier comme si les pièces étaient des souris, une queue imaginaire se tortillant derrière son épaule, jusqu'à ce qu'elle bondisse sur sa proie en montrant des dents blanches.

Néanmoins, la sensation de se contenter de tuer le temps était légèrement oppressante. Toute la ville était habitée par cette même atmosphère de temps suspendu. Maintenant que les vaisseaux français étaient partis et que Lincoln et les Américains avaient battu en retraite à Charles Town, Savannah pansait ses plaies : les maisons endommagées par les canons avaient été réparées le plus rapidement possible ; les façades avaient été repeintes de tons vifs, roses, jaunes et bleus. Savannah reflleurissait avec le printemps.

Les abattis et les redoutes hors de la ville étaient toujours là, bien que les tempêtes hivernales et les grandes marées aient emporté les défenses les plus exposées. Les vestiges du camp américain avaient pratiquement disparu, pillés par les esclaves et les apprentis.

Si, derrière son calme apparent, Ben et le New Jersey occupaient toutes les pensées d'Amaranthus, Charles Town occupait constamment et ouvertement celles de la garnison de Savannah.

Les messagers arrivaient fréquemment, apportant des nouvelles de New York et de Rhode Island, où sir Henry Clinton préparait ses troupes à embarquer. Hal étant ce qu'il était, et John étant non seulement son frère mais également son lieutenant-colonel, toute la maisonnée savait que le général Clinton comptait attaquer Charles Town dès que le temps le permettrait.

Tout au long du mois d'avril, des dépêches arrivèrent par voie de terre et de mer, et l'excitation gagna en intensité. À mesure que le siège s'éternisait, Hal faisait les cent pas devant la maison, ne supportant pas de rester enfermé et craignant que des nouvelles n'arrivent en son absence.

William trouvait qu'il ressemblait à une chatte pleine sur le point de mettre bas.

— Il est fort peu probable que nous ayons besoin de déplacer d'autres troupes, lui avait dit lord John. Clinton dispose de suffisamment d'hommes et d'artillerie. En outre, il a Cornwallis et, quels que soient ses défauts,

l'armée britannique sait mener un siège. Néanmoins, si... ou plutôt *quand* la ville tombera, il est possible que nous soyons convoqués et, si c'est le cas, ce sera dans la précipitation.

En remarquant l'air enthousiaste de William, il ajouta :

— Il est plus vraisemblable que nous restions ici à nous tourner les pouces.

Il s'interrompt, observant son fils d'un air songeur, puis lui demanda :

— Le cas échéant, envisagerais-tu de reprendre une commission ?

La première impulsion de William fut de répondre par l'affirmative. Lord John le sentit. Il avait fait de son mieux jusqu'à présent pour éviter d'aborder la question de l'avenir de son fils ; toutefois, l'allusion à un retour dans l'armée avait allumé une petite lueur d'espoir dans son regard.

William inspira profondément, puis répondit :

— Je ne sais pas. Je vais y réfléchir.

Savannah était en fleurs. Les squares et les rues élégantes étaient jonchés de pétales de magnolia, de fleurs d'azalée, de gardénias, de jasmins et de glycines, parfumant l'air et ravissant la vue. La maison de lord John, chaude et douillette durant l'hiver, paraissait soudain petite et étouffante.

William avait convaincu Amaranthus de venir se promener avec lui pour savourer l'air frais et la brise marine. Elle paraissait contente. Elle marchait la tête haute et alla même jusqu'à saluer des dames de sa connaissance, dont la plupart lui répondirent gracieusement. William souriait et saluait également, bien qu'il remarquât les regards intrigués sous les larges chapeaux de paille et les bonnets en dentelle. Il vit également quelques lèvres pincées et mines fermées.

— Elles sont déçues, observa Amaranthus, légèrement amusée. Elles croient que je vous ai pris dans mes filets.

Il tapota la main qu'elle avait glissée sous son bras en répondant :

— Qu'elles croient ce qu'elles veulent. Cela dit, si vous ne voulez pas exhiber votre prise en public, nous pouvons descendre sur la plage.

Ils s'arrêtèrent au sommet des marches qui descendaient vers l'eau au bout de Bay Street pour ôter leurs souliers et leurs bas. La pierre mouillée et glissante était agréable sous les pieds nus de William. Le sable était encore plus agréable. Lâchant la main d'Amaranthus, il ôta sa veste et se mit à courir le long de la plage, les boucles défaits de ses culottes battant contre ses genoux et les mouettes criant au-dessus de sa tête.

Lorsqu'il revint, échevelé et heureux, Amaranthus avait ôté son chapeau, dénoué ses cheveux et dansait sur le sable, faisant la révérence à un cavalier invisible et tournoyant sur elle-même en écartant les bras.

En riant, il vint se placer derrière elle, prit sa main et la fit tourner vers lui avant de s'incliner et de lui baiser les doigts. Elle rit à son tour et ils marchèrent d'un pas nonchalant au bord de l'eau, le sable humide s'infiltrant entre leurs orteils. Ils ne parlaient pas et n'en ressentaient pas le besoin. Il y avait peu de monde sur la plage : des pêcheurs, des femmes jetant des filets dans les eaux peu profondes pour attraper des crevettes, d'autres cherchant des palourdes et quelques promeneurs comme eux. Par un accord tacite, ils s'éloignèrent de la ville, remontant la rivière. Ils s'enfoncèrent dans les hautes herbes sèches, passèrent devant un morceau de toile à moitié enfoui, vestige d'une tente militaire battant à présent au vent.

Ils s'arrêtèrent enfin et restèrent un moment à contempler les bateaux de pêche et les péniches descendant la rivière. Des barques et des doris la traversaient en direction des entrepôts attendant leurs marchandises sur l'autre rive.

Amaranthus poussa un soupir, l'air mélancolique, et William pensa qu'elle rêvait de pouvoir, elle aussi, voguer librement sur l'eau.

— Vous pourriez divorcer, vous savez, dit-il malgré lui.

Elle se tourna brusquement vers lui et le regarda de haut en bas comme si elle se demandait s'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût. Constatant que ce n'était pas le cas, elle laissa retomber ses épaules.

— Non, je ne pourrais pas, répondit-elle sur le ton patient d'une mère disant à son enfant qu'il ne doit pas mettre sa main dans le feu.

— Si vous demandiez le divorce, vous l'obtiendriez. C'est pratiquement certain. Je me disais justement... je vais bientôt devoir retourner en Angleterre pour m'occuper de mes affaires. Vous pourriez voyager avec moi, sous ma protection. Bien que Ben ne soit pas encore duc, il est toujours pair du royaume. Cela signifie que le divorce devra être accordé par la Chambre des lords, ce qu'elle fera sur-le-champ dès qu'elle apprendra l'existence du général Bleeker. L'infidélité est une chose, la trahison est une autre paire de manches.

Les narines d'Amaranthus se dilatèrent. Elle parvint néanmoins à garder son calme.

— C'est *précisément* ce que je veux dire, William. Vous croyez que je n'ai pas pensé au divorce ? Me prenez-vous pour une idiote ?

Il n'y avait pas de bonne réponse à cette question ; aussi s'abstint-il d'en donner une.

— Que voulez-vous dire par « précisément » ?

— La trahison, quoi d'autre ? répondit-elle, exaspérée. Comme vous dites, si je déposais une requête de divorce devant la Chambre des lords en arguant que Ben m'a abandonnée, non pas pour une catin mais pour le général Washington, elle me l'accorderait en un clin d'œil. À condition que je puisse le prouver et c'est là que votre témoignage interviendrait, William. La presse s'en emparerait aussitôt et tout Londres ne parlerait plus que de ça pendant des semaines, que dis-je, des mois ! Vous imaginez les conséquences pour votre oncle ? Sa femme ? Son frère ? Les frères et sœurs de Ben ? Comment pourrais-je leur faire ça ?

Elle fit un grand geste de frustration emphatique.

— Et le régiment ? poursuivit-elle. Si le roi ne le dissout pas sur-le-champ, il n'accordera plus jamais sa confiance au duc de Pardloe. Pas plus que l'armée.

— Je vois, dit-il après un moment de silence.

Il prit doucement sa main. Elle ne la retira pas et ne le gifla pas, même si elle ne répondit pas à son toucher.

— Je tiens à vous dire que ma suggestion d'un divorce n'était pas motivée par un intérêt personnel, dit-il doucement. Vous auriez pu croire...

Elle se tourna vers lui et le regarda dans les yeux, les siens graves et gris comme un ciel chargé.

— J'aurais pu, répondit-elle simplement.

Elle se tenait suffisamment près pour que ses jupes, soulevées par la brise, s'enroulent autour des mollets nus de William et effleurent sa main lorsqu'elle le lâcha.

— Nous devrions..., commença-t-elle. Qu'est-ce que c'est ?

Il suivit son regard et vit un cotre de la marine royale filer devant eux en direction du port, sa bannière claquant au vent. Il distingua des uniformes sur le pont.

— Des nouvelles de Charles Town, comprit-il. Allons voir.

En arrivant au pas de course, ils virent le cotre à quai et un groupe d'officiers qui grimpaient laborieusement les marches glissantes menant à Bay Street.

William gonfla ses poumons et cria :

— Charles Town est-elle tombée ?

La plupart des officiers ne lui prêtèrent aucune attention, mais un jeune enseigne à la traîne se retourna et cria en retour « Oui ! » avec un sourire radieux. Ses camarades l'attrapèrent rapidement par la manche et l'entraînèrent, manifestement trop pressés pour le réprimander en bonne et due forme.

— Doux Jésus ! haleta Amaranthus.

Elle était essoufflée et pressait le talon de sa main contre son corset. Dans son excitation, William l'avait oubliée. Il lui prit ses souliers et ses bas de la main et la força à s'asseoir afin de l'aider à se rechausser.

Elle se laissa faire en riant.

— Enfin, William, pour quoi me prenez-vous ? Une jument ?

— Pas du tout. Une pouliche, peut-être.

Il lui sourit et remonta son second bas jusqu'au genou. Il laissa ses bottines déboutonnées, n'ayant pas de tire-bouton ni aucune idée de ce qu'il en aurait fait s'il en avait eu un, mais noua néanmoins sa jarrettière afin qu'elle puisse marcher.

— Ils ont dû se rendre au quartier général de Prévost, déclara-t-il lorsqu'ils arrivèrent dans Oglethorpe Street. Je vais vous déposer chez papa, puis j'irai aux nouvelles.

— Revenez vite, le pria-t-elle. S'il vous plaît, William.

Il acquiesça et, la laissant devant la grille, repartit d'un pas leste en direction du quartier général de Prévost.

Il revint bien après l'heure du thé. Moira, Amaranthus et la nouvelle gouvernante de lord John, une grande femme revêche justement nommée Mlle Crabb, lui avaient gardé du cake et attendaient impatiemment des informations.

— C'est en partie grâce aux esclaves, expliqua William en léchant quelques miettes à la commissure de ses lèvres. Sir Henry avait publié une proclamation offrant la liberté aux esclaves des rebelles qui viendraient se battre avec l'armée britannique. Il l'a également fait circuler dans les campagnes autour de Charles Town et ils ont afflué, tant de la ville que de l'arrière-pays. Leur excellente connaissance du terrain a été très bénéfique...

Moira remplit sa tasse de thé, les yeux brillants au-dessus de la théière grise.

— Vous voulez dire que ce sont des Noirs qui se sont retournés contre leurs maîtres ? Bravo !

— Madame O'Meara ! s'exclama Mlle Crabb. Vous ne le pensez pas !

— Et comment ! répliqua Moira en reposant la théière sur la table avec une telle force que le thé rejaillit par le bec. Vous en diriez autant si vous aviez été vendue en servage comme moi. Moi, je dis : mort aux tyrans !

Amaranthus émit un petit rire choqué qu'elle tenta de dissimuler par une quinte de toux, le visage enfoui dans sa serviette.

— Lord Cornwallis et ses troupes y sont aussi pour quelque chose, reprit William qui avait du mal à garder son sérieux. Il les a conduites à l'intérieur des terres pendant que sir Henry capturait les îles qui bordent la côte et assiégeait la ville avec des canons et des tranchées. À la mi-avril, il a envoyé deux de ses officiers prendre un lieu appelé Monck's Corner. Banastre Tarleton, je le connais, un officier très énergique, et Patrick Ferguson. Ils...

— Vous connaissez Ban Tarleton ? s'étonna Amaranthus. Moi aussi. Comme c'est drôle ! Je... J'espère qu'il n'a pas été blessé ?

— Pas que je sache.

William était surpris lui aussi. Il était pratiquement sûr que rien, mis à part un boulet de canon tiré à bout portant, n'aurait pu ébranler Tarleton. Il avait eu une brève prise de bec avec lui à cause de Jane et son évocation faisait remonter une foule d'émotions auxquelles il ne voulait pas penser pour le moment. Il avala une gorgée de thé et toussota.

— Je ne connais pas ce Ferguson, reprit-il. Et vous ?

— Je l'ai rencontré une fois, répondit Amaranthus avec un léger haussement d'épaules. Un petit Écossais pâlichon avec un bras invalide. Très intense, cependant, avec de petits yeux pâles comme deux groseilles.

— Pour ce qui est d'être intense, je veux bien vous croire. Sir Henry l'a envoyé mobiliser des loyalistes pour créer une milice provinciale et il semblerait qu'il s'en soit plutôt bien sorti. Ses loyalistes ont combattu avec les troupes du major Tarleton pour prendre Monck's Corner, coupant ainsi la principale voie de retraite des Américains. Aussi, quand...

Avant qu'il ait fini de leur rapporter tout ce qu'il avait entendu, la table n'était plus qu'un champ de ruines jonché d'assiettes vides, de soucoupes retournées, de lignes de sucre, de sel et de poivre illustrant les mouvements de troupes de Clinton.

— Et donc, Charles Town est tombée avant-hier, conclut-il, la voix éraillée d'avoir trop parlé. Lincoln avait offert de capituler trois semaines plus tôt si tous ses hommes pouvaient sortir libre. Sachant qu'il avait le dessus, Clinton a continué à bombarder la ville jusqu'à ce que Lincoln finisse par se rendre sans conditions. Cinq mille hommes faits prisonniers, dit-on. Toute une armée. Reste-t-il du thé, Moira ?

— Oui, répondit-elle en se levant péniblement. Mais si c'était moi, je sortirais une bouteille d'un bon cognac. Une victoire pareille, ça se fête.

Cette proposition fut unanimement ovationnée et, le temps que lord John rentre chez lui, bien après minuit, il ne restait plus un verre de propre et il n'y avait plus qu'un doigt de cognac dans la dernière bouteille.

Il balaya du regard le désordre de son salon, s'assit et, saisissant la bouteille, but ce qu'il en restait jusqu'à la dernière goutte.

Les femmes étaient parties se coucher. William était assis près du feu, réfléchissant ; il partageait l'euphorie de la victoire, bien sûr, tout en étant jaloux des hommes qui l'avaient remportée.

La camaraderie de l'armée lui manquait. Plus encore, il regrettait le sentiment d'un objectif commun, le fait de savoir qu'il avait un rôle à jouer, que des gens dépendaient de lui. Certes, l'armée avait ses inconvénients, et ils étaient de taille. Toutefois, par comparaison, sa vie semblait informe et manquant de... de tout.

— Comment te sens-tu, papa ?

Bien que de bonne humeur, lord John était épuisé et semblait ne tenir debout que grâce à l'uniforme qu'il portait.

— Bien, Willie, répondit affectueusement son père. Je te raconterai tout demain.

— Oui, bien sûr.

William se leva et, voyant son père s'apprêter à en faire autant et hésiter, il sourit et lui tendit la main pour le hisser sur ses pieds. Il tint son bras un moment pour s'assurer qu'il tenait debout et sentit la chaleur de son corps. Il dégageait une odeur d'homme, de soldat, de sueur et d'acier, de laine rouge et de cuir.

— Tu m'as demandé si j'envisageais de racheter une commission, dit-il soudain.

— En effet.

Lord John oscillait légèrement. De toute évidence, le doigt de cognac qu'il venait d'engloutir n'était que la cerise sur le gâteau de la soirée. Bien qu'injectés de sang, ses yeux étaient clairs et il soutint le regard de William d'un air interrogateur.

— Tu dois être sûr de toi, lui dit-il.

— Je sais. J'y réfléchis toujours.

— Ce ne serait pas un mauvais moment pour revenir dans l'armée, lui dit son père. Je veux dire, si tu veux en profiter avant que la fête soit finie. Selon Cornwallis, les Américains ne tiendront pas un autre hiver. Penses-y.

— Je n'y manquerai pas, répondit William avec un sourire.

Son niveau d'ébriété n'était pas loin de celui de son père et il ne ressentait que bienveillance à l'égard de l'armée, de l'Angleterre et même de lord Cornwallis, qu'il considérait d'ordinaire comme un imbécile fastidieux.

— Bonne nuit, papa.

— Bonne nuit, Willie.

Le début d'une bataille est généralement bien mieux défini que sa conclusion et, bien que celle de Charles Town se soit achevée par une reddition formelle et inconditionnelle, ses conséquences furent, comme d'habitude, longues, laborieuses, complexes et chaotiques.

Le débit des dépêches ne diminuait pas, tandis que le ratio euphorie-ennui ne cessait de chuter. Des parties de la garnison de Savannah avaient été envoyées dans le Nord, mais pour garder des prisonniers ou les escorter jusqu'à des pontons ou d'autres quartiers insalubres plutôt que pour participer à de glorieuses batailles.

— Au moins, à la fin de notre siège, Lincoln a pris son armée avec lui, fit observer William à son père et son oncle. Il y avait moins de ménage à faire derrière lui.

— Tu veux dire qu'il l'a conduite dans le Nord afin que Cornwallis puisse capturer tous ses hommes, rétorqua son oncle.

Il était d'humeur irascible. William avait côtoyé suffisamment de soldats pendant la plus grande partie de sa vie pour reconnaître le poison lent de la tension qui ne pouvait être libérée que par une bonne bagarre et se muait en irritabilité et en frustration.

— Au moins, Ben n'y était pas, ajouta-t-il sur un ton qui fit sursauter papa. Cela m'a évité de devoir lui tirer une balle dans la tête pour lui épargner la pendaison.

Il esquaissa un petit sourire en coin afin de prétendre qu'il plaisantait. Ni lord John ni William n'étaient dupes.

Un cri étouffé devant la porte les fit se retourner. Amaranthus se tenait sur le seuil, dans sa veste en calicot et coiffée d'un chapeau de paille. Elle venait de rentrer. Elle plaquait une main sur sa bouche, soit pour s'empêcher de dire ce qu'elle pensait, soit pour se retenir de vomir. Elle était aussi blanche que l'une des figurines en porcelaine de lord John. William se leva pour lui prendre le bras au cas où elle s'évanouirait.

Elle ôta sa main de sa bouche et se laissa guider vers un fauteuil, lançant un regard horrifié à oncle Hal en passant. Il était rouge vif.

— Je ne le pensais pas, dit-il sur un ton qui ne convainquit personne.

Amaranthus prit plusieurs inspirations profondes, sa poitrine soulevant son fichu bleu pastel, puis elle secoua brusquement la tête comme si elle

rejetait le conseil d'un ange posé sur son épaule. Elle croisa ses mains gantées sur ses genoux et demanda d'une voix glaciale :

— Vous préféreriez vraiment qu'il soit mort ? Sa trahison est-elle plus importante à vos yeux que le fait qu'il soit votre fils ?

Hal ferma les yeux. Lord John et William échangèrent un regard gêné, ne sachant pas quoi dire.

Hal grimaça légèrement et rouvrit des yeux bleu pâle et froids comme l'hiver.

— Il a fait son choix, dit-il en s'adressant directement à Amaranthus. Je préférerais qu'il soit tué proprement plutôt que d'être capturé et exécuté comme un traître. Une bonne mort est la seule chose que je puisse encore lui donner.

Il se leva et sortit du salon sans un bruit.

Le lendemain matin, William s'habillait pour descendre prendre son petit-déjeuner quand on tambourina à sa porte. En l'ouvrant, il découvrit Mlle Crabb en peignoir et papillotes, tenant Trevor qui braillait, le visage rouge vif.

— Elle est partie ! dit la gouvernante en lui collant l'enfant dans les bras. Il hurlait depuis plus d'une heure, je n'en pouvais plus. C'était insupportable. Alors je suis descendue et j'ai trouvé *ceci* !

Elle agita un billet plié sous son nez. Puis, comme il n'avait plus un bras de libre, elle le fourra entre Trevor et son torse, ne supportant pas de le toucher une seconde de plus.

— Euh... vous l'avez lu ? demanda William le plus délicatement possible.

Il balança Trevor sur un bras afin de récupérer le papier.

La gouvernante se gonfla comme une poule furieuse. Maigrichonne, mais furieuse.

— M'accuseriez-vous d'effronterie, monsieur ? cria-t-elle par-dessus le braillement de Trevor qui hurlait :

— Mamaaaaaaaaaaaaaan !

Puis elle baissa les yeux et remarqua soudain que William, qui n'avait pas encore enfilé ses culottes, était pieds nus, ne s'était pas rasé et ne portait qu'une chemise. Elle roula des yeux horrifiés et prit la fuite.

William se demanda s'il était réellement réveillé ou s'il ne se trouvait pas au milieu d'un cauchemar. Trevor dissipa ses doutes en lui mordant le bras. Il le remonta sur son épaule et, en lui tapotant le dos d'une manière professionnelle, descendit au rez-de-chaussée avec l'enfant qui pleurait toujours, en quête d'assistance.

Elle est partie. Il ne mettait pas en doute la parole de Mlle Crabb. Il n'arrivait pas à réfléchir au-delà de la disparition d'Amaranthus. *Elle est partie.* La partie de son cerveau qui aurait dû poser des questions et émettre des hypothèses était soit encore endormi, soit engourdi par le choc.

Il poussa la porte de la salle à manger et trouva lord John assis à table dans sa robe de chambre à rayures violettes, trempant une mouillette dans un œuf à la coque. En voyant William et Trevor, il tressaillit et recula sa chaise.

— Que s'est-il passé ?

Il se précipita vers lui et lui prit l'enfant.

— Où est Amaranthus ? demanda-t-il encore.

— Partie, répondit William.

Prononcer ces mots ouvrit soudain un gouffre dans sa poitrine, comme si on lui avait arraché le cœur. Il déplia lentement ses doigts et laissa tomber le billet froissé sur la table.

— Elle a laissé ceci.

— Lis-le-moi, demanda lord John.

Il avait fourré une mouillette imbibée de jaune d'œuf dans la bouche de Trevor, qui se tut comme par magie. Il se rassit en posant l'enfant en équilibre sur son genou.

« Cher oncle John », lut William en entendant son pouls battre dans ses oreilles.

De vous quitter ainsi m'afflige, mais je ne peux rester plus longtemps. J'ai songé à vous écrire que je partais me noyer dans les marais, mais je ne voudrais pas que Trevor grandisse en pensant que sa mère s'est suicidée, même si je n'aurais pas été fâchée que le duc soit rongé par les remords en croyant m'avoir poussée à de telles extrémités.

J'ai pris des dispositions pour retourner chez mon père à Philadelphie. Je laisse mon petit chéri à vos bons soins, en sachant qu'il sera en sécurité auprès de vous. De l'abandonner ainsi me brise le cœur, mais le voyage est trop périlleux. En outre, Trevor est l'héritier des domaines et du titre du duc ; il devrait être élevé dans la conscience de son héritage et des responsabilités qui l'accompagnent. Je sais que le duc la lui inculquera et que vous saurez lui donner tout l'amour et la sécurité dont un enfant a besoin.

Je ne saurais vous dire à quel point je vous suis reconnaissante pour la bonté et les attentions que vous nous avez témoignés, à Trevor et moi. Je vous écrirai dès que je serai parvenue à destination.

Vous me manquerez.

J'ai l'impression d'écrire ces adieux avec le sang de mon cœur.

Votre nièce Amaranthus, vicomtesse Grey

Chaque nuit, quand je m'endors, je meurs

Fraser's Ridge, 18 juin 1780

LA CHAMBRE DES MACKENZIE était silencieuse ; tout le monde dans la maison était parti se coucher, même Adso, qui, une heure plus tôt, était venu s'enrouler sur les genoux de Brianna. Il ronflait à présent – un ronronnement syncopé entrecoupé de petits *miaou* ! chaque fois qu'il apercevait une souris dans ses rêves. Le son avait extirpé Roger de sa somnolence. Il était allongé sur le flanc, observant sa femme à travers un agréable voile de sommeil qui s'était dissipé mais flottait toujours autour de sa conscience.

Comme toutes les chevelures rousses, la couleur de celle de Brianna dépendait de la lumière : châtain dans l'ombre, flamboyante au soleil et, à la lueur du feu, une cascade de tons changeants parcourus de filaments d'or. Elle écrivait, lentement, relevant sa plume de temps en temps et fixant sa page en fronçant les sourcils à la recherche d'un mot, d'une pensée. Adso s'étira, bâilla puis se mit à lui pétrir les cuisses et le ventre avec ses pattes,

ses griffes se prenant dans sa chemise de nuit et son peignoir. Elle poussa un soupir agacé et recula sa chaise.

— En tant que muse, tu laisses à désirer, chuchota-t-elle en posant sa plume et en détachant précautionneusement ses griffes.

Elle le souleva, se leva et alla le déposer au pied du lit dans lequel Roger était couché, recroquevillé sous les draps, les yeux mi-clos. Le chat s'étira voluptueusement puis remonta jusqu'en haut du lit, alla s'enrouler entre le visage et l'épaule de Roger et ronronna bruyamment.

Roger glissa une main sous le chat, le souleva et le laissa tomber sans ménagement sur le sol.

— Tu viens bientôt te coucher ? demanda-t-il en retirant des poils de chat de sa bouche.

— Tout de suite, répondit-elle.

Elle se débarrassa de son peignoir et le laissa tomber sur le plancher. Adso, contrarié d'avoir été chassé, s'empara aussitôt de ce petit nid chaud pour s'y installer confortablement. Brianna souffla la bougie et Roger entendit les petites éclaboussures de cire chaude sur la table de chevet.

— Ce chat fait un bruit de hors-bord, dit-il. Que fait-il ici, d'ailleurs ? Ne devrait-il pas être dans la grange en train de chasser des animaux nuisibles ?

Il souleva les couvertures et s'écarta pour lui laisser de la place. Il avait plu peu de temps auparavant et la fraîcheur de l'air était délicieuse. Elle se glissa dans ses bras en frissonnant et il posa une main sur son ravissant ventre chargé de vie.

— Maman dit que les chats sont attirés par les gens qui travaillent, dit-elle. C'est pour mieux se mettre dans leurs pattes. Je devais être la seule personne occupée dans la maison.

— Hmm, fit-il près de son oreille. Tu sens l'encre. J'en déduis que tu ne peignais pas mais que tu écrivais. Des lettres ?

— Non... juste des pensées. Peut-être des idées pour le livre des enfants.

Elle s'efforçait de paraître détachée. Toutefois, toute allusion au *Guide pratique pour les voyageurs dans le temps* mettait aussitôt les sens de Roger en éveil.

— Ah ? Quelque chose que je devrais savoir ? demanda-t-il.

— Probablement pas, répondit-elle honnêtement. J'aimerais néanmoins t'en parler. Ça peut attendre demain.

— Parce que tu crois qu'il est possible d'avoir une conversation cohérente le matin dans cette maison ? dit-il en roulant sur le dos et en bâillant. Vas-y, raconte-moi.

— Eh bien... tu te souviens que je réfléchissais à la question des masses ?

— Vaguement. En revanche, je ne me souviens plus de ce que tu avais décidé.

— Rien. Je ne m'y connais pas assez. En outre, mon hypothèse présente de nombreux problèmes que je ne sais pas résoudre. Cela dit, ça m'a fait réfléchir à ce qu'est une masse.

— Hmm ?

Les yeux fermés, il glissa une main le long de son dos et la posa sur sa fesse ronde et chaude. Il l'agita doucement.

— Voilà une masse, dit-il.

— En voici deux autres.

Elle glissa une main entre eux deux, la fit descendre sous ses testicules et les pressa légèrement. Il rouvrit les yeux.

— Un point pour toi, concéda-t-il en faisant remonter sa main dans le creux de ses reins. Alors ?

— Que crois-tu qu'il nous arrive quand nous mourons ?

Cette fois, il était complètement réveillé, bien qu'il lui fallût un petit moment pour trouver ses mots.

— Quand nous mourons..., répéta-t-il lentement. Si tu veux parler de nos âmes, la vérité est que nous n'en savons rien. Mais nous croyons que nous continuons d'exister et nous avons une excellente raison d'entretenir cette croyance. Mais tu ne parles pas de ça, n'est-ce pas ?

— Non, je veux parler de nos corps physiques.

Il changea de registre métaphysique, non sans quelques heurts et grincements de rouages mentaux.

— Tu veux dire, à part... la décomposition ?

— Non, c'est bien de ça qu'il s'agit mais... au-delà de la pourriture.

Il roula sur le côté et elle fit de même, se nichant sous son menton tout comme Adso l'avait fait, sauf que ses cheveux avaient un parfum bien plus agréable.

— Au-delà de la pourriture... C'est le genre de méditation qui te tient éveillée la nuit ? Bigre, quel genre de rêves dois-tu faire ! C'est toi la scientifique. Pour autant que je sache, nous continuons à nous... comment dire, nous dissoudre ?

— La dissolution, oui, exactement.

— Tu sais que les gens normaux parlent de sexe au lit, n'est-ce pas ?

— La plupart parlent probablement des atrocités que leurs enfants ont commises durant la journée, du prix du tabac ou de ce qu'il convient de faire avec leur vache malade. S'ils sont capables de garder les yeux ouverts. Quoi qu'il en soit, je n'ai étudié la physique qu'au lycée, si bien que mes connaissances sont rudimentaires, peut-être même totalement erronées, et...

— Personne ne sera jamais capable de prouver qu'il y a une vie après la mort, alors inutile de nous préoccuper de cet aspect des choses.

— Bonne idée.

Elle releva la tête et huma son cou.

— Toi, tu sens la poudre, dit-elle. Tu n'as pas chassé, n'est-ce pas ?

Elle paraissait incrédule, ce qu'il trouva légèrement vexant.

— Non, ton père m’a demandé de montrer à *a’Chraobh Ard* comment charger son nouveau mousquet et tirer sans se casser toutes les dents.

— Cyrus Crombie ? Pourquoi ? Pa n’envisage tout de même pas de l’enrôler dans son gang, si ?

— Le terme exact est « bande de partisans », corrigea Roger. Et non. Hiram a demandé à ton père d’apprendre au garçon à se battre avec un fusil et un poignard. Il affirme que, pour ce qui est de la baston, n’importe quel pêcheur peut aplatir un paysan comme un saule avec ses poings sans même faire d’effort, ce qui est probablement vrai. Toutefois, aucun pêcheur n’avait manipulé une arme à feu avant d’arriver sur le Ridge et la plupart ne savent toujours pas viser. Ils pêchent, posent des pièges et troquent de la viande.

— Hmm. Tu penses que c’est vraiment une idée de Hiram ou plutôt de Cyrus ?

— Je dirais de Cyrus. Il courtise Frances à sa manière inimitable mais sait qu’il n’a aucune chance à moins que ton père ne considère qu’il ferait un bon mari. Il veut donc lui prouver son courage.

— Quel âge a-t-il ? demanda Brianna, légèrement inquiète.

— Seize ans, je crois. Assez âgé pour combattre, selon les critères d’aujourd’hui.

— Les critères d’aujourd’hui, maugréa Brianna.

— La guerre sera terminée avant que Jemmy ait l’âge de chevaucher avec eux, la rassura-t-il. Même s’il est bon tireur.

— Génial. Il pourra donc rester et garder les remparts avec Rachel, tante Jenny, le sachem et moi, pendant que la bande de partisans, et maman, car elle ne laissera jamais pa partir seul, et probablement *toi* battez la campagne et vous ferez tirer dessus.

— Tu parlais de tes cours de physique au lycée... ?

— Ah.

Elle plissa un instant le front, rassemblant ses pensées.

— Tu sais ce que sont les atomes, les électrons et tout le bastringue ? demanda-t-elle.

— Oui, vaguement.

— Eh bien, il existe des choses encore plus petites, des particules subatomiques, sauf que personne ne sait vraiment combien elles sont ni comment elles fonctionnent. Notre prof de physique au lycée nous avait expliqué que tout dans l'univers, ou les univers s'il y en a plus d'un, est composé de poussière d'étoiles. Les gens, les plantes, les planètes... et sans doute les étoiles elles-mêmes, je suppose. « Poussière d'étoiles » n'est pas un terme scientifique, bien sûr. C'est juste que tout est composé des mêmes fragments infinitésimaux de matière.

— Et ?

— Je me disais donc... peut-être est-ce ce qui arrive quand quelqu'un franchit une porte temporelle. Je suis pratiquement sûre qu'il s'agit d'une sorte de phénomène électromagnétique, en raison des lignes de ley.

— Les lignes de ley ? s'étonna-t-il. J'ignorais qu'on les enseignait dans les cours de physique au lycée.

Elle se tourna légèrement de sorte à le regarder. Son souffle chatouillait les poils de son torse et réchauffait son cou. Elle s'était animée en parlant et il sentait la vibration de ses paroles dans son dos. C'était étrangement excitant.

— « Lignes de ley » est une sorte de terme informel. On parle aussi de « courants telluriques ». Tu sais que la croûte terrestre est magnétique, n'est-ce pas ?

— Je l'ignorais mais je te crois sur parole.

— Tu peux. Tu sais aussi que les aimants sont directionnels, non ? Jouais-tu avec quand tu étais enfant ?

— Tu veux parler des pôles positif et négatif ? Quand tu tentes d'approcher deux pôles positifs, ils s'écartent ? Oui, quel rapport avec les lignes de ley ?

— C'est précisément ce qu'est une ligne de ley, répondit-elle patiemment. L'électromagnétisme de la terre circule le long de lignes parallèles dont la direction alterne en fonction de leur courant magnétique. Naturellement, tout n'est pas aussi simple ; il arrive qu'elles divergent ou se chevauchent. Ne t'en ai-je pas déjà parlé ?

— C'est possible.

Il abandonna avec regret ses intentions lubriques à demi formées.

— Cependant, les lignes de ley, celles que je connais... n'entrent-elles pas plutôt dans la catégorie du folklore ou des techniques des anciens bâtisseurs ? dit-il. Dans les îles Britanniques, quand tu regardes les anciennes collines fortifiées, les églises bâties sur des lieux de culte beaucoup plus anciens et... des monuments tels que les menhirs, tu peux souvent tracer une ligne droite, parfois parfaitement droite, entre deux ou trois de ces sites, comme s'il y avait eu un relevé topographique. Si les archéologues les appellent « lignes de ley » ou « courants telluriques », les locaux parlent plutôt de « chemins des esprits », parce que les morts seraient... Oh Seigneur !

Un frisson le parcourut.

— Ça donne la chair de poule, n'est-ce pas ? lui demanda Brianna, sa compassion teintée d'un sentiment de satisfaction.

Il repoussa les couvertures et se redressa en position assise.

— Tout le monde ne survit pas à la traversée, déclara-t-il. C'est ce que tu voulais dire ? Ceux qui ne franchissent pas les pierres correctement apparaissent morts sur ses lignes de ley ? Ce qui entraîne la supposition assez légitime qu'il se passe quelque chose de surnaturel.

— Je ne peux pas me prononcer sur ces chemins des esprits car je n'en avais encore jamais entendu parler. Mais ça tient debout, non ?

N'attendant pas sa confirmation, elle poursuivit sa réflexion :

— Je crois que ces « portes » du temps sont des lieux où différentes lignes de ley convergent. Si c'est le cas, il serait intéressant de savoir ce

qu'il arrive à l'électromagnétisme du lieu. Peut-être est-ce ce qui rend le temps accessible ? Après tout, la théorie du champ unifié d'Einstein...

— Laissons Albert en dehors de ça, dit-il précipitamment. Du moins, pour le moment.

— D'accord. De toute manière, il n'est jamais parvenu à la démontrer. Ce que je veux dire, c'est que, peut-être, quand on franchit l'une de ces portes, à condition d'avoir les bons gènes, on meurt. Physiquement. On se dissout en poussière d'étoiles, si l'on peut dire, et nos particules peuvent ainsi passer à travers les menhirs car elles sont plus petites que les atomes qui composent la pierre.

— Oui, mais nous ressortons de l'autre côté, souligna-t-il. On meurt, mais on ne reste pas mort.

— C'est vrai pour certains d'entre nous.

Elle se redressa à son tour en position assise et enroula ses bras autour de ses jambes.

— D'après le journal de Dent de Loutre et les dires de cette ordure de Wendigo Donner, certains de leurs compagnons ont traversé les pierres et sont arrivés morts. Il y a aussi tous ces témoignages dans le journal de Geillis Duncan parlant des gens habillés bizarrement retrouvés morts près de cercles de pierres.

Il ressentit un pincement dans le creux du ventre comme chaque fois que l'on mentionnait son ancêtre aux yeux verts.

— Et... tu penses avoir une idée de la raison pour laquelle certains survivent et d'autres non ?

— Je n'irais pas jusque-là, répondit-elle. Néanmoins, cela va dans le sens de ce que tu disais au sujet de la croyance chrétienne selon laquelle on continue d'exister après la mort. Si tu penses à ce que l'on ressent dans les pierres... Tu as la sensation de te désagréger et tu t'efforces de résister, de conserver la conscience de ton corps, pour ainsi dire.

— En effet.

— C'est peut-être parce que ce que nous sommes... là-dedans... est la partie immortelle de notre être, notre âme, si tu préfères.

— Oui, en tant que pasteur chrétien, je préfère ça.

Il essayait de remettre un peu de normalité dans leur conversation. Malgré lui, il se souvenait du froid spectral à l'intérieur des pierres et la chair de poule se répandait sur ses membres.

— Je crois que c'est là qu'interviennent les pierres précieuses, poursuivit-elle.

Elle se rapprocha de lui et posa sa main chaude sur sa jambe glacée.

— Tu te souviens de ce qu'on ressent quand elles se consomment, quand les liens chimiques entre leurs molécules, ou peut-être leurs atomes ou particules subatomiques, se brisent. Quand on casse un lien chimique, cela dégage beaucoup d'énergie. Dans la mesure où cette énergie est libérée à l'intérieur de notre... notre nuage de dissolution...

— Tu veux dire que ce serait ce qui retient les différentes parties de notre corps ?

— Moui.

Elle se tourna brusquement vers lui, les yeux grands ouverts.

— Il me vient une autre idée. Peut-être perd-on quelques morceaux durant le passage, tout en parvenant quand même de l'autre côté, avec quelques dégâts. Comme des battements de cœur irréguliers.

Ils restèrent un moment songeurs.

— Tu caches bien ce guide, n'est-ce pas ?

Cette conversation était déjà suffisamment troublante. L'idée d'avoir la même avec Jemmy lui retournait l'estomac.

— Oui, le rassura-t-elle. Au début, je le rangeais au fond de ma boîte à dessin, mais même Mandy sait l'ouvrir à présent.

— Peut-être que ça ne les intéresserait pas. Après tout, il n'y a pas de titre ni d'images.

— Pfff... Ne rêve pas. Les enfants fouillent. Enfin, peut-être pas toi parce que, en tant que fils de prédicateur, tu étais un modèle de sagesse. Personnellement, je fouinais tout le temps dans les affaires de mes parents. Je connaissais la taille des soutiens-gorges et des slips de maman.

— Une information cruciale, à n'en pas douter, la taquina-t-il. Non, moi aussi. Pas dans les sous-vêtements du révérend ; il portait des caleçons longs à boutons toute l'année, mais j'ai appris beaucoup de choses intéressantes sur sa congrégation. Il m'a donné les lettres de mon père, écrites durant la guerre, quand j'avais environ treize ans, mais je les avais déjà trouvées dans son bureau et lues deux ou trois ans plus tôt.

— Vraiment ? dit-elle, amusée. Toi aussi, tu portais des caleçons longs ?

— Moi et tous les garçons d'Inverness dans les années 1940. Tu sais à quel point il y fait froid en hiver. Puis, vers l'âge de treize ans, j'ai découvert une malle contenant le vieil uniforme de mon père que la RAF avait renvoyé après sa disparition. Il y avait quelques sous-vêtements. Le révérend m'a dit que les pilotes de chasse les appelaient des *shreddies*, va savoir pourquoi. Ils ressemblaient à ce que tu appellerais des boxer-shorts et je me suis mis à les porter durant l'été.

— J'aurais bien aimé te voir dedans, ou dans tes caleçons longs, dit-elle en riant. Quoi qu'il en soit, j'ai caché le guide dans le bureau de pa. Personne n'oserait aller y fouiner, à part maman. D'ailleurs, il faudra bien que je le lui montre un jour, une fois qu'il sera un peu plus élaboré.

— Entre nous, je crois que lire tes écrits flanquerait une frousse bleue à ton père.

— Je crois que le phénomène en lui-même l'effraie déjà suffisamment.

Il n'est pas le seul, pensa Roger. Un courant d'air froid chargé de pluie entra par la fenêtre et lui toucha le dos.

— Ne m'as-tu pas dit que, lorsqu'un scientifique émettait une hypothèse, l'étape suivante était de la mettre à l'épreuve ?

LUIDEGEM LRATIQUEPOC LOURPE
 LESLI LOYAGEURVIC LANDSEM
 EL LEMPTSÉ : LONSERVATIONCEM
 ED AL LASSEMUCHE
 TE ED LENERGEMIC

LE LENDEMAIN, ALORS QU'IL revenait de la malterie, où il était allé chercher de la bière pour Jamie et Ian, Roger trouva Brianna écrivant dans le bureau de son père.

Elle releva la tête vers lui, le front plissé, le crayon en suspens.

— De quand date le louchébem, à ton avis ?

— Aucune idée, pourquoi ?

Il se pencha par-dessus son épaule pour regarder sa page.

*LUIDEGEM LRATIQUEPOC LOURPE LESLI
 LOYAGEURVIC LANDSEM
 EL LEMPTSÉ : LONSERVATIONCEM
 ED AL LASSEMUCHE TE ED LENERGEMIC*

— *Le guide pratique pour les voyageurs dans le temps* ? demanda-t-il en lui lançant un regard de biais.

Elle avait le teint rouge et un profond sillon creusé entre les sourcils, ce qui n'ôtait rien à son charme. Elle acquiesça.

— Notre discussion d'hier soir m'a donné une idée. Je voulais la coucher sur le papier avant de l'oublier, mais...

— Tu ne veux pas que quelqu'un tombe dessus et le lise, acheva-t-il pour elle.

— Oui, mais il faut quand même que les enfants, du moins Jemmy, parviennent à le lire un jour si nécessaire.

— Raconte-moi cette idée précieuse, dit-il en s'asseyant très lentement.

Il travaillait dans la distillerie depuis trois jours, portant des sacs d'orge, puis déplaçant des caisses de fusils (Jamie en avait reçu vingt autres grâce aux bons offices de Scotchee Cameron.) de leur cachette sous la malterie jusqu'à l'étable-grotte, et enfin les déballant et les nettoyant. Il était courbaturé du cou aux genoux.

— Tu ne sais donc rien du louchébem, dit-elle avec un air sceptique. Te souviens-tu de ce que je t'avais dit sur la conservation de la masse ?

Il ferma les yeux et fit mine d'écrire sur un tableau noir.

— La masse ne peut être créée ni détruite, dit-il en rouvrant les yeux. J'ai tout bon ?

— Bravo.

Elle lui tapota la main et remarqua l'état de ses doigts : noirs de crasse et recroquevillés, ses articulations raidies d'avoir porté les lourds sacs en jute rêche. Elle posa sa main sur ses genoux, déplia ses doigts et les massa doucement.

— L'énoncé de la loi physique est : « Pour tout système fermé à tout transfert de matière et d'énergie, la masse du système doit rester constamment la même, car la masse du système ne peut changer, si bien qu'aucune quantité ne peut être ajoutée ni retirée. »

Partagé entre la fatigue et l'extase, Roger avait les yeux mi-clos.

— Hmm, que ça fait du bien !

— Tant mieux. Donc, je me disais : les voyageurs dans le temps ont une masse, n'est-ce pas ? S'ils passent d'un temps à l'autre, cela signifie-t-il que la masse du système est momentanément déséquilibrée ? Autrement dit, l'an 1780 a-t-il cent quatre-vingt-treize kilos de plus que ce qu'il devrait avoir, et, inversement, 1980 cent quatre-vingt-treize kilos en moins ?

— C'est ce que nous pesons tous les quatre ? demanda Roger en rouvrant les yeux. J'ai souvent eu l'impression que les enfants pesaient ce poids à eux seuls.

— Moi aussi.

Elle sourit mais refusait de perdre le fil de sa pensée.

— Naturellement, je pars du principe que la dimension du temps fait partie de la définition du « système », dit-elle. Donne-moi l'autre main.

— Elle est aussi sale que la première.

Elle sortit un mouchoir de son corsage et essuya le mélange de graisse et de crasse entre ses doigts.

— Comment t'es-tu débrouillé pour avoir toute cette graisse sur les mains ?

— Quand tu envoies un fusil de l'autre côté de l'océan, tu l'emballes avec la graisse pour éviter que le sel marin ne le corrode ou que la poussière de guano ne s'infilte dans les mécanismes.

— Que saint Michel nous protège !

Son accent gaélique bostonien le fit rire.

— En tout cas, les fusils sont désormais à l'abri, dit-il en refoulant un bâillement. Continue avec la conservation de la masse. Je suis fasciné.

— Tu parles !

Ses longs doigts forts frottaient et palpaient, étirant les articulations en s'efforçant d'éviter d'appuyer sur ses ampoules.

— Tu te souviens du grimoire de Geillis, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Et du registre qu'elle tenait avec les cadavres retrouvés dans ou autour des cercles de pierres ?

Cela le réveilla.

— Oui.

— Si tu déplaces une masse dans un autre temps, dois-tu rétablir l'équilibre en ôtant une autre masse ?

Ils se dévisagèrent. Elle cessa de le masser, scrutant ses traits dans l'attente d'une réponse.

— Tu veux dire que, si quelqu'un franchit une porte temporelle, quelqu'un de l'autre côté doit mourir pour conserver l'équilibre ?

— Pas vraiment, répondit-elle en reprenant son massage. Car, même s'ils meurent, leur masse demeure. Je pense plutôt que c'est ce qui les empêche de traverser. Ils vont vers un temps qui n'a pas de place pour eux, en termes de masse.

— Et... ils restent coincés et meurent ?

Il lui semblait que quelque chose clochait dans ce raisonnement mais son cerveau n'était pas en état de dire quoi.

— Pas vraiment non plus, répondit Brianna.

Elle releva la tête, tendant l'oreille. Le son qu'elle avait entendu ne se reproduisit pas et elle se pencha de nouveau sur la paume de Roger.

— Mince, tu as des ampoules énormes ! J'espère qu'elles cicatriseront avant ton ordination car, après, tout le monde voudra te serrer la main. Pour en revenir à notre sujet : la plupart des corps dans les coupures de journaux conservées par Geillis étaient non identifiés et portaient des tenues étranges.

Il la dévisagea un moment, puis retira sa main et fléchit précautionneusement ses doigts.

— Donc, tu penses qu'ils venaient d'ailleurs, d'un autre temps, mais qu'ils sont morts durant leur traversée ?

— Ou ils venaient de ce temps-ci et savaient où ils allaient. Ou, du moins, ils croyaient le savoir car ils ne sont pas arrivés vivants de l'autre côté. Ce qui me fait penser que...

— Comment ont-ils découvert qu'ils pouvaient traverser ? acheva-t-il en devinant sa pensée.

Il lança un regard vers son cahier.

— Peut-être que plus de gens peuvent déchiffrer le louchébem que tu ne le crois, dit-il.

Reddition

Fraser's Ridge, 21 juin 1780

ROGER ÉTAIT ASSIS dans les latrines familiales, non pas pour soulager une envie physique mais parce qu'il avait un besoin urgent de s'isoler. Il aurait pu se réfugier dans la forêt, dans le cellier ou la laiterie ; malheureusement, la maison et ses environs grouillaient de gens et il lui fallait juste cinq minutes en tête à tête avec lui-même. Pas seul, loin de là ; juste sans personne autour de lui.

Davy Caldwell était arrivé la veille au soir, accompagné des révérends Peterson (venu de Savannah) et Thomas (venu de Charles Town). La maison avait été préparée comme seules une demi-douzaine de femmes pouvaient le faire ; l'église avait été briquée, aérée et remplie de tant de fleurs que la moitié des abeilles de Claire allaient et venaient par les fenêtres comme autant de minuscules avions-citernes. Des odeurs de viande grillée, de salade de chou au vinaigre et à la moutarde, d'oignons frits s'infiltraient entre les lattes des cloisons, lui faisant monter l'eau à la bouche. Il ferma les yeux et écouta.

Les préparatifs des festivités, le brouhaha des conversations, les violons et les tambours s'accordant près du potager de Claire. Il entendait même le lointain bourdonnement nasal d'une cornemuse. C'était le vieux Charlie Wallace qui jouerait lors de l'entrée des trois pasteurs dans l'église, puis lors de leur sortie. Sauf que, cette fois, ils seraient quatre.

Compte tenu de l'opinion du révérend Thomas sur la musique dans l'église, il avait hésité au sujet de la cornemuse. Contre toute attente, c'était Jamie qui avait insisté, déclarant qu'on ne pouvait qualifier de musique le son de la cornemuse.

— Pourtant, elle fait danser les gens, avait déclaré Bree, amusée.

— Si tu leur fais boire assez d'alcool, les gens danseront sur n'importe quel son, avait-il répliqué. Selon le gouvernement britannique, les cornemuses sont une arme de guerre et je ne peux pas lui donner tort. Vois-le de cette façon, ma fille : je n'entends pas la musique, mais je comprends ce que disent les cornemuses.

Ce souvenir fit sourire Roger. Jamie avait raison, et le gouvernement britannique aussi.

Il ferma les yeux. Il ne se berçait pas d'illusions : ce qu'il s'apprêtait à faire était un pas – et non des moindres – parmi tant d'autres sur le chemin d'une grande bataille.

Oui, répondit-il à une question silencieuse à laquelle il avait déjà répondu auparavant et à laquelle il répondrait aussi souvent qu'on la lui poserait. *Oui, j'ai peur. Et oui, je le ferai.* Dans la quiétude des battements de son cœur, tous les bruits se fondirent en une grande paix qui englobait tout.

Jamie avait déjà assisté à une ordination à Paris, dans la grande cathédrale. Il y était allé avec Annalise de Marillac, dont le frère Jacques était l'un des ordinands. De ce fait, il avait été assis dans les premiers rangs avec la famille de ce dernier, d'où il pouvait tout voir. Il s'en souvenait très bien, quoique, en toute honnêteté, au début de la cérémonie, son attention

ait surtout été accaparée par la poitrine d'Annalise et son parfum envoûtant. Avoir une érection dans une cathédrale était sûrement un péché et, trop gêné de l'avouer durant la confession, il avait simplement évoqué des « pensées impures ». Il se racla la gorge, lança un regard vers Claire et se redressa.

Cette cérémonie était très différente, naturellement, mais, au fond, c'était exactement la même.

Bien que les paroles fussent en anglais plutôt qu'en latin, elles disaient la même chose.

Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre père et le seigneur Jésus Christ.

Frères et sœurs en Christ, nous sommes réunis aujourd'hui pour rendre grâce et louer le Seigneur en ce jour d'ordination de Roger Jeremiah MacKenzie au rang de pasteur de cette congrégation et paroisse.

Notre-Dame de Paris possédait un puissant orgue et de nombreux choristes. Le son avait ébranlé l'air et résonné dans ses os. Ici, la seule musique était le chant des oiseaux qui leur parvenait par les fenêtres ouvertes ; il n'y avait d'autre encens que le parfum des planches en pin et l'odeur piquante du savon et de la sueur. Sur sa gauche, Brianna sentait la farine et les pommes ; sur sa droite, Claire portait ses odeurs habituelles de plantes vertes et de fleurs. Du coin de l'œil, il perçut un léger mouvement : une abeille venait de se poser juste au-dessus de son oreille. L'esprit ailleurs, elle leva une main pour gratter le chatouillement. Il la retint et la garda quelques secondes jusqu'à ce que l'abeille s'envole. Elle lui lança un regard surpris, puis souris et se concentra de nouveau sur la scène devant elle.

Les vieux pasteurs parlèrent à tour de rôle, posant les mains sur la tête de Roger, sur ses épaules, sur ses mains. De même, l'évêque de Paris avait

posé les mains sur les jeunes prêtres et Jamie ressentit la même émotion. C'était la transmission d'une mission qui s'étalait sur des siècles, la passation d'une Parole avec la conviction solennelle que l'homme qui la recevait la préserverait à son tour... pour toujours.

Il sentit les larmes lui monter les yeux et se mordit la lèvre pour les retenir.

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés, pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts.

*Seigneur Dieu, béni sois-tu pour le Seigneur Jésus Christ ;
Béni sois-tu pour la communion de l'Église ;
Béni sois-tu pour la foi qui nous a été donnée,
Pour les générations qui ont transmis tes actes puissants ;
Nous te louons pour le culte offert de par le monde,
Nous te louons pour le témoignage et les services des saints
au fil des siècles.*

*Seigneur Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, nous te louons.
Amen.*

À Paris, les jeunes hommes (il les avait comptés : ils étaient vingt) s'étaient prostrés dans leur robe blanche, à plat ventre sur les dalles, les mains levées au-dessus de leur tête, se soumettant. Se rendant.

*Seigneur et Père de notre Seigneur Jésus Christ,
Tu nous appelles dans ta miséricorde ;
Tu nous soutiens par ton pouvoir.
À travers les générations, ta sagesse répond à nos besoins.
Tu as envoyé ton fils unique, Jésus Christ,*

*Pour être ton apôtre, le grand prêtre de notre foi
Et le berger de nos âmes.
Par sa mort et sa résurrection, il a surmonté la mort
Et, étant monté au ciel,
Il a répandu son Esprit,
Formant des apôtres, des évangélistes,
Des pasteurs et des professeurs
Pour nous enseigner la foi.
Nous te prions à présent
De déverser ton Esprit saint sur ton serviteur.
En ton nom et selon ta volonté, par l'imposition des mains,
Nous l'ordonnons et le nommons au ministère des prêtres
Au sein de l'unique et sainte Église
Lui conférant l'autorité de partager ta parole et tes
sacrements.*

Les presbytériens ne donnaient pas dans le spectacle. Roger Mac inspira profondément et ferma les yeux. Jamie trembla et sentit sa reddition lui transpercer le cœur.

Des gouttes chaudes s'écrasèrent sur ses mains croisées sur ses genoux. Peu lui importait. Un murmure de respect et de joie s'éleva dans l'église et Roger Mac se leva, le visage mouillé de larmes et rayonnant comme le soleil.

Il était presque minuit lorsque nous rejoignîmes notre lit. J'entendais encore les festivités au loin, bien qu'à présent les coups de feu en l'air eussent cessé. On n'entendait plus que des chants (qui n'avaient rien de religieux) dans lesquels se faufilait le son d'un unique violon.

J'étais épuisée par le travail de la journée et les émotions. J'ignorais comment Brianna et Roger pouvaient encore tenir debout. Je les avais

aperçus en rentrant à la maison, enlacés et s'embrassant sous le grand noyer noir. Je m'étais vaguement demandé si l'émotion de l'ordination se muait généralement en désir sexuel quand l'objet de ses affections était à portée de main... et comment les jeunes prêtres catholiques exprimaient leur propre exaltation.

Je me déshabillai et enfilai une chemise de nuit propre, soupirant d'aise en sentant l'air caresser mon corps libéré de son corset. En passant la tête par le col, j'aperçus Jamie allongé sur le lit, déjà en chemise de nuit. Il avait la tête tournée vers la fenêtre et un air mélancolique. S'il aurait préféré rester danser avec les autres, pourquoi était-il rentré ?

— À quoi penses-tu ? lui demandai-je.

Il se tourna vers moi et sourit. Il avait dénoué sa queue de cheval et ses cheveux étaient éparpillés sur l'oreiller.

— Hein ? Ah, je me demandais si j'entendrai de nouveau un jour une messe.

Je fouillai dans ma mémoire.

— Quand était-ce, la dernière fois ? Lors du mariage de Jocasta ?

— Oui, je crois.

Le catholicisme était banni dans la plupart des colonies, à l'exception du Maryland, qui avait été fondé spécifiquement en tant que colonie catholique. Même là-bas, l'église officielle était l'anglicane. Les prêtres catholiques étaient rares dans les colonies du Sud.

— Ce ne sera pas toujours comme ça, dis-je en me mettant à lui masser les épaules. Brianna t'a parlé de la Constitution, n'est-ce pas ? Elle garantira la liberté de culte, entre autres choses.

Il pencha la tête en avant, m'invitant à masser les longs muscles noués de sa nuque.

— Elle m'en a récité le début, dit-il. « Nous, le peuple... » Ça ne manque pas d'audace. J'espère rencontrer M. Jefferson un jour. Il me

semble qu'il a emprunté quelques phrases ici et là et certaines de ses idées me paraissent familières.

— Montesquieu y est sans doute pour quelque chose, dis-je avec un sourire. J'ai également entendu mentionner John Locke.

Il tordit légèrement le cou pour me regarder.

— Ah oui, c'est ça, confirma-t-il. J'ignorais que tu avais lu ces auteurs.

— Je ne les ai pas lus, avouai-je. Je n'ai pas été à l'école en Amérique, uniquement à la faculté de médecine, où l'on n'enseigne que l'histoire de la médecine, à savoir toutes les horribles erreurs commises par le passé en raison d'un manque de connaissances et d'anciennes pratiques peu ragoûtantes, que, d'ailleurs, j'ai pratiquement toutes utilisées, hormis souffler de la fumée de tabac dans le derrière d'un patient. Je me demande comment j'y ai échappé jusqu'à aujourd'hui... En revanche, Bree a appris l'histoire américaine en sixième et cinquième, ainsi que plus tard au lycée. C'est elle qui m'a parlé des petits chapardages de Jefferson à d'autres auteurs. D'un autre côté, tu as Benjamin Franklin. Je pense que certaines de ses citations sont originales, comme « Vous avez une république... si vous pouvez la garder ». C'est ce qu'il a dit... ou dira à la fin de la guerre. Et ils... *nous* l'avons gardée. Au moins pendant deux cents ans, peut-être plus.

— C'est un combat qui en vaut donc la peine, dit-il en serrant ma main.

Je mouchai la chandelle et me glissai près de lui dans le lit, tous les muscles de mon corps fondant dans l'extase d'être simplement allongés.

Jamie se tourna vers moi et nous restâmes confortablement enlacés, écoutant le bruit des festivités à l'extérieur. Elles s'étaient calmées entre-temps. Peu à peu, les convives rentraient chez eux en titubant ou se cherchaient un arbre ou un buisson paisible sous lequel dormir. Seul perdurait le son du violon qui jouait pour les étoiles.

La recherche du bonheur

Savannah

IL FALLUT TROIS SECONDES à William pour décider qu'il devait retrouver Amaranthus. Le reste de sa journée fut consacré à chercher par quels moyens elle était partie. Il ignorait depuis combien de temps elle préparait sa disparition. *Probablement depuis mon retour de Morristown*, pensa-t-il. Quoi qu'il en soit, elle avait bien fait les choses.

Il rentra le soir en ayant concocté un plan (si on pouvait l'appeler ainsi) et s'attela à convaincre son oncle et son père de sa valeur durant le dîner, tous deux se montrant profondément sceptiques.

— Qu'elle soit partie à cheval, en voiture ou en bateau, je crois que sa destination est Charles Town.

Il hésita, mais il n'avait aucune raison de le leur cacher.

— Lorsque j'ai mentionné Banastre Tarleton après la chute de Charles Town, elle a déclaré qu'elle le connaissait. J'en déduis qu'il connaissait, ou connaît, probablement Ben.

— Je te le confirme, déclara Hal, surpris. Il le connaît même très bien. Ils ont été un temps dans la même compagnie. Leurs camarades les surnommaient Ben et Ban pour plaisanter.

William hocha la tête avec satisfaction.

— Amaranthus sait que Ban se trouve à Charles Town avec Clinton. Si elle pense avoir besoin d'aide ou de protection pour son voyage, ne s'adresserait-elle pas à lui ?

— C'est une possibilité, dit son père, peu convaincu. Elle n'a pas eu beaucoup de temps pour s'organiser.

— Je n'en suis pas si sûr, répondit William. Il est possible qu'elle ait préparé son voyage avant même mon retour. Ou, du moins, qu'elle y ait pensé. Quoi qu'il en soit, elle ne doit pas être bien loin et je pourrai peut-être la rattraper. Dans le cas contraire, Ban l'aura peut-être vue, voire aura organisé la suite de son périple. Je doute fort qu'il soit au courant pour Ben. Peut-être lui a-t-elle dit qu'elle voulait le rejoindre sans préciser exactement où il se trouvait. Ban l'aiderait sûrement.

Oncle Hal fit une grimace qu'il effaça aussitôt.

— Que comptes-tu faire une fois que tu l'auras trouvée ? demanda-t-il d'une voix râpeuse. La ramener de force ?

— Pour commencer, je découvrirai quels sont ses projets, répondit-il avec une pointe d'impatience. Peut-être se rend-elle vraiment chez son père à Philadelphie, auquel cas je veillerai à ce qu'elle y parvienne en toute sécurité. Si elle va retrouver Ben... (Il s'interrompt, se souvenant de sa fuite de Morristown.) ... je la conduirai chez Adam. Il la protégera.

— Bon sang, Adam est lui aussi au courant ?

La voix de Hal se brisa et il se mit à tousser. William vit son père se diriger vers la clochette pour appeler un domestique. Hal l'arrêta d'un geste brusque.

— Mais non, ce n'est rien...

Ce dernier mot sortit comme un râle et sa respiration devint stertoreuse.

— Tu parles ! grommela papa en saisissant son frère par le coude.

Il le traîna jusqu'au sofa et le força à s'asseoir.

— Willie, demande à Moira de préparer un café très fort. Tout de suite !

— Est-il..., commença William.

Son père se tourna vers lui et rugit :

— *Tout de suite !*

En se précipitant hors de la pièce, William entendit son père crier derrière lui :

— Et apporte mes sacoches !

Les heures suivantes passèrent dans un flou d'activité, les domestiques courant de-ci de-là, allant chercher des articles divers et variés et faisant toutes sortes de suggestions ineptes pendant qu'oncle Hal était assis sur le sofa, tenant la main de son frère tel un nageur en perdition s'accrochant à une corde, soufflant, haletant et buvant du café noir dans lequel papa avait effrité une herbe qu'il avait sortie de ses sacoches.

Ne sachant comment se rendre utile et refusant de monter se coucher, William s'était retranché dans la cuisine, portant encore du café à son oncle quand on le lui demandait mais, surtout, écoutant Moira et Mlle Crabb. Elles lui apprirent que le duc souffrait d'un mal appelé asthme et que l'épouse de lord John (elles avaient baissé la voix et lancé des regards prudents autour d'elles), qui ne l'était pas vraiment et, d'ailleurs, les gens racontaient toutes sortes de choses à son sujet, disant que c'était une célèbre guérisseuse, avait donné à lord John les bâtonnets secs à mettre dans son café.

— Je me demande bien comment fera le duc s'il a une de ces crises à bord du bateau, déclara Moira en secouant la tête.

— Un bateau ? demanda William. Il compte partir quelque part ?

— Mais oui, répondit Mlle Crabb. En Angleterre.

— Pour parler à la Chambres des lords, ajouta Moira.

— Au sujet de la guerre, précisa hâtivement Mlle Crabb avant que la cuisinière lui vole sa réplique.

Souriant dans sa serviette, William était intrigué. Il se demanda si oncle Hal avait vraiment un avis sur la poursuite de la guerre qu'il se sentait obligé de partager avec la Chambre des lords, ou s'il cherchait seulement une bonne excuse pour rentrer chez lui et retrouver tante Minnie.

Il savait par son père qu'oncle Hal ne s'était toujours pas résolu à écrire à sa femme ce qu'il était arrivé à Ben.

— Quand pense-t-il partir ? demanda-t-il.

— Dans un mois, répondit Mlle Crabb en fronçant les lèvres.

— Lord John l'accompagnera-t-il ?

Il espérait à moitié que non. Bien qu'il ne souhaitât pas qu'oncle Hal s'étouffe seul durant la traversée, il aurait préféré que papa reste à Savannah, gérant la situation pendant qu'il poursuivait Amaranthus.

L'air grave, les deux femmes échangèrent un regard indécis.

Elles lui en auraient peut-être appris plus si les pas rapides de lord John ne s'étaient approchés dans le couloir. Il passa une tête hirsute par l'entrebâillement de la porte et aperçut William.

— Il va mieux, annonça-t-il. Viens m'aider, il veut monter se coucher.

Le duc passa une grande partie de la journée du lendemain au lit. Lorsque William monta le voir, il était assis, une écritoire sur les genoux, griffonnant sur du papier. Il releva les yeux vers lui et, avant que William ait pu lui demander comment il se sentait, déclara :

— Tu es toujours décidé à aller la chercher.

Ce n'était pas une question et William se contenta d'acquiescer. Hal hocha la tête et sortit une nouvelle feuille de la pile posée sur sa table de chevet.

— Tu partiras donc demain, dit-il.

Le lendemain à l'aube, William noua sa cravate, boutonna son gilet beige et enfila la redingote rouge qu'il avait cru ne plus jamais porter. Puis il descendit l'escalier, le pas ferme dans ses bottes cirées.

Son père et son oncle prenaient leur petit-déjeuner et, en dépit de sa hâte de se mettre en route, l'odeur du pain de maïs beurré, des œufs frits, du jambon frais, de la confiture de pêche, des beignets de crabe et de la truite de mer grillée le fit aussitôt s'asseoir sans discuter. Papa et oncle Hal lui adressèrent le même regard où l'approbation se mêlait à une anxiété voilée, ce qui lui donna envie de rire. Il s'en garda et les salua d'un signe de tête. D'ordinaire, ni l'un ni l'autre n'étaient bavards le matin. Ce jour faisait exception.

— Tiens, lui dit Hal en poussant vers lui deux documents pliés et cachetés. Le sceau rouge est ta commission ; l'autre, c'est ton ordre de mission, si l'on peut dire. Je t'ai donné le rang de capitaine. Tes ordres stipulent que tu peux conduire ta mission en toute liberté, aller où tu voudras, et demander l'assistance des officiers et des troupes de Sa Majesté si nécessaire et s'ils sont disponibles.

— Tu crois que j'aurai besoin d'une colonne d'infanterie pour ramener *Amaranthus* ? demanda William.

Il mordit dans une tranche de pain beurrée et généreusement tartinée de confiture.

— Parce que tu crois pouvoir t'en passer ? rétorqua son père.

Lord John se leva, vint se placer derrière lui, défit sa tresse mal faite, la retressa proprement, la replia et la noua avec son propre ruban noir. Le contact de ses mains chaudes et légères dans sa nuque émut William.

Ce matin, tout lui paraissait frais. Il avait l'impression qu'il se souviendrait de chaque objet vu ou touché, de chaque parole prononcée aussi longtemps qu'il vivrait.

Il avait à peine dormi, son esprit bouillonnant d'énergie. L'abrutissement et l'engourdissement du mois passé semblaient ne s'être

jamais produits. Lorsqu'il avait annoncé qu'il partait à la recherche de sa cousine, ni papa ni oncle Hal n'avaient bronché. Ils avaient échangé un long regard et s'étaient mis à échafauder des plans.

Plissant le front au-dessus d'une fourchette de truite, papa déclara :

— Elle a dit qu'elle avait pris des dispositions. Lesquelles, selon vous ?

— D'après le personnel, elle a fait un raid dans l'office et y a pris assez de nourriture pour tenir trois ou quatre jours. Elle a emporté ses tenues les plus simples, la plupart de ses bijoux et...

— A-t-elle pris son alliance ? l'interrompt William.

— Oui, répondit lord John.

— Alors elle va retrouver Ben. Si elle ne voulait plus entendre parler de lui, elle ne l'aurait pas emportée.

Oncle Hal lui lança le genre de regard qu'il aurait eu en voyant une puce savante réaliser un saut périlleux. Papa se contenta de sourire derrière sa serviette.

— Même si nous avons été sûrs qu'elle se rendait effectivement chez son père, nous ne l'aurions pas laissée partir non accompagnée, opina-t-il. Une jeune femme seule sur les routes...

Après un instant d'hésitation, il reprit plus lentement :

— Nous supposons qu'elle est seule. Cependant, il est possible que...

— Plus que possible, grommela oncle Hal. Cette jeune femme...

— ... est ta bru, lui rappela son frère. Et la mère de ton héritier. À ce titre, nous avons l'obligation de la protéger.

— Humph.

William entendit le son d'assentiment qu'il venait d'émettre et se figea un instant, sa fourchette d'œuf en suspens et dégoulinant dans son assiette. « Cela ne vous fera probablement pas plaisir mais ça fait tout le temps exactement ce bruit... » Il lança discrètement un regard vers son père et son oncle. Ils semblaient n'avoir rien remarqué et ils reprirent leur petit-déjeuner en silence.

Birdie, la nouvelle jument de William, était contente de le voir. Elle l'inspecta doucement du museau en quête de pommes (qu'il avait apportées). Elle les croqua avec un plaisir évident, bavant sur sa manche alors qu'il passait la bride par-dessus ses oreilles. Elle sentait son excitation et piaffait légèrement, agitant la tête tandis qu'il resserrait la sous-ventrière. Il se demandait toujours comment Amaranthus avait réussi son tour de passe-passe. Aucun des chevaux de la maison ne manquait, même la vieille jument qu'elle avait l'habitude de monter.

Elle aurait pu prendre la malle-poste... Peu probable. Elle savait que la première réaction d'oncle Hal serait d'envoyer quelqu'un au relais vérifier si on l'avait vue. À moins qu'elle n'ait loué une voiture privée ou un cheval dans une pension. À moins encore qu'elle n'ait eu de l'aide et que cette aide lui ait fourni un moyen de transport. Il dressait une liste des galants locaux qu'elle aurait pu séduire lorsque lord John apparut, une bourse dans une main et une petite malle dans l'autre.

— Un costume civil, des bas et une chemise de rechange, dit-il en les lui tendant. Et de l'argent. Tu trouveras également une lettre de crédit. Tu ferais bien de la glisser dans ta poche, au cas où.

— Au cas où je serais contraint de la racheter à des bandits de grand chemin ? demanda William.

La bourse était lourde. Il la mit dans sa capote et, sortant un pistolet de sa sacoche, le glissa sous sa ceinture.

— Ha, ha, fit poliment son père. William, si elle a rejoint Ben, n'essaie pas de la lui reprendre. J'insiste, n'essaie pas. La prochaine fois, s'il y en a une, il pourrait bien te tuer.

Il y avait assez de certitude dans son ton pour que William décide de ne pas discuter, même si son orgueil se rebiffait à cette idée.

Il donna une tape sur l'épaule de son père en souriant.

— Je n'en ferai rien. Ne t'inquiète pas.

Herr Weber

UN MOIS S'ÉTAIT ÉCOULÉ depuis la chute de Charles Town et la ville ressemblait toujours à une fourmilière dans laquelle on aurait donné un coup de pied. Tous ses habitants semblaient être dehors, transportant des pierres, des poutres, des paniers de terre, des seaux de peinture. Ceux qui n'étaient pas occupés à réparer et à nettoyer vendaient à la criée : viandes, fruits, légumes, volailles, jambons, coques, moules, huîtres, crevettes et tout ce qu'on pouvait sortir de comestible de la mer. Cet étalage, coïncidant avec une odeur de poisson grillé, fit saliver William.

Malheureusement, les vendeuses de ce mets alléchant étaient assaillies par une compagnie de soldats se bousculant pour attirer l'attention de la mère et de sa fille qui cueillaient les petits poissons qui grésillaient sur des briques brûlantes et les emballaient dans des morceaux de vieux journaux avec la dextérité de croupiers distribuant des cartes. Pendant ce temps, un garçonnet accroupi près d'elles prenait les pièces des soldats et les lançait dans un pot en fer cabossé en les faisant tinter.

Ne souhaitant pas attirer l'attention sur lui en se frayant un chemin dans la cohue avec son uniforme d'officier, William passa son chemin et se

dirigea vers les quais où il était sûr de trouver de quoi manger, et certainement de quoi boire, dans l'une des nombreuses tavernes.

Ce qu'il trouva fut Denys Randall, allant et venant le long d'un quai étroit, attendant apparemment quelqu'un.

— Ellesmere ! s'exclama ce dernier.

— Ransom, corrigea William.

Denys agita une main pour indiquer que c'était du pareil au même.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il en remarquant l'uniforme de William.

Et pourquoi ?

— Je cherche Ban Tarleton. L'as-tu vu récemment ?

— Non. Je peux me renseigner, si tu veux. Où loges-tu ?

— Nulle part, pour le moment. Connais-tu de bonnes pensions ?

Il lança un regard autour de lui. Des hommes torse nu et ruisselants de sueur portaient des paniers, des palettes et poussaient des brouettes remplies de débris vers le rivage.

— Que font-ils avec tout ça ? demanda-t-il. Ils construisent une nouvelle digue ? Ou ils réparent l'ancienne ?

Il y avait un amoncellement de gravats de l'autre côté des vestiges de l'ancienne digue qui avait été sérieusement endommagée par les bombardements.

— C'est ce qu'ils devraient faire, répondit Denys. Je crois plutôt qu'ils balancent le tout à la mer. Pour ce qui est du logement, essaie chez Mme Warren, sur Broad Street.

Il remit son chapeau et agita la main vers William.

— Je me renseignerai au sujet de Tarleton, promit-il avant de s'éloigner.

William reprit son chemin en direction de Broad Street, de Mme Warren et d'un repas, pas nécessairement dans cet ordre. Il trouva rapidement de la nourriture près du terrain de manœuvre : du riz et des haricots rouges avec de la saucisse. Les troupes ne s'y entraînaient pas, mais, comme d'habitude lorsqu'une armée se trouvait dans les parages, l'endroit était rempli de

civils – vivandiers, lavandières, prostituées – qui se nourrissaient des militaires telle une horde de puces voraces.

Bah, à la guerre comme à la guerre, pensa William en rendant son bol de riz à la vivandière pour qu'elle le lui remplisse de nouveau. Il mangea moins goulûment cette fois, balayant la foule du regard à la recherche d'Amaranthus ou de Banastre Tarleton. S'ils avaient été présents, il les aurait tout de suite repérés, les deux ayant un penchant pour les tenues voyantes.

Repu, il déambula lentement dans la ville, arpentant les rues principales, regardant dans les échoppes, les banques et les églises. Il ignorait si Amaranthus ou Ban étaient pieux. Il en doutait fort. Toutefois, il faisait frais dans les églises et il était agréable de s'asseoir un moment pour écouter le silence et se reposer du vacarme de la ville.

Il arriva chez Mme Warren juste avant le crépuscule et, après un bon dîner à base de poisson, se coucha épuisé et déprimé.

En revanche, le lendemain matin, il bondit du lit, le corps reposé, l'esprit vif et animé d'une nouvelle détermination. Il se rendrait d'abord au quartier général de Cornwallis. La veille au soir, il était passé devant, reconnaissant la demeure grâce à ses bannières régimentaires. Là-bas, quelqu'un saurait sûrement où Banastre Tarleton était censé être.

C'était le cas. Les nouvelles n'étaient guère encourageantes. Deux semaines plus tôt, le colonel Tarleton avait emmené une compagnie de sa légion britannique à la poursuite d'une milice américaine fuyant vers le sud. Un messenger avait rapporté qu'après des combats violents près d'un lieu nommé Waxhaws les troupes de Tarleton avaient vaincu les Américains, tuant ou blessant la plupart d'entre eux et capturant le reste. Cependant, Tarleton avait été blessé lui aussi, ayant été écrasé sous son cheval, et n'était donc pas encore rentré à Charles Town.

Ban était donc définitivement rayé de la liste de William. Il ne pouvait avoir aidé Amaranthus à s'enfuir. Et à présent ?

Les quais, bien sûr. Il avait commencé à y faire des recherches la veille, avant que son estomac en ait décidé autrement. Si elle se rendait à Philadelphie comme elle l'avait dit et n'avait pas embarqué à Savannah (il avait vérifié), Charles Town était le prochain grand port où elle aurait pu le faire. Voyager par bateau était plus sûr et plus confortable pour une jeune femme seule (était-elle vraiment seule ? Se serait-elle enfuie avec quelqu'un ? Non, sûrement pas...) que de courir les routes grouillantes de soldats, d'anciens esclaves et de carrioles de marchandises.

C'était une belle journée et il se mit au travail avec diligence en commençant par la capitainerie où il consulta la liste de tous les navires ayant quitté le port en direction de Philadelphie ou de New York (au cas où elle irait retrouver Ben) au cours de la semaine précédente, ainsi que leurs manifestes. Son nom ne figurait nulle part. D'un autre côté, si elle avait voyagé en tant que passagère privée sur un petit bateau, elle n'aurait pas été enregistrée...

Au bout du compte, il finit par faire ce qu'il avait su qu'il finirait par faire : arpenter le port à pied en interrogeant tous ceux qu'il croisait. Au bout d'une heure, un banc de brume se leva. Il décida d'en profiter pour s'abreuver et reprit la direction de la ville. Il remontait un petit quai où étaient amarrés des bateaux de pêche et des navires commerciaux plus petits lorsqu'il tomba sur Denys Randall. Une fois de plus.

S'approchant par-derrière, il lui donna une tape sur l'épaule en s'exclamant :

— Ohé ! Tu vis sur les quais ou quoi ?

— Je pourrais te retourner la question, répliqua sèchement Denys.

Il n'était pas seul. Il s'efforçait de cacher derrière lui un petit homme dont les traits figés le faisaient ressembler à l'un de ces casse-noisettes en bois que l'on offrait aux enfants à Noël.

— Qui cherches-tu, cette fois ? demanda Denys.

— Une jeune femme. Qui est ton ami ?

Pour une fois, Denys n'affichait pas son air narquois ni son assurance habituelle. Il ressemblait plutôt à un chat marchant sur des pierres brûlantes. Il lança un bref regard à son compagnon, dont la ressemblance avec un casse-noisettes s'accroissait à vue d'œil, puis se tourna de nouveau vers William, une veine palpitant sur le côté de sa mâchoire.

— Je dois aller parler à quelqu'un. C'est urgent. Voici Herr Weber. Veux-tu bien veiller sur lui un moment ? Je reviens le plus vite possible.

Là-dessus, il s'éloigna sur le quai en direction de la mer, courant presque.

William hésita, ne sachant pas quoi faire. Il craignait que Denys n'ait pris peur (c'était vraisemblablement le cas, mais peur de quoi ?) et ait abandonné son compagnon allemand. Auquel cas, qu'était-il censé faire de lui ?

Weber fixait les planches du quai, le front légèrement plissé.

— Euh... voulez-vous aller boire un verre ? demanda William.

Il indiqua une baraque au bord du rivage. Deux grands tonneaux encadrant la porte et un marin inconscient couché devant indiquaient qu'on y servait probablement de l'alcool.

— *Ich spreche kein Englisch*, répondit l'homme d'un air navré.

— *Keine Sorge, ich spreche Deutsch*, répondit William en faisant une courbette.

Il aurait aussi bien pu informer Herr Weber que ses culottes étaient en feu car les traits du casse-noisettes se décomposèrent et il lança des regards paniqués autour de lui, cherchant Denys.

Craignant qu'il ne s'enfuie, William lui prit le bras. L'Allemand poussa un cri aigu et le frappa au ventre. Compte tenu de sa taille, le coup était honorable et arracha un grognement à William. Il lâcha le bras de Weber, l'attrapa par les épaules et le secoua comme un prunier.

— (Beruhigt Euch. Ich tue Euch doch nichts.)

Cette déclaration qu'il ne lui voulait aucun mal n'apaisa pas Weber mais, au moins, il ne tenta plus de fuir. Il devint tout mou et resta immobile en haletant.

— Que se passe-t-il ? lui demanda William en allemand. Cet homme vous retient-il prisonnier ?

Il indiqua le quai au bout duquel Denys avait disparu.

— *Nein*, répondit Weber. *Er ist mein Freund*.

William le lâcha et recula d'un pas en levant les mains pour lui signifier qu'il était inoffensif.

Weber acquiesça d'un air méfiant, rajusta son gilet et sombra de nouveau dans le mutisme. Un léger tremblement le parcourait à intervalles réguliers bien que son visage ne trahisse rien. De temps à autre, il lançait des regards vers le bout du quai à travers le brouillard qui s'épaississait. William ne distinguait que des formes vagues, principalement des mâts qui pointaient soudain au gré des courants d'air. Il entendait des cris qui paraissaient lointains l'instant d'avant, terriblement proches l'instant suivant. Le brouillard qui rampait autour d'eux ajoutait encore à sa confusion, comme si le monde se dissolvait sous ses pieds.

Puis Denys réapparut. Il paraissait toujours anxieux mais résolu. Il saisit le bras de Weber, lança un regard à William et dit simplement :

— *Kommt*.

Sans discuter, William prit l'autre bras du petit homme et, à eux deux, ils l'entraînèrent à travers le brouillard sur une passerelle qui venait d'apparaître devant eux.

Un grand homme en veste bleue se tenait sur le pont, flanqué de deux marins. Il examina attentivement Denys, hocha la tête puis, apercevant William, fit un bond en arrière comme s'il avait vu un démon.

— *Un* soldat, dit-il à Denys en le retenant par la manche. Ils ont dit *un* ! Qui c'est, celui-là ?

— Je suis..., commença William avant que Denys lui donne un coup de pied dans la cheville.

— ... son ami, acheva-t-il.

— Nous n'avons pas le temps, maugréa Denys.

Il sortit une petite bourse pleine de sous sa veste et la tendit au capitaine. Ce dernier hésita un instant, lança un autre regard suspicieux vers William, puis la prit.

L'instant suivant, il redescendait précipitamment la passerelle, poussé par Denys. Il atterrit sur le quai en chancelant, retrouva son équilibre et se retourna. Le navire, un petit brick d'après ce qu'il parvenait à discerner à travers le brouillard, rentra sa passerelle, largua une dernière amarre et, dans un bruissement de toile et un claquement de voile, s'écarta lentement du quai. Quelques instants plus tard, il était englouti dans la grisaille.

— Que vient-il de se passer ? demanda William.

Denys pantelait comme s'il avait couru plusieurs kilomètres avec un havresac et le bord de sa cravate était noirci par la sueur. Il lança un regard derrière lui pour s'assurer que le brick était parti, puis se tourna de nouveau vers William en respirant plus lentement.

— Herr Weber a des ennemis, répondit-il.

— Comme tout le monde, de nos jours. Qui est Herr Weber ?

Denys émit un petit rire désabusé.

— Tout d'abord, il ne s'appelle pas vraiment Weber.

— Vas-tu enfin me dire qui il est ? s'impatienta William. Parce que si tu n'as rien d'autre à faire, moi si.

— Tu veux dire en plus de rechercher une fille ?

— Je parlais d'aller dîner. Tu pourras m'expliquer qui est notre nouvel ami en chemin.

— Il a plusieurs alias, expliqua Denys en reposant son bol de soupe aux palourdes. Mais son vrai nom est Haym Salomon. Il est juif.

— Et ?

William avait avalé sa soupe en un clin d'œil et essuyait le fond de son bol avec un morceau de pain. Le nom lui était vaguement familier, sans qu'il sache pourquoi. *Salomon. Haym Salomon...* Le mot « juif » fournit à sa mémoire le chaînon manquant.

— Il ne serait pas polonais, par hasard ?

Denys s'étrangla avec une palourde.

— Ah, c'est donc lui, en conclut William.

Il attira l'attention d'une serveuse et lui montra son bol vide, indiquant qu'il aimerait qu'elle le lui remplisse.

— Comment a-t-il échappé à son exécution à New York ?

Denys toussa, s'étouffa, toussa de nouveau en projetant une pluie de miettes, de soupe et une palourde entière. William leva les yeux au ciel, saisit le pichet de bière et remplit leurs chopes.

Denys attendit que William soit resservi et que ses propres yeux aient cessé de larmoyer, puis il se pencha au-dessus de son bol et, d'une voix à peine audible dans les bruits de casseroles et le brouhaha des conversations, demanda :

— Comment sais-tu tout ça ?

— Mon oncle, répondit William avec un haussement d'épaules. Il a parlé d'un juif polonais condamné à New York pour espionnage. Il était plutôt surpris de le savoir encore en vie et ici. Par conséquent, si ton petit ami est bien cet individu, ce qu'il est vraisemblablement, je me demande qui, ou plutôt ce que tu es ces jours-ci. Parce que, de toute évidence, Herr Weber n'est pas au service de Sa Majesté.

Denys but une longue et lente gorgée de bière tout en observant William, les sourcils froncés.

— Je suppose que je peux te le dire, maintenant qu'il est hors de portée.

Il rota légèrement, s'excusa, se resservit de la bière puis, ayant apparemment décidé de dire la vérité à William, ou plus ou moins, déclara :

— M. Salomon est un banquier.

Né en Pologne, Salomon était arrivé jeune homme à New York où il avait fait fortune. Il s'était également intéressé – très prudemment – à la politique révolutionnaire, organisant diverses transactions financières au profit du nouveau Congrès et de la révolution naissante.

— Sauf qu'il n'était pas aussi prudent qu'il le croyait, expliqua Denys. Les Britanniques l'ont arrêté et condamné à mort. Sa peine a ensuite été commuée et ils l'ont envoyé sur un ponton au milieu de l'Hudson. Il était chargé d'enseigner l'anglais à des soldats hessois. Ce que les Britanniques ignoraient, c'est qu'il les incitait à désertre et, de fait, bon nombre l'ont fait.

— Je sais, dit William sur un ton acerbe.

Un groupe de déserteurs hessois avaient tenté de le tuer pendant la bataille de Monmouth et avaient bien failli réussir. Si son maudit cousin écossais ne l'avait pas trouvé au fond d'un ravin avec le crâne fracturé... Bah, ce n'était pas le moment de penser à ça.

— C'est un homme tenace, observa-t-il. Donc, puisqu'il ne semble pas y avoir de Hessois dans les parages à qui servir d'interprète, je suppose qu'il a repris ses opérations financières ?

— Pour autant que je sache, répondit Denys qui avait retrouvé sa nonchalance. Il paraît qu'il est comme cul et chemise avec le général Washington.

— Grand bien lui fasse. Et toi ? Puisque tu es assis là à me raconter tout cela, dois-je en déduire que tu es aussi un bon ami de Washington ?

William n'en aurait pas été surpris outre mesure.

Denys sortit un mouchoir et se tapota délicatement les lèvres.

— Pas moi, plutôt mon beau-père. M. Isaacs est un proche de M. Salomon. Ils ont en commun leurs inclinations politiques et le sens des affaires.

— *Est ?* s'étonna William. Ne m'as-tu pas dit que ton beau-père était mort et que c'était la raison pour laquelle tu avais abandonné le « Isaacs » de ton patronyme ?

— J’ai dit ça, moi ? fit Denys, songeur. C’est-à-dire que... beaucoup de gens le croient mort. Il est souvent plus facile d’obtenir certains résultats lorsque tes interlocuteurs ne savent pas exactement à qui ils ont affaire.

William commençait à comprendre que lui non plus ne savait pas à qui il avait affaire.

— Donc... tu as changé de camp sans te donner la peine de retourner ta veste, c’est bien ça ?

— Je crois que le terme exact est « intrigant », William, mais ce n’est jamais qu’un mot. J’ai commencé à travailler avec mon beau-père vers l’âge de quinze ans, me familiarisant avec la finance et la politique. Ces deux mondes sont indissociables de la guerre. Or, la guerre coûte cher.

— Et, parfois, elle peut rapporter gros.

L’expression impavide de Denys se froissa légèrement, puis il chassa dignement cette allégation offensante d’un geste de la main.

— Mon vrai père était soldat, le savais-tu ? demanda-t-il. Il m’a laissé une somme conséquente en stipulant que je devais l’utiliser pour acheter une commission... si j’étais un garçon, naturellement. Il est mort avant ma naissance.

— Et si tu avais été une fille ?

William se demanda soudain si Denys ne cachait pas un pistolet chargé sous la table.

— Dans ce cas, l’argent m’aurait servi de dot, répondit Denys. Aujourd’hui, je serais l’épouse d’un riche marchand ennuyeux, qui me battrait une fois par semaine, me sauterait une fois par mois et, le reste du temps, me laisserait à mes occupations.

En dépit de sa méfiance, William ne put s’empêcher de rire.

— Ma mère voulait que j’entre dans les ordres, la pauvre, soupira Denys. Quoique...

— Oui ?

Les mollets de William se contractèrent, prêts à bondir. Sous la table, sa main gauche tenait toujours sa cuillère à soupe, le manche pointant entre deux doigts de son poing fermé. Ce n'était pas une arme idéale mais, si nécessaire, il se tenait prêt à l'enfoncer dans le nez de Denys. Ce genre de conversation ne pouvait avoir qu'un seul but : entraîner William dans ses machinations.

Il était partagé entre l'amusement et l'agacement. Si Denys lui faisait des avances et qu'il les rejetait de but en blanc, il pouvait considérer dangereux de le laisser repartir et rapporter leur conversation.

Denys baissa les yeux vers son uniforme.

— Ne m'avais-tu pas dit que tu avais rendu ta commission ?

— Je l'ai fait. Ceci... (Il agita sa main libre devant sa redingote rouge.) ... n'est que pour me donner une contenance et m'assurer un laissez-passer pendant que je cherche l'épouse de mon cousin.

Denys écarquilla les yeux.

— C'est la fille que tu recherches ? Elle s'est perdue ?

Je remarque que tu ne me demandes pas de quel cousin il s'agit.

— Non, elle n'est pas perdue. Elle s'est querellée avec son mari et a décidé de retourner chez son père. Mon oncle s'inquiète de la savoir seule sur les routes et m'a envoyé m'assurer qu'elle arriverait entière à bon port. J'ai pensé que, si elle passait par Charles Town, elle solliciterait peut-être l'aide de Ban Tarleton. Son mari et elle le connaissent.

— Malheureusement, le major Tarleton n'est pas à Charles Town, déclara une voix derrière lui.

C'était une voix anglaise que son corps avait reconnue avant son esprit. Il se retourna vivement, serrant sa cuillère.

— Bonjour, capitaine lord Ellesmere, le salua Ezekiel Richardson.

Il baissa des yeux indifférents vers la cuillère et s'inclina.

— J'espère que vous me pardonneriez mon intrusion, messieurs. J'ai entendu prononcer le nom du major Tarleton. Le major Ferguson et lui sont

à la poursuite de plusieurs groupes de miliciens américains qui fuient vers le sud.

William hésita un instant, tiraillé entre la curiosité, l'indignation et l'envie de déguerpir. Ce fut l'instant de trop. Richardson attira un tabouret à lui et s'assit à la petite table ronde entre Denys et lui. Assez près pour lui sauter à la gorge, l'abattre ou le poignarder.

— Herr Weber nous a-t-il quittés en bon état ? demanda-t-il.

Il s'adressait à Denys tout en gardant les yeux fixés sur William.

— Un peu nerveux, mais indemne, répondit Denys. Notre ami William a eu la bonté de le retenir de se jeter du quai et de rentrer chez lui à la nage pendant que je m'occupais des derniers détails de son voyage.

— Nous vous en sommes très reconnaissants, lord Ellesmere.

— Je m'appelle Ransom, répliqua William.

Richardson, qui n'était pas en uniforme et portait un costume gris de bonne facture, lança un bref regard à Denys qui haussa légèrement les épaules.

— Je crois, répondit-il d'une manière absconse.

William recula sa chaise en déclarant :

— Si vous croyez que j'accepterais de participer à vos jeux de traîtres, messieurs, je crains de vous décevoir. Au revoir.

— Pas si vite, déclara Richardson en le retenant par la manche. S'il vous plaît, milord.

William perçut une inflexion moqueuse dans la façon de prononcer « milord ». Il n'était pas d'humeur pour ce genre de mesquineries.

— Je n'ai pas de commission, pas de rang et ne suis pas lord, répliqua-t-il. Ayez l'amabilité d'ôter votre main ou je l'ôterai pour vous.

Il fit un petit geste avec sa cuillère qui, bien qu'en fer-blanc et peu solide, avait un manche se terminant par un triangle pointu. Richardson hésita et les muscles de William se contractèrent. La main se retira, juste à temps.

— Je vous conseille de réfléchir à la suggestion de Denys, déclara Richardson sur un ton léger. Votre démission a sans doute fait jaser dans les cercles militaires et, si vous refusez en outre que l'on s'adresse à vous en utilisant votre titre, ces rumeurs ne feront qu'empirer. Je doute que vous teniez à subir le genre de commérages qui iront bon train si l'on découvre les raisons derrière vos décisions.

— Vous ignorez tout de mes raisons, monsieur.

William se leva ; Richardson en fit autant.

— Nous savons que vous êtes le fils bâtard d'un certain James Fraser, un traître jacobite et, désormais, un rebelle, déclara Richardson sur un ton badin. Il suffirait de vous voir ensemble – par exemple, vos deux portraits publiés côte à côte dans un journal ? – pour en convaincre quiconque.

William émit un petit rire qui ressemblait à un aboiement rauque.

— Racontez ce qui vous chante à qui vous voudrez, monsieur. Et allez au diable.

Il planta le manche de sa cuillère dans la table et tourna les talons. Derrière lui, il entendit Richardson déclarer, d'une voix toujours aimable :

— Je connais votre sœur.

Les épaules de William se contractèrent. Il ne s'arrêta pas et continua de marcher jusqu'à ce que les quais de Charles Town soient loin derrière lui.

Orages sur le Ridge

4 juillet 1780,
Au colonel Fraser, Fraser's Ridge
De la part de John Sevier

Monsieur Fraser,

Je vous écris pour vous remercier pour votre excellent whisky. J'ai eu l'occasion d'en apporter une petite bouteille à Mme Patton et, à en juger par sa réaction, je crois que vous pourrez faire affaire avec elle quand vous voudrez, à condition de venir avec la bonne devise.

Je voulais également vous informer que Nicodemus Partland, qui m'a valu malgré lui le plaisir de goûter à votre whisky, n'est pas un cadeau pour une société tolérante. M. Cleveland, en sa qualité de constable, l'a emprisonné, ainsi que trois de ses compagnons, pour troubles à l'ordre public. Il les a enfermés dans sa grange pendant trois semaines, puis les a libérés séparément, un par semaine, afin de s'assurer que M. Partland ne serait pas accueilli par un grand groupe de fidèles à sa sortie.

Je reste à l'affût de toute tentative d'organiser un nouveau parti d'agression près de la Ligne du Traité (je me refuse à

employer le terme de « comité de sécurité », beaucoup trop galvaudé ces temps-ci). Il ne semble pas que ce soit le cas.

Si les terres cherokees sont tranquilles, il n'en va pas de même ailleurs. J'ai appris que, pendant le siège de Charles Town, un certain Patrick Ferguson avait été envoyé plus au sud avec le major Tartleton (je sais que ce nom vous est familier) et sa légion britannique de loyalistes pour attaquer des forces américaines retranchées à Monck's Corner, non loin de Charles Town. Vous m'aviez demandé si j'avais entendu parler de ce major Ferguson. C'est le cas désormais. Je continuerai de m'enquérir à son sujet.

*Votre dévoué serviteur,
John Sevier*

10 juillet 1780

Il y avait eu des orages dans la montagne durant la semaine et la matinée avait commencé par le vacarme de la pluie contre les volets environ une heure avant l'aube. Une rafale de vent froid s'était engouffrée dans la cheminée, avait soulevé les braises étouffées pour la nuit et éparpillé des cendres brûlantes sur le plancher. Jamie se leva d'un bond, jeta l'eau de l'aiguière sur le tapis et écrasa des fragments incandescents épars avec ses pieds nus tout en marmonnant des imprécations en gaélique, à moitié endormi.

Il attisa les braises restantes, ajouta du petit bois, quelques bûches de pin ainsi qu'une plus grosse de caryer qui brûlait plus longtemps, puis se tint devant l'âtre en chemise, les bras croisés pour se réchauffer en attendant de vérifier que le feu prenait bien. Bien au chaud au fond du lit, je le regardais faire. La lueur montante des nouvelles flammes dansait sur le

manteau de cheminée et éclairait Jamie à contre-jour, dessinant sa longue silhouette sous le tissu de sa chemise. Le contact de ce corps était encore imprimé sur ma peau et je me sentis déjà plus éveillée.

Lorsqu'il fut sûr que le feu avait bien pris, il hocha la tête et marmonna quelque chose... sans que je sache s'il se parlait à lui-même ou aux flammes. Il existait des incantations pour le feu dans les Highlands et il en connaissait sûrement quelques-unes. Satisfait, il revint se coucher, enroula ses longs membres autour des miens avec un soupir de satisfaction, lâcha un vent et se rendormit.

Lorsque je me réveillai de nouveau, il était parti. La pièce était chaude et il flottait une agréable odeur de térébenthine et de fumée de bois. J'entendais le vent gémir sous les avant-toits ainsi que le craquement des poutres et des lattes neuves au second étage au-dessus de ma tête. Un autre orage se préparait ; je sentais l'ozone dans l'air.

Fanny et Agnes étaient debout. J'entendais le son étouffé de leurs voix dans la cuisine ainsi que les sons stimulants des préparatifs du petit-déjeuner. Avec un mélange d'appréhension et d'excitation, Agnes avait accepté de suivre les Cunningham à Charles Town, puis à Londres. Le temps d'y arriver, elle aurait théoriquement décidé lequel des deux lieutenants deviendrait son mari. Le capitaine avait survécu, puis avait fait une rechute qui avait retardé leur départ. Il se remettait, quoiqu'il soit toujours fragile. Jamie l'avait autorisé à rester jusqu'à ce que les routes soient plus sûres. Il ne pouvait monter à cheval, ses jambes étant toujours paralysées. Néanmoins, il commençait à avoir des sensations dans les pieds et il me semblait avoir vu son gros orteil gauche remuer légèrement.

Silvia et ses filles étaient levées elles aussi. Un vague murmure me parvenait du second étage. Jamie avait d'abord envisagé de leur donner l'une des cabanes abandonnées par les loyalistes, puis Jenny, Ian et lui avaient jugé que donner un butin de guerre, pour ainsi dire, à des quakers risquait de porter malheur. Ian, Roger et Jamie leur construiraient donc une

nouvelle cabane avant l'hiver. Pour ma part, j'étais ravie d'avoir trois femmes de plus dans la maison pour cuisiner, même si l'expertise des Hardman en la matière se limitait aux pommes de terre sautées et aux ragoûts.

Je n'étais pas difficile. J'étais trop contente que d'autres que moi s'occupent du miracle permanent de transformer des aliments en repas, sans parler de l'aide pour de menues corvées telles que la fabrication du savon et des chandelles. Et la lessive...

Roger et Bree étaient partis à Salem avec la carriole pour y chercher de la vaisselle et des rouleaux de tissu (elle n'avait encore eu ni le temps ni l'espace pour construire un métier à tisser), mais il restait plein d'autres mains volontaires pour aider aux tâches ménagères.

Je m'aspergeai le visage avec de l'eau froide, me brossai les dents, m'habillai et, me sentant plus alerte, commençai à organiser ma journée. Jamie n'était pas parti chasser ce matin ; je l'entendais échanger des plaisanteries avec les filles dans la cuisine. S'il passait la journée à la maison, peut-être pourrais-je le convaincre de monter faire une petite sieste avec moi après le déjeuner...

Comment s'y prenait-il ? me demandai-je. Comment le simple son de sa voix, même pas des mots, juste un doux bourdonnement, me renvoyait-il dans la chaude obscurité de notre lit avant l'aube ?

J'y pensais encore en entrant dans la cuisine. Il léchait les dernières gouttes de lait dans sa cuillère.

— Quel débauché ! dis-je en déposant sur la table un petit pot de miel et une demi-miche de pain. Du lait dans ton porridge ? Jenny va te renier.

La plupart des Highlanders auraient fait la grimace devant une telle turpitude, tolérant tout au plus une pincée de sel dans leur porridge austère.

— Probablement, répondit-il, peu impressionné. Mais avec Ban et Ruadh qui allaitent toutes deux, nous avons du lait à revendre et il serait dommage de le laisser se gâter. C'est du miel ?

Son regard s'était fixé sur le pot devant moi dès que je l'avais posé. Je découpai un petit morceau de pain, étalai un peu de miel doré dessus et le lui tendis.

— Goûte ça, lui dis-je.

En le voyant s'apprêter à engouffrer tout le morceau d'une seule bouchée, je m'écriai :

— Hé, pas comme ça !

— Comment veux-tu que je le goûte si je ne le mets pas dans ma bouche ? demanda-t-il. Connaîtrais-tu une nouvelle méthode d'ingestion ?

Derrière moi, Fanny pouffa de rire. Agnes, qui déposait une assiette de bacon frit devant Jamie, fronça les sourcils au mot « ingestion » et ne dit rien. Jamie leva le morceau de pain sous son nez et le huma prudemment.

— Lentement, dis-je. Il faut le savourer. Il est spécial.

— Oh.

Il ferma les yeux et inhala.

— Hmm... il a un parfum léger et délicat. Un joli bouquet... muguet, caramel, avec une légère amertume... (Il plissa le front d'un air concentré, puis rouvrit les yeux et m'interrogea du regard.) ... de la crotte d'abeille, peut-être ?

Je voulus lui reprendre le morceau de pain. Il l'écarta hors de ma portée, l'engouffra et ferma de nouveau les yeux en prenant un air extatique.

— C'est la dernière fois que je te donne du miel de sourwood, le menaçai-je. Je l'avais mis spécialement de côté.

Il déglutit et se lécha les lèvres d'un air songeur.

— Sourwood. N'est-ce pas ce que tu as donné à Bobby Higgins la semaine dernière pour soigner sa constipation ?

— C'étaient les feuilles.

J'indiquai un bocal au sommet de mon cabinet de simples.

— D'après Sarah Ferguson, le miel de sourwood est monstrueusement bon et très rare. Les gens de Salem et de Cross Creek t'échangeront un petit

pot contre un jambon. J'en ai envoyé un peu avec Bree.

Il contempla le pot avec légèrement plus de respect.

— Tu m'en diras tant. Et ce sont tes petites abeilles qui l'ont récolté ?

— Oui, mais le sourwood, ou *Oxydendrum arboreum*, ne fleurit que pendant environ six semaines et je n'ai que deux ruches à proximité. Je l'ai prélevé dès que les arbres ont cessé de fleurir, ce qui explique qu'il soit si...

Un tonnerre de pas sous le porche étouffa le reste de ma réponse. La porte s'ouvrit et l'air se remplit des voix excitées des garçons criant :

— Grand-père ! *A Mhaighister* ! Monsieur Fraser !

Jamie sortit la tête dans le couloir.

— Quoi ?

Il y eut une tempête d'exclamations et de halètements, au milieu de laquelle je perçus deux mots :

— ... tuniques rouges !

Jamie n'attendit pas d'en savoir plus. Il écarta les garçons de son chemin et se dirigea vers la porte d'entrée.

Je me précipitai dans l'infirmerie, sortit un grand couteau d'amputation incurvé d'un tiroir et courut le rejoindre. Jem, Aidan et deux de leurs amis pantelaient et bredouillaient des explications confuses.

— Ils sont deux.

— Non, trois !

— Mais l'autre, ce n'est pas un soldat, il...

— Il est noir, *a Mhaighister* !

Un Noir ? Si cela n'avait rien d'inhabituel dans les Carolines, ce n'était pas le cas dans les montagnes. Il y avait quelques esclaves affranchis à Brownsville et plusieurs petites colonies incluaient des métisses. Mais un Noir en uniforme de l'armée britannique ?

Jamie avait laissé son fusil près de la porte la veille. Il le prit, les traits tendus et méfiants.

— *Bidh socair*, dit-il aux garçons. Allez dans la cuisine et restez-y. Tendez bien l'oreille. Si vous entendez du grabuge, faites sortir les femmes par-derrière, faites-les grimper dans un arbre et courez chercher vos pères. Le plus rapidement possible.

Les enfants acquiescèrent. Je passai devant eux en leur lançant un regard indiquant qu'ils ne devaient pas songer à essayer de me pousser par la porte de service et encore moins de me faire grimper dans un arbre quoi qu'il advienne. Ils baissèrent la tête, l'air gêné.

Jamie ouvrit la porte et un courant d'air froid s'engouffra dans le couloir, faisant bouffer mes jupes autour de mes genoux.

Les hommes – ils étaient bien trois – montaient lentement la pente vers notre maison. Comme l'avaient dit les garçons, il s'agissait de soldats britanniques. Celui qui chevauchait en tête était effectivement noir. D'ailleurs... ils l'étaient tous.

Je vis Jamie lancer un regard vers la forêt et les environs. Étaient-ils seuls ? Je regardai anxieusement par-dessus son épaule. Tout me semblait calme. Jamie dut en arriver à la même conclusion car ses épaules se détendirent légèrement. Il vérifia son fusil pour s'assurer qu'il était bien amorcé (il le gardait toujours chargé) et le reposa derrière la porte. Puis il s'avança sous le porche. Je n'étais pas disposée à lâcher mon couteau et le cachai dans les pans de ma jupe.

Les hommes nous virent sortir. Leur chef tira sur ses rênes et leva une main vers nous. Jamie répondit à son geste et ils approchèrent.

Toutes sortes de raisons pour expliquer cette visite défilaient dans ma tête. Au moins, ils ne semblaient pas menaçants. Le chef arrêta sa monture près de notre poteau d'attache, lâcha ses rênes et laissa son cheval à ses deux compagnons, qui restèrent en selle. Cela me parut légèrement rassurant. Peut-être s'étaient-ils simplement perdus. Pour autant que je sache (et je l'espérais de tout mon cœur), l'armée britannique n'avait rien à

faire avec nous pour le moment. De toute évidence, cet homme n'était pas le major Patrick Ferguson.

J'avais une étrange sensation entre les omoplates. Ce n'était pas de la peur, plutôt un malaise. Cet homme avait quelque chose d'étrangement familier. J'entendis Jamie ravalé son souffle, puis expirer lentement.

— Bienvenue, monsieur, dit-il d'une voix aimable mais neutre. Vous me pardonnerez de ne pas utiliser votre patronyme, je ne l'ai jamais connu.

— Stevens, répondit notre visiteur.

Il ôta son chapeau bordé de dentelle et s'inclina vers moi.

— Capitaine Joseph Stevens, à votre service, madame Fraser. Et... au vôtre, monsieur.

Son ton ironique me fit sourciller. Il portait une petite perruque militaire et, soudain, je le vis tel que je l'avais connu autrefois, avec une grande perruque blanche et une livrée verte. C'était sur la plantation de River Run.

— Ulysse ! m'exclamai-je.

Je laissai tomber mon couteau qui atterrit sur le sol dans un vacarme assourdissant.

Jamie invita le « capitaine Stevens » à entrer, avec cette courtoisie exquise qui indiquait qu'il dressait mentalement l'inventaire de tous les lieux de la maison où se trouvaient des armes. Il s'effaça pour faire entrer Ulysse dans son bureau, lança un bref regard vers son fusil derrière la porte et fit un signe de tête aux garçons en passant devant eux. Ils suivaient la scène les yeux écarquillés, tout comme Fanny qui venait d'apparaître dans le couloir.

— Fanny, lui demandai-je, va dans la cuisine s'il te plaît, prends une cruche de lait et des biscuits...

— Nous avons mangé tous les biscuits au petit-déjeuner, madame, répondit-elle. Il reste une demi-part de tarte dans le garde-manger.

— Ce n'est pas grave, ma chérie. Agnes et toi apporterez le lait et la tarte aux deux hommes dehors. Oh, Aidan... rapporte ça dans l'infirmerie,

s'il te plaît.

Je lui tendis mon couteau d'amputation qu'il reçut comme si on lui confiait Excalibur, le portant délicatement à plat sur la paume de ses mains.

Je me glissai dans le bureau et refermai la porte derrière moi. La dernière fois que j'avais vu Ulysse, c'était sur la plantation de River Run, près de Cross Creek, où il était le majordome de Jocasta, la tante de Jamie. Il était parti dans ce qu'on pourrait appeler par euphémisme des « circonstances difficiles », après qu'il avait été révélé qu'il n'était pas seulement l'employé de Jocasta depuis vingt ans mais également son amant et qu'il avait tué au moins un homme ainsi que, peut-être, Hector Cameron, le troisième mari de Jocasta. J'ignorais ce qu'il était devenu au cours des sept ou huit dernières années et le fait qu'il apparaisse à présent accompagné d'une escorte armée était profondément préoccupant.

Lorsque j'entrai dans le bureau, il se tourna vers moi en s'inclinant et en me regardant de haut en bas avec un air qui n'avait rien de la façade impassible d'un majordome.

— Madame Fraser, je me réjouis de vous voir en bonne santé.

— Merci. Vous-même avez l'air... en forme, capitaine Stevens.

Il était grand et imposant dans son uniforme bien coupé qui mettait en valeur ses épaules larges. En dépit de sa bonne santé apparente, son visage portait les traces d'une vie dure et ses yeux avaient changé. Ils n'avaient plus la neutralité courtoise d'un domestique. Ils étaient cernés, durs et, honnêtement, me donnaient envie de reculer d'un pas.

Il s'en rendit compte et esquissa un petit sourire amusé avant de se détourner.

Jamie sortit son whisky d'une armoire, indiqua un fauteuil à Ulysse, déposa sur son bureau un vieux plateau en étain cabossé avec une bouteille et des verres, et s'assit.

— Puis-je ? demandai-je à Ulysse en prenant la bouteille.

Il acquiesça et je lui versai une bonne dose de whisky, ainsi qu'à Jamie puis à moi. Il n'était pas question que je m'éclipse avant de savoir ce que le « capitaine Stevens » faisait là. Je pris mon verre et m'assis sur un tabouret derrière Jamie.

— *Slàinte !* fit Jamie en levant son verre.

— *Slàinte mhath !* renchérit Ulysse avec un léger sourire.

— Je vois que vous n'avez pas perdu votre *gàidhlig*, dit Jamie.

C'était une référence directe à River Run où la plupart des domestiques possédaient, par la force des choses, au moins des rudiments de la langue des Highlands.

Ulysse ne parut pas affecté le moins du monde. Il goûta le whisky, le fit tourner en bouche et émit un petit *hmm* d'approbation.

— J'ai rejoint la compagnie de lord Dunmore en 74, annonça-t-il. Vous le connaissez certainement.

Jamie se raidit légèrement.

— En effet, répondit-il aimablement. Bien que je n'aie pas eu le plaisir de le revoir depuis les jours qui ont précédé Culloden.

— Quoi ? demandai-je. Je ne me souviens pas d'un lord Dunmore.

— Il ne détenait pas encore son titre, à l'époque, expliqua Jamie. Mais tu l'as rencontré toi aussi, *Sassenach*. Il s'appelait alors John Murray. Il était tout jeune et était l'un des pages de Charles-Édouard Stuart.

— Ah, oui.

J'en gardais effectivement un vague souvenir : un garçon au physique assez ingrat, avec un menton fuyant, un gros nez et des touffes de cheveux roux.

— Et aujourd'hui, il s'appelle lord Dunmore ?

— Oui, répondit Ulysse. Il est désormais gouverneur de la colonie royale de Virginie et, depuis plus récemment, commandant d'une campagne victorieuse contre les Shawnees, dans l'Ohio, à laquelle j'ai eu le privilège de participer.

Son sourire acheva de m'inquiéter. Les guerres indiennes s'apparentaient souvent à une boucherie.

— Je vois, dit Jamie. Mais l'armée ne mène pas ce genre de campagne contre les Cherokees, n'est-ce pas ? Peut-être êtes-vous venu leur livrer la poudre et les munitions accordées par le gouvernement ?

— Non, je ne suis pas là pour les Cherokees, répondit Ulysse. D'ailleurs, je songe à quitter bientôt l'armée. Peut-être suivrai-je votre exemple, monsieur Fraser, et deviendrai propriétaire terrien. Toutefois, pour le moment, le but de ma visite est à la fois personnel et officiel.

— Personnel ? répéta Jamie en s'enfonçant dans son fauteuil. Que puis-je donc faire pour vous ?

— Votre tante, dit Ulysse en se penchant en avant et en scrutant les traits de Jamie. Est-elle en vie ?

Je fus prise de court sans toutefois être surprise. Jamie non plus. Son expression ne changea pas. Il inspira profondément avant de répondre :

— En effet, mais je ne peux pas vous en dire beaucoup plus.

Les traits d'Ulysse s'étaient animés et chargés d'urgence.

— Pouvez-vous me dire où elle se trouve ?

Bien que je ne puisse toujours pas deviner ce que pensait Jamie, dans ce cas-ci, j'étais pratiquement sûre que nous pensions la même chose.

Jocasta avait épousé l'un des amis de Jamie, Duncan Innes, tout en poursuivant sa liaison avec Ulysse, comme nous l'avions appris plus tard. Après les événements chaotiques à River Run et les révélations dramatiques qui avaient suivi, Ulysse s'était enfui, Jocasta avait vendu la plantation et Duncan et elle étaient partis en Nouvelle-Écosse où ils s'étaient établis dans une petite ferme sur l'île Saint-Jean.

L'armée britannique offrait la liberté aux esclaves qui rejoignaient ses rangs et, de toute évidence, c'était l'option qu'Ulysse avait choisie avec lord Dunmore. Bien que Jocasta l'eût affranchi en secret des années plus tôt, une liberté officielle était bien plus sûre, surtout en Caroline du Nord,

où un esclave libéré par son maître devait quitter la colonie dans les dix jours ou courir le risque d'être recapturé et vendu.

Il était donc un homme libre grâce aux bons soins du gouvernement britannique. Complètement et définitivement libre... tant qu'il n'était pas capturé par des Américains qui avaient d'autres idées en tête. Si je m'en réjouissais pour lui, j'avais également de nombreuses réserves.

Derrière le masque impavide de la servitude, cet homme avait dirigé en secret River Run durant vingt ans et avait tué sans scrupules. Il ne faisait aucun doute qu'il avait passionnément aimé Jocasta, et qu'elle l'avait aimé en retour. Tout cela était très romantique... et très troublant. Je conservais un souvenir vif des restes de Daniel Rawlings éparpillés sur le sol du mausolée à River Run.

Je lançai un bref regard vers Jamie, qui prit soin de ne pas se tourner vers moi. Il soupira, se passa une main sur le visage, puis répondit à Ulysse :

— Ma tante ne m'a pas écrit depuis cinq ans. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est en vie et en bonne santé. Du moins l'était-elle il y a trois ans, quand j'ai rencontré mon cousin Hamish à Saratoga. C'est lui qui m'a donné de ses nouvelles et je n'en ai pas eu d'autres depuis.

Tout cela était pratiquement vrai. Certes, nous en savions un peu plus, car Jocasta écrivait de temps à autre à son vieil ami Farquard Campbell, qui vivait à Cross Creek. Je comprenais que Jamie ne tienne pas à mettre un homme aussi dangereux que le capitaine Ulysse Stevens sur la piste de Duncan Innes, non prévenu et désarmé (sans compter qu'il n'avait qu'un bras).

Ulysse dévisagea gravement Jamie pendant une longue minute. J'entendais le tic-tac de la petite montre en argent de Jenny sur une étagère derrière moi ; elle l'avait laissée la semaine précédente lorsqu'elle était venue aider au brossage et au cardage de plusieurs peaux de mouton. Enfin,

avec un petit grognement qui pouvait aussi bien exprimer de l'amusement que du dépit, Ulysse se redressa sur son siège.

— Je m'en doutais un peu, dit-il.

— Je suis navré de ne pouvoir vous en apprendre plus, capitaine, répondit Jamie.

Il repoussa son siège et allait se lever lorsque Ulysse l'arrêta d'un geste.

— Pas si vite, monsieur Fraser, ou, pardon, devrais-je dire général Fraser ?

— Non, répondit sèchement Jamie. J'ai rendu ma commission à l'armée continentale et n'ai plus de liens avec elle.

— Bien sûr, pardonnez-moi, dit Ulysse, toujours aussi courtois. Toutefois, certaines choses sont plus difficiles à effacer qu'une simple commission, n'est-ce pas ?

— Si vous avez quelque chose à dire, dites-le puis poursuivez votre chemin, déclara Jamie avec une note d'impatience dans la voix. Il n'y a rien ici pour vous.

Le sourire d'Ulysse révéla l'absence d'une prémolaire sur un côté ainsi qu'une dent noircie.

— Vous m'excuserez, monsieur Fraser, mais je crains que vous ne vous trompiez. J'ai bien à faire ici, avec vous.

Il sortit de sa poche un document qui avait l'air officiel, cacheté avec de la cire rouge. Généralement, la cire rouge n'était pas bon signe.

— Lisez ceci, je vous prie, dit-il en le déposant délicatement sur le bureau de Jamie.

Jamie l'observa un moment puis, avec un haussement d'épaules, saisit la lettre et fit sauter le cachet avec le couteau à dépecer qui lui servait de coupe-papier. Il chaussa ses lunettes avec une lenteur délibérée et lissa le papier pour le défroisser.

J'entendais des voix dans la maison. Les filles étaient revenues de la laiterie avec du fromage pour le dîner et la motte de beurre dont elles

auraient besoin pour cuisiner le lendemain. Je sentis une odeur de framboises lorsque Fanny passa devant notre porte et entendis le cliquetis de son seau en fer-blanc contre le mur lorsqu'elle se retourna pour parler à Agnes. Nous aurions donc de la tarte... si les framboises survivaient assez longtemps dans une cuisine remplie de garçons affamés.

Jamie prononça des mots terribles en gaélique, ôta ses lunettes et adressa à Ulysse un regard qui avait de quoi mettre le feu à sa perruque. Je plongeai la main dans ma poche à la recherche de mes propres lunettes et lui pris la lettre des mains.

Elle était adressée par lord George Germain, secrétaire d'État aux Colonies. J'avais déjà entendu parler de lui. John Grey avait brièvement travaillé pour lui en tant que diplomate et n'en avait pas une haute opinion. Cela n'avait pas d'importance pour le moment.

Ce qui en avait, en revanche, c'était que lord Germain, secrétaire d'État..., etc., avait découvert que James Fraser (anciennement connu en Écosse sous le nom de lord Broch Tuarach, jacobite condamné puis gracié) avait, en l'an de grâce 1767, obtenu frauduleusement une concession de terres dans la colonie de Caroline du Nord, en cachant au gouverneur Tryon son identité de catholique, les catholiques ne pouvant légalement accéder à la propriété.

Je crus suffoquer.

C'était vrai. Non pas que Jamie eût caché qu'il était catholique au gouverneur Tryon ; celui-ci l'avait su d'emblée et avait décidé de fermer les yeux car il avait besoin de Jamie afin d'apaiser (par tous les moyens) l'arrière-pays tumultueux de la Caroline du Nord durant la guerre de Régulation. Toutefois, il était effectivement vrai que la loi interdisait d'accorder des concessions de terres aux catholiques. Par conséquent...

J'inspirai profondément et continuai :

En l'absence actuelle d'un gouverneur de la Caroline du Nord dûment nommé, le secrétaire d'État aux Colonies ordonne au susmentionné James Fraser de restituer l'acte de concession de terres frauduleusement obtenu au capitaine Ulysse Stevens de la Compagnie des pionniers noirs de Sa Majesté, agissant en tant qu'agent de l'État, et de libérer les lieux (l'emplacement et les dimensions de la concession étant détaillés dans le document annexe). Les métayers vivant actuellement sur la concession peuvent y demeurer pendant un an. Après quoi ils devront partir ou verser le loyer qui sera déterminé par le nouveau détenteur de cette concession.

Ma vue se brouilla et je lâchai la lettre.

— Espèce de serpent ! lançai-je à Ulysse.

Il ne me prêta pas attention, déclarant tranquillement à Jamie :

— Si j'étais vous, je prendrais cette lettre très au sérieux, monsieur Fraser. Vous remarquerez qu'il n'y est pas fait mention de procès, ni d'amende, ni d'emprisonnement. Cela aurait pu être le cas. Je possède le document original, signé par vous, où vous déclarez ne pas être catholique. Si vous décidez de passer outre...

La porte s'ouvrit et la tête de Fanny apparut.

— Monsieur, Agnes demande si les messieurs restent pour le dîner ?

Il y eut un profond silence. Puis Jamie se leva lentement.

— Non, *a leannan*. Tu peux lui dire qu'ils repartent tout de suite.

Il attendit, toujours debout, jusqu'à ce que la porte se referme. Je respirais si vite que des points blancs dansaient à la périphérie de mon champ de vision. Je distinguais néanmoins très clairement son visage.

— Sortez de ma maison, dit-il calmement. Et ne revenez pas.

Ulysse resta immobile un moment, un léger sourire au coin des lèvres, puis il se leva à son tour, très lentement.

— Comme je vous le disais, *monsieur*, à votre place, j’obéirais sans tarder. Si vous décidez d’ignorer l’injonction, l’armée aura toutes les justifications nécessaires pour venir brûler votre maison avec vous dedans.

Il marqua une pause et tourna la tête vers la porte que Fanny venait de refermer.

— Avec vous *tous* dedans, reprit-il.

Jamie fit un geste brusque et Ulysse eut un mouvement de recul, pour mon plus grand plaisir. En fait, Jamie avait simplement repris la lettre sur le bureau. Il la roula en boule et la lança dans l’âtre. Il se tourna de nouveau vers Ulysse avec une expression qui le fit se raidir.

Sans un mot, Ulysse se pencha dans la cheminée, ramassa le papier dans les cendres chaudes, le secoua, puis tourna les talons et sortit, le dos aussi droit que celui d’un majordome portant un plateau.

Jamie se rassit lentement et plaça ses mains à plat sur le bureau, prêt à passer à l’action. Dès qu’il aurait décidé quelle action entreprendre.

La Caroline du Nord avait bien un gouverneur suppléant, Richard Caswell, que nous connaissions assez bien. Néanmoins, il n’avait pas été nommé par le gouvernement mais élu provisoirement par le Comité de sécurité, lui-même nommé par le Congrès provincial. Ces deux entités relativement fluides n’avaient rien de légitime aux yeux de lord George Germain.

— Ils ne peuvent pas vraiment..., commençai-je.

Je m’interrompis. Bien sûr qu’ils le pouvaient. Une odeur de sciure fraîche et de poix suintante était entrée dans la maison par la porte ouverte. Elle venait du grand cèdre rouge près duquel les hommes taillaient des cales et des bardeaux pour le toit. Du bois. Quiconque avait survécu à un incendie ne pouvait entendre le mot « brûler » avec sérénité. Or, je ne me sentais pas sereine pour un sou. Jamie non plus.

— Cette lettre pourrait-elle être un faux ? demandai-je.

Jamie fit non de la tête.

— J'ai vu suffisamment de documents officiels pour reconnaître les sceaux, *Sassenach*.

— Tu penses qu'il y est pour quelque chose ? Que c'est Ulysse qui a lancé le gouvernement contre nous ?

Jamie réfléchit un instant avant de répondre :

— Beaucoup de gens sont au courant... mais je doute que la plupart d'entre eux en aient après moi et encore plus que certains soient capables d'attirer l'attention du secrétaire d'État sur une affaire aussi triviale.

— Hmm..., fis-je. Lord Dunmore, peut-être. Peut-être est-il redevable à Ulysse pour une raison ou pour une autre ?

Le feu commençait à monter aux joues de Jamie et il serra le poing.

— Qu'a dit ce *balgair*, déjà ? Qu'il envisageait de devenir propriétaire terrien à son tour ?

Je fixai la surface du bureau comme si la lettre s'y trouvait toujours.

— Bordel de merde ! Et il a dit qu'il possédait le document original. Pas « le gouvernement » ni « lord Germain ». Lui !

Le gouvernement britannique avait la manie de confisquer les propriétés des rebelles pour les donner à leurs laquais. Ils l'avaient fait dans toutes les Highlands après Culloden. Jamie avait sauvé Lallybroch en transférant le titre de propriété à son neveu âgé de dix ans avant la bataille.

Il y eut un silence.

— A-t-il plus que deux hommes avec lui ? demanda-t-il.

La question s'adressait à lui-même et il y répondit sur-le-champ :

— Oui. Reste à savoir combien.

La réponse, quelle qu'elle soit, le fit bondir sur ses pieds avec un air déterminé derrière lequel je perçus une détermination féroce. Je ressentais la même, ma stupeur et mon angoisse se muant en fureur.

— Le bâtard ! grognai-je.

Jamie ne répondit pas, il ouvrit la porte du bureau et beugla en direction de la cuisine :

— Aidan !

Bobby Higgins fut le premier à arriver, ses traits pâles rougis par l'inquiétude et l'excitation. Bien que n'étant pas un bon cavalier, il allait grand train sur une route dégagée. Depuis l'attaque de l'ours, il s'était remis à porter son mousquet en bandoulière partout où il allait.

— Ian arrivera dès que possible, lui expliqua Jamie en harnachant en hâte Phineas, le plus rapide de nos trois chevaux. J'ai envoyé les garçons prévenir les Lindsay, Gilly MacMillan et les McHugh, qui préviendront les autres. Ensuite, ils viendront ici. Tu m'accompagneras et, lorsque nous aurons trouvé leurs traces, tu reviendras ici les informer et les guider jusqu'à moi. D'accord ?

— Oui, chef ! répondit Bobby en redressant le dos.

Soldat un jour, soldat toujours. Jamie lui donna une tape dans le dos et mit un pied à l'étrier.

— En route !

Il remercia l'ange ou le démon qui décidait du temps. Il ne pleuvait pas encore et suivre la piste d'Ulysse et de ses deux compagnons dans le sol boueux fut un jeu d'enfant.

Ils arrivèrent bientôt dans un endroit à un peu plus d'un kilomètre de la maison où les traces dans la terre retournée indiquaient qu'Ulysse avait rejoint un groupe d'une vingtaine d'hommes, au moins. Peut-être plus.

— Retourne à la maison, cria-t-il à Bobby. Dis à Ian d'emmener autant d'hommes qu'il pourra et laisse des instructions pour les autres. Même un aveugle pourrait suivre ces traces.

Bobby acquiesça, enfonça son chapeau sur sa tête et repartit vers le haut du versant, dangereusement penché en arrière sur sa selle, tenant les rênes contre son torse. Jamie tiqua, puis lui adressa un signe encourageant lorsque Bobby lui lança un regard par-dessus son épaule. Il fallait juste qu'il tienne sur son cheval jusqu'à la maison.

— Même s'il chute et se brise le cou, les autres pourront suivre nos traces jusqu'ici, marmonna-t-il en lui-même. S'il ne tombe pas des cordes.

Il leva le nez. Des tourbillons de nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de lui. Il aperçut un éclair au loin et compta jusqu'à dix avant que le grondement de tonnerre lui parvienne.

— *Trobhat !* dit-il à Phineas.

Ils reprirent leur descente en suivant les empreintes de sabots noires, toujours clairement visibles.

Si les cavaliers avançaient rapidement, ils ne fuyaient pas. Quelques gouttes tombèrent sur son visage, mais l'orage n'avait pas encore éclaté. Jamie gardait ses distances, attendant ses hommes.

À son immense soulagement, ils ne tardèrent pas. Il s'arrêta au sommet d'une colline pour les attendre, hors de portée d'ouïe des troupes qu'il suivait. Il supposait qu'il s'agissait de vraies troupes régulières. Ulysse ne s'amuserait pas à se faire passer pour un soldat britannique s'il ne l'était pas réellement. Il devrait donc procéder avec prudence, ne voulant pas les combattre. Sa milice de débutants n'était pas encore prête à affronter des soldats entraînés.

Il profita de ce moment de répit pour se demander ce qu'il voulait réellement.

Coincer Ulysse seul, avec un couteau à la main et cinq minutes pour s'en servir. À défaut, il voulait le rattraper pour fouiller dans ses sacoches à la recherche de la maudite lettre (pourquoi n'avait-il pas eu le réflexe de l'empêcher de la reprendre ?) et, si Ulysse l'avait avec lui, l'original de l'acte de concession de terres. Pour cela, il devait l'éloigner de ses compagnons et le séquestrer brièvement quelque part. Il aurait donné les doigts restants de sa main droite pour avoir Petit Ian à ses côtés. L'attendre était trop risqué.

Il se signa, récita une brève prière à saint Michel puis engagea son cheval dans un taillis d'épicéas. En émergeant de l'autre côté, il aperçut le

reflet du soleil sur les flancs des chevaux et entendit le cliquetis des harnais.

— *Trobhad a seo !* Par ici !

L'humidité dans l'air étouffait les bruits et il eut l'impression d'appeler à travers un oreiller. Ils l'entendirent néanmoins et, une minute plus tard, ses hommes l'avaient rejoint.

— Qui pourchassons-nous, monsieur ? demanda poliment Anson McHugh.

C'était l'aîné des fils de Tom McHugh. Il était venu avec son père, son frère cadet, ainsi qu'avec les frères Lindsay et quelques autres qui habitaient suffisamment près de la Grande Maison pour avoir reçu son appel à temps.

— Un groupe de soldats britanniques noirs, répondit Jamie.

— Des soldats noirs ? répéta Anson, surpris. Ça existe ?

— Oui. Lord Dunmore... Sais-tu qui c'est ? Non, peu importe. Cela a commencé il y a quelques années quand il s'est heurté aux Virginiens qu'il était censé gouverner. Comme ils refusaient de lui obéir, il a décrété que tous les esclaves qui rejoignaient l'armée seraient libérés, nourris, vêtus et payés.

C'était plus que ce que la plupart des soldats continentaux pouvaient espérer.

Anson hocha la tête, l'air grave. Tous les McHugh avaient un air grave, sauf leur mère. Dieu savait que cette femme avait besoin d'avoir le sens de l'humour avec sept enfants, tous des garçons.

— C'est donc une trahison, ce qu'on s'apprête à faire ? demanda Anson.

L'idée ne semblait pas lui déplaire.

— Très probablement, répondit Jamie en se retenant de sourire.

Il se souvint soudain d'une conversation houleuse qu'il avait eue avec John Grey alors qu'ils se rendaient en Irlande. Agacé par le refus de Jamie de lui dire ce qu'il savait des intentions de Tobias Quinn, Grey avait

déclaré : « Il est sans doute futile de rappeler qu'assister les ennemis du roi, même passivement, est un acte de trahison. » Ce à quoi il avait rétorqué : « Il n'est pas futile de rappeler que je suis un traître condamné. Ce crime comporte-t-il différents degrés de gravité ? Est-ce cumulatif ? Car, lorsqu'ils m'ont jugé, ils ont simplement dit "trahison" avant de me passer une corde autour du cou. »

En dépit de l'urgence de la situation, le sourire qu'il avait retenu apparut malgré lui. Un cri de Gillebride MacMillan le rappela à l'ordre. Il éperonna son cheval et ils grimpèrent sur les hauteurs aussi rapidement qu'ils le pouvaient sur le tapis glissant d'aiguilles de pin mouillées.

Ils rejoignirent Gillebride qui indiqua une direction d'un mouvement du menton.

Les soldats s'étaient arrêtés au bord d'un ruisseau pour abreuver leurs chevaux. C'était une chance. Jamie aperçut Ulysse près de la rive. Il était adossé au tronc d'un saule dont les branches sans feuilles retombaient autour de lui tels les barreaux d'une cage.

Prenant cela comme un bon présage, Jamie expliqua son plan à ses hommes. Puis il laissa Anson McHugh crier « Un, deux... *trois* ! » et le groupe se dispersa comme un œuf dans une poêle à frire. Gillebride et les McHugh prirent le flanc gauche tandis que les Lindsay et Jamie fondaient droit sur le ruisseau dans le but d'éparpiller les soldats et de capturer Ulysse.

— Occupe-toi des chevaux, cria Jamie à Kenny Lindsay derrière lui. J'ignore lequel appartient à notre homme. Ce sont les sacoches que je veux.

— Bien, *Mac Dubh*, répondit Lindsay avec un sourire.

Jamie poussa un cri de Highlander et Phineas, peu habitué à ce genre de sauvagerie, fit une embardée en couchant les oreilles.

Les soldats bondirent aussitôt pour se défendre. Toutefois, leurs chevaux n'avaient guère apprécié non plus le cri de guerre de Jamie. Ulysse

avait jailli de sous son arbre tel un rat débusqué par un renard et courut vers sa monture attachée.

Jamie arrêta Phineas dans une projection de feuilles mouillées, sauta à terre et courut le long du ruisseau, indifférent aux cailloux et à l'eau glacée qui éclaboussait ses jambes. Il se jeta sur Ulysse au moment où celui-ci glissait un pied dans l'étrier. Il l'arracha à son cheval, le poussa et lui envoya son poing dans le ventre.

— Les sacoches ! cria-t-il par-dessus son épaule.

Il aperçut Kenny glisser de sa monture et courir vers le cheval. Ulysse profita de cette fraction de seconde d'inattention pour le frapper fort à l'oreille et le pousser en arrière dans le ruisseau. Le froid qui transperça ses vêtements fut aussi choquant que la douleur étourdissante dans son oreille. Il parvint néanmoins à rouler sur lui-même et à se redresser péniblement. Il y eut une détonation tout près. Kenny avait tiré sur Ulysse et l'avait raté. L'un des soldats se jeta sur lui par-derrière et le plaqua au sol.

L'ancien majordome était déjà en selle. Il éperonna sa monture et s'élança vers le ruisseau et Jamie, qui eut juste le temps de bondir de côté avant de glisser sur une pierre mousseuse et de retomber. Au passage, il se prit un coup de sabot dans la hanche au moment où il tentait de se relever et il retomba, à plat ventre cette fois.

Il était trop furieux pour parvenir à jurer quelque chose de cohérent. Son œil gauche larmoyait profusément. Il s'essuya avec sa manche en oubliant que celle-ci était trempée.

Les Lindsay s'étaient lancés à la poursuite d'Ulysse et d'un petit groupe de soldats qui l'avaient accompagné. Les McHugh en pourchassaient d'autres qui s'étaient enfuis dans la direction inverse, s'enfonçant dans un enchevêtrement d'aulnes et de pruches. Il entendait des entrechocs d'épées et de canons de fusil.

Il leur avait dit qu'il ne voulait pas de morts. Toutefois, emportés par le feu de leur premier vrai combat, les jeunes McHugh ne s'en souviendraient

peut-être pas. Les soldats d'Ulysse, eux, n'avaient pas cette interdiction. *Mirabile dictu*, Phineas se trouvait toujours là où il l'avait laissé. Il n'était pas ravi de voir son maître encore vivant et, lorsque Jamie monta en selle en dégoulinant sur lui, il tenta de lui mordre la jambe. Jamie lui donna un coup de rênes sur le museau, lui fit tourner la tête et remonta vers le haut de la colline et les bruits de rixe.

L'orage avait éclaté et la pluie tombait dru. Il distinguait à peine le sentier devant lui. Puis il déboucha soudain sur une petite clairière sombre, remplie de couches de feuilles mortes enfoncées dans la boue par le piétinement des chevaux. Certains des soldats britanniques étaient armés de mousquets mais leurs assaillants ne leur laissaient pas le temps de viser.

Enfin, presque. Un coup partit dans un nuage de fumée blanche et, avant qu'il ait pu constater si quelqu'un avait été touché, le sol devant lui bougea. Il *bougea* ! Phineas en eut assez et, avant que Jamie ait pu l'empêcher de fuir, il émit un hennissement furieux et chargea la forme mouvante.

Un énorme sanglier noir jaillit des feuilles mortes sous lesquelles il était couché et tous les chevaux devinrent comme fous.

Un bruit de sabots non loin de la maison me parvint à travers les arbres. Je me trouvais dans la cave à tubercules, retournant les patates douces à la recherche de traces de pourriture. Je lâchai celle que je tenais, sortis de la cave telle une marmotte de son terrier et tendis l'oreille.

Ce n'est pas un combat. J'entendais plusieurs hommes, mais aucun cri ni aucun bruit de violence. Je claquai la porte derrière moi et courus vers la maison. Je ralentis en entendant Bluebell aboyer. Ce n'était pas son cri hystérique qui signifiait « Des inconnus approchent ! », ni sa version du hallali qu'elle réservait aux putois, aux opossums, aux ratons laveurs, aux marmottes et à tout ce qu'elle considérait comme méritant d'être chassé. C'était son jappement extatique de bienvenue. L'angoisse qui m'avait saisie dans la cave se mua en soulagement. Personne n'était mort.

Je descendis le sentier en essuyant mes mains pleines de terre sur mon tablier de jardinage et en me demandant combien d'hommes Jamie avait ramenés avec lui et ce que je pourrais bien leur servir à dîner. Je me demandais également s'il avait pu récupérer la désastreuse lettre de lord George Germain.

J'arrivai juste à temps pour dire au revoir aux Lindsay qui rentraient chez eux. L'épouse de Kenny les attendait pour dîner, m'annoncèrent-ils.

— Les autres sont déjà repartis, expliqua Murdo avec un geste vague vers le flanc est du Ridge. Nous, on est juste venus au cas où *Mac Dubh* aurait besoin d'un coup de main.

Un coup de main pour quoi ? me demandai-je. Je ne retins pas Murdo, qui était déjà en selle et avait clairement hâte de partir. Il était tard dans l'après-midi et le ciel était toujours orageux. J'agitai la main en guise d'adieu puis entrai dans la maison, curieuse de savoir ce que Jamie nous avait ramené. Certainement pas Ulysse...

Ce n'était pas lui. J'entendis Jamie parler courtoisement à quelqu'un dans l'infirmerie, puis la réponse d'un homme dont je ne connaissais pas la voix.

J'écartai le rideau (*peut-être restera-t-il suffisamment longtemps à la maison pour me mettre enfin une porte ?*) et m'arrêtai. Ce n'était ni Ulysse ni l'un des hommes qui l'avaient accompagné. Toutefois, il s'agissait bien d'un soldat. Il était noir et portait un uniforme de l'armée britannique que je n'avais encore jamais vu : des culottes noires, une veste rouge écarlate sans autre décoration que le petit galon de caporal et une écharpe blanche tachée, portée en travers du torse et brodée des mots « Liberté pour les esclaves ».

— Ah, te voilà, *Sassenach*, dit Jamie en se levant de mon tabouret. J'espérais que tu reviendrais bientôt. Permits-moi de te présenter le caporal Sipio Jackson, de la Compagnie des pionniers noirs de Sa Majesté.

Il fit signe à l'homme sur la table.

— N’essayez pas de vous lever. Je ne voudrais pas avoir à vous porter de nouveau.

— Votre humble serviteur, madame.

Me dévisageant d’un air méfiant, le sergent Jackson roula péniblement sur le côté et s’inclina aussi profondément que sa position le lui permettait. Il avait un étrange accent : anglais, avec une intonation plus suave.

— Enchantée, monsieur Jackson, répondis-je en l’examinant.

Sa jambe droite était brisée et il avait le teint couleur de suif. C’était une méchante fracture ouverte, le bord dentelé du tibia saillant à travers son bas en laine. On lui avait enlevé sa botte.

Je palpai la cheville du sergent, cherchant le péroné au-dessus de l’articulation. Son bas était imprégné de sang légèrement roussi. La plaie n’était pas toute fraîche.

— C’est arrivé il y a combien de temps ? demandai-je à Jamie.

Jamie lança un regard par la fenêtre. Les nuages commençaient à se disperser et leurs bords étaient teintés de rose sombre.

— Environ deux heures, répondit-il. Je lui ai donné du whisky pour l’état de choc.

Il indiqua la tasse vide près de la main du caporal.

— Je vous en remercie, monsieur, dit ce dernier. Ça m’a fait du bien.

En dépit de son teint gris et de son visage baigné de sueur, son regard était vif et alerte. Il suivait des yeux mes mains, l’une remontant lentement le long de son tibia, l’autre palpant délicatement son mollet. Il ravala son souffle lorsque j’approchai à quelques centimètres de l’endroit où son tibia saillait.

— Votre péroné est lui aussi fracturé, l’informai-je. Jamie, veux-tu bien me passer ces ciseaux ? Et donne-lui encore du whisky mais dilué à moitié avec de l’eau. Comment est-ce arrivé, caporal ?

Il ne se détendit pas lorsque je découpai son bas. Il était mince et longiligne. Les muscles de sa jambe étaient contractés. Il inspira

profondément et, en le remerciant d'un signe de tête, prit la tasse pleine que Jamie lui tendait.

— Je suis tombé de mon cheval, madame. Il a été effrayé par... un cochon.

Je relevai des yeux surpris vers lui. Il grimaça et précisa :

— Un très *gros* cochon. Je n'en avais jamais vu d'aussi énorme.

— C'est vrai, confirma Jamie. Ce n'était pas la truie blanche mais sûrement l'un de ses rejetons. Un sanglier. Il est pendu dans le fumoir. Au moins, je n'aurai pas perdu ma journée.

Son regard était fixé sur le visage du caporal Jackson et je devinais les calculs qu'il faisait dans sa tête.

Apparemment, le caporal les devinait aussi. Je ne lui avais encore rien fait de douloureux mais sa main était crispée autour de la tasse de whisky et l'air méfiant avec lequel il m'avait accueillie n'avait toujours pas disparu.

— Fanny est-elle à la maison ? demandai-je à Jamie. J'aurai besoin d'aide pour réduire la fracture et bander la jambe.

— Je t'aiderai, *Sassenach*, répondit-il en se levant et en se tournant vers mes étagères. De quoi as-tu besoin ?

Je lui lançai un regard suspicieux, qu'il me retourna avec une expression d'un calme implacable. Il ne me laisserait pas seule avec un homme qui, techniquement, était un ennemi, si invalide soit-il.

J'étais partagée entre une légère irritation et un indéniable soulagement. C'était le soulagement qui m'agaçait.

— Très bien, dis-je sèchement.

Cela le fit sourire. Puis un doute me vint.

— Jamie, tu veux bien me suivre un moment ? Ne bougez pas trop, monsieur Jackson. Nous revenons tout de suite.

J'entraînai Jamie dans la cuisine et refermai la porte matelassée qui la séparait du reste de la maison.

— Que comptes-tu faire de lui ? demandai-je. Est-il notre prisonnier ?

J'avais l'intention de réduire la fracture, de la bander puis d'appliquer ce qu'on appelait alors la « méthode de Bassora », enrichie de mes propres petites innovations. En résumé, des bandages trempés dans du plâtre de Paris, léger mais fragile, enroulés par-dessus des bas et un rembourrage (je n'avais sous la main que de la mousse séchée, mais elle ferait l'affaire) qui immobiliserait le membre tout en permettant au caporal de se déplacer, avec une canne ou des précautions. Toutefois, si Jamie avait besoin qu'il reste immobile, je me contenterais de réduire la fracture, de bander les plaies et de poser une attelle.

— Non, répondit Jamie en réfléchissant. Je n'ai aucun intérêt à le garder prisonnier. Je sais ce qu'Ulysse a l'intention de faire puisqu'il me l'a dit. Retenir cet homme ne le fera pas changer d'avis.

— Reviendra-t-il pour M. Jackson ? Après tout, il est désormais un officier britannique.

Jamie me dévisagea un instant, puis esquissa un sourire ironique.

— Tu crois toujours que les militaires britanniques sont des gens honorables, *Sassenach* ?

— Je... euh... Certains le sont, non ? Lord John ? Son frère ?

— Humph, convint-il à contrecœur. T'ai-je déjà raconté ce que m'a fait le duc il y a vingt ans ?

— Non, je ne crois pas.

Je n'étais pas étonnée qu'il continue à lui en vouloir après toutes ces années. Quoi qu'il en soit, cela pouvait attendre.

— Pour ce qui est de l'armée en général... tu as peut-être *un peu* raison, repris-je. Mais j'ai moi aussi combattu dans l'armée anglaise, tu sais...

— Oui, je sais. Mais...

— Écoute-moi. J'ai vécu avec eux, je me suis battue avec eux, je les ai soignés, je les ai tenus contre moi pendant qu'ils mouraient, tout comme lorsque nous nous sommes battus pour les Stuart et...

— Et quoi ?

Il se tenait immobile, les poings posés sur la table, me regardant fixement.

— Et un bon officier n’abandonne jamais ses hommes.

Il y eut un grand silence, uniquement perturbé par le murmure du feu et le grondement de la bouilloire. Je fermai les yeux en me disant : *Beauchamp, quelle idiotie !...* Il avait abandonné ses hommes à Monmouth pour me sauver la vie. Peu importait que la bataille soit terminée, que l’ennemi ait battu en retraite, que ses hommes ne soient plus en danger, que presque tous n’étaient enrôlés que provisoirement et que leur service se terminerait le lendemain à l’aube. Beaucoup étaient déjà rentrés chez eux. Tout cela importait peu. Il avait abandonné ses hommes.

— En effet, dit-il doucement.

Je rouvris les yeux. Il se redressa et étira son dos.

— Tu penses donc qu’Ulysse est ce genre d’officier ? demanda-t-il. Qu’il reviendra chercher son caporal ?

— Je ne sais pas, répondis-je en me mordant la lèvre. Que feras-tu s’il revient ?

Il baissa les yeux vers la table, sondant sa surface en chêne poli comme s’il s’agissait d’un miroir scrutateur qui lui montrerait l’avenir.

— Non, tu as raison, dit-il enfin. Il ne viendra pas lui-même ; il enverra quelqu’un. Il ne se mettra pas à ma portée maintenant que je suis prévenu, mais il n’abandonnera pas son homme.

Il réfléchit un moment, puis hocha la tête.

— Peux-tu le réparer de sorte qu’il soit en état de voyager, *Sassenach* ?

— Oui, jusqu’à un certain point. C’est pourquoi je t’ai posé la question.

— Très bien, fais ton possible. Quand tu auras terminé, je parlerai au caporal Jackson et déciderai de ce qu’il convient de faire.

Il tourna les talons.

— Jamie..., le rappelai-je.

— Oui ?

— Tu es un homme d'honneur. Je le sais et tu le sais aussi.

Il esquissa un sourire.

— J'essaie de l'être, *Sassenach*. Mais la guerre est la guerre. L'honneur te permet simplement de te regarder plus facilement dans le miroir après coup.

Son « je déciderai de ce qu'il convient de faire » m'inquiétait au plus haut point. Toutefois, je ne pouvais rien faire de plus que réduire la fracture du caporal Jackson, arrêter le saignement et soulager sa douleur dans la mesure du possible.

— J'aurai besoin de toi pendant encore quelques minutes, dis-je à Jamie. Quelqu'un doit le tenir pendant que je réaligne ses os. Fanny n'est pas assez grande ni assez forte.

Bien qu'il ne parût pas enchanté par cette perspective, il me suivit dans l'infirmerie où j'expliquai la procédure au caporal.

— Vous n'avez rien à faire sinon rester immobile et vous détendre autant que possible.

— Je ferai de mon mieux, madame, m'assura-t-il.

Il était moite et ses lèvres étaient presque blanches. J'hésitai un instant, puis sortis ma bouteille d'éther. Entre l'éventuel risque cardiaque et l'avantage de pouvoir opérer un patient totalement inerte... le choix fut vite fait.

— Je vais vous endormir, expliquai-je en lui montrant le masque en osier et le compte-gouttes. Je vais poser ce masque sur votre visage puis verser quelques gouttes de ce liquide dessus. L'odeur est... un peu étrange, mais, si vous respirez normalement, vous vous endormirez rapidement et je pourrai remettre votre jambe en place sans vous faire mal.

Le caporal paraissait plus que dubitatif. Avant qu'il ait eu le temps de protester, Jamie posa une main sur son épaule.

— Si j'avais voulu vous tuer, je vous aurais noyé dans le ruisseau ou abattu plutôt que de vous porter jusqu'ici afin que ma femme puisse vous

empoisonner. Restez tranquillement allongé.

Il appuya fermement sur l'épaule du caporal et ce dernier capitula à contrecœur.

Il roulait des yeux affolés au-dessus du masque, regardant d'un côté et de l'autre comme un dernier adieu à son environnement.

— Tout ira bien, tentai-je de le rassurer.

Il sursauta soudain et saisit la petite poche en cuir que je portais autour du cou. Elle s'était échappée de son lieu habituel entre mes seins lorsque je m'étais penchée sur lui.

Il écarta le masque de son autre main, l'air choqué.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il dedans ?

— Euh... ma foi, je n'en sais rien, répondis-je en la lui reprenant délicatement. C'est... hum... ce qu'on appelle un « sac médecine », une sorte d'amulette. Elle m'a été donnée par une guérisseuse indienne il y a quelques années. De temps en temps, j'y ajoute quelque chose, un caillou, une herbe... Mais je n'ai jamais sorti ce qu'elle y avait mis. Cela me paraîtrait... incorrect.

Son air choqué s'était transformé en profond intérêt teinté de respect. Il avança un index et, demandant ma permission du regard, toucha le cuir usé. Je sentis une pulsation dans ma paume, comme si la petite poche réagissait.

Il le vit sur mon visage et ses traits se transformèrent. Il n'avait plus peur, ni de moi, ni de Jamie, ni de rien.

— C'est votre *moco*, dit-il doucement.

— *Moco* ?

— Oui, répondit-il, les yeux toujours fixés sur la poche en cuir. Mon arrière-grand-mère est une Gullah. C'est une *hoodoo*. Je crois que vous en êtes une aussi, madame.

Il se tourna soudain vers Jamie.

— Voulez-vous bien m'aider, monsieur ? Dans mon sac à dos, il y a un morceau de flanelle rouge avec une aiguille piquée dedans.

Jamie m’interrogea du regard et j’acquiesçai. Il alla fouiller dans un sac loqueteux posé dans un coin et revint avec un petit paquet rouge.

Jackson le remercia d’un signe de tête, se redressa sur un coude, retira précautionneusement l’aiguille et déplia le tissu. Du bout de l’index, il éparpilla délicatement son contenu, un amas de cailloux, de plumes, de graines, de feuilles sèches, de bouts de bois et de fer. Il en extirpa un petit objet sombre et dur, et le déposa dans ma paume.

— C’est une racine de John le Conquérant, m’expliqua-t-il. Mon arrière-grand-mère me l’a donné. Elle m’a dit que c’était de la magie blanche et qu’elle me guérirait si j’étais blessé ou malade. S’il vous plaît, mettez-la dans votre *moco* quand vous poserez les mains sur moi.

C’était une racine nodulaire séchée, si foncée qu’elle paraissait presque noire. Je comprenais pourquoi son aïeule lui avait dit que c’était de la magie blanche : on aurait dit une paire de minuscules testicules. Je passai mon pouce sur la racine, elle était lisse comme du bois poli. En dehors de ce détail, je ne sentais rien de particulier.

— Merci, lui dis-je. Votre arrière-grand-mère est une... *hoodoo* ? C’est une sorte de guérisseuse ?

Il acquiesça tout en pinçant les lèvres d’un air légèrement dubitatif.

— Oui, en partie, madame.

Jamie se racla la gorge pour nous rappeler à l’ordre. Il se tenait devant la cheminée et de la vapeur s’élevait de ses cheveux et de ses vêtements trempés. Je glissai la racine dans mon amulette et repris le masque.

— Rallongez-vous, monsieur Jackson. Cela ne prendra qu’un moment.

Naturellement, cela prit plus qu’un moment. Néanmoins, l’air ébahi du caporal Jackson quand il rouvrit les yeux et vit sa jambe réalignée et enveloppée dans des bandelettes de lin trempées dans un mélange de gypse, de chaux et d’eau fut très gratifiant.

— Ah ! fit-il.

Il ajouta quelque chose dans une langue que je ne reconnus pas.

— Vous allez sans doute vous sentir légèrement étourdi, lui dis-je. Fermez les yeux et reposez-vous. Le plâtre sur votre jambe doit encore sécher avant que nous puissions vous déplacer.

Je glissai une serviette pliée sous sa tête et le recouvris avec ma fidèle couverture chirurgicale.

— Je vais vous faire porter une boisson chaude qui soulagera la douleur, déclarai-je en drapant la couverture autour de ses épaules. Je reviendrai vous voir très vite.

Fanny se trouvait dans la cuisine, découpant de petits dés de lard, surveillée de près par Bluebell. Toujours serviable, elle accepta d'interrompre sa tâche pour préparer un *posset* pour M. Jackson.

— Tu bats un œuf dans du lait et tu le fais chauffer, expliquai-je. Au fait, nous avons des œufs ?

— Oui, m'dame, répondit-elle fièrement. J'en ai trouvé trois ce matin, mais je crois que ce sont des œufs de cane. Ils étaient près du ruisseau et ils sont plus gros que ceux de vos Scots Dumpys.

— Tant mieux, tant qu'ils sont assez frais. S'il y a un embryon dans l'œuf... tu sais, un début de canard ?... extrais-le et donne-le à Bluebell. Il pourrait gâter le *posset*. Non pas que le caporal le remarquerait. Ensuite, ajoute deux mesures de whisky et une cuillerée de sucre. Je crois qu'il s'endormira tout de suite. Dans le cas contraire, donne-lui une cuillerée de laudanum.

Je la laissai avec l'instruction de venir me prévenir si le caporal paraissait fiévreux ou agité, puis montai à l'étage m'occuper de mon autre patient.

Assis nu sur le lit, Jamie essuyait ses cheveux avec une serviette. Je la lui pris, déposai un baiser sur sa nuque et lui massai le crâne. Il soupira d'aise et affaissa ses épaules.

Il ne frissonnait pas, bien que son corps soit froid. Trop froid même pour avoir la chair de poule. Sa peau avait un aspect lisse et nacré ; elle était

moite et fraîche au toucher.

— Tu ressembles à l'intérieur d'une coquille d'huître, observai-je en frottant mes mains l'une contre l'autre pour les réchauffer avant de lui masser les épaules. Je vais te frictionner.

Il émit un petit son amusé et se pencha en avant, me présentant son dos.

— Si tu trouves que je ressemble à une huître, c'est inquiétant, dit-il. Hmm... Dieu que ça fait du bien. Comment va ton homme ?

— Je crois qu'il s'en sortira s'il n'appuie pas sur sa jambe pendant quelques semaines. Une fracture ouverte est toujours délicate en raison du risque d'infection ou de déplacement osseux. Toutefois, la cassure elle-même était relativement propre.

J'aperçus ses vêtements jetés en tas sur le sol dans une petite mare d'eau. Son pardessus d'un côté, ses culottes en daim, sa chemise de chasse et ses bas en laine de l'autre.

— Que diable as-tu fait ? demandai-je tout en le massant doucement. Tu es tombé dans l'eau ?

— Oui.

Son ton indiquait qu'il n'avait pas envie d'en parler. *Donc il n'a pas récupéré la lettre.* Je remarquai que son oreille gauche était rouge vif et enflée. Je l'examinai de plus près.

— Le sanglier ? demandai-je en la touchant délicatement.

— Ulysse, répondit-il en s'écartant.

— Et quoi d'autre ?

— J'ai reçu un coup de sabot, admit-il avec réticence. Ce n'est rien, *Sassenach.*

— Peuh ! J'ai déjà entendu ça quelque part. Montre-moi.

Avec un grognement irrité, il se pencha sur le côté et leva son bras. Une ecchymose fraîche bleu pâle d'une vingtaine de centimètres courait de sa hanche au sommet de sa cuisse. Je la palpai délicatement, lui arrachant quelques autres grognements. Il ne semblait pas avoir d'os brisés.

— Je te l'avais dit, déclara-t-il. Je peux m'allonger à présent ?

Il n'attendit pas ma permission et s'étira sur le lit avec un gémissement voluptueux, fléchit ses orteils et ferma les yeux.

— Si tu finissais de m'essuyer ? suggéra-t-il en entrouvrant un œil. Un peu de friction ne me ferait pas de mal.

— Et si Fanny entre pendant que je te frictionne pour me dire que M. Jackson est en train de mourir ?

— Pourras-tu le sauver si c'est le cas ?

Sa main lissait nonchalamment les poils de sa toison pubienne rousse, au cas où je n'aurais pas saisi l'allusion.

— Probablement pas, à moins qu'il ne s'étrangle avec le *posset*, répondis-je.

— Il aura fini le *posset* bien avant que tu atteignes le point de non-retour, m'assura-t-il.

Il m'avait expliqué de longues années plus tôt que le combat vous donnait une formidable érection (si vous étiez un homme, supposai-je), à condition de ne pas être trop grièvement blessé. Son désir de friction était sans doute rassurant.

Je m'assis près de lui et pris la chose en main, pour ainsi dire. Elle était froide, blême et ratatinée, mais sembla rapidement se réchauffer sous mes doigts.

— Cela m'aide à penser, observa-t-il.

— Je doute que les hommes pensent dans ce genre de situation.

Les poils de son corps avaient séché et commençaient à se dresser pour former son duvet exubérant habituel.

— Bien sûr que nous pensons, dit-il en refermant les yeux.

Son teint rosissait à vue d'œil et il affichait un demi-sourire de contentement. J'avais clairement réussi à activer sa circulation.

— À quoi, exactement ? demandai-je.

Je m'allongeai près de lui et pressai mon visage contre son épaule sans le lâcher ni ralentir ma friction. Une grande main froide s'insinua sous mes jupes, remonta le long de ma cuisse et saisit fermement ma fesse.

— À ça, répondit-il avec un air satisfait. Tu préférerais être sur le dessus, *Sassenach* ? Ou penchée sur un oreiller... pour la vue ?

J'ignorais si l'adrénaline de la bataille se propageait immédiatement dans tout le corps, la proximité de la mort déclenchant un puissant besoin de se reproduire, ou si l'envie de sexe ne reflétait pas simplement le besoin de se rassurer en se prouvant qu'on était encore en vie et en bon état de fonctionnement. Quoi qu'il en soit, je devais admettre que le résultat était apaisant.

Je secouai mes vêtements et remis un peu d'ordre dans ma toilette, examinai mon reflet dans le miroir et relevai mes cheveux dans un semblant de chignon retenu par deux plumes volées en passant dans le bureau de Jamie. J'entendais des voix dans la cuisine et souris : l'une d'elles était celle de Ian.

Tòtis et lui étaient assis à table, mangeant du pain avec du miel et discutant avec Fanny et Agnes dans un mélange de langues : de l'anglais, du gaélique, ce que je supposais être du mohawk, plus quelques mots en français et une sorte de langue des signes se rapportant à la nourriture.

— Ah, te voilà ! me réjouis-je.

— Nous voilà, répondit Ian avec un sourire. J'ai appris que vous aviez eu de la visite, ma tante.

— Plus d'une, répondis-je en m'asseyant.

Je venais de me rendre compte que je n'avais rien avalé depuis des heures.

— Ce sont les filles qui te l'ont raconté ? demandai-je.

— Oui, elles m'ont parlé des soldats noirs et de l'homme à qui vous avez coupé une jambe, répondit-il en souriant aux filles. Que s'est-il vraiment passé, ma tante ?

J'attrapai une tranche de pain, le pot de miel et comblai ses lacunes. Ses yeux s'arrondirent lorsque je lui racontai la réapparition d'Ulysse. Il le connaissait mais ne l'avait pas revu depuis son départ de River Run. Ils se plissèrent lorsque je lui rapportai ce qu'Ulysse avait dit.

— Que compte faire oncle Jamie ? demanda-t-il lorsque j'eus fini.

— Il ne me l'a pas encore dit, répondis-je, mal à l'aise. Il n'a pas poursuivi Ulysse. Il aurait pu le pourchasser après leur escarmouche et laisser quelqu'un d'autre amener le caporal Jackson ici. Il ne l'a pas fait.

— Il n'a pas vraiment besoin de le suivre, non ? Vous dites qu'Ulysse est accompagné d'une bonne vingtaine d'hommes. Tout le monde peut traquer un groupe de cette taille, surtout avec l'état actuel du sol.

Il se pencha et leva haut le pied de Tòtis pour me montrer la boue qui recouvrait le mocassin du garçon et le bas de sa jambière. Il le reposa et ébouriffa les cheveux de Tòtis, ce qui le fit rire.

— En outre, oncle Jamie a un prisonnier, ajouta-t-il. Inutile de courir derrière Ulysse sans la milice et il faudrait une demi-journée pour la rassembler.

— Je suis convaincue qu'il ne le fera pas, dis-je en me servant un verre de lait. Il ne tient pas à ce que cela dégénère en bataille rangée avec des morts dans un camp comme dans l'autre. En outre, si un soldat anglais est tué, il s'attirera les foudres de l'armée britannique. Enfin... encore plus.

— En effet, la nouvelle se répandrait rapidement. Or, moins de gens seront au courant pour la lettre, mieux cela vaudra.

— Doux Jésus, je n'avais pas pensé à cet aspect des choses.

Le pain et le miel m'avaient revigorée et je me sentais de nouveau capable de réfléchir d'une manière cohérente. Que le contenu de cette lettre soit révélé aux loyalistes, non seulement ceux du Ridge mais aussi ceux de plus loin dans l'arrière-pays, serait désastreux. Rien ne leur plairait plus que de rassembler un prétendu « Comité de sécurité » – une couverture pour toutes sortes d'activités allant de l'extorsion et du chantage au brigandage –

pour venir arrêter le Fraser de Fraser's Ridge. Ou incendier sa nouvelle maison (illégale) avec lui dedans, comme Ulysse avait menacé de le faire.

— Quel sagouin ! marmonnai-je.

Ian contempla ma tenue et demanda avec une expression presque narquoise :

— Oncle Jamie va bien ?

— Il dort, répondis-je en ignorant son insinuation. Tòtis, aimerais-tu un peu de tarte aux pommes et aux raisins ?

Les traits habituellement graves du garçon s'illuminèrent. Il m'adressa un grand sourire qui révéla un trou là où il avait récemment perdu une dent de lait.

— Oui, s'il vous plaît, grand-tante sorcière.

Fanny pouffa de rire.

— Grand-tante sorcière ? répétei-je en me levant pour aller chercher la tarte et en lançant un regard noir à Ian.

Il haussa une épaule.

— C'est parce que le sachem appelle...

Il n'acheva pas sa phrase. Le sachem vivait seul dans une petite habitation qu'il s'était construite et qui semblait faire partie de la forêt. Toutefois, je subodorais qu'il passait une grande partie de son temps chez les Murray.

Que le sachem m'appelle ainsi était une chose, que cela devienne une habitude chez les habitants du Ridge en était une autre. Je ne pouvais empêcher les métayers les plus suspicieux de penser, ou de dire, que j'étais une sorcière, mais j'aurais préféré que mon propre petit-neveu ne le clame pas en public.

— Hum, peut-être pourrais-tu m'appeler avec le nom mohawk pour « sorcière » ? suggérai-je à Tòtis.

Il me dévisagea d'un air perplexe. Ian, une expression étrange sur le visage, se pencha vers lui et lui chuchota à l'oreille. Puis ils se tournèrent

tous deux de nouveau vers moi, l'enfant l'air impressionné, Ian avec circonspection.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, ma tante. Il existe bien un mot pour ça, mais il signifie que vous avez des pouvoirs sans spécifier lesquels.

— Ah, eh bien... dans ce cas, appelle-moi simplement grand-tante, dis-je à Tòtis avec un sourire.

Il me sourit en retour, quoique avec une certaine méfiance.

Ian se leva et fit tomber les miettes accrochées sur son gilet en daim.

— Dites à oncle Jamie que je suis parti sur les traces d'Ulysse, ma tante. Je veux m'assurer qu'il a vraiment quitté la montagne et ne rôde pas dans les parages. Et je veux savoir où il va, afin qu'on puisse le trouver quand on en aura besoin.

Magie blanche

LA MAISON COMMENÇAIT À RESPIRER DE NOUVEAU, retrouvant son train-train paisible au fil de la soirée. Ian n'était pas revenu. J'avais envoyé Jem et Tòtis informer Rachel de ses intentions puis les deux garçons étaient revenus pour dîner. Le ciel s'était éclairci et l'air s'était réchauffé. Un superbe coucher de soleil avait étendu son rideau flamboyant de nuages dorés à l'ouest. Tout le monde s'était assis sous le porche pour l'admirer et j'avais dit à Jamie – qui était descendu pour le repas – où était parti Ian. Il avait plissé le front un moment, puis avait hoché la tête, s'était détendu et avait pris ma main. La tension générée par la visite d'Ulysse était encore en nous mais commençait à retomber, bien que la présence du caporal Sipio Jackson dans mon infirmerie en constituât un rappel dérangeant.

Je chargeai les quatre filles plus âgées de se relayer auprès du caporal et de lui fournir de la nourriture, s'il en voulait, de l'hydromel, qu'il en veuille ou non, et du laudanum, si nécessaire. Puis je montai dans notre chambre, les paupières lourdes, et m'endormis sans me souvenir si je m'étais déshabillée.

Je me réveillai un peu après minuit et constatai que je m'étais simplement effondrée sur le lit tout habillée. Jamie dormait profondément et

ne se réveilla pas lorsque je me levai pour aller vérifier l'état de mon patient.

Agnes somnolait dans le fauteuil à bascule. Elle redressa la tête et se leva péniblement quand j'entrai. Je posai un index sur mes lèvres et lui fis signe de se rasseoir. Ses genoux se fléchirent aussitôt et elle s'était rendormie avant même que ses fesses touchent le coussin. Le fauteuil se balança doucement sous son poids (sa grossesse était désormais visible) puis s'immobilisa. Les braises étouffées dans le petit brasero sur le comptoir étaient l'unique source de lumière et leur lueur plongeait l'infirmerie dans une douce atmosphère onirique, se reflétant sur les flacons et formant un voile opaque sur les herbes suspendues aux poutres du plafond.

Le caporal Jackson dormait lui aussi. J'étais venu le voir deux fois avant de monter me coucher et, la dernière fois, l'avais trouvé agité et fiévreux, dans cet état que le personnel hospitalier qualifie avec tact de « sensation pénible ». Je lui avais fait boire une infusion d'écorce de saule et de valériane, à laquelle j'avais ajouté quelques gouttes de laudanum. Ses traits étaient détendus, sa bouche entrouverte, sa respiration légèrement congestionnée. Je posai délicatement les deux mains sur sa jambe ; l'une sous son bandage plâtré, un pouce sur sa cheville ; l'autre sur sa cuisse. Sa peau était chaude, mais non brûlante. Je sentais le pouls de son artère fémorale, lent et fort, puis sentis le mien dans le bout de mes doigts sur sa cheville. Je restai immobile, respirant lentement, et sentis nos cœurs se synchroniser entre mes mains.

Le lent battement de nos pouls mêlés me fit soudain penser à la gorge de Roger ainsi qu'au cœur de Brianna, puis à William. *Elle a enfin fait la connaissance de son frère.*

Je souris tout en ressentant une pointe de regret. J'aurais beaucoup donné pour les voir ensemble.

D'après la lettre précautionneusement formulée de John, il avait lui aussi voulu cette rencontre. Non pas qu'il n'ait pas voulu aider Bree à gagner de l'argent, ou l'avoir avec lui pour profiter de sa compagnie, mais la commande du portrait n'était que la mouche scintillante à la surface de son étang. Jamie, qui connaissait probablement John mieux que moi, l'avait compris lui aussi. Pourtant, il avait simplement pris l'appât, l'avait examiné, puis l'avait délibérément gobé avec son hameçon.

Certes, nous avions un besoin urgent de fusils. Certes, il voulait ramener Germain à ses parents. Jusqu'à un certain point, il avait également souhaité que Roger soit ordonné. Mais je savais ce qu'il voulait plus que tout, et John le voulait tout autant. Ils voulaient le bonheur de William.

Ni l'un ni l'autre n'étaient en position d'aider William à accepter qu'ils lui avaient tous deux menti. Ils n'étaient pas non plus en mesure de l'aider à ramasser les morceaux épars de son identité. Seul William le pouvait. Toutefois, Brianna faisait partie de cette identité et pouvait constituer pour lui une bouée à laquelle s'accrocher pendant qu'il reconstruisait sa vie.

Plus encore que l'envie d'assister à la réunion de Bree et de William, chacun sachant qui était l'autre, j'aurais adoré voir le visage de Jamie observant cette rencontre.

Je laissai cette vision s'effacer et écoutai le corps du caporal Jackson. J'entendais également le chuintement du sable dans le sablier (Agnes et Fanny devaient se relayer toutes les deux heures, mais ni l'une ni l'autre ne pouvaient rester éveillée aussi longtemps). Je me laissai imprégner par la quiétude de l'infirmerie en espérant qu'elle se diffuserait également, à travers moi, dans le jeune homme sous mes mains. Lorsque je l'avais vu la première fois, je l'avais pensé plus âgé. Maintenant que les lignes de tension, de peur et de douleur s'étaient lissées sur son visage, il ne me semblait pas avoir plus de vingt-cinq ans.

Sur une impulsion, je lâchai sa jambe et descendis mon amulette de l'étagère où je l'avais posée.

Bien que personne ne me vît, je me sentis un peu gênée en l'ouvrant et en sortant la racine de John le Conquérant. Son utilisation devait sans doute s'accompagner d'une sorte de rituel que je ne pouvais connaître. J'allais devoir en inventer un autre. Je tins la racine dans ma paume et pensai à la femme qui la lui avait donnée. Son arrière-grand-mère, avait-il dit. Elle avait dû tenir cette racine comme je le faisais à présent.

— Bénissez votre arrière-petit-fils, murmurai-je en déposant la racine sur le torse de Jackson. Aidez-le à guérir.

Sans savoir pourquoi, je sentis que je devais rester auprès de lui. Je faisais ce métier depuis suffisamment longtemps pour savoir quand il était inutile de discuter avec moi-même. Je réveillai Agnes et l'envoyai se coucher, puis je m'assis dans le fauteuil et me balançai doucement, me propulsant avec la pointe de mes orteils. Au bout d'un moment, je m'arrêtai et écoutai le silence de la pièce, la respiration du jeune homme et le battement lent et régulier de mon propre cœur.

Les premières lueurs de l'aube m'extirpèrent de ma transe somnolente. Je me levai, le dos raide, et vérifiai l'état de mon patient. Il dormait toujours. Je voyais les rêves remuer sous ses paupières ; il remontait lentement à la surface. Sa peau était fraîche et sa chair au-dessus et en dessous du plâtre était ferme, sans gonflement ni crépitation osseuse. Le feu dans le brasero s'était éteint et le fond de l'air était frisquet.

— Merci, murmurai-je en reprenant la racine de John le Conquérant sur le torse de M. Jackson et en la remplaçant dans l'amulette.

La magie était parfois utile, me dis-je en pensant aux événements récents et aux nombreux autres à venir.

Je passai par les latrines puis remontai dans ma chambre. Je me débarbouillai, me brossai les dents, enfilai une chemise propre et remis ma robe de travail. Une alléchante odeur de bacon et de pommes de terre sautées me titillait les narines. Peut-être aurais-je le temps d'avaler quelque chose avant que M. Jackson revienne parmi les vivants...

Fanny et Agnes pouffaient de rire devant une galette de maïs légèrement brûlée aux entournures. En me voyant entrer, elles prirent un air coupable.

— Je l’ai oubliée sur le feu, s’excusa Agnes.

— Ce n’est pas grave, dis-je en humant la galette. Mets-y du beurre et un peu de miel et personne n’y verra rien. Avez-vous vu Jamie ce matin ?

— Oh oui, m’dame, répondit Agnes. On est allé dans l’infirmierie il y a une minute pour voir si vous y étiez et si le soldat voulait un petit-déjeuner. M. Fraser s’y trouvait avec un... hum... ustensile. Il nous a dit de préparer une assiette pendant qu’il discutait avec le caporal.

Elle m’indiqua une assiette en étain au bout de la table, avec deux baniques tartinées de confiture, un petit tas de pommes de terre sautées et six tranches de bacon.

— Je m’en occupe, dis-je en la saisissant et en piochant une fourchette dans le pot sur la table. Merci, les filles. Gardez le petit-déjeuner au chaud jusqu’à ce que M. Fraser et moi revenions, d’accord ?

C’était très prévenant de la part de Jamie d’apporter un pot de chambre au caporal, pensai-je, amusée. Cela devait soulager sa conscience. Je m’arrêtai devant la couverture qui bouchait l’entrée de l’infirmierie et tendis l’oreille pour être sûre de ne pas surprendre M. Jackson dans une position délicate.

La couverture était du côté rouge. Je ne me rappelais pas si je l’avais accrochée de cette manière la veille. C’était une courtepointe réversible que Jamie m’avait rapportée de Salem : deux lourds pans de laine cousus ensemble avec un joli point en forme de cercles feuillus qui zigzaguaient le long des bords. Le côté rouge était couleur de vieux cognac (ou de sang, comme l’avait observé Jamie à diverses reprises) ; l’autre côté était d’un profond marron doré, teint avec de la pelure d’oignon et du safran. J’avais l’habitude d’accrocher le côté rouge vers l’extérieur lorsque je discutais en privé avec un patient ou lui faisais subir un examen intime pouvant être

embarrassant, afin que la maisonnée sache qu'il ne fallait pas entrer sans s'être dûment annoncé.

J'entendis un jet d'urine, le profond soupir de soulagement du caporal Jackson, puis le frottement métallique du pot sur le parquet lorsque Jamie le poussa sous le comptoir.

— Je vous remercie, monsieur, dit Jackson sur un ton courtois mais tendu.

— Je vous en prie, vous n'êtes pas mon prisonnier, répondit Jamie. Il semblerait plutôt que vous soyez mon invité et, à ce titre, vous êtes le bienvenu sous mon toit aussi longtemps que vous le voudrez... ou que vous le devrez. Néanmoins, je suppose que vous préférerez aller ailleurs une fois que ma femme sera satisfaite de votre jambe.

M. Jackson émit un petit son où la surprise se mêlait à l'amusement en proportions égales. J'entendis un bruissement puis le craquement du fauteuil à bascule. Jamie prenait ses aises.

— Je vous suis très reconnaissant pour votre hospitalité, monsieur, répondit Jackson. Ainsi qu'à votre femme pour ses soins.

— C'est une bonne guérisseuse et vous serez bientôt remis d'aplomb. Néanmoins, avec votre jambe cassée, vous ne pouvez pas marcher. Je vous emmènerai où vous voudrez une fois que Claire m'aura donné son accord.

Jackson dut être pris de court car il ne répondit pas tout de suite. Il émit un fredonnement grave puis déclara prudemment :

— Vous dites que je ne suis pas votre prisonnier ?

— En effet, je n'ai rien contre vous et ne vous veux aucun mal.

— Ce n'est pas l'impression que vous donniez hier, avec vos hommes.

— Ah, ça.

Jamie se tut un moment, puis demanda sur le ton de la simple curiosité :

— Connaissez-vous les intentions du capitaine Stevens lorsqu'il est venu me voir ?

— Non, monsieur, répondit Jackson. Et je ne tiens pas à les connaître.

Jamie se mit à rire.

— Très sage de votre part. Je ne vous les dirai donc pas, si ce n'est qu'il s'agissait d'une affaire personnelle entre lui et moi.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Y avait-il une note d'humour dans la voix du caporal ? J'écoutais la conversation avec un tel intérêt que j'en avais oublié l'assiette dans mes mains. L'odeur du bacon sous mon nez était irrésistible.

— Je suppose qu'il ne vous a pas tous entraînés jusqu'ici uniquement pour faire une démonstration de force, dit Jamie. Il n'y a rien d'autre à cinquante kilomètres à la ronde. La ville la plus proche se trouve à près de deux cents kilomètres, à l'exception de Salem, et je doute que la Couronne ou le capitaine Stevens s'intéressent aux frères et sœurs moraves. Vous les connaissez ?

C'était une question innocente en apparence, pensai-je en mordillant un bout de bacon. La réponse de Jackson le fut tout autant.

— Je suis allé à Salem, une fois. Vous avez raison, les soldats n'ont rien à y faire.

— Alors pourquoi s'intéressent-ils tant à l'arrière-pays ?

Il y eut un silence. Puis j'entendis le léger grincement de mon fauteuil à bascule. D'avant en arrière. D'avant en arrière. Lentement. J'avalai le bacon, la gorge légèrement nouée.

Une compagnie de soldats britanniques en mission dans la campagne ne pouvait avoir qu'un ou deux objectifs, éventuellement les deux à la fois : mobiliser les loyalistes ; traquer, harceler, écraser les rebelles et incendier leurs maisons. Or, l'armée n'enverrait pas une compagnie de soldats noirs pour inciter des loyalistes blancs à former des milices pour s'en prendre à leurs voisins. Je lançai malgré moi un regard vers le plafond, me souvenant du craquement du bois incandescent, des poutres enflammées sur le point de s'écrouler.

Non, ils ne brûleraient pas cette maison. Pas pour le moment. Ulysse la voulait.

— Si j'étais votre prisonnier, je n'aurais pas à répondre à vos questions, n'est-ce pas ? demanda timidement Jackson. Je n'en suis pas sûr ; je n'ai encore jamais été fait prisonnier.

— Moi si, et vous avez raison, répondit Jamie. Vous êtes tenu d'indiquer à vos geôliers votre nom, votre rang et le nom de votre compagnie, rien de plus.

J'entendis le mouvement du fauteuil et le léger grognement d'effort de Jamie quand il se releva.

— En tant que mon invité, vous n'avez même pas besoin de me dire tout cela. Vous m'avez fait l'honneur de me dire votre nom et votre rang. Le capitaine Stevens m'a indiqué quelle était votre compagnie. Vous êtes donc en règle dans un cas comme dans l'autre.

Peut-être était-ce un hasard, mais « vous êtes en règle » était l'une des phrases codées utilisées par certains francs-maçons pour se reconnaître. Je l'avais souvent entendue en Jamaïque lorsque nous nous étions inscrits dans la loge locale afin de retrouver Petit Ian. Quoi qu'il en soit, Jackson ne réagit pas.

— Je suppose que vous ne tenez pas à passer les prochaines semaines sur la table de mon épouse, reprit Jamie. Elle en aura besoin tôt ou tard. Dites-moi donc où vous voudriez aller et nous vous y conduirons. En attendant, je vais aller voir où en est votre petit-déjeuner.

Après le petit-déjeuner et une autre brève discussion avec le caporal, Jamie rédigea un court message et envoya Jem le porter au capitaine Cunningham. Deux heures plus tard, les lieutenants Bembridge et Esterhazy se présentèrent à notre porte. J'ignorais ce que leur avait dit le capitaine ou Mme Cunningham. Ils ne portaient pas de traces de coups et semblaient s'entendre, en dépit d'une légère tension entre eux. Ils paraissaient tous deux légèrement perplexes et nous annoncèrent qu'ils étaient venus escorter

notre prisonnier... euh... notre invité jusqu'à la cabane du capitaine. Ce dernier avait accepté, en tant que chef des loyalistes de Fraser's Ridge, d'accueillir le caporal Jackson jusqu'à ce qu'il puisse rejoindre sa compagnie.

— Il ne peut pas marcher, les informa Jamie. Je vous prêterai une mule.

— Il ne peut pas monter à cheval non plus, objectai-je. Il vous faudra un traiois.

Pendant que les deux hommes allaient en fabriquer un, je vérifiai l'état du caporal : légère fièvre, douleur, quelques rougeurs (je le humai discrètement ; apparemment pas d'infection). Je rédigeai un message pour Elspeth Cunningham, lui décrivant la blessure et lui donnant quelques instructions pour l'entretien du plâtre. Je proposai un en-cas au caporal, qu'il refusa. En revanche, il but un nouveau *posset* médicinal composé d'un œuf, de crème, de sucre, d'extraits d'écorce de saule, d'actée à grappes noires, de reine-des-prés, d'une bonne dose de whisky et d'assez de laudanum pour assommer un cheval.

— Vous êtes sûr de vouloir partir ? lui demandai-je en le regardant boire la mixture. Nous pouvons prendre soin de vous jusqu'à ce que vous soyez en état de rejoindre votre compagnie.

Il avait les paupières lourdes et le visage légèrement congestionné. Il parvint néanmoins à sourire.

— C'est mieux ainsi, madame. Le capitaine Cunningham enverra un message au capitaine Stevens, qui prendra les dispositions nécessaires pour qu'on me conduise à Charlotte.

J'étais dubitative. Il n'était pas si mal en point ; toutefois, être traîné sur trois kilomètres derrière une mule avec une jambe cassée était un sort que je ne souhaitais pas à mon ennemi, et encore moins à un innocent. Néanmoins, c'était son choix. Je sortis l'amulette qui pendait à mon cou et l'ouvris. Son odeur habituelle se répandit lorsque j'enfonçai le doigt dedans ; terreuse, non identifiable et rassurante à la fois.

— Je vais vous rendre votre John le Conquérant, dis-je. J’espère que vous n’en aurez pas besoin durant votre voyage, mais on ne sait jamais...

— Oh non, madame, m’arrêta-t-il en repoussant ma main. Comme vous m’avez soigné avec lui, sa magie reste avec moi, mais il fait partie de votre magie désormais.

— Ah. Eh bien... merci, monsieur Jackson. J’en prendrai grand soin.

Je caressai brièvement la petite racine lisse avant de la remettre dans l’amulette et de nouer le cordon de cette dernière. Il hocha la tête d’un air satisfait, bâilla puis but le reste du *posset*. Il tendit soudain la main vers moi, fléchissant ses doigts comme une invitation. Je la pris, posant machinalement le pouce sur son pouls (un peu rapide mais ferme. Sa main était très chaude, mais ce n’était rien d’alarmant...).

Je me rendis compte qu’il me parlait, son élocution était lente et laborieuse. Ce n’était pas de l’anglais.

— Je vous demande pardon ?

— Je vous bénis, dit-il en battant des paupières.

Il sourit et laissa retomber sa main. L’instant suivant, il s’était endormi.

Une fois le travail et son escorte partis, les filles et Jem vaquant à leurs tâches respectives, Jamie et moi nous retrouvâmes dans la cuisine pour un second petit-déjeuner.

Il s’assit délicatement avec une grimace de douleur. Lorsque je l’interrogeai du regard, il secoua la tête.

— Ce n’est rien, m’assura-t-il. Mais je vais peut-être verser une petite dose de whisky dans mon porridge.

— Verses-en plutôt deux, suggérai-je.

Il ne me contredit pas.

La grande poêle à frire était toujours posée sur son lit de braises ardentes. J’y déposai plusieurs nouvelles tranches de bacon, puis cassai les derniers œufs dans un bol afin de vérifier s’ils étaient toujours bons avant de les transférer dans la poêle.

— À ton avis, que fera Ulysse à présent ? demandai-je en déposant les assiettes sur la table.

Si ma voix était calme, mes mains ne l'étaient pas. La salière trembla entre mes doigts lorsque je l'agitai au-dessus de mes œufs, éparpillant des cristaux sur la table.

L'air songeur, Jamie ne sembla pas le remarquer. Toutefois, il m'avait entendue. Au bout d'un moment, il se redressa et hocha la tête comme s'il se parlait à lui-même.

— Me tuer, soupira-t-il. Ou essayer.

En voyant mon air, il esquissa un sourire et ajouta :

— Ne t'inquiète pas, *Sassenach*, je ne compte pas le laisser faire.

— Ah, tu me rassures.

Le banc craqua sous son poids tandis qu'il se penchait en avant. Il rassembla le sel éparpillé avec la tranche de sa main, en jeta une pincée par-dessus son épaule gauche et versa le reste dans la salière.

Je commençais à me détendre suffisamment pour retrouver mon appétit.

Il reprit sur un ton détaché :

— S'il parvient à se débarrasser de moi, il montera jusqu'ici avec ses hommes, vous chassera, toi et les filles, et prendra possession des lieux en agitant sa lettre sous le nez des métayers. Ça ne leur plaira pas, mais Cunningham et ses hommes le soutiendront. Si les Lindsay, les MacMillan et Bobby sont de bons combattants, aucun d'eux n'est un meneur. Ils ne tiendront pas longtemps face à des soldats aguerris et la bande de Cunningham. En outre, Ulysse n'hésitera pas à brûler leurs cabanes. Il ne dirait pas non à une petite guerre.

— Ian et Roger ne le laisseraient pas faire.

— Ian est un Mohawk et se battra jusqu'à la mort, répondit-il. Mais il n'a jamais dirigé des hommes. Les Mohawks ne se battent pas vraiment de cette manière. Bien que beaucoup de gens sur le Ridge apprécient Ian, ils ont aussi un peu peur de lui. Or on ne risque pas sa vie et sa famille pour un

homme qu'on « apprécie ». Quant à Roger Mac... Je ne dirais pas qu'un prêtre ne peut être un bon combattant, car j'en ai vus à l'œuvre. En outre, Roger Mac peut rassembler les gens et les faire écouter, mais la guerre n'est pas son milieu naturel et il n'a aucune expérience en la matière. D'autre part...

Il redressa le dos et s'étira, faisant craquer ses vertèbres.

— D'autre part, reprit-il, va savoir quand Brianna et lui rentreront de Salem ? J'ignore quand le capitaine Stevens reviendra, mais il reviendra, *Sassenach*.

Je lançai un regard vers la fenêtre. Il pleuvait de nouveau, de fines gouttelettes glissant sur la vitre.

— Frank a-t-il mentionné la Compagnie des pionniers noirs de Sa Majesté dans son livre ? demandai-je sur un ton hésitant.

— Non, ce bâtard ne s'intéressait qu'aux Écossais, maugréa-t-il. Je ne me souviens pas d'un seul mot à propos de Noirs.

Il fronça les sourcils, puis émit un son écossais entre le dépit et l'amusement.

— C'est faux, reprit-il. Il a parlé de Noirs lors du siège de Savannah. Mais ils venaient de Saint-Domingue et étaient avec l'armée française.

Il fit un geste impatient, chassant toutes ces complications.

— Tout ce que je sais, c'est que Stevens tentera de me tuer s'il le peut, et, à ses yeux, le plus tôt sera le mieux. Je sais aussi qu'il enverra quelqu'un chercher le caporal Jackson avant d'agir.

En dépit de la chaleur douillette dans la cuisine, mon petit-déjeuner s'était congelé dans mon ventre.

— Je ne crois pas, déclarai-je. Le caporal m'a dit que Cunningham prendrait des dispositions pour l'envoyer à Charlotte.

Jamie me dévisagea un moment. Je pouvais voir les pièces du puzzle trouver leur place dans le fond de ses yeux. Il en était arrivé à la même

conclusion que moi : c'était à Charlotte qu'Ulysse avait prévu de retrouver le reste de sa compagnie de pionniers noirs.

— Ah, fit-il. C'est donc là-bas que Ian est allé. Il devrait bientôt rentrer...

— Non ! m'exclamai-je. Tu ne peux pas lancer ta milice à ses trousses.

— Ce n'est pas mon intention, dit-il en reprenant sa fourchette. Ce serait un bon exercice, mais le temps ne s'y prête pas. Le gibier se rassemble pour migrer. Les hommes ont besoin de chasser le chevreuil, pas le soldat britannique. D'autre part, que crois-tu qu'il arriverait si j'attrapais Stevens et que l'un de ses hommes s'échappait et allait le raconter ?

Je connaissais la réponse et libérai le souffle que j'avais retenu. Puis une autre pensée me vint comme un coup de poing dans le plexus solaire. Je me figeai un instant.

— Non ! répétais-je en me levant et en le surplombant. Tu n'iras pas traquer seul cet homme, Jamie Fraser ! Tu... tu ne peux pas.

Mon cri avait réveillé Bluebell en sursaut. Elle émit un petit *ouaf* ?, puis, constatant qu'il ne se passait d'inhabituel, s'approcha de Jamie et lui poussa la jambe du museau. Il lui gratta l'arrière des oreilles sans me quitter des yeux, réfléchissant.

— Jamie, repris-je en m'efforçant de ne pas chevroter, si tu m'aimes, ne fais pas ça. Je t'en supplie. Je ne le supporterai pas.

Je ne supportais pas l'idée qu'il puisse être tué, pas plus que celle qu'il traque un autre homme pour l'exécuter. La détonation d'un coup de fusil résonnait dans ma tête chaque fois que je pensais à l'homme qu'il avait abattu, déclenchant d'autres échos... de cette nuit, du corps lourd dans l'obscurité, de la douleur, de la terreur et de mon impuissance.

— Et je ne sais même pas si tu l'as tué, lâchai-je soudain en me rasseyant. L'homme... dont je ne connais pas le nom.

Il inclina la tête sur le côté, me dévisageant longuement, puis il trempa son doigt dans un jaune d'œuf et effleura ma lèvre inférieure. Je la léchai

par réflexe.

Il posa sa grande main chaude sur ma joue.

— Je t’aime, dit-il doucement. Comme l’œuf aime le sel. Ne t’en fais pas, *mo chridhe*, je trouverai une autre solution.

Cet étrange sentiment

Fraser's Ridge, 8 juillet 1780

*De la part du capitaine William C. H. G. Ransom
À l'attention de Mme Roger MacKenzie, de Fraser's Ridge*

Chère sœur,

C'est avec un sentiment étrange que j'écris ces mots pour la première fois.

Je vous écris brièvement car je n'ai pas beaucoup de temps ; j'ai récemment vécu des événements étranges et, au cours de l'un d'eux, votre nom a été évoqué. Non, pas votre nom ; l'homme a dit : « Je connais votre sœur. »

C'est possible. Toutefois, j'ai déjà rencontré cet homme à plusieurs reprises au fil des ans (il s'appelle Ezekiel Richardson) et il a tenté en diverses occasions de me tuer, de m'enlever ou de se mêler de mes affaires. Je l'ai d'abord connu en tant que capitaine de l'armée de Sa Majesté puis, beaucoup plus récemment, comme major dans l'armée continentale.

Lors de notre dernière rencontre (près de Charles Town), il m'a dévisagé bizarrement et a fait observer qu'il vous connaissait. Son comportement et, d'ailleurs, le simple fait qu'il ait prononcé cette phrase m'ont paru très singuliers et ont suscité en moi un profond malaise.

Je n'ai pas la prétention de vous donner des instructions et, de fait, je ne saurais quel conseil vous donner. Néanmoins, il m'a semblé que je devais vous mettre en garde. Contre quoi, je l'ignore.

Avec tout mon respect et mon affection,

Votre frère (fichtre, je n'avais jamais écrit cela non plus)

Post-scriptum : Mon trouble était tel que j'ai entrepris de dessiner un portrait du major Richardson au cas où il vous aborderait. Il a un visage des plus banals ; la seule particularité que je lui ai trouvée, ce sont ses oreilles, qui ne sont pas placées à la même hauteur, mais peut-être pas au point qu'il apparaît dans mon croquis grossier. Cependant, s'il dit vrai, vous le reconnaîtrez sans doute s'il toque à votre porte un jour. Soyez sur vos gardes.

Les mains de Brianna étaient devenues moites et une goutte de sueur lui coula dans le cou. Elle l'écrasa machinalement puis essuya ses mains sur sa jupe avant de déplier la seconde feuille de papier.

C'était effectivement un croquis assez grossier : un portrait de face avec des oreilles énormes et asymétriques, tels deux papillons sur le point de s'envoler. Elle sourit puis regarda plus attentivement le visage entre ces deux oreilles. Il ne présentait aucune particularité, ce qui aurait pu rendre le dessin plus réaliste, pensa-t-elle en fronçant les sourcils. Il n'y avait rien de compliqué sur le visage très ordinaire du major. Elle remarqua au passage que William avait quelques rudiments de dessin : il avait ajouté un profond

clair-obscur sur le côté gauche du visage et tracé des ombres avec son pouce sous les petits yeux malins qui...

Elle s'interrompt, un déclic se faisant dans son cerveau. Pouvait-on vraiment avoir des oreilles aussi asymétriques ? De grandes oreilles étaient une chose, mais des oreilles mal placées... Peut-être cet homme avait-il eu une oreille tranchée et le chirurgien l'avait-il recousue de travers... Cette idée la fit sourire en dépit de son malaise. Puis une autre pensée chassa la première, déclenchée par l'allusion à la chirurgie. *La chirurgie plastique.*

Elle contempla de nouveau ce visage très ordinaire, dépourvu de la plupart des lignes d'expression normales. Une sonnette d'alarme retentit en elle avant même que son esprit ait achevé d'analyser le dessin.

Elle se sentit soudain mal et ferma les yeux. Elle n'avait pas déjeuné et se sentait nauséuse en dépit de son ventre vide. C'était fréquent avec les nausées matinales, avait dit sa mère. Sauf que ce n'en était pas une. Elle rouvrit les yeux et regarda une nouvelle fois.

Cette fois, elle inspira un air froid dans lequel flottaient des odeurs de pin, de bruyère, de caoutchouc brûlé, de métal chaud et le spectre âcre de la poudre. Elle entendit la mitraille crépiter comme de la grêle dans les ajoncs. Elle sentit la laine chaude et grasseuse de la cagoule qu'elle venait d'arracher à un homme dont elle n'avait pas bien vu le visage alors qu'il tentait de kidnapper Jem et Mandy dans la cour sombre de Lallybroch. Cette fois, elle le voyait en face en dépit de son déguisement.

Quelqu'un viendra.

Elle se pencha en avant et vomit.

Roger était assis sous un arbre au bord du ruisseau. En théorie, il rédigeait un sermon sur la nature de la Sainte Trinité. En réalité, il était hypnotisé par le gargouillis de l'eau brune qui coulait devant lui, laissant des citations aléatoires où il était question de ruisseaux, d'eau et d'éternité rouler dans son esprit tels des cailloux s'entrechoquant, emportés par le courant.

— « Le temps n'est que le ruisseau dans lequel je vais pêchant », murmura-t-il pour tester la sonorité de la phrase.

Il ne craignait pas d'utiliser des mots qui n'avaient pas encore été écrits. En outre, Davy Caldwell lui avait dit que les citations constituaient l'ossature de tout bon sermon. Ainsi qu'une bonne amorce lorsqu'on se trouvait en manque d'inspiration.

— Ce qui est le cas neuf fois sur dix, avait-il précisé. Puis, la dixième fois, écrivez votre brillante pensée originale et laissez-la reposer une journée afin de vous assurer que ce n'est pas une ânerie.

— J'ai toujours pensé que Ralph Waldo Emerson racontait des âneries. Tu ne vas pas utiliser cette phrase, tout de même ?

— Quoi ?

En relevant les yeux, il vit Brianna descendre prudemment sur la berge. Sa silhouette de femme enceinte lui ravit le cœur.

— « Si tu vis cent ans, je veux vivre cent ans moins un jour, afin de ne jamais vivre sans toi », déclara-t-il.

— Pardon ? demanda-t-elle, surprise. Qui a dit ça ?

— Je trouve vexant que tu ne penses pas que ça puisse venir de moi ! dit-il en riant. En fait, c'est d'Alan Alexander Milne. Extrait de *Winnie l'ourson*, si tu peux le croire.

— À ce stade, je suis prête à croire n'importe quoi, répondit-elle en s'asseyant avec un soupir. Tiens, regarde ça.

Elle lui tendit le dessin d'une tête d'homme sur une feuille qui portait des marques de plis.

— C'est mon frère qui me l'a envoyé, dit-elle en souriant en dépit de son malaise. Il a raison, cela fait étrange de dire « mon frère ».

— Qu'est-ce que c'est ? Ou plutôt, qui est-ce ?

Il pouvait voir ce que c'était : le portrait rudimentaire d'un homme, réalisé avec un épais crayon à mine de graphite.

— Et que lui est-il arrivé ? ajouta-t-il.

— Excellentes questions. C'est le portrait d'un certain Ezekiel Richardson. D'après William, c'est un renégat. Il a commencé chez les Britanniques avant de passer chez les continentaux. C'est également un sale type qui a tenté de lui nuire à plusieurs reprises, sans y parvenir jusqu'à présent. Sa tête te dit quelque chose ?

— Non, elle devrait ?

Il examina de nouveau le dessin et traça lentement du doigt le contour du visage.

— Ses oreilles sont complètement de travers. William n'a pas ton talent artistique.

— Non, il ne s'agit pas de ça. Essaie de l'imaginer avec des cheveux plus longs, bouclés, blond roux, des sourcils clairs et un coup de soleil.

Légèrement inquiet sans savoir pourquoi, Roger se concentra sur le portrait d'un homme aux cheveux noirs lissés en arrière, aux sourcils foncés et droits et aux petits yeux qui ne trahissaient rien.

— Il n'a pas beaucoup d'expression...

— Pense chirurgie plastique ratée.

Après une fraction de seconde de perplexité, le déclic se fit. Il ouvrit la bouche, sa gorge se noua et, l'espace d'un instant, il revécut sa pendoison, tombant dans un vide de trente centimètres et s'arrêtant dans une secousse atroce.

— Bon sang, murmura-t-il d'une voix rauque. Un voyageur ? Tu le crois vraiment ?

— J'en suis sûre. Tu te souviens, quand nous vivions à Lallybroch, d'un type nommé Michael Callahan – il se faisait appeler « Mike » – qui travaillait comme archéologue dans les Orcades ? Il est venu examiner le fort de l'âge de fer au-dessus de notre cimetière. En fait, je ne crois pas qu'il s'intéressait au fort. Il examinait les tombes et nous observait.

Le regard de Roger alla de Brianna au dessin puis à Brianna de nouveau.

— Je ne dis pas que tu te trompes, mais...

— Je l'ai revu, dit-elle en serrant le tissu de sa jupe des deux mains. Lors de la fusillade d'O.K. Corral.

Une bile brûlante remonta dans sa gorge et il la ravalait. Elle vit son expression et lâcha sa jupe pour prendre sa main dans les siennes.

— Je n'y aurais pas pensé sans ses oreilles. Il m'est soudain venu à l'esprit qu'on ne pouvait avoir des oreilles pareilles sans une opération de chirurgie esthétique qui aurait mal tourné. Et il y a ce visage si lisse, sans expression... Je me suis alors souvenue de cette fameuse nuit. Il... il a tenté de grimper dans la camionnette où les enfants et moi nous étions réfugiés et j'ai attrapé sa cagoule. Elle m'est restée dans les mains avec des touffes de ses cheveux et j'ai juste entraperçu son visage. Puis je n'y ai plus pensé parce que nous devions nous enfuir, et j'ai emmené les enfants en Californie et...

Elle déglutit. Son visage pâle s'était empourpré de colère.

— C'est lui. Je sais que c'est lui.

— Merde alors !

Roger fixa le visage terne, essayant de le faire correspondre aux traits mobiles et toujours souriants de Callahan. Tout commençait à se mettre en place dans sa tête, telle une ligne de dominos traçant un chemin vers l'enfer.

— Il connaissait Rob Cameron, dit-il. Et Cameron avait lu le cahier. Il savait ce que nous étions.

— Rob ne pouvait pas traverser les pierres, renchérit-elle. Mais peut-être Mike Callahan le pouvait-il. Et il savait que nous reconnaîtrions son vrai visage.

F. Cowden, libraire

Philadelphie, 25 août 1780

VUE DE LA RUE, la boutique n'avait rien qui sortît de l'ordinaire. Ce n'était pas une rue à la mode, mais ce n'était pas une ruelle non plus. Le bâtiment était en briques rouges, comme la plupart des édifices de Philadelphie, avec le pourtour des fenêtres et de la porte d'entrée fraîchement peint en blanc. William fit une pause, le temps de se donner une contenance et d'essuyer la sueur sur son front, tout en faisant mine d'examiner les ouvrages exposés dans la vitrine.

Des bibles, bien sûr, dont une grande avec une reliure en cuir gaufré et la tranche dorée, ainsi qu'un psautier de la taille d'un missel avec une reliure en cuir d'un vert aussi vif qu'une perruche. Il corrigea sa première impression sur la qualité et la clientèle de la librairie en constatant le bel assortiment de romans en anglais, allemand et français, dont une traduction de *Robinson Crusoé* destinée aux enfants et avec laquelle il avait appris le français à partir de l'âge de dix ans. Il sourit, momentanément distrait par cet agréable souvenir, puis leva les yeux et vit la tête d'Amaranthus, son

visage pâle à peine visible à travers la vitre, qui flottait au-dessus des livres telle une décapitée.

Il resta un moment interdit, la bouche ouverte avec un air idiot. De l'autre côté de la vitrine, si elle n'avait pas la bouche ouverte, elle n'en paraissait pas moins stupéfaite de le voir. Il se ressaisit et lui adressa un regard pour lui signaler qu'il était inutile de fuir par la porte de service car il courait plus vite qu'elle et la rattraperait aussi facilement qu'une tortue en fuite.

Elle interpréta correctement ce regard et ses yeux changeants (noirs, dans la pénombre de l'échoppe) se plissèrent dangereusement.

— Essaie un peu, pour voir, dit-il à voix haute.

Il fit sursauter une vieille dame qui s'était arrêtée près de lui pour examiner les livres de la vitrine.

— Je vous prie de m'excuser, madame.

Sans attendre sa réponse, il poussa la porte et entra. Comme il fallait s'y attendre, Amaranthus avait disparu. Il regarda autour de lui. Comme dans toutes les librairies, chaque surface horizontale était couverte de piles de livres. Il flottait dans la pièce une merveilleuse odeur de papier, d'encre et de cuir. Toutefois, il n'avait pas le temps de l'apprécier.

Un gnome sortit de derrière un bureau encombré de montagnes d'ouvrages, s'appuyant sur une canne en ébène. Il n'avait du gnome que la taille, car il était svelte, le dos droit, avec une épaisse chevelure grise, un visage hâlé profondément ridé et une expression déterminée.

— Laissez ma fille tranquille, dit-il en tenant sa canne des deux mains. Ou je vous...

Il plissa les yeux et William vit de qui Amaranthus tenait ses expressions. M. Cowden (car ce ne pouvait être que lui) regarda les pieds de William et remonta lentement jusqu'à son visage qui se trouvait une trentaine de centimètres au-dessus du sien.

— Ou je vous brise le genou, acheva-t-il.

Il changea sa prise sur la canne et la tint, telle une batte, à la manière d'un joueur de cricket ayant l'intention d'envoyer la balle dans le comté voisin. Il paraissait tellement sûr de lui que William recula d'un pas.

Partagé entre l'agacement et l'amusement, il s'inclina.

— Votre serviteur, monsieur. Je suis... William Ransom.

Il avait failli se présenter en tant que comte d'Ellesmere. Il fallait reconnaître qu'un titre suscitait la déférence, ce qui n'était pas le cas de son patronyme.

— Et alors ? demanda le gnome sans changer de posture.

— Je suis venu apporter un message à votre fille, monsieur. De la part du duc de Pardloe.

— Peuh !

— Venez-vous de dire « Peuh ! », monsieur ? demanda William, incrédule.

— Oui, et je continuerai de le faire jusqu'à ce que vous soyez sorti de ma librairie.

— Je ne partirai pas avant d'avoir parlé à... hum... comment se fait-elle appeler ces jours-ci ? La vicomtesse Grey ? Mme la générale Bleeker ? Ou est-elle redevenue Mlle Cowden ?

La canne de M. Cowden passa à quelques centimètres de son genou, ne le ratant que grâce aux réflexes de William qui avait fait un bond en arrière. Il lui arracha sa canne des mains avant qu'il puisse le frapper de nouveau et résista à l'envie de la briser en deux. C'était une belle pièce, avec un lourd pommeau en bronze en forme de corbeau. Il la déposa au sommet de la bibliothèque la plus proche, hors de portée du vieil homme.

— À présent, allez-vous me dire pourquoi vous refusez de me laisser parler à votre fille ? demanda-t-il en s'efforçant d'adopter un ton raisonnable.

— Parce qu'elle ne veut pas vous parler, rétorqua M. Cowden. Elle me l'a dit.

— Ah.

L'absence d'agressivité dans la voix de William sembla apaiser légèrement le libraire. Ses cheveux s'étaient dressés sur son crâne telle une crête de cacatoès et il tenta de les lisser avec sa paume.

— Si elle ne veut pas me parler maintenant, puis-je lui laisser un message ? demanda William avec un geste vers un encrier sur le bureau.

— Hmm, fit Cowden dubitatif. Elle ne le lira pas.

— Je vous parie cinq contre un qu'elle le lira.

Cowden réfléchit en poussant sa langue dans une joue.

— En shillings ? demanda-t-il.

— En guinées.

— Topez là.

Il retourna derrière son bureau, sortit une feuille de papier et tendit à William un mince porte-plume en verre avec un filigrane bleu vrillant à l'intérieur de la tige.

— N'appuyez pas trop fort, recommanda-t-il. C'est du verre de Murano. C'est solide mais cela reste du verre et vous avez des pattes d'ours.

Après un instant d'hésitation, il corrigea :

— Je parle de la taille de vos mains, je ne mets pas forcément en doute votre dextérité.

William trempa délicatement la pointe dans l'encrier. Apparemment, on s'en servait comme d'une plume. Elle écrivait merveilleusement, fluide comme de la soie et tenant bien l'encre. Elle ne laissait pas de pâtés non plus.

Il écrivit brièvement : « De quoi avez-vous peur ? Pas de moi, en tout cas. Votre humble et dévoué serviteur, William. » Il sabla la feuille et l'agita doucement pour la faire sécher. Il ne voyait nulle part de cire à cacheter. Des années plus tôt, son père lui avait appris à plier une lettre à la manière d'un casse-tête chinois, de sorte qu'il était impossible de l'ouvrir et de la replier de la même manière. Il écrasa les plis avec l'ongle du pouce pour

s'assurer qu'on les verrait si la lettre était ouverte avant de parvenir à sa destinataire.

Il tendit le carré plié au libraire.

— Dites-lui que je reviendrai demain à quinze heures, sans menottes, déclara-t-il en s'inclinant. Votre serviteur, monsieur.

William eut une nuit agitée, entre les punaises de lit, des papillons de nuit trop curieux qui s'entêtaient à vouloir inspecter ses narines (en dépit de l'obscurité qui régnait dans ces dernières) et ses pensées, qui étaient floues mais actives.

Un jour, alors qu'ils discutaient de stratégie militaire, son oncle Hal lui avait dit :

— Tu dois aborder chaque situation avec une attente. Tu dois savoir ce que tu veux qu'il arrive, même si ce n'est que survivre. Cette attente te dictera tes actes.

Son père avait renchéri :

— Selon que tu veux simplement rester en vie, que ta priorité est de préserver le plus possible la vie de tes hommes, ou que tu tiens à vaincre un commandant ennemi quel qu'en soit le prix, tu agiras différemment.

William se gratta le ventre, méditatif.

Que voudrais-je qu'il arrive ?

En réalité, il avait déjà atteint l'objectif déclaré de sa mission, à savoir découvrir où était Amaranthus et s'assurer de son bien-être général. Or, elle était bien chez son père, comme elle l'avait annoncé, et n'était si souffrante ni blessée, à en juger par la célérité avec laquelle elle avait déguerpi en le voyant.

Ce que William souhaitait savoir à présent était si elle portait toujours son alliance. Sauf qu'il n'arrivait pas à décider ce que signifierait son absence comme sa présence. Ni ce qu'il aurait préféré. La vue de sa main nue le remplirait-elle de pitié, de compassion, de satisfaction... ou d'excitation ? Il ressentait tout cela à la fois. Il ne pouvait la rater : un épais

anneau d'or avec un renflement ovoïde dans lequel était enchâssé un gros diamant cerclé de perles et de minuscules turquoises persanes.

Il bâilla, s'étira et se détendit, dans la mesure du possible. Pour quelqu'un de sa taille, le lit de l'auberge était procustéen. Il était allongé sur le dos, ses genoux fléchis formant une montagne à deux pics sous les couvertures. Il devrait se trouver un meilleur logis si...

Si quoi ?

Il n'avait pas reçu l'ordre de la ramener de force à Savannah. Il n'avait pas besoin non plus de s'attarder jusqu'à l'avoir convaincue de le suivre. Et Trevor ?

Le message d'oncle Hal (dicté par lord John qui estimait que le style épistolaire habituel de son frère ferait fuir n'importe quelle femme saine d'esprit) disait clairement qu'il la considérait comme sa fille et qu'elle trouverait toujours sous son toit assistance et protection, pour elle et son fils.

Est-elle vraiment saine d'esprit ?

Cette idée lui rappela la suggestion d'Amaranthus pour résoudre ses problèmes personnels et, en dépit du sommeil qui commençait à l'envahir, il ressentit un vague élanement entre ses cuisses.

« Vous pourriez même y trouver du plaisir. »

Il roula sur le côté, les jambes repliées et mit l'oreiller sur sa tête pour étouffer les bruits de la taverne au rez-de-chaussée. Des clients chantaient, apparemment accompagnés par quelqu'un tapant sur une grosse caisse.

— Vous aussi, vous pourriez, murmura-t-il avant de s'endormir.

À quinze heures le lendemain, il se présenta à la librairie. M. Cowden était à son bureau, écrivant dans un grand registre. Il releva ses yeux perçants en entendant William entrer, puis ouvrit un petit tiroir, en sortit une guinée d'or et la plaça au centre du bureau.

— Elle est dans la cour, à l'arrière, indiqua-t-il avant de se replonger dans ses comptes.

William prit la pièce, s'inclina et sortit par la porte de derrière.

La « cour » était un petit jardin clos. Celui qui l'avait dessiné, sans doute M. Cowden, avait le sens de la composition et un goût éclectique pour les plantes. Il mit un certain temps à apercevoir Amaranthus. Elle était assise sur un banc en pierre dans un coin, sous un treillis envahi de rosiers. Bien que sans fleurs, ils étaient exubérants, leur feuillage teinté de rouge. Une petite fontaine gargouillait devant elle, ce qui expliquait qu'il ne l'avait pas vue tout de suite.

Elle portait du noir, qui ne lui seyait pas, et sa chevelure était relevée sous un bonnet bordé d'une petite dentelle. Elle portait toujours son alliance, et il ressentit une petite pointe de déception. Puis il remarqua qu'elle l'avait fait passer de sa main gauche à sa main droite.

Il s'arrêta près de la fontaine et s'inclina.

— Vous n'avez plus peur de rien, à présent ?

Elle le parcourut de ses yeux bleu pâle, translucides.

— Je ne dirais pas cela, mais je n'ai certainement pas peur de vous.

Il aurait pu le prendre pour un défi ou du mépris. Elle énonçait simplement un constat et cela le rassura.

— Tant mieux, dit-il. Pourquoi vous êtes-vous enfuie, hier ?

— J'ai paniqué, avoua-t-elle franchement. J'étais parvenue à chasser de mon esprit... père Pardloe, lord John, Savannah...

— Et moi ?

— Et vous, confirma-t-elle. Toute cette période à Savannah commençait à me paraître irréaliste, comme ce que l'on imagine en lisant un bon livre. C'est pourquoi, quand vous êtes soudainement apparu tel le roi des Enfers dans une pantomime...

Elle n'acheva pas sa phrase. Après un long silence, elle demanda :

— Voulez-vous vous asseoir ?

Il s'assit sur le banc, suffisamment près d'elle pour sentir la chaleur de son corps (c'était un petit banc et William prenait de la place). Il ne savait

pas trop quoi lui demander. Pour le moment.

Finalement, il prit sa main et demanda :

— Vous êtes donc veuve ?

— Oui, répondit-elle froidement.

— Vraiment ? Ou uniquement pour votre père et Philadelphie ?

Elle lui lança un regard torve mais ne reprit pas sa main. Elle ne répondit pas non plus.

Il caressa le dos de sa main avec son pouce en poursuivant :

— Parce que si Ben est mort, vous n'avez plus aucune raison de ne pas rentrer avec moi à Savannah, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas envie de voir Trevor ? Sa maman lui manque.

— Ordure, siffla-t-elle. Lâchez-moi.

Il obtempéra et croisa ses mains sur ses genoux.

Ils restèrent silencieux pendant quelques minutes. On n'entendait plus que les bruits de la rue et le gargouillis de la fontaine. Les parfums du jardin étaient puissants et, bien que moins capiteux que les fragrances de Savannah, ils étaient enivrants, lui rappelant le jardin de Mme Fleury, avec sa pierre fraîche et humide et son témoin batracien silencieux aux yeux noirs.

— Je suis le seul à qui vous pouvez le dire, reprit-il enfin avec douceur. Je suppose que votre père ne sait pas ce qu'il est arrivé à Ben ?

Elle émit un petit rire amer.

— « Ce qu'il est arrivé à Ben », répéta-t-elle. Vous ne dites pas « ce que Ben a fait » ? À ce que je sache, le général Washington ne l'a pas kidnappé. Il l'a suivi de son plein gré. Il a fait son choix tout seul !

— Vous êtes allée le trouver, n'est-ce pas ?

Il avait remarqué que ses doigts n'étaient pas tachés d'encre. Or, quiconque travaillait dans une imprimerie ou une librairie finissait par avoir les doigts noircis. C'était le cas de son père. Si ce n'était pas le sien, c'était qu'elle n'était pas à Philadelphie depuis longtemps.

Elle ne répondit pas tout de suite, fulminant en silence, les lèvres pincées.

— Oui, dit-elle enfin. Comme une idiote ! Je pensais pouvoir le faire changer d'avis. J'ai vu ce qu'il s'est passé durant le siège de Savannah. Je me croyais à même de le convaincre. C'était un officier britannique, nom de nom ! Il devrait savoir comment est l'armée, ce dont elle est capable.

— Sans doute, dit William sur un ton hésitant. C'est plutôt courageux de sa part de prendre les armes contre elle, non ?

Elle émit un bruit de chatte enragée et s'écarta de lui.

— Donc, il n'a pas voulu revenir à Savannah avec vous, reprit-il. Pourquoi n'êtes-vous pas rentrée vous-même ? Vous savez que les Grey vous accueilleront les bras grands ouverts... ne serait-ce que parce que vous les débarrasseriez de Trevor.

Elle souffla par le nez, puis se tourna brusquement vers lui.

— J'ai vu Ben. Je l'ai vu au lit avec une traînée brune qui lui suçait la...

La colère l'étouffa aussi efficacement que Ben avait sans doute étouffé sa dulcinée en apercevant Amaranthus sur le seuil de sa chambre.

Il hésitait à parler de peur qu'elle ne s'enfuie et se réfugie à l'intérieur. Il posa sa main entre eux sur le banc, l'effleurant à peine, et attendit.

— Il a bondi hors du lit et m'a poussée dans sa garde-robe, m'empêchant de retourner dans la chambre jusqu'à ce que cette morue ait filé, le con !

— Où diable avez-vous appris de tels mots ? demanda-t-il, profondément choqué.

— Dans un recueil de poésie érotique que j'ai trouvé dans la bibliothèque de lord John, répondit-elle. Je les aurais tués, tous les deux, si j'avais eu une arme à portée de main. Mais on ne se rend pas chez son mari qu'on n'a pas vu depuis longtemps avec un couteau caché dans son soulier, n'est-ce pas ? J'ai arraché mon alliance de mon doigt et ai essayé de la lui faire avaler. J'y suis presque parvenue.

Des larmes de rage coulaient le long de ses joues. Elle ne semblait pas en être consciente.

— Dommage que vous n'ayez pas réussi.

Il hésita un instant, puis reprit sur un ton prudent.

— Je n'excuse en rien l'attitude de Ben, mais... c'est un soldat. Il croyait que vous l'aviez quitté pour de bon. Une petite liaison passagère...

— Passagère, mon cul ! Il l'a épousée !

William en resta pantois. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

— C'est pourquoi j'ai pris la bague avec moi, dit-elle en fixant son doigt. Il n'était pas question qu'elle l'ait !

Naturellement, elle en avait également besoin pour son numéro de veuve. Peut-être que de continuer de la porter, même à la main droite, était pour elle comme une sorte de haire. Il se garda de le lui dire.

— Épousez-moi, dit-il plutôt.

Elle observait en fronçant les sourcils un oiseau qui avait atterri sur le bord de la fontaine. Une élégante petite créature aux ailes noir et blanc et aux flancs rouge sombre.

— Tohi, dit-elle.

— Pardon ?

— Lui. C'est un tohi tacheté, expliqua-t-elle en pointant le menton vers l'oiseau qui s'envola aussitôt.

Les traits plus ou moins calmes, elle se tourna sur le banc pour regarder William.

— Vous épouser, dit-elle lentement.

Il vit un léger sursaut à la commissure de ses lèvres pâles. Toutefois, ce n'était pas une envie de rire. Peut-être un tic nerveux ; peut-être pas.

— Épousez-moi, répéta-t-il doucement.

Ses yeux injectés de sang étaient devenus gris nuageux. Elle tourna la tête.

— Vous voulez parler d'un *mariage blanc*¹, je suppose, dit-elle d'une voix un peu rauque. Lits séparés, vies séparées.

— Oh non, j'ai bien l'intention de coucher avec vous, dit-il en lui prenant les mains. Souvent, même. Comment appelleriez-vous ce genre de mariage ?

— De la bigamie, pour commencer.

Cependant, elle le regardait d'une manière différente et il sentit son pouls s'accélérer.

— Nous pourrions discuter des détails en route vers Savannah.

Lui tenant toujours les mains, il se pencha vers elle et l'embrassa. Ses lèvres remuèrent contre les siennes, plus sous l'effet de la surprise que d'autre chose... mais c'était déjà une réponse.

Elle s'écarta soudain.

— Je n'ai pas dit que j'acceptais !

Il la lâcha, notant avec satisfaction qu'elle ne s'essuyait pas les lèvres d'un air dégoûté.

— Vous pourrez me donner votre réponse lorsque nous arriverons à Savannah, dit-il.

Il se leva et lui offrit son bras.

¹. En français dans le texte. (N.d.T.)

Histoire de compliquer les choses

IL AVAIT LOUÉ DES chambres dans une relativement bonne auberge dans une petite ville au sud de Philadelphie. En entrant dans la sienne, il avait eu le plaisir de voir un petit miroir accroché au-dessus du cabinet de toilette. Il s'était soigneusement rasé (Amaranthus avait été choquée puis amusée de découvrir que sa barbe était d'un roux sombre). Il avait ensuite revêtu son uniforme de capitaine, légèrement froissé après avoir été roulé dans le portemanteau mais propre.

Lorsqu'il grimpa près d'elle dans la voiture et posa son chapeau sur ses genoux, elle le regarda d'un air perplexe.

— Je croyais que vous aviez rendu votre commission.

— C'est toujours le cas ; ceci est ce qu'on pourrait appeler une *ruse de guerre*¹, dit-il en montrant sa redingote rouge. Une idée d'oncle Hal. Il m'a donné une commission de capitaine temporaire, avec un ordre de mission incluant un laissez-passer dans tous les territoires contrôlés par les troupes du roi, ce qui est le cas de Richmond et de Charles Town. Je ne plaisantais pas en vous disant qu'il s'inquiétait pour vous et souhaitait votre retour.

Elle tourna la tête et regarda par la fenêtre en se mordillant la lèvre.

— J’aurais pensé qu’un comte aurait droit à un certain degré de courtoisie, avec ou sans uniforme, dit-elle.

— Je ne suis pas comte non plus, répondit-il fermement.

Sa tête pivota brusquement vers lui.

— J’aurais dû le dire plus tôt, poursuivit-il. Si jamais vous pensiez que le titre de comtesse serait l’un des privilèges d’être mariée avec moi.

— Je ne le pensais pas, répondit-elle en regardant de nouveau par la fenêtre.

Dehors, les rues boueuses de Richmond cédaient la place à des champs de maïs également battus par la pluie.

— Comment y êtes-vous parvenu ? demanda-t-elle sans se tourner. Je croyais que père Pardloe vous avait dit qu’un pair du royaume ne pouvait cesser d’être pair sans la permission de Sa Majesté. Vous avez convaincu le roi ?

— Non, je ne lui ai pas encore parlé, mais je compte le faire. De toute manière, peu importe sa réponse, j’ai arrêté ma décision. Je ne suis plus comte d’Ellesmere. Je ne l’ai jamais été.

Cette fois, il avait toute son attention.

Il sentit soudain un élan de... quelque chose. Peut-être de la peur, de l’excitation surtout, comme s’il s’apprêtait à sauter d’une falaise sans savoir si la mer en contrebas était assez profonde et ne s’en souciant pas.

— Je suis un bâtard, déclara-t-il.

Ce n’était pas la première fois qu’il prononçait ces mots et il savait que ce ne serait pas la dernière. Il prit une longue inspiration avant de poursuivre :

— Je ne suis pas légalement un bâtard car le huitième comte d’Ellesmere et ma mère étaient mariés lorsque je suis né. Cependant, le vieux comte n’était pas mon père.

Elle le regarda lentement de haut en bas.

— Quel qu'il ait été, votre géniteur devait être un monsieur... hum... saisissant. C'est de là que vous tenez...

Elle agita une main vague devant son menton sans le quitter des yeux.

— Oui, répondit-il sans desserrer les dents. Et pas « était ». Il vit toujours.

— Vous l'avez rencontré ?

Ses yeux brillaient à présent de curiosité. Il eut soudain l'impression de les sentir sur son visage, chatouillant sa peau.

— En effet. Il... me connaît. Et il sait que je sais.

Elle resta silencieuse un moment. Il pouvait la voir analyser cette révélation dans sa tête. Elle portait toujours du noir mais avait échangé son fichu blanc contre un autre, bleu nuit, qui faisait briller ses yeux et réchauffait sa peau. Elle le savait et cela le fit sourire.

— Allez-vous me dire qui est ce monsieur ? demanda-t-elle.

— Je n'en avais pas l'intention, mais, maintenant que nous allons nous marier...

— Je n'ai pas accepté votre offre, lui rappela-t-elle. Pas pour le moment et probablement jamais. Néanmoins, vous devriez savoir que je ne le dirais à personne.

— À la bonne heure, répondit-il. Il s'appelle James Fraser. C'est un Écossais des Highlands et un jacobite... ou, du moins, il l'était. Il possède des terres en Caroline du Nord. J'y suis allé une fois, quand j'étais très jeune. J'ignorais complètement alors qui il était... qui il est.

— Il vous a reconnu ?

Amaranthus n'était pas femme à cacher ce qu'elle pensait et il était facile de deviner où elle voulait en venir.

— Non, et je ne le veux pas, dit-il fermement. Il ne me doit rien. Si vous vous demandez comment je vais pouvoir vous entretenir sans les revenus du domaine d'Ellesmere, n'ayez crainte. Je possède en Virginie une petite

plantation que m'a léguée ma mère... ou plutôt ma belle-mère, la première épouse de lord John.

Il y avait également le domaine de Helwater, mais la propriété disparaîtrait probablement avec le titre d'Ellesmere, aussi ne la mentionna-t-il pas.

— La première épouse de lord John ? s'étonna Amaranthus. J'ignorais qu'il avait été marié. Combien de fois s'est-il marié ?

— Deux fois, à ce que je sache.

Il hésita. Néanmoins, il aimait assez la choquer.

— Sa seconde épouse était... enfin, elle est toujours... l'épouse de mon vrai père, James Fraser.

Elle le dévisagea en plissant les yeux, se demandant sans doute s'il se moquait d'elle. Puis elle secoua la tête, délogeant une épingle à cheveux qui sortit soudain de sa coiffure. Il ne résista pas à l'envie de la cueillir, puis de glisser la mèche qui s'était échappée derrière son oreille. Une légère ligne de chair de poule apparut le long de son cou et elle frissonna, à peine, malgré la chaleur humide de la cabine.

Deux semaines plus tard...

Sortir de la voiture était comme émerger d'un cocon, pensa-t-il en secouant ses longues jambes pliées depuis trop longtemps et en étirant son dos avant de tendre la main à Amaranthus pour l'aider à descendre du marchepied. De l'air, du soleil, de l'espace ! Il bâilla malgré lui à s'en décrocher la mâchoire et l'air s'engouffra en lui, gonflant ses poumons.

Il avait eu l'intention de conduire Amaranthus directement dans les quartiers d'oncle Hal, mais elle avait fermement insisté pour se rendre d'abord chez lord John.

— Je sais qu'oncle John m'écouterà, avait-elle expliqué. Autant j'aime père Pardloe... Pourquoi me regardez-vous comme ça ? Oui, je l'aime... Autant je ne sais jamais comment il va réagir. Et puis, Ben est son fils.

— C'est juste, avait admis William. Cela dit, je doute que mon père sache prévoir les réactions d'oncle Hal, mais, au moins, il a l'habitude de les gérer.

— Exactement.

Elle n'avait plus rien dit alors qu'ils traversaient la ville, se contentant de lancer des regards à son reflet dans la vitre et de retoucher sa coiffure de temps à autre.

La porte du 12, Oglethorpe Street s'ouvrit avant qu'il ait eu le temps de toquer, ce qui lui fit aussitôt soupçonner que quelque chose n'allait pas.

— Ah, vous l'avez retrouvée ! s'exclama Mlle Crabb en apercevant Amaranthus par-dessus son épaule.

Son visage maigre hésitait entre le soulagement et le désir de rester irrité.

— Le bébé dort, ajouta-t-elle en s'effaçant pour les laisser entrer. Monsieur le duc est à Charles Town. Il pensait ne rester que deux semaines mais un message est arrivé il y a deux jours annonçant qu'il était retenu indéfiniment par lord Cornwallis.

Amaranthus avait déjà disparu dans l'escalier, à la recherche de Trevor.

— Je vois, dit William. Mon père est-il parti avec le duc ?

De toute évidence, il n'était pas dans la maison ; autrement, il serait déjà apparu.

L'air perpétuellement irrité de la gouvernante se mua en une expression embarrassée.

— Non, milord. Il est sorti avant-hier et n'est toujours pas rentré.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

Deux jours plus tôt

LE MESSAGE ÉTAIT ARRIVÉ AU 12, Oglethorpe Street juste après le déjeuner. Cela avait été un repas simple, des sandwiches au jambon et de la bière, qu'il avait consommés dans la cuisine tout en regardant Moira s'attaquer à un énorme turbot qui avait été livré le matin même. Cette femme savait vraiment manier le fendoir, en dépit de ses préjugés contre les tomates. C'était vraiment dommage ; elle aurait été capable de transformer n'importe quelle tomate en ketchup d'un seul coup de poing. Il l'observa pendant qu'elle examinait le poisson (il était si grand qu'il dépassait de part et d'autre de la petite table), cherchant de quel côté livrer son prochain assaut.

Avant qu'elle ait frappé, une ombre s'avança sur le seuil de la porte ouverte et on toqua timidement contre le chambranle.

— *Mein Herr ?*

C'était Gunter, un valet d'écurie de la pension pour chevaux dont Hal était un client.

— *Ja ? Was ist das ?* demanda Grey.

Arrêtée dans son élan, son fendoir en suspens, Moira plissa des yeux suspicieux vers le garçon, obséquieux dans son tablier en cuir.

Gunter haussa les épaules et les sourcils pour nier toute responsabilité et tendit une lettre soigneusement pliée et cachetée avec de la cire de chandelle. Il agita une main par-dessus son épaule pour indiquer que quelqu'un à la pension la lui avait donnée. Grey fouilla dans sa poche, en sortit un penny et un shilling, lui donna le shilling, puis prit la lettre en le remerciant d'un signe de tête.

Il avait d'abord pensé que la missive était pour Hal. Il s'était trompé, elle était adressée à « lord John Grey » avec une élégante calligraphie de secrétaire qui jurait avec la manière étrange dont elle avait été livrée. Le contenu, de la même main, était tout aussi déroutant.

Milord,

On me dit que vous aviez autrefois à votre service un homme du nom de Thomas Byrd. Ce dernier avait réservé une place à bord de mon vaisseau, le Pallas, qu'il a payée lors de son embarquement en Angleterre. Au cours de la traversée, il s'est attaché à une jeune personne qui, elle, n'avait pas payé sa place, s'étant cachée dans la cale. M. Byrd soutient qu'il veut payer pour elle afin qu'elle ne soit pas remise au shérif et incarcérée, mais il ne possède pas les liquidités nécessaires avec lui. Hésitant à livrer une aussi ravissante jeune femme aux autorités locales, j'ai demandé à M. Byrd s'il avait des amis pouvant lui avancer la somme. Il n'a rien dit, ne souhaitant pas présumer de votre générosité. Toutefois, je l'avais entendu mentionner votre nom au cours du voyage et ai donc pris la liberté de vous informer de sa situation.

Si vous souhaitez aider M. Byrd ou, du moins, lui parler, il se trouve toujours avec nous. Le Pallas est amarré à l'extrémité est du quai Wharehouse.

*Votre humble serviteur,
John Doyle, capitaine*

— Voilà qui est bien singulier, dit Grey.

Il retourna le papier comme si le verso vierge pouvait lui livrer plus d'explications.

— Oh, ça n'a rien de singulier, l'assura Moira en essuyant son front du revers de la main. C'est une femelle, voilà tout.

— Pardon ?

— Les femelles, répéta-t-elle en lui montrant le turbot décapité. Ce sont les femelles qui ont les œufs.

— Ah.

Elle n'avait pas seulement coupé la tête, la queue et les nageoires, elle avait également ouvert le grand corps plat, sorti les boyaux et mis de côté une masse solide, visqueuse et noirâtre qui suintait de l'huile sur une assiette. Elle avait posé celle-ci sur une étagère, n'ayant plus de place sur la table incrustée d'écailles sur laquelle le poisson avait été transformé en dîner.

— Hmm... pourrions-nous y goûter ?

— C'est bien ce que j'avais en tête, milord, l'assura-t-elle. De petits toasts avec des œufs pochés et des œufs de poisson, et un peu de beurre fondu par-dessus. C'est ce que monsieur le duc appelle une « mise en louche ».

— Parfait ! Je veillerai à ne pas être en retard pour le dîner.

Sans cette soudaine intrusion de féminité, il n'y serait sans doute pas allé. Toutefois, l'allusion aux femelles lui avait rappelé le goût prononcé de Tom pour les jeunes femmes, un penchant qu'il avait scrupuleusement étouffé (pour autant qu'il sache) durant ses deux mariages. Dans sa dernière lettre, Tom (qui écrivait peu mais bien) l'informait que sa seconde épouse était décédée et que, maintenant que son fils aîné Barney avait dix-huit ans, il envisageait de lui confier les rênes de son établissement pendant un temps

et d'en profiter pour faire un voyage en Allemagne, où il ne s'était pas rendu depuis l'époque où ils avaient fait la connaissance de Stephan von Namtzen. Il demandait à lord John d'avoir la bonté de transmettre ses respects à ce dernier lorsqu'il aurait l'occasion de lui écrire.

Il était possible que, mû par l'appel du large, Tom ait décidé de quitter l'Europe. Il était également possible que, encore dans les affres de son deuil, il ait été attiré par une jeune femme aux abois. Tom était galant et avait très bon cœur.

Néanmoins, cette lettre était louche, et cela n'avait rien à voir avec les œufs de turbot. Il la replia soigneusement et la glissa dans la poche de son gilet.

— Foutrebleu ! maugréa-t-il en faisant sursauter Moira. Oh, je vous demande pardon, madame O'Meara. Je voulais juste dire que c'est une très belle journée pour une promenade.

C'était effectivement une belle journée, avec une douce brise qui agitait l'air lourd de l'été. Il emprunta Bay Street d'un pas nonchalant, descendit l'escalier et marcha pieds nus sur le sable un moment avant de reprendre son chemin vers le quartier des entrepôts.

La flotte marchande – de petits pêcheurs et des fermiers qui acheminaient leurs fruits et légumes de l'amont de la rivière – était principalement constituée de petits bateaux. Par conséquent, les quais près de Bay Street étaient généralement étroits et rapprochés. Les quais des entrepôts étaient beaucoup plus larges et robustes, permettant d'aller et venir avec des brouettes, de rouler des tonneaux et de transporter des caisses sans risquer de tomber à l'eau. Les grands navires qui traversaient les eaux internationales étaient soit ancrés dans les docks des entrepôts, soit mouillaient dans le fleuve si la circulation des vaisseaux était trop dense.

Elle l'était en ce moment. Grey s'arrêta un instant pour admirer le ballet des grands mâts se balançant et le soleil luisant sur les ailes des mouettes qui décrivaient des cercles au-dessus des navires. Il aimait les bateaux de

toutes sortes, bien qu'ils lui rappelassent toujours James Fraser, qui les détestait et frôlait la mort par mal de mer chaque fois qu'il montait à bord de l'un d'eux. Il sourit en se souvenant d'une fameuse traversée de la Manche en compagnie de l'Écossais de nombreuses années plus tôt, le souvenir étant assez lointain pour pouvoir en rire.

N'étant pas complètement sot, il s'était tenu à l'écart de l'extrémité est des docks. Il s'arrêta pour acheter des pommes à une marchande et contempla les grands vaisseaux, dont un qui avait clairement la capacité de traverser l'Atlantique.

— Comment s'appelle ce navire, là, ancré dans le canal ? demanda-t-il à la marchande.

— Ce doit être le *Castle*, répondit-elle, l'esprit ailleurs. Ah non, je me trompe. C'est le *Palace*. Oui, c'est ça.

Donc il existait bien un navire appelé *Pallas* qui traversait l'Atlantique. Que Tom soit à bord ou non était une autre histoire, mais...

— Monsieur ! Monsieur !

Extirpé de ses pensées, il découvrit devant lui un petit marin à la barbe rousse.

— Vous avez quelque chose sur votre chapeau, lui dit-il en pointant le doigt vers son crâne.

Pensant aussitôt à une fiente de mouette, Grey ôta son couvre-chef pour l'examiner. Soudain, sa vision s'obscurcit et il sentit quelque chose de léger lui chatouiller le visage. Puis il y eut comme une explosion dans sa tête et tout devint noir.

Il revint à lui avec une douleur vive à l'arrière du crâne et une forte envie de rendre ses tripes. Il voulut rouler sur le côté et découvrit que ses bras étaient attachés le long de ses flancs ; il avait également un sac en jute sur la tête, ce qui le dissuada de vomir, même si la sensation d'être balancé d'un côté et de l'autre ne faisait que renforcer sa nausée.

Zut, une barque. Il entendait le bruit des rames fendant l'eau et les grognements du rameur. Il sentait également l'odeur fétide des marais non loin. L'embarcation n'était pas grande : il était plié en deux dans un petit espace entre deux bancs. Ses genoux étaient mouillés.

Avant d'avoir eu le temps de se féliciter pour la justesse de son intuition et de se réprimander pour l'imbécillité de ne pas y avoir suffisamment prêté attention, le bruit des rames cessa et l'embarcation percuta une surface dure avec un bruit sourd qui vibra dans son crâne endolori. Des mains puissantes l'attrapèrent et le levèrent. Celui qui le tenait lança un cri et une corde lui tomba sur l'épaule. Son ravisseur (était-il seul ?) la noua autour de sa taille et cria : « C'est bon ! » Il fut soulevé dans les airs et hissé comme un quartier de bœuf.

Des mains le tirèrent à bord et le mirent debout. Ayant les bras attachés, il perdit l'équilibre et tomba à genoux. Le sac fut arraché de sa tête ; le choc de la lumière soudaine fut trop fort. Il vomit sur les chaussures de l'homme devant lui et se laissa tomber sur le flanc en fermant les yeux.

Des jurons fusaient et des colloques se tenaient au-dessus de lui. Pour le moment, peu lui importait tant qu'il n'était pas obligé de se relever.

Puis il entendit une voix qu'il reconnut.

— Pour l'amour de Dieu, détachez-le ! disait-elle sur un ton impatient. Que lui est-il arrivé ?

Il entrouvrit un œil. Ses oreilles ne l'avaient pas trahi. Cependant, ses yeux doutaient. Au-dessus de lui, tout remuait : mâts, voiles, nuages, soleil, visages tournoyaient d'une manière qui lui donna de nouveau envie de vomir.

— Quelqu'un m'a frappé sur la tête, dit-il en refermant l'œil dans l'espoir de faire cesser le tourbillon.

Cela fonctionna. Lorsqu'il le rouvrit, les traits réguliers et fades d'Ezekiel Richardson lui apparurent plus nettement.

— Toutes mes excuses, dit celui-ci.

Il le hissa debout et le soutint en lui tenant les coudes pendant que quelqu'un dénouait ses liens.

— Quand je leur ai dit de vous amener, je n'ai pas précisé comment, s'excusa-t-il de nouveau. Venez vous asseoir. Je crois que vous avez besoin d'un petit remontant.

Il se rinça la bouche avec le cognac, cracha puis but une petite gorgée prudente.

Ils étaient assis dans ce qui devait être la grande cabine du capitaine. Les fenêtres donnant sur la poupe étaient embrasées par le reflet de l'eau scintillante en contrebas. Il ne pouvait les regarder plus de cinq secondes sans se sentir nauséeux de nouveau.

— Je suis vraiment navré, répéta Richardson sur un ton qui paraissait presque sincère. Je n'ai aucune animosité à votre égard, je vous assure. Si j'avais pu me débrouiller sans vous impliquer, je l'aurais fait.

Grey se tourna à contrecœur vers Richardson. Ce dernier portait un uniforme de major d'infanterie britannique.

— J'ai entendu parler d'agents doubles et en ai rencontré quelques-uns. Mais vous semblez vraiment avoir du mal à vous décider. Pourriez-vous me dire dans quel camp vous êtes une fois pour toutes ?

Si l'expression sur le visage de Richardson se voulait être un sourire, ce n'était pas vraiment réussi.

— C'est là une question plus complexe que vous ne le pensez.

— Compte tenu des circonstances, c'est la seule qui me vienne à l'esprit, rétorqua Grey.

Il ferma les yeux et agita le verre sous son nez. Inhaler des vapeurs de cognac soulagerait peut-être son mal de crâne sans l'abrutir. Il lui paraissait dangereux d'être soûl en présence de Richardson.

Richardson était assis dans le fauteuil du capitaine qui grinça lorsqu'il se pencha en avant.

— Laissez-moi vous en poser une à mon tour, dit-il. Lorsque je vous ai demandé si vous vous intéressiez à Claire Fraser à titre personnel, vous m’avez répondu que non. Puis vous l’avez épousée dans la foulée. Pourquoi ?

John rouvrit les yeux. En dépit de son ton aimable, Richardson l’observait tel un chat très patient assis devant un trou de souris. Grey se toucha délicatement l’arrière du crâne puis regarda ses doigts. Effectivement, il saignait un peu.

— Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas, rétorqua-t-il en s’essuyant sur ses culottes. Toutefois, je n’ai aucune raison de garder le secret. Vous menaciez d’arrêter la dame pour sédition. Elle était la veuve d’un bon ami. Il m’a semblé que l’arracher à vos griffes était le dernier service que je pouvais rendre à James Fraser.

— Extrêmement galant de votre part, milord, déclara Richardson, l’air légèrement amusé. Ce mariage fut forcément de courte durée du fait de la réapparition soudaine de M. Fraser d’entre les morts. Cependant, au cours de confidences conjugales, votre épouse vous a-t-elle parlé de son passé ?

— Non, répondit Grey sans hésiter.

— Cela m’étonne. Quoique, compte tenu des antécédents de la dame, sa réticence était sans doute justifiée.

Grey sentit un picotement de malaise dans sa nuque, à moins que ce ne soit un filet de sang. *Antécédents, mon œil !* Il se cala contre le dossier de sa chaise et afficha un air qu’il espérait insondable.

Richardson le dévisagea un long moment puis se leva, alla chercher un portfolio en cuir sur une étagère et revint s’asseoir. Il en sortit un document qui avait l’air officiel, estampillé et cacheté. De là où il se tenait, Grey ne pouvait voir le sceau.

— Connaissez-vous un certain Neil Stapleton ? demanda Richardson en arquant un sourcil.

— Cela dépend de ce que vous entendez par « connaître », répondit Grey. Il se peut que j’aie déjà entendu ce nom et, si c’est le cas, c’était il y a longtemps.

Cela faisait effectivement un certain temps. Le nom « Neil Stapleton », mieux connu de Grey en tant que « Neil le Con », l’avait percuté dans le creux du ventre comme un boulet de canon. S’il n’avait pas revu Stapleton depuis des années, il ne l’avait certainement pas oublié.

— Sans doute aurais-je dû vous demander si vous le connaissiez... bibliquement ? demanda Richardson en scrutant sa réaction.

Il poussa le document vers Grey qui lut le titre : *Confession de Neil Patrick Stapleton*.

Oh non, pensa-t-il. Non, pas ça...

Il prit le document, soulagé de constater que ses mains ne tremblaient pas, et lut un compte rendu peu détaillé mais exact de ce qu’il s’était passé entre Neil Stapleton et lui la nuit du 14 avril 1759 puis dans l’après-midi du 9 mai de la même année.

Il reposa la confession et releva les yeux vers Richardson.

— Que lui avez-vous fait ?

Son ventre se noua à l’idée de ce qu’ils avaient fait subir à un homme tel que Neil, car Richardson n’avait sûrement pas agi seul.

— Pardon ? demanda Richardson, l’air innocent.

— Chantage, subornation, torture... ? Il n’a pas écrit cela de son plein gré. Aucun homme sain d’esprit ne le ferait.

Quels que soient les défauts de Neil, il n’était pas fou.

Richardson haussa les épaules.

— Est-il en vie ? demanda encore Grey.

— Cela vous importe-t-il ? Oh, mais oui, bien sûr. S’il était mort, vous pourriez prétendre que ce document est un faux. Je vous rassure, M. Stapleton est bien vivant, quoique je ne puisse prédire pour combien de temps encore.

Était-il en train de menacer de tuer Neil ? Tout cela ne tenait pas debout.

— Il se trouve à Londres, poursuivit Richardson. Fort heureusement, je dispose à portée de main d'un autre... comment dire... témoignage ?

Il se leva, alla ouvrir la porte de la cabine et sortit la tête à l'extérieur.

— Entrez, dit-il.

Il recula pour laisser passer Percy Wainwright.

Percy avait une mine épouvantable. Il était échevelé, sans cravate, ses cheveux bouclés et grisonnants emmêlés par endroits. Son teint avait la couleur du lait écrémé et il avait des cernes noirs sous ses yeux injectés de sang.

— John..., dit-il d'une voix éraillée. Je... je suis désolé. Je ne suis pas courageux comme toi, je ne l'ai jamais été.

Ce n'était qu'une simple vérité, reconnue par tous les deux et faisant partie de l'amour qu'ils avaient partagé autrefois : John avait toujours été courageux pour deux. En dépit de son agacement et, surtout, de sa peur, il ressentit une pointe de compassion et de pitié pour son ancien amant.

— Vous lui avez fait signer une confession à lui aussi, je suppose, déclara-t-il à Richardson en s'efforçant de rester calme.

Richardson fronça les lèvres et sortit un second document du portfolio, plus long celui-ci. *Naturellement qu'il est plus long*, pensa Grey. *Combien de temps sommes-nous restés amants ?*

— Actes contre nature *et* inceste, observa Richardson en tournant les pages de la confession. Doux Jésus, lord John ! Doux Jésus !

— Assieds-toi, Percy, ordonna Grey en se sentant terriblement las.

Il entraperçut le titre du document, qui le rasséréna légèrement. *Confession de P. Wainwright*. Percy avait donc conservé un peu de dignité et n'avait pas donné son vrai prénom à Richardson. Il essaya de croiser le regard de Percy. Celui-ci fixait ses mains, sagement croisées sur ses genoux, tel un écolier.

Tu as pourtant essayé de me prévenir, n'est-ce pas ?

— Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour rien, monsieur Richardson, dit-il. Peu m’importe ce que vous faites avec ces documents. Un gentleman ne cède jamais au chantage.

— En vérité, ils cèdent presque tous, répondit Richardson d’un air presque navré. Cela dit, je n’ai pas l’intention de vous faire chanter.

— Ah non ? Alors que signifie cette comédie ?

Il indiqua d’un geste le portfolio et la petite liasse de papiers. Richardson croisa les mains sur la table, s’inclina en arrière et réfléchit un moment avant de déclarer :

— Je possède une liste de personnes dont les actes ont conduit, directement ou indirectement, à une situation particulière. Dans certains cas, l’individu – il ou elle – a effectué l’acte en personne ; dans d’autres cas, il ou elle l’a simplement favorisé. Votre frère est de ceux qui favoriseront une série d’événements qui décideront de l’issue de cette guerre.

— Quoi ?

Des actes qui ont conduit... favoriseront... décideront... Grey lança un regard à Percy qui avait redressé la tête et paraissait profondément perplexe. Cela pouvait se comprendre.

Richardson avait observé attentivement les pensées défiler sur le visage de Grey.

— Je peux me tromper mais il me semble que votre frère a l’intention de prononcer un discours devant la Chambre des lords. Je crois également que les effets de ce discours affecteront la volonté de l’armée britannique, et donc du Parlement, de poursuivre cette guerre.

Grey était totalement décontenancé.

— Je souhaite que votre frère ne prononce pas ce discours, conclut Richardson. Or, votre vie et votre honneur sont probablement les seuls facteurs qui le retiendront de le faire.

— Si c’est ce que vous croyez, vous le connaissez mal.

Richardson essaya de sourire. Ce ne fut pas beau à voir.

— Vous avez déjà vu un homme être pendu pour sodomie ?

— En effet.

Non seulement il avait assisté à la pendaison, mais il avait tiré sur les jambes de Bates dans une tentative désespérée d'accélérer sa fin. Il se frotta inconsciemment le torse, là où Bates lui avait donné un coup de pied.

— Les colonies américaines ne tolèrent pas plus la perversion que l'Angleterre, voire moins. Avec un peu de chance, vous serez lapidé par une foule plutôt que pendu. (Richardson fit un signe vers les papiers sur le bureau.) Votre frère saura apprécier la situation, je vous l'assure. M. Wainwright et vous resterez à bord en tant que mes invités pendant que des copies de ces déclarations lui seront remises. Ce qui vous arrivera ensuite dépendra de monsieur le duc.

Il rangea les papiers dans le portfolio, se leva et s'inclina.

— Je vous ferai apporter un repas. Au revoir, messieurs.

Actes infâmes et scandaleux

EN APPRENANT LA DISPARITION de son père, la première réaction de William fut de se lancer à sa recherche. Il commença par le quartier général de Prévost.

Là, on lui répondit que personne n'avait vu le lieutenant-colonel lord John Grey. De fait, ils auraient aimé savoir où le trouver car, le colonel du régiment, monsieur le duc de Pardloe, lui avait laissé la responsabilité des hommes encore à Savannah et, bien que les commandants en second soient parfaitement compétents pour maintenir l'ordre dans les rangs et surveiller les entraînements, des ordres plus spécifiques eussent été bienvenus.

Au moins, ils savaient où se trouvait oncle Hal (ou bien où il était censé être) : à Charles Town.

— Ce qui ne m'avance guère, dit-il à Amaranthus après deux jours de recherches. Si papa ne réapparaît pas bientôt...

— Je suppose que vous devrez aller trouver père Pardloe à Charles Town, acheva-t-elle en se mordillant la lèvre. S'il...

Elle ne termina pas sa phrase.

— S'il quoi ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle se dirigea vers la console et saisit une bouteille noire et bulbeuse. Il la reconnut, c'était la liqueur allemande que son père et Hal qualifiaient de cognac noir mais qui s'appelait en réalité « Sang de martyrs ». Il agita une main impatiente.

— Je n'ai pas besoin de boire.

— Sentez.

Elle déboucha la bouteille et la tint sous son nez. Il renifla d'un air agacé, se figea, puis huma de nouveau le goulot en se concentrant.

— Je n'y connais rien en liqueurs, mais père Pardloe m'y a fait goûter un jour, déclara Amaranthus en l'observant. Or, ça n'avait ni cette odeur ni ce goût.

— Vous l'avez goûtée ?

— Juste un doigt. Son goût correspond à son odeur, chaud et épicé. Ce n'est pas son goût d'origine.

William trempa le petit doigt dans la bouteille et le lécha du bout de la langue. Elle avait raison. Le goût était... bizarre.

— Vous croyez que quelqu'un y a mis du... poison ?

Son incrédulité naturelle était atténuée par l'inquiétude qui le tenaillait depuis ces deux derniers jours. Il ne trouvait pas l'idée tellement tirée par les cheveux.

Amaranthus grimaça et reboucha la bouteille.

— Il y a quelques semaines, père Pardloe m'a demandé si je savais ce qu'était la digitale. Je lui ai répondu que oui et qu'il y en avait plein qui poussaient le long de l'allée du jardin de Mme Anderson.

Elle s'interrompit, essoufflée comme si son corset était trop serré.

— Je lui ai dit que c'était un poison, puis j'ai trouvé cette bouteille dans le coffre-fort.

Avant qu'il l'accuse de Dieu savait quelle fourberie, elle précisa :

— Il m'en a donné la clef parce que j'y garde tous mes bijoux.

William contempla la bouteille : noire et menaçante. Il lui sembla soudain que son auriculaire qui avait touché le breuvage était froid et le picotait. Il l'essuya nerveusement sur sa manche.

Ce n'était pas qu'il considérât oncle Hal incapable de tuer quelqu'un qu'il aurait considéré comme méritant d'être tué ; il ne croyait tout simplement pas qu'il l'empoisonnerait. Il le dit à Amaranthus qui observa la bouteille un long moment, le regard troublé.

— Pensez-vous qu'il ait l'intention de... de se tuer ? demanda-t-elle à voix basse.

Confronté à l'épreuve imminente d'informer son épouse de la trahison de leur fils aîné et à la possibilité que sa famille et son régiment soient disgraciés et ruinés... Non, Harold, duc de Pardloe, ne chercherait pas une échappatoire dans le suicide, néanmoins...

— En tout cas, il n'a pas emporté la bouteille avec lui à Charles Town. Ce n'est qu'à trois jours de route. Je vais aller lui parler. Rangez cette chose dans un lieu sûr, s'il vous plaît.

William ne s'était pas attendu à revoir un jour sir Henry Clinton. Pourtant, sir Henry se tenait devant lui, le regardant avec un froncement de sourcils qui indiquait clairement qu'il se souvenait de lui. William avait attendu dans l'antichambre de l'élégante demeure de Charles Town qui servait de centre de commandement de la garnison. Il avait demandé une brève audience avec Stephen Moore, l'un des aides de camp de Clinton avec qui il avait eu une bonne relation autrefois et qui connaissait le duc de Pardloe. Il avait donné son nom et, cinq minutes plus tard, sir Henry en personne avait jailli tel un diable à ressort.

— Toujours *capitaine*, Ransom ? demanda-t-il avec une courtoisie un peu forcée.

Rien n'interdisait à un homme de rendre sa commission et d'en acheter une autre. Toutefois, William avait démissionné dans des circonstances

théâtrales et, en règle générale, les commandants n'aimaient pas que leurs jeunes officiers fassent des esclandres.

— En effet, général, répondit William en s'inclinant respectueusement. J'espère que vous vous portez bien.

— Humph, fit sir Henry.

Il hocha néanmoins la tête. Après tout, il avait autour de lui toutes les preuves d'une belle victoire : les rues de Charles Town étaient criblées de cratères et noircies par le feu des canons. Il y avait des soldats partout, noirs pour la plupart, réparant laborieusement ce qu'ils avaient mis des semaines à démolir.

— Je suis venu porter un message au duc de Pardloe, annonça William.

Sir Henry parut légèrement surpris.

— Pardloe ? Mais il est parti.

— Parti ? répéta William. Le duc est rentré à Savannah ?

— Il ne m'a pas divulgué ses intentions, répondit sir Henry qui commençait à s'impatienter. Il est parti voilà plus d'une semaine. J'imagine qu'il devrait déjà être rentré à Savannah.

William sentit un vent froid caresser sa nuque, comme si une fenêtre invisible venait d'être ouverte.

— En effet, répondit-il en s'inclinant. Je vous remercie, général.

Il sortit de la demeure et tourna à droite sans autre intention que de marcher. Il était à la fois alarmé et furieux. Que manigançait oncle Hal ? Comment osait-il s'absenter sans donner de nouvelles alors que son propre frère avait disparu ?

Il s'arrêta brusquement. Et si oncle Hal et papa avaient disparu ensemble ? *Pourquoi ?* Il chassa cette pensée l'instant suivant en apercevant une silhouette familière en redingote rouge à une centaine de mètres devant lui. Denys Randall achetait du tabac à une femme noire coiffée d'un turban à petits pois.

— Pile l’homme que je voulais voir, déclara-t-il en se mettant à marcher à ses côtés tandis que Randall reprenait son chemin.

Denys sursauta, puis lança des regards autour de lui.

— Que fiches-tu ici ? demanda-t-il.

— Je pourrais te demander la même chose.

— Ne sois pas ridicule. Je suis censé être ici, pas toi.

William ne se donna pas la peine de lui demander ce qu’il faisait à Charles Town. Cela ne le concernait pas.

— Je cherche mon oncle, Pardloe. Sir Henry vient de me dire qu’il avait quitté la ville il y a plus d’une semaine.

— En effet. Je l’ai croisé en rentrant de Charlotte le... attends, quand était-ce... le 13 ? Ou peut-être le 14.

— Peu importe le jour. Tu veux dire qu’il allait vers le nord et non vers le sud ?

— Tu es très perspicace, William, railla Denys. C’est exactement ce que je viens de dire.

— *Stercus*, jura William. Était-il seul ?

— Oui. J’ai trouvé cela étrange. Ne le connaissant pas vraiment, je ne me suis pas permis de lui poser de questions.

William l’interrogea encore un moment, sans rien obtenir de plus. Il prit congé en espérant, avec un peu de chance, ne jamais revoir Denys Randall.

Le Nord. Qu’y avait-il dans le Nord pour attirer le colonel d’un vaste régiment, au point qu’il parte soudainement, seul et sans prévenir personne ?

Ben. Il va voir Ben. L’image de la bouteille noire apparut dans son esprit. Hal avait-il envisagé de s’empoisonner, d’empoisonner son fils, ou de les empoisonner tous les deux ?

— Trop shakespearien, dit-il à voix haute en faisant tourner son cheval vers le sud. On n’est pas dans *Hamlet*, à moins que ce ne soit *Titus Andronicus* ?

Il se demanda si son oncle lisait Shakespeare. Peu importait, il n'avait pas emporté sa bouteille. Pour le moment, tout ce qui lui restait à faire était de retourner à Savannah en espérant y trouver son père.

Trois jours plus tard, il entra dans la demeure d'Oglethorpe Street et trouva Amaranthus en train d'attiser le feu dans le salon. Elle se retourna en entendant ses pas et lâcha son tisonnier, qui atterrit sur le rebord de la cheminée dans un fracas métallique. L'instant suivant, elle était dans ses bras, le serrant contre elle. Ce n'était pas avec la ferveur de la passion, plutôt comme une naufragée s'accrochant à une planche flottante. Il déposa néanmoins un baiser sur le sommet de son crâne et lui prit les mains.

— Oncle Hal est parti, annonça-t-il. Vers le nord.

Amaranthus blêmit.

— Il est allé voir Ben ?

— Je ne vois pas pour quelle autre raison il agirait ainsi. Avez-vous eu des nouvelles de papa ? Est-il rentré ?

— Non.

Elle indiqua d'un geste une lettre ouverte, posée sur un petit guéridon près de la fenêtre.

— Elle est arrivée ce matin, adressée à père Pardloe. Je l'ai ouverte. Elle vient d'un certain Richardson.

William prit la lettre et la lut rapidement. Il la relut, n'y comprenant rien. Puis une troisième fois, lentement.

— Qui est cet homme ? demanda Amaranthus.

Elle s'était retranchée dans un coin de la pièce, observant la lettre comme si elle allait lui sauter à la gorge. William la comprenait.

— Un sale type, répondit-il, les lèvres raides. Dieu sait qui il est réellement, mais il pourrait être... En fait, je l'ignore complètement. « Major général inspecteur des armées » ? Je n'ai jamais entendu parler de cette fonction...

— Il dit qu’il a arrêté lord John ! s’écria Amaranthus. Comment peut-il ? Pourquoi ? Que veut-il dire par « des actes infâmes et scandaleux » ? Lord John ?

Les doigts gourds, William essaya de replier la lettre. Le tampon officiel sous la signature de Richardson était rugueux sous son pouce. Le papier lui échappa et virevolta dans un courant d’air avant d’atterrir sur le tapis. Amaranthus mit son pied dessus, le clouant au sol, puis leva les yeux vers William.

— Il exige que père Pardloe aille lui parler. Qu’allons-nous faire ?

L'héritage du mal

Une semaine plus tard

TOUT ÉTAIT CALME, HORMIS les bruits habituels à bord d'un navire, les ordres criés sur le pont du *Pallas* et ceux, plus lointains, des autres navires qui se répercutaient sur l'eau.

Grey s'était remis du choc de son enlèvement et se tenait donc prêt quand deux matelots vinrent le chercher dans sa petite cabine. Ils attachèrent ses mains devant lui, une précaution qu'il apprécia en tant que professionnel quoiqu'il la déplorât en termes de confort. Ils le poussèrent dans une coursive, lui firent grimper une échelle, traverser le pont puis redescendre dans la cabine du capitaine où l'attendait Richardson.

— Asseyez-vous, je vous prie, l'invita Richardson en lui indiquant un siège.

Lui-même resta debout, le surplombant.

— Je n'ai pas encore eu de nouvelles de Pardloe, déclara-t-il.

— Contacter mon frère vous prendra sans doute un certain temps, répondit Grey aussi nonchalamment que le permettaient les circonstances.

Où diable es-tu, Hal ?

— Oh, je ne suis pas pressé, l'assura Richardson. Cela fait des années que j'attends. Qu'est-ce que quelques semaines de plus ? Néanmoins, j'apprécierais que vous me disiez où il pourrait être.

— Des années ? s'étonna Grey. Pourquoi ?

Richardson le contempla un moment d'un air songeur.

— Mme Fraser, reprit-il. L'avez-vous vraiment épousée pour obliger un bon ami ? Je veux dire, compte tenu de vos penchants. Était-ce un désir d'enfants ? Quelqu'un soupçonnait-il quelque chose et vous avez décidé de vous marier pour vous couvrir ?

— Je n'ai pas à me justifier de mes actes devant vous, répondit Grey.

— Non, bien sûr. Néanmoins, vous devez vous demander pourquoi je me propose de vous tuer.

— Pas vraiment.

C'était la vérité et Grey n'avait pas besoin de feindre son indifférence. Si Richardson avait vraiment eu l'intention de le tuer, il serait déjà mort. Ce qui signifiait qu'il avait besoin de lui. Ce détail l'intriguait, mais il se garda de le dire.

Richardson soupira longuement, puis changea de tactique.

— L'une de mes arrière-grands-mères était une esclave, déclara-t-il soudain.

— Deux de mes arrière-grands-pères étaient écossais, répliqua Grey avec un haussement d'épaules. On ne peut tenir un homme pour responsable de son ascendance.

— Vous ne croyez donc pas que les enfants devraient payer pour les péchés de leur père ?

— Si c'était le cas, l'humanité aurait déjà cessé d'exister, écrasée par l'héritage cumulé de tout le mal commis.

Richardson lui tourna le dos et se planta devant les grandes fenêtres de poupe, sans doute pour réfléchir à une autre stratégie conversationnelle. La

vitre était couverte de millions de gouttelettes scintillantes qui se reflétaient sur le plafond (parlait-on de plafond sur un navire ?), sur la table devant laquelle Grey était assis et sur ses mains, qui étaient en piteux état. Il fléchit lentement les doigts en cherchant autour de lui des objets pouvant servir d'armes efficaces. Il y avait une pendule qui semblait solide ainsi que la bouteille de cognac, mais elles étaient assez loin, de l'autre côté de la cabine. Tonnerre de Dieu, c'était sa bouteille de cognac ! Il reconnaissait l'étiquette écrite à la main, même à cette distance. Le scélérat avait pillé sa maison !

— Je vous demande pardon ? dit-il en se rendant soudain compte que Richardson lui avait posé une question.

— Je disais : que pensez-vous de l'esclavage ? répéta Richardson avec un effort de patience.

N'obtenant pas de réponse immédiate, il reprit sur un ton nettement moins patient :

— Vous étiez gouverneur de la Jamaïque, pour l'amour de Dieu ! Vous connaissez sûrement cette pratique !

— Je suppose qu'il s'agit d'une question rhétorique, dit Grey en touchant délicatement la cicatrice encore légèrement boursouflée à l'arrière de son crâne. Mais si vous insistez... oui, je suis raisonnablement sûr d'en savoir plus sur le sujet que vous. Quant à ce que j'en pense, je le déplore, tant sur le plan philosophique que compassionnel. Pourquoi ? Vous attendiez-vous à ce que je me déclare en sa faveur ?

— Vous auriez pu.

Richardson l'observa un moment puis sembla prendre une décision. Il s'assit de l'autre côté de la table, face à lui, et se pencha en avant, l'air intense.

— Mais je suis heureux que ce ne soit pas le cas, poursuivit-il. À présent, parlons de votre femme. Ou de votre ex-femme, si vous préférez...

— Si vous vous référez à Mme Fraser, elle n’a en réalité jamais été mon épouse, notre mariage ayant été conclu alors que nous étions tous deux sous la fausse impression que son mari était mort. Or, il ne l’est pas.

— J’en suis pleinement conscient.

Une note sinistre dans cette remarque mit Grey fort mal à l’aise.

La pendule émit un *cling* ! cristallin, puis recommença à quatre reprises, histoire d’être prise au sérieux. Richardson lui lança un regard agacé par-dessus son épaule.

— Je vais bientôt devoir partir, annonça-t-il. Ce qui m’intéresse, monsieur, c’est si vous savez ce qu’est Mme Fraser.

Grey le regarda sans comprendre.

— Je suis conscient qu’avoir été frappé à la tête peut avoir perturbé mes facultés intellectuelles... *monsieur*... néanmoins j’ai la forte impression que c’est vous qui tenez des propos incohérents.

Les traits de Richardson s’empourprèrent, prenant une étrange teinte marbrée, comme une tomate attaquée par le gel. Il parvint néanmoins à se calmer et à effacer son air hargneux, ce qui inquiéta Grey.

— Je crois que vous savez fort bien de quoi je parle, colonel. Elle vous l’a dit, n’est-ce pas ? C’est la femme la plus intempérante que j’aie jamais rencontrée, dans ce siècle ou dans un autre.

Grey sourcilla malgré lui et se maudit en voyant la satisfaction dans le regard de Richardson.

Bigre, que lui ai-je révélé ?

— Eh oui, fit Richardson en se penchant en avant. C’est que, voyez-vous, je suis aussi... comme Mme Fraser, sa fille et ses petits-enfants.

— Quoi ? dit Grey, sincèrement estomaqué. Mais que croyez-vous donc qu’ils soient ?

— Des gens capables de se déplacer d’une période à une autre.

Grey ferma les yeux, attendit quelques instants, puis les rouvrit.

— J’espérais être en train de rêver, mais vous êtes toujours là, soupira-t-il. Est-ce bien ma bouteille sur cette console ? Si c’est le cas, donnez-m’en un peu. Je ne peux écouter ce genre d’arguments en étant sobre.

Richardson lui remplit un verre qu’il engloutit comme de l’eau. Il but le second plus lentement et Richardson, qui l’avait observé patiemment, déclara :

— Fort bien, à présent écoutez-moi : il existe un mouvement abolitionniste en Angleterre. Le connaissez-vous ?

— Vaguement.

— Il ne cessera de prendre de l’ampleur et, en 1807, le roi signera la première loi abolissant la traite des esclaves dans tout l’Empire britannique.

— Ah bon ? Eh bien... tant mieux.

Il cherchait un moyen de s’évader depuis qu’il avait été hissé sur le pont. Il venait d’entrevoir un moyen. Les fenêtres de la rangée basse du mur de verre en poupe du navire possédaient des charnières et deux d’entre elles étaient ouvertes, laissant entrer une douce brise venue de l’océan au loin.

— Plus tard, en 1833, la Chambre des communes adoptera la loi interdisant l’esclavage lui-même et libérera les esclaves dans pratiquement toutes les colonies britanniques... Près de huit cent mille âmes.

Grey était mince et de taille moyenne. Peut-être parviendrait-il à se faufiler à travers l’une des fenêtres. S’il tombait à l’eau, il était pratiquement sûr de pouvoir nager jusqu’à la rive en dépit des courants du fleuve...

Richardson avait marqué une pause, attendant manifestement sa réaction.

— Huit cent mille âmes ? répéta Grey. Impressionnant.

Il n’avait pas de difficultés à boire son cognac les mains liées, mais nager ? Il baissa les yeux vers la corde. Il pourrait peut-être défaire le nœud avec ses dents. Devait-il attendre d’être à l’eau au cas où quelqu’un le surprendrait en train de ronger la corde ?

— Je ne vous le fais pas dire, reprit Richardson. Toutefois, moins impressionnant que le nombre de personnes en Amérique qui ne seront pas libérées, qui continueront d’être esclaves puis subiront...

Grey cessa d’écouter, le ton de Richardson étant passé de celui de la conversation à celui de la conférence. Il laissa retomber ses mains sur ses genoux, tirant discrètement sur ses poignets pour tester la solidité de la corde.

Remarquant soudain que Richardson avait cessé de parler, il releva les yeux.

— Je vous demande pardon ? J’ai dû m’assoupir un moment.

Richardson le dévisagea avec un air mauvais. Il saisit son verre de cognac et lui envoya son contenu au visage. Pris par surprise, Grey inhala du liquide et se mit à tousser et à cracher, les yeux en feu.

— Toutes mes excuses, dit Richardson. Il vous faut sans doute un peu d’eau avec ça.

Il saisit une carafe d’eau sur la table et la retourna au-dessus du crâne de Grey. Cela eut au moins l’effet bénéfique de rincer l’alcool qui lui piquait les yeux, même s’il continua de tousser encore quelques minutes. Lorsque sa quinte se calma, il se redressa, s’essuya les yeux avec ses mains liées et secoua la tête, projetant des gouttelettes dans le visage de Richardson qui sembla sur le point d’exploser avant de se ressaisir et de retrouver un semblant de calme.

— Comme je vous le disais, cette guerre pour l’indépendance des colonies américaines permettra à l’esclavage de prospérer ici puis conduira, du moins en partie, à une autre guerre sanglante et à plus de cruauté...

— Oui, oui, l’interrompt Grey. Et vous vous proposez d’y remédier en vous déplaçant dans le temps. J’ai parfaitement compris.

— J’en doute, répondit Richardson, mais vous finirez par comprendre avec le temps. C’est très simple : si les patriotes échouent, les colonies américaines demeureront sous la loi britannique. Elles ne participeront plus

à la traite négrière et, d'ici une cinquantaine d'années, tous leurs esclaves seront libérés. Elles ne deviendront pas une nation d'esclavagistes et la guerre civile, qui devrait éclater dans environ un siècle si nous ne parvenons pas à arrêter celle qui est en cours, n'aura pas lieu. Cela sauvera des centaines de milliers de vies et les conséquences à long terme de l'esclavage ne... Faites-vous encore semblant de dormir, lord John ? La carafe étant vide, je serais obligé cette fois de vous réveiller à coups de gifles.

— Non, répondit Grey en se redressant. Je réfléchissais. Si je comprends bien, vous voulez faire échouer la rébellion actuelle afin que les Américains restent des sujets britanniques, c'est bien ça ? Et comment comptez-vous vous y prendre ?

De toute évidence, Richardson ne fermerait pas son clapet avant d'avoir débité toute sa théorie (c'était généralement le cas avec ce type de personnage). Il gémit intérieurement (sa toux avait réveillé son mal de crâne) et prit un air attentif.

— Si vous vous souvenez, je vous ai déjà dit que mes associés et moi avions identifié plusieurs personnes clef dont les actes influenceront sur la trajectoire de cette guerre. Votre frère en fait partie. Si nous ne l'en empêchons pas, il se rendra en Angleterre et prononcera un discours devant la Chambre des lords. Il y décrira son expérience et ses conclusions quant à la guerre en Amérique. Il déclarera que, si cette guerre peut éventuellement être remportée, son coût sera disproportionné par rapport aux avantages de conserver les colonies.

Bon sang. Si Hal tient un tel discours, ce sera pour Ben. Si les Américains gagnent cette guerre, Ben ne sera pas capturé et pendu pour trahison. Il ne sera pas un traître tant qu'il restera en Amérique. Oh Seigneur, Hal...

— Il n'est pas la seule personne occupant un haut rang à le penser, poursuivit Richardson. Mais il sera celui qui, par la vertu du hasard ou du

destin, se trouvera au bon endroit au bon moment. Il donnera à lord North l'excuse qu'il cherche pour abandonner la guerre et orienter les ressources de l'Angleterre vers des projets plus importants. Pardloe ne sera pas le seul, bien sûr ; nous avons une liste...

— Oui, vous l'avez déjà dit, l'interrompit Grey. Vous dites « nous ». Combien êtes-vous, au juste ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, rétorqua Richardson.

Grey ressentit une pointe de satisfaction. Cela voulait sûrement dire « Nous sommes très peu nombreux » ou « Je suis seul ».

Richardson agita l'index vers lui.

— Tout ce que vous avez besoin de savoir, milord, c'est que votre frère ne doit pas prononcer ce discours. Avec un peu de chance, son inquiétude pour vous suffira à l'arrêter. Dans le cas contraire, nous serons contraints de révéler publiquement votre vraie nature et vos activités, provoquant un scandale suffisamment retentissant pour que vous soyez exécuté pour le crime de sodomie. Cela devrait suffire à discréditer votre frère et tout ce qu'il dira.

Il marqua une pause théâtrale. Constatant que Grey ne réagissait pas, il émit un petit rire avant de conclure :

— Vous aurez au moins la consolation de savoir que votre mort aura un sens. Elle sauvera des millions de vies et, par la même occasion, évitera à l'Empire britannique de commettre la plus grande bourde économique de l'histoire en abandonnant ses colonies américaines. Peu de soldats ont cet honneur, n'est-ce pas ?

Rêves de gloire

Fraser's Ridge, 4 septembre 1780

JE FAISAI CE GENRE DE RÊVE DÉLICIEUX où vous êtes conscient de dormir et y prenez un immense plaisir. J'avais chaud, j'étais parfaitement détendue et mon esprit était merveilleusement vide. Je commençais tout juste à m'enfoncer à travers cette couche nuageuse de béatitude vers les profondeurs de l'inconscience quand un mouvement violent du matelas me fit brusquement remonter à la surface.

Par réflexe, je roulai sur le côté et tendis la main vers Jamie. Je n'étais pas encore totalement réveillée mais mes synapses avaient déjà établi un état des lieux : il était toujours dans le lit, donc nous n'étions pas attaqués et la maison ne brûlait pas ; je n'entendais qu'une respiration rapide, donc les enfants dormaient tranquillement et personne ne s'était introduit chez nous. Par conséquent : c'était son propre rêve qui avait réveillé Jamie.

Ce constat pénétra dans la partie consciente de mon cerveau juste au moment où je posais une main sur son épaule. Il s'écarta, quoique pas

violemment comme lorsque je le touchais trop soudainement après l'un de ses cauchemars. Il était donc réveillé et savait que c'était moi.

— Jamie ? l'appelai-je doucement.

Mes yeux s'étaient déjà accoutumés à l'obscurité. Je le voyais à demi recroquevillé face à moi, tendu.

— Ne me touche pas, *Sassenach*, répondit-il à voix basse. Pas encore. Cela va passer.

Il faisait frais dans la chambre et il s'était couché en chemise de nuit. À présent, il était nu. Quand s'était-il déshabillé ? Pourquoi ?

Il ne bougeait pas. Néanmoins, dans la faible lueur du feu étouffé, je vis son corps se détendre peu à peu, poil après poil. Sa respiration ralentit.

Je me détendis à mon tour tout en continuant à le surveiller attentivement. Il ne transpirait pas et j'en déduisis qu'il n'avait pas rêvé de Wentworth. Lorsque c'était le cas, je pouvais littéralement sentir la peur et le sang sur lui. Ces cauchemars se produisaient rarement, mais leurs effets étaient dévastateurs.

Un champ de bataille ? Peut-être. Je l'espérais. Il se remettait relativement rapidement de ses rêves de bataille et se laissait bercer dans mes bras jusqu'à ce qu'il se rendorme. Derrière moi, une braise craqua dans l'âtre et, l'espace d'un instant, son visage fut éclairé par les minuscules étincelles. Je fus surprise : il semblait... paisible, ses yeux sombres fixant un point que lui seul pouvait voir.

— Qu'y a-t-il ? chuchotai-je au bout d'un moment. Que vois-tu ?

Lentement, très lentement, son regard se concentra et il me vit. Il soupira profondément et ses épaules se relâchèrent. Il tendit une main vers moi et je me blottis aussitôt contre lui, le serrant dans mes bras.

— Ce n'est rien, *Sassenach*, chuchota-t-il dans mes cheveux. Je ne suis pas... Tout va bien.

Son ton me paraissait étrange, presque perplexe. Néanmoins, il était sincère, tout allait bien. Il frotta doucement mon dos entre mes omoplates.

En dépit de l'air frais, il était très chaud et la partie clinique de mon esprit établissait rapidement un bilan : pas de tremblements, pas de frissons, le rythme de sa respiration était normal, comme celui de son cœur que j'entendais battre contre ma poitrine.

— Peux-tu m'en parler ?

Parfois, cela l'aidait. Le plus souvent, il en était incapable et continuait à trembler jusqu'à ce que le cauchemar relâche enfin son emprise sur son esprit.

— Je ne sais pas, répondit-il sur un ton toujours surpris. C'était Culloden, mais... différent.

— Comment ?

D'après ce qu'il m'avait raconté, il ne se souvenait que de bribes de la bataille, d'images isolées et saisissantes. J'avais en outre remarqué que ces rêves se produisaient plus fréquemment lorsque nous approchions d'une période de conflits.

— As-tu vu Murtagh ? demandai-je.

— Oui. Il était avec moi. Il se tenait à mes côtés mais je voyais son visage. Il rayonnait comme un soleil.

Cela avait de quoi surprendre. Son parrain Murtagh avait été l'un des spécimens de masculinité écossaise les plus renfrognés jamais produits dans les Highlands.

— Il était... heureux ? demandai-je.

Je ne pouvais imaginer quiconque sourire sur la lande de Culloden ce jour-là, pas même le duc de Cumberland.

— Oh, plus qu'heureux, *Sassenach*. Il était rempli de joie.

Il s'écarta pour me dévisager en ajoutant :

— Nous l'étions tous.

— Qui d'autre était présent ?

Je ne m'inquiétais plus pour lui ; j'étais simplement intriguée.

— Je ne sais plus... Il y avait Alex Kincaid, Ronnie...

— Ronnie MacNab ?

— Oui. Mon père était là aussi, ainsi que mon grand-père... (Il se mit à rire.) Je me demande bien ce qu'il faisait là, se tenant au milieu du champ, lançant des regards noirs autour de lui mais illuminé de l'intérieur comme un navet la nuit de Samhain.

Je me gardai de signaler que toutes les personnes qu'il mentionnait étaient mortes. Certaines d'entre elles n'étaient même pas allées sur le champ de bataille. Alex Kincaid était mort à Prestonpans. Quant à Ronnie MacNab...

Je lançai malgré moi un regard vers les braises luisantes dans l'âtre. Jamie, lui, était toujours absorbé par les images de son rêve.

— Quand on combat, c'est avant tout un effort physique, m'expliqua-t-il. Tu te fatigues. Ton épée te paraît si lourde que tu penses ne plus pouvoir la lever et, bien sûr, tu la brandis de nouveau.

Il tendit le bras et le tourna dans un sens et dans l'autre, le contractant, observant le jeu de la lumière sur ses poils décolorés par le soleil et sur ses muscles saillants.

— Il fait très chaud ou il gèle. Dans un cas comme dans l'autre, tu veux en finir et te trouver ailleurs. Tu as peur ou tu es trop occupé pour avoir peur jusqu'à ce que la bataille soit terminée, puis tu trembles en pensant à ce que tu viens de vivre... Parfois, tu es enveloppé dans une sorte de brouillard. Je l'appelle la « brume rouge ». Je l'avais autour de moi quand j'ai couru sur le champ de Culloden. Dans ce rêve... tout était différent. Je n'avais pas peur, je n'étais pas fatigué. T'arrive-t-il de transpirer dans tes rêves, *Sassenach* ?

— Si tu veux dire « littéralement », oui. Si tu me demandes si je suis consciente de transpirer dans mon rêve, non, je ne crois pas.

Il hocha la tête comme si je venais de confirmer une théorie.

— En effet. Je ne pensais pas non plus qu'on pouvait sentir des odeurs dans les rêves, sauf de la fumée si ta maison est en feu. Dans ce rêve, je

sentais les plantes de la lande frotter contre mes jambes, les ajoncs se prendre dans le bas de mon kilt et l'herbe contre ma joue quand je suis tombé. Je sentais la froideur de l'eau dans laquelle j'étais allongé et mon cœur se glacer. Pourtant, rien ne me faisait mal et je n'avais pas peur non plus.

— T'es-tu déshabillé dans ton rêve ? demandai-je en touchant son torse nu.

Il regarda mon doigt d'un air interdit un instant, puis poussa un soupir explosif.

— Bon sang, je l'avais oublié ! Il était là lui aussi... Jack Randall. Il a surgi de nulle part et marchait au milieu du champ, nu comme un ver.

— Quoi ?

— Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Il était simplement... là.

Il toucha délicatement la petite dépression au niveau de son sternum en ajoutant :

— Et je ne sais pas non plus pourquoi, j'étais entièrement nu moi aussi.

Trois rounds avec un rhinocéros

Fraser's Ridge, 16 septembre 1780

— C'EST À CROIRE QUE tu as déjà fait ça, observai-je en souriant entre les cuisses de Brianna.

— Je peux t'assurer que c'est la dernière fois..., haleta-t-elle.

Elle s'interrompit et son visage se contorsionna comme celui d'une gargouille.

— Aaaaaaargh !

— Parfait, ma chérie.

Je touchai la forme ronde et velue apparaissant brièvement entre ses jambes. Je la sentis durant une seconde à peine avant qu'elle disparaisse de nouveau. Cela me suffit. Il n'y avait aucun signe de détresse, uniquement de la stupéfaction et une intense curiosité.

— Mon Dieu, on dirait une noix de coco, lâcha Roger, agenouillé derrière moi.

— AAAAAARGH ! GNIIIIIIII ! Je vais t'étriper ! Espèce de...

Brianna s'interrompit de nouveau, pantelant comme un chien, puis enfonça les talons dans le sol jonché de paille, se leva à moitié de sa chaise d'accouchement et le bébé tomba lourdement dans mes mains.

— Oh Seigneur ! s'exclama Roger.

— Ne tourne pas de l'œil, lui ordonnai-je en essuyant le nez et la bouche du petit garçon. Fanny ? S'il s'évanouit, traîne-le hors de mon chemin.

— Je ne vais pas m'évanouir, m'assura-t-il d'une voix tremblante. Oh, Bree. Oh. Oh. Bree !

Je l'entendis se relever derrière moi pour s'approcher d'elle, mais mon attention était accaparée par le bébé et Brianna. Elle : beaucoup de sang, une petite déchirure périnéale, pas d'hémorragie visible ; lui : rose, se trémoussant, les traits froissés en une grimace de gargouille qui ressemblait fort à celle de sa mère quelques minutes plus tôt, un cœur battant comme un minuscule martinet et... Je souriais déjà et mon sourire s'agrandit encore lorsqu'il écarta la tête de mon carré de gaze et se mit à vagir comme une scie électrique.

— Score d'Apgar : neuf ou dix. Bravo, ma chérie ! Bravo à tous les deux.

— Où est son agpar ? demanda Fanny. C'est ce que vous appelez son... ?

— Oh non. C'est une liste de signes vitaux que l'on vérifie sur tout nouveau-né. C'est un acronyme qui signifie Activité, Pouls, Grimace – tu n'as qu'à voir la tête qu'il fait en ce moment –, Apparence – tu vois comme il est rose ? Un bébé qui rencontre des problèmes peut avoir les doigts ou les orteils bleus, ou être tout bleu, ce qui serait très mauvais signe.

J'eus une brève vision d'Amanda à sa naissance, puis du dernier nouveau-né bleu que j'avais tenu. Je fermai les yeux et récitai une brève prière pour la petite Abigail Cloudtree ainsi que pour le petit-fils en bonne santé que je tenais dans mes bras.

— À quoi correspond le R ? demanda Roger.

Il tenait la tête de Bree, écartant doucement les mèches de cheveux qui adhéraient à son visage trempé de sueur tout en ne quittant pas des yeux le bébé.

Je dus hausser la voix pour me faire entendre par-dessus les cris rythmiques et bruyants du nouveau-né

— Respiration, répondis-je. S'ils crient, c'est qu'ils respirent. Viens ici couper le cordon, nouveau papa. Fanny, approche-toi aussi ; le placenta va sortir d'une minute à l'autre.

— Où est pa ? demanda Brianna en redressant la tête.

— Ici, ma fille.

Jamie, qui s'était tenu dans l'embrasement de la porte, rangea son rosaire dans sa poche et s'approcha de Bree. Il déposa un baiser sur son front et lui murmura quelque chose en gaélique qui la fit sourire en dépit de son épuisement.

Une forte odeur de sang et d'excréments, à laquelle s'ajoutait celle, saumâtre et féconde, du liquide amniotique, flottait dans la pièce.

Je me relevai péniblement, les genoux raides après être restée agenouillée pendant une heure sur le sol dur.

— Tiens, ma chérie, dis-je en tendant le bébé à sa mère. Fais attention, il est encore un peu glissant.

Il avait le teint légèrement cireux des nouveau-nés, étant encore enduit du vernix qui l'avait protégé dans les eaux qu'il venait de traverser. Il me fallut un certain temps avant de pouvoir dérouler complètement mon dos afin de me tenir droite. J'étirai mes bras en gémissant.

— Je ne vois rien venir, dit Fanny, toujours agenouillée et regardant entre les jambes de Brianna.

— Essaie de l'allaiter, ma chérie, dis-je à Brianna. Cela aidera ton utérus à se contracter.

— Pile ce dont j'ai besoin, maugréa-t-elle.

Néanmoins, rien ne pouvait cacher le sourire béat sous le voile d'épuisement qui recouvrait son visage. Elle tira sur le col de sa chemise trempée de sueur et guida précautionneusement son fils vers son sein. Tout le monde le regarda, fasciné, tandis qu'il frottait son visage contre la peau de sa mère sans cesser de pleurer. Le tenant d'une main, Brianna poussa son mamelon vers lui de l'autre. Un liquide clair pointait à l'extrémité de ses deux tétons.

— Tu vois ? dis-je à Fanny. C'est le colostrum, ce qui vient avant le vrai lait. Il est rempli d'anticorps et d'éléments utiles.

Elle se tourna vers moi en fronçant les sourcils.

— Cela signifie que le bébé sera protégé des maladies que sa mère a eues, enfin, presque toutes, expliquai-je.

Le bébé se tortilla vigoureusement et Brianna faillit le lâcher.

Nous criâmes un *aaaah* ! à l'unisson.

— Mais non, je le tiens, dit-elle en lançant un regard noir à Roger, qui se tenait tout près d'elle.

On toqua doucement à la porte. Patience et Prudence Hardman s'avancèrent timidement, l'air curieux.

— Nous avons entendu le bébé pleurer, dit Prudence. Qu'est-ce que c'est ?

— Comment te sens-tu ? demanda Patience à Brianna.

Les cheveux de celle-ci commençaient à sécher et à gonfler, lui donnant l'allure d'un lion qui venait de faire trois rounds sur un ring avec un rhinocéros et n'était pas encore sûr d'avoir gagné. Elle caressa la tête de son fils en souriant.

— C'est un petit garçon, répondit-elle d'une voix éraillée d'avoir tant crié.

— Oooh ! s'exclamèrent Patience et Prudence en chœur.

Elles se regardèrent et pouffèrent de rire. Patience se ressaisit la première et demanda à Bree si elle voulait manger.

— Maman a préparé du pain irlandais et de la confiture, au cas où tu aurais faim, et il y a plein de lait, ajouta Prudence. Comment s'appelle ton fils ?

— Je suis affamée, répondit Brianna. Quant à... Aaaargh !

Elle s'interrompit en faisant une grimace.

— Le voilà ! s'exclama Fanny. Il arrive, je vois... Oh !

Elle se tenait à quatre pattes, scrutant attentivement l'entrejambe de Brianna et fit un bond de côté lorsque le placenta apparut et atterrit sur la paille étalée sur le sol. Roger et Jamie tournèrent la tête tandis que les filles Hardman hochaient la leur d'un air solennel.

— C'est exactement comme celui de maman quand elle a donné naissance à Chastity, commenta Prudence. On en a fait une tisane.

Le placenta, sombre et parcouru d'un réseau de vaisseaux sanguins ainsi que de vestiges du cordon ombilical, ajouta encore une note fétide aux odeurs de sueur âcre et de paille piétinée.

En voyant la tête de Brianna, je me hâtai de dire :

— Nous l'enterrerons dans le potager. C'est très bon pour la terre. Alors, avez-vous pensé à des prénoms ?

— À tout un tas, répondit-elle en serrant son fils contre elle. Mais nous avons décidé d'attendre de le ou de la connaître avant de décider.

— Nous avons pensé à Jamie, dit Roger avec un regard vers l'autre détenteur de ce prénom.

— Non, objecta ce dernier. Vous ne pouvez avoir un Jemmy *et* un Jamie. Ils ne sauront jamais lequel on appelle. Jem porte le nom de ton propre père, Roger Mac... alors peut-être celui du révérend ?

— C'est gentil de votre part, répondit Roger avec un sourire. Sauf qu'il s'appelait Reginald, alors je ne pense pas... Bree porte déjà le nom de votre père. Et vous, Claire ? Comment s'appelait votre père ?

— Henry, répondis-je, l'esprit ailleurs.

J'observais les petites fesses. Nous allions avoir besoin d'un lange très rapidement.

— Il n'a pas vraiment l'air d'un Henry, observai-je. D'un Harry, peut-être ?

Le saignement s'était ralenti avec l'expulsion du placenta, mais ne s'était pas encore complètement tari.

— Ma chérie, il faut que nous te transférions sur le lit afin que je te masse le ventre.

Jamie et Roger la levèrent, le bébé toujours dans ses bras, et l'installèrent sur le lit que j'avais préalablement recouvert d'une toile. La discussion sur le prénom (tout le monde, y compris Fanny et les Hardman, mettant son grain de sel ; Brianna déclarant catégoriquement qu'il n'était pas question que le petit anonyme reste des mois sans prénom comme Oggy/Hunter) se poursuivit pendant que je pétrissais le ventre de plus en plus flasque de Bree, m'interrompant de temps à autre pour écouter son cœur battre normalement, puis que je recousais sa petite déchirure périnéale et lui lavais les cuisses.

— Il y a aussi David, dit Jamie. C'était le second prénom de mon père. C'est aussi un nom de roi. De deux rois, en fait, un écossais et un juif. C'était un grand guerrier, quoique très porté sur la fornication.

Il y eut un silence, chacun pesant le pour et le contre de ce prénom.

— David, répéta Bree qui commençait à s'assoupir.

Le bébé s'était endormi, lâchant lentement le mamelon distendu tandis que sa tête roulait sur le côté.

— Petit David, ça sonne bien...

Elle bâilla et se tourna vers Jamie qui observait le garçon avec une telle tendresse que les larmes me montèrent aux yeux.

— Pourrions-nous lui donner William comme deuxième prénom, pa ? demanda-t-elle. Cela me plairait.

— Oui, si tu veux, répondit-il d'une voix rauque. Qu'en penses-tu, Roger Mac ?

— Oui, et Ian, peut-être ?

— Oh oui ! déclara Bree. Mon Dieu, est-ce de la nourriture ?

J'avais vaguement entendu des pas s'approcher. Silvia apparut et entra précautionneusement avec un plateau sur lequel il y avait du pain, de la confiture, des pommes de terre frites, un bol de ragoût et un pichet de lait.

— Je vois que tout s'est bien passé pour toi et ton petit, ma sœur, dit-elle à Bree en déposant sa charge. Dieu soit loué.

Bree tendit le bébé à Roger qui le prit et recula pour que nous finissions de la préparer et l'aidions à se redresser en position assise.

En relevant les yeux, je vis Jamie regarder timidement par-dessus l'épaule de Roger son petit-fils enveloppé dans une couverture. Roger s'en rendit compte et se tourna vers lui.

— Tenez, grand-père, dit-il en lui déposant doucement dans les bras le petit David William Ian Fraser MacKenzie.

Dans la grande paume de Jamie, la tête de l'enfant ressemblait à une bulle de savon.

À mes côtés, Fanny se redressa, les bras chargés de linges souillés et fétides. Elle se détourna de cette scène béatifique et, me regardant, déclara gravement :

— Je ne me marierai *jamais*.

Dans la clairière bourdonnante

*Colonel Francis Locke,
commandant du régiment de milices du comté de Rowan,
26 août 1780*

Colonel Fraser,

Je vous écris pour vous rapporter une dépêche d'Isaac Shelby m'informant que le 19 du mois dernier, à Musgrove Mill, près de la rivière Enoree, une force d'environ deux cents patriotes appartenant aux milices des comtés de Caroline du Nord et de Géorgie, sous le commandement des colonels Isaac Shelby, James Williams et Elijah Clarke, a attaqué et vaincu la force loyaliste gardant le moulin qui contrôle l'approvisionnement local en blé ainsi que la rivière. Cette force était pourtant épaulée par cent miliciens loyalistes et deux cents soldats réguliers, dits provinciaux, qui s'apprêtaient à rejoindre les troupes du major Patrick Ferguson.

La bataille fut rude, les miliciens loyalistes chargeant à la baïonnette avant d'être dominés par les patriotes qui se ruèrent sur eux en hurlant, tirant et pourfendant tout sur leur passage, brisant ainsi la charge.

Le capitaine Shadrach Inman, de la milice géorgienne de Clarke, fut tué lors de la première attaque, mais pas avant d'avoir dérouter les défenseurs du moulin qui ont ensuite pu être vaincus et éparpillés. Soixante-dix de leurs hommes ont été capturés et autant ont été tués, alors que seuls quatre patriotes ont perdu la vie et une douzaine ont été faits prisonniers.

Je sais que cette nouvelle vous réjouira autant que moi et que vous partagerez aussi mon inquiétude. Si autant de provinciaux et d'autres loyalistes tentent de rejoindre Ferguson de Musgrove Mill, c'est que tout l'arrière-pays des Carolines est sur le pied de guerre. Si Ferguson parvient à réunir une grande force, ce qui paraît très probable, nous devons nous attendre au pire. Nous devons l'en empêcher avant qu'il soit trop tard.

Je vous réitère mon invitation à nous rejoindre avec vos hommes dans le régiment de milices du comté de Rowan et vous renouvelle ma promesse que vous conserverez le commandement exclusif de vos hommes, et ne serez soumis qu'à mes ordres. Vous serez placé sur un pied d'égalité avec les autres commandants de milice, avec le droit de puiser dans les réserves de fournitures et de poudre du régiment. Je vous tiendrai au courant de tout nouveau développement. En espérant voir votre compagnie se joindre à notre effort,

*Colonel Francis Locke,
commandant du régiment de milices du comté de Rowan*

Jamie replia soigneusement la lettre, remarquant au passage que ses doigts moites avaient fait baver la signature de Locke.

La tentation était grande. Il pourrait rejoindre Locke avec ses hommes plutôt que de se battre aux côtés des *Overmountain Men* à Kings Mountain. Locke et son régiment avaient mis en déroute un important groupe de

loyalistes à Ramsour's Mill en juin. D'après ce qu'il en avait entendu, ils avaient obtenu une victoire honorable. Le livre de Randall y faisait brièvement allusion et ce qu'il en disait correspondait aux récits qu'on lui en avait faits, y compris la présence improbable d'Allemands du Palatinat rhénan qui avaient rejoint les troupes de Locke.

En dehors de ce détail, le « Livre » (il ne pouvait s'empêcher de le considérer ainsi) ne disait rien d'autre concernant Locke, hormis une escarmouche dans un lieu appelé Colson's Mill un an plus tard. Kings Mountain se situait entre ces deux dates, projetant vers lui son ombre longue et sinistre. Quoi qu'il en soit, Jamie ne pouvait laisser le Ridge sans défense pendant une longue période. Il y avait encore des loyalistes parmi ses métayers et il devait également penser à Nicodemus Partland. Bien qu'il n'eût plus rien entendu à son sujet, n'importe qui pouvait franchir la frontière cherokee sans qu'il en sache rien.

Il rangea la lettre dans sa poche avec un soupir et, incapable de rester en place, grimpa la colline en direction du potager de Claire. Il ne comptait pas lui parler de la lettre de Locke ni de ce qu'il en pensait ; il voulait simplement le réconfort de sa présence.

Elle n'y était pas. Il hésita un moment, puis referma la porte derrière lui et marcha lentement vers la rangée de ruches. Il avait fabriqué un long banc sur lequel il y avait désormais neuf ruches. Certaines étaient en paille. Brianna en avait construit trois nouvelles en forme de caisses, avec des cadres en bois et une sorte de drain pour faciliter la récolte du miel.

Les bribes d'un poème que Claire lui avait récité lui revinrent en mémoire. Il y était question du chiffre neuf et d'abeilles : « J'aurai neuf rangées de fèves, une ruche pour le miel et je vivrai seul dans la clairière bourdonnante. » Le chiffre neuf le mettait toujours mal à l'aise en raison de la prédiction d'une vieille diseuse de bonne aventure rencontrée à Paris.

« Tu mourras neuf fois avant ta mort » lui avait-elle dit.

De temps à autre, Claire comptait le nombre de fois où il aurait dû mourir et avait survécu. Il évitait d'y penser, ayant une peur superstitieuse d'attirer la malchance en y accordant de l'importance.

Les abeilles vaquaient à leurs occupations. Elles remplissaient l'air de leur présence, le soleil de la fin d'après-midi se reflétant sur leurs ailes et les faisant briller comme des étincelles dans la verdure du jardin. Il restait quelques tournesols loqueteux le long de la palissade, leurs graines semblables à des cailloux gris. À côté se trouvaient des sédums et des cosmos. Il reconnut également de la gentiane pourpre (il la connaissait car Claire en faisait un onguent qu'elle lui avait appliqué à plus d'une reprise ; il lui en avait rapporté des graines de Wilmington et elle les avait semées dans un carré de terre sablonneuse qu'il avait creusé pour elle, celui-ci formant une tache claire dans le terreau plus sombre). Les abeilles semblaient particulièrement apprécier les solidages, bien que Claire lui eût dit que, désormais, elles butinaient principalement dans la forêt et dans les prés.

Il s'approcha du banc et avança une main vers les ruches sans les toucher encore, attendant qu'une ou deux abeilles se posent sur ses doigts, le chatouillant légèrement. « C'est pour qu'elles ne te prennent pas pour un ours », lui avait expliqué Claire en riant. Puis il posa la main sur une ruche en paille chauffée par le soleil et laissa ses soucis s'éloigner les uns après les autres.

— Vous prendrez bien soin d'elle, n'est-ce pas ? demanda-t-il aux abeilles au bout d'un moment. Si elle vient vous voir pour vous dire que je suis parti, vous la nourrirez et veillerez sur elle ?

Il resta un moment immobile, écoutant le bourdonnement incessant.

— J'ai confiance en vous, dit-il enfin.

Il s'éloigna, le cœur plus léger. Après avoir fermé la porte du potager, alors qu'il redescendait vers la maison, un autre fragment du poème lui

revint : « Et là, je trouverai un peu de paix, car la paix vient goutte à goutte... »

Tu crois sans doute que cette chanson
parle de toi...¹

20 septembre 1780

*De la part du colonel John Sevier
Au colonel James Fraser*

Nous avons appris que la milice loyaliste de Ferguson est en marche. Après être partie de Camden avec Cornwallis, elle a pris la direction du sud et s'enfonce à présent dans la Caroline du Nord.

Selon la rumeur, Ferguson projette d'attaquer et de brûler les colonies de patriotes sur son chemin. Nous nous proposons de l'intercepter sur sa trajectoire dans un lieu stratégique. Si vous et vos troupes décidez de vous joindre à nous, nous nous rassemblerons à Sycamore Shoals le 25 septembre.

Apportez autant d'armes et de poudre que vous pourrez.

John Sevier, colonel de milice

21 septembre 1780

Aux habitants de Caroline du Nord

Messieurs, à moins de vouloir être engloutis dans un déluge de barbarie ; à moins de préférer être à la merci de voyous et de lâches d'une cruauté et d'une indiscipline choquantes ; à moins de souhaiter être castrés, dépouillés, assassinés, voir vos fils désarmés être tués sous vos yeux puis démembrés, voir vos épouses et vos filles violées jour après jour par la lie de l'humanité, en bref, si vous désirez vivre dignement et mériter d'être considérés comme des hommes, saisissez vos armes sur-le-champ et courez nous rejoindre.

Les arriérés ont franchi la montagne ; ils sont menés par McDowell, Hampton, Shelby et Cleveland, afin que vous sachiez à qui vous avez affaire. Si vous choisissez d'être compissés à jamais par une bande de bâtards, dites-le de suite afin que vos femmes vous tournent le dos et se cherchent de vrais hommes pour les protéger.

Patrick Ferguson, major du 71^e régiment

« Je soussigné James Alexander Malcolm MacKenzie Fraser, sain d'esprit... »

Jamie se demanda combien d'hommes s'arrêtaient à cette phrase pour s'interroger sur leur santé mentale. Si vous aviez discuté avec un mort tout au long de l'année qui venait de s'écouler, vous auriez sans doute de bonnes raisons d'avoir des doutes. D'un autre côté, qui admettrait par écrit ne plus avoir toute sa tête ?

Même sans être fou, qu'en était-il des hommes qui n'avaient pas été sobres un seul jour au cours des vingt dernières années, de ceux qui étaient

rentrés de la guerre avec quelque chose en moins ou avec quelques fantômes en plus ? Cette idée lui donna la chair de poule et il serra si fort sa plume qu'elle se brisa en deux.

S'il voulait que l'on prenne son testament au sérieux, il avait intérêt à se déclarer sain d'esprit, quoi qu'il en pensât lui-même.

Il chercha une nouvelle plume dans le pot sur son bureau. La plupart étaient des pennes d'oie ou de dinde. Il y avait également deux rémiges rayées provenant d'un hibou. Parfait, puisqu'il voulait rester discret.

Il tailla minutieusement sa nouvelle plume tout en cherchant ses mots. L'odeur de l'encre fraîche, sentant fortement le fer et la pomme de chêne, calmait ses nerfs.

« ... déclare et jure devant Dieu que ceci est mon testament. »

« À mon épouse, Claire Elizabeth Beauchamp Fraser (pas question que je mette son nom à lui), je laisse l'intégralité de mes possessions, à l'exception de quelques biens énumérés ci-dessous.

À ma fille Brianna Ellen Fraser MacKenzie, je laisse quatre-vingts hectares de terres faisant partie de la concession que m'a octroyée la Couronne... » (Sauf que, si Claire et les autres avaient raison sur ce qu'il allait arriver et, jusqu'ici, cela avait été le cas, dans deux ans, la Couronne n'aurait plus son mot à dire.) Il biffa « que m'a octroyée la Couronne » et écrivit à la place « de la concession connue sous le nom de Fraser's Ridge ».

Il poursuivit en distribuant des legs similaires à Roger, Jeremiah, Amanda et, après un instant d'hésitation, Frances. Il ne pouvait la laisser sans ressources. Si elle possédait des terres ici, elle resterait sans doute dans le coin où Brianna et sa famille pourraient veiller sur elle, l'aider à trouver sa voie dans la vie, à faire un bon mariage...

Oh, il y avait aussi le nouveau bébé de Brianna. Avec un sourire, il ajouta « David ».

Vingt hectares à Bobby Higgins. Il avait toujours été un bon régisseur et le méritait amplement.

« À mon fils Fergus Claudel Fraser et son épouse Marsali Jane MacKimmie Fraser, je lègue la somme de cinq cents livres en or. »

Était-ce trop ? Si cela se savait, une telle somme attirerait les escrocs comme un étron attire les mouches. D'un autre côté, Fergus et Marsali étaient tous deux malins. Ils sauraient se débrouiller.

Il avait d'autres petits biens à distribuer : son épingle de cravate en rubis, ses livres (il laisserait les romans avec les hobbits à Jem), ses outils (ils seraient pour Brianna, bien sûr), ses armes (si elles revenaient sans lui)... Il y avait aussi une autre personne importante à prendre en compte. Il hésita, puis écrivit lentement, ne serait-ce que pour voir les mots sur le papier...

« À mon fils... »

Il reposa sa plume sur le côté afin de ne pas faire de taches, même s'il devrait recopier le texte plus tard en raison des biffures.

Que pouvait-il offrir de matériel à William ? Rien.

Ou si ? Bree dit qu'il veut renier son titre... s'il le fait, perdra-t-il tous les biens qui vont avec ? Le duc pense qu'il ne peut pas... Même s'il y parvient, John Grey sera là pour lui ; à qui laisserait-il sa fortune, sinon à William ?

C'était logique. Malheureusement, lui ne l'était pas. Pas pour le moment. Que ce soit par amour, par orgueil déplacé ou pour une raison pire encore, il ne pouvait mourir sans laisser à William quelque chose de lui. *Et je ne mourrai pas sans l'avoir reconnu publiquement, que je sois là ou non pour voir sa tête quand il l'apprendra.* Il pinça les lèvres pour se retenir de sourire et biffa encore quelques mots.

« À mon fils naturel, William James Fraser, également connu comme William Clarence Henry George Ransom et neuvième comte d'Ellesmere... »

Il mordilla le bout de sa plume, goûtant l'encre amère, puis reprit :

« ... cent livres d'or, trois fûts de whisky marqués SJF et ma bible verte. Puisse-t-il y trouver réconfort et sagesse. »

— Il les trouvera sans doute plus facilement dans le whisky, murmura-t-il.

Il se sentait néanmoins plus léger. Il légua dix livres à chacun de ses petits-enfants en mentionnant leur nom. Voir la liste entière le rendit heureux. Jem, Mandy, Germain, Joanie, Félicité... (il fit une petite croix sur le papier pour Henri-Christian) et enfin les deux petits derniers, Alexandre et Charles-Claire. « ... et ainsi qu'à tout futur enfant de mes enfants. » Il était étrange de penser que Brianna pourrait avoir d'autres enfants, ainsi que Marsali ou Joan, si celle-ci quittait les ordres et se mariait un jour (mince, il avait oublié de compter Joanie parmi ses enfants ; encore des ratures...), ou encore l'épouse de William, lorsqu'il en aurait une.

Il se surprit à regretter de ne plus être en vie pour connaître la femme et les enfants de William et chassa fermement cette idée. S'il était admis au paradis, il y aurait certainement une manière de savoir comment s'en sortaient les siens sans lui ; peut-être même de les voir de temps à autre et de les aider. Être un fantôme devait être intéressant... Il y avait un certain nombre de gens auxquels il aimerait rendre visite en tant que spectre, ne serait-ce que pour voir la tête qu'ils feraient...

Mais oui, les enfants sont un trésor, la récompense donnée par le Seigneur. Les fils qu'un père reçoit dans sa jeunesse sont comme des flèches dans la main d'un combattant. Heureux l'homme qui en a rempli son carquois !

Fichtre, il avait oublié Jenny, Ian, Rachel le petit Hunter James Petit Loup et leur futur enfant qui devait naître le printemps prochain.

Il se frotta les yeux. Peut-être ferait-il mieux de prendre le temps de réfléchir encore un peu avant de coucher son testament sur le papier.

Le problème était qu'il n'osait pas se rendre à Kings Mountain avant d'avoir organisé sa succession, au cas où il aurait eu raison au sujet du message dans le livre de Frank Randall.

Mentirait-il ? Un historien dont la réputation repose sur la vérité, du moins autant qu'il puisse la connaître ?

Tout le monde pouvait mentir si les circonstances s'y prêtaient et, compte tenu de ce que Frank Randall savait certainement de lui...

Il ne pouvait courir le risque. Il reprit sa plume et écrivit :

« À ma sœur Janet Flora Arabella Fraser Murray, je lègue mon rosaire... »

1. Paroles empruntées à la chanson *You're So Vain*, de Carly Simon (1971). (N.d.T.)

J'ai quelque chose à te demander

**Sycamore Shoals, comté de Washington,
colonie de Caroline du Nord,
26 septembre 1780**

J'ÉTAIS POURTANT BIEN PLACÉE pour savoir que l'histoire écrite n'avait qu'un lien ténu avec les faits tels qu'ils s'étaient réellement déroulés. Sans parler des pensées, des actions et des réactions des personnes concernées. En réalité, je le savais mais l'avais oublié et m'étais embarquée dans cette expédition militaire avec le récit historique fermement (quoique inconsciemment) implanté dans l'esprit.

J'avais supposé que le rassemblement à Sycamore Shoals serait l'habituelle effervescence de gens divers arrivant à des moments différents, suivie par la confusion et le désordre habituels de tout projet impliquant plus d'un chef. Ce fut exactement le cas.

Ce que je n'avais pas prévu, c'était que personne (à part moi) n'apporterait de vivres ni de matériel médical, ni qu'aucun des chefs de milice ne saurait où nous allions.

Kings Mountain occupait mon esprit depuis si longtemps, tel un pic rocheux nimbé de menaces, qu'il avait revêtu pour moi l'aspect du mont Destin des romans de Tolkien. Prophétisé et inexorable. Cependant, aucun des miliciens qui atterriraient là-bas n'en avait jamais entendu parler. N'ayant pas lu le récit bref mais méticuleux de la bataille par un certain Franklin W. Randall (*doux Jésus, les parents de Frank l'ont-ils vraiment baptisé ainsi en l'honneur de Benjamin Franklin ? Calme-toi, Beauchamp, tu frôles l'hystérie...*), Sevier, Shelby, Cleveland, Campbell, Hambricht et les autres ignoraient que nous nous rendions à Kings Mountain. Leur but était d'arrêter Patrick Ferguson dans sa course mortifère, un objectif beaucoup moins bien défini.

Des nouvelles de ses mouvements nous parvenaient par bribes en fonction des arrivées irrégulières des éclaireurs et de la précision de leurs rapports. Nous savions que les forces toujours croissantes de Ferguson, composées de soldats réguliers, appelés les provinciaux, et de milices officielles britanniques, auxquels venaient s'ajouter des loyalistes locaux poussés par la peur ou la fureur, se déplaçaient vers la Caroline du Sud avec l'intention d'attaquer et de détruire toutes les petites colonies de patriotes sur son passage. Comme Fraser's Ridge, par exemple. Nous savions également, ou pensions savoir, que ses troupes comptaient plus ou moins un millier d'hommes. Ce qui n'était pas rien.

Nous étions environ neuf cents, moi incluse. Initialement, ma présence avait provoqué de nombreux regards de biais et des marmonnements mécontents. Jamie avait été convoqué devant les autres chefs de milice, qui comptaient sans doute lui demander de me renvoyer à la maison.

Lorsque je lui avais demandé comment s'était passée cette conversation, il m'avait répondu :

— Je leur ai dit qu'il n'en était pas question et que, si tu étais agressée ou ennuyée de quelque manière que ce soit, je retirerais mes hommes et nous irions nous battre de notre côté.

Par conséquent, je ne fus ni agressée ni ennuyée et, si les regards et les marmonnements durèrent encore un peu, ils cessèrent au bout d'une semaine alors que je soignais les blessures mineures et les maux qui accablent n'importe quelle armée. J'étais devenue le toubib de la compagnie et plus personne ne se demandait ce que je faisais là.

Si nous ignorions précisément où se trouvait Ferguson, nous n'errions pas dans la nature. Ferguson déplaçait ses troupes en suivant des routes et nous également. À un moment ou à un autre, nous finirions par converger.

Jamie, Ian, Roger et moi savions où aurait lieu cette convergence. Cela ne nous servait à rien car nous ne pouvions expliquer au colonel Campbell ni aux autres comment nous le savions.

Même si nous avions pu le leur dire, cela n'aurait rien changé. Nous avançons rapidement dans la direction de Kings Mountain, tout comme Patrick Ferguson.

Nous avons quitté Sycamore Shoals le 26 septembre. D'après Frank et l'histoire, la bataille se déroulerait le 7 octobre.

C'était l'automne et le temps était changeant. Les premières journées douces cédèrent le pas à des pluies torrentielles et à des vents glacés dans les hauteurs, puis à de brèves périodes de chaleur intense lorsque nous redescendions dans une vallée. N'ayant pas de tentes, uniquement des morceaux de toile sous lesquels nous abriter, nous étions souvent trempés jusqu'aux os.

Les quelques provisions apportées par les hommes n'avaient pas fait long feu. En l'absence d'un quartier-maître et de carrioles de vivres, notre armée hétéroclite vivait au jour le jour, dépendant de l'hospitalité de membres de leurs familles ou de rebelles connus dont les terres se trouvaient sur notre chemin ; pillant parfois les champs et les fermes de loyalistes – Sevier et Campbell s'efforçaient de retenir leurs hommes d'abattre ou de pendre ces derniers. Le reste du temps, les hommes avaient faim. Nous avons bien deux ou trois carrioles, celles-ci

s'embourbant constamment, mais elles servaient au transport des armes et de la poudre. Mme Patton avait fourni un nombre conséquent de barils. Certains hommes portaient en permanence sur eux leurs fusils, cartouchières et cornes à poudre ; les autres les laissaient sur le plateau d'une carriole, ne les reprenant qu'en cas d'alerte. Jamie et Ian ne se séparaient jamais des leurs. J'avais deux pistolets, bien visibles dans leurs gaines, un couteau sous ma ceinture et un autre dans l'un de mes bas. Roger lui-même était armé d'un couteau et d'un pistolet, bien que celui-ci ne soit ni chargé ni amorcé.

— Il me sera plus utile pour assommer quelqu'un, m'avait-il dit. Si je le porte chargé, je risque surtout de me tirer une balle dans le pied.

Le soir, je soignais les hommes pendant que les chefs se disputaient. Il était clair que quelqu'un devait assumer le commandement général, mais aucun des chefs de milice ne voulait soumettre ses hommes aux ordres d'un autre. Finalement, ils tombèrent d'accord sur William Campbell. Il avait dans les trente-cinq ans, comme Benjamin Cleveland et Isaac Shelby ; c'était un patriote notoire, un planteur prospère et le beau-frère de Patrick Henry. Pour ma part, je pensais surtout que sa principale qualification pour devenir commandant en chef était qu'il venait de Virginie et était donc en dehors des imbroglios et de la concurrence entre les *Overmountain Men*.

— Et il a de la voix, fis-je observer à Jamie en entendant Campbell brailler deux feux de camp plus loin.

Il semblait apostropher la pluie, le feu récalcitrant et l'idiot qui avait pris la toile qui recouvrait l'une des carrioles, laissant les fusils sous la pluie.

— Il en aura besoin, répondit-il sans grand enthousiasme. Il en faut pour envoyer les hommes à la bataille ou leur donner l'ordre de battre en retraite.

Je lui tendis une tasse chaude d'infusion de menthe. J'avais allumé un petit feu sous un appentis improvisé, fabriqué avec une toile (notre toile, pas celle de la carriole) et un buisson robuste. Malheureusement, toutes les

deux ou trois minutes, des rafales manquaient de l'arracher et faisaient tomber sur nous la pluie retenue dans le feuillage des arbres.

— Veux-tu une goutte de whisky dedans ? demandai-je.

Il réfléchit un instant, puis fit non de la tête.

— Garde-le. Nous en aurons sans doute besoin plus tard.

Je m'assis près de lui et bus lentement ma propre tasse, me réchauffant les mains et le ventre. Nous n'avions rien à cuisiner et pratiquement rien à manger : des pommes et du pain de maïs que Roger avait quémendé dans une ferme. Jamie avait fait le tour de ses hommes pour s'assurer qu'ils avaient pu récupérer quelque chose à se mettre sous la dent et trouver un endroit où dormir. Il était à présent adossé au tronc d'un grand pin. Il ôta son chapeau et le secoua pour faire tomber l'eau.

— Puis-je te dire quelque chose, *Sassenach* ? demanda-t-il après un long silence.

Il renversa la tête en arrière pour contempler la lune visible par intermittence à travers les nuages et posa une main sur mon genou. C'était sa main droite et je voyais la fine cicatrice blanche où s'était trouvé son annulaire qui se détachait sur sa peau marbrée par le froid. Ses autres doigts étaient crispés d'avoir tenu les rênes toute la journée.

— Je t'écoute, dis-je en prenant sa main et en la massant.

Il ne paraissait pas inquiet ni perturbé. Ce ne devait donc pas être de mauvaises nouvelles.

— Peu avant notre départ, j'étais assis sous le porche, le petit David suçant son pouce dans mes bras, quand Mandy s'est approchée, couverte de boue. Elle voulait me montrer un os qu'elle avait trouvé près du lac et savoir à qui il avait appartenu. Je l'ai examiné et lui ai répondu que c'était une vertèbre de castor. Elle m'a ensuite demandé si je pouvais entendre les animaux.

Je redressai et étirai ses doigts, lui arrachant de petits sons gutturaux où se mêlaient la douleur et le plaisir.

— Les entendre... Comment ? demandai-je.

Il avait cessé de pleuvoir dans la soirée et, bien que mes vêtements soient encore humides, ma température corporelle s'était suffisamment stabilisée pour que je cesse de frissonner. Nous étions au calme, à l'écart des autres feux de camp.

— Sais-tu que Jem et Mandy peuvent chacun savoir où se trouve l'autre sans même se voir ? dit-il.

— Vraiment ? Non, je l'ignorais.

Je n'étais pas réellement surprise. Je les avais sans doute vus faire un certain nombre de fois sans vraiment le remarquer.

— Leurs parents le savent ? demandai-je.

— Oui, elle m'a dit que leur mère le savait et les avait mis à l'épreuve, à Boston. Elle les a placés dans des lieux différents et tous deux ont pu lui dire où se trouvait l'autre. Mandy n'a pas su me dire à quelle distance ils se trouvaient ; ce n'était qu'un jeu pour elle. En revanche, elle trouvait étrange que ses parents ne puissent dire où Jem et elle étaient.

— Cela ne fonctionne qu'entre eux deux ? Ou peuvent-ils « entendre » d'autres gens ? Comme leurs parents, par exemple.

— Je lui ai posé la question. Ils n'entendent pas tout le monde, juste eux deux et leurs parents. Et toi, mais plus difficilement.

— Et toi, ils t'entendent ?

— Non. Elle dit que, dans sa tête, j'ai une autre couleur. Elle sait quand je suis près d'elle, mais ne me sent pas à distance.

— De quelle couleur es-tu ? demandai-je, fascinée.

Il émit un petit rire.

— De la couleur de l'eau.

— Vraiment ?

Je le dévisageai. Le bois humide de notre petit feu crachotait de minuscules flammes et mes yeux s'étaient suffisamment accoutumés à l'obscurité pour distinguer ses traits.

— Quel genre d'eau ? demandai-je. Bleue comme l'océan ou marron comme notre ruisseau ?

— Juste de l'eau, répondit-il.

— Tu devrais poser la question à Jem, suggérai-je.

J'entrelaçai nos doigts et poussai les siens en arrière pour étirer les articulations.

— Je le ferai, répondit-il avec une étrange note dans sa voix. Si je le revois un jour.

Les revoilà. La pierre dans mon cœur, la masse de plomb bouillante dans mon ventre. Épuisée par la journée de voyage, je les avais momentanément oubliées. Toutefois, ce qu'il pouvait arriver à Kings Mountain n'était jamais loin de ma conscience.

Jamie perçut mon choc. Ses doigts se refermèrent autour des miens et il posa son autre main par-dessus la mienne, l'enveloppant.

— Si je meurs cette semaine, j'ai trois choses à te demander, *a nighean*. Trois choses auxquelles je tiens. Me les donneras-tu ?

— Tu sais bien que oui. Si je le peux.

Il leva ma main et la baisa, son souffle chaud caressant ma peau froide.

— Quand tu le pourras, trouve un prêtre et fais dire une messe pour mon âme.

— Accepté, répondis-je d'une voix rauque. Même si cela me prendra sans doute un certain temps. Le curé catholique le plus proche doit se trouver dans le Maryland.

— Peu importe, j'attendrai dans le purgatoire jusqu'à ce que tu le trouves. J'y suis déjà allé, on n'y est pas si mal.

J'espérais qu'il plaisantait.

— La deuxième chose ?

— Il s'agit du petit David. Mandy dit qu'il a la même couleur que moi, celle de l'eau. Il n'est pas comme elle ni Jem... Je crois qu'elle veut dire par là qu'il ne peut pas traverser les pierres.

Je ne m’y étais pas attendue et restai un instant sans voix. Mes cils étaient alourdis par l’humidité et des gouttes glissaient le long de mes joues comme des larmes. Ses mains se resserrèrent autour des miennes et il se tourna vers moi.

— Je te l’ai déjà dit, *Sassenach*, et je te le répète : si je meurs, vous devez tous repartir dans votre temps. Si le petit Davy ne peut voyager avec vous, confie-le à Rachel et Ian. Ils l’aimeront de tout leur cœur et le protégeront.

J’aurais voulu lui répondre : « Je t’aime de tout mon cœur et je ne peux pas te protéger. »

Je m’efforçai de refouler les vraies larmes qui commençaient à me piquer les yeux.

— Je le ferai, promis-je.

Il embrassa mes mains.

— *Tapadh leat, mo chridhe.*

Nous restâmes assis en silence, écoutant le feuillage goutter et les voix au loin. Notre petit feu était mort-né mais nous sentions toujours le spectre de sa fumée.

— Tu as dit trois choses, déclarai-je enfin. Quelle est la troisième ?

Il lâcha ma main et écarta mes doigts comme je l’avais fait avec les siens un peu plus tôt. Du bout de l’index, il suivit les lignes de ma paume et s’arrêta sur le gras du pouce, là où la lettre *J* était désormais à peine visible sur ma peau.

— Ne m’oublie pas, chuchota-t-il.

Nous fîmes l’amour sous les couches de vêtements humides, trouvant peu de chaleur hormis à la jonction de nos corps. Nous continuâmes bien après avoir passé le point où il devint clair que ni lui ni moi ne pourrions terminer. Il se retira lentement et nous restâmes accrochés l’un à l’autre jusqu’à l’aube.

Une affaire en suspens

3 octobre 1780

CE N'ÉTAIT PAS LA PREMIÈRE FOIS qu'il allait à la bataille en sachant qu'il mourrait. Sauf que, la dernière fois, il l'avait voulu.

La pluie empêchait les hommes d'allumer des feux. Ils avaient avalé les quelques miettes qu'il leur restait et s'étaient blottis dans le noir en s'abritant comme ils pouvaient. Il avait choisi un grand peuplier couché dont les racines avaient surgi de terre lorsque l'arbre était tombé, formant un abri rudimentaire. Il n'y avait pas beaucoup de place. Il était assis en tailleur, dos aux racines, et Claire était recroquevillée près de lui comme un loir, enveloppée dans sa cape mouillée et une moitié de la sienne, sa tête posée sur sa cuisse. C'était le seul endroit de son corps où il avait chaud.

Il n'était pas le genre de soldat qui ressassait ses anciennes batailles devant une bière et du pain salé dans une taverne. Il ne cherchait pas à invoquer des fantômes ; ces derniers venaient à lui d'eux-mêmes dans ses rêves.

Toutefois, les rêves ne disaient pas toujours la vérité. Il avait rêvé de Culloden de très nombreuses fois au fil des ans et, pourtant, aucun de ses rêves ne lui avait montré comment était mort Murtagh ni ne lui avait apporté le réconfort de savoir qu'il avait tué Jack Randall.

Le savais-tu ? demanda-t-il soudain à Frank Randall. Il était historien et Jack Randall était son ancêtre, du moins le pensait-il. C'était ainsi que tout avait commencé. Claire lui avait raconté que Frank avait voulu se rendre en Écosse afin de faire des recherches sur son ancêtre à la huitième génération. Peut-être avait-il découvert ce qu'il lui était arrivé ou était-il tombé sur le récit d'un survivant parlant de Jamie le Rouge, le jacobite qui avait pourfendu le vaillant capitaine britannique. Peut-être était-ce cette découverte qui l'avait lancé sur les traces des jacobites...

Il grommela dans sa barbe et observa son souffle blanc dans le noir. Claire remua et se blottit plus près de lui. Il posa une main sur son épaule, la tapotant comme on rassure un chien qui a entendu gronder l'orage au loin.

— Oncle Jamie ?

La voix de Ian dans l'obscurité le fit sursauter.

— Oui, je suis là, Ian.

La forme longiligne de son neveu se sépara brièvement de la nuit. Il s'accroupit devant Jamie, dégoulinant.

— Les colonels te cherchent, mon oncle, dit-il à voix basse. Quelqu'un a ramené des prisonniers tories et ils se demandent s'ils vont tous les pendre ou juste un ou deux à titre d'exemple.

— Nom de nom ! Inutile de me dire qui a eu cette idée.

— Quoi ? demanda Claire d'une voix endormie.

Elle avait redressé la tête et il sentit le froid se répandre à l'endroit où elle avait été posée. Elle écarta le pan de cape qui la recouvrait, émergeant dans l'air humide.

— Que se passe-t-il ? Quelqu'un est blessé ?

— Non, *a nighean*, la rassura-t-il. Je dois juste m’absenter un moment. Mets-toi ici, à ma place, c’est moins mouillé. Je reviens le plus vite possible.

Elle se racla la gorge. Elle s’était enrhumée, comme tout le monde, à force de passer ses journées et ses nuits dans des vêtements humides. Ian eut la présence d’esprit de se taire. Elle se déplaça dans le petit creux tiède qu’il avait laissé et se recroquevilla en boule.

Il se rendit soudain compte que la pluie avait cessé. Il ne s’en était pas aperçu car les gouttes qui tombaient du feuillage faisaient le même bruit. Ce bref répit avait permis à quelqu’un d’allumer un petit feu (sans doute avait-il eu un peu de bois sec dans son paquetage). Il crachotait en dégageant une épaisse fumée qui se rabattit soudain sur les hommes réunis quand le vent tourna. Jamie en inspira une grande goulée et toussa. Les yeux larmoyants, il distingua la silhouette massive de Benjamin Cleveland qui s’adressait à un groupe de silhouettes plus petites avec un langage cru et des gestes qui ne l’étaient pas moins.

Jamie s’essuya le visage avec sa manche et glissa à son neveu :

— Va chercher le colonel Campbell et explique-lui ce qu’il se passe.

— Non, mon oncle. Nous n’en avons pas le temps. Ce n’est qu’une question de minutes.

— Va au diable, poltron ! lança Cleveland à l’un des hommes. Nous n’avons pas de lieux où garder des prisonniers et aucun besoin de les juger. Je sais reconnaître l’odeur d’un tory. Pendons-les tous et finissons-en.

Il y eut des murmures et des grognements dans l’assemblée. Ian ne s’était pas trompé. Les dubitatifs essayaient encore de défendre le bon sens et la justice, mais ils étaient submergés par la flamme croissante de la colère, allumée et attisée par Cleveland qui brandissait une corde se terminant par un nœud coulant.

Voyage-t-il avec une douzaine de cordes comme celle-ci, en cas de besoin ? se demanda Jamie. Il était troublé et commençait à s’échauffer à

son tour.

— *Stad an sin !* cria-t-il.

Comme il l'avait espéré, Cleveland se tourna dans sa direction, l'air surpris.

— Fraser ? C'est vous ? demanda-t-il en plissant les yeux dans l'obscurité.

— Oui, c'est moi, répondit Jamie en faisant porter sa voix. Je ne vous laisserai pas faire de moi un assassin.

— Si cela vous dérange, *monsieur* Fraser, répondit Cleveland avec une courtoisie exagérée, vous n'avez qu'à retourner auprès de votre petite épouse et votre conscience ne vous démangera pas.

Cela fit rire la plupart des hommes, sauf quelques-uns qui crièrent :

— Il a raison ! Sans procès, c'est un meurtre pur et simple !

Le vent tourna de nouveau et la colonne de fumée qui avait caché les prisonniers se dispersa, révélant une rangée de six hommes, les mains attachées dans le dos, luttant pour conserver leur équilibre. Puis les nuages s'écartèrent un instant et Jamie vit leurs visages.

— Bon sang ! murmura-t-il.

Il avait néanmoins parlé suffisamment fort pour que Ian se tourne vers lui, suive son regard et lâche ce qui était probablement l'équivalent en mohawk.

Le dernier de la rangée était Lachlan Hunt, l'un des métayers que Jamie avait bannis du Ridge. Il n'avait pas laissé son épouse venir plaider sa cause et comptait parmi les hommes qui étaient partis.

Lachlan l'avait vu lui aussi et roulait des yeux terrifiés.

Jamie hésita à peine quelques secondes.

— Arrêtez ! cria-t-il en pointant le doigt vers Hunt. Cet homme est mon métayer.

— C'est un foutu tory, voilà ce qu'il est, rétorqua Cleveland.

Il rejoignit le rang de prisonniers d'un bond et passa son nœud autour du cou de Lachlan Hunt. Jamie banda ses muscles et sentit Ian se rapprocher de lui.

Avant qu'il ait pu mettre son plan à exécution, à savoir renverser Cleveland en arrière d'un coup de tête dans son ventre massif puis lui sauter dessus et tenter de le maîtriser pendant que Ian libérait Hunt et le faisait disparaître dans la nuit, une autre voix désespérée s'éleva.

— Locky ! C'est mon frère !

Un jeune homme jouait des coudes dans la foule amusée par cette seconde interruption.

— Et celui-ci, c'est le grand-père de qui ? cria un plaisantin en lançant une pomme de pin contre le torse du plus jeune des prisonniers.

Des rires fusèrent ici et là.

— Peu importe qui ils sont ! cria un autre. Ce sont des tories et ils doivent mourir.

— Pas sans un procès !

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, laissez-moi lui dire au revoir, implora le frère de Lachlan en s'efforçant de se frayer un passage entre les hommes.

Ces derniers s'écartèrent et Jamie entendit même un murmure de compassion. Le prisonnier et son frère étaient tous deux jeunes, vingt ans à peine.

Jamie n'attendit pas. Il donna un coup de coude à Ian et se faufila entre les hommes. Les nuages étaient revenus et l'arbre choisi pour la pendaison était à peine visible. Le petit feu rendit son dernier souffle de fumée et Ian se mit à pousser les glapissements et hurlements indiens destinés à glacer le sang de quiconque les entendait. Jamie bondit sous l'arbre, attrapa Hunt par ses bras ligotés et le propulsa violemment vers la forêt voisine.

Lachlan courut de son mieux, chancelant parfois, et, en quelques minutes, ils furent hors de vue.

Jamie sortit son couteau et s'attaqua à la corde qui liait les poignets de Lachlan. Ils pouvaient entendre un vacarme loin derrière eux, près de l'arbre.

— Sais-tu où nous sommes ? demanda-t-il.

Le visage de Lachlan Hunt n'était qu'un ovale sombre.

— Non, répondit-il d'une voix tremblante. Je vous en prie, monsieur Fraser... Je vous en prie. Ma... ma femme...

— Tais-toi et écoute-moi bien.

Il trancha enfin la corde et pointa un doigt juste sous le nez de Lachlan.

— Par là, c'est l'ouest. La plantation Medway se trouve à moins de cinq kilomètres. Elle appartient à un neveu de Francis Marion. Il t'aidera. J'ignore où tu vis désormais ; n'y retourne pas. Trouve-toi un autre endroit et fais venir ta femme quand tu seras à l'abri.

— Elle... Mais... le grand type a brûlé notre cabane.

Entre la tension, le soulagement et la peur, le malheureux était au bord des larmes.

— Elle n'est pas morte, affirma Jamie avec une certitude qu'il espérait justifiée.

À ce qu'il sache, toute brute qu'il était, Cleveland n'avait jamais tué une femme, si ce n'était, peut-être, accidentellement en se couchant sur elle et en l'écrasant sous son poids.

— Elle s'est sûrement réfugiée chez quelqu'un du voisinage, ajouta-t-il. Envoie un message à ton voisin le plus proche et il la trouvera. À présent, pars !

Lachlan balbutia des remerciements. Jamie le fit pivoter et, d'une main au milieu du dos, le poussa en avant. Il n'attendit pas de le voir partir en courant et retourna vers l'arbre aux pendus, au pied duquel il entendait ce que Claire appellerait un « grand barouf ».

Heureusement, une bonne partie des éclats de voix provenaient d'Isaac Shelby et du capitaine Larkin, qui s'opposaient fermement à l'idée que

Cleveland se faisait d'un divertissement sportif. En outre, le retour de la pluie avait refroidi l'enthousiasme de voir les prisonniers toriers pendus. La foule commençait à se disperser.

Jamie commençait à se dissoudre lui aussi. Lorsque Ian réapparut à ses côtés, il lui donna une tape sur l'épaule pour le remercier de son aide, puis retourna auprès de Claire dans le noir, se sentant très las.

Le miroir se brisa

7 octobre 1780

QUATRE JOURS PLUS TARD, ils arrivèrent en vue de la montagne et une décharge d'adrénaline parcourut les hommes. Jamie sentit son pouls s'accélérer et savait que les autres le sentaient aussi. Bien qu'il ne se soit pas battu depuis longtemps au sein d'une armée, il reconnaissait l'élan de force et de chaleur qui faisait fondre la fatigue et la faim. Avec l'aide de Dieu, ils avaient atteint ce stade de la guerre où la mort vous accompagnait en permanence et, parfois, vous pouviez la chevaucher. La gorge sèche, il avala une gorgée d'eau tiède et tendit la gourde à Claire.

Les lèvres blêmes, elle la saisit en esquissant un sourire. L'effervescence parmi les hommes s'était propagée aux chevaux qui piaffaient et secouaient la tête. Celui de Claire fit une embardée et elle lâcha la gourde. Elle fut aussitôt piétinée par des sabots qui l'enfoncèrent dans la boue. L'espace d'un instant, il crut que Claire allait tenter de la récupérer et lui retint le bras.

— Ce n'est rien, lui dit-il tout en sachant qu'elle ne pouvait l'entendre par-dessus le raffut.

Bon nombre des plus jeunes de leur troupe poussaient des cris de guerre et lançaient des menaces incohérentes à un ennemi qui était trop loin pour les entendre. Claire hocha la tête et lui tapota la main.

Il entendit la voix rauque de Cleveland beugler plus en avant et les hommes ralentirent. Le moment était venu de faire une halte pour que chacun vérifie ses armes, soulage sa vessie et se prépare au combat.

Jamie arrêta sa monture, brandit haut son fusil pour rassembler ses hommes et glissa à terre. Roger Mac aida Claire à descendre de selle, ses longues jambes apparaissant brièvement sous ses jupes boueuses et déchirées. Ian se matérialisa près de Jamie. Il avait peint son visage à l'aube. En l'apercevant, Roger Mac eut un mouvement de recul et Jamie se retint de rire. Il donna une tape sur l'épaule de son neveu et, indiquant ses hommes d'un mouvement du menton, lui demanda :

— Occupe-toi d'eux, veux-tu ?

Ils s'étaient arrêtés et avaient mis pied à terre près de Campbell, qui se tenait toujours sur son grand hongre noir. Le jeune frère de John Sevier, Robert, et deux autres jeunes hommes avaient quitté le camp durant la nuit pour repérer le terrain. En les entendant faire leur rapport, Jamie eut un moment de vertige tant leur description correspondait au récit de Frank Randall, lui donnant vie.

— Le major Ferguson est facile à reconnaître, disait Robert Sevier. Il porte une chemise à carreaux rouges et blancs et n'avait pas de veste quand on l'a vu. Il fait une cible facile au milieu des uniformes verts des provinciaux.

Il fit mine d'armer un pistolet en fléchissant son index et son pouce puis de viser.

John Sevier lui lança un regard réprobateur tandis que Cleveland hochait la tête.

— Ce sont tous des provinciaux, donc ?

— Non, monsieur, déclara précipitamment le second éclaireur avant que Sevier ait pu répondre. Près de la moitié d'entre eux, au moins, n'ont pas d'uniforme.

— Mais ils ont tous des armes, ajouta le troisième pour ne pas être en reste.

— Combien sont-ils ? demanda Jamie.

— Un peu plus que nous, mais pas assez pour faire la différence, répondit Sevier.

Une autre voix résonnait dans la tête de Jamie, celle de Frank.

« Les forces étaient assez équilibrées, les troupes de Ferguson comptant un peu plus de mille hommes, contre les neuf cents patriotes qui les attaquaient. »

Un murmure de satisfaction parcourut les hommes. Jamie déglutit, un goût de bile dans la bouche.

— Ils ont beau être plus nombreux, ils sont piégés comme des rats, là-haut, déclara Cleveland.

Il éclata de rire et tapa du pied comme s'il écrasait un rat en une bouillie sanglante sous sa grande botte.

C'est probablement son jeu favori, pensa Jamie en crachant dans les feuilles mortes.

Il ne fallut que quelques minutes pour organiser les troupes et décider qui prendrait quelle direction. La milice de Jamie partirait avec Campbell et plusieurs autres. Il retourna auprès de ses hommes pour les préparer et leur expliquer la stratégie.

Roger avait été relégué dans l'arrière-garde avec l'ordre de s'occuper de moi ou, comme le présenta Jamie d'une manière plus diplomate, de rester en arrière avec moi jusqu'à ce que les attaquants aient atteint le col.

— Vous serez plus utile en nous rejoignant lorsque les hommes auront le plus besoin de vous, nous dit-il sur ce ton ferme qui ne souffrait pas la

contradiction.

Il dut lire mes pensées sur mon visage car il me sourit et baissa les yeux.

— Veille sur elle, Roger Mac, ajouta-t-il.

Il prit mon visage entre ses mains et m'embrassa brièvement. Ses paumes irradiaient de chaleur.

— *Tha gràdh agam ort, mo chridhe*, dit-il avant de s'éloigner.

Roger et moi échangeâmes un regard entendu.

— Il te l'a dit, n'est-ce pas ? lui demandai-je. Au sujet du livre de Frank ?

— Oui. Ne vous inquiétez pas, je resterai avec lui.

Les taillis au-dessus de nous crépitaient et craquaient comme si la forêt était en feu. Je pouvais voir des hommes courir derrière le feuillage et entre les troncs, déterminés et téméraires. La bataille commençait.

— « La malédiction est sur moi, déclara la dame de Shalott¹ ».

Je me rendis compte d'avoir parlé à voix haute en voyant l'air surpris de Roger. Sa réponse, quelle qu'elle soit, fut étouffée par le cri de Campbell.

— Allez, les gars ! Allez ! Hurlez comme des démons et battez-vous comme des forcenés !

Le flanc de la montagne explosa. Un écureuil paniqué bondit de sa branche et courut sur le sol en laissant une traînée de petites crottes humides derrière lui.

Roger en fit autant (les crottes en moins), grimpant aussi rapidement que possible entre les arbres, saisissant des branches ici et là pour s'aider.

Légèrement plus bas que moi, William Campbell était toujours sur son grand cheval noir. Il m'aperçut et me cria quelque chose. Je ne l'entendis pas. Je relevai mes jupes et courus à mon tour. Quoi qu'il arrive à Jamie, je serais à ses côtés.

ROGER

Jamie lui avait donné deux bons pistolets, une cartouchière et une corne à poudre. Puis il lui avait passé une grande croix sculptée en bois et retenue par une lanière en cuir autour du cou.

— Pour que personne ne te tire dessus, avait-il expliqué. Du moins, de face.

En dépit de son angoisse, Claire avait souri malgré elle en voyant la croix. Elle lui avait tendu une gourde.

— De l'eau, avec un peu de whisky et de miel. Jamie dit qu'il n'y a pas d'eau au sommet.

Jamie lui avait donné une tape sur l'épaule en déclarant :

— Tu n'aideras personne en étant mort et tu pourrais être utile si tu ne l'es pas. Tu es peut-être l'homme de main de Dieu, mais tu obéiras à mes ordres. Reste ici jusqu'à ce qu'on t'appelle.

Là-dessus, il avait tourné les talons et crié à ses hommes que le moment était venu. Ils étaient prêts, le visage en sueur et luisant sous leurs chapeaux, les lèvres retroussées, impatients de se battre. Roger sentait leur excitation se propager en lui. Sa participation au combat viendrait plus tard, quand ils tomberaient. Le souvenir du champ de bataille de Savannah lui glaça le cœur en dépit de la chaleur.

À sa surprise, les hommes se rassemblèrent devant lui en ôtant leur chapeau. Jamie réapparut soudain à leurs côtés.

— Bénis-nous avant la bataille, *a mhinistear*, demanda-t-il respectueusement.

Il ôta son chapeau à son tour et le tint sur son cœur.

Mon Dieu, de quoi ont-ils besoin...

— Seigneur..., commença-t-il.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait leur dire. Pourtant, les mots vinrent à lui, les uns après les autres.

— Nous implorons ta protection. Accompagne-nous en ce jour de combat. Pardonne-nous nos excès et accorde-nous la grâce de faire preuve

de miséricorde quand nous le pouvons. Amen.

— Amen, murmurèrent les hommes en se recoiffant.

Jamie brandit son fusil et cria :

— Suivez le colonel Campbell ! Au pas cadencé !

La milice émit un grognement de satisfaction et les hommes se dirigèrent vers le colonel Campbell, perché sur son hongre noir au pied de la montagne. Jamie les regarda s'éloigner puis se tourna soudain vers Roger et posa une main sur la croix sur son torse.

— Prie pour moi, dit-il à voix basse.

Puis il disparut à son tour.

¹. Vers tiré de *The Lady of Shalott*, poème romantique d'Alfred Tennyson (1833), inspiré d'une légende arthurienne.)

La malédiction est sur moi

CLAIRE

LES TIRS COMMENCÈRENT avant que j'aie pu franchir trente mètres le long de la pente, glissant sur les feuilles mortes et me rattrapant tant bien que mal aux branches. Prise de panique, je tournai les talons et redescendis précipitamment. Je trébuchai presque aussitôt sur une pierre et dévalai quelques mètres sur le ventre, les bras écartés.

Je percutai un jeune arbre qui ploya sous mon poids. Je roulai par-dessus et atterris sur le dos. Je restai un moment immobile, reprenant mon souffle, écoutant la bataille qui faisait rage au-dessus de moi.

Puis je me redressai sur les genoux, me relevai et me remis à grimper.

JAMIE

Tout allait très vite.

Frank Randall avait décrit la bataille comme un « combat équilibré ». Il n'avait pas tort, bien qu'il n'eût pas écrit ces mots alors qu'il dégoulinait de sueur et inspirait un air chargé de fumée de poudre.

Il siffla entre ses dents et plusieurs de ses hommes à portée d'ouïe accoururent.

— Continuez à grimper mais soyez vigilants, leur cria-t-il. Les provinciaux ont des baïonnettes et s'en serviront. Si c'est le cas, reculez sur les flancs et remontez d'un autre côté.

Ils hochèrent la tête et reprirent leur ascension, s'arrêtant tous les dix mètres pour tirer, recharger leur arme, s'abriter derrière un tronc puis recommencer. À la fumée de poudre s'ajoutait à présent l'odeur des arbres brisés, de la sève et du bois brûlé. Plus haut, ils n'avaient pas encore sorti leurs baïonnettes.

CLAIRE

Je dus m'arrêter à une trentaine de mètres du sommet, plaquée contre un grand noyer, les yeux fermés. Une balle se ficha dans le tronc à quelques centimètres de ma main et je retirai mon bras précipitamment dans un mouvement de panique. D'autres balles sifflaient entre les arbres, déchirant les feuilles, s'enfonçant dans le bois avec de petits *poc* ! aigus. J'entendais des cris et des gémissements autour de moi, indiquant qu'elles pénétraient aussi dans des chairs.

J'enfonçais les doigts si fort dans l'écorce que des échardes se fichaient sous mes ongles. J'avais trop peur pour m'en soucier. Ils m'avaient vue bouger et, un instant plus tard, une pluie de balles s'abattit sur l'arbre en faisant voler des fragments d'écorce et des éclats de bois. Ils piquaient mon visage et me volaient dans les yeux. Je me pressai de toutes mes forces contre le tronc, les paupières fermées, utilisant toutes les ressources de ma volonté pour ne pas descendre la pente en courant et en hurlant. Je tremblais des pieds à la tête et n'aurais su dire si c'était de la sueur ou de l'urine qui me coulait entre les jambes.

Cela sembla durer une éternité. J’entendais mon cœur tambouriner dans mes oreilles et m’accrochais à ce son. J’avais peur, très peur, mais je n’étais plus au bord de la panique. Je respirais toujours. Je n’avais pas été atteinte par une balle.

Pas encore.

Le souvenir de Monmouth me traversa. Mes yeux brûlaient, ma vue était remplie de feuilles tourbillonnantes et de ciel bleu. Je sentis mon sang couler et mes genoux céder...

— Allez, allez ! Encore, encore !

C’était la voix de Campbell, légèrement plus bas que moi. L’instant suivant, dans un vacarme de halètements, de cliquetis et de cris, des hommes passèrent devant moi et autour de moi en courant, hurlant quand ils parvenaient à retrouver leur souffle.

Mon Dieu, où est Roger ?

JAMIE

Il enfonça l’écouvillon dans l’âme de son fusil à plusieurs reprises. Il s’interrompit pour reprendre son souffle et toucha sa cartouchière. Combien de cartouches lui restait-il ? Assez...

Ils étaient désormais suffisamment proches du pré au sommet de la montagne pour voir l’ennemi. Il sortit de derrière un arbre et tira. Il entendit un coup de sifflet aigu au loin. *Ferguson*. Randall avait dit que le petit homme n’avait pas suffisamment de voix pour se faire entendre par-dessus le vacarme de la bataille et utilisait un petit sifflet pour diriger ses troupes. *Comme s’il appelait une meute de chiens de berger*, pensa-t-il.

Un cri lui parvint légèrement plus haut. Il se répéta et se répercuta à travers le pré.

— Fixez vos baïonnettes !

CLAIRE

J'entendais des cris épars plus haut, lointains. Puis, soudain, dans un nouveau rugissement tonitruant des attaquants, la forêt sembla bouger, les hommes sortant de derrière les arbres qui les abritaient, bondissant, rampant autour de moi, leurs cornes à poudre rebondissant contre leurs flancs, leurs fusils pointés devant eux. Un sifflement aigu loin au-dessus perça le vacarme, puis un autre, puis un autre encore. Ferguson rassemblait ses troupes.

En amont, j'entendais un nouvel assaut, des tirs moins nourris et le genre de cris que poussaient les hommes quand ils ne trouvaient plus de mots. Puis un sifflet strident et l'ordre qui se répercutait : « Baïonnettes ! »

Je me relevai sans cesser de trembler et m'essuyai le visage avec ma manche. Autour de moi, la forêt était floue et dévastée. Des branches brisées pendaient aux arbres ; l'air était chargé des odeurs de la végétation piétinée et de la fumée de poudre. D'autres hommes continuaient à grimper le versant, pantelant, zigzaguant entre les arbres. L'un d'eux me percuta et je retombai contre le grand noyer.

— Tante Claire !

Ian était brusquement apparu à mes côtés et me saisit le bras.

— Que faites-vous ici ? Vous n'avez rien ? Qu'avez-vous fait de Roger Mac ?

Je n'étais parvenue à répondre que par un faible chevrottement lorsque j'entendis la voix de Campbell quelque part en contrebas.

— Encore, les gars ! Hurlez !

Tous les hommes suffisamment proches de lui pour l'avoir entendu se mirent à crier. Ian repartit vers le haut du versant, rapidement englouti par la fumée qui ne cessait de s'épaissir, me laissant oscillante telle l'une des branches brisées, ne tenant plus que par un fragment d'écorce.

J'entendis un craquement, un bruit de glissade et un juron étouffé derrière moi. Me retournant, je me retrouvai nez à nez avec une femme.

Elle était aussi surprise que moi. Nous nous dévisageâmes un instant mais je ne vis que des yeux noirs remplis d'effroi. Elle poursuivit sa course, trébuchant, tombant et se relevant dans ce qui paraissait être le même mouvement. Je battis des paupières en me demandant si je n'avais pas rêvé. Non. Elle avait déchiré sa robe et un fragment de calicot jaune était resté accroché dans une branche de cornouiller. Hébétée, je regardai autour de moi.

— Que diable faites-vous là ?

Le colonel Campbell, à pied, toujours en chemise, se tenait devant moi, le visage noir de poudre.

— Redescendez immédiatement, madame ! ordonna-t-il.

Il n'attendit pas de voir si je lui obéissais et continua à grimper en criant. Plus haut, je voyais des hommes redescendre sur quelques dizaines de mètres, puis remonter d'un autre côté derrière un officier. Deux corbeaux atterrirent sur un arbre voisin, m'observant avec intérêt. L'un d'eux remarqua le morceau de tissu jaune et alla se percher à côté, le piquant du bec.

J'avais la gorge sèche. En m'essuyant de nouveau le front du revers de la main, je remarquai que le relief de l'écorce du noyer s'était imprimé sur mon visage.

Plus haut, le sifflet retentissait de plus belle, puis il fut noyé sous un tonnerre de hurlements. Les tirs reprirent, plus nombreux cette fois. Les assaillants avaient atteint le pré.

JAMIE

Le mouchoir noué autour de sa tête était trempé. La sueur et la fumée lui piquaient les yeux. Il cligna des paupières pour s'éclaircir la vue, rechargea son arme, cala la crosse dans le creux de son épaule. *Les verts...*

Le pré grouillant d'hommes était parsemé de taches vertes formées par les uniformes des provinciaux. Il tira et l'un d'eux tomba.

Le sifflet de Ferguson attira son attention. Il était toujours sur son cheval, s'efforçant de rallier ses hommes, ce qui revenait plus ou moins à rabattre des poissons vers un filet. Ils avançaient et reculaient, pointant leurs baïonnettes, donnant des coups dans le vide, certains tirant, mais resserrant peu à peu les rangs, se bousculant en cherchant une cible.

Pourquoi pas ?

La fumée lui piquant la gorge, il toussa et cracha. Ce n'était plus qu'une question de minutes. Grâce au livre de Randall, il savait ce qu'il allait arriver à Ferguson. *Épargne-le puisque tu sais qu'il va mourir de toute façon... Oui, mais que ce soit au moins par la balle d'un Écossais...* Il n'eut pas le temps de penser plus au-delà. Il mit en joue la chemise à carreaux et son doigt se resserra sur la gâchette. Il fit un pas sur le côté, le fût de son canon suivant sa cible, et quelque chose retint sa jambe. Il donna un coup de pied pour se débarrasser du buisson collant et une épine lui transperça le mollet.

Ifrinn !

Il baissa les yeux. Affolé, le grand serpent qui l'avait mordu s'enroulait autour de sa jambe. Dans un mouvement de panique, Jamie secoua la jambe en tombant à la renverse.

La première balle lui transperça la poitrine.

Tout ce sang...

C'ELA SEMBLA DURER UNE ÉTERNITÉ, même si je savais que ce n'était plus qu'une question de minutes. Puis encore quelques minutes... Plus haut, j'entendais des cris, des hurlements, des tirs... le fracas des mousquets, le craquement plus aigu des fusils... Je ressentais chaque coup de feu dans mon corps comme si la balle m'avait transpercée et je tremblais contre mon arbre.

Soudain, je sentis le vent tourner. Il y eut un silence, puis les tirs et les cris reprirent. Toutefois, ils étaient différents. Il y avait moins de bruit, les tirs étaient plus espacés... Le sifflet s'était tu. Puis les hurlements reprirent sur un autre ton, sauvage, exultant.

Je ne pouvais plus attendre. Je quittai l'abri de mon arbre et grimpai, glissant, tombant, avançant à quatre pattes. Je commençais à voir autour de moi ce qu'il se passait. C'était chaotique mais les tirs avaient cessé. Je grimpai encore et atteignis le pré. J'étais trempée de sueur. Mes jambes tremblaient et mon cœur battait comme un marteau-piqueur.

Où es-tu ? Où es-tu ?

Des hommes étaient agglutinés dans un coin de la clairière : les prisonniers loyalistes, la moitié dans des uniformes verts de provinciaux, le reste des fermiers habillés comme nos propres hommes...

Nos hommes. Je regardais partout autour de moi, tentant d'apercevoir, à défaut de Jamie, au moins l'un des nôtres.

Je vis Cyrus, la grande asperge. Il semblait avoir été frappé par la foudre. Son visage était noir de poudre sauf là où la sueur avait tracé des rigoles. Debout, il regardait autour de lui d'un air hébété.

Il y avait des gens partout, courant, s'affairant. Un jeune homme me bouscula. Je manquai de tomber, me redressai et dis « Pardon » par réflexe.

Puis je vis le fusil de Jamie dans sa main.

— Où avez-vous trouvé cette arme ? m'écriai-je en lui agrippant le bras.

— Qui êtes-vous ?

Choqué et offensé, il tenta de se libérer. J'enfonçai mes doigts dans son aisselle, lui arrachant un cri.

— Où l'avez-vous trouvée ? hurlai-je.

Je m'accrochai à lui telle une sangsue tandis qu'il se contorsionnait en m'insultant. En m'envoyant un coup de pied dans le tibia, il desserra sa prise sur le fusil. Je lâchai son autre bras et le lui arrachai.

— Dites-moi où vous l'avez trouvée ou je jure que je vous défonce le crâne à coups de crosse !

Il recula en roulant des yeux affolés, tendant les mains devant lui.

— Il est mort ! dit-il. Il n'en a plus besoin.

— Qui est mort ?

Mes oreilles sifflaient tant que j'entendis à peine ces paroles. Une grande main se posa sur mon épaule et m'écarta du jeune homme. Celui-ci tourna les talons et s'enfuit mais Bill Amos, car c'était lui, le rejoignit en deux enjambées de géant, le souleva de terre et le secoua comme un vieux chiffon.

— Que se passe-t-il, madame ? me demanda-t-il en reposant le garçon.

Si son ton était calme, lui-même ne l'était pas. Il tremblait des pieds à la tête, que ce soit à cause de la soif de sang ou des séquelles du combat. Il aurait pu tuer le garçon accidentellement. Son poing massif se resserrait rythmiquement sur son épaule comme s'il ne pouvait l'arrêter. Le jeune homme gémissait et le suppliait de le libérer.

Je ne pouvais plus tenir le fusil. Il me glissa des mains et je le rattrapai de justesse quand sa crosse heurta le sol.

— Ceci... C'est celui de Jamie. Je dois savoir où il est.

Amos hocha la tête et se tourna vers le garçon.

— Où est le colonel Fraser ? demanda-t-il en le secouant de nouveau, mais plus doucement. Où est l'homme à qui tu as pris ce fusil ?

— Il est mort, sanglota le jeune homme en pointant un index tremblant vers un affleurement rocheux à la lisière du col.

— Non, il n'est pas mort ! m'écriai-je en le giflant.

Je le contournai et me précipitai vers l'endroit indiqué, situé à une cinquantaine de mètres, laissant Bill Amos faire de lui ce que bon lui semblerait. Je boitais mais ne ressentais aucune douleur.

Je trouvai Jamie étendu dans l'herbe sèche juste derrière l'affleurement. Il y avait beaucoup de sang.

Je tombai à genoux et palpai frénétiquement ses vêtements lourds.

— Quelle part de ce sang est à toi ? demandai-je.

— Tout.

— Bordel de merde. Où as-tu été touché ?

— Partout.

Même s'il avait raison, je devais bien commencer quelque part. Une jambe de son pantalon était imprégnée de sang. Il n'y avait pas de giclement artériel, ce qui était bon signe... Je palpai doucement sa cuisse en descendant vers le genou.

— Ne... t'en fais... pas..., Sasse...

Il émit un râle sifflant. Avec un effort surhumain, il ouvrit les yeux et tourna légèrement la tête vers moi.

— Je... n'ai pas... peur, chuchota-t-il.

Il se mit à tousser. Sa toux était presque silencieuse mais sa violence secouait tout son corps. Au moins, il ne crachait pas de sang...

Pourquoi tousse-t-il ? Pneumothorax ? Asthme cardiaque ? Sa chemise était trempée. Si une balle avait touché son cœur sans le pénétrer...

— Eh bien moi, j'ai peur ! rétorquai-je.

Je resserrai mes doigts autour de sa cuisse, les enfonçant dans sa chair molle.

— Tu crois que je vais rester là sans rien faire pendant que tu meurs à petit feu ?

— Oui, murmura-t-il.

Il referma les yeux et la peur qui fourmillait sur ma peau pénétra soudain en moi et resserra ses griffes autour de mon cœur.

— Tu ne peux pas, Jamie, dis-je, impuissante. Tu ne peux pas.

Il rouvrit les paupières. Je vis son regard me traverser et fixer un point loin derrière moi.

— Par... donne-moi..., dit-il dans un filet de voix.

J'ignorais s'il s'adressait à moi ou à Dieu.

— Oh Seigneur, gémis-je en sentant un goût de métal froid sur ma langue. Jamie... je t'en supplie. Jamie, ne pars pas.

Ses paupières tremblèrent et se refermèrent.

Je ne pouvais plus parler. Je ne pouvais plus bouger. La douleur me submergeait et je me recroquevillai contre lui, m'accrochant à son bras, le tenant des deux mains pour l'empêcher de sombrer, de s'enfoncer dans la terre sanglante, de s'éloigner de moi à jamais.

Sous ma douleur, il y avait de la fureur et le genre de désespoir qui permet à une mère de soulever l'automobile sous laquelle se trouve son enfant. Avec cette image en tête et la puanteur du sang dans les narines, je

me retrouvai, l'espace d'un instant, non plus agenouillée dans le sang de Jamie mais sur un plancher défoncé près d'un feu mourant, entendant des cris et enveloppée dans une odeur de sang, n'ayant plus rien à quoi me raccrocher sinon à un fragment de vie trempé et à cette phrase : « N'abandonne pas. »

Je n'abandonnai pas. Je le fis rouler sur le dos, écartai les pans de sa veste et déchirai sa chemise. Le point d'entrée de la balle était clairement visible, légèrement à gauche du centre du thorax. Le sang suintait et ne giclait pas. Je n'entendais pas non plus le son distinctif d'une plaie aspirante. Où que soit la balle, elle n'avait pas pénétré un poumon... pas encore.

J'avais l'impression de patauger dans de la mélasse, mes mouvements me paraissant d'une lenteur intolérable ; pourtant, je faisais une douzaine de choses en même temps : resserrant un garrot autour de sa cuisse (l'artère fémorale était indemne, Dieu merci, autrement, il serait déjà mort), appuyant une compresse sur sa plaie thoracique, appelant à l'aide, palpant d'une main son corps à la recherche d'autres blessures, appelant à l'aide...

Ian apparut soudain à genoux à mes côtés.

— Tante Claire ! Est-il...

— Appuie ici !

J'attrapai sa main et la pressai sur la plaie. Jamie émit un grognement, ce qui me redonna un élan d'espoir. Toutefois, le sang continuait de se répandre sous lui.

Je m'affairai autour de lui avec obstination.

— Écoute-moi, lui dis-je.

Son visage était fermé et blafard. La clameur des voix autour de nous me parvenait comme le grondement du tonnerre dans un ciel limpide. Je sentais le bruit circuler en moi et concentrai mon esprit sur l'immensité bleue, vide, patiente, paisible...

— Écoute, répétai-je en lui secouant le bras. Tu crois que tu vas mourir petit à petit. C'est faux. Tu vas vivre, petit à petit, avec moi.

— Ma tante, il est mort, dit Ian en posant sa grande main chaude sur mon épaule.

Sa voix éraillée était chargée de larmes.

— Venez, levez-vous, dit-il. Laissez-moi le porter. Nous allons le ramener à la maison.

Je refusais de le lâcher. Je ne pouvais plus parler, je n'en avais pas la force. Mais je refusais de bouger.

Ian me parlait de temps à autre. D'autres voix s'approchaient puis s'éloignaient, alarmées, inquiètes, en colère, impuissantes. Je n'écoutais pas.

Ce bleu. Il n'est pas vide. Il est si beau.

J'avais trouvé quatre blessures. Une balle avait traversé le muscle de sa cuisse en évitant l'os et l'artère. Bien. Une autre avait creusé un profond sillon sous sa cage thoracique, côté droit, mais n'avait pas perforé l'abdomen, Dieu merci. Une autre encore avait percuté sa rotule gauche. Le saignement avait été mineur ; quant à savoir s'il pourrait de nouveau marcher, nous verrions cela plus tard. Puis il y avait la plaie au thorax...

La balle n'avait pas pulvérisé le sternum, auquel cas il serait mort. Néanmoins, elle pouvait l'avoir traversé et avoir déchiré le péricarde ou l'un des petits vaisseaux du cœur, son impact amorti par l'os.

— Respire, lui dis-je en remarquant que sa poitrine ne se soulevait plus.
Respire !

Lorsque je plaçai ma main devant sa bouche, je sentis néanmoins un léger mouvement d'air. Je ne pouvais pas lui faire un massage cardiaque avec un sternum fracturé et une balle invisible fichée dedans ou dessous.

— Respire, répétais-je en pressant une nouvelle compresse sur son genou et en l'enveloppant rapidement avec un bandage serré pour maintenir une légère pression.

— Respire, s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît...

Ian était réapparu et, agenouillé près de moi, me tendait des objets de ma sacoche au fur et à mesure, selon mes besoins. Il semblait réciter le Je vous salue Marie, bien que je ne puisse dire s'il parlait en gaélique ou en mohawk. Je me demandai comment je savais que c'était une prière à la Vierge et me rendis compte que j'avais dans la tête la vision d'un grand espace bleu. *Bleu, comme le voile de la Vierge...* Je chassai la sueur de mes yeux et vis le visage de Jamie, calme et serein. Contemplait-il le paradis et le voyais-je à mon tour à travers ses yeux fermés ?

— Tu perds la boule, Beauchamp, marmonnai-je sans cesser de travailler.

Je voulais à tout prix arrêter le saignement.

— Donne-lui un peu d'hydromel, Ian, demandai-je.

— Il ne peut pas avaler, tante.

— Je m'en fiche ! Fais-le boire !

Une main s'avança au-dessus de l'épaule de Ian et lui prit la gourde. C'était Roger, le visage et les mains tachés de sang, les cheveux dénoués, dégoulinant de sueur, couvert de feuilles rouges et jaunes.

Dans mon soulagement de le voir, j'émis peut-être un sanglot. Il tint la gourde devant les lèvres de Jamie d'une main et toucha doucement mon visage de l'autre. Puis il posa cette main sur l'épaule de Jamie et la secoua doucement.

— Vous ne pouvez pas mourir, Jamie. Les presbytériens n'administrent pas les derniers sacrements.

J'aurais peut-être ri s'il m'était resté du souffle. Mes mains et mes bras étaient rouges jusqu'aux coudes.

Ce bleu.

Si beau.

Il n'est pas vide.

Mon visage était pressé contre son torse, ma bouche sur son sternum blessé, le goût métallique du sang et le sel de la sueur sur ma langue. Il me semblait entendre le lent... infiniment lent... battement de son cœur.

Boum-boum... Boum-boum...

Je pensais aux palpitations de Bree, au tout petit pouls rapide de David sous mes doigts. J'essayais de sentir mon propre cœur dans mes doigts et d'insuffler toute cette vie en lui.

N'abandonne pas.

De temps à autre, j'étais vaguement consciente de mouvements autour de moi. Des cris, des coups de feu, d'autres cris...

J'entendais la voix de Roger mais ne pouvais lui consacrer suffisamment d'attention pour savoir ce qu'il disait. Je sentais néanmoins sa présence et, quand il s'agenouilla près de Jamie et posa une main sur lui, un courant passa entre lui et moi, comme une bouffée d'oxygène.

L'odeur de Jamie avait changé, ce qui m'effrayait terriblement. Je sentais la poussière chaude, la fumée des fusils, les flaques fétides d'urine des chevaux, les plantes brisées et les troncs d'arbres criblés de balles sur le versant en contrebas. Je sentais également la sueur de Jamie et son sang... Mon Dieu, tout ce sang. Il saturait mon corsage et mon corset. Il formait une couche poisseuse qui faisait adhérer nos vêtements à nos corps. Ce n'était pas l'odeur métallique du sang frais mais les relents épais d'une boucherie. La sueur sur sa peau était presque inodore. Elle ne portait plus en elle la puanteur vitale de la virilité.

Sa peau était froide sous la pellicule de sueur et de sang. Je me pressai contre lui, essayant de m'infiltrer dans les fibres de ses muscles, d'atteindre son cœur à travers les barreaux de sa cage osseuse, de le faire battre.

Je me rendis soudain compte que j'avais une masse ronde et chaude dans la bouche, avec un goût métallique plus piquant que celui du sang. Je toussai, relevai la tête pour cracher et trouvai une balle de mousquet dans ma paume, encore imprégnée de la chaleur de son corps.

Il respirait toujours... je sentais un faible filet d'air sur mon front, que je percevais uniquement parce qu'il refroidissait ma propre sueur.

Respire ! Je pressai mon front contre le trou noir de sa plaie et aperçus le rose sanguinolent et le bleu de ses poumons affamés d'air sous sa peau. Je plongeai les mains pour attraper son cœur, et soupesai son poids, sentant son battement lent, le mouvement de ses deux petits lobes entre mes doigts, l'un plus fort que l'autre. Je les malaxai d'avant en d'arrière, d'une paume à l'autre, chacun son tour mais de manière rapprochée.

Boum-boum... Boum-boum... Boum-boum...

— Ne devrions-nous pas... l'éloigner ? dit une voix bourrue et hésitante quelque part au-dessus de moi. Je veux dire... il est...

— Laissez-la, répondit la voix de Ian.

Il s'assit près de moi. J'entendis le crissement de la terre sous ses mocassins et le soupir de ses jambières en daim étirées sur ses cuisses.

Je pris une brève inspiration tremblante, aussi profonde que possible, aspirant de l'air pour nous deux. Ian posa timidement une main sur mon épaule, ne sachant pas quoi faire. Mais il était là.

Là. Une masse solide et difforme, irradiant une lumière fractionnée. Ian était blessé, mais sans gravité. Je sentais son énergie palpiter, forte, puis faible, forte, puis faible...

Je ressentis cette pulsation dans ma propre chair. L'espace d'un instant, je fus désorientée. Je ne sentais plus les limites de mon corps. Je sentis Jamie se répandre lentement dans mon ventre et mes veines, le pouls puissant de Ian dans mon cœur et mes artères.

Où suis-je ?

Cela n'avait pas d'importance, pensai-je vaguement.

Aidez-moi, priaï-je en silence puis je me fondis dans le néant.

Pas... encore...

Nous restâmes ainsi, tous les quatre, tout le reste de la journée, la nuit, et presque tout le jour suivant. Quand je repris enfin contact avec le monde, j'étais recroquevillée près de Jamie. Une toile avait été tendue au-dessus de nous et ondulait doucement dans le vent.

— Tenez, tante Claire.

Ian glissa les mains sous mes aisselles et me hissa en position assise.

— Quoi... ? demandai-je d'une voix éraillée.

Il plaça une gourde devant mes lèvres. Je bus. C'était du cidre. Je n'avais jamais rien bu d'aussi délicieux. Puis je me souvins.

— Jamie ?

Je regardai autour de moi mais ma vision était floue.

— Il est en vie, Claire, me répondit Roger.

Il me souriait. Il avait les yeux rouges et la barbe noire.

— J'ignore comment vous avez fait, mais il vit. Nous avons peur de vous déplacer... tous les deux, car vous refusiez de le lâcher.

Nous étions toujours derrière l'affleurement rocheux, à l'écart du champ de bataille. J'entendais les bruits (et sentais les odeurs) du nettoyage : les

grognements d'effort, les coups de pelle et les pelletées de terre retombant sur le côté. Ils enterraient les morts.

Mais pas nous.

Je posai une main sur Jamie. Il paraissait mort et je me sentais morte. Apparemment, ce n'était pas le cas.

La poitrine de Jamie se soulevait sous ma paume. Il respirait. Bien que le mouvement soit à peine perceptible, ce fut comme si une douce brise me traversait.

— Vous pensez que nous pouvons le déplacer, tante Claire ? demanda Ian. Roger Mac a trouvé une ferme non loin. Vous pourriez y loger jusqu'à ce que vous ayez repris assez de force pour voyager.

J'humectai mes lèvres gercées et me penchai sur Jamie.

— Tu m'entends ? demandai-je.

Ses traits remuèrent brièvement, s'immobilisèrent puis, après un très long moment, ses yeux s'ouvrirent. Ils étaient bleu sombre, ourlés de rouge, mais ouverts.

— Oui, murmura-t-il.

— La bataille est terminée. Tu n'es pas mort.

Il me dévisagea un long moment, la bouche entrouverte.

— Pas... encore..., répondit-il sur un ton presque accusateur.

— Nous rentrons à la maison, lui annonçai-je.

Il respira pendant une minute.

— Bien, dit-il enfin en refermant les yeux.

Les teigneux, les irascibles et les fils de pute

Fraser's Ridge, 22 octobre

— **J**E NE MOURRAI PAS dans mon sommeil, s'entêta Jamie. Naturellement, si le Seigneur décide que je dois partir alors que je suis dans mon lit, je partirai. Mais si tu dois me tuer, je veux être éveillé.

Je croisai mes mains sous mon tablier autant pour cacher leur tremblement que pour me retenir de l'étrangler.

— Tu dois être endormi, répétais-je le plus calmement possible. Ta jambe doit être parfaitement inerte, ce qui sera impossible si tu es éveillé. Tu as beau te croire fort, tu ne pourras pas rester sans bouger, et même si je t'attache à la table, ce que j'ai bien l'intention de faire... (Je lui adressai un regard noir.) ... tu ne seras pas assez immobile.

Mes mains s'étaient enfin calmées. Je les sortis de sous mon tablier, saisis le masque à éther et agitai l'index vers lui.

— Soit tu t'allonges et tu le mets, soit Roger et Ian t'attacheront et, ensuite, tu le mettras. Que ça te plaise ou non, je t'endormirai.

Il se redressa aussitôt et balança ses pieds par-dessus le bord de la table avec la claire intention de fuir, rotule fracturée ou non.

— Pas question.

Roger l'attrapa par un bras et une épaule tandis que Ian, se glissant derrière la table tel un mocassin d'eau, lui attrapait l'autre bras d'une main et repliait son autre avant-bras sous sa gorge.

— Allonge-toi, mon oncle, lui dit-il calmement en resserrant sa prise et en attirant Jamie vers lui. Tout ira bien. Tante Claire ne te tuera pas et, si elle le fait accidentellement, Roger Mac est un vrai pasteur maintenant et tu auras un bel enterrement.

Jamie émit un son entre un grognement et un gargouillis, son visage devenant rouge vif tandis qu'il résistait. Je fus satisfaite de constater qu'il avait encore assez de sang pour prendre cette teinte.

— Lâchez-le, leur demandai-je.

Ils le libérèrent à contrecœur. Jamie haletait, me fixant d'un regard noir, mais ne tenta pas de s'échapper lorsque je m'approchai de lui. Je posai une main sur son genou indemne et me penchai vers lui pour lui parler doucement.

— Si tu t'allonges de toi-même, je t'endormirai avant qu'ils t'attachent. Je te détacherai dès que l'opération sera terminée. Je ne te laisserai pas te réveiller attaché, je te le promets.

Il respirait mieux à présent et avait le visage moins congestionné.

— Tu me jures que je me réveillerai ?

— Tu sais bien que je ne peux pas, répondis-je en serrant son genou. Mais je te parie cent contre un que ce sera le cas.

Il scruta mon visage un moment, puis soupira.

— J'ai été un joueur toute ma vie. Je ne vais pas arrêter maintenant.

Prenant appui sur ses paumes, il balança de nouveau ses jambes sur la table. L'effort de remuer son genou blessé fit perler la sueur sur son front. Il

pinça les lèvres et ne broncha pas lorsque Roger et Ian lui prirent les épaules pour l'aider à s'allonger.

Près de moi, sur le comptoir, quatre étroites bandes d'or martelé avaient été disposées sur une serviette bouillie. Bree les avait façonnées et avait percé les minuscules trous par lesquels je les visserai à l'os. Les vis avaient été gracieusement fournies par Jenny et provenaient de sa montre.

C'était une opération délicate et minutieuse. Néanmoins, je souriais sous mon masque en savonnant et rasant son genou. Puis je le désinfectai avec de l'alcool. La situation me rappelait fortement la fois où je m'apprêtais à amputer sa jambe (la même) après qu'il avait été mordu par un serpent. Je voyais encore l'étroit sillon laissé par la morsure, juste au-dessus de la cheville, caché sous les poils blond roux. Cette fois, je ne craignais pas pour sa vie et me réjouissais de savoir qu'il ne souffrirait pas pendant que je l'opérais. Je croisai son regard. Le sien était noir.

J'agitai mes sourcils et mimai sa mine renfrognée, me moquant de lui. Il grogna mais ses traits se détendirent. C'était ce qui me réjouissait le plus : il m'avait résisté et, bien que contraint à capituler, il se gardait le droit d'être revêche.

Au fil des ans, bon nombre de mes patients doux, aimables et dociles avaient succombé à leurs maladies ou blessures en quelques heures. Les teigneux, les irascibles, les difficiles et les fils de pute (des deux sexes) survivaient presque toujours.

La gaze en coton du masque était devenue moite dans ma main et je m'essuyai sur mon tablier. Je fis un signe vers la bouteille d'éther sur le comptoir et Bree me la tendit, son regard inquiet rivé sur son père qui avait croisé les mains sur sa poitrine et fixait le plafond d'un air stoïque. Il ressemblait à un gisant dans la crypte d'une cathédrale.

— Il ne te manque plus qu'une épée sur la poitrine et un petit chien couché à tes pieds, observa-t-elle. Et peut-être une cotte de mailles.

Cela lui soutira au moins un semblant de sourire.

— Respire lentement et profondément, lui dis-je d'une voix apaisante.

L'odeur de l'éther s'était élevée tel un fantôme lorsque j'avais ouvert la bouteille et je vis Ian retenir son souffle. Jamie me regarda dans les yeux et ses muscles se contractèrent lorsque je posai le masque sur son nez et sa bouche.

— Respire, lui recommandai-je. Tu te sentiras étourdi, mais cela ne durera qu'un instant. Bree, compte à rebours à partir de dix.

Elle sursauta puis compta :

— Dix... neuf... huit... sept...

Les paupières de Jamie vacillèrent et se rouvrirent brusquement lorsqu'il s'en rendit compte.

— Respire, répétais-je fermement.

— Six... cinq...

— Il est parti, annonça Roger.

Puis, se rendant compte de ce qu'il venait de dire, il se reprit aussitôt :

— Je veux dire, il est endormi.

Je lui tendis la bouteille.

— Veille à ce qu'il le reste, ordonnai-je. Une goutte toutes les trente secondes.

Je lavai de nouveau mes mains avec de l'alcool et vérifiai les instruments et les fournitures que j'avais préparés pendant que Bree et Ian l'attachaient fermement à la table avec des chiffons et des bandes de lin. Ses doigts s'étaient relâchés et ses mains pendaient mollement lorsqu'ils placèrent ses bras le long de ses flancs. La lumière était bonne. Les poils de ses bras et de ses jambes étaient dorés et la tache de sang sur son bandage avait la couleur du cœur d'une rose. Ma respiration et mon cœur avaient ralenti, je le sentais dans le bout de mes doigts. Un saint m'accompagnait. J'aurais voulu écarter les cheveux de son front mais ne voulais pas risquer la stérilité précaire que j'avais créée.

Jamie était attaché aussi solidement qu'un tonneau de tabac dans la cale d'un navire. Brianna saisit néanmoins ses pieds par mesure de sécurité. Je la remerciai d'un signe de tête puis me plongeai dans mon travail, étirant le plus possible la peau de Jamie sur son genou.

Je saisis une compresse et l'odeur piquante de l'alcool se mêla à celle, musquée, de l'éther.

— Cela sent comme dans un vrai hôpital, vous ne trouvez pas ? observai-je en attachant mon propre masque sur mon visage.

Je restai auprès de Jamie jusqu'à son réveil, son genou bandé et éclissé, puis lui administrai une bonne dose de laudanum pour la douleur. Le laissant endormi dans l'infirmerie, je me dirigeai vers la cuisine, affamée et profondément satisfaite. L'opération s'était très bien déroulée. Il avait de bons os denses qui se souderaient bien et, même si la cicatrisation serait douloureuse, j'étais sûre que, avec le temps, il marcherait de nouveau avec aisance.

La maison était silencieuse. Mes assistants s'étaient éparpillés. Fanny se promenait quelque part avec Cyrus ; les autres étaient partis chez les Murray pour boire du cidre ou traire les chèvres. Je fus donc surprise de trouver Jenny dans la cuisine, assise sur le banc et contemplant d'un air songeur la marmite qui bouillonnait tranquillement sur le feu.

— Ton frère va bien, lui annonçai-je en ouvrant le garde-manger pour voir ce qu'il y avait de disponible.

— Tant mieux, répondit-elle, l'air ailleurs.

Puis elle se ressaisit et reprit :

— C'est très bien. Pourra-t-il remarcher normalement, à ton avis ?

— Pas avant quelques semaines, mais il remarchera et cela deviendra de plus en plus facile avec le temps.

Je trouvai une tarte aux pêches séchées légèrement entamée et l'apportai sur la table.

— Tu en mangeras un morceau avec moi ? demandai-je.

— Non, répondit-elle machinalement.

Puis, constatant ce que c'était, changea d'avis :

— Oh oui, merci.

Je découpai la tarte, sortis du lait du bac de refroidissement que Brianna avait construit dans un coin de la cuisine et déposai le tout sur la table. Elle se leva et vint s'asseoir en face de moi.

— Le sachem est venu à la maison ce matin pour me dire qu'il est temps pour lui de repartir dans le Nord, déclara-t-elle.

— Ah ?

La tarte était délicieuse. Elle avait sûrement été faite par Fanny qui était la meilleure pâtissière de la maison. La fourchette à la main, Jenny n'y avait pas encore goûté. Elle se taisait.

— Et ? demandai-je.

Pas de réponse. Je pris une autre bouchée et attendis.

— Il m'a embrassée, dit-elle enfin.

J'arquai un sourcil.

— Tu l'as embrassé en retour ?

— Oui, répondit-elle, l'air surpris.

Elle resta songeuse un instant, puis ajouta :

— Je n'en avais pas l'intention.

— Cela t'a plu ? demandai-je avec un sourire.

— Je ne te mentirai pas, Claire. Oui, cela m'a plu.

Elle renversa la tête en arrière et regarda le plafond en soupirant :

— Et maintenant ?

— C'est à moi que tu le demandes ?

— Non, c'est à moi-même. Il retourne auprès de son neveu pour lui rapporter ce qu'il a appris sur la guerre afin qu'il décide s'il veut rester avec les Anglais ou...

Elle n'acheva pas sa phrase, déclarant plutôt :

— Il devra partir avant que le temps se gâte.

— T’a-t-il demandé de partir avec lui ?

Elle fit non de la tête.

— Il n’en a pas eu besoin et je n’ai pas eu à lui répondre. Il me veut et je... S’il n’y avait que lui et moi, ce serait différent, mais je ne peux pas partir et laisser ma famille, surtout en sachant tout ce qui pourrait vous arriver. Et puis, il y a Ian.

À la douceur de son ton, je compris qu’elle parlait de Ian Mòr, son mari, et non de son fils.

— Je sais qu’il ne s’en offusquerait pas, dit-elle. Pas seulement parce que le sachem me l’a dit. Il voit Ian avec moi. Je n’avais pas besoin qu’il me le dise, je l’ai toujours su. Il sera toujours avec moi. Un jour, peut-être, ce sera différent. Non pas que Ian me quittera, mais... ce sera différent. Je l’ai dit au sachem et il m’a répondu qu’il reviendrait. Quand la guerre serait finie.

Quand la guerre finira. Ma gorge se noua. J’avais déjà entendu cette phrase de longues années plus tôt, prise entre les griffes d’une autre guerre. Prononcée sur le même ton de désir, d’anticipation et de résignation. Se dire que si la guerre s’arrêtait un jour, tout serait différent. Sauf qu’elle ne prenait jamais vraiment fin.

— Je suis sûre qu’il reviendra, lui dis-je.

Lève-toi et marche...

Fraser's Ridge, 11 février 1781

JE SENTIS JAMIE SE RÉVEILLER À MES CÔTÉS. Il s'étira, poussa un cri horrible et se figea. Je bâillai et me redressai sur un coude.

— J'ignore pourquoi, mais les blessures aux genoux et aux pieds font plus mal quand on est allongé que quand on est debout, remarquai-je.

— Elles font mal debout aussi, m'assura-t-il.

Il repoussa mon offre de l'aider et posa le pied de sa jambe blessée délicatement sur le plancher avec juste un petit gémissement étouffé et un juron. Il utilisa le pot de chambre puis rassembla ses forces avant de se hisser debout en prenant appui sur la table de chevet. Il se tint droit, oscillant telle une fleur dans la brise.

Je bondis du lit et lui apportai la canne qu'il avait abandonnée dans un coin la veille au soir. Je me demandai ce qu'avait été la vie de Marie et de Marthe après que leur frère Lazare était revenu d'entre les morts. Puis, en regardant Jamie se contorsionner pour s'habiller, je me demandai ce qu'avait vécu Lazare.

Quel qu'ait été son état d'esprit avant sa mort, le malheureux avait sans doute quitté son corps en pensant qu'il en avait fini avec le monde. Être réintégré dans sa chair sans ménagement était une chose, revenir à une vie que l'on ne s'était jamais attendu à mener de nouveau en était une autre.

Jamie lança un regard morne vers son reflet dans le miroir, passa une main sur le chaume de sa barbe, secoua la tête puis descendit prendre son petit-déjeuner, chacun de ses pas ponctué par le claquement de sa canne sur le plancher.

Tout en m'habillant, il me vint à l'esprit que beaucoup de gens avaient traversé une épreuve similaire. Même s'ils n'avaient pas frôlé la mort d'aussi près que Jamie, ils avaient perdu la vie à laquelle ils étaient habitués. Moi-même, j'avais vécu cette expérience à plusieurs reprises : lorsque j'avais traversé les pierres une première fois, arrachée à Frank et à la nouvelle vie que nous entamions après la guerre ; puis lorsque j'avais dû quitter Jamie avant Culloden.

Ces souvenirs n'étaient pas remontés à la surface depuis longtemps et je ne tenais pas à les revisiter à présent. Néanmoins, il était réconfortant de me rappeler que j'avais été déracinée, que j'avais perdu tout ce que je connaissais et aimais et que, pourtant, j'avais survécu et m'étais épanouie de nouveau.

Il en allait de même pour Jenny, qui avait perdu la plus grande partie de sa vie lorsque Ian était mort, et qui avait courageusement tourné le dos à ce qu'il en restait pour venir en Amérique avec Jamie.

Les prisonniers provinciaux avaient été désarmés, rassemblés et emmenés. J'ignorais où. Les miliciens avaient été démobilisés sitôt après la bataille et étaient rentrés chez eux par petits groupes, cherchant les fragments de leurs vies qu'ils avaient perdus en route.

Combien de temps avant que nous soyons contraints de recommencer ? Nous étions en 1781. En octobre, les Américains remporteraient la bataille

de Yorktown. La guerre serait terminée, si tant était qu'une guerre le fût jamais.

Il y aurait encore des combats ici et là, la plupart dans le Sud, loin de nous. Du moins, selon le livre de Frank.

— Il se remettra, dis-je à mon reflet dans le miroir.

Physiquement, Jamie cicatrisait bien. L'articulation de son genou s'améliorerait avec l'usage et il était de retour dans la maison qu'il aimait. La plupart de ses hommes avaient survécu à la bataille et s'en étaient sortis avec des blessures mineures. Nous avions néanmoins perdu deux hommes : Greg, le fils cadet de Tom McHugh, et Balgair Finney, un célibataire d'une cinquantaine d'années qui s'était installé sur le Ridge moins d'un an plus tôt. Qu'il passe son temps assis dans son bureau à contempler le feu, ou décide de s'occuper de l'alambic (j'ignorais s'il ne supportait pas de le voir abandonné et endommagé, ou s'il ne se sentait pas encore la force de reprendre sa production de whisky), j'étais confiante dans le fait qu'il nous reviendrait tout entier.

Le petit Davy l'aidait beaucoup. Le petit garçon faisait le bonheur de tous et Jamie aimait s'asseoir avec lui et lui dire des choses en gaélique qui faisaient rire Fanny.

Cependant... il n'était pas tout à fait lui-même. Je lançai un regard vers notre lit défait. Depuis notre retour, plus de deux mois plus tôt, il ne m'avait pas fait l'amour. Compte tenu de son état, cela se comprenait. J'étais parvenue à l'exciter physiquement une ou deux fois mais... je voyais bien que le cœur n'y était pas.

— Patience, Beauchamp, dis-je au miroir en saisissant ma brosse. Il se remettra.

Je me figeai soudain devant mon reflet. Mes cheveux étaient blancs. Jamie m'avait dit un jour qu'ils avaient la couleur du clair de lune alors qu'il n'y avait encore que quelques filets d'argent autour de mon visage. Ils n'étaient pas devenus entièrement blancs non plus ; la masse de boucles qui

retombaient sur mes épaules était encore un mélange de châtain, de blond et d'argent. Cependant, la nouvelle croissance au-dessus de mes oreilles était d'un blanc pur qui miroitait dans le soleil matinal.

Je reposai la brosse et contemplai mes mains en les retournant d'un côté et de l'autre. Elles étaient normales : minces avec de longs doigts, des tendons bien marqués et des veines bleues visibles sous la peau...

Je me souvins de Nayawenne et de ce qu'elle m'avait dit : « Quand tes cheveux seront blancs, tu sentiras toute l'étendue de ton pouvoir. » Je me revis en train de tenir l'âme de Jamie au sommet de Kings Mountain, la rappelant dans son corps... Lorsque personne ne nous écoutait, Roger m'avait dit discrètement qu'il lui semblait avoir vu une faible lumière bleue aller et venir dans mes mains alors que je touchais Jamie, vacillante et brève comme un feu follet.

— Putain de bordel de merde, murmurai-je.

Dans l'après-midi, je montai dans mon potager. Bien qu'il fasse encore froid, des taches de terre nue commençaient à apparaître là où la neige avait fondu. Il était temps de préparer les tranchées pour les premiers petits pois et les haricots. Jamie m'accompagna, déclarant qu'il avait besoin de prendre l'air, et nous grimpâmes le versant lentement en raison de son genou.

L'année précédente, les deux lieutenants, Gilbert et Oliver, avaient creusé de bonnes tranchées pour moi, avant que le ciel nous tombe sur la tête. Je récitai une brève prière pour eux, pour Agnes (lequel avait-elle épousé ?), pour Elspeth et Charles Cunningham. Étaient-ils déjà de retour en Angleterre ? J'y avais planté des pois de senteur, des haricots grimpants et des petits pois qui nous avaient fait tout l'hiver.

Jamie jeta du fumier dans l'une des tranchées, puis de la terre, et entreprit de mélanger le tout, sifflant entre ses dents chaque fois que son mauvais genou l'élançait.

Cette tranchée courait derrière les ruches. Il y en avait onze, à présent. L'un des essaims s'était divisé juste avant Kings Mountain et j'étais arrivée à temps pour attraper la nouvelle reine sur le départ et l'installer dans sa nouvelle demeure avec ses sujets. Ian avait trouvé une ruche sauvage dans la forêt et, avec l'aide de Rachel et de Jenny, me l'avait apportée. Toutes les abeilles avaient survécu à l'hiver. Quelques-unes d'entre elles sortaient de temps en temps, faisaient le tour du potager puis rentraient au bercail. Jamie jetait sans cesse des regards derrière lui pour s'assurer de ne pas cogner une ruche avec sa pelle. Il s'immobilisa un moment et me regarda, surpris.

— Je les entends ! s'exclama-t-il. Du moins, c'est l'impression que j'ai.

Il s'approcha précautionneusement d'une ruche en paille tressée et tendit l'oreille.

— Ce n'est pas une impression, répondis-je. Les abeilles ne meurent pas l'hiver et elles n'hibernent pas vraiment non plus... tant qu'elles ont suffisamment de miel pour tenir jusqu'au printemps. Elles s'agglutinent et vibrent ensemble pour générer de la chaleur. Le reste du temps, je suppose qu'elles mangent et... dorment.

— Il y a de pires façons de passer l'hiver, dit-il en souriant. Je me vois bien faire de même, en te tenant les pieds.

La question intéressante de savoir quelle partie de lui j'aimerais tenir en dormant dut attendre car nous entendîmes des pas lourds approcher sur le sentier.

Je ne fus pas surprise de voir John Quincy Myers. Il s'arrêtait toujours à Fraser's Ridge lorsqu'il revenait des villages cherokees où il passait l'hiver. Je n'en étais pas moins ravie de le voir.

— Comment allez-vous ? lui demandai-je après que nous eûmes échangé salutations et embrassades.

Il avait dû laisser ses affaires à la maison avant de monter nous rejoindre. Il avait l'air en forme, quoique plus maigre après l'hiver, comme nous tous.

— Mais très bien, madame. Très, très bien.

Il m'adressa un large sourire qui contenait une ou deux dents de moins que la dernière fois où je l'avais vu.

— Vos abeilles semblent se porter à merveille, elles aussi, ajouta-t-il.

— En effet. Je ne vous remercierai jamais assez de me les avoir apportées. Nous nous demandions justement ce qu'elles faisaient durant l'hiver. Elles mangent et dorment, je suppose.

— Oh, je n'en doute pas, répondit-il en posant doucement une main sur l'une des ruches. (Il sourit en sentant la légère vibration sous sa paume.) Cependant, je pense qu'elles passent le temps comme nous quand il fait froid dehors, elles se racontent des histoires pendant les longues nuits.

Jamie rit et s'approcha pour poser une main sur l'une des ruches à son tour.

— Quel genre d'histoires se racontent-elles, *a charaid* ? demanda-t-il.

— Des histoires d'ours et de fleurs, sans doute. Quoiqu'une reine ait probablement d'autres rêves.

— Si elle rêve de pondre mille œufs, cela ressemble plutôt à un cauchemar, opinai-je.

John Quincy se mit à rire.

— En tant qu'homme je ne devrais sans doute pas le dire, mais peut-être rêve-t-elle d'être libre et de s'envoler très haut dans le ciel avec cent faux bourdons dans un nuage de désir fou. Oh...

Il s'interrompit et fouilla dans sa bourse.

— J'avais presque oublié. J'ai quelque chose pour vous, madame.

Il me tendit un petit paquet enveloppé dans un morceau de calicot rose crasseux.

— De qui est-ce ? demandai-je en le prenant.

Il était léger, quelques grammes seulement. Je sentis un faible craquement à l'intérieur.

— Ça, je ne sais pas, madame Claire. Il m’a été donné en janvier par une femme qui tient une taverne près de Charlotte. Elle m’a dit qu’un homme noir le lui avait laissé pour la conjuratrice de Fraser’s Ridge en lui demandant de le confier à quelqu’un qui viendrait dans cette direction. Je suppose qu’il s’agit de vous. Il n’y a pas trente-six conjuratrices, dans le coin.

Intriguée, je déballai le paquet et découvris un morceau de papier très épais soigneusement replié autour d’un objet dur. Je le dépliai et une pierre de la taille et de la forme d’un œuf tomba dans ma paume. Elle était grise et marbrée de taches blanches et vertes. Elle était lisse et remarquablement chaude compte tenu de la fraîcheur ambiante. Je la donnai à Jamie et lus le message sur le papier qui l’avait enveloppée. Il était écrit à l’encre et à la plume. La calligraphie légèrement erratique était néanmoins clairement lisible.

J’ai quitté l’armée et suis rentré chez moi. Ma grand-mère vous envoie ceci pour vous remercier. C’est une pierre qui vient d’un lieu ancien. Elle dit qu’elle soigne les maux du corps et de l’esprit.

Stupéfaite, je m’apprêtais à expliquer à Jamie qu’elle devait venir du caporal, ou ex-caporal, Sipio Jackson quand il me prit soudain le papier.

— *A Mhoire Mhàthair !*

Intéressé, John Quincy étira le cou pour mieux voir.

— Ben ça alors ! C’est bien votre nom, Jamie, n’est-ce pas ?

La lettre avait considérablement souffert. Un coin était déchiré et sale, l’encre avait été mouillée et avait coulé par endroits, le sceau en cire était tombé, laissant une tache ronde et rouge derrière lui.

C’était l’original, signé par le gouverneur William Tryon, de l’acte de concession de quatre mille hectares de terres dans la colonie royale de

Caroline du Nord accordée à James Fraser pour ses loyaux services à la Couronne. Cousue au document avec du gros fil noir se trouvait la lettre de lord George Germain.

Une bouteille à la mer

À bord du Pallas

JOHNN GREY ÉTAIT AUTORISÉ à se dégourdir les jambes sur le pont deux fois par jour, aussi longtemps qu'il le désirait, tant que le navire mouillait. Il était invariablement accompagné par un grand marin costaud et monolingue dont la seule fonction était apparemment de l'empêcher de sauter par-dessus bord et de s'enfuir à la nage. Son unique langue n'était ni l'anglais, ni le français, ni l'allemand, ni le latin, ni l'hébreu, ni le grec. Grey penchait pour le polonais mais, quand bien même ce serait le cas, cela ne l'avancait guère.

Le reste du temps, il était confiné dans sa cabine, attaché avec un fer à la cheville relié par une longue chaîne à un anneau fixé dans la cloison. Il avait l'impression d'être une bernique.

Des repas acceptables lui étaient fournis, ainsi qu'un pot de chambre et une petite pile de livres, parmi lesquels plusieurs traités sur les méfaits de l'esclavage. Si ces derniers étaient censés le réconcilier avec le sort qui

l'attendait, ils tombaient à côté de la plaque. Il les avait jetés par le petit hublot et avait opté pour une traduction de *Don Quichotte*.

Il avait déjà été retenu prisonnier, quoique rarement, Dieu merci, et jamais longtemps. Cela dit, la nuit qu'il avait passée attaché à un arbre, à l'âge de seize ans, avec un bras cassé, sur une montagne sombre des Highlands, lui avait paru durer une éternité. *Pourquoi y penser maintenant ?* Il avait presque oublié les circonstances confuses qui l'avaient amené à faire la connaissance d'un homme qu'il avait pensé ne plus jamais revoir, et tant mieux. Cependant, Jamie Fraser n'était pas de ceux qu'on oubliait facilement.

Il se demanda ce que penserait Jamie de sa situation actuelle ou, pire, des circonstances de sa mort prochaine. Il repoussa cette pensée inutile. Puisqu'il n'avait aucune intention de mourir, pourquoi perdre son temps avec ces méditations absurdes ?

Une chose était relativement sûre : compte tenu des motivations singulières de Richardson, il ne serait pas tué avant que ce monsieur ait localisé Hal, sa vie n'ayant de valeur qu'en tant que moyen de faire chanter son frère.

Quant à la réaction de Hal... Il se gratta le menton. Richardson refusait de lui donner un rasoir et sa barbe croissante le démangeait de plus en plus.

Il était vrai que Hal avait occasionnellement lancé des observations agacées au sujet de la guerre et avait, à plusieurs reprises, menacé de rentrer à Londres pour dénoncer la politique de lord North qui gaspillait des vies et de l'argent. « Certaines choses doivent être dites et Dieu sait que je suis le seul à pouvoir les dire. » Quand avait-il fait cette remarque ? C'était six semaines plus tôt, peut-être plus.

Toutefois, John était convaincu que Hal était parti dans le Nord pour trouver Ben, une conviction renforcée par le fait que Richardson ne l'avait toujours pas débusqué dans tous les ports du Sud. Il le savait parce qu'il entendait les allées et venues de ses agents rentrant de la terre ferme. Sa

geôle était située juste sous la grande cabine de poupe. S'il ne distinguait pas les mots, il entendait les tons de frustration et les coups de talons colériques sur le plancher.

Combien de temps faudrait-il à Hal pour trouver Ben ? Et que ferait-il lorsqu'il l'aurait trouvé ? Connaissant son frère, la seule raison pour laquelle il échouerait à retrouver son fils dévoyé serait que Ben soit mort, sur le champ de bataille ou emporté par une maladie. William lui avait décrit la campagne de vaccination contre la variole du Dr Hunter dans le New Jersey.

Le vent avait changé. Il pénétrait dans sa minuscule cabine, soulevait ses cheveux, chatouillait sa peau. Il ferma les yeux et se tourna vers le hublot. Puis il se rendit compte que ce n'était pas le vent : le navire bougeait. Il s'approcha de la porte où une petite ouverture grillagée laissait entrer un peu de la lumière qui filtrait par les écoutilles. Non, il n'y avait pas de braillements d'ordres, de pas de course sur le pont, le claquement des voiles se déployant. Dieu merci, ils n'avaient pas levé l'ancre.

— Ce n'était sans doute qu'un coup de tabac, comme disait ma vieille grand-mère, marmonna-t-il.

Il s'efforça d'ignorer la pointe d'angoisse qui l'avait saisi en pensant que le navire prenait la mer.

Richardson avait déjà déplacé le *Pallas* à plusieurs reprises, sans aller loin. Grey avait reconnu le port de Charles Town. Il y avait aussi eu deux autres petits ports qu'il ne connaissait pas. Ils étaient à présent de retour à Savannah : il apercevait le clocher trapu de l'église qui se dressait près de chez lui.

Il essayait de ne pas se parler à lui-même de peur de devenir fou. Toutefois, le fait de se retenir lui donnait des crampes aux mâchoires, si bien qu'il s'autorisait une remarque ici et là. Il parlait également au marin qui était peut-être polonais, ce qui revenait au même mais était moins socialement répréhensible.

Il passait de plus en plus de temps devant le hublot, suivant des yeux les petits bateaux, les vols de pélicans ou, de temps à autre, le passage fugace de dauphins, parfois seuls, parfois par deux ou même par douzaines, admirant leur grâce remarquable. Ils bondissaient hors de l'eau dans un mouvement si lisse qu'ils semblaient en faire encore partie.

Il était plongé dans ce genre de contemplation torpide lorsqu'il entendit une clef tourner dans la serrure derrière lui. Il pivota et découvrit Percy Wainwright sur le seuil.

Comble de l'injure, ce dernier le regarda un moment la bouche ouverte puis éclata de rire.

— Quoi ? demanda rageusement Grey.

Percy cessa de rire, bien qu'un sourire ne soit jamais loin de ses lèvres. Grey ne l'avait pas revu depuis des semaines. De toute évidence, il avait rempli sa fonction et avait désormais le droit de descendre à terre.

— Je suis désolé, John, dit-il. Je ne m'attendais pas à... C'est-à-dire que... tu ressembles au père Noël. À un très jeune père Noël, bien sûr, mais...

— Va au diable, Perseverance, grogna John.

Il toucha sa barbe malgré lui et demanda :

— Est-elle vraiment si blanche ?

— Pas complètement. C'est juste que tes cheveux sont si blonds que... hum... le tout se confond.

John s'assit avec un geste irrité.

— Que fais-tu ici ? Je suppose que tu n'es pas venu me libérer.

Il avait entendu la clef tourner de nouveau lorsque la porte s'était refermée derrière son visiteur.

— Non. Je le ferais si je le pouvais, John. Crois-moi.

— Si cela peut t'aider à dormir la nuit, je veux bien te croire, rétorqua John en mettant le plus de vitriol possible dans ses paroles.

Il eut la satisfaction de voir les traits de Percy s'affaïsser.

— Que veux-tu, Perseverance ? demanda-t-il avec un soupir.

— Je... euh...

Percy rassembla son courage pour le regarder dans les yeux.

— Je suis venu te dire deux choses. Tout d'abord... que je suis désolé. Sincèrement désolé.

John le dévisagea un moment, puis hocha la tête.

— Soit, je veux bien te croire sur ce point-là aussi, pour ce que ça vaut, c'est-à-dire pas grand-chose vu que je serai mort bientôt. Et la seconde chose ?

— Que je t'aime.

Il avait parlé doucement, semblant s'adresser à la table plutôt qu'à John. Ce dernier fut à la fois choqué et agacé de sentir sa gorge se nouer. Il ne répondit pas et baissa les yeux à son tour. Les bruits du fleuve, du marais et de la mer au loin envahirent la petite cabine. Il sentait son pouls battre au bout de ses doigts posés sur le bois rugueux de la table.

Je suis vivant. Je ne sais être rien d'autre.

— À ton avis, pourquoi les pélicans ne crient-ils pas ? demanda-t-il soudain. Les mouettes crient et bavassent tout le temps, mais je n'ai jamais entendu un pélican émettre le moindre son.

— Je n'en sais rien, répondit Percy. C'est... tout ce que je voulais, tout ce que j'avais *besoin* de te dire, John. Et toi, n'as-tu rien à me dire ?

— Seigneur, par où commencerais-je ? répondit-il sans méchanceté. Mais non. Ou... attends. Si, une chose.

L'idée venait de lui traverser l'esprit. Cela ne servirait probablement à rien. Percy était lâche et le serait toujours. Néanmoins... Il se redressa et se pencha vers Percy en faisant cliqueter sa chaîne.

— Richardson refuse de me donner du papier et de l'encre, craignant sans doute que je ne jette un message à un bateau qui passerait par là. Je ne peux écrire à personne mes dernières volontés, un message d'adieu ni rien d'autre. Je crois que tu as un peu de liberté.

De son hublot, il avait vu quelques fois Percy ramer jusqu'au rivage, sans doute pour faire une course pour Richardson.

— Si tu le peux, va chez moi, c'est au 12, Oglethorpe Street...

— Je sais où tu habites.

— Oui, bien sûr. Si tu penses vraiment ce que tu viens de me dire, alors, au nom de l'amour que tu as eu pour moi, va dire à mon fils que je l'aime.

Il avait envie de hurler : « Pour l'amour de Dieu, explique à Willie ce qu'il se passe ! Dis-lui de prévenir Prévost et d'obtenir de l'aide ! » Malheureusement, Percy était terrifié par Richardson, *et par tout le reste*, pensa-t-il avec pitié et lassitude. S'il lui demandait de courir un tel risque, il prendrait sans doute ses jambes à son cou, se soûlerait ou se trancherait les veines.

— S'il te plaît, ajouta-t-il doucement.

Il y eut un long silence au cours duquel il imagina entendre les battements d'ailes des pélicans volant lentement au-dessus du fleuve. Puis Percy acquiesça et se leva.

— Au revoir, John, chuchota-t-il.

— Au revoir, Perseverance.

Titus Andronicus

APRÈS UNE NOUVELLE JOURNÉE de recherche sur les docks et dans les tavernes le long des routes menant à Savannah, William rentra encore bredouille à Oglethorpe Street et trouva Amaranthus faisant nerveusement les cent pas dans le jardinet devant la maison.

— Ah, vous voilà ! dit-elle sur un ton à la fois accusateur et soulagé. Un monsieur est venu. Je l'ai déjà vu chez Mme Fleury mais j'ignore son nom. Il dit vous connaître et être un ami de lord John. Je l'ai fait attendre dans le petit salon.

L'homme en question lui avait été présenté chez Mme Fleury comme le chevalier Saint-Honoré. Il avait saisi l'une des précieuses assiettes en porcelaine de Meissen de lord John et glissait lentement un doigt sur sa bordure dorée. Oui, c'était bien le même homme. Il l'avait également vu brièvement lors d'un déjeuner chez Mme Prévost.

— À votre service, monsieur. *Puis-je vous aider*¹ ? demanda-t-il d'une voix neutre.

L'homme se retourna et parut soulagé de le voir.

— Lord Ellesmere ? demanda-t-il avec un parfait accent anglais.

William était trop épuisé et de trop mauvaise humeur pour le contredire ou prendre des pincettes.

— Oui, que voulez-vous ?

Le visiteur était nettement moins soigné que la dernière fois qu'il l'avait vu. Il ne portait pas de perruque. Ses cheveux courts et bouclés, légèrement grisonnants, étaient collés par la sueur ; sa chemise était sale et son beau costume froissé.

— Je m'appelle... Percy Wainwright, déclara-t-il comme s'il en doutait lui-même. Je suis... j'étais... enfin, je suppose que je le suis toujours... le frère par alliance de lord John.

— Quoi ?

Par réflexe, William attrapa l'assiette en porcelaine de Meissen avant que l'autre la laisse tomber et la reposa sur la desserte.

— Que voulez-vous dire ? Je n'ai jamais entendu parler d'un frère.

— C'est sans doute parce que la famille s'est efforcée de m'effacer de sa mémoire après que... Bah, peu importe. Il y a eu une rupture, une séparation... mais je considère toujours John comme mon frère.

Il oscillait légèrement et William se demanda s'il n'était pas souffrant.

— Asseyez-vous, dit-il en retournant un petit fauteuil. Racontez-moi ce qu'il se passe. Savez-vous où est lord John ?

— Non, enfin... oui, mais il n'est pas...

— *Filius canis*, marmonna William.

Il aperçut Amaranthus qui lançait des regards intrigués dans le salon depuis le couloir. Il lui fit un signe du menton et lui demanda comme s'il s'adressait à une servante :

— Apportez-nous un cognac, s'il vous plaît.

Il ne l'attendit pas et s'assit face à Wainwright. Il était tiraillé entre l'appréhension et l'excitation.

— Où l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda-t-il.

Poser des questions simples et logiques aiderait peut-être le visiteur à retrouver un semblant de cohérence. À sa surprise, cela fonctionna.

— À bord d'un vaisseau, répondit Wainwright en se redressant. Un navire marchand du nom de *Pallas*. Un nom grec... une sorte de dieu, je suppose ?

— La déesse de la guerre, répondit Amaranthus en entrant avec un plateau sur lequel était posé un verre de cognac.

Elle plissa les yeux vers Wainwright puis interrogea William du regard. Devait-elle rester ou sortir ? Il lui indiqua un fauteuil et se tourna de nouveau vers leur visiteur.

— Un navire, très bien. Où se trouve-t-il ?

— Je ne sais pas. Ils... ils l'ont déplacé. Ils levaient l'ancre quand je suis parti. Je ne l'ai pas abandonné ! Je... je ne l'aurais jamais laissé, mais je ne pouvais pas l'aider et je me suis dit que... En fait, c'est lui qui m'a demandé de venir vous trouver.

Amaranthus émit un petit *hum* peu convaincu. William partageait ses doutes ; cependant, il n'avait pas le choix et devait poursuivre cette conversation en espérant que cet homme finirait par tenir des propos moins décousus.

— Bien sûr, dit-il sur un ton apaisant. Et que vous a-t-il demandé de me dire ?

— Il n'a... il n'a rien dit de précis. Il n'en a pas eu le temps ; ils se préparaient à...

— Encore un peu de cognac ? demanda Amaranthus en se levant.

William l'arrêta d'un geste.

— Pas encore.

Elle se rassit et observa d'un air méfiant Wainwright qui paraissait plus misérable de minute en minute. Ils restèrent tous les trois silencieux pendant que la pendule de lord John ticquait paisiblement sur le manteau de cheminée, le papillon en cloisonné enfermé dans son dôme levant et

abaissant lentement ses ailes bleu et doré. Enfin, Wainwright releva les yeux de ses mains croisées entre ses jambes.

— C'est de ma faute, dit-il d'une voix tremblante. Je ne savais pas, je le jure.

Il s'humecta les lèvres puis redressa les épaules.

— Lord John a été enlevé. Il est retenu par un fou. Il court un grave danger. Et oui, un autre cognac s'il vous plaît.

— Un instant, répondit Amaranthus, assise en équilibre sur le bord du fauteuil. De quel fou parlez-vous ?

— Oh, fit Wainwright. Il s'appelle Richardson. Ezekiel Richardson.

— Nom de nom !

William bondit et, saisissant Wainwright par le col, le souleva de son fauteuil.

— Que veut-il à mon père ? Parlez, bon sang !

— Euh, peut-être devriez-vous reposer M. Wainwright, William, suggéra Amaranthus. Il ne peut pas parler si vous l'étranglez.

William obtempéra à contrecœur. Le sang battait à ses tempes, lui donnant l'impression que sa tête allait exploser d'un instant à l'autre. Il recula en s'efforçant de respirer calmement.

— Parlez, répéta-t-il.

Tremblant de la tête aux pieds et transpirant abondamment, Wainwright acquiesça et, se rasseyant avec des gestes raides tel un pantin, se mit à parler.

Il lui fallut plusieurs minutes pour tout déballer mais il se calma à mesure qu'il racontait. Enfin, il se tut et contempla les motifs verts du tapis sous ses pieds. William et Amaranthus échangèrent un regard perplexe puis elle résuma :

— Donc, ce monsieur... ou plutôt cet individu... souhaite que le duc n'aille pas en Angleterre pour parler de la guerre à lord North. Il a enlevé

lord John et menace de le tuer s'il ne renonce pas à son projet, c'est bien cela ?

Elle paraissait incrédule, ce que William pouvait comprendre. Wainwright hocha la tête.

— C'est bien cela, répondit-il d'une voix terne. Il... il a ses propres raisons de vouloir que la guerre continue et pense que Pardloe pourrait convaincre le Premier ministre d'y mettre un terme.

— Il ne serait pas le seul à avoir intérêt à ce que le conflit s'éternise, opina William. La guerre est une entreprise coûteuse et les hommes qui fournissent les armées gagnent beaucoup d'argent. J'en connais un ou deux qui aimeraient empêcher le duc de répandre en Angleterre l'idée qu'il faudrait l'arrêter. Mais Richardson...

Il dévisageait attentivement Wainwright. Ce dernier ne donnait aucun signe de fourberie. De fait, il n'exprimait rien d'autre qu'un profond désarroi.

— Je connais ce Richardson, dit-il à Amaranthus. Je crois vraiment que c'est un fou. Certaines des choses qu'il a faites...

Il secoua la tête, puis dit à Wainwright :

— Attendez ici.

Il prit la main d'Amaranthus.

— Venez avec moi un instant.

La maison était silencieuse. Moira était partie au marché et Mlle Crabb faisait une sieste. Même Trevor dormait, Dieu merci. Néanmoins, au cas où, William entraîna Amaranthus dans le jardin. En apercevant la petite tonnelle, il se rappela vaguement que ni l'un ni l'autre n'avait plus fait allusion à sa demande en mariage depuis leur retour, puis cette pensée s'évanouit aussitôt.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

— M. Wainwright m'a l'air plutôt sain d'esprit, répondit-elle. En revanche, ce capitaine Richardson... A-t-il vraiment le grade de capitaine ?

— Il l'avait quand il était dans notre camp. Il a retourné sa veste et je crois que les Américains lui ont donné une commission de major, à moins que ce ne soit de colonel. Ils débauchent des officiers des armées européennes parce qu'ils n'ont pas d'argent. Je parle des Américains, bien sûr.

— Ce Richardson est donc un renégat *et* un fou ? Les Américains ne semblent pas très regardants.

— Ils ont même nommé Fraser général, c'est pour dire.

Elle sursauta puis dévisagea William d'un air suspicieux.

— J'espère que ce Fraser n'est pas fou, dit-elle. Je ne crois pas que la trahison coule dans le sang, mais je suis raisonnablement sûre que la folie est héréditaire. Regardez le roi !

— Non, répondit William. M. Fraser est bien des choses, mais il n'est pas fou. En outre, je suis d'accord avec vous au sujet de M. Wainwright. Je crois qu'il dit la vérité et qu'il pourrait réellement être un frère de mon père par alliance. Ma grand-mère Benedicta a épousé un veuf et celui-ci pourrait bien avoir eu un fils. Cela dit, le fait d'être apparenté à papa n'explique qu'en partie son inquiétude pour lui, non ?

— Vous voulez dire qu'il aurait une autre raison d'être venu vous trouver ?

Elle lança un regard vers la maison par-dessus son épaule.

— Peut-être, déclara William avant de chasser cette hypothèse d'un geste de la main. Tenons-nous-en aux faits : primo, papa est retenu prisonnier par Richardson, un homme très dangereux. Secundo, Richardson le garde en otage pour contraindre oncle Hal de faire... ou plutôt de ne *pas* faire quelque chose. Tertio, qu'il soit possible ou non de contraindre mon oncle de faire quoi que ce soit, il n'est pas là.

— C'est plutôt une bonne chose, non ? demanda Amaranthus. Si Richardson retient lord John uniquement pour contraindre le duc de lui obéir, lord John est en sécurité tant que le duc demeure introuvable.

— Humph, fit William. Je ne sais pas. Si Wainwright dit que mon père est en danger, c'est qu'il a une bonne raison de le croire. De toute manière, je dois le retrouver au plus vite. Un fou comme Richardson est imprévisible. Il pourrait soudain changer d'avis ou, sur un coup de tête, balancer papa par-dessus bord en pleine mer.

Cette idée lui fit l'effet d'un pic à glace en plein cœur.

Amaranthus blêmit.

— Il a dit : « Ils l'ont bougé. » Il parlait du navire, sans doute ?

— Oui. Il a aussi dit qu'ils se préparaient à partir quand il a quitté...

Il saisit son bras si soudainement qu'elle poussa un petit cri.

— Je dois aller aux docks ! S'il y est encore...

— Mais non ! Il a dit qu'ils levaient l'ancre. Ils sont déjà loin.

— Venez. Je dois découvrir où est passé ce navire.

Il la lâcha et courut vers la maison, Amaranthus sur ses talons.

Il jaillit dans le couloir au pas de course, effrayant Moira, qui rentrait avec son grand panier rempli à ras bord de poissons et de miches de pain. Elle fit un bond de côté en lâchant sa charge. William entendit des cris féminins derrière lui mais ne s'arrêta pas.

La porte du petit salon était entrouverte et il perçut vaguement une drôle d'odeur en la poussant. Un mélange de cognac et de... vomi.

Percy Wainwright gisait sur le tapis, recroquevillé comme un hérisson, son dos se soulevant à chaque haut-le-cœur. Il avait déjà vomi abondamment.

— Bon sang ! jura William en s'agenouillant et en l'attrapant par l'épaule. Moira ! Amaranthus ! Appelez un médecin ! Apportez de l'eau et des sels, vite !

Wainwright était conscient mais son visage était fermé comme un poing de bébé, tout en bosses et en rides. Ses lèvres étaient bleues... vraiment bleues. William n'avait jamais vu cela et savait que ce n'était pas bon signe.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en tentant de déplier Wainwright et de le redresser dans une position plus confortable. Que vous arrive-t-il ?

Wainwright l'entendit. Il porta une main tremblante à sa poitrine et pressa fort sur son sternum.

— C'est... là... Je ne peux pas...

William avait vu Claire Fraser prendre le pouls de quelqu'un à plusieurs reprises. Il posa les doigts sur le cou de Wainwright, juste sous la mâchoire. Il ne sentit rien, déplaça ses doigts, toujours rien... Là ! Il sentit une faible pulsation, puis une autre. Encore une, puis un léger *tac-tac-tac* rapide... Cela ne ressemblait en rien au bruit normal d'un cœur.

— Voici de l'eau et du sel, annonça Amaranthus derrière lui. Moira est partie chercher le Dr Erasmus. Que lui arrive-t-il ?

— Oh Seigneur, il a dû boire le cognac !

Le pouls, si c'était bien ce qu'il percevait, ralentissait. Wainwright se convulsa, la bouche grande ouverte, cherchant de l'air.

— C'est son cœur, je crois, dit William.

Il prit la carafe et aspergea d'eau le visage de Wainwright, lui faisant ouvrir les yeux, puis il en versa dans sa bouche ouverte. Elle reflua à la commissure de ses lèvres. La seconde tentative ne fut guère plus fructueuse.

— Du sel ? suggéra Amaranthus sans conviction.

— On en donne aux soldats en cas de coup de chaleur, répondit William.

N'ayant rien d'autre sous la main, il saisit la salière, versa une cuillerée de sel sur la langue de Wainwright, puis tenta de lui faire boire de l'eau de nouveau.

Cela marcha. Wainwright revint à lui le temps de déglutir. Toutefois, quelques instants plus tard, il fut pris d'un nouveau spasme et rejeta le tout, sel, eau... et sang. Il n'y en avait pas beaucoup mais sa vue alarma William.

— Du cognac..., dit-il.

C'était le remède le plus populaire à pratiquement tout. Il vit la bouteille sur le sol et la saisit, entendant le cri d'Amaranthus au moment même où ses doigts se refermaient sur le goulot.

— Pas celle-ci ! cria-t-elle en lui donnant un coup sur la main.

La bouteille lui échappa et roula sur le tapis en déversant ses dernières gouttes rouges et en montrant son étiquette : « Blut der Märtyrer ».

Wainwright émit un gargouillis qui se transforma en un soupir auquel répondit le faible crépitement du relâchement de ses entrailles.

1. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

Livraison spéciale

Fraser's Ridge

JE ME TROUVAIS DANS LE POTAGER, semant des navets et parlant à mes abeilles (elles commençaient à sortir, attirées par les fragrances des cornouillers et des gainiers du Canada), lorsque je perçus le grondement lointain d'une carriole remontant la route qui menait à notre maison. Puis j'entendis un cri de salutation dans la cour.

— C'est John Quincy ! annonçai-je aux abeilles.

Je reposai mon déplantoir et me hâtai de rentrer à la maison en essuyant mes mains sur mon tablier.

John Quincy m'accueillit avec un sourire radieux.

— Je vous apporte une livraison spéciale, madame, déclara-t-il en écartant la toile de sa carriole.

Les visages excités de Germain, Joanie et Félicité apparurent entre les caisses et les tonneaux comme des têtes de choux.

— *Grand-mère*¹ ! Grannie ! *Grand-maman* !

Ils bondirent de la voiture et se précipitèrent vers moi en parlant tous en même temps. Je les serrai dans mes bras, submergée par les corps dégingandés des filles et par l'odeur des enfants mal lavés. Germain se tint légèrement à l'écart, souriant timidement, puis, lorsque Jamie apparut et lança « Germain ! », il se rua vers lui et se jeta dans ses bras en manquant de le renverser.

Jamie gémit sous l'impact, puis l'embrassa en riant et lança un regard interrogateur à John Quincy. *Où sont les autres ? Que s'est-il passé ?*

— Fergus et Marsali vous envoient toute leur affection, l'assura John Quincy. Ils vont bien. Ils ont pensé que l'air pur de la montagne ferait du bien aux enfants et que ce serait plus sain pour eux. Aussi, lorsque je suis passé par Wilmington, ils m'ont demandé si j'acceptais de vous les amener. Ils m'ont bien tenu compagnie !

— Plus sain, répéta Jamie en fixant John Quincy.

Ce dernier hocha la tête. Jamie baissa les yeux vers Germain qui le tenait toujours par la taille, le visage enfoui dans sa chemise. Il tapota le dos du garçon.

— Plus sain en effet. Viens manger et boire quelque chose, mon garçon. Il y a du babeurre frais et les filles ont brassé de la bière.

Germain avait changé. Tous les enfants changent, naturellement, et à une vitesse hallucinante. Pendant son absence, Germain avait enjambé l'abîme de la puberté et le résultat était saisissant. Ce n'était pas seulement qu'il était plus grand (il avait pris une bonne dizaine de centimètres), les os de son visage encadraient désormais des yeux d'homme et ces yeux surveillaient attentivement ses sœurs, à l'affût du moindre danger.

Tout le monde entra dans la cuisine, les filles se jetant sur Jamie avec des cris de joie, l'assaillant de questions, poussant des exclamations horrifiées en voyant le bandage autour de son genou, la nouvelle cicatrice sur son bras, celles sur son torse...

— *Grand-père*² ira bien, leur dis-je fermement. Il a juste besoin de repos.

Je détournai leur attention en leur offrant des biscuits à la mélasse et fis signe à Jamie, levant les yeux vers le plafond pour lui suggérer de monter s'allonger dans notre chambre. Il sourit et fit non de la tête.

— Cela ira, *a nighean*. Tu ne crois pas que je vais m'éclipser alors que tu tiens une coupe remplie de douceurs.

Pendant que je faisais passer les biscuits, Fanny servit du lait à tout le monde, avec un petit sourire spécial à Germain qui rosit et enfouit le nez dans sa tasse.

John Quincy grignota le sien comme une souris, sa dentition ne lui permettant pas une mastication plus énergique.

— Au fait, Germain, dit-il. As-tu donné à tes grands-parents ce que tu leur as apporté ?

— Oh ! fit Germain en plaquant une main sur le petit sac en cuir qu'il portait en bandoulière.

Il en sortit une lettre et, après un regard coupable vers Jamie, me la tendit car j'étais plus proche. Elle était rédigée sur du bon papier chiffon et cachetée avec un sceau vert.

— C'est pour vous et *grand-père*³, dit-il.

Sa voix avait grimpé d'une octave au milieu de « *grand-père*⁴ » et il répéta le mot en prenant le timbre le plus grave possible. Je me retins de sourire et brisai le sceau.

Milord, Milady,

Un incident le mois dernier, ici à Wilmington, nous a profondément perturbés. Je ne le décrirai pas car, bien que j'aie une confiance absolue en mes enfants, il n'est pas rare qu'un sceau soit brisé par accident. Disons simplement que deux hommes sont morts d'une manière qui a engendré en nous un

grand malaise. L'ironie veut que nous ayons quitté Richmond parce que nous ne nous y sentions pas en sécurité et que nous croyions que la Caroline du Nord serait plus sûre.

J'aurais aimé que Marsali et les jumeaux partent aussi et, si la situation empire, elle a promis de vous rejoindre. Pour le moment, elle refuse de me quitter et je ne peux laisser inachevé le travail de liberté qui est ma vocation. Vous avez placé l'épée dans ma main, milord ; je ne peux la reposer.

*Votre fils et votre fille,
Fergus Claudel Fraser
Marsali Jane MacKimmie Fraser*

— Oh, fis-je doucement.

Germain pinçait les lèvres et ses yeux brillaient. Je déposai un baiser sur son front.

— Nous sommes tellement heureux de vous avoir avec nous, lui dis-je. Et je te félicite d'avoir si bien protégé tes sœurs tout le long du voyage.

— Humph..., fit-il.

Néanmoins, il parut plus serein.

Deux jours plus tard, au milieu de l'après-midi, nous étions dans notre chambre, j'essayais de lire *Manon Lescaut* en français tout en surveillant du coin de l'œil Jamie, qui cherchait mille excuses pour s'extirper de ce qu'il appelait le « troisième cercle du purgatoire ».

Il s'arrêta au milieu d'une série d'exercices que je lui avais donnés pour demander :

— L'un des enfants t'a-t-il expliqué ce qu'était l'« incident » auquel Fergus a fait allusion ?

— Toi, tu essaies d'échapper à tes fentes, répliquai-je. Je sais que ça fait mal. Tu dois les faire si tu veux un jour remarcher sans une canne.

Il m'adressa un long regard torve et marmonna :

— « Ô femme, tu deviens un ange bienveillant aussitôt que l'affliction vient flétrir nos fronts humiliés. »

Je me mis à rire puis citai à mon tour :

— « Ô toi qu'aux jours de notre fortune il est si difficile d'émouvoir, capricieuse, indécise et changeante⁵. » Où diable as-tu entendu ce poème ?

— Roger Mac, répondit-il en fléchissant son genou blessé. *Ifriinn !*

— Quelqu'un, ou plusieurs personnes te criblent de balles et te fracturent le sternum et tu ne bronches pas. Je te demande juste d'étirer quelques muscles et...

— J'étais occupé à mourir, me rappela-t-il sans desserrer les dents. Si tu crois qu'il est facile de parler avec un sternum fracturé... Oh Jésus...

— Encore trois, l'encourageai-je. Si tu me promets de faire ensuite tes rotations d'épaules et tes pompes, j'irai parler à Fanny. Germain a passé beaucoup de temps avec elle depuis son retour. S'il s'est confié à quelqu'un, ce ne peut être qu'à elle.

Il émit un son que je pris pour un assentiment. Je lui épongeai le visage avec une serviette humide et me lançai à la recherche de Fanny. Je la trouvai dans la cave à tubercules et, heureusement, elle était seule. Lorsque je lui expliquai ce qui m'amenait, elle hocha la tête.

— Oui, il me l'a raconté. Je le lui ai demandé. Il était d'accord pour tout me dire mais il ne voulait pas que ses sœurs et les autres filles le sachent. Je suis sûre qu'il ne parlait pas de vous.

La guerre était partout. Je ne fus donc pas surprise d'apprendre que la nouvelle imprimerie de Fergus à Wilmington avait subi le même genre de petit vandalisme et reçu les mêmes lettres de menace anonymes glissées sous la porte qu'à Charles Town. La ville étant néanmoins relativement calme, il n'était rien arrivé de pire.

La famille prenait soin de verrouiller les portes et de fermer les volets le soir. Durant la journée, ils se sentaient en sécurité.

Puis un jour :

— Germain et M. Fergus travaillaient à la presse. Sa maman et les filles étaient sorties. Deux hommes sont entrés dans la boutique et Germain est allé voir au comptoir ce qu'ils voulaient.

L'un des hommes avait déclaré qu'il voulait voir le propriétaire, ce qui n'avait rien d'inhabituel. Toutefois, Germain avait remarqué que l'autre cachait un fusil de chasse au canon scié sous sa veste. Ne sachant pas quoi faire, il avait répondu qu'il allait chercher son père. Dès qu'il avait eu le dos tourné, le premier homme avait ouvert le rabat du comptoir et plaqué Germain au sol. Puis les hommes avaient couru vers l'arrière-salle où travaillait Fergus. Germain était parvenu à s'accrocher à la jambe de l'un d'eux en hurlant à pleins poumons.

— Il a dit qu'il s'est retrouvé avec le canon du fusil braqué sur son visage, raconta Fanny en écarquillant les yeux. Il a cru qu'il allait être tué d'un instant à l'autre, et ce serait sûrement arrivé si M. Fergus n'avait pas jailli de l'arrière-salle avec une louche pleine de plomb en fusion qu'il a jeté au visage du premier homme.

Naturellement, ce dernier avait hurlé de douleur et de panique. Aveuglé, il avait trébuché sur Germain, toujours au sol, et était tombé sur son acolyte avant que celui-ci ait pu lever son arme.

— M. Fergus a attrapé le fusil d'une main et ils se sont battus pendant que l'autre rampait sur le sol en criant. Un coup est parti, faisant un trou dans le plafond et provoquant une pluie de plâtre et de bois. Germain avait trop peur pour bouger mais son père a dégainé un grand pistolet et abattu l'homme d'une balle dans la tête. Puis il a ordonné à Germain d'aller dans l'arrière-salle, ce qu'il a fait. Quand il a regardé en arrière, il a vu son père s'agenouiller et tirer une balle dans la tête de l'autre homme aussi. M. Fergus a un pistolet spécial à deux canons parce qu'il n'a qu'une main.

Elle paraissait particulièrement impressionnée par ce détail.

J'étais presque aussi choquée que si j'avais assisté à la scène en personne. Je pouvais voir la boutique parsemée de fragments de plâtre et de

sang, Fergus livide et tremblant après coup, Germain pétrifié.

— Germain et son papa ont traîné les corps dans la ruelle derrière l'imprimerie avant que sa maman et ses sœurs reviennent. Ses petits frères hurlaient dans leur berceau mais ils n'y pouvaient rien.

Ils avaient caché les corps sous un tas de débris, balayé la boutique et remis de l'ordre comme ils le pouvaient. Lorsque Marsali et les filles étaient revenues, Fergus avait demandé à Germain d'emmener ses sœurs à la taverne pour leur rapporter leur dîner. Il avait dû raconter ce qu'il s'était passé à sa femme car, quand Germain était revenu, elle n'était plus là. Elle était rentrée un peu plus tard et avait glissé quelque chose à l'oreille de Fergus. Au cours de la nuit, Germain avait entendu une carriole entrer dans la ruelle. Le lendemain matin, les corps n'étaient plus là.

— Germain pense que ce sont les Fils de la Liberté de Wilmington qui ont emporté les morts, déclara gravement Fanny. Son père les connaît tous.

— Je... Oui, sans doute, répondis-je.

J'étais au moins soulagée que Fergus et Marsali ne soient pas sans soutien ni protection. Cela ne fit pas fondre pour autant la boule de glace qui s'était formée dans ma poitrine.

« Je ne peux laisser inachevé le travail de liberté qui est ma vocation. »

— Oh, Marsali, murmurai-je. Ma pauvre enfant...

Je me réveillai dans le chuchotement de la neige et l'étrange lumière gris perle qui filtrait à travers les volets. En regardant au-dehors, je vis la forêt, avec ses conifères sombres et ses jeunes pousses, drapée d'un blanc pur et délicat. C'était une neige de printemps qui ne tiendrait que quelques heures. Pour le moment, c'était magnifique. Je posai une main sur la vitre froide et inspirai sa fraîcheur, comme pour me fondre en elle.

Jamie dormait encore et je me gardai de le réveiller. Roger et les enfants s'occuperaient du bétail. Je sortis de la chambre sur la pointe des pieds et descendis dans la cuisine. Silvia et Fanny étaient assises à table, grignotant

un toast avant de s'attaquer au petit-déjeuner. Bree somnolait sur un coin du banc, Davy accroché à son sein, tétant avec de petits bruits de succion.

Je bâillai et les saluai d'un hochement de tête sans les rejoindre. J'avais préparé un bouillon de viande la veille et pensais qu'une bonne tasse chaude ferait plaisir à Jamie à son réveil.

Il avait mal dormi. Cela avait été une nuit comme tous ceux qui ont passé la quarantaine en connaissent de temps à autre, quand le corps est assailli de crampes, que les articulations sont douloureuses, que des sursauts vous expulsent de la lisière de l'inconscience comme si vous tombiez d'une potence. Dans le cas de Jamie, il fallait y ajouter l'élancement de ses plaies presque cicatrisées chaque fois qu'il se retournait.

Lorsque je revins dans la chambre, il était assis au bord du lit dans sa chemise de nuit, hirsute et encore à moitié endormi, les mains pendant entre ses cuisses.

Je déposai les deux tasses que j'avais apportées et glissai une main dans ses cheveux ébouriffés.

— Comment te sens-tu ce matin ? demandai-je.

Il grogna et entrouvrit les yeux.

— Comme si quelqu'un m'avait piétiné la bite.

— Vraiment ? Qui ?

— Je n'en sais rien, mais ce n'était pas quelqu'un de léger.

— Hmm...

Je posai une main sur son front. Il était chaud mais c'était la chaleur du lit. Il n'était pas fiévreux. Je lui tendis une tasse de bouillon. Il huma sa vapeur, but une petite gorgée, puis la reposa et s'étira lentement en gémissant.

Je l'observai un moment, puis m'agenouillai entre ses jambes et relevai le bas de sa chemise.

— Voyons voir ça, dis-je.

Cette fois, il ouvrit grand les yeux.

— Tu ne sais pas ce qu'est une métaphore, *Sassenach* ?

Il tenta vainement de m'attraper les mains mais, au contact de mes paumes, encore très chaudes d'avoir porté les tasses de bouillon, il ravala son souffle et se pencha légèrement en arrière.

Je le massai lentement des deux mains.

— Je crois que ta circulation est bonne, observai-je. Des contusions... ?

— Pas encore, répondit-il sur un ton légèrement inquiet. Que fais-tu...

Je remontai encore sa chemise en me penchant sur lui et il s'interrompit. Je glissai une main sous lui, lui faisant écarter les jambes par réflexe, et vis ses petits poils se dresser.

— Veux-tu bien lâcher mes bourses, *Sassenach* ? Ce n'est pas que je n'ai pas confiance, mais...

— Je vérifie si tu n'as pas un début de hernie, l'interrompis-je.

J'enfonçai deux doigts dans la raie de ses fesses, sondant doucement la chaleur moite entre ses cuisses.

— Oh, j'ai bien un début de quelque chose, dit-il en se tortillant légèrement. Mais je suis sûr que ce n'est pas une hernie. Hé, que fais-tu à présent ?

Je l'avais lâché et me tournai vers la table de chevet sur laquelle je vidais les poches de mon tablier chaque soir, déversant un amas d'objets que je ne remettais pas toujours dans mes poches le matin. La pierre du caporal Jackson s'y trouvait. Je la pris et la frottai entre mes mains pour la réchauffer. Il y avait également un flacon d'huile douce sur la table. J'en versai un filet sur la pierre. Jamie m'observait faire, toujours aussi inquiet.

— Si tu as l'intention de m'enfoncer ça dans le fion, *Sassenach*, j'aimerais beaucoup que tu changes d'avis.

— Cela pourrait te plaire, suggérai-je.

Je saisis son membre d'une main et appliquai la pierre chaude et huilée de l'autre.

— C'est bien ce que je crains, répliqua-t-il.

Il s'était néanmoins détendu, prenant appui en arrière sur ses mains. Puis il se détendit encore en soupirant et en fermant les yeux. Je poursuivis mon lent massage un moment puis saisis ma tasse de bouillon encore chaud, en but une gorgée, délicieuse et apaisante, reposai la tasse et le pris dans ma bouche.

Il rouvrit les yeux et ses mains se crispèrent sur les draps.

— Hmm ? fis-je.

Il me répondit par un mot en gaélique que je ne connaissais pas. Je ris en silence. Sa grande main posée sur mon dos, il sentit les vibrations en moi.

Il s'était passé quelque chose entre nous sur le champ de bataille et, bien que les effets s'en soient en grande partie effacés, je sentais encore les échos de son corps en moi plus profondément que jamais. Je sentais les pulsations de son sang, réchauffant sa peau, et l'air qu'il respirait, pur et profond, dans mes propres poumons.

Il glissa soudain les mains sous mes aisselles et me souleva.

— En toi. J'ai besoin d'être en toi.

Je grimpai sur le lit en relevant mes jupes tandis qu'il s'allongeait. Je l'enfourchai et sentis cette jonction soudaine et glissante qui n'était jamais un choc et l'était toujours. Nous soupirâmes à l'unisson.

Quelque temps plus tard, je m'étendis sur lui, sentant son cœur battre sous moi, lent et puissant. J'inspirai et humai son odeur piquante et musquée.

— Tu sens merveilleusement bon, soupirai-je en me sentant endormie et profondément heureuse.

— Quoi ?

Il releva la tête et renifla le col de sa chemise.

— Pouah, j'empeste comme un sanglier mort.

— Justement, répondis-je. Dieu merci.

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.
3. En français dans le texte.
4. En français dans le texte.
5. *Marmion*, poème épique de sir Walter Scott paru en 1808. Trad. Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret (1830). (*N.d.T.*)

« Ne négocions jamais avec nos peurs,
mais n'ayons jamais peur de négocier¹. »

J'ÉCRASAIS UN MORCEAU D'ASE FÉTIDE avec un marteau lorsque Jamie passa la tête dans l'infirmierie.

— Juste ciel, *Sassenach* ! s'exclama-t-il en se pinçant le nez. Qu'est-ce que c'est que ça ? Et pourquoi tapes-tu dessus ?

Je libérai le souffle que je retenais et reculai d'un pas.

— C'est de l'asa-foetida, expliquai-je. C'est une résine extraite de la racine de plantes appartenant au genre *Ferula*, un processus relativement simple. Cependant, elle est très dure et ne peut être râpée. Il faut donc la briser en tout petits morceaux avec un marteau... ou des pierres, à défaut d'un marteau.

Je me rendis compte que le marteau en question était le sien. Je le retournai dans ma main et lui tendis le manche comme un vaincu rend son épée.

— Tu le veux ?

Il prit le marteau, l'inspecta à bout de bras pour vérifier que je ne l'avais pas abîmé, puis me le rendit.

— Je n'en ai pas besoin pour le moment. Lave-le bien avant de le rapporter, d'accord ? Cette résine, ce n'est pas ce qu'on appelle la « merde du diable » ?

— Euh... en effet. Quoique, apparemment, les peuples des pays où on la trouve l'utilisent comme une épice. Ils en mettent dans la nourriture.

Il m'adressa un regard sceptique.

— Qui t'a dit ça ?

— John Grey. Elle a probablement meilleur goût une fois cuite, précisai-je. Tu voulais me dire quelque chose ou tu cherchais simplement ton marteau ?

— Ah oui ! On m'envoie te demander si tu veux bien être témoin.

— De quoi ?

Je frottais déjà mes mains avec de la poudre de charbon pour effacer l'odeur.

— Je n'en suis pas sûr. Pour le moment, c'est un peu confus mais il pourrait s'agir d'un mariage, s'ils arrêtent de pleurnicher les uns sur les autres.

Je ne perdis pas de temps en demandant des détails. Je me rinçai les mains, les essuyai et le suivis dans le salon.

Rachel, Ian, Jenny, Silvia Hardman, et Prudence, Patience et Chastity s'y trouvaient ainsi que Bobby Higgins et ses fils, Aidan, Orrie et Rob. Les Hardman et les Higgins se toisaient comme deux armées ennemies. Silvia et ses filles se tenaient sur le canapé ; face à elles, Bobby était enfoncé dans les profondeurs du grand fauteuil de Jamie, Aidan debout à ses côtés, Orrie et Rob assis sur le tapis à ses pieds.

Rachel, Jenny et Ian se tenaient à l'autre extrémité du canapé. Tout le monde se tourna vers moi quand j'entrai. L'atmosphère dans la pièce était orageuse. Ils ne se disputaient pas, mais la tension était palpable.

D'une main dans le creux de mes reins, Jamie me guida à côté de Bobby Higgins. Lui-même prit place derrière le grand fauteuil.

— Nous sommes au complet, annonça-t-il. Que disiez-vous quand je suis sorti, amie Silvia ?

Elle lui lança un regard noir et se redressa dignement.

— Je disais à l’ami Higgins qu’il devait savoir que mon nom est synonyme de putain.

— C’est ce qu’on m’a dit, répondit Bobby.

Il se garda avec tact d’indiquer qui le lui avait dit. Sans la quitter des yeux, il effleura la marque blanche sur sa joue.

— Je suis un assassin condamné. Cela devrait sans doute vous inquiéter plus que moi votre réputation.

Silvia rosit mais ne détourna pas le regard.

— Je n’avais pas besoin que tu me le dises mais je te remercie pour ta considération. Bien que, en tant qu’Amie, je déplore la violence, je comprends que, dans un certain contexte, tu avais de bonnes raisons de penser que tu ne faisais que ton devoir.

Bobby baissa brièvement les yeux.

— C’est vrai.

Il se pencha en avant et caressa la joue de Chastity.

— Je comprends que vous ne faisiez que le vôtre, ajouta-t-il.

Silvia ouvrit la bouche mais aucun son n’en sortit. Ses yeux brillaient de larmes qu’elle retenait. Elle acquiesça nerveusement. Patience et Prudence émirent de petits bruits d’approbation. Elles se tenaient le dos droit, les mains sagement croisées sur leurs genoux.

— Je ne suis plus soldat, reprit Bobby. Je suis prêt à jurer, si jurer vous paraît acceptable, de ne plus jamais prendre les armes, sauf pour chasser du gibier. Et je... hum... suppose que vous ne comptez pas reprendre... euh... vos activités ?

Silvia lança un regard à Jamie en se mordant la lèvre.

— Non, répondit Jamie. Jamais.

Bobby hocha la tête puis se redressa et la regarda dans les yeux.

— Alors accepteras-tu de m'épouser, amie Silvia ?

Silvia déglutit et se pencha en avant. Avant qu'elle ait pu répondre, Aidan intervint :

— Si vous plaît, épousez-le. Il ne sait cuisiner rien d'autre que du porridge et du bacon brûlé.

— Parce que tu crois que je sais faire mieux ? répondit-elle en esquissant un sourire.

— Maman est mauvaise cuisinière, elle aussi, déclara Prudence, toujours d'une franchise absolue. Mais elle sait faire du pain.

— Et nous savons préparer un ragoût avec des navets, des pommes de terre, des haricots, des oignons et un os de porc, renchérit Patience. Vous ne mourrez pas de faim.

Silvia, de plus en plus rose, se racla la gorge pour les faire taire.

— Si tu peux tuer un animal, ami Higgins, je crois pouvoir le dépecer et le rôtir. Il nous suffira de retirer les parties brûlées.

— Parfait ! s'exclama Aidan. Alors, marché conclu ?

— On le saura peut-être si tu cesses d'intervenir, répondit son père, agacé.

— Papa ? dit Chastity en tendant les bras vers lui.

Silvia devint rouge vif et tout le monde éclata de rire. Elle plaqua une main sur la bouche de sa fille.

— J'accepte, répondit-elle.

1. Extrait du discours d'investiture de John Fitzgerald Kennedy le 20 janvier 1961.

Mariage quaker, nouvelle formule

JAMIE SE SOUVENAIT FORT BIEN du premier mariage quaker auquel il avait assisté. C'était à Philadelphie, dans une église méthodiste. La congrégation était principalement constituée d'Amis, plus deux officiers anglais en uniforme d'apparat (lord John et le duc de Pardloe avaient eu la délicatesse de laisser leurs épées à la maison). La cérémonie avait été très particulière et il subodorait que celle-ci le serait également.

Le détail le plus saisissant était le nombre d'enfants présents. Les deux premiers rangs de la Maison commune étaient occupés, d'un côté par toute la famille Higgins et, de l'autre, par toutes les Hardman. Bree et Roger étaient assis derrière, Bree avec Davy dans ses bras. Fanny, Jem, Amanda, Tòtis, Germain, Joanie et Félicité (que l'on surnommait Fizzy) se tortillaient sur le banc devant celui où Claire et lui-même étaient assis, sans doute parce que l'on pensait qu'un raclement de gorge discret mais ferme de sa part suffirait à les rappeler à l'ordre en cas de besoin. Il fredonna légèrement du fond de la gorge pour s'assurer que sa voix était en bon état, et vit Jem et Germain se raidir légèrement. Parfait.

Son sternum lui faisait encore mal lorsqu'il inspirait profondément. Toutefois, il pouvait inspirer profondément et en remerciait le ciel.

Il était venu à pied jusqu'à la Maison commune, marchant lentement, car son genou était toujours aussi douloureux, mais le cœur léger. Il était vivant, il pouvait marcher, Claire était à ses côtés et, une fois de plus, la mort était un sujet dont il n'avait pas à se préoccuper.

Bobby Higgins se leva brusquement et tout le monde se tut aussitôt.

— Je vous remercie tous d'être venus aujourd'hui, dit-il d'une voix éraillée par l'émotion.

Il avait le teint rouge. Il était très timide et n'était pas un orateur né. Il tendit la main à Silvia, pâle mais calme. Elle se leva, prit sa main et se tourna à son tour vers la congrégation.

— Comme dit Robert, merci d'être venus, déclara-t-elle simplement.

— Je n'ai encore jamais fait ça, lui dit Bobby. Il faudra sans doute que tu me guides.

— Ce n'est pas difficile, l'encouragea Patience.

— Non, admit Prudence. Il te suffit de dire que tu l'épouses.

— Mais il doit aussi dire qu'il la nourrira... et nous aussi, non ? reprit Patience. Et qu'il nous protégera ?

— Il peut le dire, convint Prudence, dubitative. Mais il n'est pas obligé. « Je t'épouse » suffit. N'est-ce pas, maman ?

Silvia ferma les yeux. Elle devenait rapidement aussi rouge que son futur mari.

— Les filles, *je vous en prie*, chuchota-t-elle.

Une onde d'amusement parcourut la congrégation. Bobby et Silvia se regardèrent, détournèrent les yeux, les joues en feu, puis regardèrent de nouveau. Aidan McCallum se leva soudain et s'approcha de son beau-père. À treize ans, Aidan était presque aussi grand que Bobby.

— Ne t'inquiète pas, papa.

Il fit un signe à ses frères qui vinrent le rejoindre. Puis il fit un signe aux filles Hardman, qui s'interrogèrent du regard, parvinrent à un accord tacite et se levèrent à leur tour.

— On va tous vous marier, annonça Aidan. D'ailleurs, on va tous se marier ensemble.

Il demanda aux filles Hardman :

— Voulez-vous nous épouser tous ?

— Oui ! répondirent Patience et Prudence en chœur.

Patience se pencha vers Chastity et lui murmura quelque chose à l'oreille. La petite tourna son visage radieux de chérubin vers Rob et clama d'une voix sonore :

— Je te mariiiiie !

Elle se dirigea vers lui et, l'étreignant, réclama :

— Embrasse-moi !

Sans attendre, elle se hissa sur la pointe des pieds et colla un gros « mouah » sur sa joue.

Il fallut un certain temps avant que l'ordre soit rétabli.

Le sternum de Jamie lui faisait un mal de chien. Il n'était pas le seul membre de la congrégation à avoir ri aux larmes. Il ne pouvait plus s'arrêter. Claire lui tendit un mouchoir propre et il enfouit son visage dedans, les douleurs passées, la joie actuelle, la peur et la paix se déversant telle une eau pure et froide.

Tout le monde descendit la colline jusqu'à la Nouvelle Maison où nous avions déballé les paniers apportés par les femmes et préparé la table du banquet de noces avant de nous rendre à la Maison commune. À présent, la cuisine n'était plus qu'un chaos organisé tandis que nous découpons des fruits, de la viande, des tartes, du pain ; que nous démoulions le beurre ; que nous versions du miel sur les patates douces et les châtaignes grillées ; que nous servions des louchées de gelée, de ketchup et de sauces.

Jamie, Roger et Ian avaient apporté trois tonneaux de whisky de deux ans d'âge tandis que Lizzie et Rachel avaient brassé assez de bière pour noyer un troupeau d'élans assoiffés. J'espérais que ce serait assez.

J'aperçus Mandy près de la fenêtre, ses boucles retenues par un nœud en soie bleue, déposant de petits morceaux de nourriture dans la bouche de Chastity telle une maman rouge-gorge donnant la becquée à son oisillon, même si Chastity était parfaitement capable de se nourrir seule. Amusée, je cherchai les autres filles du regard avant de m'apercevoir qu'elles étaient sous mon nez, servant du *succotash* dans de grandes écuelles en bois tout en jacassant comme des pies.

— Vous avez tellement de chance, disait Fanny. *Trois* frères d'un coup ! Je n'en ai jamais eu un !

Patience et Prudence étaient tout excitées sous leurs nouveaux bonnets amidonnés.

— Nous les partagerons avec toi, Frances, l'assura Patience. Surtout Rob.

— Et nous serons tes sœurs, ajouta Prudence. Tu ne seras jamais en manque de famille.

Je vis les traits de Fanny se métamorphoser. Elle baissa les yeux pour cacher son émotion et se rendit compte qu'elle avait accidentellement laissé tomber une cuillerée de haricots beurre sur la table plutôt que dans l'écuelle.

— Bordel ! s'exclama-t-elle.

Prudence et Patience en restèrent bouche bée. J'allais intervenir lorsque Patience aperçut quelque chose et sursauta. Je suivis son regard.

Les Crombie n'étaient pas venus à la Maison commune, considérant que le fait de se marier sans la présence d'un membre du clergé était, sinon impie, du moins légèrement immoral. Roger leur avait fait valoir qu'un mariage quaker était très semblable au *handfasting*, ce à quoi, étant des Highlanders, ils ne pouvaient objecter. Hiram avait néanmoins riposté que le *handfasting* était utile lorsqu'il n'y avait aucun pasteur à la ronde afin de prévenir le péché et les enfants illégitimes. Dans la mesure où le Ridge en

avait un, comment se faisait-il que M. MacKenzie ne soit pas offensé qu'on se passe de ses services ?

Rachel avait envoyé Ian dire aux Crombie qu'ils étaient cordialement invités au banquet même s'ils ne voulaient pas assister à la cérémonie.

De fait, peu d'entre eux étaient venus. Cependant, Cyrus se tenait à présent sur le seuil de la cuisine, le regard résolument fixé sur Fanny en dépit de ses joues écarlates. Il avait mis ses habits du dimanche, avec ce qui devait être le plaid ancien mais bien entretenu de Hiram drapé sur une épaule et ses cheveux méticuleusement tressés au-dessus de chaque oreille.

— Euh...

Je pris la cuillère des mains de Fanny et lui montrai Cyrus qui tenait dans une main un petit paquet enveloppé dans une serviette en lin.

— Pourquoi n'emmènes-tu pas Cyrus voir les jeunes mariés afin qu'il leur présente ses félicitations ? suggèrai-je.

Entre-temps, Fanny était devenue aussi cramoisie que Cyrus. Elle rajusta son bonnet, épousseta sa robe blanche avec des broderies jaunes et bleues, puis alla à sa rencontre avec un sang-froid exemplaire.

— Oooh, fit Patience avec respect. C'est son *prétendant* ?

— Ami Jamie approuve ? demanda Prudence en les observant, les sourcils froncés. Fanny n'est-elle pas trop jeune pour ce genre de chose ?

— Elle a déjà eu ses règles, répondit Patience avec un haussement d'épaules. Elle me l'a dit.

— Mais il est si grand. Comment pourraient-ils...

— Il est un peu tôt pour qualifier Cyrus de prétendant, les interrompis-je. Ils sont amis, c'est tout. Aidez-moi plutôt avec ces plateaux de poissons séchés. Il faut les poser sur la grande table sous l'épicéa.

Je les accompagnai jusqu'au porche, puis m'arrêtai un moment pour observer les festivités. Silvia et Bobby étaient assis côte à côte sous le grand chêne blanc, et je vis Fanny et Cyrus se frayer un passage à travers la multitude pour aller leur parler. Il était trop tôt pour que les convives soient

ivres, mais bon nombre d'entre eux le seraient d'ici une heure ou deux. Les gens étaient installés autour de tables montées sur des tréteaux ou assis dans l'herbe, sur les marches du porche ou sur la véranda. De délicieuses odeurs de porc rôti et de gâteau à la cannelle parfumaient l'air, se mêlant aux vapeurs de whisky.

Mon ventre gronda soudain et Jamie, qui venait de sortir derrière moi, se mit à rire.

— As-tu mangé quelque chose, *Sassenach* ?

— Non, pas encore. J'étais trop occupée.

— Tu ne l'es plus, déclara-t-il fermement.

Il me tendit une assiette remplie de maïs au beurre, de tranches de porc, de patates douces et de châtaignes.

— Assieds-toi et mange, *a nighean*. Tu n'en peux plus.

— Oui, mais je dois encore..., commençai-je en sentant l'eau me monter à la bouche. Bon, peut-être...

Il me prit le coude et me guida vers mon fauteuil à bascule qui était miraculeusement vide. Je m'assis et sentis tout mon corps soupirer de soulagement, de la plante de mes pieds jusqu'à ma nuque. Il posa l'assiette sur mes genoux et plaça une fourchette dans ma main.

— Tu n'iras nulle part avant d'avoir tout mangé, *Sassenach*. Je ne veux rien entendre. Jem ! Apporte à ta grand-mère un peu de pain aux noix et une part de tourte aux pêches, avec beaucoup de crème dessus.

— Je... Mais... Bien, si tu insistes...

Je lui souris et enfournai une bouchée de patate douce enrobée de miel. Je fermai les yeux, en proie à l'extase.

Je les rouvris en percevant un léger changement dans le brouhaha de la foule.

Les autres Crombie avaient-ils finalement décidé de nous rejoindre ? Non, c'était un cavalier solitaire sur un cheval gris, avec un tricorné et un

grand pardessus sombre qui claquait au vent derrière lui tandis qu'il approchait au galop sur la piste des carrioles.

— Si c'est ce foutu Benjamin Cleveland..., grommelai-je en m'apprêtant à me lever.

Jamie m'arrêta d'une main sur mon épaule.

— Non, ce n'est pas lui.

Une note étrange dans sa voix me fit me lever quand même. Je déposai l'assiette au pied du fauteuil et vins me placer près de lui. Il se tenait raide, sa main droite crispée sur le pommeau de sa canne, les articulations blêmes.

Arrachés à leurs conversations, les gens se tournaient vers le nouveau venu. Jamie était immobile comme une statue, les traits indéchiffrables.

Puis le cavalier arrêta sa monture près du porche et mon cœur fit un bond en le reconnaissant. Toujours en selle, William ôta son chapeau et s'inclina. Il était essoufflé, ses cheveux bruns collés à son crâne par la sueur. Ses hautes pommettes étaient marbrées de taches rouges. Il inspira profondément, le regard fixé sur Jamie, et déclara :

— Monsieur, j'ai besoin de votre aide.

Fin

Notes de l'auteure

1 / Personnes serviables et bons amis dont j'ai volé le nom

Stephen Moore, le responsable administratif des bureaux de production d'*Outlander* et un monsieur très compétent !

Chris Humphreys (alias C.C. Humphreys). Chris est un merveilleux écrivain spécialisé dans les romans historiques et un bon ami. Si vous cherchez quelque chose à lire après *L'adieu aux abeilles*, je vous conseille ses œuvres.

2 / *Carmina Gadelica* et le gaélique/gàidhlig dans ce roman

La plupart des expressions en gaélique dans ce livre m'ont été suggérées par le Pr Catherine MacGregor.

Les vers traduits du gaélique ont été empruntés (avec la permission de la Carmina Gadelica Society) au *Carmina Gadelica*, un recueil d'« hymnes, prières et incantations » des Highlands et des îles écossaises, compilé au début du XIX^e siècle par le révérend Alexander Carmichael. (Si vous souhaitez en savoir plus, certaines éditions du *Carmina Gadelica* sont disponibles sur le Web.)

3 / Presse

Les journaux de l'époque étaient publiés par des particuliers et leurs titres reflétaient les sympathies, les principes idéologiques et les personnalités de leurs propriétaires, comme c'est toujours le cas aujourd'hui.

*L'Impartial Intelligencer*¹ a réellement existé et fut publié en Caroline du Nord dans les années 1770. Si certains pensent que *L'Oignon* de Fergus et Marsali est un titre improbable et fantaisiste, au milieu de la pléthore de publications plus guindées, « centinelles » (sic), « gazettes », « annonceurs » et autres « bulletins » publiés au XVIII^e siècle en Caroline du Nord, on trouve : *The Herald of Freedom* (« *Le Héraut de la liberté* »), *The Post-Angel* (« *l'Ange de la Poste* »), ou *The North Carolina Minerva*, aussi appelé *Anti-Jacobin* (NB : « *Anti-Jacobin*² » fut ajouté au titre du journal en 1803 et ce n'est donc pas, techniquement, un journal du XVIII^e siècle, mais néanmoins...).

4 / Personnes et lieux ayant réellement existé

Le sergent Bradford. Je regrette de ne pas connaître son prénom. C'était un homme charmant, passionné d'histoire et participant à des reconstitutions de la bataille de Savannah, et un guide (en 2019) du Savannah History Museum. Il nous a fait visiter le musée ainsi que le champ de bataille, et même tirer avec des armes d'époque (non chargées, hélas) de la redoute. Il nous a fait un merveilleux récit détaillé de la bataille avec de nombreux apartés sur les personnalités politiques et militaires impliquées et nous a expliqué la raison de sa coiffe d'uniforme en forme de mitre enfoncée.

Joseph Brant (Thayendanagea). L'une des personnalités les plus intéressantes de la période de la guerre de l'Indépendance américaine,

Joseph Brant vivait à cheval entre deux mondes. Chef militaire important chez les Iroquois (bien qu'il ait ensuite été accusé de trahison pour avoir vendu des terres aux Britanniques et ait été chassé de la Confédération iroquoise), il avait fait des études universitaires et avait été invité en Angleterre pour y rencontrer le roi, qui, ce qui peut se comprendre, souhaitait établir des relations cordiales avec les Iroquois et d'autres peuples autochtones afin qu'ils l'aident à écraser les rebelles américains.

Patrick Ferguson. Personnage réel, le major Ferguson eut la charge de créer, dans le Sud, une milice loyaliste dont la mission était de soumettre les rebelles locaux. Certaines fois, cela fonctionnait mieux que d'autres...

Frederick Hambright. Frederick Hambright était l'un des commandants de milice (en fait, le deuxième dans la hiérarchie après que le premier commandant, William Chronicle, a été tué au début des combats) ayant participé à la bataille de Kings Mountain. Généralement, je visite les champs de bataille dont je parle dans mes livres, souvent plus d'une fois. J'avais déjà parcouru le site de Kings Mountain il y a une quinzaine d'années et j'ai eu l'occasion de le revisiter récemment. Ce jour-là, je suis arrivée tard. Après avoir franchi le hall d'entrée, j'ai été accueillie par un garde forestier qui m'a annoncé que, le parc fermant une heure plus tard, je n'aurais probablement pas le temps de le parcourir en entier. Je l'ai assuré du contraire (le parcours circulaire fait moins d'un kilomètre et demi). Au retour, je me suis arrêtée pour le saluer et nous avons discuté. Il m'a raconté que l'un de ses ancêtres s'était battu lors de la bataille de Kings Mountain. Je l'ai remercié et lui ai promis de mentionner son ancêtre dans ce roman, que je n'avais pas encore commencé à écrire. Je m'en suis souvenu. Il faut dire que « Hambright » n'est pas un nom qu'on oublie facilement.

Benjamin Lincoln et la narcolepsie. Le général Benjamin Lincoln fut un acteur important de la campagne du Sud lors de la guerre de

l'Indépendance américaine. Il s'est distingué en se rendant quatre fois aux Britanniques, la quatrième fois (lors du siège de Charles Town) en livrant toute son armée. On le soupçonne également d'avoir été atteint de narcolepsie, une pathologie caractérisée par des endormissements fréquents et subits. Il n'en existe aucune preuve. Toutefois, les allusions sont suffisamment fréquentes pour que je me sois permise de le faire s'assoupir lorsque Roger cherche Francis Marion, juste avant la bataille de Savannah.

Francis Locke. Commandant du « régiment de miliciens » en Caroline du Nord durant la guerre de l'Indépendance américaine. Comme vous l'aurez remarqué en lisant ce livre, les milices indépendantes étaient *très* nombreuses du fait du terrain irrégulier et de l'éparpillement des populations. Locke eut l'idée de toutes les rassembler afin qu'elles puissent synchroniser leurs actions, un principe plus facile à concevoir qu'à mettre en œuvre. Le régiment de miliciens (ou une partie dudit régiment) n'a participé qu'à deux batailles mineures. Comme le fait remarquer Jamie, la distance et les difficultés de communication rendaient le régiment inadapté pour les interventions urgentes et peu maniable pour les grandes batailles.

Francis Marion, alias le Renard des marais. Francis Marion fut une personnalité importante de la campagne du Sud. D'abord commandant indépendant de sa propre compagnie (qu'on pourrait qualifier de milice ou de bande de guérilleros free-lance ; il a effectivement pourchassé et tué des esclaves affranchis qui se battaient du côté des Britanniques, ce que, comme l'observe Claire, Disney a préféré omettre dans la série qu'il lui a consacrée), il s'est ensuite battu d'une manière plus orthodoxe au sein de l'armée continentale, dans laquelle il a servi comme lieutenant-colonel puis comme brigadier-général.

Casimir (Kazimierz) Pulaski, un fringant et efficace soldat de cavalerie polonais qui s'est porté volontaire pour se battre dans l'armée

continentale. Devenu général et commandant de l'unité de cavalerie, Pulaski a été tué lors d'une charge risquée pendant la bataille de Savannah... sauf qu'il n'est pas mort sur-le-champ, ce qui a donné lieu à une série de mystères encore non élucidés à ce jour.

Atteint à la tête et au corps par de la mitraille (Roger tente d'étancher le sang sur le champ de bataille avant que les hommes de Pulaski viennent le chercher), Pulaski a d'abord été brièvement examiné par un médecin de l'armée continentale puis, à sa propre demande, a été emmené sur le *Wasp*, un cotre de la Royal Navy qui mouillait non loin, où il a été pris en charge par un autre médecin. Il est mort à bord un jour ou deux plus tard puis son corps a été ramené à terre. Il aurait été enterré dans les environs, avant d'être exhumé puis réenterré sous un monument de la ville de Savannah (le monument existe toujours).

Ces allées et venues ont peut-être trouvé une explication au ^{xxi}^e siècle, lorsque les os de Pulaski ont été déplacés provisoirement lors de la restauration du monument et que l'on s'est aperçu que c'était (apparemment) ceux d'une femme.

On a vu des choses plus étranges ; comme, par exemple, lorsque l'on a ouvert le cercueil présumé être celui de Simon Fraser, le « Vieux Renard », et que l'on y a découvert le corps d'une jeune femme. Dans le cas de Casimir Pulaski, il est possible que ces os d'aspect féminin aient réellement été les siens. Une récente analyse ADN révèle qu'ils appartenaient à une personne intersexe ou un hermaphrodite.

Cela expliquerait pourquoi Pulaski tenait à être emmené à bord du *Wasp* plutôt que d'être traité par un médecin militaire sur la terre ferme, où son secret aurait été découvert et rendu public.

Haym Salomon. Le « Financier de la révolution ». Juif polonais et talentueux banquier, Salomon fut l'un des plus importants contributeurs à la réussite de la guerre de l'Indépendance américaine, parvenant à de

multiples reprises à obtenir des prêts qui renflouaient l'armée de Washington.

Île St. John (île Saint-Jean), plus tard rebaptisée Île-du-Prince-Édouard. C'est là que Jocasta MacKenzie Cameron Innes et son quatrième mari, Duncan Innes, se sont installés au début de la guerre.

The City Tavern. Établissement réel de la ville de Salisbury et, comme son nom l'indique, la « taverne de la ville ». Les habitants de Salisbury semblent avoir été une communauté plutôt pragmatique compte tenu du nom des attractions locales telles que *Town Creek* (« le Ruisseau de la ville ») ou *Old Stone House* (1766) (« la Vieille Maison en pierre »). *Great Wagon Road* (« la Grande Route des carrioles ») atteint le summum du romantisme dans cette région, et ce n'est même pas Salisbury qui l'a nommée ainsi – la route de fait que passer par la ville.

Colonel Johnson du Département du Sud (agents indiens). Il y eut deux Johnson se succédant l'un après l'autre à la tête du Département du Sud. Je ne crois pas qu'ils étaient apparentés.

5 / Mots latins

stercus : excrément.

filium scorti : fils de pute.

cloaca obscaena : égout obscène.

6 / William Butler Yeats, *L'Île sur le lac, à Innisfree*

*Que je me lève et je parte, que je parte pour Innisfree,
Que je me bâtisse là une hutte, faite d'argile et de
joncs.*

*J'aurai neuf rangs de haricots, j'aurai une ruche
Et dans ma clairière je vivrai seul, devenu le bruit des
abeilles.
Et là j'aurai quelque paix car goutte à goutte la paix
retombe
Des brumes du matin sur l'herbe où le grillon chante,
Et là minuit n'est qu'une lueur et midi est un rayon
rouge
Et d'ailes de passereaux déborde le ciel du soir.
Que je me lève et je parte, car nuit et jour
J'entends clapoter l'eau paisible contre la rive.
Vais-je sur la grand-route ou le pavé incolore,
Je l'entends dans l'âme du cœur.*

Extrait de *Quarante-cinq poèmes*,
suivi de *La Résurrection*, trad. Yves Bonnefoy, Gallimard, 1993.

7 / Marine haïtienne

Dans les récits historiques, on rencontre de nombreuses références aux chasseurs volontaires de la « marine haïtienne » qui se sont battus aux côtés des Américains lors du siège de Savannah. En réalité, Haïti n'existait pas en tant qu'État à l'époque et ces volontaires noirs venaient de Saint-Domingue (devenu plus tard la République dominicaine) et d'autres endroits. Bien que leur histoire soit fascinante, ce n'est pas un sujet que j'ai pu aborder lors de ma description de la bataille de Savannah. Les détails suivants proviennent du site blackpast.org et offrent un tableau plus complet :

« Les troupes de d'Estaing étaient principalement composées de régiments coloniaux provenant de divers lieux comme la Guadeloupe, la Martinique et Saint-Domingue. Les huit cents hommes venus des colonies des Antilles françaises étaient intégrés dans un régiment appelé les

chasseurs volontaires de Saint-Domingue. Ces soldats étaient des « hommes de couleur » libres qui avaient volontairement rejoint les forces coloniales françaises. Ces « gens de couleur » étaient des métisses afro-européens de Saint-Domingue. Nés libres, ils se distinguaient des esclaves affranchis, qui étaient nés esclaves ou avaient été asservis durant leur vie et avaient été libérés ou s'étaient libérés eux-mêmes. Cette distinction leur permettait d'accéder à un rang social supérieur et à un rôle politique dans les colonies françaises des Antilles. Selon le *Code noir* de 1685, ils avaient les mêmes droits et les mêmes privilèges que la population coloniale blanche. Dans la pratique, toutefois, les colons blancs les discriminaient et les empêchaient d'exercer pleinement leurs droits.

8 / Cultures et langues

Ce n'est ni le lieu ni le moment de discuter de la représentation des cultures dans la fiction, si ce n'est pour dire que :

1. Deux personnes d'une même culture ne la vivent pas de la même manière.
2. Si les écrivains se sentaient obligés de n'écrire que sur leur expérience, leur culture, leur histoire ou leur passé... les librairies seraient remplies de biographies ternes et une grande partie de ce qui fait la culture, sa variété et sa vigueur, serait perdue, et la culture mourrait.

Cela dit, lorsque vous écrivez sur un sujet qui sort de votre expérience personnelle, vous avez besoin de l'aide des autres, que vous l'obteniez par l'intermédiaire de livres (indispensable si vous décrivez des situations ou des événements historiques) ou de récits et de conseils personnels.

Au cours des trente-trois dernières années, j'ai eu la chance de rencontrer des gens charmants et serviables qui étaient disposés à me conseiller sur divers aspects de leur propre culture (telle qu'ils la vivaient).

Grâce à eux, je crois que, au fil des ans, ma description de ces cultures dans mes livres s'est enrichie et améliorée. Je l'espère.

Naturellement, à mesure que l'on acquiert des connaissances et des contacts, de nombreux détails varient et, parfois, des témoignages se contredisent. Dans la mesure où l'on ne peut revenir en arrière et corriger des événements ou des personnages de ses livres précédents, on ne peut qu'adapter les nouvelles informations en écrivant le livre suivant.

Alors que j'entamais la dernière ligne droite de *L'adieu aux abeilles*, j'ai eu l'immense honneur de rencontrer kahentinetha³ bear, une militante mohawk de quatre-vingt-deux ans, qui m'a considérablement aidée en me fournissant des détails culturels, ainsi qu'Eva Fadden, consultante en langue mohawk pour la série télévisée *Outlander*. Eva et sa famille sont les conservateurs du Six Nations Iroquois Cultural Center (www.6nicc.com). Ces deux dames m'ont fourni des informations fascinantes dont certaines ne correspondaient pas aux récits historiques (tous écrits par des personnes non mohawks) que j'avais utilisés pour mes livres précédents. Je me suis donc servie du mieux possible de leur apport et continuerai de le faire dans mes prochains livres (comme tout autre conseil qu'elles et d'autres me donneront).

À titre d'exemple, je vous livre l'explication de kahentinetha sur l'attribution des noms qui ne correspond pas à la façon dont Ian Murray a choisi le sien dans le roman. On pourrait arguer que les circonstances étaient différentes et que les personnages impliqués étaient liés à Joseph Brant et ne vivaient donc pas totalement dans un environnement culturel normal. Toutefois, je tiens à vous donner l'information de kahentinetha en guise d'illustration (et pour la remercier pour son élégant commentaire) :

« La prière.... Nous ne prions pas comme les chrétiens. Le clan se réunit et nous décrivons le rêve. Nous ne l'interprétons pas. Nous attendons le rêve prochain et un signe qui nous donnera la signification du premier rêve. Le nom est donné par la communauté et le bébé est présenté à tous les

clans dans la maison commune. Quand une personne meurt, la nuit précédant ses funérailles, une cérémonie a lieu pour reprendre son nom afin qu'elle ne parte pas avec lui. Ainsi, quelqu'un d'autre peut l'utiliser. Deux personnes ne peuvent avoir le même nom en même temps. La personne la plus âgée à le détenir peut le garder, mais la plus jeune doit retourner dans la maison commune, porter de nouveaux habits et recevoir un nouveau nom. »

kahentinetha bear (citée avec son aimable autorisation)

1. Note historique : ce journal fut publié à New Bern, Caroline du Nord, de 1764 à 1775 (environ) ; *The Cape-Fear Mercury* commença à paraître peu après, vers 1783. Il n'existe dans les archives aucun journal ayant été publié durant les années de la guerre de l'Indépendance américaine. Cela ne signifie pas qu'il n'y en avait pas, mais simplement qu'ils n'ont pas survécu. Parfois, les journalistes non plus. Le journalisme était un métier périlleux. (N.d.A.)

2. Ne pas confondre « jacobin » et « jacobite ». Jacobin peut avoir plusieurs sens (il existait en France des moines d'un ordre dominicain appelés les Jacobins). Dans son acception la plus fréquente, il désigne un « membre d'un parti politique extrémiste ou radical, notamment le membre d'un groupe prônant une démocratie égalitaire et participant à des activités terroristes durant la Révolution française de 1789 », le groupe révolutionnaire en question se réunissant dans un ancien couvent de jacobins. (D'où l'ajout d'« *Anti-Jacobin* » au titre du journal en 1803.) Un jacobite, comme chacun le sait probablement désormais, était un partisan de la monarchie Stuart, d'abord incarnée par le roi Jacques III (le Vieux Prétendant), « jacobite » dérivant du latin *Jacobus*, la forme latine du prénom Jacques. (N.d.A.)

3. Kahentinetha (son nom signifie « qui fait bouger les herbes ») m'informe que les Mohawks n'utilisent pas de lettres majuscules, bien qu'elle fasse des exceptions dans son blog, Mohawk Nation News, afin de rendre ses écrits plus accessibles au grand public (www.mohawknationnews.com). (N.d.A.)

Remerciements

Comme d'habitude, ce livre est un énorme pavé qui m'a demandé plusieurs années de travail. Au cours de cette période, des douzaines (pour ne pas dire des centaines) de personnes serviables m'ont fourni de l'aide et des informations. Si je me suis efforcée de me souvenir de toutes ces âmes charitables, je suis sûre d'en omettre un bon nombre, auxquelles j'adresse ma sincère reconnaissance !

J'aimerais particulièrement remercier...

... mes chers éditeurs, Jennifer Hershey (États-Unis), Selina Walker (Grande-Bretagne), Erin Kane (éditrice associée) et l'« équipe » de Penguin Random House pour leur précieux travail de correction, d'édition et de promotion de mes livres au cours de toutes ces années :

... Kara Welsh, Kim Hovey, Alliston Schuster, Quinne Rogers, Melanie DeNardo, Jordan Pace, Bridget Kearney et...

... les nobles et stoïques membres de la chaîne de production qui parviennent à transformer un énorme manuscrit peu maniable en un volume relié : Lisa Feuer, Kelly Chain, Maggie Hart, et...

... Laura Jorstad et Kathy Lord, relectrices, dont le talent inépuisable a maintenu ce livre sur le (plus ou moins) droit chemin de l'orthographe, du bon usage et d'autres détails auxquels je n'aurais pas pensé. Et...

... plus particulièrement Virginia Norey, déesse du livre, la conceptrice de ce superbe ouvrage et de bien d'autres !

... et une mention très spéciale pour ma chère amie, ma traductrice allemande Barbara Schnell ; sans son œil affûté et ses commentaires utiles, ce livre contiendrait beaucoup plus d'erreurs qu'il n'en contient (probablement).

Également...

... le révérend Julia Wiley, de l'Église d'Écosse, pour ses précieux conseils sur l'évolution spirituelle et l'ordination d'un pasteur presbytérien ;

... le Dr Karmen Schmidt, pour ses savoureux conseils concernant diverses questions médicales, anatomiques et apicoles ;

... Susan Butler, mon assistante et relectrice, sans qui rien ne serait posté à temps et ma maison serait sens dessus dessous ;

... Loretta McKibben, webmestre (de dianagabaldon.com), ma plus vieille amie et experte en astronomie et astrophysique ;

... Janice Millford, qui trie les mails que je reçois et empêche que je sois constamment débordée ;

... Karen Henry, modératrice et bourdon en chef de la section Gabaldon du forum littéraire TheLitForum.com depuis tant d'années et...

... Sandy Parker, qui, avec Karen, est un membre du Corps des tatillons sans lequel il y aurait beaucoup plus d'erreurs dans mes livres ;

... mes deux agents, Russell Galen et Danny Baror, qui, ensemble, ont accompli de grandes choses au fil des ans, pour *Outlander* comme pour moi ;

... la fabuleuse Catherine MacGregor, polyglotte par excellence, ainsi que les merveilleuses Cathy-Ann MacPhee et Mme Claire Fluet, qui m'ont fourni la plupart des expressions gaéliques et françaises utilisées dans ce livre ; et...

... Adhamh O'Broin, qui m'a fourni l'imprécation en gaélique d'Amy Higgins contre les fourmis ;

... kahentinetha bear, qui m'a beaucoup aidée pour la représentation de la langue et de la culture mohawks ; ainsi qu'Eva Fadden, qui a fourni des conseils et de l'aide pour les dialogues en mohawk tant pour ce livre que pour la série *Outlander*, et...

... les très nombreuses bonnes âmes des réseaux sociaux qui m'ont fourni des observations géographiques et historiques, des conseils sur l'orthographe et la prononciation de mots dans différentes langues que je ne parle pas ainsi que des anecdotes utiles et des centaines de superbes photos d'abeilles.

Enfin, une mention spéciale à Tina Anderson et au Dr Bill Amos, qui, grâce à une vente aux enchères organisée par l'Amelia Island Book Festival, ont donné des sommes substantielles pour la poursuite des objectifs pédagogiques de l'Amelia Island Foundation (offrir des livres à chaque enfant de l'île) et qui, par conséquent, sont représentés dans ce livre en tant que a) une élégante mondaine de Savannah et b) (à sa demande) « un robuste Highlander aux cheveux noirs ».

Toutes mes excuses à ceux que j'ai oubliés dans cette liste ; je vous garde dans mon cœur et (même si sporadiquement) dans mes souvenirs.